L'ATHÉISME

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PRINCIPALES PUBLICATIONS

DE L'AUTEUR

De l'importation de la fièvre jaune en Europe et de la possibilité de son développement sous la latitude de Brest. — In-8°, 1840.

De la nature et des causes de la fièvre jaune; mémoire couronné par la Société royale de médecine de Bordeaux et publié dans son Recueil. In-8°, 1841.

De l'intoxication miasmatique considérée dans la peste, la fièvre jaune et le choléra asiatique. In-8°, Montpellier, 1843.

L'Hygiène navale dans ses rapports avec l'Hygiène publique et le Commerce. Marseille, 1845.

Des Fièvres intermittentes, des moyens de s'en préserver et d'assainir les contrées paludéennes. Couronné par la Société de médecine de Bordeaux.— In-8°, 1850.

Mémoire d'Hygiène publique sur l'influence pathogénésique de l'éclairage au gaz.— In-8°, Marseille, 1853.

De la Spiritualité de l'âme et de l'impuissance de la médecine à fonder et à soutenir le matérialisme.— In-8°, Marseille, 1850.

Mémoire sur les Fièvres dites typhoïdes et sur la confusion qu'on fait entre elles et la dothinentérie.— In-8°, Marseille, 1858.

De l'action réelle de la chaleur, du froid et de l'humidité, et de la résistance vitale à ces agents.— In-8°, Montpellier, 1859.

De la Colique et de l'Iléus sous le rapport de la nature, des causes, du traitement et des lésions anatomiques. — In-8°, Montpellier, 1861.

Marseille et son Intendance Sanitaire.—Grand in-8°, 500 pag. 1864, Paris, Germer Baillière.

Réponse d'un Ilote de la province à M. André Sanson, l'un des rédacteurs de *la Presse*, à propos du choléra de Marseille,—In-18, 1865, Marseille.

Le Dr Bally, médecin en chef de l'expédition de Saint-Domingue, président de la Commission française de Barcelone (Notice biographique).— In-12, 1866, Marseille.

De la Réforme sanitaire, des événements providentiels qui l'ont amenée, des causes humaines qui en retardent l'application.— In-8°, Montpellier, 1867, Boehm et Fils.

Nombreux articles d'Hygiène publique, de médecine pratique, de philosophie médicale, dans les journaux de Paris et de la Province.

ÉCONOMIE SOCIALE

L'ATHÉISME

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DEVANT

L'HISTOIRE, LA PHILOSOPHIE MÉDICALE ET L'HUMANITÉ

PAR

Le Dr Évariste BERTULUS

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE INTERNE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MARSEILLE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DE L'ORDRE ROYAL ESPAGNOL D'ISABELLE, ETC.
MEMBRE D'UN GRAND NOMBRE DE CORPS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

O Dieu, vie et lumière de ce monde, tout émane de toi, et, de quelque côté que nous nous tournions, nos regards te rencontrent!

Thomas MOORE; *Les amours des Anges,*

PARIS
Ve JULES RENOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
ÉTHIOU-PÉROU, DIRECTEUR-GÉRANT
6 — RUE DE TOURNON — 6

M DCCC LXIX

MONTPELLIER, TYPOGRAPHIE DE BOEHM ET FILS.

AVANT-PROPOS

La vulgarisation de la science a ses inconvénients, mais elle a aussi ses avantages, et parmi ces derniers, le plus grand de tous, sans contredit, est d'empêcher les utopistes, les faiseurs de systèmes, les novateurs ambitieux ou téméraires, d'abuser de son nom, de lui attribuer avec audace des principes et des sentiments qu'elle n'a pas, qu'elle ne peut avoir.

Fille de Dieu, est-il vrai qu'elle le renie et le blasphème aujourd'hui, qu'elle en conteste même absolument l'existence, comme on l'entend dire de toutes parts, et que, rompant à jamais avec les traditions d'un passé glorieux, elle se soit jetée sans vergogne dans les voies délétères et immondes du matérialisme ?

Cette question, que je ne me pose pas pour la première fois, puisque je l'ai déjà traitée il y a dix-huit ans (en 1850), je viens l'évoquer de nouveau dans ce livre, que j'adresse à toutes les personnes du monde qui, associées au mouvement scientifique, en suivent avec intérêt les péripéties. Or, en indiquant d'une manière si franche et si nette le mobile qui me dirige, j'explique, ce me semble, du même coup la

forme familière et tout à fait insolite que j'ai cru devoir donner à un travail dont le fond est des plus sérieux, les efforts que j'ai tentés pour le mettre à la portée de toutes les intelligences, et pour en dissimuler autant que possible la sévérité naturelle.

Du reste, si la vulgarisation des matières scientifiques, même les plus spéciales, n'était ni possible ni de bon aloi, les premiers savants de Paris se garderaient bien d'écrire pour les gens du monde dans les revues littéraires, et nous ne verrions pas si souvent les organes officiels de l'État monter à la tribune du Corps législatif ou du Sénat, pour y débattre, devant un auditoire tout aussi incompétent qu'eux-mêmes, les questions les plus controversées de la science médicale; si dans le sein de ces illustres assemblées aucune voix n'a jamais cru devoir dénoncer les inconvénients de cette vulgarisation, qui oserait contester le droit de la faire à celui qui depuis près de vingt-cinq ans n'a cessé d'enseigner la médecine pratique ou dogmatique?

Quelque reproche que l'on puisse adresser à mon livre, on ne l'accusera pas du moins de manquer d'opportunité; écrit il y a près d'un an, et destiné tout d'abord à paraître par fragments dans l'une des grandes feuilles quotidiennes de Paris, il n'arrive en vérité ni trop tôt ni trop tard, car la question de l'athéisme, de ses dangers sociaux est à l'ordre du jour de l'opinion publique; une lutte qui promet d'être longue et ardente vient de s'engager entre les positivistes, les déterministes, dont les écarts, les prétentieuses aspirations compromettent la science moderne, et les gens

honnêtes de toutes les catégories intellectuelles, de tous les cultes en vigueur, qui se scandalisent de leurs discours et de leurs écrits. Partisans sincères et éclairés de la libre pensée, ces derniers ne veulent pas avec juste raison qu'elle puisse aller jusqu'à se permettre la cynique propagande des principes du mal, à préparer par l'impiété un nouveau régime de la terreur, et le *tolle* général qu'ils crient en ce moment porte avec lui une haute signification.

Vainement les athées du XIXe siècle, plus audacieux que leurs devanciers, s'efforcent-ils de démontrer que les religions sont inutiles, qu'elles n'ont et ne peuvent avoir aucune portée sociale, n'étant en fin de compte qu'une affaire de sentiment individuel, partant variable dans ses effets, dans son influence: la majorité des croyants repousse obstinément cette opinion comme sophistique, paradoxale, dangereuse, et cette majorité est au nombre des sceptiques à peu près comme cent mille est à un......

C'est donc avec la conviction profonde de son utilité et de son opportunité que je lance ce travail sur la mer orageuse de la publicité, comme un solide et robuste vaisseau capable de résister à ses tempêtes, et dont la bannière éclatante, toute vieille qu'elle est (celle du théisme, base première de toute religion), sera saluée avec sympathie (j'en ai le ferme espoir) par les vrais savants et par les gens de cœur. Puisse-t-il remettre en lumière cette belle doctrine, maintenant trop oubliée, qu'enseignait, il y a déjà près de trente ans, à l'École normale, un des plus illustres professeurs de l'Université : *Que l'athéisme est impossible*, *que*

pour rejeter la croyance en Dieu, il faudrait refuser indistinctement sa foi à toutes les vérités, et que, loin que les sciences détruisent la religion, elles sont au contraire comme autant de temples où l'on rend un culte à Dieu, qui est le centre, la source de toutes les vérités, la base au-dessous de laquelle on ne trouve plus rien. (Cousin, *Leçons de philosophie.*)

Qu'au seul mot de religion que je viens de répéter, et qui leur est antipathique, les modernes continuateurs des Lamettrie, des Helvétius, des d'Holbach et tous les êtres déclassés ou pervers qui rêvent la reprise prochaine de l'œuvre sanglante de Marat, ne se croient pas dispensés de me prendre au sérieux, et se bornent à me signaler comme un *jésuite*, un *clérical*, un *bigot*[1]. A la fois historique, philosophique et médical, mon livre est sans doute aussi mon acte de foi religieuse, l'expression de mes croyances les plus chères ; mais cet acte, cette expression, personne ne me les a dictés ou commandés ; leur caractère libre, spontané, volontaire, ne peut pas être suspecté un seul instant, et c'est là surtout ce que j'ai à cœur de bien établir dans cet avant-propos, afin de donner plus de force à la thèse que je viens soutenir sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'âme, thèse qu'aucun culte, qu'aucune secte, quels qu'ils soient, ne penseront à contredire.

[1] Aujourd'hui on considère comme tels, quiconque emploie dans ses discours ou dans ses écrits les mots de *Dieu*, de *Providence*, de *cause finale*, etc. ; tandis qu'on qualifie d'illustres, d'éminents, de sublimes, des hommes sans mérite avéré ou reconnu, par ce seul motif qu'ils sont *matérialistes et athées*.

En rappelant ainsi la tactique à laquelle recourent d'habitude les athées pour en finir plus vite avec les œuvres qui les gênent, et en reproduisant les qualifications dont ils aiment à gratifier leurs auteurs, je ne voudrais pas du reste qu'on pût supposer que j'en approuve l'esprit; loin de là! Avec la franchise qui me caractérise, je tiens au contraire à ce que l'on sache bien que, *ami de la controverse en ma qualité de vrai libre penseur, je la respecte partout où je la rencontre, parce que je la crois utile à la vérité, et que conséquemment je ne m'associe en rien aux sentiments haineux des novateurs envers l'épiscopat catholique*. Loin de là, j'estime qu'il s'honore à cette heure aux yeux du monde, en opposant son influence, avec l'unité qui le distingue, au système effrayant de la négation de Dieu et de l'irresponsabilité humaine, que l'on s'efforce d'introniser parmi nous, afin d'arriver en même temps au règne de la force brutale, et à la suppression peu rassurante du code pénal. Je ne suis (personne ne l'ignore) *ni le familier du clergé catholique*, *ni son mandataire*, *ni son organe scientifique*, *je ne tiens à lui par aucun lien secret; mais en bon citoyen je m'unis de tout cœur à son énergique opposition contre le matérialisme. Loïmophobe*[1] par nature (je l'ai suffisamment prouvé, je crois, dans le cours de ma carrière), je me plais à proclamer en toute occasion que, parmi les nombreuses pestes dont l'humanité doit se garder avec soin, aucune n'est plus effroya-

[1] *Loïmophobe*, celui qui a horreur de la peste.

ble que l'athéisme, qui s'attaque à la fois à la vie morale et à la vie physique des peuples; accorder mon faible appui et mes vives sympathies à quiconque s'efforce d'arrêter un pareil fléau, me semble donc une bonne action que je dois me hâter d'accomplir sans regarder en arrière.

Du reste, si j'étais *jésuite* ou *clérical*, ce serait, à coup sûr, parce qu'il me plairait de l'être, et, dans ce cas, je ne verrais pas plus de difficulté à le déclarer ici que n'en voient les positivistes eux-mêmes à professer publiquement leur athéisme. Le premier devoir d'un homme libre, qu'il décline ou non toute parenté avec les brutes en général et les singes en particulier, n'est-il pas d'avoir le courage de ses opinions, de respecter l'antagonisme, le droit de libre examen, et de se garder avec soin des palinodies? Quant à moi, j'eus toujours ces dernières en singulière aversion, et ne possédant aucune *des qualités* qui font les renégats, je soutiens depuis longtemps, avec un philosophe célèbre : qu'on s'honore toujours en confessant sa foi et ses croyances avec franchise, en déclarant nettement ce que l'on regarde comme une vérité importante, alors même qu'on n'est pas certain d'une approbation et quand même on ne saurait éviter certains ennuis.

Tels sont mes sentiments, ceux de ma vie entière ; je les ai toujours professés à titre onéreux ; je me félicite de pouvoir les formuler encore une fois ici en face des athées du XIXe siècle, et j'espère bien ne m'en départir jamais !

AU LECTEUR BÉNÉVOLE

SUR LA

PLAISANTE QUESTION DE NOTRE PARENTÉ

AVEC LES SINGES SANS QUEUE

Cher lecteur,

Mon manuscrit allait partir pour l'imprimerie, lorsque la lecture d'un article de journal m'y a fait découvrir une importante lacune que nous allons combler ensemble, s'il vous plaît, par une amicale causerie qui me servira d'introduction.

Est-il vrai qu'à une certaine époque, ainsi que le disait naguère avec esprit M. Edmond About, l'homme ne fut « *qu'un sous-officier d'avenir dans la grande armée des Singes* »; ou bien cette opinion, qui est celle des savants considérables d'outre-Rhin, d'outre-monts, et à laquelle applaudissent, je ne sais pourquoi, une foule de personnes distinguées, n'est-elle qu'une mauvaise plaisanterie que notre amour-propre offensé doit renvoyer sans colère, en

riant de bon cœur, mais après l'avoir solidement réfutée toutefois, à ceux qui la professent?

Telle est la question pleine d'actualité que je viens porter à votre tribunal, à celui du sens commun, et dont la solution doit figurer, ce me semble, au commencement de ce livre ; car si nos aïeux ont marché à quatre pattes, et si le premier couple de notre espèce est sorti du sein d'une *gorille*, d'une *macaque* ou d'une *gibonne*, j'aurais mauvaise grâce à soutenir la thèse de notre noblesse, de nos droits à l'immortalité, et je ressemblerais quelque peu à ces bons bourgeois dont les pères, artisans de la grande Révolution de 1789, travaillèrent à l'abolition de la noblesse, et qui néanmoins se fabriquent à cette heure, avec une singulière audace, ces généalogies fabuleuses dont on ne trouve la trace dans aucun armorial, et que le spirituel marquis de Boissy savait si bien ruiner par une simple plaisanterie.

En effet, si nous ne sommes que des singes parvenus à la condition d'hommes blancs, caucasiques, après avoir été successivement velus, noirs, rouges, jaunes, etc.; s'il nous est impossible de nier cette évolution virtuelle, progressive et phénoménale, de rêver, en un mot, ce qu'on appelait jadis la *savonnette à vilain*, pourquoi chercher à nous donner le change à nous-mêmes?

Examinons donc tous les deux le problème, cher lecteur, et, quel que puisse être le résultat de notre étude, acceptons-le comme on doit toujours accepter la vérité, c'est-à-dire avec la résignation et le respect qu'elle mérite.

Je vous ferai remarquer d'abord que l'honorable docteur Vogt et les autres savants qui nous font descendre

des singes, excluent de notre parenté, à tort ou à raison, ceux d'entre eux qui sont pourvus d'un appendice caudal, et que, sous ce rapport, ils se sont mis en opposition absolue avec le célèbre Fourier qui protestait, personne ne l'ignore, que la crue spontanée et sans doute progressive d'une queue serait, dans un avenir plus ou moins prochain, le signe certain du plus haut degré de perfectionnement de l'espèce humaine, et le dernier bienfait de la Providence envers elle; en effet, outre que cette queue, munie d'un œil à son extrémité, permettra à nos heureux descendants de voir sans cesse ce qui se passera derrière eux, elle leur servira en même temps de soutien lorsque les jambes viendront à leur manquer. Qui devons-nous croire, de M. le Dr Vogt ou de Fourier ? C'est ce qu'il est difficile de décider. Bornons-nous donc à constater la dissidence, et à signaler le rôle important que l'on fait jouer à l'appendice caudal dans les destinées de l'humanité.

L'idée quelque peu saugrenue de notre consanguinité avec le singe n'appartient nullement au XIXe siècle; à presque toutes les époques de la science, depuis Aristote, elle a été sérieusement soutenue par des philosophes, des naturalistes, des médecins. Il est si flatteur, si consolant d'avoir de tels ancêtres, surtout lorsqu'on a eu l'occasion d'étudier de près leur *état social* et leur psychologie, que cette idée, cent fois reprise et abandonnée pendant deux mille ans, fait encore en ce moment les délices de l'école matérialiste.

On trouve dans la plupart des auteurs qui ont agité la question, que lorsque le navigateur carthaginois Hannon arriva sur la côte occidentale d'Afrique à la hauteur du cap Vert, 336 ans avant notre ère, ses matelots furent accueillis à coup de pierre par une nation velue (*pilosa*),

qui avait, dit-il dans sa relation, tous les caractères de l'espèce humaine [1]; galants comme le furent dans tous les temps les hommes de mer, ils voulurent s'emparer de trois femmes; mais la pudeur de celles-ci s'alarma tellement qu'elles se défendirent avec désespoir, mordirent ou égratignèrent si furieusement, qu'on fut forcé de les tuer pour s'en rendre maîtres. Hannon envoya leurs peaux à Carthage, où elles furent exposées dans un temple. L'histoire ne dit pas si elles avaient été préalablement empaillées par les chirurgiens-majors de l'expédition; mais un fait certain, c'est qu'après le sac de la rivale de Rome, cette curieuse relique devint la proie des vainqueurs. Le bon témoignage que rend le navigateur carthaginois des mœurs pudiques de ses aïeules ne peut que flatter la femme, en lui démontrant que le simple rôle de femelle qu'on lui assigne en ce moment dans l'humanité, n'exclut nullement les vertus et la délicatesse de sentiment [2].

Les récits des navigateurs modernes, à partir du célèbre Vasco de Gama, n'ont fait que corroborer la relation du *Périple* d'Hannon, et confirmé sa manière de voir sur la

1 Cette relation porte le titre de *Périple* (voyage autour), et son auteur est le même amiral carthaginois qui demanda l'extradition d'Annibal après la ruine de Sagonte, et lui fit refuser les secours qu'il réclamait après la bataille de Cannes.

2 Voici la définition que donne de la femme, dans un de ses romans, un auteur moderne, femme lui-même:

« Qu'est-ce que la femme? C'est un être bipède destiné à une vie plus ou moins longue, selon les accidents, les maladies, le milieu dans lequel s'écoulera cette même vie: elle est la femelle de l'homme, bipède comme elle, et propre à la reproduction de l'espèce. » Tout cela est vrai, mais bien cru, surtout de la part d'une femme d'esprit, qui semble avoir à cœur de relever la mission du sexe féminin dans la société humaine.

consanguinité de l'homme et des singes sans queue. On ne trouve en effet, dans les écrits de cette première époque de la navigation au long-cours, que les histoires les plus étranges, les faits les plus incroyables, tendant tous à démontrer que l'homme n'est en réalité qu'un singe *perfectionné ou dégénéré,* car ces deux mots peuvent être considérés ici comme synonymes. Dans presque tous ces récits, il n'est question que de notre extrême ressemblance avec les orangs-outangs de Bornéo, de Java, de la côte africaine; on s'y extasie en quelque sorte sur l'industrie, l'intelligence et le moral de ces animaux, *qui pourraient bien ne s'être voués au mutisme que par crainte de la civilisation et pour conserver une liberté qui leur est chère pardessus tout.* Enfin, on termine toujours en faisant valoir comme preuve péremptoire et sans réplique, *le goût passionné qu'ont les orangs pour les femmes, qu'ils traitent avec les plus grands égards et une sorte de galanterie lorsqu'elles viennent à tomber dans leurs mains;* mais on va plus loin encore dans ces merveilleuses légendes dont la lecture rappelle forcément le vieux proverbe : *A beau mentir qui vient de loin :* on n'hésite pas à affirmer que dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie, il existerait une race de métis provenant d'unions monstrueuses dont mille circonstances de tout genre ne permettent pas d'admettre néanmoins la possibilité.

Jacques Bontius, fils du célèbre professeur de l'université de Leyde et médecin en chef à Batavia, a publié en 1642 des observations très-curieuses sur les mœurs des orangs; il les gratifie, sans restriction, de la station bipède, leur accorde une exquise sensibilité, le sentiment de la pudeur et une intelligence peu éloignée de celle de

l'homme. « *S'ils parlaient,* dit-il en finissant leur portrait, *ils ne différeraient pas de nous.* » Que répondre à un savant qui parle *de visu,* et qui a pu faire sur les orangs des études fructueuses?

Le voyageur De la Brosse a tenu un langage à peu près semblable dans le livre qu'il fit imprimer en 1738, à l'issue de son voyage à Angola; de plus, il dit avoir connu une négresse qui, ayant vécu plusieurs années au milieu des grands singes, faisait aussi un grand éloge de leurs procédés. Du reste, sous ce dernier rapport, tous les récits des voyageurs sont d'une touchante unanimité, et cette circonstance établit nettement la supériorité de l'homme primitif sur l'homme moderne, son descendant, au moins en matière de galanterie.

Quelque étrange que puisse vous paraître l'opinion du célèbre Linné sur la nature de l'homme, et quelque respect que je professe pour ce prince de la science, dont je ferai valoir ailleurs les sentiments religieux, je suis forcé de vous apprendre qu'il nous avait classés à côté des singes, des makis et de la *chauve-souris* ; il avait ensuite divisé le genre Homme : en *homme sage ou civilisé,* en *homme sauvage ou troglodyte,* et ce dernier n'était autre que l'orang-outang (Linné, *Système de la nature*). Cette classification, comme on le pense bien, fut très-mal accueillie, elle fit le sujet d'une chanson assez piquante, — car les Français font des chansons sur tout ; — Buffon et Daubenton en firent ressortir la fausseté, mais elle ne fut pas repoussée par Jean-Jacques Rousseau, qui se laissa aller à dire : « Nos voyageurs font des bêtes des *pongos,* des *mandrils,* des *orangs,* etc. ; peut-être trouvera-t-on, après des recherches plus exactes, que ce sont tout sim-

plement des hommes ; *ce serait une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on serait quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.* »

On voit que le célèbre écrivain ne professait pas une très-grande estime pour les premiers voyageurs ; mais peut-être aurait-il pu éviter de les mettre au-dessous des singes, et de leur faire ainsi une injure qui mérite bien à son tour la qualification de *grossière*. Toutefois on peut induire de ce *lapsus linguæ* qu'il eut peut-être, en sa qualité d'homme de génie, de *cerveau privilégié*, l'intuition, le pressentiment de l'avenir du problème, et de la solution que devaient lui donner à notre époque quelques savants aussi honorables qu'audacieux. Mais ces savants eurent encore un autre précurseur, je me hâte de le dire, dans le célèbre comte italien Moscati, professeur d'anatomie en l'université de Pavie, et plus tard médecin ordinaire du prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. Dans sa *Dissertation sur les différences physiques qui existent entre l'homme et les animaux,* cet auteur démontra très-nettement (il le croyait du moins), que si l'homme ne marche plus à quatre pattes, comme dans les temps primitifs, il ne le doit qu'aux progrès de la civilisation, qui a modifié sa nature, agi défavorablement sur sa santé, et raccourci de beaucoup la durée de son évolution sur la terre; que si les femmes marchaient à quatre pattes comme les singesses, elles auraient certainement des accouchements moins laborieux et moins fertiles en accidents ; finalement, que l'espèce humaine n'a pu avoir pour souche que celle des grands singes, à laquelle elle se rapporte entièrement au point de vue anatomique.

Cette conclusion du livre de Moscati justifie complètement l'objection qu'avait faite à Jean-Jacques Rousseau lord Monboddo, dans son *Essai sur l'origine des langues*, et à laquelle le philosophe de Genève, qui avait laissé dans le doute la question de la consanguinité du singe et de l'homme, n'avait su que répondre. Cette objection n'était pas en effet de celles qu'on peut tourner facilement : « Si l'orang-outang, disait le savant anglais, était l'homme primitif, les premiers humains dans l'état originel devaient être des orangs-outangs. » Or tel est précisément le fond du raisonnement de Moscati, qui avait osé enfin passer, comme on dit, le Rubicon, et professer hardiment, nettement, ce que ses devanciers n'avaient formulé qu'avec timidité et d'une manière plus ou mois enveloppée.

Enfin, faut-il le dire ? notre illustre Buffon, qui a si vigoureusement nié l'identité originelle du singe et de l'homme, en s'appuyant sur les seuls arguments qu'on puisse faire valoir contre cette hypothèse, que je ne veux pas qualifier par égard envers ceux qui en sont les défenseurs; Buffon, dis-je, qui avait critiqué la classification de Linné, n'a pas peu contribué à la remettre en lumière de nos jours, en ne se prononçant pas avec la même chaleur ou plutôt avec la même indignation, contre la possibilité du croisement de notre race avec celle des orangs, et en se taisant sur le caractère peu authentique des nombreuses histoires que les premiers navigateurs propagèrent au retour de leurs longues pérégrinations ; ces histoires qui paraissent toutes apocryphes ou ne sont peut-être que de véritables contes de gaillard d'avant [1]; car la preuve péremptoire, irréfraga-

[1] Que ceux qui naviguent aillent quelquefois, lorsqu'il fait calme, et

ble de la possibilité de ce croisement, qui rappellerait celui du cheval et de l'âne, n'a jamais été produite nulle part, ni à aucune époque, on ne saurait trop le rappeler.

Du reste, cette preuve, si elle n'existe pas, cher lecteur, pouvons-nous souhaiter qu'elle surgisse, comme n'a pas craint de le faire un savant aussi distingué qu'orthodoxe dans ses doctrines, une des gloires paisibles et incontestables du XIXe siècle (n'en déplaise à ses détracteurs)? Je veux parler de Virey, l'écrivain le plus lu et le plus universel du *Dictionnaire des sciences naturelles* et du *Grand dictionnaire des sciences médicales* de Panckouke. Il s'est laissé aller à dire, en effet, dans la première édition de son *Histoire naturelle du genre humain,* sans doute par une exagération des droits de la science : « Il serait infiniment curieux de savoir si le mélange du genre humain avec les animaux qui l'avoisinent de plus près, comme le véritable *orang-outang* ou même le *pongo,* produirait des individus, surtout en l'alliant avec des êtres pour ainsi dire moins hommes que les européens, comme le nègre par exemple; quelques auteurs, au nombre desquels se trouve le célèbre Buffon, paraissent ne pas en douter. »

Je le répète, Buffon ne s'est pas expliqué sur ce point, à

comme je l'ai fait si souvent moi-même, s'asseoir sur une drôme, non loin des gens de quart, qui sont alors parqués sur le pont comme de véritables phoques, qu'ils écoutent les récits des conteurs; ils comprendront dès-lors la véritable origine de toutes les histoires excentriques qui ont été accréditées sur les singes; les vieux matelots qui naviguent depuis longtemps, afin de se faire valoir auprès des *fistots* (on nomme ainsi les conscrits de la marine), affirment toujours avoir vu ce qu'ils racontent, et au retour du navire au port, toutes les *blagues* qu'ils ont débitées sont colportées de famille en famille et finissent, avec le temps, par y devenir des articles de foi.

ma connaissance du moins ; il s'est tenu sur la réserve par le silence. Mais les priviléges de la science doivent-ils aller jusqu'à nous permettre de tenter au Jardin des plantes, ou ailleurs, le *congrès* du singe et de l'homme, comme semblait l'admettre l'illustre Virey ? Je n'hésite pas à répondre par la négative ; les droits de la science ne sauraient aller, je crois, jusque-là, ils ont une limite, et cette limite sera toujours celle de l'éternelle morale ; en l'autorisant à fouiller dans la dépouille des morts et à disséquer les animaux vivants, la société a peut-être outrepassé ses pouvoirs, et il y a de ces choses, de ces secrets de la nature qu'elle doit se résigner à ne pas connaître, parce que Dieu a eu son idée en nous les dérobant. Si la science pouvait aller jusqu'à tenter des congrès *anthropo-bestiaux*, elle ne serait plus la vraie science, la science honnète et bienfaisante, mais plutôt cette science du bien et du mal que Satan voulut enseigner à Ève, et à laquelle le *Méphistophélès* de Goëthe tente à son tour d'initier un pauvre écolier en se disant *in petto :* Va, pauvre ignorant, suis le conseil du serpent : *Eritis sicut deus scientes bonum et malum,* mais bientôt tu te repentiras de ressembler à Dieu....

Quoi qu'il en soit, et sans agiter davantage cette grave question des licences qui peuvent être tolérées de la part des savants pour la découverte des vérités honnêtes, et partant utiles, je ferai remarquer dès ce moment que ce n'est plus l'*orang-outang* que l'on considère aujourd'hui comme notre souche originelle, mais bien le *gorille,* le plus sauvage, le plus cruel, le plus ignoble de tous les grands singes sans queue, et dont la découverte ne remonte guère, si mes souvenirs me servent bien, qu'à une trentaine d'années. Or, cher lecteur, vous avez pu voir à la dernière

Exposition universelle, dans l'une des galeries artistiques, le squelette complet de cet animal et son écorché exécuté en carton-pâte avec un rare bonheur, par un artiste habile ; faites donc appel à vos souvenirs, et demandez-vous sérieusement, la main sur la conscience, comme on dit, si, en dépit de toutes ses analogies avec notre race, le *gorille* peut être considéré comme relevant d'elle, soit comme ascendant, soit comme descendant; s'il n'en est pas plutôt la risible caricature, destinée précisément à faire ressortir l'immense distance qui nous sépare de son espèce, à tous les points de vue?

Le singe gigantesque ressemble en effet à l'homme, à peu près comme feu l'empereur Soulouque, de burlesque mémoire, ressemblait à Napoléon 1er le jour de son sacre, lorsqu'il en endossa le costume historique et qu'il en *singea* toutes les allures. Quant aux fables que l'on raconte à la côte occidentale d'Afrique, sur les aventures galantes de ces modernes satyres avec les négresses, j'ai déjà dit qu'elles sont apocryphes, et je pourrais faire valoir à ce sujet les témoignages des seuls voyageurs qui, s'étant mis réellement à la recherche du gorille pour en étudier les mœurs, ont écrit sur lui *de visu;* ils déclarent unanimement que toutes ces histoires sont fausses, qu'elles ont leur source dans l'ignorance, la superstition et la crédulité des nègres.

Mais finalement, quel peut être le but que poursuivent certains savants, en s'obstinant ainsi à nous faire descendre tantôt d'un végétal (Schmidt), tantôt d'un poisson, comme par exemple le phoque (Duhamel), tantôt enfin du singe (Drs Vogt et Filipi) ? Quel intérêt peuvent-ils avoir

au triomphe de cette excentricité ? La réponse n'est certes pas difficile.

En démontrant en effet, d'une façon plus ou moins habile ou spécieuse, que tous les êtres doués de vie sont sortis spontanément de *la matière dite organique*, qui se serait préparée d'elle-même, et posséderait virtuellement une force plastique[1] *adventice*, sans cesse agissante ; en supposant que cette matière produisît d'abord, au sein des eaux, les poissons, qui auraient été les premiers êtres vivants ; puis, sur la terre, toutes les formes végétales, à partir de la simple mousse, jusqu'aux arbres les plus gigantesques ; qu'elle engendra ensuite, lorsque son activité se fut augmentée par l'addition des détritus végétaux, toutes les formes animales, depuis le polype jusqu'à l'homme ; en enseignant, dis-je, ce système hypothétique et invraisemblable, par quel mobile peut-on être mu, sinon par la pensée de l'annihilation de *Dièu* dans la nature, et celle de la vulgarisation de la doctrine du hasard créateur, la plus grande des absurdités qu'ait enfantées le matérialisme?

Vous connaissez sans doute, cher lecteur, les folies et les illusions de l'hétérogénie. Eh bien ! la prétendue loi[2] du perfectionnement progressif et virtuel des êtres vivants.

[1] La force plastique a pour attribut essentiel l'action de former des agrégats végétaux et animaux.

[2] Cette prétendue loi est principalement fondée sur ce fait que, dans les terrains secondaires, on ne rencontre que des débris de corps organisés appartenant aux espèces les plus simples, tandis que dans les couches plus récentes de la terre on trouve des restes de corps vivants plus composés, d'animaux de tout genre, dont il faut excepter pourtant ceux des singes et des hommes, qui seraient par suite les produits les plus nouveaux de notre planète. Mais, alors même qu'il serait possible de démontrer clairement que l'homme et le singe sont des apparitions spontanées de la même époque,

végétaux et animaux, qui ne formeraient qu'une seule et même chaîne, n'est évidemment que le corollaire, la conséquence de cette grave erreur, à la réfutation de laquelle j'ai dû consacrer quelques pages de ce livre. La saine philosophie et la vraie science se réunissent, en effet, pour reconnaître qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir dans tout l'univers qu'une seule puissance intellectuelle, prévoyante, formatrice, et que c'est elle qui, après avoir préparé les éléments psycho-matériels de tous les corps vivants, les a tous façonnés à son gré par sa seule volonté, et les a munis des appareils organiques qui en assurent la perpétuité.

Nous n'ignorons pas sans doute que l'*hypothèse* de la création est repoussée comme impossible par les prétendus positivistes, par les sceptiques de toutes les catégories, par les athées enfin; mais leurs propres systèmes sont-ils eux-mêmes autre chose que des hypothèses plus ou moins absurdes, ou fausses par la base, et faut-il s'étonner que la raison les repousse sans pitié? D'ailleurs, ne l'oublions pas, le nombre des savants qui suppriment Dieu dans la nature, qui est pourtant son temple le plus merveilleux, le plus digne à tous égards, est bien petit; *ces savants sont aux autres à peu près comme les aveugles de naissance qui nient la lumière, sont aux voyants qui la contemplent et la bénissent, et ce fait porte avec lui sa signification.*

Mais j'en reviens à la prétendue consanguinité du singe et de l'homme ; je veux achever de repousser dans

cette démonstration n'aurait nullement pour conséquence nécessaire l'identité de nature entre ces deux animaux.

le charnier du matérialisme cette dégoûtante parenté, dont, à la rigueur, on pourrait démontrer l'impossibilité par cette simple réflexion, que si nos ancêtres avaient été des orangs ou des gorilles, nous le serions encore certainement aujourd'hui[1] ; que si, par contre, ces animaux n'étaient que des hommes dégénérés ou dégradés, ils nous ressembleraient un peu plus, tant au physique qu'au moral; et qu'enfin, on trouverait encore quelque part l'être hybride de transition, l'animal qui, dans l'espèce, correspondrait au *mulet*.

Les caractères généraux du gorille (je continue à le prendre pour le singe le plus voisin de nous) sont les suivants : sa taille peut atteindre, dit-on, jusqu'à sept pieds ; son corps est entièrement couvert, ou à peu près, de longs poils noirs ou gris foncé mêlé de fauve, et la station bipède est bien loin de lui être naturelle et familière, car, lorsqu'il la prend et qu'il marche un peu vite, il tombe aussitôt sur ses pattes de devant. Tous les voyageurs qui ont eu le courage de se mettre à sa recherche dans l'intérieur de l'Afrique, et qui n'ont pas craint de l'attaquer, sont unanimes à affirmer qu'il marche à quatre

[1] Les chefs de l'armée anglaise qui opère à cette heure en Abyssinie semblent avoir quelque tendance à accepter les idées du Dr Vogt, car je lisais, il y a peu de jours, dans une correspondance écrite de cette armée, qu'en traversant certaines zones très-boisées, elle avait rencontré une multitude de singes qui semblaient être heureux de sa venue, ne s'en montraient nullement effrayés, et *que leur ressemblance avec l'espèce humaine était tellement frappante que les soldats n'osaient tirer sur eux, de peur de commettre un crime* ; *que défense avait été faite d'ailleurs de leur donner la chasse*. Tout cela est vraiment très-joli, et donne une haute idée de l'humanité de ces anglo-saxons, qui par le fer et par l'eau-de-feu ont détruit tant de populations.

pattes vers son ennemi, et que cette progression a lieu par saccades et par bonds ; lorsqu'il est en repos, il se tient accroupi sur les arbres ou dans les halliers.

Le crâne du gorille est d'autant plus déprimé que ce singe est plus avancé en âge ; il fuit très-fortement en arrière, et sa prétendue face, très-allongée en avant, n'est qu'un véritable museau ; quant à son cou, il disparaît entre les épaules, de telle manière que la tête qu'il supporte semble sortir de la poitrine. Où sont jusqu'ici les analogies dont on fait tant de bruit ?

Ceux qui veulent absolument faire de cette ignoble brute la souche de l'espèce humaine, font valoir qu'elle a trente-deux dents, qui ressemblent parfaitement aux nôtres; mais cette ressemblance est tout à fait illusoire, car les canines du gorille, outre qu'elles sont énormes, sont fortement recourbées en croc comme celles des carnassiers ; de plus, il porte à la mâchoire inférieure trois molaires ou mâchelières à talon et inclinées en arrière. Faisons remarquer, en passant, que cette ressemblance entre la mâchoire des singes et la nôtre, alors même qu'elle serait réelle, ne pourrait servir de base à aucune induction favorable au système du Dr Vogt, puisque l'homme est omnivore et qu'il est parfaitement reconnu que l'espèce simique est exclusivement frugivore.

Les membres antérieurs du gorille, qu'on décore du nom de bras, sont d'une longueur démesurée, comme chez l'orang et le pongo ; leur extrémité, lorsque l'animal est debout, arrive jusqu'à mi-jambe, et je ne sache pas qu'aucun homme puisse nouer sa jarretière sans s'abaisser fortement vers le sol. Ces membres antérieurs sont terminés, comme les postérieurs, par quatre pattes qui ne

sont, en vérité, que la caricature de la main humaine, et qui en diffèrent d'ailleurs profondément par l'extrême brièveté du pouce, qui chez le gorille arrive à peine vers le milieu de la paume, tandis que chez nous ce doigt parvient, lorsque la main est étendue sur une surface plane, jusqu'à la première articulation phalangienne.

Dans le cours de ce livre, je pourrai vous dire quelque chose, cher lecteur, du cerveau du gorille, des différences qu'il présente par rapport au nôtre, différences qui ne rendent nullement compte d'ailleurs de l'infériorité intellectuelle de cet animal. Ses instincts sont en effet au-dessous, non-seulement de ceux de l'orang et du pongo, au point de vue de la faculté d'imiter[1], mais encore de ceux d'une foule d'animaux tels que l'éléphant, le chien, le cheval, l'abeille, la fourmi, mais surtout le castor, dont les œuvres sont si merveilleuses que les ingénieurs des constructions hydrauliques ne sauraient en exécuter de semblables avec plus de bonheur et d'esprit de prévoyance. Pourtant, le castor est un petit animal de l'ordre des rongeurs, qui n'a aucune analogie physique, soit avec l'homme, soit même avec le singe, circonstance qui prouve bien mieux que tous les raisonnements possibles que l'intelligence est indépendante de la forme matérielle des corps vivants, et qu'elle dérive par suite d'une autre source.

Enfin, les qualités affectives du gorille sont encore plus obscures que son intelligence : tandis que l'orang-outang est d'un naturel assez doux et mélancolique, et que son esprit d'imitation le plie assez facilement à une domesticité rela-

[1] Le mot latin *simius*, singe, donne à lui seul la caractéristique de cet animal; il est en effet synonyme de *simulator*, *imitator*, et il exprime cette idée que les *quadrumanes* sont les contrefacteurs par excellence.

tive, le grand singe africain est stupidement brutal, féroce et insociable; je ne sache pas qu'on ait pu, jusqu'ici, l'apprivoiser et adoucir son humeur farouche et perverse; son industrie est nulle, car les espèces de nids qu'il se construit avec du feuillage, et où il va dormir, dit-on, la nuit, ne peuvent pas même le garantir des intempéries de l'air.

Vainement les savants qui tiennent à sortir de la race des quadrumanes ont-ils fait valoir que les fœtus monstrueux que les femmes de tous les pays mettent quelquefois au monde, présentent tous plus ou moins les caractères du singe; vainement, pour expliquer le procédé qu'a suivi la nature pour transformer ce dernier en homme, se sont-ils efforcés de démontrer par le microscope que le germe humain dans le sein de la mère se montre successivement infusoire, mollusque, articulé, poisson, reptile, etc., avant de devenir singe, et finalement homme. Cette hypothèse des transformations est tout à fait illusoire, et la saine physiologie la repousse d'une manière absolue. Le savant professeur Longet la déclare «fausse de tous points[1], inadmissible aussi bien pour l'ensemble de la série animale que pour des groupes limités d'animaux, pour le développement de l'être humain comme pour le développement des insectes, pour la totalité du fœtus comme pour chacun de ses systèmes organiques en particulier».

Feu Flourens se prononce dans le même sens, lorsqu'il dit dans son *Histoire des travaux de Cuvier,* en parlant du croisement du cheval et de l'âne : « Si jamais on a pu

[1] *Traité de physiologie,* tom. II, pag. 895.

imaginer une réunion complète de toutes les conditions les plus favorables à la transformation d'une espèce en une autre, cette réunion se trouve ici ; et cependant y a-t-il eu transformation ? l'espèce de l'âne s'est-elle transformée en celle du cheval, ou celle du cheval en celle de l'âne ? ne sont-elles pas aussi distinctes aujourd'hui qu'elles l'aient jamais été? Au milieu de toutes ces races presque innombrables qu'on a tirées de chacune d'elles, y en a-t-il une seule qui soit passée de l'espèce du cheval à celle de l'âne, ou réciproquement? »

Ces réflexions du regrettable secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences sont péremptoires et achèvent d'ôter tout crédit aux systèmes dont nous faisons ici la critique ; mais si la prétendue loi des métamorphoses est fausse de tous points, comme le pense M. Longet, il n'est certes pas de lois plus positives, plus manifestes, plus sévères que celles qui président, dans le règne organique, à la fécondation ; elles n'ont pas seulement pour fin la perpétuité des êtres, mais par-dessus tout la conservation, le maintien de la pureté primitive de leur type. Dieu est jaloux de ses ouvrages et n'en veut pas permettre l'altération, et lorsque le philosophe a sérieusement médité les lois dont il s'agit, il demeure bien convaincu que la nature est profondément hostile à l'hybridité, qu'elle n'en veut à aucun prix, et que c'est là, sans doute, le principal motif de la stérilité de la mule.

Mais, il est temps que je vous le dise, cher lecteur, et peut-être aurais-je bien fait de commencer par là : alors même que les analogies du gorille avec nous seraient encore plus grandes, alors même qu'il aurait été notre précurseur sur la terre, devrions-nous conclure de ce fait à notre

identité de nature avec lui? ne devrions-nous pas en induire plutôt que le sublime Artisan, après avoir préparé la matière organique générale, pour l'employer indistinctement à la formation de tous les agrégats vivants, n'a voulu cette grotesque ressemblance de l'homme et du gorille que pour mieux suggérer à la raison du premier, raison dont on ne trouve aucune trace chez l'autre; que les différences réelles qui séparent les races, les espèces, les individus, relèvent bien plus de la psychologie que de la masse, du volume et de la forme du corps, c'est-à-dire des caractères anatomiques?

L'immortel Pascal, qui composa, à seize ans, son *Traité des sections coniques,* et dont le génie fait quelque honneur, je crois, à nos ascendants les gorilles, me semble être entré dans cet ordre d'idées et avoir consacré ce grand principe, lorsqu'il dit, en parlant de l'espèce humaine : « *Je puis concevoir un homme sans mains et sans pieds, je le concevrais même à la rigueur sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense; donc, c'est la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne peut le concevoir.* »

Oui, cher lecteur, cette simple réflexion d'un grand mathématicien et d'un profond philosophe, de l'une des plus hautes personnifications de l'intelligence humaine, nous indique dans quel sens doit être résolu le problème dont nous cherchons ensemble la solution.

L'homme, depuis le Hottentot, qui en est l'espèce la plus dégradée, jusqu'à l'Européen caucasique, qui constitue son type le plus parfait tant au physique qu'au moral, l'homme, dis-je, est aussi loin du gorille que celui-ci l'est,

à son tour, de l'animal le plus inférieur. Libre, intelligent, moral, social et cosmopolite, doué de prévoyance, cet être privilégié possède non-seulement tous les instincts de l'animalité, mais encore *la raison et la conscience,* qui n'appartiennent qu'à lui, comme l'enseigne la philosophie. Il connaît et confesse l'existence de Dieu, sait distinguer le bien d'avec le mal, et a le sentiment intime de sa supériorité dans la création, celui de son immortalité. Considéré comme le premier des animaux, il a pour caractères physiques d'être bimane et bipède, et de ne pouvoir absolument marcher à quatre pattes; il n'a pas de museau, mais bien une noble face tournée naturellement vers le ciel, et sur laquelle son âme se reflète par la physionomie, qui en est le véritable miroir; de plus, l'homme exprime ses pensées, ses volontés, ses sentiments, par le langage écrit ou parlé, et par le geste. Aucun des animaux ne jouit de ce grand moyen de relation, et si la parole fait absolument défaut chez eux, c'est moins parce que leur appareil vocal est mal organisé, que parce que, par des motifs providentiels qui ne pourront jamais être sondés, le principe de leur intelligence n'a rien de commun avec notre âme[1]. « La langue du singe, a dit Buffon, est aussi parfaite que celle de l'homme; pourtant on n'a jamais vu les singes

[1] Le sens du toucher, si admirable chez l'homme qu'il peut suppléer chez lui à la vue, n'existe pas chez les animaux, et cette absence doit être prise en très-haute considération. Il n'est pas de sens plus admirablement psycho-matériel que celui-là, car ses opérations exigent un travail mental bien plus compliqué, partant plus merveilleux, que celui de la vision; les aveugles, et les médecins qui se sont livrés comme moi à l'art des accouchements, doivent partager à ce sujet ma manière de voir. Qui ne sait d'ailleurs que des philosophes célèbres ont fait du toucher le principal instrument de l'intelligence humaine!

s'entretenir ou discourir ensemble, ils n'ont pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon, il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'ils n'expriment rien par des signes combinés et arrangés ; il est si vrai d'ailleurs que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connaît plusieurs espèces auxquelles on apprend à prononcer des mots et même à répéter des phrases assez longues; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment, ils semblent ne les répéter qu'à la manière d'un écho. »

En effet, les attributs du langage écrit, parlé ou gesticulé, sur lesquels j'aurai encore à revenir dans ce livre, mettent un abîme immense, infranchissable, entre l'homme et l'animal le plus intelligent; c'est sur eux, je le ferai remarquer en passant, que se fondent les ethnologues qui défendent le dogme de l'unité de l'espèce humaine, sans tenir compte de la couleur de la peau, du caractère de la tête, en un mot de la variété physique des types et des races.

J'ai dit un peu plus haut qu'en dehors de notre intelligence supérieure, de notre raison, nous possédons en nous-mêmes tous les instincts bons ou mauvais de l'animalité. Comment pourrait-il en être autrement, puisque la matière organique dont nous sommes formés, et qui sert de prison à notre âme, ne diffère en rien de celle qui constitue les autres animaux ? Mais si nous pouvons nous montrer indifféremment dévoués, fidèles et reconnaissants comme le chien et le cheval, sanguinaires comme le tigre, courageux ou lâches comme le lion et l'hyène, cyniques, rusés, gloutons, sales, comme le singe, le renard et le

porc ; si même dans certains cas nous marchons moralement à quatre pattes, par le fait de la bassesse de nos sentiments, c'est uniquement parce que la raison et la conscience que Dieu a données comme guides à notre liberté providentielle, ne parviennent pas toujours à faire entendre leur voix, et nous livrent dès-lors sans défense aux instincts brutaux de la matière.

Disons-le bien haut, l'homme est tout entier dans sa psychologie; c'est-à-dire que si l'on ne peut, en saine philosophie, refuser des âmes aux autres animaux, même les plus inférieurs, dès l'instant qu'ils jouissent de la volonté d'aller à droite ou à gauche, etc., on ne saurait en aucune manière assimiler la nature de ces âmes à la nôtre, excepté sous le rapport des facultés qui relèvent directement de l'animalité. Si l'âme de l'homme appartenait en effet au même ordre que celle des animaux, nous verrions sans doute certaines espèces qui nous offriraient quelques traces de langage, d'écriture, ou seulement même de mimique; leur industrie particulière progresserait incessamment sous nos yeux, comme la nôtre. Mais de telles observations n'ont été faites dans aucun temps : l'instinct animal, quelque élevé qu'il paraisse dans certaines classes, est absolument immobile et routinier; ses œuvres peuvent être comparées, non sans justesse, à celles des machines, ou à peu près; les travaux des castors, ceux des abeilles, des fourmis, etc., sont sans contredit dignes d'admiration, je le disais tout à l'heure; mais ils sont aujourd'hui ce qu'ils furent dans les temps passés, et ce qu'ils seront dans les siècles futurs. Le génie de l'homme seul est le génie perfectible, progressif par excellence, et c'est par lui que, faible, dénué de tout moyen naturel de défense contre les éléments et contre les animaux

eux-mêmes, il est parvenu, par sa seule industrie, à dominer autant que possible les uns, et à régner en maître absolu sur les autres. De plus, qu'on ne l'oublie pas, l'homme n'est rien sans l'éducation, car il croît dans l'ignorance de tout ce qu'il doit savoir, et seulement avec les facultés nécessaires pour apprendre; tandis que la brute vient au monde avec toute la science dont elle a besoin, qu'elle ne peut ni augmenter ni diminuer, et que personne ne lui communique.

Voici encore une preuve de l'immense distance qui existe entre nous et les brutes, n'en déplaise aux savants qui s'obstinent à nous confondre avec elles, et cette preuve est du domaine de la pathologie médicale :

Linné, le Frère du Choisel, Desault, Vaughan, Sabatier, Dupuytren, et presque tous les auteurs qui ont écrit sur la rage, ont fait remarquer que l'envie de mordre est le signe essentiel, caractéristique de cet affreux fléau, et que cette envie, si irrésistible chez le chien qu'il ne peut s'empêcher de la satisfaire même sur son maître chéri, n'existe le plus souvent chez l'homme enragé qu'à l'état latent, c'est-à-dire que, tout en l'éprouvant comme les animaux, il en connaît, en raisonne les dangers, et parvient toujours à la dompter ; lorsqu'il craint de ne pas y réussir, parce qu'il la croit réellement irrésistible, il demande d'avance à son entourage les entraves qui peuvent l'empêcher sûrement de nuire.

N'est-ce pas là, je le demande, un argument digne de la méditation des philosophes, et ne prouve-t-il pas une fois de plus que si le corps humain, formé des mêmes éléments que celui des animaux, est passible des mêmes

lésions, des mêmes infirmités, il n'y a rien de commun entre notre psychologie et celle des brutes?

Je crois en avoir assez dit, cher lecteur, pour mettre un terme à vos inquiétudes, pour vous prouver la noblesse de votre nature, en vous démontrant que nous ne sommes pas des *singes sans queue perfectionnés*, et en vous fixant sur le cas qu'il faut faire de cette belle doctrine, qui n'a pas même, je vous le répète, le mérite de la nouveauté. Sous ce rapport, j'ai la légitime espérance de vous avoir rassuré et favorablement préparé à la lecture de mon livre, qui achèvera de vous convaincre de la hauteur du rôle providentiel de l'homme, remise en question par des utopistes. Ne vous effrayez pas d'ailleurs de la terrible levée de boucliers, de l'exhibition fantasmagorique que fait à cette heure le matérialisme, avec le concours de puissances auxiliaires qui jadis lui faisaient défaut: il ne tardera pas à succomber, frappé au cœur par le bon sens du public.

En effet, le génie propre du matérialisme, comme celui des bêtes auxquelles il veut à tout prix nous assimiler, est éminemment routinier et stationnaire; depuis Straton, Leucippe, Épicure et le poète Lucrèce, jusqu'à Spinosa, Kant, Saint-Simon, Auguste Comte et leurs écoles, il s'est montré invariable dans ses arguments. C'est toujours sur la doctrine du hasard, sur la génération spontanée, sur la loi de l'amour physique, sur la parfaite identité de nature de l'homme et du singe, qu'il s'appuie pour démontrer que la substance corporelle seule possède par elle-même tous les genres de force qu'elle manifeste, toute l'intelligence qu'elle déploie sous nos yeux dans l'univers, et que son arrangement, son organisation, ont pu se produire sans l'intervention d'un

divin Artisan. Mille fois réfuté, ridiculisé et même honni, le matérialisme, semblable au mal, ne perd jamais courage ; après un sommeil plus ou moins long, il reparaît tout à coup vêtu des mêmes oripeaux qu'il portait il y a deux mille ans, et marche bravement à la rescousse avec accompagnement des grosses caisses, des ophycléïdes monstres, des cymbales et des tamtams de la publicité. Les applaudissements et les encouragements de la foule toujours compacte des pyrrhoniens, des sensualistes, des jouisseurs, des positivistes, ne lui font pas faute non plus; mais après beaucoup de bruit et de fumée, il ne tarde pas à être refoulé dans son charnier séculaire, parce que les émanations putrides et dissolvantes qui en partent dès qu'il est ouvert, avertissant bien vite la société de ses périls, l'enquête *de commodo et incommodo* ne se fait pas attendre.

Pourquoi ce résultat est-il en quelque sorte fatal, stéréotypé; pourquoi l'a-t-on régulièrement observé dès l'origine de la philosophie? Tout simplement parce que l'homme qui fait quelque cas de sa raison et n'est pas sourd à la voix intérieure de sa conscience, ne peut admettre que le monde se soit créé tout seul, et qu'il ne soit pas lui-même une intelligence servie par des organes, un esprit incarné pour une fin providentielle, mais néanmoins supérieur à la chair qui l'emprisonne; parce que définitivement il ne veut à aucun prix, et cela depuis le pauvre mendiant jusqu'au prince, de cet affreux néant que le matérialisme lui promet en récompense de beaucoup de misères dont ne sauraient le dédommager quelques plaisirs brutaux et d'ailleurs éphémères. Oui, cher lecteur, si vous rentrez en vous-même, si vous vous examinez sérieusement, vous reconnaîtrez sans peine que vous ne

pourriez renoncer à ces douces croyances qu'un père et une mère chéris, qui peut-être ont déjà quitté la scène de ce monde, prirent soin de vous inculquer, et dont votre cœur seul aurait eu sans doute l'intuition. C'est afin de vous les rendre encore plus chères, plus précieuses, ces croyances, que j'ai écrit ce livre ; je veux que vous sachiez bien que la véritable science, loin de les contester et de les détruire, les corrobore, les justifie, les proclame, partout et à chaque instant ; qu'elle ne prétend pas connaître les secrets du Créateur, mais qu'elle les respecte et s'incline devant eux, paraphrasant en toute occasion cette belle parole de Socrate : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.

Il ne faudrait pourtant pas (je tiens à le bien établir ici) me considérer comme un spiritualiste pur, car, en me prenant pour tel, on se tromperait étrangement. Si je repousse sans pitié le matérialisme abject et odieux que l'on veut faire prévaloir en ce moment, à cause de ses conséquences anti-sociales bien connues, je ne voudrais pas davantage du spiritualisme poussé jusqu'à sa dernière limite, et dont le moindre inconvénient serait de nous aveugler sur notre nature, sur nos besoins matériels, et de convertir l'univers, contrairement aux vues de Dieu, en une immense Thébaïde, peuplée d'individus ascètes, mystiques ou illuminés. Non ! une doctrine si excentrique, si peu naturelle, ne saurait satisfaire ma raison, car je suis à la fois convaincu de l'existence de mon âme et de celle de mon corps ; je sais parfaitement que je suis double, qu'il existe en moi un être simple, un, indivisible, inaltérable dans son essence, laquelle est aussi mysté-

rieuse pour moi que celle de Dieu lui-même ; mais ce que je reconnais encore mieux, c'est que cet être a besoin de mon organisme pour se manifester, et que, privé du concours de mes sens, il n'existerait plus qu'à l'état négatif. Je suis donc forcé d'admettre, comme conséquence de ces convictions, que la vraie doctrine philosophique, la seule qui puisse faire progresser la science et la tenir dans le giron de la vérité, ne peut être que celle du *psycho-matérialisme,* et que dans l'étude des phénomènes naturels, de quelque ordre qu'ils relèvent, il ne faut jamais perdre de vue le grand fait providentiel, universel, fondamental, de l'alliance de l'esprit avec la matière, fait sur lequel se sont toujours aveuglés le matérialisme et le spiritualisme, dont le règne exclusif serait également contraire aux besoins de l'homme et aux desseins de la Providence.

Tel est le fond de ma doctrine philosophique, cher lecteur, et j'espère qu'elle ne tardera pas à devenir la vôtre, si vous lisez ce livre avec attention, à tête reposée et sans préventions. Lorsqu'on est éclairé, ami de la vérité comme vous l'êtes, il n'est pas de question scientifique, quelque spéciale qu'elle soit, dont on ne puisse venir à bout, la réflexion et le sens commun aidant. Dans cette courte conversation sur les singes sans queue, je me suis montré à vous sans fard ni déguisement; et maintenant que nous avons fait connaissance, il ne me reste plus qu'à remplir à votre égard un devoir de circonstance. Dans quelques heures, en effet, l'année 1867, rejoignant ses devancières dans l'insatiable abîme des siècles, ne sera plus qu'un vain souvenir ; aussi ne vous quitterai-je pas sans vous souhaiter, en retour de votre bienveillance, tout ce que je me souhaite à moi-même, c'est-à-dire une bonne

santé, une honorable aisance par le travail, la charité envers le prochain, la quiétude morale, l'éloignement du grand monde, les plaisirs de la famille, le commerce de bons amis et, par-dessus tout, la pensée salutaire de la mort, que le véritable philosophe regarda toujours comme la porte de la vie, comme le rideau providentiel qui cache son avenir à la pauvre humanité. Si nous considérons, en effet, que nous sommes campés ici-bas sous la tente, et que notre courte vie est à l'éternité comme une goutte d'eau à l'océan, nous ne saurions, je crois, nous souhaiter de meilleurs, de plus solides biens que ceux que je viens de rappeler. Puissions-nous donc les posséder ensemble, en connaître toute la valeur, et en jouir encore pendant de longues années, cher lecteur, sains de corps et d'esprit !

Marseille, le 31 décembre 1867.

CHAPITRE PREMIER

État actuel de notre milieu et signes des temps. — Nécessité de combattre sans répit le matérialisme. — Noblesse de la médecine. — Calomnies dont elle est l'objet et dont elle se défendit dans toutes les époques.

Marseille, mai 1867[1].

La géométrie sert à mesurer les sots, répondit un jour Galilée à un zoïle ignorant et moqueur qui lui demandait d'un air capable à quoi pouvait être bonne cette partie des mathématiques. Si la même question m'était adressée à l'endroit de la philosophie, par ces esprits futiles, légers, superficiels, qui affectent de la mépriser et qui font leur éducation dans *Rocambôle* et *Madame Bovary,* je leur dirais qu'elle est une sentinelle avancée qui veille sans cesse sur la Société humaine et qui la sauve quelquefois de sa perte, en étalant à ses yeux, avec la rude franchise de la vérité, et sans se laisser effrayer par l'ostracisme ou la ciguë, ses plaies physiques et morales.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, après un long silence motivé par le besoin qu'elle avait de se recueillir, d'observer,

[1] L'*Athéisme du* XIXe *siècle* ayant été composé en partie à Marseille, en partie en Bretagne et à Paris, pendant l'année qui vient de s'écouler, l'auteur croit devoir mentionner l'époque et le lieu où chaque chapitre a été écrit.

d'étudier, cette gardienne vigilante pousse de toutes parts le cri d'alarme, ayant acquis la preuve que notre civilisation, si brillante en apparence, est minée intérieurement par des lésions vitales dont la cure, si elle est encore possible toutefois, appelle la prompte application des moyens les plus énergiques. *Ce n'est pas,* lui dit-elle, *des progrès du colosse du Nord et du débordement des hordes tartares sur l'Occident, qu'il faut avoir peur, mais plutôt de vous seule qui portez dans votre sein tous les éléments réunis de misère, de subversion et d'anarchie.*

Sans doute notre démoralisation, notre corruption, peuvent encore être contestées par des observateurs distraits ou optimistes, tant elles sont dorées, parfumées, habilement cachées sous les fleurs, et, sous ce dernier rapport, on peut soutenir avec justesse que le marchand d'orviétan des temps passés, dont le type tend à disparaître de plus en plus de nos places publiques, tandis qu'il se multiplie à l'infini dans les hautes sphères sociales, est la véritable personnification du XIXe siècle. Aussi, lorsque je rencontre par hasard, au fond de ma province, quelque classique Fontanarose, avec son habit chamarré de clinquant, ses fausses dentelles, ses bagues de *strass*, ses breloques de chrysocale, et que je lui vois débiter à grand renfort de grosse caisse et de clarinettes criardes la fiole traditionnelle, je manque rarement de me dire *in petto* : nous voilà bien avec notre charlatanisme incarné, notre soif de réclame, de croix, de nichams, de médailles, notre aversion pour la vérité, notre érudition superficielle et nos incroyables prétentions.

Oui, la meilleure qualification à donner à notre siècle, pour le caractériser et le distinguer de ses devanciers,

est, sans contredit, celle de siècle des Fontanarose, ou mieux encore, de Fontanarose des siècles (ces deux expressions me paraissant également bonnes).

Se vouer corps et âme au culte du veau d'or ; étouffer en soi, par l'égoïsme, les sentiments les plus saints de la nature ; faire fortune et vivre en train express en écrasant sans pitié ses semblables, et trop souvent au mépris de son propre honneur ; enfin, s'efforcer sans cesse et quand même de paraître ce qu'on n'est pas, ce qu'on ne peut pas être : tels sont les principes que nous voyons journellement mettre en pratique dans le milieu européen, et plus spécialement dans le nôtre. *Où sommes-nous ? où allons-nous ?* se demandent tous les esprits sérieux et honnêtes, et la vieille philosophie leur répond : Nous sommes débordés par le mal, par la grangrène, et nous allons aux abîmes.

Cependant, que n'a pas fait pour cette Société européenne la providence de Dieu ! Elle lui a fait connaître les applications industrielles et artistiques de l'électricité et de la vapeur, qui ont étendu sa puissance et son bien-être ; elle lui a donné la chimie, qui n'existait guère que de nom dans le siècle dernier, et dont les innombrables procédés lui permettent de tirer parti des produits les plus vils, de découvrir de nouvelles substances alimentaires ou médicinales ; elle lui a fait rencontrer les immenses gisements aurifères de la Californie, de l'Australie, etc., dans le seul but, peut-être, d'y appeler les populations exhubérantes de l'ancien monde, et d'amener par suite, peu à peu, la répartition plus égale des masses civilisées à la surface du globe. Or, non-seulement nous n'avons pas tiré parti de ces grandes découvertes, de ces bienfaits

providentiels, mais nous n'en avons pas même compris la portée ; ils devaient avoir pour résultats la vie à bon marché, la diminution du paupérisme, l'éloignement des guerres inutiles et ruineuses, la diffusion des lumières de la vraie science fécondée par la religion naturelle, l'augmentation du produit agricole ; ils n'ont servi au contraire qu'à augmenter la misère, à rendre plus lourd l'impôt du sang, à ressusciter les monopoles et les famines, à créer à l'humanité une multitude de besoins factices ; enfin, à ouvrir la porte à toutes les contagions physiques et morales.

O siècle du ruoltz, du plaqué et du faux en tous genres, siècle de la moutarde blanche et de la délicieuse revalescière, du caïnisme, de l'ischariotisme, de l'anémie et de l'épuisement prématuré, quelle sera donc ta place dans les annales du monde, et ton orgueil ne redoute-t-il pas le jugement de l'avenir !.....

Pour conjurer le cataclysme qui menace cette vieille société européenne, jadis le modèle des autres ; qui marche encore, en apparence, sans tituber, mais qui porte en son sein de tels germes de mort, à quels moyens recourir? Avec une philosophie sceptique, une littérature immorale, un théâtre sans pudeur et l'influence toujours croissante de l'esprit mercantile, quels efforts peuvent tenter les vrais enfants de Dieu,—car il en reste encore quelques-uns, — pour le salut d'une nation aveuglée, séduite ? Se borneront-ils à jouer le rôle de ce Jésus, fils d'Ananus, dont parle Josèphe, qui, après avoir prédit pendant plus de quatre ans, au milieu de la risée publique, la ruine de Jérusalem, en vit faire le siége par Titus et périt, peu

de jours avant la catastrophe, frappé par un projectile romain ?

A Dieu ne plaise, je l'ai déjà dit plus haut, que notre position soit aussi désespérée! Arrivés sur le bord d'un précipice, la Providence ne nous permettra pas d'y tomber; elle nous ouvrira inopinément une de ses portes de salut, et la civilisation européenne, œuvre de tant de siècles, ne périra pas ; mais en attendant que la Providence pense à nous sauver, prophètes de malheur, ne nous bornons pas à dénoncer le mal en nous croisant les bras; au contraire, combattons-le sans cesse, et ne nous laissons pas décourager par notre petit nombre ; la victoire ne sourit pas invariablement aux armées en apparence les plus fortes parce qu'elles sont les plus nombreuses.

La force morale étant de notre côté, faisons jusqu'au dernier soupir une guerre acharnée, impitoyable au matérialisme, partout où il se montrera ; attaquons-le sans tenir compte d'aucun de nos intérêts matériels, quels que soient la forme, le déguisement qu'il choisisse pour arriver plus vite à ses fins subversives, car il aime à se cacher sous les manteaux les plus respectables, notamment sous celui de la science. C'est surtout en France et en Allemagne qu'il parle volontiers en son nom.

« D'après certains savants, dit le Dr Zimmermann, nous ne serions avec nos facultés intellectuelles et morales rien de plus que l'union, on pourrait dire la somme du père et de la mère, de la nourrice, des lieux et des circonstances, de l'air et du temps, du son et de la lumière, et toutes nos actions seraient les effets nécessaires de ces différentes causes. Or, s'il est vrai, comme le prétend cette École, que *le cerveau distille le sang* pour former la pensée,

il s'ensuit que la libre volonté, la conscience humaine, peuvent aller grossir le nombre des préjugés du moyen-âge, tous les actes intellectuels et moraux n'étant que le résultat d'un simple calcul. De même que 2 + 3 + 5 font 10, de même aussi autant de phosphore + autant de fer + autant d'oxygène, font un assassin; ou bien encore, un homme qui serait né en même temps que Leibnitz ou que Goëthe, des mêmes parents et que la même mère ou nourrice aurait allaité, dont l'éducation, l'entretien, la nourriture, l'instruction, auraient été les mêmes que les leurs, cet homme-là, *par la somme de toutes ces causes, serait devenu exactement ce que Leibnitz et Goëthe ont été; la loi de nature, que ces savants disent ou croient avoir trouvée, lui donnerait identiquement les pensées de l'une ou de l'autre de ces célébrités, et cela aussi indubitement que la terre tourne autour du soleil en* 365 *jours.* »

Il est une science noble entre toutes les autres et sans contredit immense et complexe s'il en fut jamais : c'est la médecine. Par l'hygiène appuyée sur la physique et la chimie, et en s'occupant des meilleures conditions de vie et de santé des peuples, elle touche à l'économie politique et sociale; par la physiologie basée sur les saines doctrines philosophiques, après avoir étudié le corps de l'homme, le jeu et les fonctions de ses organes dans ce qu'ils ont de sensible et d'appréciable, elle s'élève jusqu'à la méditation des actes de la volonté, des phénomènes intellectuels et moraux, et, écartant un petit coin du voile qui couvre l'œuvre sublime et mystérieuse de la *mixtion psycho-matérielle* sur laquelle repose la formation de tous les êtres de l'univers, elle établit mieux qu'aucune autre,

par les plus solides inductions, l'existence de l'âme et son immortalité.

Abstraction faite de la théologie, qui n'a d'ailleurs rien de commun avec elle, la médecine est, de toutes les sciences, celle qui mène le plus promptement et le plus sûrement à Dieu; elle le trouve, le sent, l'admire, en quelque sorte, à chaque pas; mieux qu'aucune autre, elle comprend la nécessité de son intervention, l'absurdité de l'athéisme et de la doctrine du hasard, qu'il a enfantée. Pourtant, chose étrange! c'est de la médecine que l'athéisme et le matérialisme du XIXe siècle semblent vouloir faire leur principal moyen de propagande; ils ont endossé sa robe si longtemps respectée et dont le prestige, quoi qu'on en dise, ne s'est pas encore tout à fait évanoui, pour se ménager un meilleur accueil que par le passé; ils la menacent ainsi dans sa considération séculaire, dans sa vieille réputation d'honneur et de probité; ils la diffament enfin, en la présentant partout comme l'ennemie naturelle de Dieu, dont elle aurait pénétré tous les secrets, comme le grand pilier du scepticisme et de l'irréligion.

Récapitulant les principales accusations portées contre la médecine, Monfalcon (de Lyon), l'un des médecins les plus distingués qu'ait produits cette ville, où fleurirent dans tous les temps les sciences médicales, s'écriait avec indignation : « De toutes les calomnies lancées contre les médecins, il n'en est pas de plus odieuse et de plus répandue que celle d'athéisme. Les gens de l'art, dit-on partout, contractent dès leurs premières études une immoralité profonde ; c'est dans les tissus inanimés des

cadavres qu'ils puisent les éléments de leur matérialisme : c'est en se livrant à des recherches particulières à certaines sciences occultes, qu'ils se forment des opinions secrètes sur les causes premières et sur l'origine des idées religieuses ; abandonnés à tous les excès d'une imagination déréglée, ils croient, le scalpel à la main, trouver dans nos organes le siége de nos idées, de nos diverses facultés, et la cause de tous nos penchants ; plusieurs de leurs auteurs ont fait profession, dans leurs ouvrages, de l'athéisme le plus déclaré ; plusieurs d'entre eux figurent dans l'histoire des superstitions qui ont déshonoré la raison humaine ; enfin la médecine, considérée en elle-même, fournit des preuves qui égarent l'esprit et pervertissent le cœur. »

Il faut croire du reste que ces accusations n'ont rien de nouveau, puisque depuis près de trois cents ans les médecins n'ont pas cessé de protester contre elles. En 1664, Thomas Brown, fameux médecin et antiquaire anglais, publia dans ce but son ouvrage intitulé : *De la religion du médecin*, dont il existe un grand nombre d'éditions, non seulement en Angleterre, mais encore en Allemagne et en France, et qui a été annoté par plusieurs professeurs distingués. Un peu plus tard, en 1663, Lussauld (de Paris) publia son *Apologie pour les médecins contre ceux qui les accusent d'athéisme* ; vint ensuite, en 1736, le plaidoyer de Boehmer, l'un des professeurs les plus éminents de l'université de Wittemberg, et qui avait pour titre : *De l'union de l'âme et du corps et des principes médicaux qui en découlent.*

En 1738, Stingel (d'Augsbourg) livra à la publicité sa dissertation intitulée : *Les médecins vengés des jugements ini-*

ques qu'on porte contre eux. En 1739, Mathias (de Gœttingue) traita le même sujet dans un volumineux in-4°, sur lequel je n'ai pu me procurer aucune notion, mais où il doit avoir sans doute épuisé la matière.

De nos jours, Balme, médecin de Lyon, et Brachet, professeur à l'école de médecine de la même ville, auteur de plusieurs ouvrages justement estimés, ont soutenu la même thèse; l'ouvrage du premier a pour titre : *Réclamations en faveur des médecins accusés d'irréligion* (Lyon, 1824). Celui de Brachet n'est autre chose que son discours inaugural à l'Académie des sciences de Lyon; il est intitulé : *Réfutation de l'accusation d'athéisme portée contre les médecins*.

Enfin, en septembre 1846, la lecture au congrès scientifique de France, séant à Marseille, d'une *nouvelle nomenclature des fonctions organiques*, ayant fourni matière (fort injustement d'ailleurs) à de nouvelles calomnies contre le corps médical, je les réfutai moi-même dans un mémoire intitulé : *De la spiritualité de l'âme, ou de l'impuissance de la médecine à fonder et à soutenir le matérialisme*. Dans ce travail, qui fut lu d'abord au sein de la Société de médecine, imprimé ensuite à 800 exemplaires, je faisais bien remarquer, en débutant, que je l'avais écrit en dehors de tout esprit de secte et en me renfermant strictement dans ma spécialité de médecin; que je ne croyais pas qu'on pût me prouver le contraire, que je ne redoutais rien de la controverse, et que je regrettais seulement que le défaut d'espace ne m'eût pas permis de rapporter et de développer *in extenso* les nombreux arguments physiologiques et pathologiques que la science possède contre le matérialisme médical.

Je ne saurais mieux faire, en ce moment, que de réitérer cette profession de foi et de déclarer que mes sentiments sont restés les mêmes.

Depuis cette époque, des événements déplorables, des incidents fâcheux sont venus aggraver la position de la médecine française et donner plus de prise à ses ennemis : des manifestations faites à Liége, à Paris, à Genève, et dont elle ne saurait pourtant endosser la responsabilité, ont été données comme l'expression de ses croyances, de ses sentiments, et, cette opinion paraissant gagner journellement du terrain, je me suis demandé si l'heure des grands combats n'était pas venue.

Je viens donc protester avec toute l'énergie dont je suis capable, contre l'absurde proverbe : *Ubi tres medici duo athei* (là où se trouvent trois médecins, il y a deux athées). Je viens examiner, dans un travail plus étendu et mis à la portée des gens du monde, si les grands princes de l'art ont professé l'athéisme dans leurs écrits, et dans ce but j'évoquerai leur propre témoignage.

Je rechercherai ensuite s'il existe réellement, même à Paris, une école matérialiste, ou seulement des médecins matérialistes, ce qui est bien différent ; si les nouvelles découvertes faites dans ces derniers temps en physiologie sont de nature à éblouir à ce point la science médicale, qu'elle doive repousser d'une manière absolue la psychologie de son sein ; s'il est vrai que par la chimie, la physique, la mécanique, les vivisections ou expériences faites sur les animaux vivants, on ait eu raison, à notre époque, du grand et sublime mystère de la vie et de l'intelligence humaine. Enfin, dans le cas où l'existence d'une coterie médicale matérialiste serait inniable, j'en recher-

cherai l'origine et j'examinerai si elle a sa raison d'être.

Cette tâche, difficile et délicate, on le reconnaîtra sans peine, ne pouvait incomber qu'à un vieux médecin ; je m'efforcerai de la remplir, en évitant avec soin de faire surgir aucune question de personne et en me tenant sans cesse sur le terrain des principes. Mais, je le déclare avant d'aller plus loin : je ne m'amuserai pas à faire la critique détaillée de ces innombrables et absurdes systèmes, toujours réfutés et sans cesse renaissants, à la manière du cancer ; mon temps est en vérité trop précieux pour que je le gaspille ainsi. L'immortel Newton a prouvé l'existence de Dieu, celle de l'âme humaine, par le soleil et les mondes. Pline le naturaliste, Socrate, Linné, Buffon, l'ont démontrée par l'étude des oiseaux, des abeilles, des fourmis, des moucherons et même des vers de terre. Le découvreur du fluide électrique, Benjamin Franklin, a fait graver sur son tombeau ses croyances à ce sujet[1].

Obscur serviteur du Maître de la nature, je ne saurais rien ajouter, je le sais, à de si hauts témoignages ; mais je

[1] Voici l'épitaphe de Benjamin Franklin, qui est assez peu connue et qu'il a composée lui-même :

Ici repose
livré aux vers
le corps de Benjamin FRANKLIN, imprimeur,
comme la couverture d'un vieux livre
dont les feuilles sont arrachées,
la dorure et le titre effacés.
Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu,
car il reparaîtra comme il le croyait,
dans une nouvelle et meilleure édition,
revue et corrigée
par
l'Auteur.

m'imagine, à tort ou à raison, que j'achèverai dignement ma mission en ce monde, si je parviens à démontrer que les plus illustres anatomistes, les plus grands guérisseurs dont s'honore l'art médical, ont puisé dans l'étude du corps humain les plus douces croyances et les plus nobles sentiments.

CHAPITRE II

Dieu en 1793. — Sentiments des Écoles de médecine grecque, romaine, sarrasine. — Anecdote sur le législateur arabe Mohammed. — État de la médecine du XI[e] au XIV[e] siècle : Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Arnauld de Villeneuve; ce dernier ne fut au fond qu'un hérésiarque et non pas un athée. — Époque de la Renaissance : Paracelse, Van Helmont, etc. ; anecdote sur une séance de l'Académie impériale de médecine.

Marseille, mai 1867.

Il y a environ deux mois, qu'en grattant le badigeon de l'église des Dominicains de Marseille, des ouvriers mirent à découvert, sur le fronton de l'édifice, l'inscription suivante, qui y avait été gravée après la fête du 8 juin 1794:

Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'ame.

Après avoir contemplé avec quelque surprise cet étrange *factum* qui s'était montré subitement à mes yeux au détour d'une rue, en quelque sorte comme le fantôme d'une triste époque, je finis par me dire que Dieu, sachant très-bien que l'immense majorité du peuple français n'avait pas cessé de le reconnaître intérieurement, pendant la Terreur, avait été si peu flatté de la fameuse fête de l'Être suprême, organisée par des buveurs de sang humain, qu'il leur avait ménagé, un mois après, l'expiation du 9 thermidor.

J'estime pourtant qu'aujourd'hui il ne trouvera pas inutile le rappel que je vais faire, autant que possible par ordre chronologique, des hymnes que chantèrent à sa louange, en étudiant les merveilles de notre organisme, les princes de la science. L'inscription dont je viens de rappeler les termes est profondément ridicule, pour ne rien dire de plus ; elle aurait eu un certain piquant, *elle aurait été charmante,* on en conviendra, si les prêtres de la guillotine, qui l'inventèrent, l'avaient modifiée ainsi qu'il suit : « Le peuple français daigne reconnaître l'existence d'un Être suprême, etc.[1] »

Quoi qu'il en soit, je commencerai par évoquer la grande ombre d'Hippocrate, le père de la médecine, et, pour donner une juste idée de sa morale et de sa religion, je me bornerai à rapporter la substance du serment qu'il faisait prêter à ses élèves dans le sanctuaire de Cos,

[1] Je crois faire plaisir à mes lecteurs, en rapportant ici le plaisant arrêté que fit placarder, la veille de la fête, la Commission municipale de Toulon, ma ville natale :

« La Commission municipale prévient les habitants que demain décadi il se célèbre la fête en l'honneur de l'Être Suprême ; il leur est ordonné, sous peine d'être regardés comme mauvais citoyens, d'orner leurs fenêtres du pavillon national, de nettoyer le devant de leurs maisons et de les illuminer le soir.

» La Commission municipale, voulant donner à cette fête l'éclat dû à la dignité de l'Être Suprême, invite, savoir : les citoyennes non mariées de se rendre au Pavé-d'Amour (c'est le nom de l'une des rues de Toulon), les citoyennes mariées à la place aux Huiles, les jeunes citoyens sur le Cours et les vieillards à la place Saint-Jean. De ces divers points ils se rendront sur le Champ de Bataille pour danser..... et prendre part à la fête.

» Tout citoyen, homme ou femme, qui se montrera sans cocarde, sera mis en état d'arrestation. »

lorsqu'ils prenaient la robe doctorale ; je ne dis pas le bonnet, parce que cette coiffure n'était pas, on le sait, en usage chez les Grecs d'autrefois :

« Je jure par Apollon le médecin, par Esculape, par Hygie, par Panacea et par tous les autres dieux et déesses, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine ; je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail ; admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, *et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.*

» Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque ! »

Des commentateurs d'Hippocrate ont cherché à démontrer qu'il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme et qu'il considérait celle-ci comme une matière subtile, comme un feu invisible, impalpable, qui s'éteignait à la mort. Mais la croyance à une autre vie étant admise chez les païens comme chez nous, on ne voit pas comment le père de la médecine aurait pu la concilier avec le dogme d'une âme matérielle et périssable. Son spiritualisme aurait été plus précis, moins obscur, moins contestable sans doute, s'il avait pu se dégager des erreurs du polythéisme, religion éminemment sensuelle et qui était peu favorable au développement des doctrines psychologiques.

Contemporain et admirateur du père de la médecine, Socrate, dont la philosophie était principalement fondée sur la connaissance de soi-même, ne cessait jamais, dans ses entretiens avec ses disciples, de faire ressortir tous les

faits, toutes les circonstances qui démontrent l'existence du Dieu unique et l'immortalité de l'âme humaine.

« Ne vous semble-t-il pas, disait-il un jour au sceptique Aristodème, que celui qui a fait les hommes dès le commencement leur a donné des organes parce qu'ils leur sont utiles ; les yeux pour voir les objets visibles, les oreilles pour entendre les sons ? A quoi nous serviraient les odeurs si nous n'avions pas de narines ? Quelle idée aurions-nous de ce qui est doux, de ce qui flatte agréablement le palais, si la langue n'y siégeait pas comme arbitre ? N'est-ce pas une merveille de la Providence que nos yeux, organe faible, soient munis de paupières qui, comme deux portes, s'ouvrent au besoin et se ferment durant le sommeil ; que ces paupières soient garnies de cils qui, pareils à des cribles, les défendent contre la fureur des vents ; que les sourcils s'avancent en forme de toit au-dessus des yeux, pour empêcher que la sueur ne les incommode en découlant du front ? que l'oreille reçoive tous les sons sans se remplir jamais ? que chez tous les animaux les dents antérieures soient tranchantes, et les molaires propres à broyer ? Ces ouvrages, faits avec un tel ordre, douteriez-vous s'ils sont le produit du hasard ou le fruit d'une intelligence suprême !.........»

« Dieu, ajoutait-il, n'a pas borné ses soins à la conformation de nos corps ; mais, ce qui est bien plus important, il nous a donné l'âme la plus parfaite. Après l'homme, quel est l'animal dont l'âme connaisse l'existence de Dieu, auteur de tant de beautés et de merveilles ? Quel animal adore la divinité ? quel autre, par la force de son esprit, sait prévenir la faim, la soif, le froid, le chaud, guérir les malades, augmenter ses forces par l'hygiène, ajouter à ses

connaissances par le travail, se rappeler ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a appris? *N'est-il pas clair que les hommes vivent comme des dieux entre les autres animaux? qu'ils leur sont supérieurs par leur nature, la conformation de leur corps, par les facultés de leur âme?»*

On reconnaîtra sans peine que les dernières réflexions de Socrate vont tout droit aux savants modernes qui s'évertuent sans cesse à faire de l'homme la pire des brutes, en l'assimilant au gorille africain. Je ne crois pas inutile de faire cette remarque en passant, bien que la question de notre consanguinité avec ce singe ait été vidée un peu plus haut.

Les sentiments de Galien en matière de religion ne diffèrent pas de ceux d'Hippocrte; seulement, il les a exprimés dans son traité d'anatomie *De usu partium*, un peu plus en médecin et d'une manière moins générale, interpellant les sceptiques et les athées de son époque :

« Je ne m'arrêterai point, leur dit-il, à réfuter vos extravagances; ce serait déshonorer la cause sainte que vous avez attaquée. Pour toute réponse, je vais composer à l'honneur du Créateur le seul cantique qui soit digne de lui. Ce ne sont point des holocaustes ni des parfums que je lui offrirai, mais je vais faire connaître combien est grande sa sagesse, combien est infinie sa puissance, dans la composition admirable des parties du corps humain. J'y vois le témoignage le plus certain de son ineffable bonté, et la source d'éternelles actions de grâces que nous devons lui offrir pour toutes ses faveurs.»

Si Galien avait été chrétien, il ne se serait certes pas exprimé en termes plus orthodoxes. Du reste, dans ses écrits, il a parfaitement fait la distinction de l'âme et des

forces particulières à la matière organique ; toutes ces intuitions admirables qui l'élevèrent si au-dessus de ses contemporains, il les dut uniquement à son génie développé par l'étude de la médecine et surtout de l'anatomie.

Des écoles grecque et romaine, je passe à l'école arabe ou sarrasine, celle des Rhazès, des Albucasis, des Averroës, des Avenzoar, etc.; en dépit des erreurs de l'alchimie et des superstitions dont elle fut entachée, son spiritualisme n'est pas douteux. Qui ne sait d'ailleurs que les musulmans, tout fatalistes qu'ils sont, confessent Dieu et l'immortalité de l'âme !

Les témoignages émanés de cette école sont néanmoins peu connus, et il faudrait fouiller dans les bibliothèques de l'Espagne pour les recueillir ; je ne citerai donc ici que trois des médecins arabes qui ont été traduits : Rhazès, Maimonides (de Cordoue), médecin du sultan en 1200, et son maître Averroës.

Un jour qu'Almansor, premier ministre du sultan de Cordoue, félicitait Rhazès d'une cure merveilleuse qu'il avait faite et qui avait mis en émoi toute la ville: « Je peux avoir quelque mérite médical, lui répondit le grand médecin, mais c'est à Dieu seul qu'appartient le pouvoir de guérir les graves maladies et de ressusciter les morts. »

« Dieu de bonté ! s'écrie Maimonides dans un de ses ouvrages, tu as formé le corps de l'homme avec une sagesse infinie, tu as réuni en lui d'innombrables myriades de forces qui agissent sans relâche comme autant d'instruments pour entretenir et conserver dans son ensemble cette belle enveloppe de son âme immortelle. »

Quant à Averroës, il a été accusé d'athéisme par les musulmans et par les chrétiens à la fois, sans qu'il le fût

réellement ; ce n'était au fond qu'un esprit fort, comme il en surgit trop souvent dans les hautes régions de l'intelligence. C'est ainsi que, dans ses conversations intimes, il se laissait aller volontiers à dire qu'il ne faisait cas d'aucune religion ; que celle des chrétiens était impossible à cause de ses mystères ; que la religion des Juifs était bonne tout au plus pour les petits enfants, par le fait de ses innombrables préceptes et de ses observations légales ; enfin, que la religion musulmane, qui ne s'occupait que de la satisfaction des sens, était une religion de pourceaux ; il s'écriait ensuite : *Moriatur anima mea morte philosophorum !* Mais en 1727, le célèbre Friend, médecin de la reine d'Angleterre, qui fut le panégyriste et le commentateur d'Averroës, a parfaitement démontré que l'accusation d'athéisme portée contre lui n'était pas fondée. « Il n'est pas vrai, dit-il, qu'Averroës fût un athée, et qu'il niât l'existence et l'immortalité de l'âme ; ceux qui lui prêtent de pareils sentiments ne se sont point donné la peine d'examiner ses ouvrages ; *car ils y auraient remarqué qu'il soutient, tantôt que l'âme est raisonnable, tantôt qu'elle est immatérielle, et qu'il dit même, en termes exprès, qu'elle est immortelle.* »

Du reste, lorsqu'on veut acquérir la preuve que les médecins arabes les plus célèbres furent tous des hommes profondément religieux, on n'a qu'à consulter la vaste histoire de la médecine publiée par l'un d'eux, Abou-Osaïbah, mort en 1269, dont la traduction existe ; l'ouvrage du savant professeur J. Reiske, et les travaux plus modernes de Sprengel et de Renouard. Depuis la chute de l'empire romain, la médecine avait été remplacée par la magie, les évocations, les exorcismes ; ce furent les

Arabes qui, après la prise d'Alexandrie, la firent renaître en utilisant les débris de la fameuse bibliothèque. En le faisant, ils eurent le bon esprit de ne pas séparer cette science de la philosophie, avec laquelle on est forcé de reconnaître qu'elle est naturellement et intimement liée. C'est même à cette dernière circonstance que les médecins arabes durent la réputation extraordinaire dont ils jouirent dans la chrétienté, tandis que leurs propres coreligionnaires n'eurent en eux qu'une médiocre confiance, suivant en cela l'exemple de leur prophète Mohammed. « Il n'est pas de meilleure médecine (a dit ce dernier) qu'une vie sobre et tempérante. »

Un prince persan lui ayant envoyé un médecin fameux, il refusa de recourir à son expérience, et comme au bout de quelques années le médecin en question lui faisait des remontrances, il se contenta de répondre : « *Mon régime est de ne manger que lorsque mon estomac pousse des cris déchirants.* » Alors le médecin reprit : Je comprends maintenant que vous ayez si peu besoin de moi ; et s'étant prosterné la face contre terre, il retourna dans son pays. (Reinaud, *Monuments arabes.*)

Du XIe au XIVe siècle, la médecine fut exercée par les moines et les prêtres, tant en France que dans les autres pays de la chrétienté, sur les données fournies par les Arabes. Entravée par les subtilités de la métaphysique et surtout par les obstacles apportés aux opérations chirurgicales et à la dissection des cadavres, elle ne fit aucun progrès, et nous ne savons presque rien des hommes qui la professèrent. Dans cette période, qui est aussi celle des Croisades, furent successivement créées,

l'école de médecine de Salerne, les écoles de Montpellier et de Paris ; celles-ci étaient soumises aux lois écclésiastiques, et les professeurs, qui étaient clercs, se vouaient au célibat.

Quatre médecins célèbres appartiennent à cette époque : Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon et Arnauld de Villeneuve. Les deux premiers étaient des moines dominicains; le troisième,.né en Angleterre, appartenait à l'ordre de saint François, et le dernier était laïque. Tous les quatre furent considérés comme des sorciers connaissant la pierre philosophale ; car alors tout homme qui, par son intelligence et son savoir, s'élevait au-dessus du vulgaire, passait aisément pour être en relation avec les puissances occultes, avec les anges ou avec les démons.

Je ne dirai rien ici des opinions et des doctrines d'Albert le Grand, docteur en médecine de la Faculté de Paris dès 1236, et qui a écrit environ vingt volumes in-folio sur des sujets alchimiques. Mais je constaterai, en passant, que son éminent élève saint Thomas d'Aquin fut le précurseur du célèbre Stahl, dont il sera question plus loin ; « qu'il enseigna, comme lui, que l'âme n'est pas inhérente au corps, qu'elle le gouverne sans intermédiaire; que le médecin doit tenir compte de ce grand fait dans l'exercice de son art, et qu'il doit surtout savoir distinguer dans nos sensations une partie spirituelle et une partie matérielle. »

Cette doctrine, connue dans la science sous le nom de doctrine thomiste, a été souvent débattue entre médecins, même à notre époque, où elle compte de nombreux partisans. Il ne faut pas la confondre avec celle de Barthez, qui en diffère en ce sens que, d'après ce dernier, l'âme serait

unie au corps par l'intermédiaire du principe vital. Quant à Roger Bacon, à qui l'on attribue l'invention de la poudre à canon, ou du moins l'idée première du mélange qui la constitue, il était docteur en médecine de l'université d'Oxford et très-livré à l'alchimie et à la mécanique; mais l'orthodoxie de ses croyances ne fut l'objet d'aucun doute, malgré les persécutions que l'ignorance lui suscita.

Ce fut vers la fin de cette période, qui forme la transition entre l'école arabe et la Renaissance, que parut le célèbre médecin provençal Arnauld, dit de Villeneuve, parce qu'il était né dans la petite ville de ce nom. D'une imagination ardente, comme tous les Provençaux, la passion qu'il avait pour la science médicale l'égara et le conduisit à fonder une doctrine physiologique subversive de tout principe religieux, et qui fut aussitôt mise à l'index par l'université de Paris, où il se trouvait alors ; menacé par l'Inquisition, qui ne plaisantait pas, il se sauva en Sicile, où Frédéric d'Aragon, qui connaissait son immense savoir et sa haute capacité, lui accorda asile et protection ; il était allé, dit-on, jusqu'à se vanter d'avoir, par des moyens alchimiques, accompli le phénomène de la génération humaine dans une citrouille, et ce seul fait peut donner la mesure de ses égarements.

Toutefois, il résulte des recherches que j'ai faites dans le but d'être bien fixé sur l'athéisme d'Arnauld de Villeneuve, qu'il fut plutôt un hérésiarque au point de vue chrétien, qu'un impie dans la véritable acception de ce mot. Selon la triste habitude de son siècle, il agita dans ses ouvrages une foule de questions théologiques étrangères à la médecine, et se fit ainsi des querelles avec l'Église, qui cessa de le ménager du moment qu'il eut attaqué sans

aucune nécessité, et par le fait d'une haute imprudence, les ordres religieux, les déclarant inutiles, et soutenant qu'il n'y avait de damnés que ceux qui occasionnaient du scandale ou donnaient de mauvais exemples. Il est plus que probable qu'il aurait fini par le bûcher, s'il n'était pas mort pendant la traversée de Sicile en France, vers 1313.

Ses nombreux ouvrages, d'abord condamnés par les tribunaux ecclésiastiques, furent imprimés à Lyon en 1520, et à Bâle en 1585 ; ils forment un gros volume in-folio. Il fut l'inventeur de l'alcool et de l'essence de térébenthine.

Dans les premiers temps de la Renaissance, c'est-à-dire vers 1490, un homme étrange, extraordinaire, qui a été diversement jugé, mais dont le talent médico-chirurgical ne fait pas doute, remplit le monde de sa renommée ; je veux parler de Théophraste Paracelse. A cette époque, où brillèrent les Copernic, les Galilée, les Christophe Colomb, etc., il fut à la fois, on peut le dire avec justesse, la gloire et la honte de la médecine. Hardi chirurgien, partant bon anatomiste, il fit beaucoup pour cette branche de l'art, si longtemps négligée ; alchimiste expérimenté, il put découvrir le premier les vertus de l'opium, de l'antimoine, du soufre, du nitre, du fer, enfin celles du mercure, qu'il opposa avec de grands succès au terrible fléau dont la découverte de l'Amérique avait doté l'ancien monde ; mais il fut par-dessus tout, il faut en convenir, un charlatan éhonté, prétendant connaître le grand-œuvre et l'élixir de vie, ce qui ne put l'empêcher de mourir victime de son intempérance, à 48 ans. L'ivresse était en

effet son état habituel ; elle ne l'empêchait ni de faire des leçons publiques, ni de dicter ses ouvrages à son élève Oporinus ou Oporin.

De prime abord, lorsqu'on parcourt les écrits, devenus fort rares, de ce singulier personnage, spécialement celui qui a pour titre : *De l'art des choses naturelles,* on y découvre tant d'assertions irréligieuses ou extravagantes, qu'on demeure convaincu de son athéisme ; mais si, surmontant le dégoût que peut inspirer une lecture de ce genre, on y regarde de plus près, on ne tarde pas à changer d'avis et à reconnaître que si Paracelse, qui se disait en relation avec le diable, avait grande confiance en lui, il faisait tout émaner, d'autre part, de la puissance de Dieu. Il déclare en effet que « toutes les choses créées viennent d'une seule matière, qui est le grand mystère, comme l'enfant naît de sa mère ; que c'est de ce mystère que proviennent la substance, l'essence, la force, les semences des animaux, des végétaux, des minéraux ; qu'elles en sont sorties également par voie de génération ; enfin, que les semences portent avec elles une vertu céleste qu'il désigne sous le nom d'*archée,* principe d'action qui les pousse à faire leur évolution, et qui est l'architecte des êtres ».

A peine me paraît-il nécessaire de faire remarquer ici que le grand mystère ou la grande cause première de Paracelse n'est autre chose que Dieu, qu'il a désigné d'ailleurs par son nom dans d'autres parties de ses ouvrages ; que « l'archée des semences, grand architecte des êtres », est une force qui, dans l'homme, n'est autre que le principe que nous appelons vulgairement l'âme. Je conclus donc que Paracelse a été tout à la fois savant de premier ordre, charlatan, ivrogne, peut-être même un peu fou,

mais qu'il ne mérite pas le reproche d'athéisme qui lui a été adressé, en grande partie peut-être parce que son disciple Oporin a consigné dans ses écrits que pendant deux ans qu'il était resté avec lui, il ne l'avait jamais vu ni entendu prier Dieu.

Du reste, une des plus fortes preuves qu'on puisse faire valoir en faveur de cette opinion sur Paracelse, ce sont les sentiments religieux du célèbre Van Helmont, qui lui fut postérieur de trente-six ans, mais qui adopta complètement ses idées, et continua son système et ses excentricités. Non-seulement, à l'exemple de son maître, il donnait à l'âme un pouvoir absolu sur l'organisme, mais encore il remerciait Dieu de l'avoir fait naître dans une civilisation qui permettait les recherches cadavériques, et favorisait plus qu'aucune autre les progrès de la médecine. Voici un passage que j'extrais de ses *Principes de médecine,* imprimés à Lyon et à Venise. Après avoir prouvé que Dieu seul a pu donner la première impulsion au monde et à tous les corps vivants, il dit (chapitre VI, page 66) :

« N'est-ce pas un blasphème et une impertinence aux hommes, de penser que tout mouvement soit fait de Dieu, le premier moteur, comme s'il pouvait descendre jusque-là ! Dieu ne meut ni par contact, ni par attraction, ni par expulsion ; c'est par son seul et libre vouloir qu'il atteint tout. Il a donné aux choses naturelles des puissances telles qu'elles se meuvent de soi et par une vertu absolue. Leur moteur est leur esprit, ou archée, qui se perpétue par les semences des choses. »

Van Helmont a copié son maître Paracelse, sinon dans ses vices, au moins dans son amour du merveilleux et de

l'excentricité ; comme lui, il prétendit connaître la pierre philosophale. Sa passion pour l'alchimie fut extrême, mais ses idées sur les causes premières furent, comme on vient de le voir, très-orthodoxes, et ne permettent nullement de le considérer comme un matérialiste pur et un athée.

A peu près dans les mêmes temps vécurent plusieurs médecins célèbres, tels que Zuinger, Fernel, Baillou, Amatus le Portugais, Lommius, Forestier, Durer. Tous furent les commentateurs d'Hippocrate, de Galien ; ils s'efforcèrent de combiner ensemble les doctrines de ces pères de l'art médical, et adoptèrent leurs principes sur les causes premières. Je n'en donnerai pas ici la preuve positive, comme je viens de le faire pour Van Helmont, parce que leurs sentiments ne furent jamais mis en doute. Il doit me suffire d'ailleurs, dans cette revue si rapide du panthéon médical, de m'arrêter devant les plus grandes et les plus illustres figures, devant celles des hommes dont la renommée a été populaire, et qu'on peut regarder à bon droit comme les véritables princes de la médecine.

J'espère n'en oublier aucun, et justifier, par ces imposantes autorités, la plus noble des sciences des injustes accusations qu'on fait peser sur elle. Qu'importe en effet, après des témoignages si concluants, si authentiques et surtout si pleins de compétence, qu'on puisse démontrer que le Corps médical compte à cette heure dans son sein, soit à Paris, soit en province, des coryphées plus ou moins obscurs ou inconnus de l'athéisme et de l'épicurisme ? Qu'importe même que des hommes d'un mérite incontestable, gaspillant les talents supérieurs que leur a départis la Providence, se laissent égarer jusqu'à oser dire au sein

d'un corps savant d'abord, ensuite dans un livre qui n'a pas été soumis à l'impôt du timbre :

« Le système des atomes explique tous les phénomènes de l'univers mieux qu'aucun autre système connu.

» Il n'y a point de Dieu.

» Il n'y a point d'âme.

» La croyance à un être créateur, conservateur et rémunérateur, et à l'immortalité de l'âme, est éminemment pernicieuse à la société, et par conséquent les peuples ne seront moraux, sages et heureux que lorsqu'ils seront athées »?

Je n'ai jamais su le nom de l'auteur de ces inqualifiables assertions, et je n'ai pas lu son livre; je n'en parle que d'après ce que j'en ai appris dans un ouvrage du docteur Kühnholtz, intitulé : *Paris et Montpellier sous le rapport de la philosophie médicale*. Ce médecin, après avoir cité le passage que je viens de rapporter moi-même, déclare « qu'on ne saurait trop le reproduire, afin de flétrir le cynisme révoltant dont il est l'expression ». Il désigne l'auteur par les simples initiales de son nom, et s'étonne que l'Académie de médecine ait pu tolérer une pareille lecture.

Quant à moi, j'estime qu'un corps savant peut entendre sans inconvénient des discours de ce genre, sous la seule condition d'en démontrer, séance tenante, la faiblesse et l'absurdité.

CHAPITRE III

La médecine au XVIe siècle : André Vésale et Michel Servet. — Influence de Descartes et de Bacon ; Isaac Newton. — Harvey découvre la circulation ; ses sentiments, ceux de Baglivi et de Ramazzini. — Spinosa ne fut pas un athée, mais un philosophe fourvoyé, dévoyé.—XVIIe et XVIIIe siècles : excellent moyen pour éviter les écueils et reconnaître l'étendue d'un danger. — Georges-Ernest Stahl. — Boërhaave, Voltaire et le P. Needham. Définition de l'âme humaine dans le Dictionnaire de Nysten. —Voltaire n'était pas un athée, mais un sceptique, un pyrrhonien exagéré. — Anecdote d'un bottier illettré qui en faisait sa lecture habituelle. — Profession de foi du marquis d'Argens.

Marseille, juin 1867.

Vers le milieu du XVIe siècle, peu après la Renaissance, parurent André Vésale et Michel Servet, qui furent également illustres et malheureux, deux choses qui vont souvent ensemble.

Le premier est considéré, à juste titre, comme le fondateur de l'anatomie ; doué d'un génie supérieur et d'une persévérance infinie dans le travail, il acquit une connaissance si profonde du corps humain, qu'il devint la gloire de son époque, et que ses recherches, ses découvertes, sont encore admirées de nos jours. Il fut successivement professeur à Bologne et à Pise, médecin en chef des armées de Charles-Quint et médecin ordinaire de son fils le sombre Philippe II ; mais ayant eu le malheur de

faire l'ouverture du cadavre d'un noble espagnol dont le cœur fut trouvé encore palpitant, et qui pourtant était bien mort, il fut pour cela déféré à l'Inquisition, condamné à faire un voyage d'expiation en Terre-Sainte, au retour duquel il périt dans un naufrage. Ses sentiments religieux furent à la hauteur de son génie, et la peinture nous en a transmis le souvenir dans un tableau très-connu.

Quant à Servet, qui périt plus misérablement encore, son histoire est un peu différente : il fut, dit-on, sceptique, hérésiarque et athée ; mais peut-être ne mérite-t-il pas la dernière qualification. Excellent anatomiste, médecin de premier ordre, il entrevit la circulation du sang avant Harvey; mais il commit la faute grave de faire de la théologie, et de se butter contre le sacerdoce ; il publia un ouvrage intitulé : *De la Sainte-Trinité et des erreurs dont elle est la source.* Obligé de quitter Lyon à la suite de cette publication inutile et scabreuse, il se réfugia à Vienne en Dauphiné, puis à Genève, où son caractère inquiet et son amour de la contradiction le portèrent à attaquer Calvin sur divers points de doctrine. Le célèbre réformateur le fit aussitôt arrêter ; condamné à être brûlé vif, il parvint à s'echapper de prison ; mais ayant été repris, il fut exécuté à Genève, le 27 octobre 1553, dans la quarante-quatrième année de son âge. Je le répète, Servet était un homme de génie ; son athéisme est plus que douteux ; rien ne l'établit d'une manière positive, et je ne saurais que répéter ici à son sujet ce que j'ai dit précédemment d'Arnauld de Villeneuve, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance.

Le XVI[e] siècle fut pour la médecine une ère glorieuse marquée par tous les genres de progrès : ce fut dans ce

siècle, en effet, qu'eut lieu la grande découverte de la circulation du sang, que furent sérieusement constituées l'anatomie, la physiologie et la chirurgie ; enfin que les fondements de la vraie philosophie médicale furent jetés sous l'influence de l'immortel Descartes et du chancelier Bacon. Rechercher dans la nature un mécanisme général, dirigé par une sagesse et une puissance infinies ; ramener tout à des lois universelles et à des causes simples ; retrancher l'absurde jargon de la scolastique, les entités ou causes superflues dont on était encombré ; faire valoir les avantages de l'induction, spécialement en anthropologie et en médecine, telle fut la route qu'ouvrirent aux sciences ces hommes de génie, et leurs ouvrages méritent bien d'être médités par les modernes fauteurs de l'athéisme, dont la critique rappelle véritablement le spectacle vulgaire et journalier de roquets qui aboient contre de plus forts qu'eux.

« S'il y a encore, dit Descartes, des hommes qui ne soient pas assez persuadés de l'existence de Dieu et de leur âme, je veux bien qu'ils sachent que toutes les autres choses dont ils se croient peut-être plus assurés, comme d'avoir un corps, et qu'il y a des astres et une terre et choses semblables, sont bien moins certaines. »

Dans un autre endroit de ses écrits, Descartes dit : « Le moyen le plus court de répondre aux raisons des athées, c'est de trouver une démonstration évidente qui fasse croire à tout le monde que Dieu est. Pour moi, j'ose bien me vanter d'en avoir trouvé une qui me satisfait entièrement et qui me fait savoir plus certainement que Dieu est, que je ne sais la vérité d'aucune proposition de géométrie : mais je ne sais pas si je serais capable de la faire entendre

à tout le monde de la même manière dont je l'entends. Le consentement universel de tous les peuples est assez suffisant pour maintenir la Divinité contre les injures des athées. J'espère achever quelque jour un traité de métaphysique commencé, et dont les principaux points sont « de prouver l'existence de Dieu, celle de nos âmes, lors» qu'elles sont séparées du corps, d'où suit leur immor» talité ; car j'avoue que j'entre en colère quand je vois » qu'il y a en ce monde des gens assez audacieux, assez » imprudents, pour oser combattre Dieu. »

Je ne crois pas utile de rapporter ici la démonstration de l'existence de Dieu tirée de l'idée éclaircie et développée de Descartes ; cette citation me conduirait trop loin, et m'éloignerait un peu trop du sujet principal que je traite ; mais on trouvera tout naturel qu'avant de continuer ma revue médicale, je dise quelques mots du sentiment religieux de Newton, qui vivait dans le même temps.

La conviction la plus profonde est présente dans tous les ouvrages de ce puissant génie ; partout la main de Dieu lui apparaît dans ces merveilles de la nature à l'étude desquelles il s'était voué : « D'où vient, disait-il, que rien dans la nature n'est fait inutilement ; d'où naissent cet ordre merveilleux et cette admirable beauté que nous voyons dans l'univers ? Tous ces phénomènes n'annoncent-ils pas un Dieu immatériel, vivant, intelligent, dont la présence est partout, et qui, dans l'espace infini, voit et comprend toutes choses, comme les seules images de ces choses transmises par les organes des sens à notre faible *sensorium*, sont vues et comprises par ce qui voit et pense au dedans de nous. »

Il faudrait un volume pour rapporter tous les passages

des écrits de Newton où il exprime son admiration, son respect, sa reconnaissance, envers le *Grand Architecte*, et sa profonde conviction de la spiritualité de l'âme humaine; mais je me bornerai à la courte citation qu'on vient de lire et que je soumets aux méditations du Grand-Orient de France, s'il est vrai, comme on l'affirme, qu'il ait mis Dieu à la porte de ses loges maçonniques. Je reviens à mon sujet :

De 1612 à 1628 eut lieu la découverte la plus importante, sans contredit, qui ait été faite en médecine : celle de la circulation du sang. Le physiologiste à jamais illustre à qui il fut donné de la faire et de la démontrer, Guillaume Harvey, docteur de l'université de Cambridge, ami et médecin ordinaire des rois d'Angleterre Jacques I[er] et Charles I[er], était un homme simple, grave, modeste, de mœurs sévères, dont les croyances religieuses sont parfaitement établies.

Comme tous les grands *découvreurs*, comme tous les bienfaiteurs de la triste humanité, il fut payé d'ingratitude; la jalousie, l'envie, la calomnie ne lui firent pas faute, et il mourut pauvre, malheureux, victime de son génie et de sa fidélité à la royale famille des Stuarts, dont il n'avait jamais oublié les bienfaits. Les hommes de ce caractère cherchent et trouvent Dieu partout, et ne sauraient se faire à l'idée du néant; ils rêvent tous l'immortalité.

A peu près dans le même temps où vécut Harvey, fleurirent en Italie deux médecins éminents, dont les travaux sont restés dans la science, et qui jouissent encore de la plus grande estime; je veux parler de Ramazzini et de Baglivi. Le premier, qui s'est immortalisé par son *Traité*

des maladies des artisans, était aussi profond philosophe que parfait chrétien. Dans la préface de son livre, fruit d'une philanthropie que l'âge et les infirmités ne purent arrêter, il s'*étonne* qu'il y ait dans la société des êtres assez pervers pour accuser la providence de Dieu de ne pas veiller sur l'espèce humaine et de ne pas avoir empêché le mal sur la terre ; il arrive même à démontrer la nécessité de ce dernier dans la société. « Si l'homme, dit-il, n'était pas forcé de pourvoir chaque jour à l'entretien et à la conservation de sa vie par le travail, il ne connaîtrait plus aucune loi, et le monde que nous habitons aurait bientôt changé de face.»

Baglivi, dont je possède les remarquables écrits, croyait si bien à la nature *psycho-matérielle* de l'homme, à sa dualité, qu'il a consacré d'éloquentes pages à la description des *maladies de l'âme* et à leur traitement. Quant à *Dieu*, il l'invoque et le confesse pour ainsi dire à chaque pas : c'est ainsi, par exemple, qu'à la fin de son premier chapitre, ou préface, il s'écrie, après avoir parlé des éternelles discordes qui, à toutes les époques, régnèrent entre médecins : « Puisse le Dieu bon, grand et miséricordieux, mettre un terme à ces misères si nuisibles à l'humanité....! » Hélas ! dirai-je à mon tour, il n'a pas cru devoir y mettre un terme, et ces discordes, fruits de deux terribles mobiles : l'intérêt et l'amour-propre, continuent à affliger tous les vrais amis de l'art.

Après Ramazzini et Baglivi, je ne dois pas oublier l'illustre Gaspard Hoffmann, auteur de tant d'ouvrages remarquables, et qui professait que la première et la plus précieuse qualité du médecin est d'être chrétien. *Medicus sit christianus*, disait-il.

Le fait qui frappe surtout le philosophe lorsqu'il étudie le caractère du XVIe siècle, c'est que les immenses découvertes cosmologiques, astronomiques et médicales qui le marquèrent, loin d'affaiblir chez leurs auteurs l'idée de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, ne firent que la renforcer et la rendre plus profonde. On ne saurait trop se convaincre en effet de cette vérité, que c'est parmi les hommes particulièrement adonnés à l'étude des sciences physiques qu'il faut chercher la morale la plus parfaite. Les Newton, les Galilée, les Harvey, ne pouvaient être des impies, pas plus que ne peuvent l'être à notre époque les astronomes, les physiciens, les chimistes, les vrais médecins ; en un mot, tous les hommes qui étudient sérieusement et sans cesse les merveilles de la nature, ne peuvent que reconnaître et admirer son auteur. Non, mille fois non ! ce ne sont pas les physiciens, classe de savants dans laquelle rentrent les médecins, qui ont créé l'athéisme et le matérialisme ; ce sont plutôt les spéculateurs de cabinet, les abstracteurs de quintessence, les métaphysiciens et les illuminés, et je vais en fournir la preuve, en disant quelques mots de ce Baruch Spinosa, dont Voltaire lui-même s'est moqué, et qui vivait aussi à la même époque, c'est-à-dire vers la fin du XVIe siècle.

Spinosa, juif de naissance, exerçait la profession d'opticien. C'était un homme excellent, doué de toutes les qualités du cœur ; aussi réservé dans ses actions que dans ses discours, il ne parla jamais de Dieu sans le plus profond respect, et donna pendant sa vie plus d'un exemple édifiant. C'est ainsi, par exemple, que, pour établir ses deux sœurs qu'il chérissait, il renonça complètement, en leur faveur, à son patrimoine. Il suivit d'abord les principes

de Descartes ; mais ayant eu le malheur de s'en éloigner et de tomber dans le doute, il se voua à l'étude incessante de ces hautes questions de métaphysique qui sont tellement au-dessus de la portée de notre faible raison, qu'elles la brisent quelquefois et l'égarent toujours.

Malebranche, qui était spiritualiste, ne vit que Dieu dans le monde ; Spinosa trouva et professa que le monde était Dieu, que ce dernier constituait l'essence de tous les corps de la nature. Confondant ainsi la substance spirituelle avec la substance corporelle, et niant d'ailleurs le libre arbitre, il fit de Dieu l'essence de tout, même celle des cadavres et des *détritus* les plus abjects, lui attribua, sans y penser, tous les crimes, toutes les turpitudes, toutes les absurdités ; enfin il le soumit, comme tous les êtres qu'il a créés, à la loi naturelle de la mort.

Mais lorsque ce grand abstracteur arriva aux applications morales de sa philosophie, comme il avait, je le répète, le cœur excellent et qu'il ne croyait pas avoir ravalé à ce point la majesté divine, il recula épouvanté et ne put être conséquent avec ses principes, d'après lesquels aucune différence ne peut exister entre le bien et le mal ; il établit au contraire que la plus grande félicité de l'âme consiste dans la connaissance vivante de Dieu ; que, plus nous le connaissons, plus nous sommes disposés à faire sa volonté, plus nous sommes heureux, et qu'il dépend toujours de nous (voyez la contradiction flagrante !) de faire cette volonté.

Voilà l'origine du panthéisme moderne dont l'école allemande s'est accommodée, mais qui ne compta jamais en France de nombreux partisans. Pour ma part, après avoir lu avec attention et à tête reposée, l'*Éthique* de Spi-

nosa, j'avoue que celui-ci me parut de prime abord le pire de tous les athées ; mais je ne tardai pas à reconnaître qu'il n'était au fond qu'un métaphysicien fourvoyé ou plutôt dévoyé, et qui avait mis son cerveau à une rude épreuve. J'acquis ainsi, une fois de plus, la certitude consolante que ne sont pas toujours athées ceux qui paraissent l'être, et que la plupart des cyniques qui osent se proclamer tels, sont rarement de bonne foi.

Comme on le voit, depuis Hippocrate jusqu'au XVI[e] siècle, des doctrines médicales très-variées ont successivement régné : les unes ont eu pour base le spiritualisme, les autres le chimisme, la mécanique, le raisonnement mathématique, voire même l'astrologie, mais aucune n'a eu pour fin l'athéisme. Je me suis abstenu d'ailleurs d'en faire l'appréciation, qui aura lieu dans une autre partie de ce travail, n'ayant à m'occuper dans celle-ci que des sentiments religieux et de la moralité des princes de la science ; je vais donc continuer mon exhibition testimoniale, dont l'importance sera facilement appréciée, et que je devais faire nécessairement avant d'examiner la valeur des principes du matérialisme médical qui se montre à découvert et lève si fort la tête en ce moment, si ce que j'entends dire autour de moi est exact, mais qui n'est peut-être ni aussi puissant ni aussi autorisé qu'on le croit.

Un de mes amis, excellent officier de marine, feu Holker[1], soutenait que lorsqu'on tient la mer, au lieu de s'effrayer

[1] Ancien élève de Sainte-Barbe et de l'école Polytechnique, Henri Holker était aussi brave que capable ; sans la mort qui l'a frappé prématurément et à la suite d'une cruelle maladie, il serait arrivé à une haute position dans la marine.

de certains écueils très-dangereux, il vaut mieux leur courir sus afin de les voir de près, de les bien reconnaître, de s'en faire une idée exacte, partant, de les éviter avec plus de certitude. Eh bien! je fais en ce moment l'application de ce principe au matérialisme médical, dont on fait tant de bruit : je mets le cap sur lui au lieu de m'en épouvanter, comme le feraient sans doute beaucoup de mes confrères, et peut-être me sera-t-il permis, lorsque je le rencontrerai, de sourire dédaigneusement, de le prendre en pitié, en me disant à moi-même et en levant les épaules : *Ce n'était donc que cela !....*

La première célébrité médicale qui se présente au XVIIe siècle est Georges-Ernest Stahl. Je croirais perdre mon temps si je m'amusais à faire ici la démonstration de ses sentiments religieux ; car, outre que son système de médecine a pour base « l'autocratie absolue de l'âme », il invoque Dieu presque à chaque instant dans ses ouvrages. Ses dissertations commencent en général par la formule suivante : « Avec l'aide et la permission du souverain Auteur de toutes choses...», et il les termine à peu près invariablement par ces mots, ou leurs équivalents : « A Dieu seul appartient toute la gloire de mon travail ».

En même temps que Stahl, s'éleva le fameux Boërhaave, dont l'illustration fut si universelle qu'un mandarin chinois lui écrivait de son pays une lettre qui parvint sans aucune difficulté à son adresse, et qui ne portait cependant que la suscription suivante : « A M. Boërhaave, en Europe ». A onze ans, il savait le grec et le latin ; il y joignit bientôt l'histoire universelle ancienne et moderne, les mathématiques, la philosophie, l'hébreu et le chaldéen ; à vingt ans, il prononça un discours académique dans

lequel il combattit avec tant de talent la doctrine de Spinosa, que Leyde, sa ville natale, lui vota une récompense civique. En 1689, il fut reçu docteur en philosophie, et soutint en cette occasion une « dissertation sur la distinction de l'esprit et du corps ».

Les croyances, les sentiments de ce grand médecin, ne peuvent donc être l'objet du moindre doute, et, pour ne pas multiplier sans nécessité les citations, j'en dirai autant de son contemporain et rival en illustration Sydenham, des célèbres médecins Winslow, Lancisi, Storck, Morgagni, Hoffmann, Georges Zimmermann, etc., etc., qui vécurent aussi dans le même temps, ou à peu près.

Mais je me hâte d'arriver au XVIIIe siècle, au *siècle géant*, au *siècle de la raison*, au siècle de Voltaire, enfin. Avant de faire appel à ses sommités médicales, examinons sérieusement d'abord si ce philosophe à jamais célèbre fut un athée convaincu ou tout simplement un pyrrhonien relaps. Ouvrons le fameux *Dictionnaire philosophique* aux articles *Dieu* et *Ame*, et voyons s'il les nie formellement l'un et l'autre.

Je constaterai d'abord que Voltaire a fait une très-bonne réfutation du spinosisme, dont il a fait ressortir, avec son habileté et sa causticité ordinaires, les contradictions et les absurdités ; qu'il s'est moqué du système de la génération spontanée, à propos des prétentions d'un jésuite, le P. Jean Tuberville Needham, qui affirmait avoir fait naître des anguilles dans une bouteille où il avait mis à fermenter de la farine de seigle et du jus de mouton bouilli, et qu'il termine sa plaisante critique de la génération spontanée par ce curieux passage :

« Un physicien qui avait de la réputation, dit-il, a conclu de l'expérience de Needham que, puisque l'on faisait des anguilles avec de la farine de seigle, on pouvait bien faire des hommes avec de la farine de froment; que la nature et la chimie produisaient tout, et qu'il est démontré qu'on peut se passer d'un Dieu, formateur de toutes choses. Il est bien étrange que des hommes, en niant le Créateur, s'attribuent le pouvoir de créer des anguilles. »

Dans le même article (Dieu), il dit, à propos de l'existence de la grande cause première : « Tout ouvrage qui nous montre des moyens et une fin annonce un ouvrier; donc, cet univers, composé de ressorts, de moyens dont chacun a sa fin, découvre un ouvrier très-puissant, très-intelligent. » Un peu plus loin, il ajoute : « Ma seule raison me prouve un être qui a arrangé la matière de ce monde. » — Dans un système qui admet un Dieu, dit-il ailleurs, on a des difficultés à surmonter; dans tous les autres systèmes, on a des absurdités à dévorer; « je vois non-seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, et je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par des desseins infinis et par sa volonté toute-puissante. »

Après ces aveux, Voltaire se jette, selon son habitude, dans les raisonnements, qui lui sont familiers, sur la coexistence de la matière avec Dieu, sur l'absurdité de l'anthropomorphisme, etc., etc. ; mais je n'ai que faire ici de toutes ces questions incidentes, et il doit me suffire d'avoir prouvé, comme tant d'autres d'ailleurs l'ont fait avant moi, que Voltaire était une trop haute intelligence pour sacrifier de bonne foi à l'athéisme. Quant au dogme

de l'immortalité de l'âme, il avoue que « c'est l'idée la plus consolante que l'esprit humain ait pu recevoir » ; il reconnaît son ancienneté et l'importance qu'il faut attacher au consentement unanime des hommes ; mais il se pose ensuite une foule de questions insolubles et inutiles, dans le genre de celles-ci : « L'âme diffère-t-elle ou non de la matière ? est-ce un esprit pur ? est-ce un mixte entre la matière et l'esprit ? est-ce une propriété donnée par Dieu à la matière organisée ? » Toutefois, sa définition de l'âme m'a paru bien plus raisonnable que celle qu'en donne le Dictionnaire de médecine de Nysten (édition de 1853). J'estime que mes lecteurs seront de cet avis.

Voltaire a dit en effet : « Le mot *âme* est un terme vague, indéterminé, exprimant un principe inconnu d'effets connus, que nous sentons en nous ; toutes les nations s'en sont servies pour exprimer ce qu'elles ne comprenaient pas mieux que nous. » Quant au Dictionnaire de Nysten, dont les doctrines ne sont nullement du cru de cet auteur, mort depuis si longtemps, voici sa définition : « En biologie, le mot âme, considéré anatomiquement, exprime l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière, la somme des besoins, des penchants qui servent à la conservation de l'individu et de l'espèce, et aux rapports avec les autres êtres ; les aptitudes qui constituent l'imagination, le langage, l'expression ; les facultés qui forment l'entendement, la volonté, et enfin le pouvoir de mettre en jeu le système musculaire et d'agir par là sur le monde extérieur. » Que de paroles perdues, que de phrases inutiles, lorsqu'il était si simple de dire : l'âme, *anima* des Latins, ψυχή des Grecs, est le principe dy-

namique sentant, voulant et pensant, que le Créateur a mis en nous, et dont le cerveau et les organes des sens sont les instruments de manifestation. Mais, me dira l'auteur de l'article, qu'est-ce qu'un principe sentant, pensant et voulant ; comment le comprendre ?

Si un tel principe est difficile à concevoir, lui répondrai-je, je conçois encore moins facilement que mon âme ne soit que l'ensemble des facultés de mon cerveau ; j'espère vous prouver plus loin, en son temps, que cette proposition n'est pas soutenable, et que, partant, votre définition de l'âme, définition réellement tirée aux cheveux, doit être effacée d'un dictionnaire qui est malheureusement dans les mains de tous les étudiants en médecine, et dans lequel se trouvent une multitude de *factums ejusdem farinæ*.

Mais je ne veux pas anticiper sur un débat philosophique que je traiterai avec toute la maturité et avec tout le détail qu'il réclame, et j'en reviens à Voltaire, dont je n'ai pas une opinion aussi sévère qu'on pourrait être porté à l'admettre. Voici ce que je pense en définitive de lui : le grand sceptique, le contempteur implacable des choses les plus saintes, le poète qui chanta si étrangement, pour ne rien dire de plus, la noble vierge de Domremy, fut souvent irréligieux, mais jamais athée[1]. Comme je l'ai dit tout à l'heure, assez de charges pèsent sur lui, absolvons-le de

[1] Voltaire avait fait bâtir à Ferney une église sur le fronton de laquelle on lisait ces mots : *Deo erexit Voltaire*. Le voyageur anglais Sherlock écrivait à ce sujet à lord Hervey : « Quand nous passâmes devant l'église je lui dis : « On ne se doute guère hors de Ferney que vous avez fait bâtir une église. — C'est vrai, répondit Voltaire, et c'est la seule dans l'univers en l'honneur de Dieu ; vous avez des églises bâties à saint Paul, à sainte Geneviève, mais pas une à Dieu.

celle-là ; un pyrrhonisme ridiculement exagéré fut son défaut capital, et j'en vois la preuve dans le passage suivant, où il se juge lui-même, ce me semble :

« Je ne suis sûr de rien ; je crois qu'il y a un être intelligent, une puissance formatrice ; je tâtonne dans l'obscurité pour tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain, après-demain je la nie, et je puis me tromper tous les jours. Tous les philosophes de bonne foi m'ont avoué n'avoir point une portion d'évidence plus forte que la mienne. Pensez-vous qu'Épicure vit toujours bien clairement la déclinaison des atomes? Telliamed riait de ces montagnes formées par la mer ; deux augures, vous le savez, riaient comme des fous lorsqu'ils se rencontraient. »

« .... Je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés ; je pense qu'il en est de la forme de l'esprit comme de celle du corps : les plus robustes la perdent quelquefois, et les personnes les plus faibles donnent la main aux plus forts quand ceux-ci sont malades. »

Oui, je ne saurais trop le répéter ici, Voltaire ne fut qu'un endiablé pyrrhonien, et je n'en finirais pas si je voulais reproduire tous les aveux, toutes les contradictions qui fourmillent dans ses écrits, dont je ne saurais nier, du reste, la fâcheuse influence ; mais on va voir que cette dernière eut, toutes choses égales, bien moins d'action sur les médecins que sur les autres classes intelligentes, et même sur le vulgaire ; car à une certaine époque il n'y avait pas de boutique ou d'échoppe où on ne trouvât les ouvrages du philosophe de Ferney.

J'ai connu dans ma jeunesse un honnête bottier qui

demeurait en face de ma maison, et qui lisait habituellement le *Dictionnaire philosophique*. Il était pourtant tout à fait illettré, savait à peine signer son nom, et les cuirs les plus rudes n'étaient certes pas ceux-là qui sortaient de son magasin, car son discours en était terriblement assaisonné. Les dimanches et jours de fêtes (ceci se passait de 1818 à 1825, à peu près), après avoir fait sa toilette, il venait s'asseoir, en bras de chemise, sur le seuil de sa porte, muni de son auteur favori, qu'il lisait attentivement et d'un air capable, interpellant fréquemment et à distance ses voisins les autres boutiquiers, pour leur en signaler les passages les plus épicés, spécialement ceux où il était question de prêtres, de jésuites et autres gens d'église.

J'avais alors une douzaine d'années, et il me semble voir encore le vieux bonhomme se livrant à sa propagande voltairienne, dont il ne me faisait pas grâce à moi-même, tout enfant que je fusse. Cependant, lorsque la mort vint l'avertir qu'il allait être appelé bientôt à faire des bottes dans l'autre monde, il fit venir le curé de sa paroisse, se réconcilia avec Dieu, épousa sa servante afin de légitimer l'enfant qu'il en avait eu, et mourut comme un saint. Ainsi finissent presque toujours les athées et les matérialistes exaltés, lorsqu'à leur mauvaise tête ils ne joignent pas un cœur absolument pervers, ce qui n'arrive que trop souvent.

Je le répète, l'influence voltairienne s'est principalement exercée sur la noblesse, la haute bourgeoisie et quelques artisans à prétentions, tels que mon bottier ; mais elle a été bien faible dans les hautes régions de l'intelligence et spécialement chez les médecins : c'est ce que j'achèverai de démontrer dans le chapitre suivant. Je terminerai

celui-ci en faisant valoir le témoignage peu suspect d'un ami intime de Voltaire et de Frédéric le Grand, du fameux Boyer, marquis d'Argens, qui a laissé comme eux la réputation d'un athée, et qui ne la mérite pas davantage, comme on va le voir. Voici en effet ce que je lis dans son ouvrage intitulé : *La philosophie du bon sens* ou *Réflexions philosophiques sur l'incertitude des connaissances humaines, à l'usage des cavaliers et du beau sexe* (in-12, 2 vol.) :

« Personne, à ce que je pense, n'est assez *sot*, assez *extravagant* pour oser nier qu'il y ait quelque chose qui ait existé de toute éternité, et il est impossible que quelqu'un dans l'univers se figure que le pur néant, le rien, une parfaite négation ait pu produire les êtres actuellement existants... Il est impossible que l'être qui a préexisté soit la matière, car s'il en était ainsi la matière serait Dieu, et nous aurions autant de dieux intelligents qu'il y a d'atomes, de grains de sable, de gouttes d'eau. Or, je demande s'il est possible que l'arrangement, l'ordre et la magnificence de l'univers puissent être le résultat de l'entente d'un si grand nombre de dieux, qui cherchent à se détruire mutuellement, à empiéter sur leurs droits, à s'échapper de leurs bornes.

» L'aveuglement de ceux qui font de la matière Dieu, me paraît aussi grand que celui dans lequel étaient ceux qui croyaient que la confusion et le désordre avaient produit l'arrangement de l'univers, et qu'un ramassis d'atomes s'accrochant les uns aux autres avait formé le monde.

» Si je pouvais croire, d'après Épicure, à cette puissance du hasard, je ferais chaque matin, en voyant le soleil paraître à l'horizon et s'avancer progressivement vers les antipodes, la prière suivante :

» *Je te salue, ô Hasard éternel, dérangement incom-*

préhensible, confusion admirable qui maintiens l'ordre et l'harmonie; souffre que je te rende des honneurs que d'autres mortels aveugles et ignorants rendent à un Dieu tout bon, tout sage et tout puissant.»

Ailleurs, dans le même ouvrage, il dit à une dame de sa connaissance avec laquelle il vient de philosopher :

« Je crois, madame, que vous me faites la grâce de me regarder comme un homme sincère, incapable de déguiser sa pensée ; eh bien ! je puis vous assurer que je suis fermement persuadé que mon âme est immortelle. La plus grande preuve de cette immortalité se doit chercher dans l'âme elle-même ; lorsqu'on examine sa noblesse, sa grandeur, son élévation, on sent mieux son immortalité que par tous les arguments des théologiens.»

Je conclus de ces aveux du marquis d'Argens, de ceux de Voltaire et de tous les philosophes qui suivirent la même voie, que leur école était essentiellement sceptique, mais non pas athée, et que les libres-penseurs de notre époque, qui aiment tant à donner le change à cet égard, afin de justifier autant que possible leur cynique athéisme. n'ont pas lu les écrits sur lesquels ils le basent. Certes, ces écrits sont loin d'être méritoires à divers points de vue; mais, je ne crains pas de le dire, ils ne sont au fond que *déistes*, et il n'est pas ridicule de supposer que, si Voltaire pouvait revenir parmi nous, il ne reconnaîtrait pas comme ses vrais disciples les athées déhontés et sans vergogne du XIXe siècle.

CHAPITRE IV

Mission d'Albert de Haller, ses démêlés avec Voltaire, sa défense de Pascal et son *Traité de l'âme*. — Haute estime que professait pour ce grand médecin l'impératrice Marie-Thérèse.—Gaspard de Sauvages, Rœderer, Joseph Frank, Bordeu, etc., etc.— Extravagances et absurdités de Lamettrie.— Profession de foi du grand Barthez.

Derniers temps de l'ancien régime. — Le baron d'Holbach, Helvétius et son livre de l'*Esprit*. — Jugement que Voltaire porte sur lui. — Les médecins de cette époque ne donnèrent pas dans le philosophisme. — Causes de cette préservation. — Révolution de 1793; abolition du culte et de l'enseignement publics. — Ce que devint le corps médical pendant la Terreur. — Il est représenté dans le sein de la Convention par Marat et dix-huit autres docteurs sans réputation scientifique.

Marseille, juin 1867.

Dans la pléiade médicale, si remarquable, du XVIIIe siècle, brille au premier rang Albert de Haller, physiologiste éminent, anatomiste, médecin hors ligne, physicien, botaniste, philologue et même poète, né à Berne en 1708, mort dans la même ville en 1777.

Ancien élève de Boërhaave, il vint à Paris, où il étudia, sous Wilson, Ledran et Louis Petit; le roi d'Angleterre, George II, le nomma ensuite professeur de médecine à l'université de Gœttingue. Chrétien fervent, l'antipathie que lui inspiraient le scepticisme et le matérialisme du grand Frédéric l'empêchèrent d'accepter la proposition

qu'il lui fit de s'établir à Berlin aux conditions qu'il fixerait lui-même.

Non-seulement Haller ne subit nullement l'influence de la philosophie voltairienne, mais encore il en fut l'ennemi le plus ardent et le plus persévérant. Profondément imbu des grands principes sociaux traditionnels, il attaqua le philosophe de Ferney dans plusieurs écrits, notamment dans son ouvrage intitulé : *Lettres critiques sur les opinions de M. de Voltaire par rapport à notre âme et à son immortalité* (1743). Ce remarquable travail, qui est devenu fort rare, et que j'ai l'avantage de posséder dans ma bibliothèque, est précédé du petit avant-propos suivant, qui m'a paru très-significatif :

« M. de Voltaire est assez peu ménagé dans les lettres qu'on va lire, et on dira peut-être que la réputation qu'il s'est acquise méritait plus d'égards ; *mais je ne sais si un écrivain qui en témoigne lui-même si peu pour les personnes les plus respectables et pour les choses les plus sacrées, a dû légitimement s'attendre à ce qu'on en conserverait beaucoup pour lui.* »

Ces lettres forment un volume in-12 de cent pages environ, et je m'en servirai plus tard contre le matérialisme médical, lorsque je l'aurai enfin rencontré. Fort de sa renommée, de ses vastes et solides connaissances que personne ne pouvait mettre en doute, Haller y traite Voltaire très-cavalièrement ; il ne lui mâche pas la vérité, et sa démonstration de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme par le raisonnement philosophique et par l'appréciation des grands faits anatomo-pathologiques, ne laisse rien à désirer.

J'ai aussi dans les mains un autre Mémoire de Haller,

qui a pour titre : *Défense des Pensées de Pascal* contre la critique de M. de Voltaire, avec le préambule suivant : « Il n'est point de lecteur chrétien auquel l'injuste critique de M. de Voltaire contre Pascal n'ait fait souhaiter que l'on vengeât la mémoire de ce grand homme ; cette vengeance est l'objet de mon travail, c'est au lecteur vertueux et judicieux à juger des coups. » Ces deux ouvrages du grand Haller, et sa *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*, m'ont coûté, chez un bouquiniste de Marseille, la somme énorme de 35 centimes. Certes ! je ne fis jamais une meilleure affaire.

Les sentiments religieux de Haller étaient d'ailleurs si connus en Europe, que lorsque l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche permit à son fils, depuis Joseph II, de voyager, elle lui imposa l'obligation d'aller à Berne, faire une visite d'honneur à l'illustre médecin, tandis qu'elle lui interdisait formellement d'aller voir Voltaire à Ferney. La mère de l'infortunée Marie-Antoinette, l'aïeule de l'empereur Maximilien, avait-elle le pressentiment des malheurs que la queue de Voltaire préparait à sa race ? L'amour maternel, qu'on ne l'oublie pas, a parfois de terribles et lumineuses intuitions.

Quoi qu'il en soit, pour achever de faire bien apprécier les convictions religieuses du médecin qui dispute le premier rang à Barthez et à Bichat, autres illustrations médicales du XVIIIe siècle, je citerai encore le passage suivant de ses écrits :

« Rien ne serait plus inconcevable, dit-il, que l'esprit d'impiété qui règne dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, malgré la lumière qui y brille, si les hommes n'y étaient en général légers, superficiels, livrés à la mollesse

et à leurs sens ; il n'est pas aisé d'arrêter le progrès d'une contagion si funeste, l'incrédulité a trop de charmes aux yeux de l'homme corrompu pour qu'il se laisse enlever un aussi doux appui. Ne point croire les peines d'une autre vie, ni peut-être même un Dieu; pouvoir faire tout mal sans remords, est un système qui doit avoir autant de sectateurs que le vice même dont il est la théorie. On obtient l'approbation de ceux qu'on flatte, et voilà la source de tant d'éloges qu'ont reçus Bayle, Shaftesbury, Bolingbroke et les autres promoteurs d'irréligion.

»Si l'athéisme pouvait s'établir, ses rites seraient une révolution universelle : tout serait sacrifié à la jouissance des plaisirs, à l'intérêt particulier ; chaque homme s'aimerait seul et sans partage aux dépens de tous ; ses enfants, sa femme, sa mère, ses concitoyens, n'auraient plus aucun devoir à exiger de sa part ; tous les liens de la société seraient brisés ; des passions violentes, dénaturées, nées de cette soif de plaisirs qu'il faudrait satisfaire à tout prix, jetteraient partout les inimitiés, la discorde ; plus d'union solide dans le mariage, l'homme n'aurait plus de lendemain. »

Ailleurs, continuant le même thème, la description d'une société athée, il ajoute : « Avec l'athéisme, peut-on faire quelque différence dans la possession des biens ! A quoi bon des propriétés ; pourquoi des juges, s'il n'y a ni Dieu, ni droit? Le pauvre accablé de son indigence, le joueur auquel les dés n'ont pas été favorables, le libertin qui suit les penchants de la nature, après avoir épuisé les moyens de se satisfaire, iront bientôt sur les grands chemins prouver au dernier passant, le pistolet à la main, qu'il n'a point de droit sur son propre argent ; alors l'épée

ou la corde, voilà la seule morale que les princes peuvent employer. Si ces princes ne redoutent aussi un Dieu vengeur, qui est-ce qui arrêtera la tyrannie et tous ses débordements ? Ainsi, l'anarchie ou la tyrannie pour la société en général, tous les vices, toutes les dissensions dans chaque famille, voilà l'avenir de l'athéisme. »

Ah ! fasse le ciel que cet avenir ne soit pas le nôtre, dirai-je à mon tour, malgré les signes inquiétants que nous observons à cette heure ; mais combien ne suis-je pas fier (et tous les vrais médecins le sentiront comme moi) de ce tableau si vrai, si coloré, si frappant, qu'a fait un prince de la médecine, des terribles conséquences de l'athéisme ! Était-il possible d'exprimer en meilleurs termes de meilleurs sentiments ?

Le plus illustre et le plus complet des nosologistes, Gaspard Boissier de Sauvages, qui fut le contemporain de Haller, partagea les mêmes convictions ; dans beaucoup d'endroits de son grand ouvrage intitulé *Nosologie méthodique ou Classification des maladies*, il rend hommage à la cause des causes ; et dans le chapitre des *Vésanies ou Maladies qui troublent la raison*, il reconnaît explicitement la séparation de l'âme et du corps, en mettant en lumière toutefois qu'une solidarité très-étroite les unit pendant la vie et les fait réagir incessamment l'un sur l'autre. Du reste, son panégyriste, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Montpellier, a fait valoir dans son éloge qu'après avoir professé les sentiments les plus orthodoxes, il mourut, non-seulement en parfait honnête homme, mais encore en très-bon chrétien.

Voici la profession de foi religieuse et scientifique du

fameux Rœderer, professeur à l'université de Gœttingue, au début de son *Traité de la maladie muqueuse*:

«Merveilleuse dans ses ouvrages, impénétrable dans les lieux de ses opérations, la nature nous offre un champ immense d'objets, dont les bornes de notre intelligence ne nous permettent pas de mesurer l'étendue. Nous concevons néanmoins facilement que tout se rapporte à des lois fixes et immuables, et que dans l'ensemble de tant d'effets, aucun n'arrive par hasard et sans la participation de causes qui le déterminent. Mais combien peu la pénétration de l'homme a-t-elle acquis dans ce vaste espace; combien de choses ensevelies dans les ténèbres les plus épaisses, dont la nature seule possède le secret, et qui ne parviendront jamais à notre connaissance ! »

Je crois inutile de faire remarquer ici que Rœderer, en se servant du mot *Nature*, l'emploie comme synonyme à celui de *Dieu*; qu'il entend désigner ainsi la cause des causes, celle qui est l'alpha et l'oméga de tous les grands mystères de l'univers.

Écoutons le célèbre Joseph Frank, professeur de clinique médicale à l'université de Wilna; voici ce qu'il nous dit en terminant la préface de son *Traité de pathologie interne*: «Après avoir institué environ mille médecins qui sont dispersés aujourd'hui depuis la Pologne allemande jusqu'au Kamtschatka, et dont quelques-uns sont devenus eux-mêmes professeurs; après avoir fondé à Wilna la Société médicale et établi l'association des Bienfaiteurs, qui a traité des milliers de malades, et cela avec le seul produit des concerts musicaux de ma femme; après avoir fondé avec l'assentiment et la munificence de l'empereur, le séminaire médical où sont élevés maintenant cent élè-

ves pauvres pour le service civil et militaire ; après être tombé dans un état d'amblyopie, épuisé que j'étais par mes longs travaux, j'ai dû fixer mon domicile sur les bords du lac de Côme, dans le Milanais, loin de toutes les affaires, *et je nourris l'espérance de pouvoir, avec l'aide de Dieu et s'il ne m'appelle pas trop tôt à lui,* achever l'autre moitié de mon ouvrage, à l'aide des matériaux que j'ai préparés moi-même, ou qui m'ont été légués par mon père.»

Ailleurs, dans le corps de son ouvrage, parlant de l'influence désastreuse que le panthéisme a exercée en Allemagne sur la médecine, il dit (page 53): «De là surgit une secte médicale qui, prenant domicile sur les espaces imaginaires, se distingua de toutes les autres par l'obscurité de son langage, par ses ouvrages tellement vides de sens, qu'il est impossible de les rendre dans une autre langue; qui, empoisonnant la langue allemande de mots barbares et étrangers, établit d'une manière souvent révoltante des comparaisons entre les choses les plus disparates, mit en vers la plus sérieuse de toutes les sciences, prépara les esprits à admettre les erreurs les plus graves en tout genre, et déconsidéra la nation allemande auprès des autres nations par des accès d'une véritable démence.»

Je ne dirai rien ici des sentiments que professèrent une foule d'autres médecins illustres de la même époque, les Zimmermann, les Cullen, les Bordeu, les Stoll, les Tissot, les Pringle, les Vicq-d'Azyr, les Portal, les Hecquet, les Piquer, etc., il me faudrait trop d'espace pour consigner tous les faits qui prouvent leur croyance en Dieu et dans l'immortalité de l'âme : mais je me bornerai à exposer l'un à l'autre un pygmée et un géant, c'est-à-dire l'athée

de Lamettrie et l'immortel Barthez. Voici de quelle manière s'expriment sur le compte du premier les biographies médicales de Bayle et Thillaye (édition de 1855) et celle d'Éloy (1761).

«Lamettrie, né à Saint-Malo en 1709, n'est fameux que par ses écrits impies et satiriques, dans lesquels on ne trouve ni science, ni jugement, ni érudition; la perversité de son cœur égalait le dévergondage de son intelligence. Athée gagé du grand Frédéric, dont il devint le lecteur ordinaire, son principal ouvrage porte pour titre : *L'Homme-machine*, livre pitoyable, où il entreprit de prouver que l'âme humaine est matière; une supposition continuelle de principes, de comparaisons absurdes érigées en preuves, d'observations particulières d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point, l'affirmation la plus absolue mise à tout instant à la place du doute, voilà la misérable logique que l'auteur emploie dans la déduction des absurdités dont son livre est tissu.»

Je ne crois pas utile d'étendre davantage cette citation, elle suffit pour faire juger l'homme, le philosophe, le médecin; j'ajouterai pourtant qu'une foule de concessions et de contradictions ont échappé à l'extravagant de Lamettrie. Dans la préface de son *Homme-machine*, il prie Dieu de lui conserver la santé; dans le cours même de l'ouvrage, on le surprend en flagrant délit de déisme; seulement il se sert du mot Nature, pour désigner Dieu. Forcé d'admettre un principe moteur, un ressort quelconque dans la machine humaine, au lieu d'appeler ce principe comme on l'a toujours fait depuis Hippocrate, il l'appelle l'*imagination*.

Lamettrie, à son lit de mort, a-t-il fait amende honorable

de ses folies, comme on l'assure dans les mémoires du temps? C'est possible, mais il est permis d'en douter. Ce qu'il y a de certain, c'est que la médecine, qu'il a déshonorée, n'a jamais voulu reconnaître ses ouvrages comme relevant d'elle, et qu'ils sont aujourd'hui absolument oubliés.

Je me hâte de quitter ce triste personnage, et je m'arrête avec respect et bonheur devant l'imposante figure de Barthez, l'un des plus grands génies qu'ait produits la médecine. Partout ses écrits sont en quelque sorte imprégnés de ses croyances religieuses; mais nulle part il ne les a mieux confessées qu'à la fin du quatorzième chapitre de ses *Nouv. éléments de la science de l'Homme* (1re édit.).

« Lorsque le corps se dissout, dit-il, ses parties se dispersent, mais pour obéir à d'autres principes de mouvement et de vie qui sont répandus dans tout l'univers; l'homme ne voit presque autour de lui que du repos et des cadavres; mais tout est vivant, et *la mort n'est qu'un mode de la matière aux yeux de Dieu. Quant à l'âme, elle retourne à Celui qui l'a donnée et qui lui assure une durée immortelle.*

» La parole du Tout-Puissant, en créant les esprits, les a affranchis de la loi générale qui condamne à finir tout ce qui a commencé; ils doivent l'immutabilité de leur existence à la volonté de Dieu, qui leur en renouvellera la sanction dans le moment terrible où ils verront les corps célestes se dissoudre et s'anéantir, le spectacle magnifique de la nature s'évanouir comme une ombre, et le temps, qui avait fait naître et périr toutes les choses mortelles, être absorbé dans l'abîme de l'éternité... »

Disciple et admirateur de Barthez, je veux m'abstenir de le juger moi-même ici, et je me bornerai à rapporter

l'opinion que porte sur lui la *Biographie médicale* (2e vol., pag. 282) : « Pendant sa vie et après sa mort, dit cet ouvrage, ses successeurs ont puisé avec le plus grand avantage dans ses écrits; ils les ont traduits dans le langage du siècle, et plus d'un physiologiste, plus d'un médecin distingué lui doit peut-être, même sans le savoir, une partie de sa célébrité. Bichat surtout a tiré le plus grand parti de ses recherches sur les mouvements et les sympathies; ses travaux sur la théorie médicale le placent à la tête de tous les médecins français. Il s'aida sans doute des écrits d'Hippocrate, de Van Helmont, de Stahl et de Bordeu; mais pouvait-il improviser la science de l'homme? Il puisa dans la source où ces beaux génies avaient puisé, et il alla plus loin qu'eux. On n'a pas encore remplacé son système par un autre qui soit aussi régulier, et, selon toute probabilité, on ne verra pas de longtemps une aussi forte tête que la sienne. »

Lorsque Barthez parut pour la première fois à Paris, en 1778, les temps étaient proches; de terribles nuages s'étaient accumulés à l'horizon politique, et la Révolution de 1793, fruit de tant de fautes, d'imprudences, et surtout de faiblesses, allait bientôt faire table rase de toutes les institutions sociales; les esprits y étaient d'ailleurs préparés, et ceux-là mêmes qui avaient le plus à perdre dans le cataclysme, y poussaient aveuglément par le concours qu'ils prêtaient aux idées nouvelles.

A cette époque, en effet, il était de bon ton de paraître s'occuper de philosophie, de se montrer sceptique, esprit fort, et, par-dessus tout, irréligieux; nobles, bourgeois, littérateurs, gens de robe, de finance, etc., s'étaient coiffés

de Voltaire, de ses idées, et faisaient parade de pyrrhonisme, de matérialisme, exagérant, comme de raison, les principes du maître et ne reculant devant aucune application, quelque absurde qu'elle pût être. Tels furent, par exemple, le baron d'Holbach et Claude Helvétius, tous les deux financiers et auteurs, le premier, du livre célèbre intitulé : *Le système de la nature*; le second, d'un *Traité de l'esprit*, qui fut brûlé en place de Grève par arrêt du Parlement de Paris.

Ces écrits sont imprégnés de matérialisme et d'athéisme, et partant n'ont pour toute logique que les paradoxes les plus effrontés. Dans le *Système de la nature*, qui fut attribué à tort au secrétaire perpétuel de l'Académie française, Mirabaud, on trouve le passage suivant : « Faute de bien connaître le monde et les lois naturelles qui le gouvernent, les hommes supposent qu'il est formé, régi et mu par un génie universel. Le même défaut de connaissances sur les causes physiques de leurs mouvements et de leur intelligence, leur fait pareillement supposer qu'ils sont animés et dirigés par un être étranger et différent d'eux-mêmes; il est évident que c'est l'ignorance qui a fait naître et accrédité ce système si peu naturel. C'est pour n'avoir pas étudié l'homme qu'on lui a supposé une âme; en examinant son corps, on trouvera que, pour expliquer tous les phénomènes qu'il présente, il est inutile de recourir à des hypothèses qui ne peuvent jamais que nous écarter du droit chemin. »

L'auteur, cherchant ensuite une autorité médicale qui puisse appuyer ce beau système, choisit tout naturellement Lamettrie, des excentricités duquel j'ai dit quelques mots tout à l'heure.

Quant au *Traité de l'esprit*, d'Helvétius, qui venait

d'acheter à la cour la charge de maître d'hôtel de la reine, il est également imbu du plus grossier, du plus stupide matérialisme. Toutes les vertus, tous les nobles sentiments, tous les principes religieux, y sont considérés comme d'absurdes préjugés, et les plaisirs des sens comme la seule base possible de la société humaine. Cet ouvrage, que son auteur n'avait écrit que pour rendre hommage à la philosophie voltairienne, l'idole du jour, n'obtint pas même l'approbation du maître.

« Quelle folie, disait-il en parlant d'Helvétius, de vouloir faire le philosophe à la cour et l'homme de cour avec les philosophes ; le titre de l'ouvrage est louche, la méthode manque absolument, il y a beaucoup de choses communes, superficielles, et ce qui est neuf est faux et problématique [1]. »

Tous les autres coryphées de l'athéisme et du matérialisme qui firent quelque bruit dans le monde vers la fin du

[1] Helvétius se rétracta, et voici les termes de sa rétractation, extraite des journaux du temps : « J'ai donné avec confiance le livre de l'*Esprit*, parce que je l'ai écrit avec simplicité ; je n'en ai point prévu l'effet, parce que je n'ai point vu les conséquences effrayantes qui en résultent ; j'en ai été extrêmement surpris et encore plus affligé. En effet, il est bien cruel et bien douloureux pour moi d'avoir alarmé, scandalisé, révolté même des personnes pieuses, éclairées, respectables, dont j'ambitionnais les suffrages.

. . . .

Je souhaite très-vivement qu'elles sachent que, dès qu'on m'en a fait sentir la licence et le danger, je l'ai aussitôt désavoué, proscrit, condamné, *et que j'ai été le premier à en demander la suppression*. Je souhaite qu'elles croient que je n'ai voulu porter atteinte ni à la nature de l'âme, ni à son origine, ni à sa spiritualité, ni à son immortalité. Voilà mes véritables sentiments ; j'ai vécu, je vivrai, et je mourrai avec eux. »

Si cette rétractation n'était pas sincère, et ne fut présentée que par la crainte qu'éprouvait sans doute Helvétius de perdre ses charges et emplois à la Cour, on ne pourrait la considérer que comme une inqualifiable lâcheté ;

XVIII[e] siècle, étaient tous de la même trempe, et je ferai remarquer en passant, avec un orgueil légitime, qu'il n'y eut parmi eux aucun médecin en renom; bien plus, il est incontestable, lorsqu'on parcourt les annales de la médecine, que ce fut précisément chez elle que l'esprit d'irréligion eut alors son contre-poids. C'est là une conviction qu'il m'a été donné d'acquérir, et dont tous mes confrères qui voudront s'en donner la peine pourront vérifier l'exactitude.

Il est vrai que, du sein du corps médical, jusqu'à ce moment demeuré pur et sans tache, allait bientôt sortir le plus affreux des monstres. Mais qui ne sait que les corps les plus respectables, comme les familles les plus traditionnellement vertueuses, ne sont pas toujours à l'abri d'un pareil malheur! Pourquoi les médecins, qui, toutes choses égales, fournissent bien moins à la statistique judiciaire que les autres corporations, n'auraient-ils pas de loin en loin quelque honte à déplorer? Le sacerdoce a les siennes, et le grand professeur de vices qui épouvanta la fin du siècle philosophiste, dont les ouvrages imbibés de sang et de boue, devenus classiques dans les bagnes, font encore de nos jours les délices des forçats, cet homme infâme, que Jules Janin a si bien stigmatisé dans une biographie qu'on ne peut lire sans frémir, le marquis de Sade, enfin, puisqu'il faut le nommer ici, sortait d'une famille provençale aussi recommandable par son ancienneté que par la pratique séculaire de toutes les vertus; on a même remarqué, de temps immémorial, qu'en pareille occurrence

car, abstraction faite de la perte possible de sa position, l'auteur du livre de l'*Esprit* n'avait à craindre, à l'époque où il vivait, ni l'inquisition, ni même les lettres de cachet, à peu près tombées en désuétude.

ce ne sont jamais des hontes vulgaires qui surgissent, mais des phénomènes effrayants ; on dirait que la Providence, en établissant un contraste absolu entre le rejeton et la souche, tient à réfuter le vieux proverbe : *Bon sang ne peut mentir.*

Des causes variées ont concouru, selon moi, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, et aux abords de la grande révolution, à préserver le corps médical de la contagion du philosophisme. En première ligne, il faut ranger l'influence de la doctrine d'Hippocrate, dont j'ai fait connaître ailleurs la sublime morale ; le caractère grave d'une profession qui avait le sentiment profond et légitime de sa noblesse ; les enseignements qui découlent toujours de l'étude de la nature en général, et du dynamisme humain en particulier ; il faut ensuite considérer que, sous l'ancien régime, on était le plus souvent médecin de père en fils, circonstance qui était éminemment favorable aux bonnes traditions et à l'aisance, sinon à la richesse des néophytes, lesquels se trouvaient bien rarement dans le cas de pêcher en eau trouble, comme on dit vulgairement, pour se procurer des moyens d'attente.

Ces dernières raisons ne paraissent pas sans importance lorsqu'on les médite sérieusement : ainsi, par exemple, il est plus que probable que si le philosophe Helvétius, dont j'ai parlé tantôt, et qui était issu d'une illustre famille médicale, avait embrassé la profession de son père, il n'eût été ni un athée ni un matérialiste crasse ; mais dérogeant, le premier peut-être, aux habitudes de ses ancêtres, et, de plus, étant fort riche, il préféra devenir fermier général d'abord, puis maître-d'hôtel de la reine. Outre que ces emplois lui créèrent de fâcheux loisirs, ils le lancèrent

dans le monde doré de l'époque, qui sacrifiait largement aux idées voltairiennes qu'il dut paraître adopter à son tour ; et c'est ainsi que cet homme qui était, à ce que l'on affirme, très-bien doué, devint par degrés professeur d'athéisme. Il est plus que probable que les choses durent se passer comme je le dis, puisqu'on lit dans les mémoires du temps, que sa tante, Mme de Graffigny, invitée un jour à exprimer sa manière de voir sur l'ouvrage capital d'Helvétius, eut la franchise de dire qu'une grande partie de l'*Esprit*, et toutes les notes explicatives, n'étaient que des balayures de salon, des conversations recueillies à droite et à gauche, *même dans les antichambres*.

Du reste, je crois devoir ajouter qu'à cette époque, alors même que l'Université et l'École de médecine de Paris se seraient abandonnées au torrent des idées du jour, le corps médical n'aurait pas été compromis le moins du monde par cet événement, attendu que l'esprit provincial était encore debout en France, toujours disposé à réagir, et que, la centralisation intellectuelle n'existant pas comme aujourd'hui, les utopies et les excentricités de la capitale rencontraient de bien plus grands obstacles dans leur propagation.

Quoi qu'il en soit, j'en viens à la grande application de l'athéisme et des principes matérialistes que la Providence provoqua dans notre patrie en 1793, sans doute afin de prouver à l'Europe et au monde entier que Dieu est la clef de voûte de l'ordre social, et qu'une nation qui cesse de le reconnaître, à quelque degré de civilisation qu'elle ait pu parvenir, doit tomber fatalement dans la barbarie, dans l'ignorance, dans la misère...

Après la funeste journée du 10 août, le trône s'écroule, les temples sont fermés ou convertis en écuries [1], en clubs révolutionnaires qui s'instituent les pourvoyeurs de la guillotine.

La Convention nationale, qui s'empare du pouvoir souverain, et dont le seul nom rappelle l'organisation de la terreur et le règne de la force brutale ou de l'aveugle matière, déclare que la République française n'a pas besoin de savants, à l'occasion d'un sursis qu'on sollicite d'elle, dans l'espoir de sauver la vie à l'illustre Lavoisier. A partir de ce moment, les corps chargés de l'enseignement officiel sont dispersés, fait qui prouve qu'ils n'avaient pas subi l'influence des idées nouvelles. Les écoles, les laboratoires, les musées sont fermés ou détruits; les méthodes, les traditions ont le même sort, et « une génération tout entière, dit un homme d'intelligence et de cœur, dont la loyauté et le patriotisme n'ont jamais fait doute (M. de Salvandy), eut ce spectacle, qui n'avait pas encore été donné dans le monde, et qui sans doute ne se reproduira plus, d'une abolition totale et absolue des éléments d'instruction pour tout un grand peuple. »

Que devint le corps médical français pendant la tourmente révolutionnaire, et quel part y prit-il ? Ceux de ses membres qui étaient riches, et il y en avait beaucoup dans ce cas, montèrent sur l'échafaud ou se réfugièrent dans les pays étrangers; d'autres eurent le courage de rester, *forts de leur conscience, du besoin qu'on avait d'eux,* et furent épargnés à peu près comme Ambroise Paré échappa à la

[1] La cathédrale de Toulon, ma ville natale, reçut cette destination en 1793, à l'entrée de l'armée républicaine, que suivaient les conventionnels Barras, Robespierre le Jeune et Fréron.

Saint-Barthélemy. Barthez, par exemple, qui s'était sauvé à Narbonne, son pays natal, fut de ce nombre ; on ne dédaigna même pas d'utiliser ses services à l'armée des Pyrénées-Orientales, bien qu'on n'eût plus besoin de savants. Enfin, une autre fraction du corps médical, obscure, inconnue, composée d'hommes qui étaient à la recherche d'une position sociale, et auxquels la nature avait refusé l'aptitude, le dévouement nécessaires à l'exercice de la première des professions libérales après le sacerdoce, cette fraction, dis-je, s'associa au mouvement politique et social, lui prêta son concours, et participa aux crimes de cette époque.

Au reste, ces hommes ne furent pas, toutes choses égales, aussi nombreux qu'on le croit généralement. Des 749 députés siégeant à la Convention, il n'y eut que 19 médecins, et pas un seul d'entre eux ne portait un nom connu dans la science, par des découvertes ou des travaux remarquables; sur ces dix-neuf députés, douze votèrent la mort de Louis XVI, et sept cherchèrent à le sauver en votant le sursis ou l'appel au peuple. Toutefois, il est pénible d'en convenir, un seul médecin, membre de la Convention, surpassa dans ses fureurs sanguinaires les plus cruels de ses collègues; j'ai nommé l'athée, le cynique, l'atroce Marat.

Mais, je me hâte de le dire, de l'apprendre à ceux qui peuvent encore l'ignorer, car de tels détails échappent facilement; en dépit de son horrible célébrité, la biographie médicale a repoussé ce monstre dont la noble main de Charlotte Corday délivra l'humanité : il n'était pas même Français, car il était né en Suisse, dans le canton de Neufchâtel. « Sa figure, dit l'auteur anonyme d'une bio-

graphie des conventionnels que j'ai sous les yeux, était aussi hideuse que son âme était horrible; exalté, cruel, inconséquent, il étudia la médecine, vint s'établir à Paris, fit le métier de charlatan en vendant de prétendues simples qui guérissaient de tous les maux, et la misère le réduisit souvent à mendier sa vie. »

Il prêchait sans cesse le meurtre, le pillage, et aurait voulu mettre le feu à l'univers entier. Plusieurs fois il fut question de le déclarer fou et de l'envoyer dans le même hospice où le premier consul eut la lumineuse idée de faire renfermer, plus tard, le fameux marquis de Sade, dont j'ai parlé tout à l'heure; enfin, en jetant dans un égout ses restes mortels, qui avaient profané le Panthéon, le peuple de Paris fit un acte de justice.

Ici finit ce que j'avais à dire des médecins sous l'ancien régime; car, à partir de l'époque du Directoire, dont je vais m'occuper, commence la société moderne, et avec elle la décadence, à tous les points de vue, d'une profession qui, depuis Hippocrate, c'est-à-dire pendant 2 200 ans, n'avait produit que des hommes honnêtes, religieux, et qui avait encore pu, à l'aide de génies tels que Haller, Sauvages, et Barthez, réagir efficacement contre le matérialisme et l'athéisme du XVIIIe siècle. Après 1793, en effet, avec de nouvelles institutions, de nouveaux principes, vont surgir d'autres idées, d'autres mobiles, d'autres besoins, qui entraîneront peu à peu les médecins hors de la voie traditionnelle. Je m'occuperai de la recherche de ces causes et de leurs effets dans mes prochains chapitres; car, je l'ai déjà dit je crois, je ne saurais entamer les questions de doctrine avant d'avoir bien préparé le terrain sur lequel je veux les poser.

CHAPITRE V

Création de l'Institut et reconstitution de l'enseignement médical en France. — Comment on improvisait les médecins sous la Terreur. — Cabanis et Fourcroy n'étaient pas des athées. — Témoignages éloquents de Linné et de Buffon sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Caractère ridicule de la phrénologie. — Résultats fournis par l'examen du cerveau de grandes célébrités dont la psychologie était historique; appréciation du système de Gall par divers auteurs, et notamment par l'auteur de la *Némésis médicale*. Mission providentielle de Bichat; ses travaux ont achevé de prouver le dogme de la double nature de l'homme. — Anecdote marseillaise à propos de l'âme. — Profession de foi de Corvisart, etc.

Marseille, juillet 1867.

A peine les anciennes Facultés de médecine furent-elles supprimées, que la Convention, malgré son souverain mépris pour les savants, regretta cette mesure : c'est que la médecine est sans contredit, de toutes les sciences, celle qui touche le plus aux intérêts et aux besoins les plus pressants de l'humanité. On trouve la preuve de son importance, qui d'ailleurs ne peut être mise en doute, dans le respect que lui accordent les peuples les moins avancés en civilisation et même les plus barbares ; et puis, la France avait à cette époque quatorze armées sur pied, il fallait des médecins, des chirurgiens pour le service des ambulances, et on n'en trouvait plus à requérir. On avait bien utilisé tout ce que le pays possédait de barbiers, de rebouteurs ;

mais les Larrey, les Percy, les Desgenettes, etc., qui dirigeaient en chef le service de santé des armées, protestaient sans cesse contre ce système de recrutement et contre la prétention qu'affichaient les conventionnels en mission de délivrer des diplômes de capacité selon leur caprice et d'improviser des médecins comme ils improvisaient les colonels et même les généraux[1]. Il fallut donc procéder sans retard au rétablissement des anciennes Facultés de médecine, qui reparureut sous le nom d'*Écoles de santé*, en frimaire 1794, après la chute de Robespierre et sous le gouvernement du Directoire. Le décret organique qui les reconstitua s'attacha surtout à rendre l'enseignement le plus solide possible dans les Écoles de Paris et de Montpellier, où on le confia aux hommes les plus capables de l'époque, auxquels on adjoignit successivement tous les anciens professeurs qui se risquèrent à rentrer en France, car il n'y avait pas encore trop de sûreté à le faire alors.

Ce fut au moment de la création de l'Institut et de la réorganisation de l'enseignement médical, que surgirent dans l'École de Paris, entre autres capacités, deux hommes véritablement éminents par l'esprit et par le cœur, dont on fait chaque jour, par de fausses appréciations, des athées, des matérialistes, mais qui ne méritent pas ces qualifi-

[1] On affirme qu'au siége de Toulon, en 1793, le général Cartaux, qui était un ancien peintre, ayant besoin de chirurgiens, passa une revue de son armée et choisit à vue de nez un certain nombre de sous-officiers et de soldats dont il avait la prétention de faire des praticiens, en dépit de leurs protestations. Plus tard, le premier consul fit de Cartaux, avec bien plus de sens, l'administrateur de la loterie nationale.

cations, comme je vais le prouver. Il est très-vrai qu'on doit les considérer comme les fondateurs de l'organicisme moderne, que professe encore à cette heure la grande école parisienne, organicisme qui a rendu d'immenses services à la médecine, personne ne peut le nier, mais dont l'exagération a fourré une partie du corps médical français dans une impasse dont il ne pourra sortir qu'en faisant un retour vers les anciennes doctrines à l'aide de l'éclectisme, ou en se vouant d'une manière absolue à l'athéisme et au matérialisme.

Dans leur ardeur à démontrer la haute utilité des sciences physiques, telles que l'anatomie, la minéralogie, l'histologie ou étude des tissus, la physique proprement dite, la chimie, etc., Cabanis et Fourcroy oublièrent un peu trop que l'homme est à la fois esprit et matière, et que la saine doctrine médicale ne peut être basée que sur l'étude et l'appréciation des phénomènes *psycho-matériels*. S'occuper de la nature de l'homme, et oublier complétement l'être intelligent qui habite en lui, l'alliance qui existe entre cet être et la matière de ses organes, n'est-ce pas être aveugle ou commettre la pire des erreurs? C'est surtout à Cabanis que remonte ce reproche, car le chimiste Fourcroy s'occupa assez peu d'anthropologie; il eut seulement une trop haute idée des ressources que pouvait offrir sa science favorite à celle de l'homme, et jeta ainsi le germe des prétentions qu'affecte encore le chimisme à l'endroit de la médecine, prétentions que je réduirai en temps et lieu à leur juste valeur, en démontrant une fois de plus la justesse de cet adage : « Où finit le physicien commence le médecin.»

J'ai lu et relu le grand ouvrage de Cabanis; je l'ai encore

sur ma table de travail au moment où j'écris ce chapitre, et j'avoue que, pour en comprendre l'immense succès, il faut nécessairement se reporter à l'époque exceptionnelle où il fut composé. Aujourd'hui, après avoir fait la part de tout ce qu'il contient de solide, de bon, de vrai, on ne peut que sourire de pitié en entendant un pareil génie — car Cabanis mérite d'être appelé ainsi, — avancer, entre autres énormités, que le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécréte la bile et le rein l'urine; que la vie tout entière réside dans la seule faculté de sentir, etc. Comment concevoir en effet que la pensée soit un produit de sécrétion; comment concevoir l'intelligence d'une matière brute comme le cerveau, et rapporter à cette matière la production d'un principe métaphysique?

Lorsqu'on examine sur un cadavre le foie, les reins et les autres organes de sécrétion, on retrouve les restes des liquides qu'ils produisaient; mais, en disséquant le cerveau, a-t-on jamais trouvé la trace d'une impression, d'un souvenir, d'un raisonnement, d'un sentiment, d'une image? D'autre part, la faculté de sentir ne constitue pas à elle seule la vie, puisque nous connaissons beaucoup d'états dans lesquels la sensibilité est tout à fait abolie, sans pour cela que la vie ait cessé (paralysie, sommeil éthérique et chloroformique, hypnotisme, magnétisme...).

Je n'ai certes pas l'intention de faire une réfutation détaillée de toutes les erreurs de Cabanis; je n'ai parlé ici de son école, qui fut continuée plus tard par Gall, que pour bien établir qu'elle a été la mère de l'école organicienne moderne, que son exclusivisme aveugle a jetée, je le répète, dans une impasse où elle n'a plus de progrès à espérer. Je vais prouver maintenant qu'en dépit de ses

égarements, le célèbre auteur du *Physique et du moral* fut loin d'être un athée digne de présider le congrès de Liége ou de provoquer des scènes dans le genre de celles qui ont eu lieu dernièrement dans l'École de Paris. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que le but essentiel de mon travail est de mettre les matérialistes en contradiction avec eux-mêmes, en recherchant, en faisant valoir leurs aveux, et de prouver que les athées furent bien rares parmi les gens de l'art, spécialement chez les maîtres, par ce seul motif que l'athéisme sincère, s'il est possible de le trouver ici-bas, exclut *à priori,* chez celui qui le professe, la raison, le sens commun, l'intelligence, et surtout la bonté du cœur.

« Une bienveillance, une simplicité et une noblesse soutenues, dit la *Biographie médicale*, formaient le fond du caractère privé comme du caractère public de Cabanis : la plus pure et la plus ardente philanthropie règne dans tous ses ouvrages. »

Cabanis reconnaissait l'existence de Dieu, dirai-je à mon tour, et ne mérite pas les accusations d'impiété qu'on a fait peser sur lui à la légère, puisque, dans un *Essai sur les causes premières,* adressé à M. Fauriel, Essai qui est postérieur à son grand ouvrage, que peu de personnes ont lu et qui témoigne de ses bons sentiments, il dit : « qu'il ne peut comprendre les merveilleux rapports qui lient les êtres et qui ont construit des organisations si savantes, sans qu'une force intelligente universelle ne pénètre la matière et ne lui communique un rayon de son génie. » Dans un autre endroit, reprenant la même idée, il ajoute : « On ne peut méconnaître que des forces actives animent toutes les parties de la matière, rien n'est plus frappant

et plus certain; *mais pour faire concourir au même but toutes ces puissances, toutes ces divinités secondaires, il faut toujours un Dieu suprême, un Wichnou, un Jupiter, un Jéhovah......* »

Quant à l'âme humaine, à ses passions, à ses affections, à son influence dans l'organisme, il en est question, en quelque sorte, à chaque pas dans son grand ouvrage. Ainsi, d'une part, il professe « que les mouvements réguliers et désordonnés de l'âme (*sic*) ont la même source, dans l'homme, que la santé ou les maladies »; et d'autre part, que « les jugements faux, les penchants égarés, peuvent troubler l'action des organes et imprimer de vicieuses habitudes à toutes les fonctions ». Ailleurs, et dans le même ouvrage, il s'écrie : « Malheur au médecin qui, n'ayant pas appris à lire dans le cœur de l'homme, ne peut saisir le caractère de ces maladies qui se cachent sous l'apparence d'affections morales! » Je le répète, quand on a lu avec attention les *Rapports du physique et du moral*, on reconnaît clairement que Cabanis était, au fond, déiste et animiste, et qu'il fut peut-être meilleur chrétien (si on prend en considération sa charité et sa philanthropie) qu'une foule de gens de notre époque, qui affichent en public une dévotion dont leur moralité trop connue permet de douter.

Après avoir subi l'influence des idées de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert, de Mirabeau, de Condorcet, etc., dont il fut le médecin et l'ami, Cabanis put croire, dans son enthousiasme pour les sciences physiques, qu'elles allaient nous livrer le secret de la création, la solution définitive de tous les problèmes vitaux; mais un esprit si éminent ne pouvait rester longtemps dans une pareille erreur, et c'est dans sa lettre à M. Fauriel qu'il en a fait

très-explicitement amende honorable. Que ceux qui ont quelque peine à le croire lisent cette lettre avec soin, et ils reconnaîtront que je n'avance rien ici qui ne soit très-exact.

De même, le savant et éloquent Fourcroy, qui se livrait avec passion aux recherches chimiques, et qui contribua si puissamment aux progrès de cette science, se distingua dans sa vie privée par des sentiments qui furent toujours inconnus aux athées; d'ailleurs, il avait été pauvre et même dans la détresse avant d'arriver, par ses talents, à la haute position qu'il occupait dans le monde savant; or, quiconque a connu le malheur, a souvent pensé à *Dieu,* et a dû lui rendre grâces dans son cœur lorsque l'heure de la délivrance est arrivée. Ne pouvant extraire des ouvrages si spéciaux de Fourcroy aucun passage qui puisse mettre en lumière ses croyances religieuses, je me bornerai à faire valoir ici ses sympathies significatives pour la doctrine de Cos : «Hippocrate, dit-il (Avant-propos de l'ouvrage intitulé : *Médecine éclairée par les sciences physiques*), que toutes les sectes de la médecine se sont approprié, que les praticiens les plus enthousiastes des sciences physiques citent sans cesse et avec raison comme le créateur des vrais principes de l'art de guérir, était le plus grand physicien et l'un des plus sublimes philosophes de son siècle ; il voulait que le médecin sût tout et qu'il s'attachât spécialement à l'étude de la nature. »

Je l'ai déjà dit plus haut, on ne peut être naturiste et athée, ainsi que s'efforcent de le prouver à cette heure tant de faux savants ; et si nous interrogeons à ce sujet Linné et Buffon, voici ce qu'ils nous répondent :

« Réveillé sur la terre, dit le grand naturaliste suédois, j'ai contemplé un Dieu immense, éternel, tout-puissant, sachant tout; je l'ai vu, et je suis tombé dans l'étonnement à sa seule ombre. J'ai cherché quelques-uns de ses pas au milieu de ses créatures, et, jusque dans les plus imperceptibles même, quelle puissance! quelle sagesse! quelle perfection inextricable!

» J'ai observé les animaux sustentés par les végétaux, ceux-ci par les corps terrestres, et la terre roulant dans un orbite inaltérable autour du soleil, source ardente de la vie; ce soleil tournant sur son axe avec les planètes qui l'environnent, forme, avec les autres astres indéfinis en nombre, et soutenus dans les éternels espaces par le mouvement dans le vide, un immense système. Tout est régi par un moteur premier, incompréhensible, l'Être des êtres, la cause des causes, le gardien, le recteur suprême du grand tout, l'auteur, l'artisan, l'éternel architecte, selon Platon, d'un si magnifique ouvrage, dont l'intelligence humaine reste incapable d'embrasser l'immensité. »

« Grand Dieu! s'écrie à son tour Buffon dans son *Discours sur la nature,* grand Dieu! dont la seule puissance maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui du trône immobile de l'empyrée voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes, sans choc et sans confusion; qui du sein du repos reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de mondes et de cieux, rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels em-

brassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix, vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ! »

J'ai oublié de dire qu'un ami intime de Cabanis, le fameux nosographe Pinel, loin d'applaudir à ses idées, n'avait pas hésité à leur faire de l'opposition dans ses propres écrits, publiés à la même époque que le *Traité du physique et du moral.* C'est que Pinel, professeur de clinique médicale, n'était pas un simple spéculateur de cabinet, mais un vrai praticien qui avait beaucoup observé au lit du malade. Voici en effet le langage qu'il tenait en 1799, à propos des maladies mentales, dans sa *Nosographie philosophique :*

« Étroite union, dépendance réciproque entre la philosophie morale et la médecine ! combien n'importe-il pas, pour prévenir les affections hypochondriaques, mélancoliques, etc., de suivre les lois immuables de la morale, de prendre de l'empire sur soi-même, de maîtriser ses passions, de se rendre en un mot aussi familier avec les écrits d'Épictète, de Platon, de Sénèque, de Plutarque, qu'avec les résultats lumineux de l'observation, qui nous ont été transmis par Hippocrate, Arétée, Stahl, Tissot, Ramazzini, etc., etc.? » Ailleurs, parlant du traitement moral des aliénés, il annonce qu'il a commencé depuis longtemps un *Traité des maladies de l'esprit,* dont ses nombreuses occupations professionnelles, dans l'enseignement et dans les hôpitaux, l'ont obligé de retarder la publication. Puisque l'illustre Pinel admettait les maladies de l'esprit et croyait à la nécessité du traitement moral contre certaines formes de la folie, c'est qu'il n'était pas matérialiste et reconnaissait l'existence du principe animique ; or, cette

dernière croyance conduit nécessairement à celle de Dieu, l'une ne pouvant aller sans l'autre.

J'ai dit un peu plus haut que Cabanis avait été continué quelques années après sa mort, survenue en 1808, par le Dr Gall, qui acheva de vulgariser ses principes physiologiques dans son *Organologie phrénologique,* à laquelle personne ne pense plus sérieusement de nos jours, parce que non-seulement elle a été réfutée par l'expérience et condamnée par les médecins aliénistes, mais encore charivarisée par Gavarni, qui a dit au-dessous d'une de ses plus curieuses pochades, une grande vérité : c'est *que le système des bosses est né de la bosse des systèmes.....*

Intervertissant l'ordre chronologique que j'ai strictement suivi jusqu'à présent, je crois utile de parler de Gall et de ses savantes rêveries avant de m'occuper de Bichat, qui parut bien avant lui, et qui, imbu des principes du vitalisme, vint faire un contre-poids formidable à Cabanis, au moment même où ce dernier était à l'apogée de sa réputation.

D'après Gall, le cerveau est exclusivement le siége des facultés intellectuelles, des aptitudes intellectuelles et morales; à ses yeux, le meilleur moyen de juger *à priori* ces facultés et aptitudes consiste à bien apprécier la forme de la tête, afin de connaître, non pas la masse absolue du cerveau, mais le développement plus ou moins considérable de chacune de ses parties, qui est affectée, selon lui, à une fonction particulière, ou si l'on veut, *consacrée à la sécrétion d'un acte moral spécial.* Il admettait d'ailleurs, comme certain, que chaque organe cérébral vient s'exprimer sur la périphérie de la boîte osseuse du crâne par une saillie

ou *bosse*, plus ou moins appréciable selon son importance et son degré d'activité chez l'individu.

Mais *ces principes anatomiques, qui forment la base du système de Gall, sont absolument faux.*

D'abord, il n'est pas vrai que le cerveau, au lieu d'être un organe unique, comme l'ont admis tous les anatomistes, soit un *appareil ou un ensemble d'organes*, comme le veut Gall. Une foule de naturalistes et de médecins se sont élevés contre cette assertion, l'ont réfutée, et il me suffira de citer parmi eux Cuvier, Adelon, Lélut. Il faut considérer ensuite qu'alors même qu'il n'en serait pas ainsi, on ne pourrait pas davantage mesurer le degré d'activité propre de chaque organe cérébral sur sa masse et son volume, puisque les recherches cadavériques ont démontré que cette relation n'existe pas, et qu'on a même trouvé des cerveaux volumineux bien conformés, soit à des idiots de naissance, soit à des sujets qui pendant leur vie avaient fait preuve d'une intelligence très-inférieure, et *vice versa*. Personne n'ignore que l'examen crâniologique de la tête de Napoléon, dont la haute intelligence avait deviné, pressenti, disons-le en passant, l'inanité du système de Gall, a donné le plus éclatant démenti aux principes, aux localisations de la phrénologie; que Fieschi, dont le caractère sanguinaire est si généralement connu, qui ne se séparait jamais de son poignard et qui en dernier lieu avait tué d'un seul coup trente à quarante personnes; que Fieschi, dis-je, n'avait pas même le rudiment de l'organe du meurtre, et qu'il serait trop long de donner ici la liste des criminels célèbres dont le cerveau, examiné avec soin après l'expiation, n'a donné que des résultats phrénologiques négatifs. Qu'il me suffise de citer parmi eux Lacenaire, le scélérat le

plus cynique à coup sûr qu'ait produit notre siècle, et de renvoyer mes lecteurs aux remarquables travaux du savant Lélut, où sont signalés les nombreux échecs de la phrénologie.

Quant au principe qui établit, d'après Gall, que le crâne est exactement moulé sur le cerveau et en reproduit fidèlement la superficie, il est encore moins exact que les deux autres. *Quelle confiance faut-il donc accorder à un système qui s'appuie presque toujours sur des probabilités, souvent sur des hypothèses purement gratuites, et dont les nombreux mécomptes sont inniables ?*

Ce qui est véritablement désespérant dans ce système, c'est qu'il porte une atteinte profonde au libre arbitre de l'homme, qui peut se prévaloir de son organisation matérielle pour se justifier des crimes les plus horribles, les plus longuement prémédités, et qu'il laisse ainsi la société sans aucune garantie. Si le système de Gall pouvait être vrai, *vœ victis* ! malheur aux faibles et aux vaincus ! dit un auteur, nul génie n'aurait le droit de s'enorgueillir de ses découvertes. Nul imbécile ne pourrait se plaindre de sa stupidité ; Papavoine, Marie Capelle, la cruelle et hypocrite Brinvillier, etc., auraient pu faire valoir la circonstance atténuante de la grande activité de l'organe du meurtre chez eux, sans qu'on pût rien leur objecter.

Aux yeux de bien des gens qui ne connaissent du système de Gall que les critiques nombreuses dont il a été l'objet, cet illustre médecin n'est qu'un matérialiste et un athée de la pire espèce. Eh bien ! je suis heureux d'affirmer ici qu'il n'a jamais mérité ces reproches ; qu'il avait un cœur excellent et des qualités privées qui le faisaient chérir de tous ceux qui l'approchaient ; sa charité fut iné-

puisable, on cite de lui les traits les plus touchants, et tous ceux qui ont lu ses écrits ont pu constater que dans beaucoup d'endroits il s'est efforcé, quoique vainement, de démontrer que son système pouvait se concilier avec le principe du libre arbitre et de l'existence de l'âme. Gall, croyant avoir trouvé une loi physiologique exacte, immuable, en fit une application exagérée, et c'est ainsi que, sortant des limites du vrai, il finit par se mettre, comme Spinosa, en contradiction avec ses sentiments les plus chers. Dans mon travail sur *la spiritualité de l'âme*, publié en 1850, j'ai déjà fait remarquer, à propos du célèbre Allemand, que, dans plusieurs endroits de son ouvrage, il avait explicitement reconnu l'existence de Dieu et du principe libre et raisonnable qu'il a mis en nous ; qu'il me soit permis aujourd'hui d'achever de mettre hors de doute ce point important, en utilisant le témoignage de M. Lélut :

« On pourrait bien conclure des assertions de Gall, dit cet estimable et savant auteur, dans son ouvrage intitulé : *Rejet de la phrénologie* (page 372), à une restriction exagérée et funeste de l'étendue du libre arbitre, mais on ne conclurait pas avec la même vérité au matérialisme, c'est-à-dire à la négation de l'âme. *S'il y a au contraire une doctrine sensualiste qui réclame la constante suprématie de l'âme, c'est bien assurément celle de Gall.* Je suppose un instant deux impossibilités : la vérité de son système de psychologie consistant à admettre des facultés essentiellement déterminées, et la vérité de son organologie qui proclame une égale détermination des organes : dans cette double et fausse supposition, quoi de plus nécessaire assurément que l'existence d'une substance simple telle que l'âme, destinée à mettre en rapport toutes ces facultés et

leurs organes, et à faire cesser ainsi la plus monstrueuse anarchie qui jamais se soit produite ! Aussi, tout en cherchant à prouver que son système n'est ni plus fataliste, ni plus matérialiste que ceux qui regardent le cerveau comme étant dans sa totalité l'organe de l'âme ; *tout en reconnaissant positivement l'existence de cette dernière et son immortalité,* il se hâte d'ajouter, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, qu'il ne fera pas de recherches sur sa nature et qu'il ne s'occupera que de ses organes. C'est là ce qui a donné lieu de penser qu'il avait pu quelquefois douter de l'existence d'une substance simple, distincte des organes cérébraux, organes qui, si l'on s'en tenait à la lettre de ses expressions, sembleraient sentir seuls, et seuls aussi se souvenir, imaginer, juger, vouloir, se déterminer, etc..... La préoccupation de l'importance du cerveau est telle, chez Gall, qu'elle lui fait oublier le principe immatériel dont ce viscère n'est que l'instrument.»

Après le témoignage si compétent de Lélut, j'en citerai un autre qui est d'un grand poids à mes yeux : celui de l'auteur de la *Némésis médicale*[1], qui fut des premiers à faire le procès à Gall. Voici ce qu'il en dit, en effet, dans son fameux poème, après s'être prononcé sur le dogme de l'existence de l'âme :

. . . .

Dans ce dédale obscur où l'œil ne peut la suivre,
Elle existe pourtant, l'âme qui nous fait vivre;
Et soit qu'obéissante ou sourde à notre appel,
Entière ou morcelée, elle échappe au scalpel,

[1] Feu le Dr Fabre (de Marseille), fondateur de la *Gazette des hôpitaux de Paris*, auteur d'un dictionnaire de médecine, etc., etc.

Loin de nous le désir de rejeter l'adage
Qui lui fit en tout temps pour miroir le visage.

. . . .

Ah ! qui croit au génie en un crâne aplati ?
D'un informe cerveau l'amour est-il sorti ?
Mais sous un front fuyant ou d'une voûte immense,
Si jamais on n'a vu luire l'intelligence,
Faudra-t-il désormais ou de l'œil ou du doigt,
Localisant la vie en un espace étroit,
Fixer la charité, condenser l'espérance
Sous le cintre voûté d'une protubérance ;
Des branches d'un compas enceindre le talent,
Et prosaïque sphynx, sur un trépied branlant,
Évoquer au brasier d'une bleuâtre flamme
La vapeur impalpable où tourbillonne l'âme ?

. . . .

. . . .

Mais pour classer le meurtre, élargir le cerveau,
Du compas d'épaisseur faire un cintre nouveau ;
Prétendre avec orgueil que le courage campe,
Comme un bloc de granit, derrière chaque tempe,
Et qu'on n'est circonspect qu'autant que la raison
Sous le pariétal a sa large prison ;
Suivre sur ses côtés la ligne sagittale,
Pour y trouver la trace ou propice ou fatale
Qui nous fit incrédule ou croyant bienheureux,
Selon qu'un sinciput est ou saillant ou creux ;
Puis, chauffant notre esprit comme l'on chauffe un poêle,
Suivre en tous ses détours la colonne de moelle
Qui, comme un parfum doux ou rempli d'âcreté,
Monte avec la mauvaise ou bonne qualité,
Et par tangente courbe, ou par diagonale,
Apporte à la surface en magique spirale
L'esprit matériel qui, sans être altéré,
Tomberait en lambeaux sous le fer acéré;

Dont la substance enfin, sans devenir moins pure,
Souvent des mois entiers et s'enflamme et suppure :
Oh! certes, sur la voie où nous allons marcher,
C'est au miracle alors qu'il faudrait s'attacher,
Et bardé d'un accès de bonne foi crédule,
Suivre à travers les bois ce baron ridicule
Qui, mystificateur, sinon mystifié,
A son projet nous a naguère initié [1],
Et comme un fils d'Herschell s'égarant dans la lune,
Veut de l'esprit humain combler chaque lacune.
Au crâne des enfants, philanthrope-bourreau,
De tubes allongés pénétrant le cerveau,
Il injecte avec art les facultés suprêmes...
Dont elle n'a fait faute aux bêtes elles-mêmes.

. . . .

. . . .

Phrénologues fervents qui riez de pitié,
De sa démence, hélas! il vous doit la moitié :
C'est votre foi vers lui qui monte et fructifie;
Seul aurait-il rêvé la *solénopédie*,
Et du système vain qui m'a tant diverti,
Sans vos nombreux non-sens l'auteur eût-il menti?

Après cette courte digression sur le système de l'organologie phrénologique, que la raison et l'expérience ont réduit à sa juste valeur, mais qui, de même que celui de Cabanis, dont il est issu, compte encore quelques partisans parmi les médecins panthéistes de notre époque; après cette digression, dis-je, reprenons au point où nous l'avons laissée tantôt, notre revue chronologique des prin-

[1] Allusion au compte-rendu critique que le Dr Fabre avait fait dans son journal la *Lancette française* (depuis *Gazette des hôpitaux*) d'un système étrange, d'après lequel l'auteur prétendait développer les penchants en injectant les bosses.

ces de la médecine et la recherche des sentiments qui les animèrent envers Dieu et envers la Société.

Le Directoire a disparu dans une nouvelle révolution. Le général Bonaparte, fort de son prestige militaire et de son génie, a congédié avec le mépris qu'il méritait cet ignoble gouvernement; à sa voix, les temples se rouvrent, l'instruction publique est réorganisée, l'inquiétude cesse, le calme renaît, et la France tout entière respire. C'est à cette nouvelle époque de renaissance, et au beau milieu du triomphe de Cabanis, que paraît tout à coup le médecin qui était destiné à ruiner son système, à faire oublier le livre du *Physique et du moral;* je veux parler de Xavier Bichat, la plus grande illustration, sans contredit, qui soit sortie de l'École de Paris, l'émule et le rival de Barthez. Vitaliste comme lui, il n'était ni professeur, ni médecin en chef d'hôpital, ni même simple docteur en médecine; et ses jours étaient déjà comptés, car il allait mourir bientôt, à peine âgé de 31 ans, sans se douter le moins du monde qu'il venait de jeter les bases d'une École qui devait rendre d'immenses services à l'art de guérir, et d'où sortiraient les médecins les plus célèbres du XIXe siècle. A la fois simple, modeste et laborieux, il connaissait si peu son génie, *qu'il céda pour vingt-cinq louis,* au *libraire Gabon,* son *Anatomie générale, qui a valu plus de 400,000 fr. à cet éditeur. C'est qu'il y avait quelque chose de providentiel dans la mission de cet homme qui, semblable à un véritable météore, devait passer rapidement après avoir projeté sur la science les plus vives lumières.*

En effet, Cabanis, génie lui-même, mais génie égaré, fourvoyé par l'application exagérée d'un faux principe,

avait eu le talent de vulgariser ses idées et de les faire pénétrer, comme le fit plus tard son continuateur Gall, dans le grand monde de Paris. On y discutait journellement sur le physique et sur le moral ; les femmes surtout raffolaient de cet ouvrage, elles étaient parfaitement convaincues que leur âme et leur cerveau n'étaient qu'une seule et même chose, et que le sensualisme, seul but de la nature chez les êtres vivants, était l'unique philosophie qui pût servir de base à la société humaine. Il est plus que probable, en effet, que ce fut sous l'influence de Cabanis, dont elle était la contemporaine et l'amie, que Mme de Staël se laissa aller à dire, dans un de ses écrits, que *le sentiment de l'amour, sorte d'effet électrique, n'était que le résultat du contact de deux peaux*[1] ; en un mot, après

[1] Cette énormité lui est généralement attribuée, et une foule d'auteurs en ont fait mention dans leurs ouvrages ; pourtant il m'est agréable de dire ici que j'ai vainement compulsé ceux de Mme de Staël pour le retrouver, et qu'il me paraît bien difficile d'admettre que l'auteur d'un pareil blasphème contre le plus vif et le plus poétique des sentiments en ait parlé ensuite comme il fait dans son *Traité de l'influence des passions*. (Lausanne, 1796.)

« Si l'Être tout-puissant qui a jeté l'homme sur cette terre a voulu qu'il conçût l'idée d'une existence céleste, il a permis que dans quelques instants de sa jeunesse il pût aimer avec passion, il pût vivre dans un autre........ Pour quelque temps, du moins, les bornes de la destinée de l'homme, l'analyse de la pensée, la méditation de la philosophie, se sont perdues dans le vague d'un sentiment délicieux..... Une femme, dans ces temps affreux dont nous avons vécu contemporains, une femme condamnée à mort avec celui qu'elle aimait, laissant bien loin d'elle le secours du courage, marchait au supplice avec joie, jouissait d'avoir échappé au malheur de survivre, était fière de partager le sort de son amant, éprouvait un sentiment féroce et tendre qui lui faisait chérir la mort comme une réunion éternelle. » Ailleurs Mme de Staël ajoute : que l'être sensible trouve dans l'amour quelque chose de solitaire et de concentré qui inspire à l'âme l'élévation de la philosophie et l'abandon du sentiment.

les victoires du premier consul, les anecdotes dont il était le héros, la découverte de la sécrétion de la pensée par le cerveau était la grande question du jour dans les salons de Paris ; les gens de l'art s'étaient moins engoués de Cabanis que le vulgaire, et il fallait, pour conjurer le danger de la diffusion de ses idées, qu'un grand coup fût porté contre lui ; ce coup, qui devait amener un changement si radical et faire justice du livre *Du physique et du moral,* Bichat le donna en quelque sorte par intuition, et probablement sans en avoir prévu les conséquences, car, je l'ai déjà dit, il était dénué d'ambition et n'était poussé que par son génie.

Lorsqu'on étudie l'esprit des principaux ouvrages de Bichat, on ne tarde pas à reconnaître *qu'il eut essentiellement pour but de démontrer, contre Cabanis et son école, que les actes vitaux n'ont rien de commun avec les phénomènes de la physique, de la chimie, de la mécanique, etc.; que la médecine serait arrêtée dans son essor, dans ses progrès, si elle ne s'affranchissait pas du joug de ces sciences, et si elle ne rentrait pas définitivement dans les voies plus fécondes du vitalisme, en dépit de Fourcroy, de Vauquelin, de Chaptal et de cette pléïade de chimistes éminents dont les découvertes honorent la fin du* XVIIIe *siècle. Bichat professa en effet hautement qu'il défiait tous les chimistes de l'univers de composer une seule goutte de sang ou de salive,* etc.; et si en proclamant cette grande vérité et une foule d'autres du même genre dont ses écrits sont semés, il ne crut pas, à l'exemple de tant d'autres anatomistes célèbres, ses devanciers, devoir entonner un hymne à la Divinité, on est forcé d'admettre qu'il dut s'élever jusqu'à elle dans son cœur et l'admirer sans cesse dans ses œuvres ; d'ailleurs, qu'on

ne l'oublie pas, à l'époque où Bichat écrivait ses magnifiques ouvrages, le vent ne soufflait guère aux hymnes scientifiques, et bien que le peuple français eût daigné reconnaître Dieu et l'immortalité de l'âme officiellement, comme je l'ai rappelé plus haut, les écrivains aimaient encore à se taire sur ce chapitre, dans la crainte de s'attirer le déplaisir de la cohorte philosophique, encore toute-puissante, ou d'encourir la disgrâce de ces ridicules muscadins qui furent les lions du directoire et du consulat. Avec le caractère sérieux, ferme, concentré, plein de franchise, de l'immortel anatomiste, il nous eût légué sans doute l'expression de ses croyances religieuses, dans quelque magnifique page de ses *Recherches sur la vie et sur la mort*, s'il eût vécu dans d'autres temps, et s'il ne l'a pas fait on ne saurait rien induire de cette lacune contre ses sentiments. Faut-il le répéter à satiété ! pour être athée et repousser l'immortalité de l'âme, il faut être foncièrement pervers, léger ou stupide ; mais ce ne sont jamais des hommes de génie, tels que Bichat, qui se disent dans leur cœur : *Dieu n'est point et le néant est tout mon avenir*. Comment avoir de pareilles croyances, lorsqu'on s'est voué à l'étude de la médecine humaine ? ne suffit-il pas de la simple inspection d'un œil, d'une oreille, d'un pied, d'une main, etc., des nageoires d'un poisson, des ailes d'un oiseau, d'une chauve-souris, d'un simple papillon, pour comprendre aussitôt l'intelligence, la sagesse, la prévoyance infinies ? Quant à l'existence de l'âme, comment les anatomistes ne la reconnaîtraient-ils pas les premiers, eux qui se trouvent si souvent en face de cadavres dont tous les systèmes organiques sont dans un état d'intégrité absolue; que manque-t-il à ces machines tombées si subitement dans l'inertie, souvent à la

suite d'une vive émotion, sinon le moteur qui les faisait mouvoir, et le corps de l'homme ne ressemble-t-il pas quelque peu sous ce rapport, comme l'a fait remarquer l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Philosophie de la nature*, à la *statue de Memnon*, qui, toute perfectionnée qu'elle était, ne rendait des sons que lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil?

On affirme qu'un jour, un simple ouvrier qui assistait par hasard à l'ouverture d'un cadavre à la morgue de Marseille, ayant entendu un savant médecin dire en provençal à ses élèves, qu'il avait ouvert beaucoup de cadavres pendant le cours de sa longue carrière, mais qu'il n'avait jamais eu la chance d'y voir l'âme, on affirme, dis-je, que cet ouvrier se permit de répondre avec simplicité dans la même langue : « M. le docteur, si vous ne l'avez pas vue, c'est parce qu'elle n'y était plus ». Si l'anecdote est vraie, et j'ai de bonnes raisons pour admettre son authenticité, la réflexion dictée par le sens commun à un homme simple et illettré dut faire réfléchir à la fois le démonstrateur et les élèves.

Du reste, je suis heureux de le dire en passant, puisque l'occasion s'en présente, le Dr C..., que tout Marseillais son contemporain a dû reconnaître ici, et qui a laissé dans le midi de la France les meilleurs souvenirs, sous le rapport du talent et de la charité, était épicurien, jouisseur par goût, et sceptique, je ne dirai pas par nature, mais par système. Était-il réellement athée comme on le disait? j'estime qu'il avait trop d'esprit pour cela. Mis en relation avec lui à mon arrivée à Marseille (1845), par M. de Salvandy, je ne devins pas son disciple intime, mais je le vis très-souvent chez lui, ou chez des malades, et je

pus me convaincre en maintes circonstances qu'il aimait à affecter le scepticisme, que c'était là *sa marotte*. Un entretien que j'eus avec lui lorsque la mort frappa son fils unique, capitaine d'artillerie, au siége de Sébastopol, acheva de me corroborer dans cette opinion. Puissé-je ne pas m'être trompé sur le compte d'un homme que j'aimais, parce qu'il était aimable, spirituel, charitable, je le répète, et qui valut au fond bien plus que la plupart de ses hypocrites détracteurs.

Revenons maintenant à Bichat. Il me serait facile de prouver péremptoirement, si je le croyais indispensable, que l'immortel auteur de l'*Anatomie générale,* et de tant d'autres écrits si justement célèbres, réagit contre l'organicisme pur, à la manière de Bordeu et de Barthez, et que si sa doctrine, de prime-abord, paraît différer de celle de ses deux devanciers, on ne tarde pas à se convaincre, lorsqu'on la médite sérieusement, que ces différences portent moins sur le fond que sur la forme; les idées sont à peu près semblables, seulement le langage, les expressions ne se ressemblent pas. Je suis d'autant plus à même de faire cette appréciation, qu'après avoir longtemps appartenu à l'École de Bichat, dans laquelle je fus élevé, j'ai fini par préférer le vitalisme de Barthez au sien, parce qu'il m'a paru plus logique, plus conséquent avec ses principes, et d'ailleurs plus capable de faire classer et juger sainement les faits pathologiques[1], par ce seul motif que, visant

[1] Le système de Barthez, à son apparition, reçut les éloges d'Hermann, Dubrueil, Spielmann, Poupart, Voulonne, Tissot, Despierres, et même de d'Alembert; une analyse qui en fut présentée à Rome devant une commission papale, fut trouvée orthodoxe.

moins à la localisation des maladies dans un tissu ou dans un organe, il conduit plus facilement à la connaissance des états généraux de la vitalité, qui, dans l'immense majorité des cas, tiennent sous leur dépendance les lésions locales.

Les plus grands génies ne sont cependant pas à l'abri de l'erreur, et l'illustre Bichat a prouvé cette vérité séculaire, en donnant sa division si vicieuse de la vie en vie animale et en vie organique. Si cette division lui a permis de différencier, comme il convient de le faire, le règne végétal du règne animal, elle l'a entraîné illogiquement, et sans qu'il s'en doutât, à laisser croire qu'il assimilait l'homme aux animaux, au mépris de ses facultés intellectuelles et morales, et de sa sociabilité, qui mettent un abîme entre lui et les brutes, en établissant clairement qu'il est réellement une intelligence servie par des organes. Les matérialistes et les organiciens ont pris dès-lors texte de ce fait pour revendiquer le grand homme comme leur appartenant, et pour laisser croire que, dans ses écrits, il avait nié l'existence de Dieu et celle de l'âme humaine. Mais il me suffira, pour démontrer que Bichat tint toujours compte de la double nature de l'homme, et qu'il fut à la fois vitaliste et animiste, de faire parler ici son contemporain, son élève et son véritable continuateur, Buisson, qui s'est surtout attaché, dans son ouvrage intitulé : *Additions aux recherches physiologiques de Bichat*, à faire connaître le fond de sa doctrine en la dégageant de l'obscurité et des équivoques que lui a créées cette malheureuse division. Le témoignage de Buisson permet en outre de juger du cas que l'on faisait, à l'époque de Bichat, des ouvrages du trop fameux Lamettrie; le voici:

«Rien n'était plus opposé aux sentiments du citoyen Bichat, que la confusion absolue de l'homme avec les animaux, *et on a pu facilement s'en convaincre dans son Cours de physiologie, où il reconnaît formellement que le cerveau est à l'âme ce que les sens sont au cerveau*. Le terme de vie animale n'est point nouveau d'ailleurs, et on l'emploie depuis longtemps, soit en société, soit dans les écrits scientifiques; son acception est donc déjà fixée. Au moral, il sert à exprimer les inclinations qui avilissent l'homme et le rapprochent de l'animal, et c'est dans ce sens que Buffon, parlant de l'état du sourd-muet de Chartres avant qu'il eût recouvré la vie et la parole, dit : *«il menait une vie purement animale»*. En métaphysique, il sert à exprimer la partie matérielle des phénomènes de l'homme vivant, et à former un contraste avec la vie intellectuelle ou affective.

« En physiologie, fonctions animales exprimait jadis ce qu'il y a de matériel dans les phénomènes des sensations, du mouvement, de la voix ; mais assurément on n'y comprenait pas les fonctions intellectuelles sous le nom de fonctions cérébrales ; *on ne disait pas, comme l'auteur insensé du* Système de la nature (Lamettrie) : le cerveau *perçoit, réfléchit, prend des volitions, en s'efforçant ainsi d'établir une doctrine dont l'absurdité fait rougir jusqu'à ceux qui en sont les partisans*.»

Un peu plus loin, et après avoir relevé tout ce qu'a d'impropre la division des deux vies par Bichat, Buisson ajoute : «Deux facultés constituent l'homme, la volonté et l'action ; la volonté appartient à l'intelligence, l'action aux organes ; mais il ne faut pas oublier que le mot *action*, dans son acception rigoureuse, signifie mouvement ou suite

de mouvements dirigés vers une fin déterminée. Or la coordination de certains phénomènes vers une fin déterminée suppose toujours une cause intelligente qui veut cette fin; et si l'on veut parler franchement, sans détour, on finira par convenir que cette cause intelligente est cette volonté suprême, créatrice et conservatrice de l'univers, qui dans les corps organisés a coordonné primitivement les fonctions nutritives.»

Je le répète, il ne faut pas oublier que ces appréciations ont été émises par le continuateur des *Recherches sur la vie et sur la mort*, peu de temps après la mort de Bichat, qui eut lieu en 1802.

Toutefois on ne peut que regretter beaucoup que la médecine parisienne, qui, pendant plus d'un demi-siècle, a dû toute sa gloire, tout son éclat au vitalisme de Bichat, ait cru devoir divorcer avec lui à notre époque, pour se jeter dans les voies stériles d'un organicisme exagéré, qui rejette comme impossible tout ce qui ne tombe pas sous les sens, et nie l'existence de la force vitale parce qu'on ne peut la voir, sans réfléchir qu'il y a des choses qu'il faut admettre sans qu'on puisse les voir, notamment le fluide électrique, dont personne ne doute, bien qu'on n'en aperçoive, qu'on n'en puisse saisir que les effets.

Après la mort prématurée de Bichat, ses principes furent continués par ses principaux disciples, les Drs Roux, Marjolin, Laënnec, Dupuytren, Bayle, Barbier (d'Amiens), Chaussier, Legallois, Nysten, qui firent école, à leur tour, et formèrent de nombreux élèves, parmi lesquels beaucoup, qui vivent encore, occupent à Paris une haute position et doivent avoir gémi plus d'une fois des fâcheuses tendances de la médecine à notre époque. Je les citerai plus loin à

leur tour, mais je terminerai ce chapitre en rapportant le témoignage d'un médecin célèbre qui, contemporain aussi de Bichat, fut aussi un de ses maîtres; je veux parler de Corvisart :

« Le vrai médecin, dit-il dans son *Essai sur les maladies du cœur,* doit s'appliquer sans cesse, non-seulement à l'étude de l'homme physique, mais encore à celle de l'homme moral, *et, sauf le lien qui unit ce double être, qui est à jamais dérobé à ses regards, il doit saisir jusqu'aux influences perceptibles les plus déliées de leur réciprocité d'action.* Celui-là serait le plus grand médecin qui, lisant profondément dans la pensée, apercevrait en même temps d'un œil sûr les phénomènes les plus déliés de la vie. A quelles erreurs ne s'expose-t-on pas, en effet, dans la pratique, lorsqu'on néglige cette importante étude de l'homme moral? qui pourrait oublier l'immense influence des passions sur l'état du cœur, par exemple ; la puissance de la colère, de la fureur, de la crainte, de l'envie, de la jalousie, de l'amour, de la terreur, du désespoir, de la tristesse, de la joie, de l'avarice, de l'ambition, de la vengeance, etc.?

» Si quelqu'un pouvait nier de bonne foi les fatales influences physiques des passions sur le cœur, je ne suis pas le seul médecin qui pourrait lui répondre que les maladies de cet organe ont été plus fréquentes dans les horribles temps de la Révolution que dans le calme ordinaire de l'ordre social. Pour le vrai médecin, pour celui qui est capable de garder le serment d'Hippocrate, la philosophie ne sera jamais séparée de la médecine. »

On doit induire, de ce passage de l'ouvrage de Corvisart, qu'il admettait la double nature de l'homme, comme Bichat. D'un autre côté, l'importance qu'il attachait au serment

d'Hippocrate, qu'on ne prête jamais qu'au nom de Dieu, prouve sans réplique qu'il n'était pas athée. Ce qui achève, à mes yeux, de mettre en lumière ce dernier fait, ce sont les vertus privées dont Corvisart donna l'exemple pendant le cours de sa brillante carrière, et la charité toute chrétienne qui l'anima, bien qu'il sût la dissimuler sous des dehors brusques et sévères que tous les biographes ont signalés.

CHAPITRE VI

Lettre de M. le baron Larrey à l'auteur. — Discussion sur l'existence de Dieu à bord de *l'Orient* entre Monge, Berthollet, Denon, Cafarelli, etc. — Le général Bonaparte tranche la question avec autorité. — Sentiments religieux dont il fit preuve à toutes les époques de sa vie. — Son opinion sur les médecins exprimée à Antomarchi peu de jours avant sa mort. — État de la médecine sous le premier Empire. — Sentiments de Cuvier. — La médecine sous la Restauration. — Fodéré, Broussais et sa singulière définition de l'homme. — Témoignage d'Adelon et de Double.

Marseille, juillet 1867.

M. le baron Hippolyte Larrey, chirurgien de l'Empereur, inspecteur général du service de santé militaire, etc., etc., est un de ces hommes rares chez lesquels les plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur sont mises en relief par une obligeance et une affabilité peu communes. J'avais pris la liberté de lui écrire pour lui demander sans façon quels étaient les sentiments de son illustre père sur la grande cause première et sur l'immortalité de l'âme, parce que, lui disais-je, je m'estimerais heureux de faire valoir à l'appui de ma thèse l'autorité du héros de la chirurgie militaire, du médecin que Napoléon, dans son testament, a présenté à la postérité comme l'homme le plus honnête qu'il eût connu.

La question, fort délicate en elle-même, frisait un peu l'indiscrétion, et après l'avoir faite je commençais à la re-

gretter, lorsque je reçus la lettre suivante du digne fils d'un tel père. Je la rapporte ici textuellement, sans en changer un seul mot, et sans la commenter le moins du monde, vu son caractère très-explicite :

«Paris, 5 octobre 1867.

»Le livre dont vous m'avez parlé, et que vous comptez publier prochainement, sera, il me semble, une bonne œuvre et une bonne action pour la médecine française. J'ai à cœur de vous en adresser d'avance mes félicitations sincères, et puisque vous voulez bien à ce sujet me demander ce que pensait mon père de l'immortalité de l'âme, ou ce qu'il a pu en dire dans ses écrits, je répondrai en peu de mots à cette grave question, si délicate qu'elle soit, mais si obligeante pour sa mémoire.

»Larrey n'était point dévot et cherchait encore moins à le paraître; mais il était profondément religieux et imbu d'une pieuse philosophie, respectant toutes les croyances pourvu qu'elles fussent de bonne foi. Il avait la conviction du bien qu'il pouvait faire en ce monde, avec l'espérance d'en trouver peut-être la récompense dans un autre.

»Sa vie entière n'a pas été seulement la pratique de la chirurgie d'armée sur tous les champs de bataille, elle a été aussi la pratique de la charité sous toutes les formes, dans le temps de paix comme dans le temps de guerre, et sa mort, édifiante de piété, en élevant son âme vers le ciel, semblait pour lui la détacher seulement de la terre.

»Un touchant témoignage en a été publié en 1851, à Lyon, dans les *Souvenirs d'une aumônier militaire*, par l'abbé Sève qui l'avait assisté dans ses derniers moments.

»Voici peut-être l'origine de l'inspiration du sentiment de Larrey sur l'essence éternelle de l'âme :

»Mon père m'avait raconté sa première admiration pour le général Bonaparte, lorsque le vaisseau amiral de l'armée d'Orient le conduisait en Égypte. Les savants de la mémorable expédition réunis à bord, Monge, Berthollet, Fourier, Geoffroy Saint-Hilaire, Denon, Desgenettes et Larrey; quelques généraux, tels que Kléber, Caffarelli et l'amiral Brueys, discutaient ensemble, un jour, les plus graves controverses du matérialisme et du spiritualisme ; le débat s'animait de plus en plus, lorsque le général en chef, intervenant tout à coup avec le prestige de son autorité, proclama d'une voix éloquente l'immortalité de l'âme, et d'un geste sublime prit le ciel à témoin de l'existence de Dieu.

»Un jeune peintre anglais, d'un talent fin et délicat, M. Charles de Lucy, a heureusement retracé ce fait peu connu, à l'exposition de 1859.

»Je n'ajouterai rien, Monsieur, à cette lettre, pour répondre sans plus de retard à la question que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser; permettez-moi seulement d'y joindre l'assurance de mes sentiments les plus confraternels.

»BARON LARREY.»

Je ferai remarquer en passant, puisque l'occasion s'en présente, que le général Bonaparte devenu empereur, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, fut toujours fidèle aux sentiments religieux qu'il avait manifestés devant Larrey à bord de *l'Orient*, sentiments auxquels la France dut le rétablissement du culte chrétien et le concordat. Il serait impossible de rapporter ici toutes les anecdotes, tous les faits qui ne laissent aucun doute sur les croyances de

ce puissant genie; mais qu'il me suffise de rappeler qu'à Sainte-Hélène, très-peu de jours avant sa mort, il disait au Dr Antomarchi, dont le scepticisme lui avait toujours déplu : «Docteur, n'est pas athée qui veut, sachez-le bien.. *Quant à moi, qui ne suis ni philosophe ni médecin*...., je crois en Dieu parce que mon père y croyait; tout proclame du reste son existence, et les plus grand génies l'ont admise. Les médecins, ne brassant jamais que de la matière, ne croient en rien.... »

Il y a, dans cette parole du grand homme, un grave reproche envers les gens de l'art, et qui justifie à lui seul la publication de mon livre, en démontrant d'une manière solennelle qu'on les regarde dans le monde comme des athées ou des matérialistes obstinés.

Qu'on ne trouve pas mauvais que je rappelle aussi que pendant toute la durée de son règne, qui a été diversement jugé, et qui fut à la fois pour la France une époque de gloire et de malheur, Napoléon fit une guerre ouverte à l'irréligion et aux mauvaises doctrines dans tous les genres. Ce n'est certes pas lui qui aurait permis à l'athéisme de s'insinuer dans l'enseignement officiel, et plût à Dieu qu'il n'eût jamais fait de despotisme qu'en cette matière ! sa renommée n'y aurait rien perdu.

J'ai entendu parfois des esprits forts, des sceptiques dans le genre d'Antomarchi, taxer la victime de Sainte-Hélène de fatalisme, de superstition et presque de cagoterie, à propos de ses croyances religieuses, si profondes et si vivaces, *qu'au milieu du silence de la nature, il ne pouvait entendre sans émotion sonner l'Angelus à une église de village*[1]. Mais aujourd'hui, ce sont précisément ces fai-

[1] Napoléon, pendant son consulat, fit un jour cet aveu à l'ancien conven-

blesses qui plaident sa cause devant l'histoire, en prouvant qu'il avait du cœur, qu'il n'était pas méchant, et qu'il a dû, par suite, regretter avec amertume les fautes terribles de son ambition. Non, non, il ne fut ni cagot, ni ridiculement superstitieux, le grand capitaine dont l'abbé de Montgaillard a dit dans son *Histoire de France*, en dépit de son antipathie : « *que sa mémoire subsisterait alors même que le nom de Paris, celui de la France se seraient engloutis dans l'abîme des siècles.* »

Il paraît que l'esprit philosophique qui dominait à l'Institut de France, dans les premières années qui suivirent sa création, n'était pas des plus édifiants, puisque Bernardin de Saint Pierre, qui avait été appelé à la classe de morale, écrivait à ce sujet : « Que je me trouvais à plaindre! mon sort était d'autant plus triste que c'était des collègues dont je devais espérer le plus d'appui, que j'éprouvais le plus de traverses; *comme les plus accrédités d'entre eux n'avaient pas rougi de se déclarer publiquement athées,* j'étais dans la nécessité de combattre leur principe destructeur de toute morale et de toute société. De leur côté, ils empêchaient qu'on insérât aucun de mes rapports dans les *Mémoires de l'Institut; le nom de Dieu, dans tout ouvrage qui concourait à ses prix, c'était pour eux un signe de réprobation.* »

Tout tend à démontrer aujourd'hui que de tels sentiments sont devenus rares dans le sein du premier corps savant de France; mais comment se recrutera-t-il désor-

tionnel Thibaudeau, qui fut plus tard dréfet des Bouches-du-Rhône, dans une visite que ce dernier lui avait faite à la Malmaison, en entendant sonner l'angelus à l'église de Rueil.

mais, dans ce milieu parisien où le matérialisme et l'athéisme sont devenus si prépondérants? Espérons qu'il saura distinguer le bon grain de l'ivraie, et reprenons sans autre retard notre revue historique, qui touche presque à sa fin.

Sous le premier Empire, c'est-à-dire de 1804 à 1815, la médecine resta à très-peu de chose près ce que l'avait faite Bichat. Parmi les hommes qui marquèrent à cette époque, féconde à la fois en souvenirs glorieux et funestes, je citerai Chaussier, Alibert, Adelon, Frédéric Bérard, Coste, Delpech, Dupuytren, Desgenettes, Larrey dont il vient d'être question, Percy, Kéraudren, Dubois, Esquirol, Biett, Marc, Pelletan, Laënnec, Petit, Pariset, Bally, Duméril, Richerand, Virey, etc. Tous, ou presque tous, travaillèrent à la rédaction du grand *Dictionnaire des Sciences médicales,* en 60 volumes, qui nous est resté comme un solide monument de leur manière de voir en anthropologie. L'immortel Cuvier appartient aussi à l'époque du premier Empire, puisqu'il composa ses principaux ouvrages de 1803 à 1810; c'est donc ici que je dois faire valoir son témoignage. Successivement frappé dans ses plus chères affections de famille, l'étude de l'histoire naturelle le consola au milieu de ses épreuves, et voici ce qu'il nous dit à ce sujet dans la préface du *Règne animal* [1] :

« L'histoire naturelle n'est pas moins utile dans la solitude; assez étendue pour suffire à l'esprit le plus vaste, assez variée, assez intéressante pour distraire l'âme la plus agitée, elle console les malheureux, elle calme les haines :

[1] Cuvier perdit presque tous ses enfants, et fut fort à plaindre comme père.

une fois élevé à la contemplation de cette harmonie de la nature, irrésistiblement réglée par la Providence, que l'on trouve faibles et petits ces ressorts qu'elle a bien voulu laisser dépendre du libre arbitre des hommes ! Que l'on s'étonne de voir tant de beaux génies se consumer inutilement, pour leur bonheur et pour celui des autres, à la recherche de vaines combinaisons dont quelques années suffisent pour faire disparaître jusqu'aux traces.

» *Je l'avoue hautement ! ces idées n'ont jamais été étrangères à mes travaux, et si j'ai cherché de tous mes moyens à propager cette paisible étude, c'est que dans mon opinion elle est plus capable qu'aucune autre d'alimenter ce besoin d'occupation qui a tant contribué aux troubles de notre siècle.* »

Ainsi, comme on le voit, le grand Cuvier croyait à la Providence, à l'intelligence infinie, au libre arbitre, et partant à l'existence de l'âme. Quant aux doctrines matérialistes, voici de quelle manière il en parle à la page 45 du même ouvrage :

« L'impression des objets extérieurs par *le moi,* la production d'une sensation, d'une image, est un mystère impénétrable pour notre esprit, et le matérialisme, une hypothèse d'autant plus hasardée que la philosophie ne peut pas donner une preuve directe de l'existence effective de la matière ; mais le naturaliste (il aurait pu dire aussi le médecin) doit examiner quelles paraissent être les conditions matérielles de la sensation ; il doit suivre les opérations ultérieures de *l'esprit,* reconnaître jusqu'à quel point elles s'élèvent dans chaque être, et s'assurer s'il n'y a pas encore pour elles des conditions de perfection dépendantes de l'organisation de chaque espèce

ou de l'état momentané du corps de chaque individu. »

Si la production d'une sensation, d'une image, etc., était pour un homme de génie tel que Cuvier un mystère impénétrable, on est en droit de s'étonner que la même difficulté n'existe pas pour une foule de savants de notre époque, qui sont au grand naturaliste ce qu'une nébuleuse est à Jupiter ou à Saturne, et auxquels les explications matérialistes de la sensation ne manquent pas, comme nous le verrons ailleurs ; mais, je l'ai déjà dit je crois, la modestie et la défiance de soi-même sont des vertus qui paraissent particulières aux Galilée, aux Newton, aux Descartes, aux Cuvier, etc., etc. On dirait que Dieu en a fait l'apanage des intelligences les plus élevées, *des cerveaux les plus vigoureux.*

Sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, parurent Fodéré, Béclard, Hippolyte et Jules Cloquet, Breschet, Andral, Blandin, Double, Chomel, Velpeau, Broussais, Fouquier, Trousseau, Pidoux, Cruveilhier, et une foule d'autres médecins également distingués dont je ne saurais rapporter ici les noms. Qu'il y ait eu parmi eux des indifférents en matière de religion, des sceptiques, des voltairiens, c'est ce que je ne contesterai pas sans doute: mais n'est-ce que dans le monde médical qu'on rencontre de tels individus, et ce travers n'est-il pas commun dans toutes les classes intellectuelles ? Du reste, qu'on y réfléchisse, aucun de ces princes de la science n'a fait parade, que je sache, soit dans ses écrits, soit dans ses discours, d'athéisme ou d'impiété ; c'est là, ce me semble, le point capital, car on ne saurait aller jusqu'à scruter le cœur et porter atteinte à la liberté de conscience. Il faut plaindre

sincèrement les fauteurs de doctrines subversives, anti-sociales; mais tant qu'ils les gardent pour eux-mêmes et qu'ils n'en font pas la propagande scandaleuse, coupable, cynique, ne méritent-ils pas plus de pitié que d'indignation ?

L'illustré Fodéré a écrit en 1829 le morceau suivant, qui témoigne à la fois de ses croyances et de la décadence de la médecine française vers la fin du gouvernement de la branche aînée des Bourbons. On sait que cet homme éminent, à qui une statue a été élevée, il y a quelques années, dans sa ville natale (Saint-Jean-de-Maurienne, en Savoie), est considéré aujourd'hui, et à bon droit, comme le père de la médecine légale. Je cite d'ailleurs ce passage avec d'autant plus de plaisir, qu'il ne fait que confirmer mes propres assertions sur la moralité de la profession médicale :

« *La double composition de l'être humain,* dit-il[1], *et ses dépendances réciproques, n'ont jamais été méconnues dans cette longue suite d'observateurs éclairés qui, depuis Hippocrate, ont apporté leur pierre à l'édifice de l'art salutaire. D'aussi loin que j'en puis apercevoir les commencements, j'y vois l'homme considéré sous un triple rapport : sous celui de ses organes sensibles, sous celui du ressort qui les meut, et sous celui d'une intelligence dont il n'est que l'enveloppe visible et distinguée par des propriétés particulières. Nos anciens maîtres ne croyaient pas, comme on l'a enseigné depuis, que le cerveau pût penser. Telle fut d'abord la médecine unie à la philosophie, c'est-à-dire à la*

[1] *Essai de pneumatologie humaine.*

connaissance des causes et à la morale, et ayant pris pour devise : Nosce te ipsum.

» On a dit aussi que nos grandes écoles n'ont point de couleur : l'une d'elles (Paris) est gratifiée par les journaux d'une teinte purement organicienne (matérialiste), une seconde (Montpellier) d'une couleur métaphysique, tandis que la troisième (Strasbourg) n'aurait aucune couleur décidée. Ce que j'ai pu connaître de vrai, d'après les rapports que j'ai eus avec des élèves de ces différentes écoles, c'*est qu'il n'y a que des individualités, même inconstantes, et souvent très-opposées. Pour moi, je déclare hautement professer le vitalisme ou la doctrine du principe vital, comme la plus vraie et la plus sûre, et la même opinion est partagée dans cette Faculté (Strasbourg) par mon collègue, M. Lobstein, ainsi qu'il l'a annoncé dans le premier volume de son* Anatomie pathologique *récemment publié, et son sentiment à cet égard a d'autant plus de poids qu'il s'est occupé pendant plus de vingt ans avec beaucoup de succès, comme la chose est connue, d'anatomie et de physiologie. C'est donc là la doctrine que je propose de rétablir, moyennant les explications que je donnerai ; et si elle n'eût pas été remplacée par d'autres, on n'aurait pas encouru le reproche qu'adressent les gens du monde à notre profession, de n'être pas en état de rendre raison de plusieurs singularités, de l'extase, du somnambulisme, de la catalepsie..., redevenues communes dans notre siècle.* »

Je le répète, ce passage de l'illustre Fodéré établit parfaitement qu'en 1829 la médecine parisienne avait déserté le giron hippocratique : à cette époque, en effet, elle avait déjà produit Broussais, qui, bien que bichatiste au fond, avait commencé à donner, dans son système, une impor-

tance bien plus grande à la matière organisée que ne l'avait fait son maître. C'est ainsi que dans les considérations préliminaires de son *Traité de physiologie*, il commence le paragraphe qui a pour titre : *Idée de l'homme,* par la définition suivante, qui mérite d'être rapportée ici :

« L'homme est un être organisé partageant avec tout ce qui vit la faculté de se développer et de s'entretenir pendant un certain temps, ce qu'il fait : 1º en s'appropriant et soumettant aux lois qui le régissent une certaine quantité de matières qu'il puise dans les autres corps de la nature ; 2º en rejetant ce qu'il a pris de trop et ce qui, après lui avoir servi, a perdu l'aptitude de lui servir encore. »

On croit rêver, en lisant cette étrange définition de l'homme, qui fait de cet être psycho-matériel tout simplement un tube digestif commençant à la bouche et finissant je n'ose dire où. Passe encore si Broussais, qui d'ailleurs a rendu de très-grands services à la pratique médicale, car il y a toujours quelque chose de bon dans les systèmes même les plus exagérés ; passe encore, dis-je, s'il s'était borné à dire que l'homme était un *encéphale,* et à faire valoir, comme le font de modernes matérialistes, que c'est cet organe qui produit la pensée, le sentiment et le mouvement : on se serait moins révolté contre sa définition. Mais nous assimiler à ces animaux rudimentaires qui ne sont constitués que par un canal digestif, c'est ce qu'on ne peut guère comprendre de la part d'un médecin si éminent à plusieurs points de vue !

Qu'on n'aille pas croire pourtant que Broussais fut un athée et qu'il ne crut pas à l'existence de l'âme humaine,

car un peu plus loin, à la page 7 du même ouvrage, j'ai été heureux de lui voir dire :

« *L'homme se distingue surtout des autres êtres vivants par la réflexion,* faculté d'apercevoir ses propres rapports, de s'observer lui-même pendant qu'il observe tout le reste, et d'être invité à cela par un plaisir qui paraît indépendant de la satisfaction, du moins prochaine, de ses besoins physiques. En effet, chez la brute, les rapports n'ont lieu que pour la satisfaction des besoins des organes ou pour se soustraire aux causes de la destruction; dès qu'elle n'est plus stimulée par ces motifs, elle reste dans l'immobilité ou s'abandonne au sommeil; tandis que l'homme, après avoir pourvu à ses besoins physiques, est encore tenu en éveil et sollicité à l'action, *par un désir insatiable de contempler le spectacle de l'univers et de s'observer lui-même livré à cette contemplation ; c'est ce qui constitue ses facultés intellectuelles, facultés qui lui sont propres et qui le distinguent au milieu de toute la création.* »

Broussais admettait l'âme, puisqu'il attribuait à l'homme des facultés intellectuelles particulières dont ne jouissent pas les autres animaux ; et en prononçant le nom de *création*, dans son livre, il reconnaissait implicitement l'existence de Dieu. J'en suis heureux pour l'honneur de sa mémoire et pour celui de notre profession, dont il a été l'une des plus hautes et des plus glorieuses personnalités.

Après avoir cité Broussais, j'invoquerai le témoignage bien plus clair et surtout bien plus explicite d'Adelon. Dans la préface de son *Traité de physiologie*, il dit, après avoir exposé le plan qu'il a suivi, page 14 :

«Cette marche si évidemment rationnelle pour l'étude

des facultés plastiques de l'homme, j'ai dû également la suivre pour celle des facultés morales : *les actes intellectuels et moraux sont des produits mixtes des deux substances qui composent l'homme, l'âme et le corps*. Mais deux sciences distinctes traitent de la part qu'ont à leur production chacun de ces deux principes. La physiologie ne s'occupe que de l'influence du corps, elle prouve qu'elle est réelle, elle cherche à la caractériser. L'étude des actes intellectuels et moraux ne se compose donc pour elle que de considérations matérielles, et si cela n'était pas, la physiologie sortirait de son domaine. Évitant toutes les recherches sur l'âme, recevant d'ailleurs la notion de son existence, de son immortalité, le physiologiste ne s'occupe et ne doit s'occuper que des conditions matérielles qui rendent possible, pendant la vie terrestre, la manifestation des actes intellectuels et moraux, et qui contiennent en elles les causes de toutes les variations que ces actes présentent; *heureux de voir que la science lui confirme ce qui lui est dit d'autre part sur la dignité de l'homme, et sur sa plus haute vocation, le lecteur verra qu'attentif à me renfermer dans la sphère de mes travaux, je rends cependant partout hommage aux vérités religieuses et morales sur lesquelles repose la première garantie de l'état social....*»

Je serais complètement de l'avis du savant Adelon, et j'estimerais, comme lui, que le physiologiste doit être avant tout organicien, s'il n'existait une foule de maladies qui, bien que dues en apparence à des lésions matérielles, tiennent pourtant d'une manière absolue à certaines passions ou affections de l'âme, dont l'étude préalable est la raison *sine qua non* de la certitude du diagnostic et du retour à la santé. C'est ce que je saurai démontrer en temps et

lieu; en attendant, je citerai encore ici le passage suivant, extrait de l'excellent ouvrage de Double, intitulé : *Séméiologie générale;* on y verra la confirmation de ce que je viens de dire sur l'utilité de la psychologie en médecine :

«Si les dissections non moins nombreuses que variées des anatomistes ne nous ont rien appris sur le siége des facultés intellectuelles ; si les recherches infinies des physiologistes n'ont que peu avancé nos connaissances sur les fonctions de l'âme considérée comme un être intelligent; si les immenses observations des pathologistes n'ont contribué à répandre aucune lumière sur les lois qui régissent la pensée, sur la nature du raisonnement; si les profondes méditations des métaphysiciens n'ont pu nous dévoiler les secrets ressorts de l'intelligence humaine, peut-être faut-il l'attribuer en partie à ce que, chacun d'eux ayant opéré séparément, leurs travaux sont restés trop isolés les uns des autres. *Les médecins n'ont pas été assez physiologistes et les physiologistes n'ont pas été assez médecins.* » Plus loin (vol. II, page 483), il ajoute :

« Il est probable que les physiologistes retireraient de grands avantages de l'étude bien entendue des facultés intellectuelles durant le cours des maladies. Ils devraient surtout considérer ces facultés dans les dégradations lentes ou l'affaiblissement successif qu'elles éprouvent, ainsi que dans le retour gradué et le développement progressif qu'elles offrent souvent. Cette espèce d'anatomie morale, de dissection animée des fonctions intellectuelles, offrirait sûrement d'heureux résultats. »

Le témoignage, en cette matière, de l'illustre Double, est d'un poids immense ; personne n'ignore, en effet, qu'il fut pendant longtemps le premier praticien de Paris, qu'il

honora et aima sa profession par-dessus tout, et jusqu'au point de refuser la pairie que lui offrait Louis-Philippe, sous la condition expresse qu'il cesserait de voir des malades en ville. « Sire, lui dit-il, permettez-moi de rester fidèle à la profession dont le long et honorable exercice me vaut l'honneur que me fait aujourd'hui Votre Majesté. » Telle fut à peu près sa réponse, dont on me pardonnera d'avoir oublié les termes précis, car le temps a bien marché depuis cette époque.

CHAPITRE VII

La médecine sous la Restauration. — Motif de son antagonisme contre ce gouvernement. — Travaux de Magendie. — Erreurs graves qu'il émit en médecine. — Il contribua puissamment à la jeter dans le matérialisme. — Premier bienfait humanitaire de ce dernier. — Les hommes mis dans la balance avec les bestiaux. — Levée de boucliers du professeur Ribes (de Montpellier) en faveur du matérialisme, elle est accueillie avec indifférence. — Ribes était il véritablement athée? — Congrès médical de Paris en 1845.

Marseille, juillet 1867.

Sous la Restauration, un antagonisme sourd, mais incessant, s'établit entre le gouvernement et la médecine française, et plusieurs causes y présidèrent. Je citerai parmi elles : le renvoi dans leurs foyers d'un nombre considérable de médecins militaires dont le dévouement à la cause de Napoléon ne faisait pas doute ; la suppression de la Faculté de médecine de Paris, sa réorganisation immédiate avec des éléments royalistes, et la destitution de presque tous les professeurs éminents, qui étaient devenus suspects sous le rapport politique [1] ; enfin, la malheureuse

[1] La Faculté de médecine de Paris fut dissoute en 1822, et la réorganisation, qui eut lieu le 2 février 1823, élimina les neuf professeurs dont les noms suivent :

Chaussier, Desgenettes, Jussieu, Deyeux, Dubois (d'Amiens), Dubois, Lallemand, Leroux, Pelletan père et Vauquelin. Ils furent remplacés par

idée qu'on eut de confier aux mêmes mains les affaires ecclésiastiques et les affaires universitaires. Cette mesure, je ne crains pas de le soutenir, fut des plus impolitiques, elle déplut souverainement (et cela devait être) aux écoles, au corps universitaire, aux académies, aux professions libérales, aux cultes dissidents, et créa de terribles hostilités au gouvernement du roi; personne n'ignore que, sous l'ancien régime même, on s'était gardé avec soin de cétte faute. Mazarin mourant avait conseillé à Louis XIV de l'éviter avec soin, et le cardinal de Fleury avait fait la même recommandation à Louis XV. La religion et ses ministres ont droit au respect de tous, et plût au Ciel que ce respect n'eût reçu aucune atteinte jusqu'ici; mais les intérêts scientifiques et littéraires sont si séparés, par leur nature propre, des intérêts des cultes, qu'ils ne sauraient être confiés à une même administration. On sait que je professe les mêmes sentiments à l'endroit de nos institutions sanitaires, dont la remise, à partir du règne de Louis-Philippe, a été faite à tort au ministère du commerce et des travaux publics. Le commerce et la santé publique sont absolument antagonistes, je l'ai dit, je l'ai écrit dans mille occasions depuis 1840, et leurs intérêts respectifs ne sauraient être confiés au même homme, fût-il le moins commerçant et le plus consciencieux de tous.

Laënnec, Clarion, Pelletan fils, Guilbert, Fizeau, Cayol, Landré-Beauvais, Bougon et Deneux.

Après 1830, un des premiers soins de l'autorité nouvelle fut de remettre en fonctions tous ceux des professeurs éliminés qui vivaient encore, et de destituer ceux que l'évêque d'Hermopolis leur avait substitués par des motifs purement politiques.

Quoi qu'il en soit, par l'effet d'une réaction facile à saisir dans ses causes, le caractère matérialiste qu'avait progressivement pris l'enseignement médical depuis Cabanis et Gall, acheva de devenir saillant sous les gouvernements de Louis XVIII et de Charles X. A cette époque, qui fut celle de la médecine dite *physiologique*, les étudiants en venaient aux mains dans les amphithéâtres, prenant parti, les uns pour le réformateur Broussais, les autres pour Hippocrate et Barthez; mais, en dehors de Broussais, elle produisit un homme dont l'influence contre les anciennes doctrines fut considérable et dont la renommée est devenue vulgaire : je veux parler de Magendie, dont je n'ai pas d'ailleurs la pensée de faire un athée; il me paraît évident, au contraire, qu'il ne fut si exclusivement matérialiste que parce qu'il exagéra ce déplorable principe, que la science de l'homme n'a aucun besoin, pour son avancement, de la *psychologie*, et que le médecin n'a à s'occuper, dans l'exercice de son art, que d'organes et de fonctions. Mais un mécanicien n'a-t-il jamais à s'occuper que des rouages de sa machine, sans s'inquiéter des conditions où se trouve le moteur? Peut-être ce principe, qui a quelque chose de spécieux de prime-abord, et que nous avons déjà vu professé par Adelon, qui pourtant ne l'exagéra jamais, est-il encore en ce moment l'unique cause qui donne à la médecine parisienne cette odeur de matérialisme qui repousse et inquiète le vieux praticien, surtout lorsqu'elle part de la chaire officielle, qui fut si longtemps, je crois l'avoir démontré, une chaire de vérité, d'où ne descendaient sur les néophytes que les utiles et lumineux enseignements de la saine philosophie médicale?

Voué de bonne heure à la physiologie comparée et aux vivisections. le célèbre Magendie n'avait guère que 30 ans lorsqu'il publia ses *Recherches sur la transpiration pulmonaire*, qui appelèrent l'attention du monde savant, et qui furent suivies de plusieurs autres mémoires remarquables; bientôt il mit au jour son grand ouvrage de physiologie, qui, entièrement basé sur l'expérimentation et sur la doctrine seule du fait visible et palpable, ouvrit à la science une voie nouvelle. A partir de cette époque, sa réputation ne fit que s'accroître, moins peut-être comme médecin guérisseur que comme physiologiste, et son école acquit bientôt la plus grande influence dans le grand centre parisien, où l'on est toujours avide de nouveautés. A une certaine époque, les curieuses expériences du professeur du Collége de France furent à l'ordre du jour dans les cercles et autres réunions, et sous ce rapport la réputation de Magendie rivalisa avec celle de ses précurseurs, Cabanis et Gall. On se faisait volontiers à cette idée qu'une voie immense, féconde, venait d'être ouverte à la biologie, et que ses problèmes les plus obscurs allaient recevoir leur solution.

Il n'en fut rien pourtant, et tous les hommes de l'art qui sont, je ne dirai pas éclectiques (l'éclectisme, tel qu'on l'applique aujourd'hui, n'est que le scepticisme déguisé), mais qui savent allier dans une juste mesure le spiritualisme au matérialisme, professent aujourd'hui que l'école de Magendie n'a pas réalisé les espérances qu'elle donnait. C'est que, pour arriver à saisir certaines lois, certains principes biologiques, la méthode expérimentale ne saurait suffire ; il faut encore que le raisonnement philosophique la fertilise, et sous ce rapport, Magendie, outre son mépris absolu pour la philosophie et ses méthodes, dont il contri-

bua puissamment à éloigner l'École de Paris, a consacré dans ses écrits une foule d'erreurs très-graves qui passèrent alors inaperçues ou à peu près, et que je ne ferai qu'indiquer ici sommairement.

Il affirma d'abord que l'organisme humain était tout à fait identique à celui des bêtes; que les médicaments, les poisons, avaient sur l'un et sur l'autre la même manière d'agir; que cette manière d'agir ne variait jamais selon les individus, niant ainsi les différences que les médecins nomment *idiosyncrasiques* ou *particulières*, différences dont l'expérience des siècles a consacré la réalité ; enfin, il émit en principe cette grave erreur, qu'étant données les propriétés chimiques d'un médicament et le procédé par lequel on l'obtient étant parfaitement déterminé, « *on n'a pas à craindre la variation dans la force et la manière d'agir de ce médicament* ». Or, le peu de fondement de ces assertions de Magendie n'est pas difficile à démontrer, et tous les cliniciens en reconnaissent unanimement la fausseté.

Je dois ajouter, en historien impartial, qu'à l'exemple de tous les hommes qui ont une idée préconçue et exclusive, Magendie passa trop souvent sous silence, dans ses écrits, les démentis et les déceptions que lui donnèrent dans certains cas ses expériences, et que, sous ce rapport, on peut le ranger sans hésitation parmi ces expérimentateurs dont Haller a dit à propos des meilleurs moyens à employer pour arriver à la connaissance de la vérité par la méthode expérimentale : « J'ai toujours été surpris du bonheur avec lequel certains savants ont toujours vu ce qu'ils voulaient voir, et n'ont jamais rien vu qui y fût contraire ; ce n'est que dans les romans que les héros sont toujours victorieux. »

Ce fut sous le gouvernement de la Restauration, de 1821 à 1830, que l'hippocratisme et le matérialisme, qui se faisaient encore équilibre dans la grande école parisienne, purent, dans une occasion solennelle, faire juger de leur morale respective. Tandis que le premier, fidèle à ses sublimes traditions, se faisait valoir aux yeux de l'Europe entière pendant l'épidémie de fièvre jaune de Catalogne, par le dévouement des Bally, des Pariset, des François de Sens, des Audouard, et par la mort glorieuse de Mazet; tandis qu'il dotait la science, à l'issue de cette grande catastrophe, de deux excellents ouvrages pratiques qui sont encore à cette heure ce que nous possédons de plus complet sur la fièvre jaune, le matérialisme médical commençait à lever audacieusement la tête, jetait les fondements de la fausse doctrine dite de l'anti-contagionnisme, et, plus soucieux des intérêts mercantiles que de ceux de l'humanité, inaugurait son pacte avec le commerce et l'industrie, qui nous a valu successivement tant d'invasions cholériques, l'importation de la fièvre jaune à Saint-Nazaire en Loire (1861), et qui nous aurait certainement gratifiés de la peste si, par bonheur, ce fléau ne s'était pas endormi depuis plus de trente ans en Orient, selon ses allures bien connues, puisque l'histoire établit d'une manière positive qu'il était absent de l'Égypte depuis quarante ans, lorsque notre armée conduite par Bonaparte y débarqua.

En effet, jusqu'en 1824 la médecine française avait été unanime sur la nécessité des mesures quarantenaires contre les fléaux exotiques, et s'était fort peu préoccupée du dommage que pouvait en recevoir le commerce, parce qu'elle avait depuis longtemps inscrit sur sa vieille et glorieuse bannière cette devise : *Salus populi suprema lex*

esto (*que le salut du peuple soit notre premier et plus précieux devoir*). Mais, dès que les principes du matérialisme eurent commencé à prévaloir dans le corps médical de Paris, qui est chargé d'éclairer l'autorité centrale sur les grandes questions d'hygiène et de salubrité, la contagion des pestes fut niée, parce qu'elle résulte d'un fait vital, dynamique, invisible, impalpable, et les barrières que l'expérience de nos ancêtres avait élevées contre l'importation des grands fléaux exotiques tombèrent, au grand détriment des populations pauvres et laborieuses, car les classes riches ou aisées ont toujours les moyens de se dérober à leurs atteintes,

Je dois ajouter que, par l'effet d'une contradiction absurde ou cynique, car il faut absolument opter ici entre ces deux qualifications, la propriété contagieuse continua à être attribuée à la peste bovine et à d'autres épizooties, et que les quarantaines ne cessèrent pas de leur être opposées, dans le moment même où on les déclarait inutiles et même nuisibles contre les épidémies. Il est probable que si le commerce de la chair humaine avait existé parmi nous, comme il existait naguère sur la côte occidentale d'Afrique, on aurait pris bien plus de soin du capital, et qu'un de nos journaux de médecine n'aurait pas trouvé l'occasion de dire, qu'en France il valait mieux être Bête que Provençal.....

Maintenant, que la plupart des hauts et puissants seigneurs de la finance, du commerce et de la médecine, qui furent les fauteurs de cette conspiration contre la santé des masses, ont payé leur tribut à la nature, je m'abstiendrai d'autant plus volontiers de les nommer ici, que j'ai déjà pris ce soin, non sans quelque courage, de leur

vivant même, dans mon *Histoire de l'intendance sanitaire* de Marseille [1].

Tels ont été les premiers bienfaits dont le matérialisme médical a gratifié l'espèce humaine sous le rapport physique; mais qui pourra jamais calculer, même approximativement, tous les maux qu'il a déchaînés sur elle au point de vue moral, en servant de pivot à une foule de théories subversives ou dangereuses, et surtout en ouvrant la voie à l'athéisme moderne et à cette funeste doctrine du hasard créateur, que Montesquieu a appréciée avec tant de justesse, dans cette seule phrase de son *Esprit des lois :* « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité, car, *quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents !* »

Assez intimement lié avec le savant professeur Ribes (de Montpellier), et en correspondance suivie avec lui, à l'époque où je m'occupais particulièrement d'hygiène, je n'ai jamais pu savoir au juste les motifs qui le portèrent, en 1835, à déserter la bannière hippocratique, et à arborer celle du matérialisme, dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Fondements de la doctrine médicale de la vie universelle,* avec cette épigraphe : *Tout vit, tout marche incessamment vers le règne de l'association et de l'amour.*

Ce travail, qui a été écrit évidemment sous l'influence des principes de Saint-Simon, que le regrettable professeur d'hygiène avait adoptés, dit-on, n'eut aucun retentissement, et fut accueilli avec beaucoup d'indifférence par le corps médical, d'abord parce qu'il n'émanait pas d'une sommité

[1] *Marseille et son intendance sanitaire,* 1 vol. in-8° de 500 pag.; 1864.

médicale de Paris, ensuite parce qu'il était notoire que Ribes, qui était un hygiéniste de premier ordre, comme le prouvent les écrits qu'il nous a légués, n'avait que très-peu exercé la médecine, soit dans les hôpitaux, soit dans le civil. Or, quiconque aura l'ambition de réformer la médecine traditionnelle, ou d'en modifier seulement les bases, devra avant toute chose avoir longtemps pratiqué au lit du malade, s'il ne veut s'exposer à faire, comme on le dit vulgairement, de l'eau claire, et à ne pas être pris au sérieux.

Le savant Dr Kühnholtz, bibliothécaire de l'École de médecine de Montpellier, a fait une critique très-judicieuse de la *Doctrine de la vie universelle*, dans sa 10e leçon de *Bibliographie médicale* (Montpellier, 1837). Le résumé de sa pensée sur cette doctrine est qu'on doit la considérer, en dernière analyse, comme *une cosmogonie créée par la volupté qu'a chantée Lucrèce, et sur la nature de laquelle, quoi qu'on en dise, il n'est pas possible de se méprendre; qu'elle tend à faire du monde un vaste temple de l'amour, qui ne serait pas l'amour de Platon, mais bien celui d'Épicure.* »

M. Kühnholtz reproche ensuite à Ribes d'avoir dit dans un discours publié en 1832, « que, le règne du dualisme chrétien étant fini, les hommes avaient cessé de croire à *l'utilité de la distinction d'un esprit infini séparé des mondes, et qu'il fallait rejeter la distinction de l'âme et du corps, du principe vital et de l'organisation.* »

Certes, le promoteur de la doctrine mort-née de la vie universelle avait bien mérité ces reproches, et son critique ne faisait que justice en les lui rappelant: mais ce que je ne crains pas de contester ici, c'est que Ribes fut un

athée convaincu. Qu'on se souvienne de ce que j'ai dit plus haut de Spinosa, de Voltaire et même d'Arnaud de Villeneuve ; il n'avait fait que s'égarer en spéculant sous l'influence de l'enthousiasme et de l'ardeur propre aux méridionaux. Peut-être aussi eut-il d'autres mobiles humains que nous ne pouvons rechercher, et dont il a emporté le secret avec lui ; mais ce que je suis heureux d'affirmer, c'est qu'il ne crut jamais ni au dieu hasard, ni au néant, auquel, d'après les matérialistes, l'être humain serait voué. S'il fut coupable un instant, ce fut sans doute par un entraînement irréfléchi ; et, je le déclare, je serais bien heureux si des renseignements ultérieurs, qu'il ne m'a pas été donné de me procurer après sa mort, achevaient de me confirmer dans le jugement que j'ai porté sur lui.

En terminant ce chapitre, je dirai quelques mots de la solennité médicale qui eut lieu à Paris en novembre 1845, c'est-à-dire du grand congrès professionnel qui se termina par l'apothéose de Bichat.

Aucune question doctrinale ne fut agitée dans cette assemblée; mais on en débattit avec succès une foule d'autres se rapportant à l'enseignement, à l'exercice et à la moralité de l'art salutaire. Malheureusement la révolution de Février a empêché la médecine française de recueillir le fruit de ses remarquables délibérations, auxquelles ne cessèrent jamais de présider la dignité et la confraternité. Le Congrès s'honora surtout par son vote relatif au maintien de l'École antagoniste de Montpellier, par le vœu qu'il exprima sur la nécessité de la création des conseils de discipline ; et le Ministre éminent qui, à cette époque, dirigeait l'instruction publique, et qui s'était rendu dans le sein de l'assemblée, lui exprima ses félici-

tations dans un discours dont je ne crois pas inutile de reproduire ici les passages suivants :

« C'est un rare honneur pour notre temps, dit M. de Salvandy, qu'une assemblée comme celle-ci se soit réunie, ait délibéré et produit des résultats pleins de sagesse.....

» Vous ne pouvez douter, messieurs, de la considération dont jouit une profession telle que la vôtre ; il n'y a que vous qui, avant de comparaître devant la société et de lui apporter en secours le fruit de vos pénibles travaux, avez demandé trois sanctions : l'une aux lettres, l'autre aux sciences, la troisième à la Faculté devant laquelle vous terminez vos études...

» Une de ces Facultés, celle qui a brillé du plus vif éclat entre toutes les autres, et qui, par ses connaissances héréditaires et traditionnelles, est digne des plus grands honneurs, s'est inquiétée de voir l'existence des Facultés provinciales mise en question. Vous avez répondu à la dignité de sa sollicitude par un vote décisif.

« Le corps médical a un triple caractère qui fait sa forte situation : c'est une *profession à la fois utile, non-seulement à tous les intérêts essentiels, mais à toutes les sollicitudes de la famille et de la société ; c'est une science qui se rattache à toutes les sciences indispensables et au profit de laquelle tournent tous les progrès ; c'est enfin un ministère, une mission de charité comme on l'a dit dans cette enceinte, et cette mission relève votre caractère. Oui, vous êtes des missionnaires de la charité, et de même que partout où il se trouve des douleurs morales, il faut qu'il y ait un prêtre pour les consoler, partout où il se montre une douleur physique, il faut qu'il y ait un médecin pour la guérir.*»

M. de Salvandy aurait pu ajouter, comme complément

de sa noble appréciation de notre art, que les cas où le médecin est appelé à guérir à la fois le physique et le moral, empiétant ainsi sur les attributions du sacerdoce, sont loin d'être rares.

Quoi qu'il en soit, la clôture du Congrès fut marquée par un événement mémorable que je rappellerai ici : les restes de Bichat, depuis longtemps oubliés dans le cimetière Sainte-Catherine-de-Clamart, en furent extraits en grande pompe par le Congrès, conduits à Notre-Dame, où un service funèbre fut célébré, et transportés de là au cimetière de l'Est. Cette cérémonie touchante ne fut au fond que la reconnaissance solennelle du vitalisme de Bichat par le corps médical de Paris et d'une grande partie de la France, et les extraits suivants du discours que prononça au cimetière, devant un brillant auditoire, le Dr Serres, de l'Institut, prouvent parfaitement qu'on était encore bien loin du matérialisme et du positivisme.

«L'esprit vivifie la science, dit M. Serres; Hippocrate, Aristote, Platon l'enseignèrent, Galien l'apprit aux médecins de l'ancienne Rome; Harvey, Sydenham, Boërhaave, aux écoles étonnées du XVII[e] siècle. *C'est à l'aide de cette haute philosophie qui soumet la matière à l'intelligence, que se sont élevées toutes les sciences naturelles et que toutes se sont pressées autour de la médecine, leur mère commune, pour lui apporter le fruit de leurs veilles et de leurs efforts!* Pensée sublime et profonde de vérité, que le Congrès médical a accueillie de ses acclamations unanimes, quand, sympathisant à ses travaux, le Ministre de l'instruction publique l'a proclamée à notre tribune :

«C'est par là, Bichat, c'est par la consécration de cette haute philosophie médicale, que tu fermas dignement le

XVIIIe siècle et que tu ouvris avec tant d'éclat le XIXe. *C'est elle qui entoure tes écrits d'une auréole d'immortalité, c'est elle qui porte la lumière dans nos routes quelquefois si ténébreuses, c'est elle enfin qui au lit des malades éclaire et fortifie nos consciences.*»

Pourquoi et comment cette philosophie médicale, si utile, si indispensable, qui d'après le savant orateur était le véritable flambeau du praticien au lit du malade, a-t-elle été mise de côté de nos jours et déclarée absurde ? C'est ce que je vais expliquer sans délai.

CHAPITRE VIII

Influence du professeur Rostan sur la carrière de l'auteur. — Quelques mots sur l'organicisme. — Services qu'il a rendus. — Il ne peut pas plus fonder la véritable doctrine médicale que le spiritualisme et le vitalisme. — Anarchie doctrinale déplorable qui règne à cette heure dans l'École de Paris. — Faut-il s'en plaindre ou s'en féliciter? Cette école ne se fait-elle pas illusion sur son influence en Europe?..... La franc-maçonnerie cyclopéenne et la charbonnerie médicale, le psycho-matérialisme entrevu par Bordeu.

Marseille, juillet 1867.

L'organicisme, qu'il serait plus rationnel d'appeler le *matérialisme médical*, et dont j'ai déjà dit que Cabanis et Gall jetèrent les premiers fondements, a été de nos jours étendu, coordonné, érigé en doctrine par mon compatriote feu M. le professeur Rostan, dont le souvenir me sera toujours précieux; car si j'ai pu, par mes travaux et mes luttes, contribuer à la restauration de la doctrine contagionniste, c'est certainement à lui que je le dois; sous ce rapport, il m'est permis de dire qu'il m'a poussé dans l'arène.

En effet, en août 1839, à mon retour de l'expédition du Mexique, pendant le cours de laquelle il m'avait été donné de faire de fructueuses études sur la fièvre jaune, soit à Vera-Cruz, soit à la Havane et à Fort-de-France, soit enfin en mer, au milieu de la plus rude des épidémies, je m'échappai de Brest à l'insu de mes chefs, sous prétexte

d'indisposition, et je me rendis à Paris, dans le seul but de conférer avec Bally et Pariset sur les faits extraordinaires dont j'avais été le témoin depuis le 27e jusqu'au 48e degré de latitude boréale, faits qui se trouvaient en opposition absolue avec les théories médicales alors en vigueur, et dont je subissais encore l'influence en dépit de moi-même.

Je ne trouvai ni Pariset ni son ami : ils étaient l'un et l'autre en villégiature ou en voyage, et comme le temps dont je pouvais disposer était nécessairement très-restreint, je pensai à Rostan, que je ne connaissais pas, et je me présentai chez lui, rue Saint-Guillaume, à titre de Provençal. Je trouvai un homme jeune encore ou qui me parut l'être, de l'extérieur le plus prévenant, et qui m'accueillit sans trop se préoccuper du temps que je pourrais lui faire perdre. Avec autant de courtoisie que de bienveillance, il écouta mon récit et me posa de nombreuses questions, auxquelles je répondis de mon mieux; bien que ses tendances anti-contagionnistes fussent évidentes, il insista fortement sur la nécessité où je me trouvais de publier la relation pure et simple de mon voyage au Mexique. Il ne me dissimula pas d'ailleurs l'orage que soulèverait cette publication, mais il ajouta en même temps qu'il y avait de ces devoirs avec lesquels un homme de science et de cœur ne pouvait transiger, et qu'avant tout je devais sauvegarder les intérêts de l'humanité. Nous nous séparâmes après un long entretien médical; je repartis le surlendemain pour Brest, de là pour Toulon par la voie de mer, et quelques mois après, mettant à profit le conseil du savant professeur, je publiai, sous un titre des plus tranchants et qui agaça fortement les nerfs

de feu Chervin et de son école, mon premier *Essai sur la contagion et l'importabilité de la fièvre jaune en Europe.*

Je ne place ici ces détails que pour démontrer clairement que la personne de feu le professeur Rostan m'était trop sympathique pour que je n'éprouve pas quelque regret à me déclarer l'adversaire de l'organicisme pur, qui a rendu à la médecine de très-grands services, je le reconnais, par le concours que lui ont prêté les sciences physiques, mais qui oublie la véritable nature de l'être humain, en établissant qu'il n'y a chez lui que des organes et des fonctions ; je l'ai déjà dit, je le répète encore, et ne saurais trop le répéter : *le matérialisme, le spiritualisme, le vitalisme, ont chacun leur côté vrai et exact, mais aucun d'eux ne peut exclusivement servir de base à l'art de guérir.*

Dans l'éloge funèbre du regrettable chef de l'organicisme, prononcé à la séance solennelle de la Faculté de Paris le 14 août 1867, le panégyriste, M. le professeur Béhier, l'un de ses disciples les plus distingués, a défini et apprécié comme il suit leur commune doctrine :

« La doctrine que M. Rostan a mise en lumière, et dont il a tenu vigoureusement le drapeau jusqu'à son dernier jour, a reçu le nom d'*organicisme,* et ce nom, il l'a choisi parce qu'il fait dériver la physiologie, comme la médecine, des organes, de leur jeu, de leur état normal ou anormal.

» Le but de l'organicisme, continue l'orateur, est de prouver qu'il ne saurait exister un principe vital, une force vitale, des propriétés vitales indépendantes de la matière organisée, et pouvant exister sans elle, hors d'elle, être surajoutées à elle, et qui soient chargées d'accomplir les actes phénomènes de la vie ; tous les actes que, par hypothèse, par conception intuitive ou induction de l'esprit, on

attribue à ces propriétés ou forces vitales, au principe vital, ne sont dus qu'à des conditions organiques de l'*innervation*. »

Pourquoi, demanderai-je à mon tour, le principe vital ne pourrait-il pas avoir une existence indépendante de la matière organique, bien qu'il ne puisse se manifester que par elle et dans elle? le fluide électrique n'est-il point dans le même cas, et la science doute-t-elle pour cela de son indépendance et de son essentialité? ne se surajoute-t-il pas par exemple aux corps organisés, dans des circonstances et par des procédés qu'il est inutile de rappeler ici? On m'objectera sans doute que le fluide électrique, bien qu'invisible, incolore, impalpable, n'est lui-même qu'une des formes innombrables du *protée* qu'on nomme matière; mais la question n'est pas là, et je ne m'oppose nullement à ce qu'on admette que le principe vital est lui-même une de ces formes; ce que je crois devoir défendre, c'est son indépendance, son existence propre. Il me paraît certain en effet que ce principe existe virtuellement dans le milieu atmosphérique comme le principe électrique, et qu'il est le lien peut-être *psycho-matériel* qui unit l'âme au corps. Ici on m'objectera encore qu'un être psycho-matériel n'est pas un être dont on puisse se rendre raison, dont la nature puisse être facilement conçue; mais je n'hésiterai pas à répondre : il y a une foule de choses qui sont, bien qu'elles nous paraissent inconcevables; quant à moi, je me préoccupe peu de ces difficultés, je vais plus loin, je professe avec une foi profonde que tout, dans l'univers et dans tous les règnes, est psycho-matériel. Je reviendrai d'ailleurs sur cette question à la fin de ce livre.

Avant d'aller plus loin, il convient aussi de demander

aux organiciens ce qu'ils entendent par le mot *innervation:* s'applique-t-il à un liquide, à un gaz, à un impondérable quelconque; ou bien ne désigne-t-il tout simplement qu'un principe biologique dont l'hypothèse est encore moins admissible que celle de l'âme et du principe vital? Il ne suffit pas en effet de nier des croyances qui sont aussi vieilles que le monde, mais il faut tout d'abord, ce me semble, leur substituer quelque chose de meilleur, quelque chose de visible et de palpable selon le goût particulier du siècle, dit des lumières et du progrès par excellence.....

Si j'ouvre le Dictionnaire matérialiste et positiviste de Nysten, à l'article *innervation,* j'y lis avec surprise qu'on doit entendre par là le mode d'activité propre et inhérent au tissu nerveux central (encéphale, moelle épinière) en vertu duquel ce même tissu produit (remarquez bien ceci!) 1° la *sensibilité;* 2° la *pensée;* 3° la *motilité* ou *faculté* de se mouvoir.

Lorsque j'étais étudiant en médecine, la physiologie d'Adelon, qui était alors classique, nous enseignait que l'*innervation* ou *influence nerveuse* était un phénomène purement organique, qui n'avait précisément rien de commun avec les fonctions propres que le système nerveux central effectue médiatement, et qui sont en effet la sensibilité, la pensée et la motilité; mais le siècle a marché, la lumière s'est faite, l'*innervation* a détrôné l'âme, et son influence, d'abord si restreinte, s'est tellement étendue que toutes les actions intellectuelles et morales doivent, sur la foi de l'organicisme, lui être attribuées.

Pour ma part, en ma qualité de vieux fossile (c'est ainsi qu'on désigne à Paris quiconque a la faiblesse d'admettre

Dieu et l'âme), je déclare ici carrément, avec une grande audace, que ni l'autorité de Rostan, ni celle du Dictionnaire de Nysten ne pourront jamais me décider à croire que mes pensées, mes déterminations, mes volontés, sont le produit de l'*innervation*, l'effet immédiat de la matière nerveuse, et non pas les actes de mon âme, que mon encéphale, mon système musculaire matérialisent par l'intermédiaire du mixte appelé principe vital. Du reste, je n'insisterai pas ici sur cette question, ayant l'intention de consacrer un ou deux chapitres à l'appréciation des fonctions encéphaliques; je ferai remarquer seulement, sans attendre davantage, qu'en niant d'une manière absolue l'âme, le principe vital, les forces, les propriétés vitales, l'école matérialiste a souffleté tous les princes de l'art dont j'ai fait valoir successivement les témoignages, et qu'elle n'a pas été plus respectueuse envers Bichat, dont la statue orne le péristyle de la Faculté de médecine de Paris, et sous la bannière duquel marchent encore à cette heure, il ne faut pas l'oublier, la plupart des médecins français qui ne sont ni positivistes, ni stahliens, ni barthéziens.

Je l'ai déjà dit un peu plus haut, afin d'être juste, la doctrine dont M. Rostan fut le chef distingué, éminent, a marqué son passage; son influence sur la science de l'homme s'est traduite par de belles découvertes que je ne saurais énumérer ici, surtout par l'invention de procédés précieux, tels par exemple que l'auscultation, la plessimétrie, la microscopie, etc., procédés à l'aide desquels on peut reconnaître, délimiter les lésions organiques, et déterminer même celles qui ont leur siége dans la trame des tissus. Mais l'organicisme n'a-t-il pas un peu trop oublié, d'autre part, que ces lésions ne sont pas toujours des causes, mais bien des effets mor-

bides, et que les premières n'appartiennent pas exclusivement à l'ordre physique, et peuvent être sans relation avec le milieu ambiant? Ainsi, par exemple, en s'obstinant à confondre la contagion avec l'infection, le germe contagieux avec le miasme, produit immédiat de la fermentation putride, miasme qu'on peut créer ou détruire à volonté parce qu'il est matériel; en niant les diathèses ou les modifications organico-dynamiques de l'économie, les sympathies, les crises et autres efforts salutaires de la nature, l'influence si évidente de l'hérédité sur la production de diverses maladies, influence que l'observation de tant de siècles a mise hors de doute; en fermant enfin les yeux, de propos délibéré, sur l'action directe de l'âme sur le sang et sur l'innervation, M. Rostan n'a-t-il pas concouru puissamment à jeter son école dans une impasse dont il sera impossible qu'elle sorte sans de grandes concessions, et des amendes honorables qui coûteront à son amour-propre?

Si la nature de ce travail et ses bornes restreintes me permettaient d'entrer ici dans les détails, je pourrais faire la *démonstration expérimentale* des inconvénients et des fautes du matérialisme médical, ou organicisme; mais je crois inutile pour le moment de me lancer dans cette voie, qui me conduirait trop loin. D'ailleurs, on n'aura pas de peine à comprendre que mon travail n'est pas une œuvre de polémique; c'est une sorte d'histoire de la médecine, destinée à prouver aux yeux du monde qu'il n'y a pas, qu'il ne peut y avoir de matérialisme médical pur; c'est la défense de la médecine contre le reproche d'athéisme qu'on lui jette sans cesse à la face, et qui ne peut atteindre que quelques personnalités sans importance. Rostan lui-même, le

coordonateur et l'ardent propagateur du matérialisme médical, non-seulement n'était pas athée, mais encore protestait contre cette qualification dans toutes les circonstances. «Le reproche d'athéisme lui était particulièrement pénible, dit son panégyriste, et selon moi il s'est troublé à ce sujet beaucoup plus qu'il ne fallait; il en était gravement tourmenté, car à plusieurs reprises il est revenu sur ce point, et a fait effort pour montrer *que l'organicisme a intérêt à admettre l'existence d'une âme immatérielle et l'action primordiale d'un souverain créateur.*»

Je n'hésite pas à croire à la sincérité de l'honorable professeur Béhier, et je suis parfaitement convaincu que l'immense majorité des organiciens professent les mêmes sentiments à l'endroit de la grande cause première et de l'immortalité de l'âme, car ces croyances sont chères ici-bas à tous les hommes, spécialement aux intelligences supérieures; mais il m'est difficile de comprendre, je l'avoue, comment Rostan pouvait concilier les dogmes de Dieu et de l'immortalité avec son système biologique. J'estime d'ailleurs qu'il avait parfaitement raison de se troubler du reproche d'athéisme que lui adressaient ses confrères dissidents; un tel reproche, lorsqu'il tombe à faux, n'est-il pas la plus grave injure que puisse recevoir un homme d'esprit et de cœur? Or, le chef de l'organicisme méritait cette double qualification, et la justifia à tous les points de vue. D'ailleurs, s'il avait été foncièrement sceptique et athée, serait-il mort avec ce courage, cette résignation, cette dignité que l'on ne rencontre jamais que chez les âmes d'élite et les consciences pures?

Toutefois les modes passent vite à Paris, et l'organicisme, qui y était seul de mise, il y a peu de temps encore,

commence à dégringoler; il marche à grands pas vers le gouffre qui a englouti déjà tant de systèmes exclusifs, et le *tolle* général qui se prononce contre le positivisme, à peine encore à son aurore, prédit à ce dernier une durée bien plus éphémère. Voici du reste la position actuelle de la médecine dans la capitale, au moins parmi les membres du corps enseignant et les principaux organes de la publicité médicale, car le plus grand nombre des hommes de l'art qui s'y livrent à la pratique, et ce nombre est considérable, se montre si indifférent au mouvement doctrinal, que la plupart d'entre eux n'avaient pas souscrit naguère au fameux congrès médical international et que beaucoup ignoraient même (j'ai pu le constater) que ce congrès allait s'assembler.

La doctrine dominante est encore l'organicisme, mais à ses côtés lèvent prétentieusement la tête : la chimiâtrie, ou médecine chimique; l'organopathie de M. Piorry; et le vitalisme panthéiste qui, prenant pour point de départ la dualité de l'être humain, ne s'occupe pourtant que de la matière organisée et remplace le principe vital, la force, les propriétés vitales, par la grande force universelle, par l'âme du monde, tombant ainsi dans les inconvénients scientifiques et moraux que j'ai signalés en parlant de Spinosa.

Il y a ensuite la médecine électrique ou doctrine électro-vitale ; le positivisme médical; la médecine aqueuse ou hydrothérapie, remise en honneur dans notre siècle par un simple paysan bavarois, mais renouvelée de Frédéric Hoffmann, professeur en 1689 à l'Université de Halle ; enfin le magnétisme animal, le spiritisme, l'homœopathie, que sais-je encore !...

Ces divers systèmes, dont je parlerai tour à tour, n'ignorant pas que l'organicisme est une doctrine finie, battent la grosse caisse dans leurs journaux respectifs; c'est un vacarme, un salmigondis, une *bouille-à-baisse* scientifique (style de Provence) dont il est difficile de se faire une idée, lorsqu'on n'est pas en mesure de se mettre au courant de la situation, ou qu'on ne l'a pas vue de près, et étudiée.

Parmi ces organes de la publicité, les uns affirment que l'anarchie est de bon augure, parce que le calme succède fatalement à l'orage, et que l'unité doctrinale sortira, à coup sûr, de ce laborieux travail sans forceps symétrique ou asymétrique. Mais que sera cette unité?

D'autres professent sérieusement que ce même travail, que cette même anarchie sont l'état normal de la médecine parisienne; qu'il est à désirer qu'ils ne cessent jamais. parce que plus il y a de doctrines différentes, plus les élèves, les néophytes peuvent choisir entre elles celles qui leur agréent le mieux. Cette dernière opinion a presque l'air d'une mauvaise plaisanterie, mais je garantis qu'elle a été formulée explicitement par une respectable feuille médicale.

D'autres enfin, se frottant les mains en signe de satisfaction, nous apprennent « que dans le Paris actuel, qui se constitue en *maçonnerie cyclopéenne*, bien des traditions s'effondrent, bien des passions subtiles voltigent dans l'atmosphère, bien des débris de tout âge jonchent le sol et sont amenés à la lumière par la pioche indifférente des démolisseurs; que le passé met en ligne des jérémies larmoyantes ou lugubres qui tentent d'assourdir les générations présentes de leurs désolantes lamentations, mais que l'École de Paris est du temps présent, par tous

ses instincts, par toutes ses fibres; qu'elle est anatomico-chimico-physicienne, physiologiste, expérimentale; *qu'elle revêtira la physionomie positiviste, du moment qu'elle sentira que sous cette enveloppe passagère elle conservera indemne le germe d'avenir qui lui est confié.*[1] »

[1] Je ne crois pas à cette prétendue franc-maçonnerie cyclopéenne, par ce seul motif qu'en ce moment l'anarchie doctrinale la plus absolue et la plus complète règne à Paris, et que la plupart des membres du corps médical n'y sont occupés que de leurs intérêts matériels, les mettant fort au-dessus de ceux de la science, selon le goût particulier du siècle.

Il n'existe à Paris qu'une franc-maçonnerie médicale, celle que j'ai signalée le premier en 1865, dans ma *Réponse d'un Ilote de la province à propos des quarantaines*, et à laquelle j'ai donné le nom de *charbonnerie médicale*; encore est-elle toute disloquée à cette heure, par le fait de plusieurs circonstances qu'il est inutile de rappeler ici. Toutefois, comme elle n'est pas encore morte, tant s'en faut; qu'elle n'a pas perdu ses espérances, que je ne suis plus le seul à avoir les yeux sur elle, et que les attaques ne lui ont certes pas manqué depuis que j'ai attaché le grelot, je crois devoir rapporter dans cette note, pour qu'ils ne se perdent pas, les termes mêmes dont je me suis servi pour la dénoncer au monde médical.

« Depuis 1848 il existe, à Paris, une société médicale secrète, véritable franc-maçonnerie, dont la devise est : *Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné*, et qui se cache (notez bien ceci) dans le sein de l'Association générale des médecins de France, qu'elle dirige à l'insu de celle-ci. Cette franc-maçonnerie, qui a son grand-maître, ses rose-croix, des adeptes initiés et beaucoup d'autres qui ne le sont pas, s'est proposé le programme suivant, qu'elle a réalisé en grande partie, car elle étreint déjà jusqu'au cou la médecine française:

» 1° Se servir habilement de l'Association générale comme d'un manteau respectable, pour se rattacher comme *adhérents non initiés* tous les médecins provinciaux, et semer la discorde entre eux, dans toutes les localités où de semblables associations avaient précédé celle de Paris, afin de pouvoir les confisquer à son profit.

» 2° Employer tous les moyens possibles pour s'assimiler les esprits supérieurs qui ont tout d'abord découvert la coterie dont je parle et deviné ses projets ; mais persécuter sourdement sans répit ceux qui ne veulent

Pourquoi devenir positiviste et athée, même passagèrement, pour conserver ce germe mystérieux qu'on ne

pas se vendre ; et cela, en vertu de l'axiome : *Avec nous ou contre nous.*

»3° Se partager entre initiés, capables ou non, toutes les positions qui viennent à vaquer à l'Académie de médecine, dans les Facultés, au comité d'hygiène, dans les établissements publics; en un mot, mettre la main d'une manière absolue sur l'enseignement et l'exercice officiels de l'art de guérir, et achever de river les fers qui enchaînent les capacités provinciales à la médecine parisienne, en amenant habilement les divers ministres à consulter le grand-orient et les rose-croix toutes les fois qu'il s'agit d'accorder des récompenses pour services rendus à la science ou à la chose publique.

»4° Enfin se rendre maître de la presse médicale, en initiant ses principaux organes de manière à les mettre dans l'embarras toutes les fois qu'ils seraient tentés de se récrier contre certains actes ou certaines tendances; en un mot, *organiser* contre la province la *conspiration du silence.*

»Tel est le plan secret de la coterie en question, qui se prodigue sans cesse dans les journaux à elle-même, dans la personne de ses gros bonnets, des éloges exagérés ; jamais elle n'attaque un obstacle de front ; au contraire, elle a toujours l'air de respecter ou d'adorer ce que *in petto* elle aspire à détruire.

»*Loin de moi la pensée d'attaquer ici le moins du monde l'Association générale des médecins de France, qui abrite, sans s'en douter, ces carbonaris d'un nouveau genre; je proteste de mon respect envers elle*, mais je lui demanderai ici, librement, si elle n'a pas déjà quelque soupçon de la vérité, et si d'ailleurs, également établie dans chaque département, elle a réellement besoin d'être centralisée à Paris. Ne serait-il pas plus avantageux d'être libre? Pourquoi, lorsqu'on n'est, après tout, que société de prévoyance et de secours mutuels, s'astreindre bénévolement à paperasser avec Paris pour la moindre des choses? nos chaînes, sous ce rapport, ne sont-elles pas suffisamment lourdes, et avons-nous besoin d'en augmenter nous-mêmes le poids? Rappelons-nous sans cesse le fameux *timeo Danaos;* apprécions comme il convient les avantages de la liberté et de l'autonomie provinciales, et cessons de nous mettre ainsi à la discrétion des habiles et des faiseurs de la capitale. Ici, ce n'est pas seulement aux médecins de la province que je m'adresse, mais à l'immense majorité des praticiens de Paris, qui ne sont pas initiés, qui peuvent voir mieux que les autres où vont les emplois, les titres, les décorations et les dignités médicales. »

Les chefs de la charbonnerie médicale ayant trouvé convenable, malgré

désigne pas; et si ce germe, quel qu'il soit, existe réellement, comment pourra-t-il se conserver vivant dans le sein d'une doctrine dont on ne peut attendre que la mort et la décomposition putride, car le positivisme, l'athéisme sont fatalement délétères et incapables de rien conserver ?

Quant à la *franc-maçonnerie* ou *à la charbonnerie cyclopéenne,* qui tendrait à se constituer à Paris, et par laquelle la France et même les nations européennes passeraient sous le joug intellectuel de la grande ville du continent, on peut la considérer dès ce moment et sans hésiter comme la plus invraisemblable des utopies, car la province française (depuis quelque temps du moins) ne manque aucune occasion de protester contre l'ilotisme dont elle se sent frappée par Paris, et on a pu juger des dispositions des savants étrangers envers nous par l'accueil qu'ils ont fait, il y a peu de jours, au Congrès médical internationnal, à cette assertion imprudente (pour ne rien dire de plus) du président, M. le professeur Bouillaud, *que Paris était la capitale de la France, et la France à son tour la capitale du monde*[1].

mes protestations de respect et d'estime envers l'Association générale des médecins de France, de me présenter à elle comme son ennemi particulier, je dus me hâter de les contre-carrer par une nouvelle déclaration publique, qui produisit son effet et me valut, de la part de plusieurs confrères, des témoignages spontanés d'estime et de sympathie que je ne crois pas nécessaire de rapporter ici. Qu'il me suffise de dire que, depuis 1865, j'ai eu l'insigne satisfaction de voir mettre en cause la susdite *charbonnerie*, tant à Paris qu'en province, et que divers publicistes distingués l'ont également attaquée dans leurs journaux. »

[1] Cette assertion déplut souverainement aux savants étrangers venus au Congrès, notamment à deux Italiens placés près de moi, qui s'en entretinrent très-vivement dans leur langue, que je comprends assez bien ; et on

Finalement, me dira-t-on, que va devenir notre grande École, celle de Bichat, dans la triste position où ses *révolutions incessantes depuis quatre-vingts ans à peu près l'ont mise ?*

Mon opinion est qu'elle ne reviendra pas à l'organicisme pur, et qu'elle ne se lancera pas davantage dans le vitalisme exclusif, qui est encore plus impropre à servir de base à la médecine ; mais qu'elle fécondera l'une par l'autre ces deux doctrines si opposées, en se souvenant que l'homme est esprit et matière. C'est ainsi que se trouvera fondée la saine doctrine médicale, que l'on pourra appeler indifféremment *naturisme, hippocratisme moderne, psycho-matérialisme*, ou *organo-dynamisme*, doctrine sur laquelle je reviendrai plus loin et que Bordeu semble avoir entrevue lorsqu'il dit, dans son *Traité de médecine pratique* : « Le corps de l'homme ne doit pas être considéré comme une pure mécanique ; il y a en lui une substance, un être spirituel qui le vivifie ; l'action de l'âme sur le corps, les révolutions que cette action opère dans les maladies, les effets singuliers des passions, *tout cela, bien exactement combiné et établi par les faits pratiques, entraîne aisément le médecin vers l'animisme. Mais si l'âme spirituelle jointe au corps vivant a sa fonction particulière et agit sur lui, elle en reçoit à son tour des modifications dont il faut tenir compte, et qui sont dues à la vie propre de ce corps.* »

m'a affirmé qu'elle fut relevée par un médecin étranger pendant le banquet d'adieu, auquel je n'assistai pas, m'étant absenté de Paris.

CHAPITRE IX

Histoire d'Auguste Comte et de son positivisme. — Ses palinodies. — Après avoir nié *Dieu*, il sent le besoin d'une religion et en crée une de sa façon. — M. Littré, que l'on regarde comme son continuateur, admet Dieu. — Le positivisme a mis le pied dans l'Institut sous le nom de déterminisme. — Cette doctrine peut-elle servir de base à la médecine et aider à ses progrès? — Vérité de l'axiome *mens sana in corpore sano* et anecdote historique peu connue à ce sujet.

Saint-Brieuc, août 1867.

J'écris du fond de l'Armorique, où je me suis sauvé après la première séance du Congrès médical international, me promettant bien *in petto* qu'on ne m'y reprendrait plus. J'ai voulu, profitant de mes loisirs, visiter des amis dévoués et fidèles, compagnons de mes premières années; fouler encore une fois une terre que j'aime, revoir ses sites sauvages, ses camps de César, ses vieux sanctuaires gaulois, ses églises rurales mélancoliquement entourées de tombeaux, enfin ses côtes de granit qui résistent aux vagues de l'Océan comme ses habitants, essentiellement honnêtes, résistent eux-mêmes, en dépit de leurs labeurs et de leur pauvreté, aux doctrines dites progressives. Je suis assez triste d'ailleurs au moment où je prends la plume, car je viens de voir se noyer à quelques pas de moi, presque sous mes yeux et sans pouvoir lui donner aucun secours, un pauvre homme qui avait eu l'impru-

dence de se mettre à la mer après avoir mangé et bu avec excès. Comme tant d'autres avant lui, il a été victime de lui-même; mais la femme et les cinq enfants qu'il laisse, que vont-ils devenir?

Le sujet que je vais traiter dans ce chapitre ne pourra guère changer le cours de mes idées et me mettre dans une disposition d'esprit plus gaie. Je viens en effet raconter, non pas les scènes dont l'École de médecine de Paris a été récemment le théâtre, et que je ne ferai que rappeler, afin de ne pas manquer à mon devoir d'historien, mais tout simplement son invasion par le positivisme ou l'athéisme moderne, qui préoccupe depuis quelques mois tous les esprits sérieux, et qui a motivé la remarquable pétition de M. Giraud, rédacteur du *Journal des villes et des campagnes*. Bien que je ne considère pas l'athéisme comme viable, et que j'aie encore foi dans l'avenir de l'humanité, en dépit de tous les signes fâcheux qui se multiplient autour de nous, j'estime, avec M. Giraud, que la liberté de la pensée, celle de la chaire scientifique, doivent avoir des bornes dans une société honnête, ou qui vise à le paraître; et que de même qu'il est parfaitement interdit de s'exprimer librement sur le compte de l'empereur, de sa famille et de son gouvernement, il devrait être aussi bien défendu d'insulter Dieu en le reniant, comme on le fait journellement dans les journaux, dans les académies, dans les congrès, dont il se venge d'ailleurs en frappant les uns de stérilité, les autres de confusion.

Auguste Comte, qui fut le découvreur de la philosophie dite positive, dont on a commencé à faire bruit autour de nous depuis quelque temps, n'était pas médecin, mais répétiteur de mathématiques à l'école polytechnique: né à

Montpellier en 1798, il s'enrôla en 1824, avec une foule d'autres jeunes gens distingués, sous la bannière de Saint-Simon. En parfaite harmonie d'abord avec son maître sur le *Dieu Tout, la prétention de réhabiliter la chair, l'abolition de l'hérédité, la suppression de tout lieu de punition après la mort, l'émancipation de la femme,* etc., etc., il ne tarda pas à s'écarter des principes de la nouvelle religion et à tomber dans l'hérésie, le schisme, comme il arrive toujours dans toutes les réformes philosophiques et religieuses. Prenant en effet l'histoire pour point de départ et d'appui, Saint-Simon avait voulu, personne ne l'ignore, extraire la science sociale de l'étude attentive de la loi du progrès, et arriver ainsi à pressentir les destinées de l'homme. D'après lui, la science sociale comprenait les arts, la littérature, les sciences exactes, l'économie politique, etc. Auguste Comte restreignit ce cadre, qui lui parut plein de superfétations, ne considéra la question que sous le rapport purement scientifique, et la philosophie positive naquit.

Qui avait raison, d'Auguste Comte ou de son maître? Bien que je ne sois pas saint-simonien, je n'hésite pas à me prononcer avec connaissance de cause en faveur de ce dernier, et à déclarer que la solution du père de la philosophie positive fut surtout le fait d'une grave erreur de jugement.

En effet : donner pour base première, essentielle, à la société humaine les principes scientifiques qui résultent uniquement de l'étude des lois secondaires et des rapports qui existent entre elles; faire fi de la recherche des causes premières, partant des lois générales et du raisonnement philosophique, par lequel les Newton, les Képler, etc., arri-

vèrent à de si belles convictions et à de si importantes découvertes, n'est-ce pas imiter quelque peu l'architecte qui établit les fondations de son édifice avant d'avoir rencontré le terrain solide, la roche nue et immuable qui doit en soutenir tout le poids? Passe encore si la science dite positive, se montrant tout à fait à la hauteur de cette ambitieuse qualification, savait dans ses enseignements éviter avec soin jusqu'à l'ombre d'une hypothèse ou d'une induction! mais, sous ce dernier rapport, n'est-il pas reconnu qu'elle est souvent inconséquente et oublieuse de ses principes?

Quoi qu'il en soit, après avoir mûri pendant deux ans son système, Auguste Comte allait le promulguer, lorsqu'il fut pris, en mars 1826, d'un accès d'aliénation mentale et confié aux soins du célèbre Esquirol. Sorti des mains de ce médecin, il ouvrit un cours de philosophie positive, qu'il fit ensuite imprimer en six volumes, de 1839 à 1842.

Je ne saurais faire ici, on doit le comprendre de reste, l'exposition de cette doctrine à son point de vue général ou encyclopédique; je me bornerai sous ce rapport à renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage d'Auguste Comte; je dirai seulement quelques mots du côté moral de la philosophie positive, qu'on devrait appeler plutôt *l'athéisme moderne* (je l'ai déjà dit), et de l'application qu'on tente d'en faire à l'art de guérir.

Au point de vue moral, en établissant, comme je viens de l'exposer, que l'homme ne doit accepter que les vérités expérimentales ou mathématiques, à l'exclusion absolue des vérités inductives dont le raisonnement nous donne la notion; en déclarant que le savant ne doit jamais s'occuper que du *phénomène*, et qu'il doit se garder de remonter

jusqu'aux causes cachées, jusqu'aux essences; en consacrant, dis-je, ces faux principes, le positivisme arrive nécessairement à proclamer que les mots de *Dieu, d'esprit, d'âme, de force, d'immortalité, doivent être exclus du langage de la science, parce que l'humanité n'a pas besoin de ces hypothèses et doit trouver sa loi en elle-même*. Le célèbre Laplace avait déjà formulé ce principe, personne ne l'ignore, bien avant Auguste Comte; mais tout le monde sait aussi qu'il n'était pas athée et qu'il reconnaissait dans la nature la nécessité d'une cause suprême.

Que deviendrait l'humanité si le positivisme pouvait s'établir? l'observation et l'expérience peuvent-elles d'ailleurs porter quelque fruit sans la raison, et leur subordonner celle-ci n'est-ce pas établir la plus grande des absurdités, livrer la société à tous les genres de malheurs et de crimes? Si cette subordination n'était pas repoussée comme immorale, illogique, ne pourrait-on pas, par exemple, appliquer le principe expérimental positif de la manière suivante: L'expérience prouvant que la fortune d'une foule d'individus parfaitement considérés et estimés, a eu pour source le vol exercé avec adresse, partant avec impunité, l'homme n'a plus aucune raison pour se garder du vol pratiqué dans ces conditions, afin d'arriver à la puissance et à la fortune; et puisque Dieu n'est qu'une hypothèse, il n'a pas à tenir compte de ses commandements.

Il existe, on le sait, une foule de faits, d'expériences et d'observations vulgaires du même genre, et nous devons demander où nous irions si on pouvait les interpréter ainsi. Peut-il y avoir une morale dans une société athée, et quel que soit le degré de civilisation qu'elle ait pu atteindre avant de le devenir, n'a-t-elle pas fatalement en per-

spective le chaos, la subversion, la démoralisation, enfin le règne de la force matérielle ou brutale ?

Dieu n'est qu'un mot, dit-on, mais ce n'est certes pas un mot vide de sens, puisque l'idée qu'il exprime existe, se retrouve chez tous les peuples, même les plus barbares. L'humanité, qui en a le sentiment, ne s'est pas réunie en congrès pour l'adopter. Le seul spectacle de la nature le lui a révélé d'abord ; ensuite l'étude des corps vivants, qui ne sont, à bien dire (le corps humain surtout), que la synthèse de l'univers. Unité de puissance, d'intelligence, d'harmonie, source première de l'amour, Dieu est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin des choses d'ici-bas. Douter de Dieu, c'est douter de soi-même ; aussi Voltaire a-t-il dit que s'il n'existait pas il faudrait l'inventer ; tandis que Spinosa, Auguste Comte, abstracteurs dévoyés de quintessence, après l'avoir renié ou mis en oubli, ont fini par comprendre la nécessité de cette éternelle clef de la voûte sociale, à laquelle on ne peut toucher sans compromettre à l'instant l'édifice, quelque solide qu'il soit.

L'inventeur de la philosophie positive chanta en effet (en 1846, si mes souvenirs me servent bien) une étrange palinodie à l'occasion de la mort d'une personne qu'il chérissait. Il s'avisa tout à coup de reconnaître que, dans son système, il n'avait pas tenu compte du cœur (lisez, s'il vous plaît, de l'âme), et, par suite de cette découverte, il établit aussitôt une religion de sa façon, à laquelle il attribua nécessairement un pape, un pontife, un clergé, un calendrier, des fêtes, des sacrements, enfin un culte dans toutes les règles. Seulement, comme il avait supprimé Dieu et avait déclaré hypothétique cette grande cause de la nature, sentant bien qu'il lui en fallait un absolument,

il établit que l'humanité s'adorerait elle-même, comme l'avait établi avant lui son maître Saint-Simon.

Or, ce qui avait déjà perdu le saint-simonisme, la religion nouvelle, perdit également la philosophie positive. La discorde éclata parmi ses adeptes, comme elle avait éclaté jadis parmi les disciples de Saint-Simon. Les uns déclarèrent qu'ils ne comprenaient pas la nécessité d'un culte; les autres, d'un avis opposé, différaient entre eux sur le genre de religion à adopter. Bientôt Auguste Comte se vit abandonné ou à peu près, et ne vit plus autour de lui qu'un petit nombre de disciples fidèles, qui se cotisèrent pour lui servir une pension de 5 000 fr. jusqu'à sa mort, survenue en 1856.

Telle est l'histoire très-succincte de la philosophie positive. Je vais prouver maintenant que le savant M. Littré, membre de l'Institut, qui en est devenu le chef après la mort d'Auguste Comte, et qui, le premier, en a fait l'application à la médecine dans le Dictionnaire de Nysten, au grand détriment de cet ouvrage, si estimable à d'autres points de vue; je vais démontrer, dis-je, que M. Littré n'a pas su apprécier nettement le véritable génie de l'art médical, et que son défaut de pratique bien connu rend cette erreur très-excusable. Pour bien comprendre en effet le génie d'un art, quel qu'il soit, il faut s'être livré longtemps à son exercice. Ainsi que l'a dit Hippocrate, il y a 2 200 ans : « la vie est courte, l'art est long, l'expérience est trompeuse, et le jugement difficile. » Qui ne sait aussi qu'on peut être docteur en médecine, savant de premier ordre, physiologiste, anatomiste, physicien éminent, sans pour cela mériter le titre de médecin, que porte à bon droit seulement l'homme qui a passé sa vie dans les

hôpitaux, ou qui n'a pu subsister qu'en se créant des moyens d'existence par l'exercice de l'art !

D'après M. Littré, la philosophie positive est la meilleure, l'unique base que l'on puisse donner à la médecine, parce qu'elle démontre aux gens de l'art que le dernier terme où ils puissent arriver dans leurs investigations est la connaissance des altérations, des propriétés normales des parties vivantes ; que c'est là son seul et véritable pivot, et que depuis que la médecine a atteint cette idée suprême (*risum teneatis*), tous les systèmes qui l'ont successivement bercée depuis Hippocrate sont tombés spontanément en désuétude.

Mais où sont-ils tombés en désuétude (je me hâte de le demander avant tout), les principes d'Hippocrate, de Galien, de Sydenham, de Haller, de Barthez, de Bichat, sinon dans la coterie médicale qui s'est formée à l'école d'Auguste Comte, étranger à la médecine, coterie dont M. Littré est le chef avoué, qui a ses représentants à l'Académie de médecine, à l'Institut, à l'École de médecine, et à laquelle une jeunesse imprudente et enthousiaste fait un piédestal sur le terrain le plus mouvant qu'il y ait dans l'univers? Faut-il conclure, de tout le bruit que fait la philosophie positive à son aurore et de son admission dans le Dictionnaire de Nysten, qui par sa nature même est un excellent moyen de propagande, puisqu'il est indispensable aux étudiants ; faut-il conclure, dis-je, de cette espèce de *fantasia*, que la médecine française en masse va devenir *positive*, *athée*, et suivre la bannière d'Auguste Comte le mathématicien ?

Que personne n'ait cette crainte : cette tentative du matérialisme avortera comme celles qui l'ont précédée ; en

province, à Paris même, on lève les épaules à son endroit, et l'opinion publique la réprouve. Vainement les positivistes serrent-ils sans cesse leurs rangs et veulent-ils s'organiser en *franc-maçonnerie cyclopéenne :* les cyclopes ne réussirent pas plus dans leur entreprise que les ouvriers de la tour de Babel, et le même sort attend leurs émules. Dieu, qu'ils nient, soufflera sur eux comme il a soufflé naguère sur les congrès de Liége, de Genève, et la confusion se mettra dans leurs rangs, pour le salut de l'humanité.

Mais, il est temps de le dire, M. Littré n'est pas en ce moment le seul savant de premier ordre qui continue Auguste Comte, et peut-être n'est-il pas le successeur qu'il avouerait s'il pouvait revenir ici-bas, car il n'est pas athée ; il s'accommoderait beaucoup mieux sans doute, à cause de son orthodoxie absolue, de M. Claude Bernard, professeur au Collége de France, etc.

Ce savant, dont la réputation est européenne, et à qui ses découvertes en physiologie et spécialement en toxicologie ont acquis cette juste célébrité, a été mal inspiré, je crois, en se posant en réformateur de la médecine et en quittant ses expériences pour faire du dogmatisme. Après avoir cherché à démontrer en effet, dans l'*Introduction à la médecine expérimentale,* que l'art de guérir est frappé d'immobilité par rapport aux autres sciences physiques, il propose, pour la faire entrer décidément dans la voie du progrès et des découvertes, de lui appliquer les méthodes d'investigation au moyen desquelles la physique, la chimie et la mécanique ont marché dans ce siècle à pas de géant, et ces méthodes, il les résume en système infaillible, dans sa doctrine du *déterminisme* (lisez, s'il vous plaît, athéisme, positivisme, panthéisme, fatalisme, car le déterminisme

est tout cela ou plutôt il y a en lui de toutes ces choses).

Me souvenant que je n'écris pas seulement ici pour les médecins, mais que je m'adresse en même temps à d'autres lecteurs moins habitués à l'aridité repoussante de certaines dissertations, je ne crois pas devoir rapporter aucun passage de l'*Introduction à la médecine expérimentale ;* car dans ce travail, qui est à la fois obscur, enveloppé, plein de contradictions, l'auteur semble avoir pris à tâche de justifier ce mot de Talleyrand, que la *parole n'a été donnée à l'homme que pour déguiser sa pensée ;* on sent, en le lisant, que n'ayant pas absolument le courage de son opinion, et que craignant de se montrer au public tel qu'il est, il veut laisser quelque doute sur la véritable nature de ses principes. Je me bornerai donc ici à déchirer tout simplement le voile qui les couvre, et à les formuler dans toute leur nudité, en les dégageant de la phraséologie équivoque dans laquelle ils sont véritablement noyés. Ces principes, les voici condensés en cinq ou six lignes :

Dieu n'existe pas ;

L'âme humaine n'existe pas ;

Il n'y a pas de force vitale, car la vie n'est qu'un mot qui veut dire ignorance ; *ce qu'on appelle ainsi n'est que la résultante de toutes les actions physiques, chimiques, mécaniques, qui se produisent virtuellement dans la matière.*

Si j'ai bien compris le savant professeur, habituellement si clair et si explicite, son déterminisme ne serait que le corollaire de la doctrine du hasard intelligent et créateur, une certaine forme du panthéisme allemand, et contiendrait finalement en germe toutes les erreurs familières au matérialisme, ces erreurs mille fois réfutées, ainsi que je l'ai déjà dit en commençant ce livre, qui s'obstinent à repa-

raître le plus souvent *avec les mêmes bas et la même cravate,* mais que le célèbre physiologiste du Collége de France a pris soin, cette fois, de déguiser sous un habit de sa façon. Néanmoins, je n'attendrai pas davantage pour le dire, M. Claude Bernard, à l'exemple de tous ses maîtres en matérialisme, ne s'est pas assez gardé du grand écueil de la contradiction; en le lisant avec attention, on sent qu'il pense à Dieu en dépit de lui-même, lorsqu'il nous dit, dans son introduction, que «par l'analyse, le savant a le sentiment de certaines causes sourdes devant lesquelles il est forcé de s'arrêter, sans avoir pour cela la raison première des choses». Il me paraît évident aussi qu'en admettant chez l'homme ce qu'il appelle l'*idée à priori*, l'*intuition,* le *pressentiment des lois de la nature,* l'*autorité de la raison,* M. Claude Bernard nous amène à soupçonner véhémentement qu'il ne fait pas, dans son système, abstraction absolue de ce que nous autres, pauvres arriérés, fidèles aux traditions de nos pères et aux enseignements de la philosophie *rococote,* continuons à désigner tout simplement sous le nom d'*âme,* qu'il ne nous semble pas nécessaire de changer pour un autre moins net et moins expressif.

Certes, personne plus que moi ne rend justice, j'ose le dire, au mérite si éminent du professeur du Collége de France, et n'apprécie mieux les services qu'il a rendus à la physiologie; mais on peut être physiologiste transcendant et se montrer faible en philosophie et même en médecine. Sous ce dernier rapport, voyons si le *déterminisme* est bien approprié au génie particulier et aux besoins actuels de l'art de guérir, s'il le fera progresser ou reculer.

N'ayant pas cessé, depuis quarante ans, d'exercer ou

d'enseigner la médecine dans de grands hôpitaux et sous les latitudes les plus opposées; m'étant livré, en outre, à partir de 1840, et avec une persévérance généralement connue, à l'étude particulière des épidémies, j'estime avoir quelque droit de donner mon opinion sur le caractère propre de la médecine. Eh bien! je le déclare en toute sincérité et sans m'arrêter le moins du monde à l'autorité de certains noms, la science médicale n'a et ne peut avoir qu'une certitude de probabilité aux yeux de quiconque l'a longtemps pratiquée et en apprécie sainement le caractère; c'est que la médecine a sans cesse à compter avec la vie, dont les phénomènes n'ont rien de constant, d'invariable, de syllogistique, et dérivent trop souvent de ces mêmes causes sourdes dont M. Claude Bernard veut bien reconnaître l'existence; c'est que la certitude mathématique n'appartient et ne peut appartenir qu'aux sciences physiques, auxquelles ce savant veut absolument, et contre toute évidence, assimiler l'anthropologie, à l'exemple de tous les grands matérialistes dont j'ai successivement rappelé les erreurs dans ce livre; c'est enfin, et pour tout dire en un mot, que le génie de l'art de guérir est psycho-matériel, comme celui de l'être qui en est le sujet spécial. Jamais il n'y eut de vérité plus saillante, plus vraie, plus exacte que celle-là, et tout médecin qui s'aveuglera sur elle n'aura jamais la clef de la science à laquelle il s'est voué. On peut calculer les phénomènes de la vie cosmique, ceux qui se produisent dans le règne inorganique, parce qu'ils découlent de lois que Dieu a établies sans les dérober d'une manière absolue à l'intelligence humaine; mais vouloir déterminer physiquement ou mathématiquement les phénomènes qui ont pour siége la matière organisée, et

cela *chez un être libre, voulant et pouvant, tel que l'homme*; admettre que ces phénomènes peuvent être prévus, calculés, c'est se tromper étrangement et méconnaître les modifications dynamiques qui font qu'un même phénomène peut se rapporter à des états bien différents, et donner lieu, toutes choses égales, à des indications radicalement opposées.

Je le dis donc avec regret, mais en même temps avec une profonde conviction, le *déterminisme* de l'illustre professeur du Collége de France, s'il pouvait être admis, vouerait l'art de guérir à une éternelle immobilité; je dis plus, il le ferait nécessairement rétrograder. Sa méthode est condamnée par l'expérimentation clinique, et sous ce rapport j'en appelle à tous les praticiens éminents et éclairés qui ne se sont pas bornés à faire le métier, mais qui n'ont jamais dégagé celui-ci de la science. Professer en effet que la médecine doit quitter le champ de l'observation, et renoncer absolument au baconisme, c'est énoncer la plus grave de toutes les erreurs, car, je le répète, les méthodes physiques, chimiques, mécaniques sont incompatibles avec son génie propre, et il existe entre les phénomènes de la nature brute et ceux de la nature vivante (je l'ai déjà fait observer en parlant de Magendie) un abîme qui ne sera jamais comblé. Je vais plus loin, je soutiens qu'il existe un autre abîme presque aussi profond et aussi large entre les phénomènes vitaux qui se produisent dans le corps de l'homme et ceux qu'on observe chez les animaux, et que par suite on ne doit qu'avec la plus grande réserve appliquer à l'anthropologie les résultats des expériences faites sur les derniers. J'affirme aussi, avec une foule de confrères éminents, que les vivisections induisent facile-

ment en erreur ceux qui s'y livrent avec l'idée préconçue de surprendre la nature sur le fait et de découvrir ce qu'on ne saura jamais positivement, ce que l'induction peut seule faire soupçonner quelquefois. Les causes de ces erreurs sont multiples, et je ne les détaillerai pas ici; qu'il me suffise de rappeler un seul fait, entre mille, pour appuyer ma thèse :

Afin de bien établir que l'estomac est inerte, passif, dans le vomissement, Magendie s'avisa un jour de remplacer cet organe, sur un chien vivant, par une vessie de porc; puis il injecta de l'émétique dans les veines de l'animal, et, des vomissements s'étant bientôt produits, il conclut à l'inertie de l'organe gastrique, conclusion qu'accepta l'Institut de France sur le rapport de MM. de Humboldt, Hallé et Percy; mais à quelque temps de là, un simple étudiant en médecine, qui devint ensuite un médecin distingué, M. Isidore Bourdon, démontra sans réplique, devant la Faculté de médecine de Paris, que cette expérience était fausse, et qu'il fallait au contraire en conclure au rôle actif et très-actif de l'estomac dans le phénomène du vomissement. Pourtant l'opinion de Magendie avait régné plusieurs années dans le monde savant, et le grand Cuvier lui-même, qui l'avait étayée de son autorité, se vit forcé d'en faire amende honorable.

De telles déceptions sont communes à tous les expérimentateurs, et M. Cl. Bernard n'en a pas été exempt plus que les autres. Qu'il me suffise à ce sujet de rappeler, par exemple, que le phénomène de la *sensibilité récurrente*, dont il a fait la base de sa physiologie du système nerveux, mérite à peine, d'après d'autres expérimentateurs, d'être regardé comme un fait de physiologie générale.

Je le répète, il est facile de s'égarer, de prendre le faux pour le vrai, lorsqu'on se livre aux vivisections, parce que, dans l'immense majorité des cas, on fait les expériences avec la pensée bien arrêtée d'avance d'obtenir tel ou tel autre résultat, et que cette idée préconçue met forcément en jeu l'esprit de personnalité et l'amour-propre des expérimentateurs ; mais, alors même que les vivisections seraient pratiquées au milieu de circonstances toutes favorables aux intérêts de la vérité, pourraient-elles éclairer, autant qu'on le croit, la physiologie humaine? Je n'hésite pas à me prononcer pour la négative, parce qu'en dépit de leurs apparentes analogies, les organismes humain et bestial diffèrent radicalement entre eux, et que leur assimilation absolue ne peut qu'enfanter des systèmes plus ou moins douteux, hasardés ou inexacts. La raison de ce fait, c'est que chez les animaux il n'y a que la vie, une sensibilité et une intelligence très-inférieures, tandis que chez l'homme les phénomènes vitaux sont sans cesse modifiés par l'action de l'âme et la sensibilité la plus exquise. Je ne saurais mieux faire du reste, pour achever de convaincre ceux qui me lisent, de la réalité de cette différence, que de les renvoyer à l'introduction de ce livre et à ce que j'ai dit de la différence radicale qui existe entre le singe et l'homme. Qu'on ne l'oublie jamais, *entre l'homme et les animaux même les plus voisins de lui, il y a les merveilles de la psychologie, les mystères de l'âme, qu'il faut accepter en tant que mystères, comme formant le caractère propre, essentiel de l'humanité, et non pas de l'animalité, deux choses qui ne doivent jamais être confondues.*

En effet, observe-t-on chez les brutes cette action réciproque du moral et du physique, qui chez l'homme place

les phénomènes vitaux dans des conditions tout à fait particulières, et cela pour ainsi dire à chaque minute? Voit-on jamais les animaux devenir matériellement malades par le fait de peines morales ; les voit-on tomber dans le spleen, dans la folie, dans des fièvres de mauvais caractère, sous l'influence de l'amour contrarié, de l'ambition, de la jalousie, etc., etc.? La mort subite est-elle aussi fréquente chez eux que chez nous, par le fait de la colère, et cette passion agit-elle sur leurs femelles lorsqu'elles allaitent, de manière à convertir subitement leur lait en un véritable poison capable de tuer leurs petits? Les vétérinaires sont-ils forcés d'étudier avec soin, à l'exemple des médecins, le tempérament, l'idiosyncrasie, le caractère, les habitudes, les prédispositions héréditaires de leurs malades?

Je n'en finirais pas, on le comprendra sans peine, si je voulais continuer ici le parallèle, et passer en revue toutes les circonstances qui ne permettent pas d'assimiler la physiologie, la pathologie et la thérapeutique de l'homme à celles des animaux. La médecine expérimentale, telle que la rêve M. Claude Bernard, pourrait peut-être convenir à ces derniers; mais l'observation clinique fécondée par l'analyse philosophique et par l'induction est la seule méthode qu'appellent la double nature de l'homme, le caractère psycho-matériel de la plupart de ses maladies et la variété des éléments de destruction qu'il porte en lui-même. L'humorisme, le solidisme, le chimisme, l'animisme, le vitalisme, ont fait leur temps dans la science; l'organicisme, l'organopathie, la médecine expérimentale, auront bientôt fait le leur, et sur les ruines de tous ces systèmes s'élèvera, comme je l'ai dit un peu plus haut, le psycho-matérialisme,

qui inscrira sur sa bannière ces mots caractéristiques : *Homo duplex; mens sana in corpore sano,* afin de rappeler sans cesse aux gens de l'art que l'étude de l'anatomie et des autres sciences physiques ne saurait leur suffire, et qu'ils doivent y ajouter celle de la philosophie, de la psychologie surtout, parce que tous les phénomènes qui se produisent dans l'homme sain ou malade ont une double origine, une double nature comme lui, et résultent de l'influence réciproque de l'âme et du corps.

A propos de cette influence qui imprime à toutes nos actions, à tous nos besoins, à toutes nos souffrances, un caractère mixte organico-dynamique, je raconterai, en terminant ce chapitre, une anecdote historique assez peu connue, et que je voudrais pouvoir rapporter dans le style naïf du chroniqueur qui me l'a fournie, mais que je n'ai plus malheureusement à ma disposition. Elle prouvera une fois de plus que les principes du psycho-matérialisme sont aussi anciens qu'ils sont vrais.

Lors de la cession de notre belle et riche comté de Provence par le bon roi René d'Anjou, son dernier souverain, en 1426, Louis XI, qui était venu jusqu'à Lyon à la tête d'une petite armée, pour la conclusion de cette affaire, s'émerveilla tellement de la vigueur, de la bonne mine et surtout de la jovialité de son oncle René, qui n'avait pas moins de 76 ans, qu'il le pria avec instance de lui indiquer les remèdes dont il usait pour se maintenir en si bon état malgré son grand âge. Mon médecin, maître Coictier, lui dit-il, est un savant homme; mais il ne sait pas, ou ne veut pas me guérir, car peut-être est-il vendu à mes ennemis. —Je ne prends aucun remède et je consulte fort peu mon myre, lui répondit René ; mais ayant mis tous mes mal-

heurs aux pieds de Jésus-Christ, mon divin seigneur et maître, je me tiens le plus possible en gaieté, en paix avec ma conscience, et je fais autour de moi le plus de bien que je peux.

En effet, ajoutait le chroniqueur, malheureux dans toute ses entreprises et malgré sa bravoure sur les champs de bataille, successivement dépouillé de tous ses états, sauf la Provence, le vieux roi de Sicile avait trouvé les meilleures consolations dans la culture des lettres et des arts, qu'il aimait passionnément, et consacrait sa vie au bonheur de ses sujets; autour de lui ce n'étaient plus que fêtes, bals champêtres, concerts, mascarades, jeux de tout genre, dont il prenait sa part, sans se souvenir le moins du monde de son rang; aussi était-il adoré des Provençaux, qui ont encore aujourd'hui la religion de sa mémoire.

En revanche, le sombre tyran qui gouvernait alors la France, et qui à cette époque avait à peine atteint sa cinquantième année, ressemblait déjà à un vieillard décrépit, par le seul effet des passions haineuses et violentes qui l'agitaient sans cesse: il avait le teint jaune et bilieux, les yeux rouges et échauffés, les joues flasques et flétries, et il *était évident que sa méchante âme portait le trouble dans son triste corps. Aussi bien ne cessa-t-il pas d'aller de mal en pis, finit par tomber dans un épuisement mortel, et par s'éteindre dans le mal caduc; tant il est vrai que, pour se bien porter et vivre longtemps heureux, il faut avant tout avoir l'esprit tranquille, le caractère bienveillant et la conscience nette!*

CHAPITRE X

Impossibilité absolue d'appliquer les mathématiques à la médecine. — Opinions à ce sujet de *Cabanis*, *Buffon*, Frédéric Bérard; si Auguste Comte avait été médecin, il n'aurait pas tenté de faire cette application.—Dernier mot sur le positivisme: non-seulement il serait funeste aux progrès de l'art de guérir, mais encore il porterait une atteinte profonde à sa moralité et à sa considération.

Saint-Brieuc, août 1867.

Je continue mon appréciation du caractère propre de l'art médical; c'est d'ailleurs un sujet sur lequel je pourrais écrire un volume sans l'épuiser, mais que je ne ferai qu'effleurer ici, pour ne pas fatiguer les personnes étrangères à l'art, auxquelles ce livre s'adresse principalement.

Je viens de dire que, dans le corps de l'homme, et en général dans tous les corps vivants, le même phénomène peut tenir à une foule de causes radicalement différentes les unes des autres, et dont la recherche est d'autant plus difficile qu'elles sont pour la plupart internes, natives, congéniales. Il suffit, pour le comprendre, même sans être médecin, de se rappeler les manifestations incessantes d'activité qui sont propres aux corps vivants et qui n'ont rien d'analogue dans les corps inorganiques, auxquels le positivisme les assimile. Les premiers sont en effet le siége d'un mouvement continuel de décompo-

sition et de recomposition par lequel ils s'entretiennent et durent plus ou moins longtemps, à l'aide duquel les tissus organiques se renouvellent sans cesse.

Or, ces actions et réactions vitales sont, toutes choses égales, variables selon l'âge, le sexe, le tempérament, les habitudes, le régime, l'hérédité, les vices du sang ou de l'innervation, enfin selon le caractère idiosyncrasique des individus. On reconnaît, en effet, spécialement au lit du malade, que la force vitale considérée dans les mêmes conditions de milieu, est plus ou moins intense ou résistante selon les sujets, qu'elle se montre parfois toute puissante et véritablement médicatrice chez les plus chétifs, les plus débiles en apparence, tandis qu'elle languit et n'est capable d'aucun effort salutaire chez des hommes qui paraissent solides et vigoureux. Comment donc soumettre le corps humain et son dynamisme aux lois du calcul mathématique, avec une causalité si obscure et des effets, des phénomènes si variables sous le double rapport de l'origine et de la portée?

On sait que le berceau de l'école iatro-mécanique, ou iatro-mathématique, a été la patrie de Galilée: que les découvertes faites par cet immortel génie avaient passionné pour les sciences physiques le napolitain Alphonse Borelli, du reste excellent mathématicien, qui est généralement considéré comme le chef de cette école, dont il jeta les bases dans son ouvrage intitulé: *De motu animalium*, et qui fit plus tard fortune en Angleterre.

Tandis qu'en iatro-chimie il n'est question que de fermentations, de distillations, de combinaisons, d'affinités, etc., en iatro-mécanique tous les phénomènes vitaux étaient calculés avec précision, et on n'y parlait que de *tritura-*

tions, de *frottements*, de *cribles*, de *leviers*, de *cordes*. D'après Borelli, par exemple, le cœur n'était autre chose qu'une pompe aspirante et foulante à la fois, par laquelle s'accomplissait la circulation; mais comme il avait calculé les forces des fibres du cœur suivant les principes d'une théorie toute géométrique, il exagéra la somme, qu'il fit monter au poids immense de 180 000 livres.

Sans doute, il suffit à un mathématicien, à un élève de notre savante école polytechnique, par exemple, qui est tout bourré de calculs, de jeter un coup d'œil sur l'économie animale, pour y constater qu'à la rigueur le jeu de divers systèmes organiques rappelle celui des machines que l'homme construit à l'aide de ses connaissances mathématiques: on peut y trouver des leviers, des engrenages, des poulies, des cordes, etc., etc. Mais en admettant qu'aucune de ces analogies ne soit forcée, et ce point est certes plus que contestable, ne faudra-t-il pas toujours tenir compte du directeur et du moteur de cette machine. Je viens de dire que Borelli avait évalué à 180 000 livres la force qui oblige le cœur à se contracter; et cependant ce médecin était regardé comme l'un des meilleurs mathématiciens de l'Italie. C'est que l'expérience démontre à quiconque le lui demande, qu'il est extrêmement difficile, à peu près impossible d'évaluer avec justesse les phénomènes purement physiques qui se produisent dans l'économie animale; tout au plus est-il permis de calculer avec un certain succès, comme l'a fait Barthez, les mouvements *progressifs* de l'homme et des animaux, l'action combinée ou successive que différents muscles exercent sur les os auxquels ils sont attachés.

Mais en dehors de ces explications mécaniques de la

locomotion, qui deviennent très-utiles au chirurgien dans le traitement des fractures, des luxations, etc., il faut considérer les connaissances mathématiques ou mécaniques comme très-accessoires pour le physiologiste ; tout au plus peuvent-elles imprimer à son esprit, en général un peu trop enclin à la spéculation, un caractère plus positif. En subissant leur influence au-delà d'une certaine mesure, il cesserait d'être médecin, pour devenir tout simplement orthopédiste ou mécanicien.

Quand donc cessera-t-on de méconnaître le génie particulier de l'art médical, d'en fausser la nature et la mission, et de le rendre même plus nuisible qu'utile, en lui donnant pour base le calcul mathématique ou positif ? Cette erreur, que commirent, avant Auguste Comte et M. Littré, les médecins des anciennes écoles *iatro-mécaniques*, n'est pas digne, en vérité, d'occuper le monde scientifique au XIXe siècle, car il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la médecine, pour constater sur-le-champ que de longue date elle en a fait justice, et que la nouvelle exhibition qu'on en fait à cette heure, dans la lanterne magique des systèmes, ne sera pas de longue durée.

« J'ai déjà fait remarquer plusieurs fois, dit Cabanis dans son ouvrage intitulé : *Réforme de la médecine*, combien les tentatives faites jusqu'à présent pour appliquer la géométrie et l'algèbre aux parties les plus importantes de la médecine avaient été infructueuses ; *je reviens encore sur ce sujet, parce qu'il est très-important, et que l'exemple des sciences mathématiques est le plus propre à faire sentir avec quelle réserve les idées des sciences étrangères doivent être portées dans la médecine. Les phénomènes vivants dépendent de tant de ressorts inconnus, tiennent à tant de*

circonstances dont l'observation cherche vainement à fixer la valeur, que les problèmes, ne pouvant être posés avec toutes leurs données, se refusent absolument au calcul. »

« Et quand les mécaniciens et les géomètres (ajoute Cabanis, dont j'aime, en pareille matière, le témoignage) ont voulu soumettre à leurs méthodes les lois de la vie, ils ont donné au monde savant le spectacle le plus étonnant et le plus digne de toute notre réflexion. Les termes de la langue dont ils se servaient étaient exacts; les formes du raisonnement étaient sûres, et tous les résultats étaient pourtant erronés. *Il y a plus : quoique la langue et la manière de s'en servir fussent les mêmes pour tous les calculateurs, chacun d'eux trouvait un résultat particulier, différent.* »

Buffon exprime à peu près les mêmes idées, mais sous une autre forme, dans son *Histoire naturelle:* « Il me semble, dit-il, que certains philosophes (les mathématiciens et les mécaniciens), en admettant des principes mécaniques, n'ont pas senti combien ils rétrécissaient la philosophie; ils n'ont pas vu que, pour un phénomène qu'on pourrait y rapporter, il y en avait mille qui étaient indépendants. L'idée de ramener tous les phénomènes à des principes mécaniques est assurément grande et belle; ce pas est le plus hardi qu'ait pu faire la philosophie, et c'est Descartes qui l'a fait; *mais cette idée n'est qu'un projet.* Le défaut de la philosophie d'Aristote était d'employer comme causes tous les effets particuliers; le défaut de celle de Descartes est de ne vouloir employer comme causes qu'un petit nombre d'effets généraux, en donnant l'exclusion à tout le reste. »

« La médecine (dit à son tour Frédéric Bérard, l'un des

médecins les plus éminents de ce siècle, et qu'une mort prématurée a malheureusement enlevé à la science, dont il était une des plus éclatantes lumières), la médecine a une certitude à elle, qu'il importe beaucoup de distinguer de celle qui est propre à des sciences d'un autre ordre. Cette certitude est une *certitude de probabilité, et non pas d'évidence logique ou mathématique. La médecine s'appuie sur des calculs de probabilité tirés de données expérimentales nombreuses et variées, susceptibles de s'enchaîner entre elles dans tous les rapports, dans tous les degrés, dans toutes les nuances possibles ; mais la solution des problèmes qu'elle présente n'a jamais la précision qui est exigée dans les sciences physiques ou mathématiques, qui reposent sur des données simples, constantes, toujours les mêmes et dans le même état. Elle ne peut pas se soumettre à la rigueur du calcul. La médecine est parfaitement analogue, sous ce rapport, à la science des gouvernements ou à l'art militaire, ainsi que l'ont très-bien démontré Zimmermann, Barthez, Cabanis et tous les grands maîtres.* »

On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur, a dit Brillat-Savarin, et je dirai à mon tour, paraphrasant cet aphorisme du roi des gourmets : on devient docteur en médecine, mais on naît médecin. En effet, pour être à la fois un théoricien et un praticien capable, le *labor improbus* ne saurait suffire; comme pour réussir en poésie, en peinture, en musique, en art militaire, il faut avant tout certaines aptitudes, certains dons naturels, un certain tact, qui n'appartiennent pas au commun des hommes, même parmi ceux qui se croient appelés. L'*inspiration* joue, en effet, un très-grand rôle dans l'exercice de l'art médical, et si l'on cherche la raison de ce fait, on la trouve préci-

sément dans le caractère propre d'une science qui n'est, ne peut être positive, qu'on chercherait en vain à rendre telle, et qui, par sa nature, ne saurait devenir l'objet de règles fixes, invariables. Oui, le médecin a ce point de contact avec le général d'armée, qu'après avoir comme lui projeté un ordre de bataille et calculé d'avance les meilleurs moyens de vaincre, il est souvent forcé de renoncer à ses plans, à ses calculs, et d'en improviser d'autres tout à fait opposés, afin d'arriver aux mêmes résultats : or, le génie seul peut donner cette aptitude au général d'armée et au médecin. Nos meilleurs généraux ne sont certes pas sortis de l'École polytechnique, mais bien des rangs de l'armée ; beaucoup d'entre eux ont été illettrés ou à peu près ; de même les médecins les plus constamment heureux n'ont pas été, sans contredit, les plus versés dans les sciences physiques ou positives, mais plutôt ceux-là qui ont étendu, aidé leurs aptitudes natives, leur génie médical, par les bonnes méthodes philosophiques. L'histoire de l'art le démontre d'une manière éclatante.

Pourquoi le vieux praticien se montre-t-il plus réservé, en matière de diagnostic et de pronostic, que le jeune docteur qui sort à peine des bancs? Tout simplement parce que l'expérience lui a démontré que cette réserve est nécessaire même dans les cas qui paraissent de prime abord les moins douteux et les plus faciles. Façonnés par cette expérience au caractère propre de leur art, ils ne jugent, n'agissent qu'avec prudence, circonspection, et font toujours une large part aux complications et aux déceptions possibles, parce qu'ils savent que les phénomènes sont instables, fallacieux, et que la thérapeutique est sujette à faire défaut dans les mêmes cas où elle s'est montrée le

plus souvent puissante. Je pourrais prouver ces assertions par une foule de faits concluants et curieux tirés de ma pratique ; mais, je le répète, je ne saurais me tenir que sur le terrain des principes généraux, dans un travail comme celui-ci, et je dois éviter d'entrer dans des détails qui le compliqueraient d'une manière fâcheuse.

On m'objectera, sans doute, que le Père de la médecine a tenté d'assujétir les crises, dans les maladies, à la loi du calcul basé lui-même sur l'observation attentive des signes et des symptômes ; mais quel est le clinicien qui n'a pas expérimenté que si la réalité des crises ou des efforts de la nature, dans le cours des maladies, ne peut faire l'objet du moindre doute, leur calcul est loin d'être toujours facile et même possible? Hippocrate lui-même, l'immortel auteur de cette doctrine, n'a certes pas cru lui-même à son exactitude absolue, et ne l'a pas proposée comme telle ; il possédait à un trop haut degré le génie de la médecine, pour pouvoir commettre cette faute.

Je pourrais faire valoir ici, à l'appui de la thèse que je soutiens sur le génie particulier de l'art de guérir, le témoignage de la plupart des princes de la médecine, que j'ai déjà évoqués pour la confusion de l'athéisme et du matérialisme, mais je crois parfaitement inutile d'en venir là ; d'ailleurs, il sera toujours possible de le faire en cas de controverse. Qu'il me suffise de dire pour le moment, et pour qu'on ne me regarde pas comme un de ces métaphysiciens purs qui jadis obscurcirent la science par leur exclusivisme, qu'il me suffise, dis-je, d'établir en principe que la médecine doit à la fois s'éclairer par le raisonnement et par l'expérience, si elle veut marcher, quoique lentement (car chez elle le progrès ne peut être rapide).

dans la voie des grandes découvertes. Le raisonnement philosophique privé des secours de l'expérience serait pour elle un guide peu sûr, et j'en dirai autant de l'expérience privée du contrôle de la philosophie ; ce n'est que par l'union féconde de ces deux choses qu'on pourra, procédant de l'analyse à la synthèse, arriver à reconstituer la vraie doctrine, oubliée à Paris depuis si longtemps, mais que les vrais praticiens n'ont certes pas abandonnée dans cette ville, et laquelle il serait facile de prouver qu'ils doivent même à cette heure leurs succès cliniques; car on peut-être organicien, voire même positiviste, en paroles, mais au lit du malade on demeure hippocratiste, afin de ne pas se vouer à des déceptions et à des revers. C'est ce que voulut bien m'affirmer, un jour que je venais de faire en sa présence ma modeste leçon de clinique, l'éminent professeur qui est chargé de l'inspection des écoles de médecine en France. Comme cette leçon avait précisément pour sujet les applications de l'analyse philosophique au diagnostic, au pronostic et au traitement des maladies, et que j'y rappelais l'abandon qu'on en faisait à Paris, M. Denonvilliers voulut bien, à la fin, rectifier mes idées sur ce dernier point. « *Les principes que vous venez de rappeler*, me dit-il, *ne sont oubliés nulle part, croyez-le, pas plus à Paris qu'ailleurs, car ce sont les principes de tous les bons médecins de toutes les écoles.* »

Est-ce sérieusement que la médecine d'Auguste Comte, le polytechnicien, affiche la prétention de détrôner Hippocrate, Sydenham, Barthez, Bichat, et même Rostan ? car enfin l'organicisme est sans doute un système exclusif péchant par l'oubli de la dualité de l'être humain, comme je l'ai fait voir ; mais, bien que radicalement insuffisant,

il ne saurait être mis dans la balance avec le positivisme.

Je ne sais si je ne l'ai pas déjà dit, Auguste Comte n'était pas médecin, et je ne connais, parmi ses continuateurs, aucune grande personnalité médicale, dans la véritable et rigoureuse acception de ce mot. J'y vois des anatomistes, des vivisecteurs, des chimistes, et pas un médecin. Or, je le répète encore : *Ubi desinit physicus, medicus incipit.* Aussi doit-on considérer comme tout à fait éphémère l'exhibition positiviste du moment. En se buttant contre l'art de guérir, dont j'ai démontré le caractère particulier, ce système s'est en quelque sorte tendu un piége à lui-même, comme le firent si souvent les sciences physiques ; après s'être assimilé ce qu'il y avait de bon pour elle dans ces sciences, la médecine les a repoussées de son sein comme des étrangères. Le positivisme aura incontestablement le même sort, et l'*erreur* n'étant plus souvent ici-bas (je le disais naguère dans mon dernier travail *sur la question sanitaire*) que le *criterium* des vérités utiles à l'humanité, il y a lieu de penser, d'admettre que la *Providence* n'a inspiré ces prétentions aux positivistes que pour substituer à la doctrine de Rostan quelque chose de plus incompatible encore avec notre art, afin de faire rentrer l'École de Paris sous le giron de Bichat. Quant à moi, médecin rétrograde, fossile, antédiluvien, j'ai cette intime conviction, et j'espère que l'avenir la justifiera....

Il me suffirait sans doute, pour démontrer cet horoscope du positivisme, de donner ici quelques extraits de sa théorie de la maladie et de la santé, de son système sur les fonctions du cerveau, etc., etc.; mais, je le dis en toute sincérité, ce serait lui accorder trop d'importance, et je me contenterai d'affirmer ici (promettant d'ailleurs de le

prouver en cas de besoin) qu'il n'y a rien de médical, que tout est étrange, obscur, excentrique, dans les principes de la médecine dite *positive*. Pendant son règne éphémère à Paris, terre classique des nouveautés, elle pourra faire la fortune et la réputation de ses principaux adeptes ; mais vouée, dès sa naissance, à la mort éternelle, par le seul fait de l'athéisme dont elle se fait gloire, elle ne fera que passer dans le noble champ d'une science qui appartient plus qu'aucune autre à Dieu, puisqu'elle n'est, en vérité, qu'une émanation de sa miséricorde et de sa charité envers l'espèce humaine.

Je ne dirai rien ici de la démoralisation qui serait la conséquence du système philosophique d'Auguste Comte, s'il pouvait s'implanter au sein de l'École de Paris. Pourquoi se préoccuper, en effet, d'une éventualité que je considère, pour ma part, comme impossible? Je me bornerai donc à rappeler, qu'avec les pouvoirs *exorbitants* que la société confère au médecin, pouvoirs qui échappent à tout contrôle et que la conscience seule peut réfréner, il deviendrait un véritable fléau s'il pouvait oublier un seul instant le serment d'Hippocrate et les principes de haute morale qu'il consacre. Trop de faits regrettables, d'événements significatifs, de scandales fâcheux, sont venus, dans ces derniers temps, donner l'éveil à l'opinion publique, pour que j'insiste sur ce point. A Dieu ne plaise que j'étale ici ces plaies, ces hontes d'une profession dont la sévère probité fut jadis proverbiale, et qui par elle s'éleva si haut dans l'estime des peuples et des rois ! mais je me permettrai de dire aux autorités chargées de surveiller et de dispenser l'enseignement médical :

Ne permettez jamais à l'athéisme d'envahir nos écoles,

et faites bonne garde dans ce but, si vous avez à cœur les intérêts les plus précieux de la société ; n'oubliez pas qu'en réalité le médecin jouit du droit de vie et de mort ; que l'état civil reçoit, les yeux fermés, ses déclarations de naissance et de décès ; qu'il suffit d'une simple attestation de sa part pour faire enfermer dans une maison de fous l'homme le plus raisonnable ; que, dans une foule de procès criminels, il est en quelque sorte le bras droit de la Justice ; que le mari lui confie sa femme, le père ses enfants ; enfin, qu'il est appelé à exercer les diverses magistratures sanitaires ayant pour but d'empêcher l'importation des pestes, d'obvier à l'influence pernicieuse de certaines industries, etc.. etc. Certes ! aucun autre ministère ne résume en lui de plus hautes attributions, une plus rude responsabilité, et la société aurait de grands dangers à courir s'il pouvait jamais écheoir à des hommes, je ne dirai pas sans religion, mais sans morale et sans conscience, regardant Dieu comme une hypothèse et l'immortalité comme une fable absurde. Tous les vrais médecins qui ont à cœur la considération et l'honneur de leur profession sont dans les mêmes sentiments, partagent les mêmes craintes, et j'ai l'intime conviction qu'ils estiment, avec moi, que la création de conseils de discipline au sein des écoles serait la meilleure digue à opposer aux mauvaises passions, à l'immoralité, au charlatanisme, à l'industrialisme, à l'esprit d'irréligion, qui tendent à les envahir. La médecine est en effet, comme elle le fut toujours, très-chatouilleuse à l'endroit de ses libertés professionnelles, et il me semble que l'avertissement, l'amende, le blâme, la réprimande, la mise en disponibilité, seraient plus facilement acceptés. émanant de cette prudhomie médicale, que s'ils était pro-

noncés directement par l'autorité compétente. Du reste, je ne veux rien préjuger ici sur les conditions dans lesquelles devraient être établis ces conseils de discipline, sur la nature des affaires dont ils auraient à connaître, etc., toutes ces questions devant être étudiées préablement par des commissions d'experts présidées par un représentant du ministre de l'Instruction publique.

Je n'ignore pas que beaucoup de médecins s'élèveront contre le vœu que je viens de formuler; qu'ils protesteront d'avance contre toute juridiction ayant pour but de borner la liberté, l'indépendance médicales, et de les empêcher de dégénérer en licence; mais, outre que parmi ces médecins, le plus grand nombre a un intérêt personnel et direct dans cette licence, il faut supposer que les autres ne sont pas les meilleurs juges de nos besoins du moment, et ne considèrent la question qu'à son point de vue le plus étroit, le moins élevé. Aussi leur conseillerai-je, en terminant, de bien réfléchir à la grave position de la médecine en France, de se remémorer les scènes du congrès de Liége, celles du grand amphithéâtre de l'École de Paris, et de relire avec attention la pétition de M. Giraud, que j'ai eu soin d'annexer à ce chapitre; car, je le déclare hautement, comme citoyen, comme médecin professeur, j'en approuve à la fois l'esprit et les termes, et si jaloux que je sois de la liberté de la chaire médicale au point de vue doctrinal, j'estime qu'elle ne saurait aller jusqu'à permettre l'enseignement de l'athéisme.

PÉTITION AU SÉNAT

De M. **GIRAUD**, Rédacteur du *Journal des villes et des campagnes.*

« Messieurs les Sénateurs,

» Des moralistes indulgents plutôt que sévères signalent la décadence continue de la moralité, de la conscience publiques, et le développement parallèle de certaines doctrines contre lesquelles, dernièrement encore, votre haute assemblée a si énergiquement protesté. On agit comme on pense ; c'est là une de ces vérités qui souffrent peu d'exceptions.

» Si ces doctrines détestables semblent retrouver aujourd'hui quelque crédit, c'est qu'elles ont leurs chaires dans plusieurs de nos grands établissements d'enseignement public. Nous ne voulons nommer personne, mais nous prétendons avoir le droit de dénoncer les doctrines. A l'École de médecine, nous avons recueilli cette phrase : « *La » substance nerveuse a pour propriété la pensée, et quand elle » meurt, celle-ci ne va pas retrouver une seconde vie dans un monde » meilleur.* » Un autre professeur, quelques jours après, faisait en ces termes l'apologie de Malthus : « *Là où croît l'aisance s'accroît aussi » la sollicitude paternelle, en vertu de laquelle on* MÉNAGE *le nom- » bre de ses enfants* ». Enfin, car il faut se borner, nous avons entendu ces tristes paroles : « *La matière est le Dieu des savants... Si » le singe a une âme, l'homme en a une aussi ; sinon, non.* » Et comme des paroles on passe vite aux actes, nous avons vu un médecin de la Salpétrière plaisanter, devant les étudiants, une pauvre femme qui portait sur sa poitrine une médaille de la Vierge. Des faits analogues se renouvellent tous les jours dans les hôpitaux.

» Lorsque les élèves, dans des scènes violentes, et *sous les yeux même du professeur*, se sont risqués à affirmer publiquement le plus

grossier matérialisme, ils ne faisaient que répéter les leçons de leurs maîtres; ils ne sont pas les premiers ni les seuls coupables.

» Voilà les faits. Ils valent mieux que des généralités toujours vagues; d'ailleurs, ils ont de nombreux témoins, et il est impossible de les nier.

» Il y a des vérités qui sont le patrimoine de l'humanité, et sur lesquelles il devrait être défendu de porter la main, parce qu'elles sont les premières assises de l'ordre social. L'aveu d'un matérialiste autorisé nous suffit : « Il faut, dit-il, continuer d'enseigner l'immortalité de l'âme » pour le salut public en général, afin que les faibles et les méchants » prennent le vrai chemin par crainte et par espérance. » Il importe donc d'opposer la défense à l'attaque, par la liberté de l'enseignement supérieur. Les services que les hommes d'ordre rendent aujourd'hui à la société dans l'enseignement primaire et secondaire, ils les continueraient dans des Universités libres.

» La liberté de conscience demande également que la haute instruction soit distribuée par tous. Un catholique, un protestant, un juif, est à chaque instant blessé dans ses croyances par les leçons de certains professeurs officiels. La liberté de l'enseignement supérieur permettrait à chacun de choisir ses maîtres. Peu importe où les élèves étudient, à Louvain ou à Gand, s'ils justifient devant l'État de la valeur de leurs connaissances scientifiques.

» Enfin, les sciences ont beaucoup à gagner à la libre concurrence. La liberté de l'enseignement ferait naître des Universités rivales; on verrait alors ce que vaut cette prétention qu'a le matérialisme de représenter la science. Aussi bien la méthode expérimentale doit se borner à rechercher les lois de la nature; si elle affirme le matérialisme, elle usurpe, elle sort de son domaine légitime qui est celui des phénomènes naturels, et compromet la science en la détournant de sa véritable voie. Une chaire de chimie ou de thérapeutique n'est pas une chaire de philosophie.

» En résumé, au nom de la morale publique, de l'ordre social, de la liberté de conscience, du progrès de la science,

» Les soussignés :

» 1° *Appellent l'attention du Gouvernement sur l'enseignement de certaines de nos Facultés ;*

» 2° *Ils demandent, comme le seul remède à la propagation des funestes doctrines qu'ils signalent, la liberté de l'enseignement supérieur.*

» Pour chacun de ces motifs, qui peuvent être examinés séparément par le Sénat, ils sollicitent de vous, Messieurs les Sénateurs, le renvoi de leur pétition aux ministres compétents.

» Léopold GIRAUD. »

DOCUMENTS A L'APPUI.

Les deux chapitres qu'on vient de lire, et qui contiennent l'histoire abrégée du positivisme et le jugement que je porte sur lui, sous le rapport médical, avaient été écrits en Bretagne depuis plusieurs mois, lorsque le compte-rendu de la séance publique de rentrée des Facultés à Aix en Provence (19 novembre dernier), m'a apporté le document suivant, dont l'importance sera facilement comprise, puisqu'il émane d'un homme éminent dont la compétence ne sera pas sans doute déclinée, de M. Philibert, professeur de philosophie à la Faculté des lettres.

Il m'est d'autant plus agréable de faire connaître son appréciation du positivisme et des tendances de la philosophie moderne, qu'il appartient, précisément comme moi, à cette Université sur laquelle pèsent sans cesse des accusations de matérialisme et d'athéisme. Voici les passages les plus remarquables de son discours :

« Ce qui attire aujourd'hui l'attention, c'est ce qui touche aux intérêts matériels, c'est l'industrie et ses merveilles, ce sont les applications utiles. Pour ceux qui aiment encore les recherches désintéressées, ils trouvent une ample matière dans les progrès non interrompus des sciences spéciales : cette multitude toujours croissante de faits nouveaux qu'accumulent des milliers d'observateurs, les expériences ingénieuses et frappantes de nos illustres physiologistes, la critique historique et philologique, la comparaison des langues et des traditions des différents peuples, en un mot les faits de toute sorte, les faits de la nature et de la société, voilà ce que l'on étudie curieusement. Mais la spéculation est délaissée.

» Une école qui acquiert de jour en jour plus d'influence, l'école positiviste, justifie ces tendances et les érige en système. Elle déclare

que le savoir humain ne peut avoir qu'un seul objet, les faits, et rien que les faits. La connaissance des causes nous est à jamais inaccessible. Toute théorie doit être confirmée par l'observation : aucune affirmation n'est certaine, si elle ne peut être vérifiée expérimentalement. La philosophie doit se borner à réunir et à coordonner les résultats généraux des sciences spéciales, des mathématiques, de la physique, de la physiologie, de l'histoire. Toute spéculation sur les réalités invisibles, sur les causes premières, sur l'essence des êtres, doit lui être interdite.

» Cette philosophie, que nous serions tenté d'appeler négative, puisqu'elle nie ou exclut tout ce que l'on a considéré jusqu'ici comme l'objet de la philosophie, ils veulent qu'on l'appelle philosophie positive.

» Au nombre des choses dont nous ne pouvons affirmer l'existence, ils placent l'âme humaine. *Les facultés que nous appelons facultés de l'âme, ils veulent qu'on les appelle facultés du cerveau, facultés cérébrales : ainsi les affections, l'intelligence, la conscience morale, le discernement du bien et du juste, le sentiment du beau, sont pour ces philosophes des facultés cérébrales. Ils se défendent pourtant d'être matérialistes ; mais ils ont bien de la peine à maintenir la limite étroite qui sépare leur doctrine du matérialisme, tel que le soutiennent les physiologistes héritiers de Cabanis et de Broussais. Ceux-ci disaient que la matière seule existe ; les positivistes se bornent à affirmer que nous ne connaissons et que nous ne pouvons connaître que les propriétés de la matière.*

» Si nous jetons les yeux en dehors de la France et de l'Allemagne, partout nous voyons se manifester les mêmes tendances. L'école écossaise a perdu son dernier représentant, qui déjà, se rapprochant des conclusions de Hume et de Kant, refusait à l'intelligence humaine la connaissance de l'inconditionnel. Aujourd'hui, le philosophe dont le nom est le plus célèbre en Angleterre, M. Mill, est un des défenseurs de la doctrine positiviste ; sans incliner si fortement au matérialisme, il n'en réduit pas moins la philosophie à la logique et à une psychologie sensualiste.

» Aussi, en présence de ce mouvement général des esprits, les chefs du positivisme et ceux de la nouvelle école critique s'accordent-ils à

prédire la fin prochaine de la métaphysique, c'est-à-dire de la philosophie, telle qu'elle a été comprise par tous les grands penseurs qui l'ont créée, depuis Aristote et Platon jusqu'à Descartes et Leibnitz.

» *Il m'est impossible, Messieurs, de souscrire à cet arrêt. Je suis convaincu au contraire que la philosophie est vivante, bien plus, qu'elle est immortelle; et par philosophie je n'entends pas ici celle qui se borne à enregistrer les résultats des sciences positives, j'entends la vraie philosophie, la science de l'invisible et de l'idéal, des causes cachées, des premiers principes; je crois que cette philosophie vivra, parce que je crois à la continuation de la vie et du progrès dans l'humanité.*

» Exposer les raisons sur lesquelles se fonde cette conviction, ce serait dépasser de beaucoup la limite de ce discours. Je me bornerai à en choisir quelques-unes, parmi les faits que les adversaires de la philosophie ne contestent pas et ne peuvent contester.

» L'histoire établit de la manière la plus positive que l'esprit humain a toujours aspiré à la connaissance de l'invisible, du divin, de l'infini. Les idées religieuses et morales sont celles qui, à toutes les époques, ont fait la vie et la force des nations. On étudie aujourd'hui minutieusement les antiques traditions des différentes races humaines et les plus anciens vestiges de leurs croyances, on recherche l'origine et la formation des dogmes religieux. Ces travaux difficiles et souvent arides excitent dans le public lettré un vif intérêt. Ne faut-il voir là, Messieurs, qu'une pure curiosité historique?

» Si ces aspirations de l'humanité ne correspondaient à aucun objet réel, si nous étions condamnés à une ignorance invincible sur la nature de la cause suprême et sur notre destinée future, si, comme le croient les adversaires de la métaphysique, l'immortalité de l'âme n'était qu'un rêve poétique, à quoi bon consacrer tant de temps et tant de peine à l'histoire de ces croyances, qui ne seraient, en définitive, que des illusions et des aberrations de l'esprit?

» L'attention qu'excitent ces travaux de la critique religieuse a donc une autre cause. S'ils sont suivis avec tant d'intérêt, c'est qu'on y cherche, peut-être sans bien s'en rendre compte, quelque lumière au sujet de ces grands mystères qui, malgré les apparences, tiennent toujours une place considérable au fond de la pensée des hommes. On

sent que ces antiques croyances, ces affirmations instinctives du genre humain, correspondent à des réalités absolues, toujours imparfaitement connues sans doute, mais dont la connaissance, quelque incomplète qu'elle soit, est l'élément le plus essentiel de la grandeur et de la dignité de l'homme.

» D'un autre côté, le progrès des idées morales, la connaissance de plus en plus parfaite des principes du droit, l'amour de plus en plus vif de la justice et de l'humanité, l'application de plus en plus exacte de ces principes dans les lois et dans les rapports des peuples entre eux, sont des faits que les philosophes de l'école positiviste s'accordent avec nous à constater ; mais ces faits sont incompatibles avec leur doctrine. Ce progrès de la morale sociale prouve en effet nécessairement qu'à chaque époque les hommes conçoivent une justice plus parfaite que celle qui se trouve actuellement réalisée autour d'eux. Cette notion ne peut avoir sa source dans la connaissance des faits, puisqu'elle les dépasse, puisqu'elle leur est souvent opposée. Cette idée d'une perfection plus haute et cette tendance perpétuelle de l'humanité vers un état meilleur ne peuvent se comprendre, si l'on n'admet pas qu'il existe un type éternel du bien et du juste, qui règle et qui mesure la justice et la vertu toujours imparfaites des hommes.

» Enfin le monde lui-même, l'ensemble des faits que nous observons dans la nature, ne se comprend pas sans l'existence de ces causes supérieures et invisibles. La philosophie positive reconnaît dans la réalité qui est l'objet de l'expérience, plusieurs degrés de perfection, plusieurs catégories de faits, dont chacun a ses lois irréductibles : les vérités mathématiques, les phénomènes physiques et chimiques, la vie, l'intelligence et la société. A chacun de ces degrés du progrès de la nature, il se produit des faits qui ne peuvent s'expliquer par ceux qui les ont précédés. *La vie et l'organisation ne peuvent être des conséquences des propriétés de la matière brute : la faculté de sentir, qui distingue l'animal de la plante, ne peut être un résultat de l'organisation. Enfin, les caractères propres de la nature humaine, la raison, la faculté de discerner le vrai et le beau, les notions morales, ne peuvent s'expliquer par aucun des faits antérieurs à l'homme.*

» Ces différents ordres de faits, qui se sont manifestés successive-

ment dans le monde visible, supposent donc des causes invisibles et éternelles.

» Ces causes sont-elles, comme on le dit, absolument inaccessibles à l'esprit humain?

» Pour établir cette impossibilité de connaître les causes, on ne peut alléguer que deux raisons : la diversité et l'opposition des théories métaphysiques entre elles, et l'impossibilité de vérifier l'exactitude de ces théories par l'expérience.

» Je conviens qu'assez souvent les philosophes ne s'accordent pas entre eux : mais les savants s'accordent-ils toujours? Combien n'y a-t-il pas, sur les principales questions de la physique, de la chimie, de la zoologie, d'opinions diverses, de systèmes contraires? Combien d'hypothèses universellement adoptées ont été renversées par de nouveaux faits? Après la condamnation du phlogistique par Lavoisier, est venue celle du fluide magnétique par Ampère ; celle du calorique et des fluides électriques est imminente; l'hypothèse de Newton sur la lumière est généralement abandonnée ; le système des germes préformés n'a plus guère de défenseurs. Et il en est ainsi, même pour les faits, visibles par leur nature, qui ne sont inaccessibles à l'observation qu'en raison de l'époque reculée où ils se sont passés. Les géologues les plus illustres supposaient, il n'y a pas encore bien longtemps, de brusques révolutions, des bouleversements subits qui seraient venus, à des intervalles très-éloignés, changer l'état de la surface du globe : aujourd'hui l'opinion qui tend à prévaloir est celle qui n'admet que des changements lents et continus, analogues à ceux qui se produisent actuellement.

» Et combien de questions au sujet desquelles la lutte dure encore, combien de problèmes sur lesquels l'incertitude est absolue ! *Les physiciens ignorent si la matière est divisible à l'infini, ou si elle se compose d'atomes de figure invariable : peut-être est-elle constituée par une collection de substances simples. Ils ne savent pas si les corps sont formés d'une seule espèce de matière ou d'éléments essentiellement distincts ; si les phénomènes de la physique et de la chimie sont des conséquences des lois de la mécanique, ou s'ils supposent des forces spéciales. Les physiologistes disputent encore et disputeront longtemps sur la nature et l'origine de la vie, sur l'immutabilité ou la*

variabilité des espèces organiques, sur les générations spontanées, sur les causes finales. Le monde matériel n'est donc pas mieux connu que le monde spirituel.

»Il y a sans doute dans les sciences physiques une multitude de faits très-exactement observés, et un grand nombre de vérités incontestables ; mais la psychologie, la logique, la morale renferment aussi des faits parfaitement constatés et des théories d'une certitude rigoureuse. Sur d'autres points il existe des systèmes divers, opposés, contestables ; l'avenir distinguera ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans ces systèmes. Mais dans tous les ordres de sciences, ce sont ces théories anticipées, ces conceptions *à priori* qui préparent la découverte des vérités positives. Sans elles, l'étude même des faits, l'observation, serait stérile. C'est presque toujours pour vérifier une hypothèse préconçue que le savant fait des expériences. Toutes les grandes découvertes ont été pressenties par le génie de l'homme avant d'être rigoureusement confirmées par l'observation ou le calcul.

»J'arrive maintenant à une autre objection contre la philosophie : les théories philosophiques ne peuvent se vérifier expérimentalement.

»En fait, l'objection est fondée : si les lois de la psychologie et de la logique se vérifient par l'expérience intérieure et par l'histoire, de la même manière que les lois physiques se vérifient par l'observation externe, il faut avouer que les principes les plus importants et les plus élevés de la philosophie ne se prêtent à aucune vérification de ce genre.

»Mais est-il vrai qu'il n'y ait rien de certain que ce ce qui peut être ainsi vérifié ?

»Les savants qui le prétendent placent au premier rang des vérités positives les vérités géométriques, et ils ne mettent pas en doute la certitude des vérités morales.

»Or en examinant d'abord les vérités géométriques, nous reconnaissons, il est vrai, qu'elles peuvent être soumises dans une certaine mesure à cette épreuve de l'expérience ; mais leur certitude n'en dérive pas et n'en dépend en aucune façon. Je ne crois pas qu'aucun géomètre, pour être assuré que la surface du cercle est égale au produit de sa circonférence par la moitié de son rayon, ait eu besoin de mesurer des cercles matériels.

» Quant aux vérités morales, non-seulement elles n'empruntent pas leur certitude à l'expérience, mais elles ne peuvent en aucune manière être vérifiées empiriquement.

» On ne peut les vérifier en observant les actions des hommes, puisque ces actions sont souvent contraires aux lois morales. On ne peut les vérifier en examinant les conséquences utiles ou nuisibles de notre conduite, parce que la valeur morale des actions humaines ne se fonde pas sur leur utilité.

» On pourrait chercher quelles ont été et quelles sont encore, chez les différents peuples, les opinions reçues sur les questions de morale; mais constater la généralité plus ou moins étendue d'une opinion, ce n'est pas mesurer sa certitude. Et d'ailleurs, à ce compte, tous les dogmes métaphysiques pourraient être soumis à la même épreuve.

» Il reste donc établi que les vérités morales ne peuvent être vérifiées par l'expérience. En sont-elles moins certaines? Quand j'affirme que c'est un devoir de tenir sa parole, et que tous les hommes ont des droits égaux, ai-je besoin, pour être assuré de ces vérités, de savoir si tous les hommes sont fidèles à leurs promesses, si l'égalité est partout établie, ou même si la bonne foi et la justice sont partout estimées? Ne sais-je pas bien au contraire, comme le dit Cicéron, que l'honnête ne cesserait pas d'être digne d'estime, alors même qu'aucun homme ne l'honorerait?

» L'école positiviste, en admettant la certitude des vérités morales, est donc en contradiction avec le principe de sa méthode, d'après lequel il n'y a de certain que ce qui peut être confirmé par l'expérience.

» Il lui est impossible d'ailleurs de trouver dans l'objet de la philosophie, tel qu'elle le définit, aucun fondement pour ces vérités.

» Si toute science véritable a pour objet les forces de la matière et les lois qui régissent ces forces, si l'esprit lui-même n'est qu'une des formes de l'activité de la matière, d'où viendraient les notions du bien, du juste, du devoir, les sentiments désintéressés? Il serait trop évidemment absurde de dire que la justice et l'obligation morale sont une conséquence des lois de la mécanique ou de celles de la chimie, qu'elles résultent d'une nécessité semblable à celle qui fait que le poids le plus lourd l'emporte sur le plus faible, et de la transformation des forces motrices. *Le matérialisme conséquent ne peut établir*

qu'une seule morale, celle de Hobbes et d'Helvétius : le devoir se mesurant à l'intérêt, le droit fondé sur la force.

» L'expérience montre cependant qu'il existe dans l'homme un instinct naturel de bienveillance et des affections sympathiques. Au XVIIIe siècle, Hume et Adam Smith avaient cru trouver là une base suffisante pour la morale. L'école positiviste, à leur exemple, constate l'existence de ces sentiments dans la nature humaine ; elle les rattache, comme les facultés intellectuelles, à la conformation du cerveau ; elle cherche à déterminer les parties de l'encéphale qui correspondent à chacune de ces facultés ; et c'est sur l'étude anatomique et physiologique des lobes du cerveau et de leurs fonctions qu'elle prétend fonder la morale positive. — » *Ainsi l'honnête, le juste, la dignité de la vertu, la valeur infinie de la bonne volonté, dépendraient de la structure du cerveau : une autre composition de ses tissus, une autre disposition des plis ou des circonvolutions cérébrales aurait pu faire que la reconnaissance cessât d'être estimable et l'ingratitude blâmable, que la bonne foi fût un vice et la perfidie une vertu.*

» Mais il ne sert de rien aux positivistes d'établir en fait l'existence des sentiments bienveillants dans l'homme, puisqu'ils ne peuvent expliquer comment l'homme serait obligé de soumettre sa conduite à ces sentiments. Une inclination instinctive ne peut engendrer une obligation. La raison, disent-ils, juge les sentiments ; mais la raison, telle qu'ils l'entendent, n'a point de principe qui ne soit emprunté à l'expérience. C'est donc au nom de l'expérience qu'elle jugerait les sentiments et les actions, c'est-à-dire au nom de l'utilité. Quelque artifice que l'on emploie, il est impossible de faire sortir de là aucun droit, aucun devoir, aucun principe universel de morale.

» Les principes du devoir et du droit sont des vérités supérieures à l'expérience, au nom desquelles la conscience humaine juge les faits, et dont par conséquent nous ne pouvons juger en consultant les faits.

» Si ces principes sont vrais et assurés, s'ils ont une autorité absolue, si le droit et la justice sont des réalités éternelles et immuables, c'est donc que l'esprit humain peut établir, indépendamment de toute observation, des vérités certaines ; c'est que la connaissance des réalités supérieures aux objets de l'expérience ne lui est pas interdite ; et par conséquent la métaphysique est possible.

» Je ne veux pas conclure de là que la philosophie doive se fonder entièrement sur des spéculations *à priori*, et ne rien emprunter à l'expérience. Cette prétention était celle de Hegel, et elle a été en grande partie la cause de l'insuccès de ses tentatives. Il est vrai, aujourd'hui comme au temps de Bacon, que la subtilité de la nature dépasse infiniment celle de l'esprit humain ; c'est s'exposer à un échec inévitable, que de vouloir la deviner sans l'observer.

» Une sage métaphysique ne s'élève aux conceptions spéculatives qu'en s'appuyant à la fois sur l'étude de la nature humaine, telle qu'elle apparaît dans la conscience individuelle et dans l'histoire, et sur les résultats progressifs de l'observation de l'univers. L'immensité du monde dans l'espace, révélée par l'astronomie ; la succession des formes dans le temps, découverte par la géologie ; la finalité et la beauté de la nature, telles qu'elles se manifestent dans la science des êtres vivants; les vérités esthétiques, les vérités morales, tous les faits généraux que les progrès des sciences positives étendent de jour en jour, servent de bases à ses spéculations.

» *Elle n'espère point achever la science* ; *elle n'ignore pas que la nature, dans sa majesté, nous cache encore et nous cachera toujours bien des secrets. Mais elle s'efforce d'ajouter quelques matériaux à l'œuvre des siècles, et sachant que la vérité est infinie, elle en conclut que la recherche de la vérité ne doit point avoir de terme, et par conséquent que la Science et la Philosophie sont immortelles.* »

CHAPITRE XI

Les médecins sont-ils forcément matérialistes; doivent-ils négliger les enseignements philosophiques? — Définition de la Pensée par le Dictionnaire de Nysten. — Morale qu'il faut en tirer. — La raison se refuse à admettre la production immédiate par le cerveau des actes intellectuels et moraux. — Dans le grand univers comme dans le petit (l'homme), tous les phénomènes sont mixtes. — Un mot sur le sommeil, le rêve, la catalepsie. — Étranges idées de Rostan et d'Auguste Comte. — Bien que Dieu ait opéré la mixtion de l'esprit avec la matière, il n'a pas prétendu dénaturer leurs essences respectives. — Opinion du grand Haller à ce sujet.

Opinion de Sappey sur la question des facultés intellectuelles. — Conclusions qu'il faut tirer de leur étude chez l'enfant et chez le vieillard. — Manière de voir de Diderot, du professeur Longet, du professeur espagnol Monláu, sur les connexions de la médecine avec la philosophie. — Doctrine de l'insénescence de l'âme, par le professeur Lordat (de Montpellier); les manifestations de l'âme sont forcément subordonnées à l'état du cerveau, des appareils des sens, et à son éducation par ces derniers. — Études sur *Gaspar Hauser*....

Saint-Brieuc, août 1867.

Dans un travail qu'il faut mettre avant tout à la portée des personnes étrangères à la médecine, comment pourrai-je traiter la grave et difficile question des *facultés intellectuelles et morales de l'homme;* par où commencerai-je et dans quel ordre dois-je procéder? ferai-je une exposition vulgaire de l'anatomie et de la physiologie de l'encéphale; parlerai-je de toutes les découvertes faites depuis une vingtaine d'années par les expérimentateurs qui ont cherché à prendre, comme on dit, la nature sur le fait; ou

bien demanderai-je tout simplement à la philosophie médicale, au sens commun, à la raison, si une matière brute telle que le cerveau peut avoir virtuellement la faculté de penser, de vouloir, de juger, de comparer, de sentir, d'aimer, de haïr, etc.; en d'autres termes, si nous devons à tout prix, nous autres gens de l'art, qui sommes, hélas ! désillusionnés sur tant de points différents, renoncer aux dogmes si consolants de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et nous vouer à jamais, par le fait même de nos connaissances biologiques, au culte désespérant de la matière ?

Telles sont les questions que je m'adresse ce matin, en me promenant sur un boulevard dont je ne sais pas le nom, mais qui porte apparemment celui de *Duguesclin;* car, parvenu à l'une de ses extrémités, j'aperçois, en levant les yeux, la statue du bon connétable en plâtre, et de quel plâtre, hélas ! Noirci par les intempéries atmosphériques, il a perdu toute sa force de cohésion, et semble prêt à tomber en poussière ; les membres du héros breton paraissent désarticulés, et sa main droite, brisée comme par un éclat d'obus, a laissé choir sa vaillante épée. Si les édiles de Saint-Brieuc avaient à cœur de rappeler sans cesse à leurs administrés l'état actuel de notre société, ou mieux encore la dissolution qui nous attend tous après la mort, ils n'auraient qu'à maintenir cette statue dans ce piteux état. Les grands hommes du XIXe siècle ont meilleure chance ! on leur prodigue, malgré leur nombre considérable (car nous en rencontrons à chaque pas), le marbre, le bronze, et beaucoup d'entre eux jouissent même de l'insigne avantage de contempler leur statue de leur vivant. N'est-ce pas là un remarquable progrès ?

Quoi qu'il en soit, après avoir bien réfléchi à l'affaire qui m'occupe, et fait une visite à M. Glais-Bizoin, je rentre chez les bons amis qui m'ont reçu, en me disant *in petto :* Décidément je ne me lancerai pas dans le chaos des systèmes, des hypothèses mis en avant tour à tour pour expliquer la production directe, par l'encéphale, des facultés intellectuelles et affectives ; tous sont également mauvais, offensent également la raison ; et comme il me faudrait un volume pour les passer en revue et résumer les expériences insuffisantes sur lesquelles ils sont basés, je préfère beaucoup ne faire appel ici qu'à la philosophie, à la raison, pour en avoir justice.

Les médecins matérialistes répètent sans cesse que la philosophie est inutile à l'anthropologie, qu'elle ne peut être d'aucun secours dans la pratique de l'art conservateur ; prouvons-leur à notre tour qu'ils ne se seraient pas jetés dans des systèmes décevants et faux par la base, s'ils avaient moins négligé le raisonnement philosophique. D'abord, avant d'aller plus loin, je commencerai par établir carrément, sans regarder en arrière, sans qu'aucune considération puisse m'arrêter : *qu'il n'est pas vrai que l'encéphale*[1] *produise par lui-même, par sa propre vertu, la pensée, la volonté, le sentiment, le mouvement,* etc. Ces attributs sont et ne peuvent être que ceux de l'âme elle-même, dont l'organe encéphalique et les appareils sensitifs ne sont que les instruments d'éducation et de manifestation, comme je le prouverai ailleurs, et qui se rattachent à elle par un mixte, c'est-à-dire par une force proba-

[1] J'entends par encéphale, tout l'ensemble du système nerveux et les appareils qui en dépendent.

blement psycho-matérielle, par la force vitale. Soutenir que les actes intellectuels et moraux et le libre arbitre de l'homme sont le résultat, le produit immédiat, de certaines modifications moléculaires de la matière encéphalique, c'est soutenir l'absurde, et, je le répète encore ici, avec l'assurance de ne pas être démenti : les physiologistes qui tiennent ce langage dans leurs écrits, ceux qui rappellent à tout propos que le médecin doit se garder de la psychologie, qu'il ne doit y avoir pour lui que des organes et des fonctions, ces physiologistes, dis-je, ne croient pas eux-mêmes à cette production monstrueuse de choses métaphysiques par des organes matériels; ils sont trop éclairés, trop savants pour cela, et ce serait leur faire injure que d'admettre un seul instant leur bonne foi.

Si je voulais exhiber des preuves, je n'aurais qu'à parcourir les principaux traités de physiologie publiés à Paris depuis trente ans, et j'en trouverais à foison. Qu'il me suffise de citer ici le Dictionnaire de Nysten, dont l'esprit matérialiste (je crois l'avoir déjà dit) a attiré l'attention, non-seulement des médecins, mais encore des personnes du monde qui l'ont dans leur bibliothèque. Je l'ouvre à l'article *Pensée,* et voici ce que je lis :

« L'encéphale est le siége de la pensée; *or, en disant que certains tissus ont la faculté de penser* (ceci me paraît très-clair) *ou de déterminer le mouvement, il ne faut pas assimiler pour cela ces actes à la nutrition ou à ses modifications, telles que la sécrétion ou l'absorption, et c'est pourtant ce qu'on pourrait croire des auteurs qui prétendent qu'en rapportant la faculté de penser à certains tissus, tels que ceux du cerveau, plutôt qu'à d'autres, on veut dire que le cerveau reçoit du sang, le travaille à sa manière, et en fait*

sortir les désirs, l'intelligence, le caractère. Le sang dans le cerveau ne fait pas plus de la pensée que dans les muscles il ne fait de la contractilité... Le sang dans le cerveau sert à engendrer des éléments nerveux, à entretenir, en en renouvelant la substance, ceux qui existent, comme dans les muscles il le fait pour la fibre musculaire..... Le travail de la pensée et celui de son expression par l'organe cérébral sont deux opérations distinctes, dont l'une peut s'accomplir sans l'autre; bien que la seconde succède généralement à la première d'une manière presque immédiate, elles ne se confondent pas. »

Ainsi, la pensée et tous les actes qui s'y rattachent directement, ne peuvent pas être un produit de sécrétion, comme le voulaient Cabanis et Gall, dont j'ai rapporté plus haut certains aveux très-significatifs, et c'est probablement un de leurs disciples qui vient de nous le dire à son tour. Prenons acte, chemin faisant, de sa déclaration, et ne lui demandons pas comment il s'explique le mécanisme de la production et de l'expression de la pensée; car je m'imagine que nous le mettrions dans un grand embarras, que nous le soumettrions à une rude épreuve, en le plaçant entre sa raison et les exigences de son système.

Les relations de l'individu avec le milieu ambiant et les divers corps qui s'y trouvent, sont établies, comme personne ne l'ignore, par les sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher; ces appareils nerveux reçoivent, d'après les matérialistes, l'impression des objets extérieurs, la conduisent par leurs nerfs propres au cerveau qui, après l'avoir perçue, la convertit en idées à l'aide d'un travail moléculaire dont l'essence est

absolument ignorée (notez bien cette particularité), et que la volonté de ce même cerveau exprime ensuite par la parole, le langage, le geste, l'écriture. Voilà certes d'assez belles fonctions pour un organe matériel, pour cette masse pulpeuse qui remplit la cavité du crâne ; mais elles ne sont pas les seules : le cerveau est en outre le siége d'un cinquième sens, du *sens interne,* à l'aide duquel ce viscère vraiment prodigieux a la faculté de vouloir, de penser, de sentir spontanément, sans l'intervention d'aucune impression venant du milieu ambiant. Or pour ma part, je l'avoue,. si je ne peux concevoir d'aucune manière *la vie de relation du cerveau, je conçois bien plus difficilement encore ses volitions, ses passions, ses idées, ses sensations subites, spontanées, si nombreuses, si variées, et cela non-seulement pendant l'état de veille, mais surtout pendant le sommeil,* alors que tout le système et le cerveau lui-même sont plongés dans l'inertie; car je suppose qu'il doit participer, comme tous les autres organes, au bienfait du sommeil et à la réparation qui en est le but. Que peut être ce sens interne, je le demande, sinon l'âme elle-même !

Voilà ce que je me disais, il y a quelques jours, à mon réveil, après avoir refait, pendant que je dormais, l'expédition de Mogador, à laquelle j'ai pris une part active comme médecin, en 1844, et à laquelle la date du 15 août m'avait reporté en me couchant. Pendant mon rêve, j'avais tout revu, hommes et choses, avec une fidélité de détails telle que je ne pourrais en ce moment, à l'état de veille, la retrouver, bien que je n'éprouve aucune fatigue cérébrale et que je sois tout seul dans ma chambre, où aucun bruit importun, aucune distraction quelconque ne

peuvent détourner mon attention. Dois-je admettre que mes souvenirs de Mogador, ensevelis depuis le 15 août 1844 dans un repli de mon cerveau, ont surgi tout à coup par l'effet d'une modification moléculaire spéciale ? Non, j'aime mieux admettre qu'ayant pensé à la campagne de Mogador en me mettant au lit, mon âme est devenue d'autant plus active et lucide pendant mon sommeil, que mes sens externes, complètement assoupis, lui permettaient de se concentrer tout entière sur un seul point. Car, qu'est-ce que le rêve, sinon la persistance d'action du sens interne pendant l'annihilation par le repos des appareils sensitifs de la vie de relation ?

Je crois l'avoir déjà dit, et je le répéterai plus d'une fois encore dans ce livre, tous les phénomènes qui se produisent chez l'homme ou dans le petit univers sont psycho-matériels, comme ceux qui surgissent dans le grand ; tous font ressortir la subordination providentielle qui existe entre la *fonction et l'appareil anatomique par lequel elle s'exerce ;* et pourtant cette règle si générale a encore, comme on le voit, des exceptions. Je demanderai maintenant aux matérialistes purs comment ils s'expliquent la transposition des sens dans la catalepsie, transposition dont la possibilité est aujourd'hui inniable. Il est bien entendu que je ne fais aucune allusion ici au somnambulisme magnétique, sur lequel la science n'a pas encore dit son dernier mot, et qu'elle nie même avec une persévérance significative [1] ; je n'entends parler que de la transposition des sens qu'on a observée quelquefois dans la catalepsie.

[1] Il serait très-malheureux que la science encourageât les expériences dites magnétiques, en s'inclinant devant ce qu'elles ont de réel : il est des

On a ri beaucoup du Dr Pétetin (de Lyon) lorsque, dans son ouvrage sur *l'électricité animale,* publié en 1805, il a défini cette maladie étrange : « *L'abolition réelle des sens, et apparente de la connaissance et du mouvement, avec transport des premiers ou de quelques-uns d'entre eux dans le creux de l'estomac, à l'extrémité des doigts et des orteils, et disposition des membres à conserver les attitudes qu'on leur donne.* » Pourtant, nulle autre définition ne donnerait une meilleure idée de la catalepsie.

Je n'ai vu que deux cas de transposition des sens pendant le cours de ma pratique : l'un sur un enfant de 14 ans, l'autre sur une femme hystérique qui avait été admise dans les salles cliniques de l'Hôtel-Dieu de Marseille, et dont l'hystérie se compliquait fréquemment, pendant les accès, d'extase religieuse. Mais je ne ferai pas ici l'histoire de ces malades ; dans un sujet aussi controversé, j'aime mieux faire valoir l'expérience et le témoignage des autres médecins que les miens. Je conseillerai donc aux personnes qui voudront acquérir la preuve de la réalité de la transposition des sens dans l'extase, la catalepsie, l'hystérie, de lire le savant *Traité de clinique interne* en 6 vol. in-8°, de Joseph Frank, de l'université de Vilna : elles y trouveront les faits les plus complets, les plus curieux, les plus authentiques, et je me bornerai à faire remarquer ici, puisque l'occasion s'en présente, qu'en racontant un de ces faits, l'illustre professeur a rendu justice aux travaux si estimables et si controversés du modeste Pétetin : « Après

vérités qu'il vaut mieux mille fois laisser dans l'ombre, à cause de leurs conséquences anti-sociales ; la vulgarisation des pratiques magnétiques serait une calamité, elle laisserait la société sans garanties devant tous les genres de crimes; Je reviendrai ailleurs sur ce point.

m'être assuré, dit-il, en faisant beaucoup de bruit à l'oreille de la malade, que le sens de l'ouïe était absolument aboli, je me rappelai les observations du Dr Pétetin (de Lyon); j'approchai ma bouche très-près de l'épigastre, et je me mis à parler à la malade d'une voix si basse, qu'aucun des assistants ne pouvait m'entendre ; aussitôt, comme revenant à elle-même, elle répondit très-nettement à mes questions. »

Ne semble-t-il pas résulter de pareils faits, comme d'une foule d'autres qui, je le répète, se produisent rarement, mais dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, que le sens interne qui siége dans le cerveau, l'âme, peut quelquefois *percevoir* les impressions sans le secours des appareils sensitifs proprement dits, et devenir ainsi un véritable sens universel? Des faits de ce genre portent évidemment atteinte à la doctrine généralement admise, et que je professe moi-même, de la subordination des phénomènes intellectuels et moraux à l'intégrité du cerveau et des organes des sens. On dit bien que les exceptions ne font jamais que confirmer la règle; mais ici l'exception, il faut l'avouer, a une immense portée philosophique et soulève de graves inductions.

Je dois faire remarquer maintenant que le cerveau, où aboutissent toutes les sensations, et qui, d'après les matérialistes purs, serait lui-même le sens interne, n'est doué, au dire de tous les expérimentateurs, que d'une sensibilité des plus obtuses, et qu'il y en a même parmi ces derniers, et des meilleurs sans contredit, qui refusent absolument cette propriété à son tissu. Les histoires de blessures graves du cerveau, avec perte de substance plus ou moins considérable, blessures dont il n'est résulté ni perte des facultés intellectuelles, ni souffrances appréciables, sont nom-

breuses, et pour ma part j'ai vu dans les hôpitaux des faits de ce genre, que je pourrais faire valoir à côté de cette foule de cas d'apoplexies, de ramollissements cérébraux sans paralysies corrélatives, qu'ont rapportés les praticiens les plus dignes de foi, et parmi lesquels je citerai M. Lélut de l'Institut; j'ai vu en particulier, à la première expédition du Mexique, un marin recevoir un coup de feu à l'occiput, perdre par la plaie un demi-verre environ de substance cérébelleuse, et guérir de cette terrible blessure sans avoir jamais déliré. Cet homme, qui avait ainsi une balle logée dans le crâne, est parti de Vera-Crux pour Brest en parfaite santé, sans paralysie ni diminution sensible des facultés intellectuelles. Je ne veux pas insister pour le moment sur cet ordre de considérations, mais j'y reviendrai plus loin.

J'ai beau réfléchir et me creuser littéralement la cervelle, il m'est impossible de comprendre, même en y mettant la meilleure volonté, que cette cervelle puisse directement, je le répète, et par sa propre vertu, imaginer, prévoir, juger, comparer, se ressouvenir, éprouver de la joie, de l'amitié, de l'amour, de la haine, de la jalousie, et les exprimer tour à tour sur le visage, dont on a dit, avec raison, qu'il était le miroir de l'âme. Feu M. Rostan nous a bien légué dans ses écrits : *que le plaisir et tous les sentiments qui en découlent exprimaient le bien-être du cerveau; que toutes les passions tristes ou pénibles dépendaient tout simplement de ses mauvaises dispositions, de sa non-satisfaction; que l'homme, en dernière analyse, n'ayant été jeté sur la terre que pour la conservation de l'individu et celle de l'espèce, et nullement pour autre chose, nos passions, sans en excepter aucune, pas*

même la douce reconnaissance, la tendre amitié et même l'amour platonique, sont toutes destinées à accomplir ce double but, etc., etc. Mais en dépit, dis-je, de toutes ces assertions et de beaucoup d'autres *ejusdem farinæ* du chef de l'organicisme, j'avoue que je demeure absolument incrédule, réfractaire, à cette étrange psychologie ; je ne saurais la comprendre davantage que celle d'Auguste Comte qui, après avoir bien établi en principe que l'homme n'a pas d'autre âme que son cerveau, compare celui-ci à un *placenta permanent*[1] *placé entre l'homme et l'humanité.* Mais si l'âme n'est réellement que l'ensemble des facultés du cerveau, comme l'enseigne l'école positiviste, que devons-nous entendre ici par le mot *homme,* sinon le cerveau lui-même, auquel dès-lors le rôle d'un *placenta* ne peut plus être assigné d'une manière exacte ?

Mais ce qui me paraît surtout absurde dans toutes ces théories matérialistes, c'est d'admettre que le libre arbitre, le sens moral ou la conscience sont le produit immédiat du cerveau, et qu'on doive faire honneur, sans hésiter, à cet organe de l'invention du langage, de l'écriture, de l'art mimique par lequel s'établit si merveilleusement la vie de relation des sourds-muets de naissance ; des facultés si élevées, de si beaux attributs qui autorisent à faire de l'humanité un règne à part, n'ont de matériel que leurs manifestations, mais doivent être rapportés, en ce qu'ils ont d'inappréciable et de merveilleux, à cet esprit dont nous sentons la présence en nous, *qui est réellement*

[1] Pour bien comprendre cette comparaison d'Auguste Comte et son côté faible, il faut savoir que le *placenta* est un corps spongieux qui, placé entre la mère et l'enfant pendant la grossesse, reçoit le sang de la première par un de ses côtés, et le transmet au second par l'autre.

nous, et qui a si bien l'idée de son existence propre qu'il peut s'isoler, quand il le veut, des impressions du milieu ambiant, soit par lui-même, soit par l'effet de certaines influences, comme on le voit par exemple dans l'extase, dans le somnambulisme, dans le sommeil magnétique, dans l'hypnotisme, etc., où les sensations sont suspendues, les mouvements volontaires arrêtés, sans pour cela que les phénomènes propres de la vie paraissent atteints dans leur essence. De même quand, pendant le sommeil naturel, nous continuons à penser, à sentir, à agir, en l'absence de toute impression extérieure, c'est notre âme ou notre sens interne, je le répète, qui est le point de départ direct de ces actes, qu'aucune modification cérébrale ne saurait expliquer. N'est-ce pas au même principe qu'il convient aussi de rapporter la douleur que ressent quelquefois l'individu amputé dans le membre qu'il n'a plus depuis longtemps ?

En effet, les produits de la matière ne peuvent être que matériels comme elle, je crois l'avoir déjà fait remarquer plusieurs fois; car qui dit action matérielle exprime la puissance d'un corps s'appliquant à des éléments physiques qu'elle modifie d'une certaine façon, et les résultats de cette modification tombent toujours sous les sens. Mais la manifestation des actes intellectuels et moraux se produit-elle dans des conditions semblables? Est-ce un organe matériel, tel que le cerveau, qui peut concevoir des idées de justice, d'honneur, de vertu, de liberté; se livrer à des calculs mathématiques, à des raisonnements philosophiques, ou à l'abstraction? Les arguments contre cette opinion ne manquent certes pas, et il me faudrait un volume pour les faire valoir tous les uns

après les autres; mais je me bornerai ici à donner la parole à l'immortel Haller, dont aucun médecin ne peut contester la haute compétence en physiologie, et dont le génie avait parfaitement compris que *Dieu*, ayant séparé dès la création l'ordre physique de l'ordre moral, les aurait en réalité confondus ensemble et se serait déjugé, réfuté en quelque sorte, en attribuant à l'encéphale les fonctions dont le gratifient les matérialistes.

« L'essence des êtres, dit Haller (*Traité de l'âme*), est fixe, immuable, et leurs propriétés découlent de leur essence ; l'âme pense parce que c'est sa nature ; elle est un agent capable de détermination et de choix. La matière, de son côté, est étendue, solide, susceptible de mouvement, mais elle ne l'est pas d'intelligence ou de liberté. Dieu peut donc imprimer à la matière ce mouvement dont elle est susceptible, et le varier à l'infini pour produire, dans les différents corps, la gravitation, la végétation, la vie ; mais il y aurait une contradiction évidente à supposer que Dieu donnât à cette matière des attributs qui ne sont point renfermés dans son essence, et qu'il lui fît produire des opérations qui répugnent à sa nature. »

On aime à entendre des hommes, des savants de la taille de Haller, prononcer le nom de Dieu sans hésiter, l'invoquer au milieu de leurs travaux anthropologiques; établir ensuite, selon les lumières de leur haute raison, les attributs de l'âme, et refuser enfin à la matière organique des fonctions incompatibles avec son essence, toute protéique qu'elle soit.

Oui, d'après les lois éternelles des analogies, partout les effets sont de la même nature que les causes, et c'est en vertu de ce principe de philosophie, dont personne ne

peut contester la vérité, que tous les princes de la médecine, profonds philosophes avant tout, ont professé que les actes intellectuels et moraux de l'homme ne pouvaient être le produit immédiat de la matière, et qu'ils relevaient directement de l'âme. Mais qu'est-ce que cette âme? comment la comprendre à son tour; dans quel lieu particulier de l'organisme habite-t-elle; comment concevoir sa spiritualité? Je n'ai certes ni la prétention ni même le désir de résoudre ce mystérieux problème; d'ailleurs, à quoi bon le faire surgir ici? L'âme est dans le corps humain comme Dieu est dans l'univers : elle y est par ses opérations, par son intelligence, par son activité, *par sa liberté que rien ne peut atteindre*; mais elle n'habite ni la glande pinéale, ni la moelle allongée, ni les tubercules quadrijumeaux, ni les ventricules ou les tubes cérébraux; elle est partout, je le répète, dans ce corps qui est son instrument, sa mécanique, qui lui sert de prison, où elle a été placée dans un but providentiel qu'il n'est pas défendu d'entrevoir lorsqu'on n'est pas sceptique ou aveugle; elle y est toujours libre, souveraine, tant que ses organes de manifestation demeurent sains et qu'elle n'est pas sourde à la voix de la raison et de la morale. Sans doute l'encéphale est l'organe dont elle se sert spécialement pour la matérialisation, la corporisation (qu'on me passe ce mot) de ses divers actes, et on ne le comprend jamais mieux que lorsqu'on contemple cet organe complexe après la mort subite due à une cause insaisissable, et que, surpris de son état d'intégrité, de l'harmonie admirable de son agrégat et de ses appareils ou annexes, on se demande ce qui peut leur manquer pour qu'ils soient tombés dans l'inertie. C'est alors surtout qu'on sent instinctivement que

son moteur ne peut être que la vie, et que celle-ci n'est probablement dans les êtres organisés que la résultante de l'union des âmes animales et végétales avec la matière organique, le lien qui rattache l'un à l'autre, et associe, enchaîne autant que possible entre eux, malgré leur différence radicale de nature, les éléments spirituel et matériel, enfin le fondement du grand œuvre de l'*agrégation*, de la *mixtion psycho-matérielle* que Dieu a généralisée dans l'univers, même dans la nature inorganique ; les forces cosmiques, chimiques de cette dernière, ne sont peut être, en effet, qu'une modification de la vie universelle.

Si les facultés intellectuelles et morales, la sensibilité, la motilité, n'étaient pas le produit immédiat de l'encéphale, disent les organiciens, pourquoi l'énergie et le libre exercice de ces facultés seraient-ils *toujours* en raison directe de la masse et du volume de cet organe ? Voyez ce que sont ces facultés chez l'enfant de naissance, dont l'encéphale, et en particulier le cerveau, ne sont pas encore parvenus à leur développement normal ; voyez ce qu'elles sont chez le vieillard, par le seul fait du ramollissement, de l'usure, de l'affaiblissement de la substance encéphalique : pourquoi y a-t-il délire, trouble des fonctions intellectuelles, paralysie du sentiment, du mouvement, dans les affections encéphaliques ? Pensez à ce que sont les idiots, les crétins, chez lesquels existe un arrêt de développement du cerveau, etc., etc. !

Je vais répondre successivement à ces diverses objections, et d'abord je commencerai par nier formellement que l'activité et l'intégrité des facultés intellectuelles et affectives soient en raison de la masse et du volume du cerveau, et que cette masse, ce volume, soient beaucoup

plus considérables chez l'adulte que chez l'enfant et le vieillard. Afin de démontrer péremptoirement la fausseté de ces principes, qu'on a crus si longtemps infaillibles, qu'il me suffise de faire intervenir une autorité anatomique, le professeur Sappey. J'ouvre son *Traité d'anatomie,* à la page 63 du tom. II, et voici ce que je lis :

« Les dimensions du cerveau ont paru assez souvent en rapport avec l'énergie des facultés intellectuelles ; *quelques faits saillants tendent à démontrer ce rapport, admis par un grand nombre de physiologistes et nié par d'autres. Baldinger assure que le cerveau de Cromwell pesait 2 kilog. 231.* Le Journal de Phrénologie d'Édimbourg *nous apprend que celui de Byron pesait 2 kilog. 238. Le poids de la masse encéphalique s'élevait, chez Cuvier, à 1 kilog. 829, et chez Dupuytren à 1 kilog. 436. Les évaluations relatives aux deux premières célébrités sont évidemment entachées d'erreur ou d'exagération; il n'en est pas de même de celles qui concernent les deux dernières. Mais de ces faits exceptionnels, auxquels il serait facile d'en joindre quelques autres, on ne saurait tirer une conclusion générale ; à peine pourrait-on les accepter comme des probabilités en faveur de l'opinion qui voudrait mesurer sur l'homme la puissance intellectuelle au volume de la masse cérébrale.*»

Telle est l'opinion de l'éminent anatomiste dont le livre est aujourd'hui dans les mains de tous nos élèves. Je pourrais en citer une foule d'autres plus anciens, mais je crois devoir m'en tenir à lui pour l'élucidation de ce point d'anthropologie, en rappelant toutefois à ceux qui me liront que les cas d'intelligence hors ligne qui se manifestent chez des sujets à front étroit et même déprimé, et à cerveau, par suite, relativement plus ou moins petit, sont très-

communs et passent trop souvent inaperçus ; quiconque s'appliquera à les rechercher ne perdra pas son temps, et reconnaîtra la faiblesse de la loi physiologique dont il s'agit.

Quant aux variations qu'éprouve le cerveau aux différents âges, voici la conclusion du même auteur :

« Le volume de la masse cérébrale comparé à celui de la masse corporelle est plus grand aux deux termes extrêmes de la vie, mais particulièrement au début de celle-ci, et plus petit aux époques moyennes de l'existence. Le volume *absolu*, plus petit au contraire chez l'enfant et le vieillard, arrive à ses plus grandes proportions chez l'adulte, quelques années après le complet développement du corps. »

Mais, outre que, dans l'appréciation de ces différences de volume du cerveau selon les âges, il aurait fallu tenir compte d'une foule de circonstances se rapportant à la constitution, au tempérament, à l'hérédité, aux mœurs, à la profession, etc., etc., on a oublié d'entrer dans un autre ordre de considérations dont l'importance n'est pas douteuse, et dont je vais faire d'abord l'application à l'enfant.

La faiblesse intellectuelle et morale de ce dernier, qui le rend très-inférieur pendant longtemps à un grand nombre d'espèces animales chez lesquelles on observe, dès le moment de la naissance, des facultés instinctives suppléant à l'intelligence proprement dite[1]; cette faiblesse, dis-je, tient beaucoup moins à la masse et au volume du

[1] Je m'amusais, un jour, à observer une portée de chats qu'on avait jetée à la mer à une certaine distance du quai de Marseille. Non-seulement ces

cerveau, à son développement imparfait, qu'à l'état particulier où se trouvent les organes des sens, dont l'âme a absolument besoin pour se connaître elle-même et entrer en relation avec les corps extérieurs. L'homme, en effet, ne vient pas au monde avec des idées toutes faites, pas même avec celle de *Dieu*; et certes, s'il pouvait y avoir chez lui des idées innées, celle-ci serait la première qu'il aurait; il naît seulement avec une âme intelligente, dont les facultés doivent s'exercer, dans cet univers psycho-matériel, par l'intermédiaire de forces et d'organes sans lesquels cette âme resterait, en quelque sorte, à l'état négatif, à l'état latent. Encore faut-il, pour que le développement, le perfectionnement progressifs des facultés intellectuelles puisse avoir lieu, que les relations établies par les appareils sensitifs soient parfaites. Aucune faculté ne saurait s'exercer, par exemple, chez l'enfant qui n'est pas encore sorti du sein de sa mère ou qui est immédiatement séquestré après sa naissance. Alors, en effet, il n'a pas et ne peut avoir, on le comprend sans peine, le sentiment de son existence.

Il en est de même dans les premiers mois qui suivent la naissance, et dans les conditions habituelles, parce que pendant cette période, je le répète, les sensations de l'enfant sont très-obtuses, bien que son âme puisse disposer à la rigueur d'un instrument de manifestation qui, sans cette circonstance, serait très-suffisant. En effet, on pourrait soutenir que, toutes choses égales, l'encéphale à cette époque de la vie est bien plus parfait que tous les

animaux nageaient habilement, mais encore, en le faisant, ils avaient soin de se diriger sur la rive et nullement du côté du large. Des enfants dans la même position auraient disparu sans se débattre une seconde.

autres appareils organiques, et apporter, entre autres preuves à l'appui de cette opinion, non-seulement une foule de faits physiologiques et pathologiques, mais encore les exemples assez nombreux *de ces êtres prodiges* dont l'intelligence extraordinaire se manifeste de très-bonne heure, avant même qu'ils aient franchi la première enfance, par le seul fait de la précocité fonctionnelle des appareils des sens, précocité qui est toujours dangereuse pour eux, car ces enfants ne vivent pas, vérité qui est devenue vulgaire. La lame use chez eux un fourreau qui n'est pas encore assez solide pour lui résister. Médecin d'un grand lycée depuis bientôt vingt-trois ans, j'ai pu souvent observer avec fruit quelques-uns de ces êtres privilégiés: hélas! ils ont presque tous porté la peine de leur supériorité. Naguère encore j'en vis un qui, après des succès incessants, prodigieux, après avoir eu, je crois, un prix au concours général, avait été reçu à l'École polytechnique avec un des premiers numéros. Mais là, les brouillards de Paris avaient achevé l'œuvre de l'éducation homicide, sa santé s'était profondément altérée, et il avait fallu le renvoyer sous le ciel natal. Je fus effrayé, lorsque je le vis, de son état d'épuisement, et je me sentis ému lorsque ce pauvre enfant, dont le cœur était parfait et dans les yeux duquel brillait encore le feu de l'intelligence, m'affirma qu'il se sentait beaucoup mieux depuis son retour, et qu'il espérait pouvoir rentrer bientôt à l'école. Peu de temps après j'appris sa mort, et je me dis à mon tour: *Il ne pouvait pas vivre, car il avait trop d'âme et pas assez de force physique; l'incarnation de son esprit péchait par la base.*

Lorsque le médecin philosophe étudie l'enfant dans les premiers mois qui suivent sa naissance, il reconnaît bien vite

combien l'éducation de ses sens est longue à se faire, et les obstacles que cette circonstance apporte au développement de ses facultés intellectuelles et affectives, obstacles qui, je le répète, ne sont nullement dus à l'infériorité, à l'imperfection de la machine encéphalique; le plus souvent c'est à peine si vers le quarantième ou le cinquantième jour il commence à sourire, et partant à éprouver du plaisir en contemplant la lumière naturelle ou artificielle; plus tard on le surprend à regarder avec quelque détail sa propre main, il la fait tourner lentement devant ses yeux, l'examine sérieusement sans sourire, et son petit *faciès* exprime la curiosité; bientôt il commence à examiner sa mère, sa nourrice; il leur sourit de ce sourire d'ange qui lui ést propre, et qui dédommage largement ces dernières de leurs peines, de leur sollicitude, et de leurs insomnies.

De la première à la deuxième année commence l'éducation de la parole, du langage; mais que de temps s'écoule encore avant que les mots aient un sens pour les l'enfant! il les répète par imitation, machinalement; il n'en connaît pas la valeur, la signification; un peu plus tard, de trois à quatre ans, les appareils sensitifs ayant considérablement acquis, l'avidité de l'âme à connaître commence à se manifester par les signes ordinaires. L'enfant veut tout voir, tout toucher, tout sentir; il brise sans pitié les objets qu'il peut atteindre, pour savoir sans doute ce qu'ils peuvent contenir dans leur intérieur, pour en connaître, en quelque sorte, l'essence, le fond; le spectacle de la nature commence à l'impressionner, à attirer son attention.

Pour expliquer ce développement progressif des facultés intellectuelles et morales, l'illustre Buffon a établi la sup-

position d'un homme adulte, tel que pouvait l'être Adam lorsqu'il sortit des mains de Dieu au moment de sa création, et qui s'éveillant tout à coup, neuf pour lui-même et pour tout ce qui l'environne, cherche à se rendre compte de ses premières sensations. Cette fiction est admirable, et je ne peux que la rappeler ici, en la recommandant à l'appréciation des personnes qui se sentent attirées vers les études philosophiques ; mais on trouvera à la fin de ce chapitre, parmi les notes, quelques détails qui m'ont été fournis sur *Gaspar Hauser* par un officier bavarois, un ancien philhellène qui avait connu cet enfant du malheur, et semblait aussi avoir pénétré le secret de sa naissance.

A toutes les époques, on le sait, les philosophes ont fait beaucoup de bruit des prétendus hommes sauvages dont l'étude psychologique leur a fourni certaines inductions sur la nature humaine et sur les degrés par lesquels passe notre intelligence pour parvenir à son apogée ; mais les types de ce genre sont difficiles à trouver, et lorsqu'on en rencontre un, on se demande avant tout si on n'a pas affaire à quelque intrigant, ou bien si l'individu se trouve réellement dans les conditions requises pour que les études dont il s'agit soient fructueuses et probantes. Mais on comprendra facilement, je l'espère, que les observations faites sur *Gaspar Hauser* méritent toute confiance, et qu'il est impossible de faire de cet infortuné, qui a occupé si fortement tous les philosophes, à partir de 1828 jusqu'au moment de son assassinat, un intrigant, un industriel ou un idiot. Il ne fut au contraire, tout le prouve, que la victime innocente de quelque scélérat que son rang, sa puissance ou sa fortune firent échapper à la justice des hommes, mais qui n'aura pas évité celle de Dieu.

A ceux qui considéreraient comme un sujet étranger à la question que je traite ici l'histoire de Gaspar Hauser, je répondrai par l'autorité du professeur Longet, de la Faculté de Paris, et par celle de Diderot, qu'il invoque lui-même, que les liens de la médecine et de la philosophie sont intimes, et que c'est en vain qu'on cherche à le faire oublier :

« Il n'appartient qu'à celui qui a pratiqué la médecine, dit Diderot, d'écrire sur la métaphysique ; lui seul a vu les phénomènes, la machine tranquille ou furieuse, faible ou vigoureuse, saine ou brisée, délirante ou réglée, imbécile, éclairée, stupide, bruyante, muette, léthargique, vivante ou morte. »

«En effet, ajoute Longet, combien de matériaux précieux pour leurs immortels ouvrages, Démocrite, Aristote, Descartes, Buffon, Cuvier, ces grandes lumières des siècles scientifiques, ne puisèrent-ils pas dans la médecine ? Cette science, dont les anciens attribuaient l'origine à la divinité, a pu être considérée comme l'expression entière de l'étude de l'homme ; aussi était-ce surtout au médecin que s'adressait ce précepte inscrit sur le fronton du temple de Delphes : *Homme, connais-toi toi-même.* »

Organiciens exclusifs, matérialistes endurcis et aveugles, vous le voyez, cette École de Paris, sur laquelle vous croyez pouvoir vous appuyer, vous condamne par un de ses organes contemporains les plus illustres. Écoutez maintenant la profession de foi de mon ami, l'éminent hygiéniste espagnol Monlau, professeur d'épidémiologie à Madrid, ainsi que celle du physiologiste allemand Frédéric Tiedemann :

« Les sensations, les sentiments, dit le premier, les souvenirs de phénomènes qui ne se voient, ni ne s'entendent, ni ne se touchent, et qui sont exclusivement perçus

par la conscience, tiennent nécessairement à une cause qui se connaît elle-même, qui s'apprécie comme cause de pareils effets; qui ne s'ignore jamais avant, pendant et après son œuvre, et n'a pas besoin de démonstration, parce qu'elle est un fait permanent, un fait hors de doute. Certes, les matérialistes peuvent douter de l'intervention de l'âme dans la production des phénomènes simplement organiques, parce que, dans l'état normal, nous n'avons pas la conscience de la digestion, de la circulation, des sécrétions, etc.; mais ce doute ne peut être admis un seul instant lorsqu'il s'agit des actes du moi pensant, sentant et voulant, de ces fonctions de la vie morale ou psychologique qui ne peuvent être rapportées qu'à l'âme, qui est au corps ce que le musicien est à son instrument, le peintre à sa palette et à ses pinceaux.» (MONLAU, *Cours de philosophie médicale.*)

« L'idée d'une cause suprême, dit à son tour le célèbre physiologiste de Heidelberg, est l'œuvre de la raison, qui voit que tout dans la nature obéit à des lois éternelles et immuables; l'unité et l'harmonie qui règnent dans l'univers, la tendance vers un but unique que la raison y découvre dans les corps innombrables qui le composent, et que l'homme ne peut jamais connaître dans leur essence, prouvent qu'il ne saurait y avoir qu'une seule cause première. Contrainte de reconnaître dans la nature un tout complet, à la fois cause et effet de lui-même, la raison est forcée de reconnaître Dieu et de s'incliner devant lui.»

Après avoir démontré par l'étude de l'enfant que, dans les premières années de la vie, l'infériorité intellectuelle et morale tient moins à l'insuffisance et à l'imperfection de l'encéphale qu'à celles des organes des sens, je vais

essayer de prouver d'un autre côté que tout ce qu'on a dit de la décroissance des facultés intellectuelles et affectives chez le vieillard, décroissance qui serait toujours en raison directe de l'usure, de la détérioration de l'encéphale, est loin d'être exact, et que pour un vieillard ramolli et inintelligent, on en rencontre dix dont les facultés intellectuelles ne présentent aucun affaiblissement. Il est bien entendu que j'entends parler de vieillards qui n'ont pas perdu l'usage de leurs sens et qui n'ont jamais cessé d'exercer leur intelligence, car cet exercice n'est nullement indifférent ; sous ce rapport, on n'a qu'à suivre quelques séances de l'Institut, de ce sénat scientifique, et on commencera à avoir des doutes sur la vérité de cette théorie, d'après laquelle la décrépitude physique entraînerait fatalement le radotage ou l'imbécillité.

Je commencerai par rappeler du reste que, de même qu'il y eut dans tous les temps des enfants prodiges ou doués du moins d'une intelligence au-dessus de leur âge, de même on rencontra à toutes les époques des vieillards dont les facultés intellectuelles n'avaient subi aucune atteinte, même la plus légère, bien que tous les signes de la dégradation physique se montrassent chez eux. Or, de telles exceptions, surtout lorsqu'elles ne sont pas rares, ne peuvent pas servir à la confirmation de la règle ; et sans vouloir soutenir ici cette opinion spécieuse qu'un seul fait négatif en certaines matières doit suffire pour faire perdre toute leur valeur aux faits affirmatifs, je me bornerai à dire que, bien que je reconnaisse la subordination de l'âme au cerveau, à l'encéphale, comme j'admets celle d'un ingénieur à la machine qu'il fait marcher et à son moteur, je ne peux m'empêcher de consta-

ter cependant que cette subordination n'est pas aussi étroite, aussi rigoureuse que le professent les matérialistes, et que partant elle n'a pas le caractère d'invariabilité, de fixité que doit offrir une loi physiologique, surtout lorsqu'on veut en faire en quelque sorte le cheval de bataille d'une doctrine ou d'un système.

Personne n'ignore que le célèbre professeur Lordat (de Montpellier), l'un de mes maîtres, a soutenu dans ses leçons faites en 1844 la thèse de *l'Insénescence du sens intime* de l'homme, et que ces leçons qui forment la matière d'un volume in-8o de 400 pages environ, ont été imprimées ensuite; je ne saurais donc mieux faire que de recourir à cet important travail, qui fait autorité dans la matière et qui émane d'un homme qu'on peut regarder comme la véritable personnification de sa doctrine; car M. Lordat, qui est encore de ce monde, mais qui ne compte pas moins de 97 ans, n'a pas dit adieu à la science et jouit encore, assure-t-on, de la plénitude de ses facultés intellectuelles. Sans doute, il me sera impossible de rapporter ici tous les faits probants et si nombreux que contient un ouvrage de longue haleine, consacré à la défense d'un seul principe physiologique, mais j'en ferai valoir au moins quelques passages.

M. Lordat n'a pas voulu démontrer précisément qu'il n'y ait pas pour l'âme humaine un point de *culmination fonctionnelle*, s'il est possible de s'exprimer ainsi, mais seulement qu'il n'y a aucune solidarité entre cette culmination et celle de la force vitale et de la matière organique, qu'il nous est parfaitement donné de connaître.

« J'entreprends de prouver, dit-il, que le principe de l'intelligence de l'homme ne subit pas la culmination à

laquelle la puissance de la vie est irrévocablement soumise ; je ne cherche pas à vous démontrer que ce principe est de sa nature *insénescible,* incapable de vieillir par son essence ; je ne veux rien enseigner dont je ne sois sûr par l'expérience. Un auditeur difficile pourrait me dire :, Si vous avez vu un grand nombre d'individus dont l'entendement a bravé la vieillesse, cela ne prouve autre chose, sinon que la culmination dont il peut être susceptible est beaucoup plus tardive et que le terme de la vie est arrivé avant que l'ascension du *sens intime* ait atteint son méridien. A cela je n'aurais rien à répondre ; aussi n'ai-je pas l'intention de soutenir l'*insénescibilité,* mais bien l'*insénescence,* l'*agérasie* du sens intime humain » (lisez : de l'âme humaine).

Après avoir parfaitement établi la différence qui existe entre la vie ou la force vitale et l'âme ou le sens intime, l'illustre professeur fait apprécier, à une foule de points de vue, les nombreuses différences qui existent entre ces deux puissances et la nécessité où se trouvent le philosophe et le médecin de les distinguer l'une de l'autre. « Il y a dans la vie de l'homme, dit-il, deux parties qui marchent de conserve, je dirai deux vies élémentaires, dont l'une, pareille à celle même de tous les animaux, se compose de la série des phénomènes qui se rapportent à la constitution et à la conservation de l'organisme, plus à la perpétuité de son espèce, et dont l'autre est *la suite des scènes qui constituent l'acte théâtral de l'histoire de l'individu, plus de celles qui entrent dans le grand drame de la civilisation ou de l'humanité.*

M. Lordat fait ensuite apprécier que les deux parties de la vie humaine ne se ressemblent nullement sous le rap-

port des formes *intensitive* et *progressive,* et développe avec un grand luxe de faits probants et de raisonnements péremptoires que la subordination des manifestations de l'âme à l'intégrité de la force vitale et des organes eux-mêmes est loin d'être rigoureuse, comme l'admettent les matérialistes ; enfin, il cite à l'appui de sa doctrine une foule d'autorités du premier ordre, à partir d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien, jusqu'à l'époque contemporaine. En parlant du fondateur de l'école péripatéticienne, il fait remarquer qu'entre les problèmes qu'il a posés, on trouve celui-ci : « Pourquoi dans la jeunesse apprenons-nous plus promptement, et pourquoi dans la vieillesse avons-nous l'intelligence plus puissante? *Cur seniores amplius mente valeamus juniores citius discimus?*

» Il est inutile, dit M. Lordat après cette citation, de rechercher aujourd'hui la raison de ces assertions ; il est évident que le philosophe les regardait comme des faits à l'abri de toute contestation. »

Pour que le sens intime, l'*âme,* participât à la vieillesse de la force vitale, à celle des organes, il faudrait qu'à l'apogée de la vie, ajoute le vénérable professeur, les facultés intellectuelles s'affaiblissent et que les ouvrages d'esprit postérieurs à cette époque redevinssent de jour en jour moins solides et moins profonds, comparés aux premiers dans un sens rétrograde. Il faudrait que les *Femmes savantes,* faites douze ans après la quarantaine de l'auteur, fussent inférieures à l'*Étourdi,* fait sept ans avant la culmination; qu'*Athalie* ne valût pas *Alexandre;* que l'*Esprit des Lois* décelât moins de force de tête que les *Lettres persannes;* il aurait fallu que les ouvrages que Kant a faits à quarante ans surpassassent de beaucoup ceux

qu'il a publiés à soixante, tandis qu'il a lui-même rougi des premiers, et que le public adopte seulement les derniers. Si les productions postérieures ont plus de valeur que les antérieures, il est impossible de dire que les auteurs ont intellectuellement vieilli depuis que leur force vitale avait subi son déclin. »

Gardons-nous donc de convenir de la vieillesse du sens intime, puisque l'intelligence n'est jamais si riche, si puissante, si vigoureuse qu'après la culmination de la force vitale. Si ce principe pouvait être adopté, s'il était vrai que vieillesse fût synonyme de médiocrité intellectuelle, de radotage, de stupidité, ne faudrait-il pas établir pour les sénateurs, les maréchaux, les membres de l'Institut, les académiciens, etc., la limite de l'âge comme elle existe pour le commun des fonctionnaires des armées de terre et de mer? Ce n'est certes pas l'individualité intellectuelle (qu'on y réfléchisse bien) qui a fait adopter cette mesure, mais bien la dégradation physique, si fréquente au-delà de la soixantième année. Heureuse la France, si dans le cas d'une guerre européenne elle pouvait transporter sur les champs de bataille, la veille de l'action, quelque *Masséna*, fût-il même très-avancé en âge et presque impotent! Voyez ce qu'a pu faire Radetsky en Italie, avec ses 80 ans passés, et alors qu'il fallait qu'on le hissât sur son cheval!

Du reste, je le dirai en terminant ce chapitre, j'ai eu souvent l'occasion de faire dans les hôpitaux des *nécropsies* de personnes très-âgées, et dans la démence sénile ou à peu près; je n'ai pas constaté dans l'encéphale de ces individus des particularités telles que j'aie pu m'expliquer exclusivement par elles le désordre des facultés intellectuelles. Lorsqu'on étudie avec soin les facultés intellectuelles chez

le vieillard, on ne tarde pas à reconnaître que toutes celles qui dépendent directement du *sens interne*, ou de l'âme, faiblissent beaucoup moins que celles qui ne peuvent être entretenues en quelque sorte par les appareils sensitifs externes. Ainsi, il n'y a plus chez lui d'imagination, dans l'acception la plus rigoureuse du mot, parce que, outre que la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher ne lui fournissent plus que des sensations obtuses et incomplètes, sa mémoire ne lui retrace que les souvenirs toujours plus ou moins tristes, quoique souvent pleins de charme, d'un passé qui n'a pas d'avenir. Mais placez-le dans un aréopage, en présence de graves questions sociales; mettez-le dans la même position où se trouvait naguère, en Crète, un prêtre désormais immortel, et vous verrez tout ce qu'il faut attendre de son jugement, de son expérience et de son énergie ; or, toutes ces facultés appartiennent en propre à l'âme, et leur persistance, leur perfection à l'âge le plus avancé, sont une dernière preuve à l'appui de cette opinion, que la dégradation de la machine humaine n'est pas en relation si étroite qu'on veut bien le dire avec celle de son moteur, et que rien ne démontre plus clairement l'avenir de l'homme et son immortalité, que sa spiritualisation si manifeste à la fin de la vie d'ici-bas. Cette spiritualisation, dont la cause évidente, essentielle, est le relâchement des liens qui unissent l'âme au corps, achève, selon moi, de confirmer cette vérité traditionnelle, que nous ne sommes que des esprits incarnés, dont la mort vient briser les entraves pour les rendre à leur véritable nature. Telle est ma conviction profonde, et, je le dis en toute sincérité, pour rien au monde je ne voudrais la perdre.

Histoire véritable de Gaspar HAUSER.

Non-seulement j'ai lu diverses notices sur ce personnage qui a tant occupé les feuilles politiques d'Europe, de 1828 à 1833, mais encore j'ai pu me renseigner sur son compte auprès d'un officier allemand qui l'avait connu et fréquenté. Voici sa notice pure et simple, et les enseignements philosophiques qu'on peut en tirer :

Au mois de mai 1828, le Dr D... (de Nuremberg) passant devant un corps-de-garde, à la porte duquel stationnait la foule, y entra par curiosité et y trouva une sorte d'idiot, mais qui pouvait être aussi quelque vagabond, jouant ce rôle et se renfermant dans un mutisme absolu. Sa *physionomie était sans expression, ou plutôt offrait celle d'un enfant de deux ou trois ans*. A toutes les questions qu'on lui adressait, il répondait comme les idiots, par des sons inintelligibles, ou une sorte de grognement sourd ; par moments il riait avec un air d'innocence, puis tout à coup et sans transition, il pleurait ou se mettait en colère sans motif, exactement comme le font les enfants à l'occasion de besoins instinctifs qu'ils éprouvent à l'insu de ceux qui les entourent. M. D... essaya d'abord de le faire mettre sur ses jambes pour le faire marcher, mais il ne put y parvenir, puis il mit devant lui le registre du corps-de-garde, une plume, une écritoire, et l'étrange personnage prenant alors la plume, s'en servit avec dextérité et écrivit distinctement les mots : GASPAR HAUSER.

A cette vue, le commandant du poste ne douta plus qu'il ne fût un vagabond, un intrigant, et sans attendre davantage, il le fit conduire à la prison de la ville où on le renferma ; mais le bon Dr D...., qui avait réfléchi au caractère étrange de Gaspar, à l'extrême sensibilité de ses yeux et de ses oreilles, que la lumière du soleil et le son de la cloche d'une église voisine avaient soumis à une douloureuse épreuve, enfin, à la coloration rosée et à la finesse de la peau de la plante de ses pieds, induisit de ces circonstances qu'il avait dû vivre prisonnier

depuis sa naissance, dans quelque lieu obscur et silencieux, et qu'il n'avait jamais marché. Il suivit donc Gaspar jusqu'à la prison où, ayant fait placer un plat de viande et une cruche de bière devant lui, il le vit entrer tout à coup dans une fureur inouïe, renverser la cruche d'un coup de pied et repousser avec dégoût le plat de viande; il ne sortit de ce paroxisme que lorsqu'on eut remplacé ces objets par du pain et de l'eau; alors il se mit à rire, parut très-content, mangea, but largement, et finit par s'endormir d'un profond somme. Le Docteur conclut de tout cela que l'enfant avait toujours vécu de pain et d'eau, et s'arrêta à l'idée qu'il avait été la victime de quelque crime odieux, d'un de ces crimes auxquels on ne peut penser qu'avec horreur, par ce seul fait qu'ils ont pour sujet des êtres innocents qui n'ont pas demandé à naître et ne peuvent se défendre.

Le Docteur continua à visiter et à observer régulièrement Gaspar; peu à peu les yeux de celui-ci s'habituèrent à la lumière, ses oreilles au bruit, et sa physionomie commença à prendre une expression douce et affectueuse qu'elle conserva jusqu'à sa fin tragique; quant à sa sensibilité, elle se fit jour dans plusieurs circonstances, et notamment dans celle-ci : Ayant vu défiler un jour, de sa fenêtre, au son de la musique, un régiment bavarois, son émotion fut si grande qu'il tomba en syncope; un autre jour, sa joie fut immense à l'occasion du cadeau qu'eut l'idée de lui faire le Docteur, d'un cheval de bois; il embrassa cet objet avec bonheur, comme on embrasse un ami; il était évident qu'il ne le voyait pas pour la première fois.

A partir de ce moment, le Dr D... n'hésita plus : il demanda et obtint d'adopter Gaspar, le prit dans sa maison et commença son éducation, dont je crois devoir supprimer ici les détails; qu'il me suffise de dire que les soupçons de cet homme de bien étaient fondés. Son intéressant pupille était la victime d'un crime. Dès qu'il put parler, il expliqua qu'il ne savait pas son âge, qu'il avait habité constamment un souterrain très-bas, où il n'avait pour nourriture que du pain et de l'eau; qu'un jour il avait vu auprès de lui un homme qui lui apportait ses aliments ordinaires et un cheval de bois; qu'un autre jour, le même individu lui avait apporté une plume, de l'encre, du papier, et lui avait appris à écrire les mots Gaspar Hauser. Que dans une autre circonstance il s'était senti embrassé dans l'obscurité, avait reçu des larmes

brûlantes sur ses joues, et entendu des pleurs, des gémissements (sans doute ceux de sa malheureuse mère); enfin, qu'en dernier lieu, son gardien l'avait chargé sur ses épaules, puis sur la croupe d'un cheval, s'était éloigné au galop, après l'avoir déposé à la porte de Nuremberg, où les agents de police l'avaient ramassé.

Après avoir passé plusieurs années chez son bienfaiteur et terminé son éducation ou à peu près, Gaspar fut l'objet d'une tentative d'assassinat qui acheva de mettre en lumière sa véracité. Le Dr D...... l'envoya alors à Anspach et le plaça sous la protection spéciale de lord Stanhope; et celui-ci, bien décidé à s'en charger complétement, se disposait à partir avec son pupille pour l'Angleterre, lorsque le 14 décembre 1833, Gaspar, qui avait été attiré dans un lieu solitaire sous la promesse de recevoir la révélation de sa naissance, fut trouvé frappé de plusieurs coups de poignard, ayant à ses pieds une bourse dans laquelle on avait mis le billet suivant : Gaspar Hauser, né le 30 avril 1812, mort le 14 décembre 1833.

Telle est l'histoire sommaire et exacte de Gaspar Hauser, basée sur les documents que fournirent les journaux politiques et diverses revues littéraires de l'époque; voici maintenant les détails concernant cette malheureuse victime que je tiens du capitaine bavarois I... Cet officier était, je le dirai en passant, un de ces esprits spéculatifs qui fourmillent en Allemagne et qui portent jusque sous la tente du soldat l'amour de la philosophie; ses tendances étaient évidemment kantistes, bien qu'il ne voulût pas les avouer d'une manière nette; du reste bon, généreux, franc, charitable, une de ces natures d'élite enfin qui deviennent chaque jour plus rares dans notre siècle mercantile. Je le vis pour la première fois à Toulon, chez un de mes premiers maîtres, à son retour de Grèce, pour l'indépendance de laquelle il venait de verser son sang; je le retrouvai ensuite à Alger, lorsqu'il fut attaché comme capitaine à la première légion étrangère, celle qui fut cédée plus tard (en 1835) à l'Espagne. Je vais tâcher de reproduire le résumé de mes conversations avec lui, dont j'avais d'ailleurs pris note dans le temps, selon mon excellente habitude, et j'ai l'espérance que s'il est encore de ce monde (car j'ignore sa position actuelle et le lieu où il réside), il ne désavouera rien de ce que je vais dire, si cet écrit lui parvient.

Lorsqu'on le questionnait sur les premiers temps de son existence,

Gaspar Hauser répondait qu'il ne s'en souvenait que comme on se souvient d'un véritable rêve. A quelle époque avait-il été placé dans son cachot souterrain? Il lui était impossible de le dire. Et lorsqu'il commença à connaître son existence, il n'en avait que le sentiment confus, inexplicable, c'est-à-dire qu'il vivait à la manière des plantes, éprouvant toutefois les besoins instinctifs de l'animalité; il les discernait les uns des autres et ne les satisfaisait que lorsqu'ils devenaient pressants; pendant cette période funeste de sa vie, il n'eut aucune idée, pas même celle de Dieu, et plus tard, lorsqu'il fut initié à la vie de relation, il comprit parfaitement qu'il n'avait pu en avoir. Était-il heureux ou malheureux, par exemple? Comment l'aurait-il su et l'aurait-il exprimé? Il ne pouvait pas même apprécier si son geôlier était son bienfaiteur ou son ennemi; mais il ne le détestait pas et le voyait avec satisfaction, parce qu'il lui apportait tous les jours le pain et l'eau qui lui servaient de nourriture.

Un jour il se heurta violemment la tête contre la porte de son cachot en voulant suivre son gardien, qui venait de la fermer; il se blessa grièvement, car il perdit connaissance; mais en revenant à lui, tout étourdi et désagréablement affecté, il ne put se rendre compte de son état, probablement parce qu'il lui était impossible d'apprécier par la comparaison la différence qu'il y a entre la douleur et le plaisir, et il est vraisemblable que s'il avait pu avoir alors cette notion, il aurait souffert davantage de sa blessure.

La pauvre victime faisait remarquer aussi que, sans cesse accroupi sur le sol, il ne manquait pas, dans cette position, de choisir instinctivement la position la moins gênante par rapport à d'autres qu'il avait expérimentées; l'attention, la mémoire, le jugement, la volonté, en un mot toutes les facultés de l'intelligence humaine existaient virtuellement en lui, seulement elles ne pouvaient se manifester que dans la limite restreinte des sensations qu'il recevait. Ainsi lorsque, dans la prison de Nuremberg, il s'était mis en colère à la vue de la bière et de la viande que M. D..... lui avait fait servir, c'était tout simplement parce qu'il avait grand'faim et qu'il ne savait et ne pouvait user des choses qui lui étaient inconnues; quant à sa fidélité si longtemps persistante à l'usage exclusif du pain et de l'eau, elle fut due à la délicatesse extrême de son odorat; ces aliments ont peu

d'odeur, tandis que celle de la viande, des fruits, des légumes, de la bière, du vin, lui déplaisait, le repoussait par ce seul motif qu'elle lui était inconnue, qu'il n'y était pas habitué.

Lorsque, pour la première fois, M. D..... le mena à la campagne, le spectacle de la nature le saisit d'admiration et de joie, mais il affirmait néanmoins qu'il ne lui donna pas la moindre idée de Dieu, et ce ne fut que lorsqu'il eut commencé à entrer en communication intellectuelle et affective avec son bienfaiteur et qu'il en eut reçu la première notion du Créateur, que l'idée de ce sublime Artisan entra profondément dans son cœur. Il disait qu'à partir de ce moment une vie nouvelle avait commencé pour lui, et que dès-lors il lui fut impossible de contempler un riche paysage, un lever, un coucher du soleil, une nuit étoilée, sans s'élever par la pensée jusqu'à l'Auteur de la nature: il voyait sa main partout, dans les bienfaits du bon docteur D...., dans le pain qu'il mangeait, dans l'eau qu'il buvait, et qu'il mettait au-dessus, je l'ai déjà dit, des vins les plus délicieux; mais il sentait Dieu surtout au fond de son cœur, éclairé, illuminé désormais par l'intelligence.

Tel est à peu près le résumé des renseignements que m'a fournis sur la psychologie de Gaspar Hauser mon vieil ami; il ne m'en parlait jamais sans émotion; j'ai déjà dit, je crois, qu'il paraissait connaître le fond de l'histoire de cet infortuné, mais il fut toujours, sur ce point et par des motifs que je n'ai pu pénétrer, d'une rare discrétion; seulement, un jour que nous étions allés chasser ensemble du côté de Staoueli (il était chasseur très-habile) et que je lui faisais quelques questions à ce sujet, il frappa du pied et me dit, presque en colère: Parlons d'autre chose; vous ne saurez jamais rien là-dessus. Puis il ajouta, après une courte pause: *Malheur aux grands qui abusent de leur puissance, et surtout à ceux qui torturent des enfants innocents. Quel terrible compte n'auront-ils pas à rendre devant Dieu!*

L'étude psychologique faite sur Gaspar Hauser par le Dr D..... devait être sans doute bien plus intéressante et bien plus complète à divers points de vue que celle du capitaine I...., mais elle m'est absolument inconnue. Pourtant cette dernière, quelque imparfaite qu'elle soit, me paraît très-suffisante pour démontrer qu'*il n'y a pas en nous*

d'idées innées, et que ce fait se lie providentiellement sans doute à la liberté dont Dieu a voulu nous doter dans ce monde et dont nous pouvons pressentir le but. Si, avant d'y être jetés, nous avons eu déjà une autre existence, et si nous avons mérité de subir l'épreuve du libre arbitre, nous avons dû boire auparavant l'eau du Léthé, car sans cette condition, on n'a pas de peine à le sentir, l'épreuve ne serait ni complète ni rigoureuse.

Il me semble logique d'admettre aussi que le cas si rare et peut-être unique dans l'espèce de Gaspar Hauser, qui ne fut ni un idiot, ni un fripon, ni un habile industriel, démontre sans réplique que l'exercice des sens et la puissance de la vie de relation peuvent seuls développer, perfectionner nos facultés intellectuelles. Ces facultés existent virtuellement, soit chez l'enfant en bas-âge, soit chez l'homme qu'une cause quelconque a privé du commerce de ses semblables; mais elles restent sans effet tant que les appareils sensitifs ne peuvent travailler pour le compte de l'entendement, et par suite du sens moral, qui n'est lui-même au fond que cet entendement perfectionné, éclairé par la connaissance du bien et du mal. Je l'ai déjà dit précédemment et je le dis encore ici, les sensations perçues par la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, sont transmises par l'encéphale à l'âme, qui les coordonne, les compare, les juge, et s'en forme des idées, d'où découlent ensuite des volontés, des raisonnements, des sentiments affectifs, qu'elle exprime à son tour par la parole, le geste, l'écriure, etc.

CHAPITRE XII

Quelques mots sur le tourbillon parisien. — Les matérialistes ont-ils résolu le problème si mystérieux des maladies mentales? Témoignages d'*Esquirol*, de *Guislain*, de Brierre de Boismont à ce sujet. — Les lésions cérébrales peuvent être alternativement la cause ou l'effet de la folie. — Le point de départ peut être tantôt animique, tantôt vital, tantôt purement organique; mais la folie, dans l'ensemble de ses phénomènes, est toujours un état pathologique psycho-matériel. — Solidarité qui existe entre la machine humaine et son dynamisme exprimée par la comparaison de cette machine avec un mécanisme à vapeur.—Existe-t-il des folies purement animiques?—Un mot sur la folie de Charles VI. — Profession de foi de l'auteur.

Paris, septembre 1867.

J'ai quitté la Bretagne hier matin, et me voici de nouveau à Paris, dans cette grande Babylone du XIX[e] siècle vouée par le matérialisme au culte égoïste du veau d'or; où les liens sacrés de la famille, depuis longtemps relâchés, ont perdu leur influence sociale; où personne ne songe à son voisin, par ce seul motif que chacun n'est occupé que de soi-même, et ne saurait d'ailleurs faire autrement.

Avez-vous étudié quelquefois la vie en commun chez les fous, dans nos grandes maisons de santé, et remarqué ce silence caractéristique qu'ils gardent à table, au salon, à la promenade, silence qu'interrompent de temps en temps quelques mots toujours empreints d'un caractère particulier d'individualité, ou seulement certains gestes, certains

mouvements significatifs des lèvres, prouvant que ceux auxquels ils échappent conversent avec eux-mêmes et sont absorbés par leur marotte? Eh bien! voilà l'image exacte du tourbillon parisien. Grands seigneurs et manants, riches et pauvres, patrons et clients, indigènes et provinciaux, sont plus ou moins en proie à la surexcitation nerveuse, et ne considèrent la société qu'à travers le prisme de leurs intérêts privés....

Pour bien jouir de cette véritable danse macabre de fripons et de dupes, dont le Père-Lachaise et autres charmantes villas du même genre sont invariablement le terme et la fin, il faut la voir des hauteurs de la philosophie expérimentale; en d'autres termes, il faut en être revenu, avoir pu s'en tirer, et se trouver dans la même position que ce vieux nocher que nous a dépeint Lamartine dans ses *Méditations poétiques*, et qui, retiré sur un rocher solitaire dominant la mer qu'il avait jadis affrontée, trouvait un plaisir particulier à contempler les orages et les tempêtes.

Or, je suis heureux de reconnaître que j'ai quelques points de contact avec ce vieux marin; sans être dégoûté de la vie, j'ai trop vécu pour ne pas être fixé sur la valeur réelle des choses d'ici-bas, pour ne pas les juger d'un peu haut, et voilà pourquoi, bien que je ne sois à Paris qu'en passant, au lieu de passer ma soirée à l'Exposition ou au bois de Boulogne, je l'emploie à écrire ce chapitre, dans lequel je viens examiner si les arguments que fournit au matérialisme l'histoire des maladies encéphaliques, sont plus solides, moins hasardés, plus concluants que ceux qu'il tire de l'étude des fonctions normales du même système organique.

Pour résoudre cette question, je n'aurai qu'à soumettre les faits au creuset de la philosophie, car c'est toujours là qu'il faut en venir lorsqu'on veut connaître le fond des choses et démontrer le vide des fausses doctrines.

Je commencerai donc par jeter ici un coup d'œil rapide sur ces états pathologiques qu'on a nommés avec tant de raison *maladies mentales,* et qui, par le fait même de la dégénération physique et morale de l'espèce humaine, du relâchement des liens de la famille, de la perte du sentiment religieux, et d'une foule d'autres causes sociales qu'il serait trop long de rappeler dans une simple conversation, sont devenues si fréquentes, si communes, dans notre siècle. Loin de moi la pensée d'en pénétrer la cause première essentielle, si obscure et si mystérieuse, qu'aucun œil humain ne pourra sans doute jamais pénétrer. J'examinerai seulement si les prétentions des matérialistes à cet endroit sont admissibles, et s'ils ont résolu le problème d'une manière satisfaisante, sinon positive : *à l'impossible nul n'est tenu!* Après avoir exposé l'état actuel de la science sous ce rapport, et fait valoir le pour et le contre, je laisserai chacun libre d'asseoir son jugement sur les pièces du procès.

Dans les temps anciens et modernes, la folie a exercé l'imagination des philosophes et des médecins ; chez les Hébreux, peuple essentiellement religieux, elle fut attribuée aux démons, et considérée par conséquent comme une maladie purement morale. La Bible nous apprend en effet, comme l'Évangile de Jésus-Christ, qu'on la guérissait par la prière, par des pratiques religieuses, par l'exorcisme. *Si nous pouvions être témoins aujourd'hui de cures semblables, pourrions-nous expliquer l'efficacité de pareils moyens contre des lésions matérielles du cerveau,* et ne nous

rappellerions-nous pas l'aphorisme si connu et d'ailleurs si vrai : *Naturam morborum ostendunt curationes?*

Chez les Égyptiens, les Chaldéens, les Assyriens, les Grecs, des prêtres adroits, instruits, initiés à la pratique de la médecine, faisaient intervenir les dieux pour la guérison de la folie ; les fous étaient conduits dans les temples où, par l'imposition solennelle des mains au milieu d'un appareil imposant qui agissait fortement sur l'esprit des aliénés, on les rendait souvent à la raison. De nos jours, on dédaigne un peu trop l'emploi de ces moyens ; mais les cas de guérison subite de certaines formes de la folie par l'intervention des passions elles-mêmes, de l'amour, de l'amitié et du sentiment religieux, ne sont pas rares, tant s'en faut, et méritent bien de fixer l'attention des médecins matérialistes. Ils doivent se demander, en présence de pareilles cures dont la réalité ne peut être mise en doute, si la folie tient toujours, comme ils l'enseignent, à une inflammation, à une congestion, à un ramollissement, à une altération de la substance cérébrale. Je n'ignore pas qu'il n'est *pire sourd que celui qui ne veut pas entendre*, que c'est un parti pris chez eux de nier l'évidence ; mais cette certitude n'est pas suffisante pour me faire considérer mes raisonnements comme perdus ; j'aime à croire, au contraire, qu'il en restera toujours quelque chose, et que ce quelque chose fructifiera tôt ou tard.

Quoique je n'aie jamais été chargé de la direction d'aucun asile d'aliénés, et qu'on ne puisse pas me regarder comme un spécialiste, je dirai cependant que je me suis occupé de bonne heure de l'étude médico-philosophique de la folie ; que j'en ai observé avec fruit, soit dans les hôpitaux, soit dans le civil, un grand nombre de cas très-

intéressants, et que j'ai vécu en particulier côte à côte pendant plusieurs années avec un ami intime que je savais être fou, alors que sa famille même l'ignorait absolument; il ne me cachait rien et avait tant de confiance dans mon amitié que, lorsqu'il ne lui fut plus possible de cacher son état, lorsqu'il ne voyait plus autour de lui que des ennemis acharnés à sa perte, qui avaient juré de l'empoisonner, etc., il venait encore me consulter et raisonner sa folie avec moi. Cet infortuné, dont le souvenir me sera toujours cher, et qui a fini par mourir dans des accès de fureur, avait été doté par la nature des qualités les plus précieuses et les plus rares. Sa maladie mentale avait mis dix ans environ à se faire jour.....

Cette guérison possible de la folie par des charmes, des incantations, par la prière et l'imposition des mains, enfin par l'influence de l'amour, de l'amitié, de la douce reconnaissance, de la confiance en Dieu, a toujours appelé mon attention, même à une époque où on n'en tenait nul compte dans les traités spéciaux, et c'est avec bonheur que sur ce point je constate les progrès de la médecine mentale. Aujourd'hui il est bien peu d'aliénistes qui ne conviennent qu'il existe réellement des folies animiques susceptibles d'être guéries par des moyens moraux, et que les inconnues à extraire fourmillent dans l'histoire des maladies mentales.

D'ailleurs, il est de notoriété publique que la folie, dans l'immense majorité des cas, résiste à l'hydrothérapie, aux antispasmodiques, aux douches, aux purgatifs et aux autres moyens physiques. Les guérisons obtenues par les médecins purement organiciens sont extrêmement rares; car, lorsque je dis *guérison*, j'entends parler des cures ra-

dicales, et nullement de ces temps d'arrêt, de ces améliorations momentanées qu'on obtient souvent dans ces maladies, qui affectent volontiers la forme périodique ou intermittente.

Pour admettre *à priori,* comme le font les organiciens, que la folie tient toujours à une *lésion matérielle* du cerveau , ne faut-il pas commencer par se démontrer à soi-même que l'ouverture des cadavres de fous met invariablement en lumière ces lésions? si ces lésions leur sont propres et ne se rencontrent que chez eux ? et si, même dans ce dernier cas, on pourrait les considérer comme la cause, et non pas comme l'effet des désordres intellectuels? Je ne parle pas des maladies cérébrales intercurrentes qui peuvent surgir sur les pauvres habitants des *asiles* : chacun comprend qu'elles sont d'observation journalière, et qu'il faut savoir en tenir compte dans la recherche des lésions cérébrales. Du reste, pour être fixé sur cette importante question des lésions matérielles dans la folie , interrogeons les spécialistes.

« Au mot d'autopsie, dit l'illustre Esquirol (*Traité des maladies mentales,* vol. I, pag. 110), chacun espère que nous allons indiquer le siége de la folie, que nous allons faire connaître la lésion organique dont elle est la révélation : *eh bien! les ouvertures de corps faites jusqu'ici ont été stériles, elles n'ont eu que des résultats négatifs ou contradictoires; tous les travaux sur l'anatomie du cerveau n'ont eu d'autres résultats qu'une description plus exacte de cet organe, et la certitude de ne pouvoir jamais assigner à ces parties des usages d'où l'on puisse tirer des connaissances applicables à l'exercice de la faculté pensante, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.* »

A cette déclaration si franche et si consciencieuse, le célèbre aliéniste ajoute les corollaires suivants :

« *Toutes les lésions organiques observées chez les aliénés se retrouvent dans le cerveau d'individus qui n'ont jamais été fous.*

» *Beaucoup de cadavres d'aliénés ne m'ont présenté aucune altération, quoique la folie eût persisté un grand nombre d'années.*

» *D'autre part, l'autopsie nous a montré chaque partie du cerveau (chez des individus qui n'étaient pas fous), altérée, suppurée, détruite même, sans lésion préalable de l'entendement; et de toutes ces données on doit conclure qu'il est des folies dont la cause immédiate échappe à tous nos moyens d'investigation, et que la folie n'a pas toujours son point de départ dans le cerveau.* »

« A-t-on bien distingué, dit à son tour Chaussier, les lésions qui sont le produit des maladies concomitantes ou accidentelles auxquelles succombent les fous, d'avec ce qui peut appartenir en propre à l'aliénation mentale? — *Les lésions du cerveau se révèlent par des signes qui ne sont pas la folie : ainsi l'inflammation chronique de ses membranes, l'apoplexie, produisent la compression qui se révèle par la paralysie; les tubercules, les cancers, les ramollissements ont des caractères propres qu'on ne peut confondre avec la folie.* »

Si l'on m'objecte qu'Esquirol a écrit en 1838, Chaussier beaucoup plus tôt, et qu'ils ne font plus autorité, parce que la science de l'aliéniste a marché sous l'impulsion des écoles organicienne et positiviste, je ferai valoir le témoignages d'autres spécialistes célèbres qui appartiennent à la période actuelle.

Dans son Mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques, le savant M. Lélut convient franchement que l'anatomie pathologique n'a rien pu lui apprendre sur la théorie des maladies mentales ; il professe que les fonctions et les affections qu'il a été obligé d'analyser, et dont il a dû attaquer la théorie, *sont sous l'empire de causes invisibles, d'un autre ordre que les organes*. La déclaration ne saurait être ni plus claire, ni plus explicite.

J'ouvre la préface du *Traité des hallucinations*, par le savant aliéniste Brierre de Boismont, président de la Société *médico-psychologique*, dont j'estime particulièrement la franchise, les remarquables écrits, et je lis à la page VIII :

« *Un vaste abîme sépare*, dit-on, *les questions de philosophie des questions de médecine pratique et appliquée; il faut laisser l'intelligence, l'esprit, l'âme là où ce principe doit rester.*

» Nous croyons être dans le vrai en soutenant la nécessité de l'alliance de la philosophie et de la médecine, surtout dans les maladies mentales ; les faits psychologiques ne peuvent être mis sur la même ligne que les faits sensibles. *Le cerveau est le siége des opérations intellectuelles, il n'en est pas le créateur; la notion de l'idée préexiste à celle des signes.*

» La vue des grandes intelligences aux prises avec la folie, et qui deviennent pour l'aliéniste un sujet continuel de méditations, ne le ramène-t-elle pas sans cesse à l'examen de ces hautes questions spiritualistes qu'on déclare sans utilité pour la médecine? C'est avec raison que M. Esquirol a dit : Le jour où la philosophie descendra avec son flambeau dans l'étude des affections mentales, elle rencontrera une ample matière à des observations

nouvelles ; comme, dans une ville détruite, on découvre çà et là des monuments qui portent l'empreinte du génie de la nation éteinte, ainsi dans ces grands ravages de la folie on retrouve partout, sur les ruines de nos facultés, la trace du principe immortel qui les animait. *A cette opinion, nous pourrions joindre celle de Descartes, qui affirme que c'est à la médecine que seront dues les découvertes destinées à agrandir le domaine de la philosophie.* »

Tous ces témoignages (qu'on le remarque bien !) émanent de médecins appartenant à cette École de Paris, si décriée à cette heure à cause du matérialisme et de l'athéisme dont on la croit imbue : qui pourra désormais prendre au sérieux ces accusations?

L'éminent aliéniste belge Guislain a aussi émis, sur la stérilité des recherches cadavériques chez les fous, une opinion qui est calquée en quelque sorte sur celle d'Esquirol, de Chaussier et de Lélut, etc. ; il dit en effet dans ses Leçons orales, publiées en 1852 :

« J'ai ouvert un grand nombre de cadavres d'aliénés ; je dois confesser cependant que je n'ai pas obtenu les résultats que j'avais osé espérer. Parfois je n'ai rien trouvé là où j'avais compté rencontrer une altération organique, et d'autres fois j'ai observé des désordres là où je n'en soupçonnais pas la présence. Le cerveau, tant dans son état normal que dans son état morbide, sera éternellement pour le médecin un organe mystérieux ; car s'il est des désordres qui font comprendre la majorité des cas des maladies dites cérébrales, il est des altérations organiques du cerveau qui n'expliquent guère pourquoi les individus qui les éprouvent restent sains d'esprit. »

Le même auteur, je le dirai en passant, a été conduit

par l'expérience à reconnaître que les causes de la folie sont principalement et presque exclusivement morales, puisqu'il déclare dans le même ouvrage que, 202 fois sur 238, sa pratique lui a démontré que cette triste affection était due à une exaltation morbide de la sensibilité morale, c'est-à-dire aux passions tristes ou violentes dans tous les genres.....

Cette statistique me paraît exacte, lorsque je me rappelle celle que présenta en 1850, dans son compte-rendu, feu le Dr Aubanel, médecin en chef de l'asile des aliénés de Marseille, dont les opinions étaient si exclusivement organiciennes ou matérialistes, qu'il ne pouvait en supporter la controverse. D'après lui, en effet, sur 864 aliénés des deux sexes, entrés à l'asile de 1841 à 1849, 478 auraient dû leur maladie à des causes morales essentielles, relatives aux facultés de l'entendement (ce sont ses propres expressions), et de celles qui sont absolument invisibles ou impalpables. Mais ce chiffre serait, sans contredit, bien plus fort, bien plus significatif, si notre regretté confrère y avait joint les folies dues aux excès intellectuels, qu'il a cru devoir, je ne sais pourquoi, ranger parmi les causes physiques.

Instinctivement, on se sent porté vers la doctrine du célèbre aliéniste belge, lorsqu'on se rappelle, hélas! que la douleur règne ici-bas en souveraine, et que les éléments de quiétude, de satisfaction sont si peu nombreux dans toutes les conditions sociales, qu'il serait peut-être téméraire d'affirmer qu'il existe des hommes véritablement heureux en ce monde. Mais, je me hâte de le dire, cette doctrine ne saurait être exacte, parce qu'elle est exclusive, et il me semble qu'on est bien plus près de la vérité lors-

qu'on professe, comme je l'ai déjà fait en 1850, que si la folie, dans l'immense majorité des cas, est due à des causes morales, psychiques, à des causes secondes dont la détermination nous échappera invariablement, mais que l'induction nous permet de supposer, elle a pour point de départ, dans d'autres cas, certaines lésions vitales, diathésiques ou même matérielles, du cerveau, dont l'intégrité est nécessaire au libre exercice de nos facultés intellectuelles et morales, et qui en est l'instrument de manifestation.

Je vais plus loin : je proteste que, parmi les causes de la folie, aucune ne doit être considérée à la rigueur comme exclusivement morale, et qu'elles sont toutes *psycho-matérielles* ou mixtes. Ainsi, d'une part l'amour contrarié rend l'âme triste, par les inquiétudes, les tourments qui lui sont propres; mais cette cause cesse d'être purement morale lorsque, diminuant l'appétit et empêchant le sommeil, elle nuit à la nutrition générale de l'individu et le fait tomber dans l'anémie, partant dans l'éréthisme nerveux. De même, la misère et les privations qu'elle entraîne sont des causes physiques de la folie qui ne tardent pas à devenir morales, par les passions tristes dont elles sont la source. Action du physique sur le moral et du moral sur le physique, voilà ce qu'on observe sans cesse chez l'homme, et ce que le médecin ne doit jamais oublier.

Telle est, ce me semble, la théorie qui seule peut avoir la sanction de la philosophie médicale, parce qu'elle est basée sur la double nature de l'homme et les principes qui en découlent nécessairement; je l'ai déjà dit ailleurs, et je ne crois pas inutile de le répéter encore ici : le spiritua-

lisme, comme le matérialisme purs, ont été et seront toujours funestes aux progrès de la science médicale, et c'est un grand malheur que cette vérité ait été si longtemps méconnue. Je le faisais remarquer naguère à mes élèves, à propos d'un cas de folie survenu dans mon service à l'Hôtel-Dieu, à la suite d'un accès de colère, et pour leur bien faire saisir l'étroite solidarité qui existe entre le corps humain et son dynamisme, je me servais de la comparaison suivante, que j'avais déjà faite dans mon travail sur la spiritualité de l'âme :

Dans une machine à vapeur, leur disais-je, il y a trois éléments distincts, comme chez l'homme : 1° le mécanicien, ou l'âme, le principe intelligent ; 2° la vapeur, ou le moteur, ou la force vitale; 3° la mécanique elle-même, ou le corps. Eh bien ! supposez un instant qu'un rouage de cette dernière, un piston, un balancier, l'arbre de couche par exemple manque, tout le système tombera aussitôt dans l'inertie, en dépit de la volonté de l'ingénieur, de son opposition formelle, et malgré tous les efforts les plus considérables de la vapeur. Supposez, d'autre part, que la mécanique se trouvant dans les meilleures conditions, et la vapeur dans les proportions voulues, la direction vienne à manquer, parce que l'ingénieur s'est endormi ou ne se trouve pas à son poste : des accidents divers, des explosions pourront se produire, et la mécanique finira par tomber dans le repos. Enfin, le même résultat aura encore lieu fatalement si, la mécanique étant à l'état d'intégrité et l'ingénieur à son poste, la vapeur tombe tout à coup dans la chaudière parce que l'on aura mal alimenté les feux, etc.

Tels sont, ajoutais-je, les liens étroits, la solidarité in-

cessante qui existent entre l'organisme humain et son dynamisme ; il suffit d'y réfléchir quelques instants pour être bien convaincu que toute doctrine médicale trop exclusive, qui n'en tient pas compte parce qu'elle est trop exclusivement animiste, vitaliste, ou organicienne, pèche par la base et ne peut être la doctrine de la vérité !

Mais finalement, me diront les organiciens et les positivistes de Paris, qu'entendez-vous par *folie animique essentielle*? comment pouvez-vous expliquer la *maladie d'un principe simple, immatériel, immortel, inaltérable dans la rigoureuse et plus ordinaire acception de ce mot, principe qui jouit en nous d'une existence propre, indépendante?* La médecine n'ayant rien à démêler avec la métaphysique, à ce point que dans certains pays de l'Europe ceux qui la professent sont appelés *physiciens*, nous estimons qu'elle doit éviter autant que possible les spéculations philosophiques, pour s'en tenir rigoureusement aux faits visibles et palpables; faut-il vous rappeler encore une fois la fable de l'Astrologue qui tombe dans un puits? la cause, le mécanisme des actions et des réactions dont vous parlez est absolument inconnu, il le sera toujours ; nous considérons donc comme inutile, sans portée, l'étude de l'action de l'âme sur les organes, et de ceux-ci sur l'âme, soit dans l'état de santé, soit dans l'état pathologique.

De pareils raisonnements, une telle théorie, si empreints de scepticisme et d'exclusivisme, peuvent être acceptés par les personnes superficielles, qui ne se rendent compte de rien, et qui ne veulent pas se donner la peine d'approfondir les choses; mais les hommes sérieux n'en seront jamais dupes.

J'ai déjà parlé, dans un autre chapitre, de la nostalgie, de

la chlorose, de l'hystérie, de l'hypochondrie, de la mélancolie, affections psychiques morales à leur point de départ, et consécutivement mixtes par les désordres physiques qu'elles font surgir, par le seul fait de notre double nature et de l'influence de l'âme sur le corps. Or tout ce que j'ai dit au sujet de ces maladies peut être appliqué aux divers genres de *folie animique ou essentielle*. Ici, la vitalité et les organes ne s'affectent souvent que très-tard, quelquefois après plusieurs années de préparation insaisissable, et toutes les fonctions organiques peuvent s'effectuer normalement, alors que déjà le délire a éclaté et qu'il est même irrémédiable. C'est ce que j'ai vu, je le disais tout à l'heure, chez cet ami dont j'ai suivi pendant sept ou huit ans environ la lutte lamentable contre les aberrations de son âme qu'il voulait en vain réprimer. Sa santé physique paraissait parfaite, et sa folie ne devint réellement psycho-matérielle ou mixte que lorsque, par exemple, en proie à une insomnie continuelle et se privant de nourriture, par la crainte qu'il avait d'être empoisonné, sa robuste constitution ne put résister à cette double cause de destruction.

La cause positive du délire dans ce cas était une ambition exagérée, qui avait sa source dans une capacité hors ligne et parfaitement reconnue d'ailleurs, capacité qui attirait à mon ami les attaques incessantes de la jalouse médiocrité. Mais à côté de cette cause morale, il en est une foule d'autres, telles que la colère, le remords, le fanatisme religieux et politique, la honte, la terreur, en un mot toutes les passions de l'âme qui exaltent l'imagination, troublent la mémoire, pervertissent le jugement et le sens affectif lui-même.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ces folies animiques ou essentielles, ce sont les luttes significatives du libre arbitre et cette persistance de la conscience dont les malades parlent après leur guérison, malheureusement si difficile, ou dont le médecin peut avoir quelquefois la notion dans certains cas exceptionnels : c'est alors que tous ses doutes sur la destinée providentielle de l'homme s'évanouissent, et que la raison de son existence se montre clairement à ses yeux.

Telle fut, on le sait, la folie du malheureux roi de France Charles VI, qui consistait en une *manie furieuse intermittente*. Personne n'ignore en quelle occasion et par quelle cause elle surgit ; qu'il me soit permis cependant de rappeler ici quelques phrases d'Anquetil sur cet événement.

« Charles, dit-il, traversait la forêt du Mans peu accompagné, parce qu'on s'était écarté pour qu'il ne fût pas incommodé par la poussière; tout à coup un homme en chemise, la tête et les pieds nus, s'élance d'entre deux arbres, saisit la bride de son cheval, et lui crie d'une voix rauque : « *Roi, ne chevauche plus avant; retourne, tu es trahi!* » Il tenait les rênes si fortement, ajoute l'historien, qu'on fut obligé de le frapper pour le faire lâcher; mais on ne l'arrêta ni on ne le poursuivit, et il disparut. Le roi ne dit mot, mais on remarqua l'altération de son visage, et dans son corps une espèce de frémissement. En sortant de la forêt, on entra dans une plaine de sable qui, échauffée par un soleil ardent, réfléchissait une chaleur insupportable. Le roi n'était accompagné que de deux pages; l'un, presque endormi sur son cheval, laisse tomber négligemment sa lance sur le casque de l'autre. Au bruit aigu qui frappe son oreille, Charles VI sort comme en sursaut de la rêverie

où il était plongé, et croit que c'est l'accomplissement de l'avis qu'on vient de lui donner : alors il tire son épée, pousse son cheval, et frappe tous ceux qu'il trouve à sa rencontre, en criant : *Avant, avant sur les traîtres!* »

Qui pourra soutenir ici que cette explosion de la folie de Charles VI n'a pas eu pour cause première l'émotion occasionnée par l'homme de la forêt? Aucun des ascendants de ce prince n'avait été fou, et si la grande chaleur éprouvée ensuite dans la plaine sablonneuse put contribuer à cette explosion, c'était seulement comme cause adjuvante et secondaire. Quelle lésion cérébrale aurait donc pu se produire si brusquement et amener la perte de la raison? et si nous admettons un instant la possibilité d'une lésion si étrange, si difficile à supposer, par quel mécanisme se serait-elle alternativement guérie et reproduite; car personne n'ignore que *Charles VI avait des périodes de lucidité malheureusement très-courtes, mais pendant lesquelles il se souvenait de ses paroxismes comme d'un songe, et regrettait ce qui s'était passé pendant son absence.*

Le fantôme ou l'homme de la forêt du Mans est toujours resté un mystère, et peut-être fut-il un mystère d'iniquité, car, à l'époque où son apparition eut lieu, Charles VI éprouvait déjà de cuisants chagrins domestiques et se trouvait, par suite, dans des dispositions très-favorables au développement d'une maladie mentale. On supposa bien qu'on lui avait administré un poison, comme on le suppose encore aujourd'hui pour la malheureuse impératrice Charlotte; mais l'observation ultérieure fit voir, comme elle le démontrera encore pour la veuve de Maximilien de Hapsbourg, que la secousse morale, l'émotion animique, avait tout fait.

C'est ce que m'a prouvé personnellement la douloureuse étude psychologique qu'il me fut donné de faire, de 1836 environ à 1842, et que j'ai rappelée à diverses reprises déjà dans ce chapitre; de quelles inductions importantes ne fut-elle pas la source? Vingt-sept ans après la catastrophe finale, après le dénouement de ce drame intime, je me sens encore ému quand je pense à cette confiance sans bornes que m'accordait le pauvre malade, qui ne se démentit pas un seul instant, alors même qu'il ne voyait plus autour de lui que des ennemis acharnés à sa perte, et qui le portait à me dire vingt fois par jour : Je n'ai confiance qu'en toi, je te crois franc, sincère, et je voudrais ne jamais te quitter.

Peut-être aurais-je pu le sauver, s'il m'avait été possible, dans les derniers temps, de ne jamais le quitter, de vivre avec lui sous le même toit, d'être son commensal, son ombre en quelque sorte ! Qui peut dire tout ce que mes raisonnements philosophiques, soutenus par une amitié, un dévouement qu'il connaissait si bien, auraient pu faire pour la rectification de ses idées, de ses jugements, pour celle des hallucinations de l'ouïe, dont il se plaignait déjà bien avant que le vulgaire eût remarqué chez lui le moindre signe d'excentricité !

Oui, je le répète, afin de ne pas trop m'éloigner de la question, il y a des folies animiques comme il y a des folies vitales et des folies cérébrales, et j'en démontrerais facilement la réalité ici, si j'en avais le temps, par des faits tirés, soit de ma pratique, soit de celle de mes confrères. Mais, je le dis encore une fois, si la distinction de ces divers genres de folie est très-importante sous le rapport de la notion du point de départ du mal et du genre de

traitement qu'il réclame, il faut avant tout se dire qu'ils ne constituent nullement des *entités pures*, par la raison que chez l'homme il n'y a rien de purement psychique, vital ou matériel, mais que tout phénomène est et doit être mixte, comme il l'est lui-même. Quant aux athées, aux matérialistes qui, fidèles à une tradition absurde, se permettraient de me demander de quelle manière et sous quelle forme je me représente l'âme, je me bornerais à leur répondre, en levant les épaules :

Je crois en Dieu et en mon âme par intuition, induction et déduction : Dieu, je le vois partout ; mon âme, je la sens en moi, parce qu'elle est moi, et je juge à ses facultés propres, à ses volitions, à ses déterminations, à ses sentiments, qu'elle est libre, consciente, et qu'elle n'a ni ne peut avoir rien de commun avec la matière, qu'une alliance dont les lois ne seront jamais connues, puisqu'elle est le secret de Dieu, mais sur laquelle il n'est pas impossible pourtant d'acquérir certaines inductions. Mes idées, celles de l'humanité tout entière sur la cause suprême de tout ce qui existe dans l'univers, et sur le principe qui réside au dedans de nous, peuvent être considérées par votre école comme hypothétiques ; mais, à coup sûr, ces hypothèses sont un peu plus spécieuses, un peu plus logiques, et surtout un peu moins rebutantes que celles par lesquelles vous prétendez les remplacer. Gardez donc ces dernières pour vous seuls, n'en infestez plus nos livres, nos doctrines médicales, et sachez bien que l'univers pourra prendre fin avant que les dogmes sublimes de l'existence d'un Dieu rémunérateur et de l'immortalité de l'âme soient, je ne dirai pas détrônés, mais seulement affaiblis ou modifiés ;

il faudrait, pour qu'il en fût ainsi, que l'homme n'eût ni raison, ni sentiments, ni intuition de son avenir. Réfléchissez d'ailleurs que vous n'êtes que des pygmées auprès de tous les princes de l'intelligence qui ont professé ou défendu ces éternels principes de la société humaine, par lesquels seuls il lui est donné de lutter contre le mal.

CHAPITRE XIII

Opinions de mon regrettable maître et ami le Dr Bally (de Barcelone) sur la nature de l'homme. — Y a-t-il une âme chez les idiots et les crétins? — Réponse de Haller aux physiologistes qui s'appuient sur l'état des facultés intellectuelles et morales chez les enfants et les vieillards, pour attribuer directement ces facultés à l'organe cérébral. — Induction que la philosophie tire des phénomènes de l'éthérisme, de l'hypnotisme, etc. : Velpeau, Serres (de Montpellier), Moreau (de Tours), Longet. — Lésions fantastiques des organiciens qui repoussent l'ontologie.—Qu'est-ce que cette dernière? sa haute utilité en médecine où les êtres de raison fourmillent. — Le génie intermittent, comme la propriété fébrifuge du quinquina, sont des êtres de raison, et les impondérables eux-mêmes ne sont pas autre chose.

Paris, septembre 1867.

Feu le Dr Victor Bally, mon maître et mon ami, de glorieuse mémoire, dont j'ai écrit en 1865, avec le cœur d'un véritable fils, la notice nécrologique [1], professait les mêmes idées que moi sur l'aliénation mentale. Pendant une visite que je lui fis en 1863, à Villeneuve-sur-Yonne, où il résidait alors, j'entrai un matin dans sa chambre, et l'ayant trouvé assis sur son lit (il était âgé alors de 88 ans) fort occupé de la correction d'une étude sur Socrate, qui fut son œuvre suprême, mais qu'il n'a pu achever, je n'eus pas de peine à amener la conversation sur la double nature de

[1] Le Dr Bally, médecin en chef de l'expédition de Saint-Domingue, président de la Commission française pendant la fièvre jaune de Barcelone. Marseille, in-12 de 40 pag.; 1866.

l'homme, et à me convaincre de l'orthodoxie philosophique de ce médecin éminent, qui, par le fait de ses services humanitaires, fut le véritable citoyen des deux mondes, à peu près comme le marquis de Lafayette, mais à un autre point de vue ; la charité, la philanthropie, que relevait une modestie sans égale, furent ses mobiles incessants[1]. J'en trouve une preuve touchante et péremptoire dans une lettre que lui écrivait, en 1826, d'Amsterdam, une Anglaise, mère de famille, une de ces nobles et saintes femmes qui se passionnent toujours pour la vraie gloire, et que les grands dévouements ne trouvent jamais indifférentes. Après avoir été chanté par Delphine Gay (Mme de Girardin), dans un poème qu'avait couronné l'Académie française, Bally ne dut pas être insensible au témoignage intime d'admiration que lui adressait Héléna Williams, son ancienne cliente à Paris, au moment même où il accourait à Groningue, à l'occasion d'une grave épidémie qui y régnait :

« Vous avez peut-être, lui disait-elle, oublié jusqu'à mon nom ; je vous ai suivi cependant dans tous vos pèlerinages pour la cause de l'humanité, avec un sentiment d'enthousiasme que je ne puis définir. Comment penser, en effet, sans attendrissement, à un si beau dévouement, surtout lorsqu'on le compare à l'égoïsme des hommes en

[1] Bally, à mon passage à Villeneuve-sur-Yonne, me donna quelques documents sur la fièvre jaune de 1802 et de 1821 en Espagne, deux exemplaires de son *Traité du typhus d'Amérique*, et quelques brochures sur le même sujet; et ce fut dans l'un de ces ouvrages que je trouvai cette lettre, dont il paraissait s'être servi pour marquer un passage qu'il voulait relire ou revoir. Sans cette circonstance, ce précieux document, que j'ai renvoyé au neveu de mon maître, le Dr Bally (de Salon), son légitime possesseur, aurait été perdu.

général?...... Je ne me rappelle pas si vous savez la langue anglaise, mais je dirai avec un de nos auteurs : *Il n'a pas voyagé pour voir des temples et des palais, mais pour visiter les profondeurs des cachots, pour se plonger dans l'infection des hôpitaux, pour consoler ceux que le monde abandonne.* »

Bally croyait fermement, je l'ai déjà consigné dans son éloge funèbre, que certains hommes tels que Socrate, Platon, Christophe Colomb, étaient inspirés par Dieu ; il croyait aussi à l'immortalité de l'âme , car il nous dit dans sa biographie de *François de Nantes* :

« Puisque l'âme est une essence divine, elle ne peut jamais subir un degré d'altération quelconque, elle ne doit pas vieillir ; mais ses rapports obligés avec le cerveau soumettent ses expressions aux nuances infinies de l'organisation. Sans ce mode d'explication, on ne pourrait se rendre compte des variétés de langage chez les crétins, chez les aliénés : le moteur ou le ressort est bien le même, mais les rouages de la mécanique sont dérangés. »

Voilà bien, on en conviendra, le principe du psycho-matérialisme nettement et formellement indiqué par l'éminent médecin qui n'aimait certes pas les systèmes exclusifs et les utopies, sous quelque forme qu'ils se traduisissent.

Dans cette profession de foi de mon maître et ami, je relèverai cependant un point qui ne me paraît pas exact. Il attribue, en effet, à l'âme une *essence divine*; or cette dernière qualification ne me paraît pas juste : notre âme peut avoir et a sans doute une *origine divine*, puisque Dieu l'a créée, mais son essence n'est que spirituelle. Admettre qu'elle est divine, c'est faire participer *Dieu* à ses innombrables imperfections, à sa nature foncièrement vicieuse; c'est tomber dans le panthéisme, et ruiner la doctrine gé-

néralement reçue que notre vie, ici-bas, n'est qu'une épreuve providentielle dont *la liberté* et *la conscience* sont la base. Je suis convaincu, du reste, que Bally était parfaitement du même avis, et qu'il s'est servi du mot divin, sans trop s'y arrêter.

J'achèverai de faire connaître ses croyances religieuses et son cœur parfait, si simple et si bon, par la citation suivante, que j'extrais d'une bluette politique qu'il publia après les terribles journées dites de Juin, avec cette épigraphe tirée de l'Évangile : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* On lit, en effet, à la page 6 de ce petit écrit :

« La déclaration des droits et devoirs de l'homme, publiée par l'Assemblée constituante, en 1791, est un chef-d'œuvre d'équité, de sagesse, de haute philosophie ; il faudrait que ce document, qui définit si admirablement les droits sacrés et imprescriptibles de l'humanité, fît constamment partie de l'enseignement dans toutes les écoles : alors, les torches de l'anarchie s'éteindraient et les chaînes du despotisme se briseraient pour toujours... »

Certes ! des sentiments si généreux donnent la mesure du cœur de mon vénéré maître ; mais, qu'il me soit permis néanmoins de le faire remarquer : si la déclaration des droits et des devoirs de l'homme pouvait être propagée, comme il le souhaitait, au milieu des masses pauvres et ignorantes, comment leur ferait-on comprendre que l'égalité ne peut exister que devant la loi, que l'inégalité des conditions est une nécessité sociale. Essayez de prêcher cette doctrine aux hommes pervers, à ceux qui ont faim ou dont les enfants vont mourir d'inanition, et vous verrez de quelle façon elle sera accueillie ! Éclairer les masses,

tout en organisant la charité et l'assistance publiques sur la plus large base ; faire une guerre impitoyable à l'athéisme, à la paresse, aux mauvaises passions : voilà, ce me semble, à quoi il faut d'abord aviser avant de populariser les droits et devoirs de l'homme ; et Bally, je ne crains pas de le dire, était dupe de sa haute philanthropie, lorsqu'il admettait que la vulgarisation de ce document célèbre fermerait à jamais l'abîme des révolutions.

Après cette courte digression, que le soin d'une mémoire qui m'est si chère a fait surgir au commencement de ce chapitre, je reviens à la question que j'ai traitée dans les deux chapitres précédents, c'est-à-dire à la faiblesse des théories matérialistes, relatives à la production et à la manifestation des facultés intellectuelles et morales.

Chez les crétins, chez les idiots, dont Bally nous parlait tout à l'heure, il n'y a pas délire comme dans la folie, mais bien imbécillité, incapacité psychique, par suite d'une conformation vicieuse, d'un arrêt de développement du cerveau. Les moins dégradés d'entre eux paraissent susceptibles d'une certaine éducation ; mais chez la plupart on n'observe guère que les instincts les plus grossiers de l'animalité, ceux-là surtout qui se rapportent à la nutrition et à la défécation.

De deux choses l'une : ou l'âme existe chez les idiots comme chez les autres hommes, et ne peut s'ouvrir à la vie de relation, alors même que les appareils des sens sont à l'état normal, par ce seul motif que le cerveau s'est arrêté dans son développement ; ou bien elle n'existe pas, et dans ce dernier cas, je le ferai remarquer en passant, l'atrophie, la mauvaise conformation de l'organe cérébral résulteraient directement de cette absence ; car personne

n'ignore que le défaut d'exercice d'un organe en empêche le développement normal et en amène fatalement l'atrophie.

Sans me prononcer d'une manière formelle entre ces deux opinions, qui sont également favorables au dogme de la spiritualité de l'âme, puisqu'elles n'assignent au cerveau que le simple rôle de machine, je ne tairai pas ma préférence pour la première.

Ce qui a conduit quelques médecins philosophes à supposer que le principe de l'intelligence peut quelquefois manquer chez certains individus, c'est que chez tous les idiots de naissance on ne trouve pas invariablement un arrêt de développement du cerveau, coïncidant avec la vicieuse conformation des os du crâne et leur structure anormale.

On trouve, en effet, dans *le Traité du délire*, de Fodéré, plusieurs récits d'ouverture d'individus atteints d'imbécillité, et dont les cerveaux pouvaient servir de modèles pour l'anatomie normale. Esquirol a aussi signalé plus d'un cas de ce genre, et, parmi eux, il faut placer en première ligne celui d'un M. de G..., dont il a fait l'histoire dans son *Traité des maladies mentales* (article IDIOTIE), et qui depuis sa naissance n'avait pas donné le plus léger signe d'intelligence.

M. Lordat, après avoir fait valoir ces faits avec le talent qu'on lui connaît, conclut ainsi qu'il suit : On aurait tort de se figurer qu'un développement régulier du cerveau et une santé parfaite sont une garantie infaillible de la présence du principe intelligent : *le siége de l'entendement peut être vide, quoique la construction soit irréprochable.*

Cette opinion de l'absence absolue du principe animique, que professe un des plus profonds philosophes du XIX[e] siècle, n'est-elle pas un peu trop hardie, et n'est-il préférable de s'en tenir tout simplement à celle qui, considérant le système nerveux comme une simple machine, fait dépendre son fonctionnement plus ou moins parfait de l'état des divers éléments qui entrent dans sa composition? Chez l'idiot, dont le crâne est mal conformé et qui a le cerveau atrophié, l'imbécillité peut être rapportée rationnellement à cette cause ; chez celui dont le crâne et le cerveau sont irréprochables, ne peut-on invoquer une lésion du mixte qui le relie, qui le rattache à l'âme, et qui ne peut être que la force vitale? Mais, en présence de ce même idiot dont la conformation physique est parfaite, il faut se souvenir aussi de ces cas de folie animique que j'ai rapportés, et que des prêtres habiles, des incantateurs pouvaient guérir par la prière, l'imposition des mains, des procédés cabalistiques, etc., et qui ne pouvaient de toute évidence tenir, soit à une lésion matérielle du cerveau, soit à une modification spéciale de la force vitale. On m'a parlé dans le temps d'un individu très-intelligent et dans la force de l'âge, d'un colon d'Amérique, qui devint subitement, non pas fou, mais imbécile, en trouvant, au retour d'un petit voyage qu'il avait fait, son habitation brûlée par les peaux-rouges et sa famille disparue. Les faits de ce genre ne sont pas rares, et certes on ne saurait les expliquer par une *évasion* brusque du principe animique ; cette explication serait ridicule.

Je l'ai déjà fait observer plus haut, le grand argument contre la spiritualité de l'âme, partant contre son existence, est celui-ci :

Les facultés intellectuelles et morales sont faibles, imparfaites dans l'enfance; elles s'accroissent et se perfectionnent avec le corps, elles s'altèrent pendant les maladies, et pendant la vieillesse elles décroissent et se dégradent : donc, elles n'ont point d'autre principe, d'autre sujet que l'organisme ; soumises à ses changements, assujéties à ses progrès, entraînées par sa décadence, elles s'éteignent et meurent avec lui.

A ce syllogisme, qui était très-familier à Voltaire, l'illustre Haller a répondu ainsi qu'il suit :

« A le bien prendre, cet argument, dont le vulgaire est frappé, n'a d'autre force que celle que lui prête notre imagination ; si on y regarde de près, on ne tarde pas à reconnaître qu'il n'est rien moins que concluant, puisque l'union d'une âme immatérielle et son assujétissement à un corps organisé rendent facilement raison de tous les phénomènes qu'on nous objecte. Supposons un cristal derrière lequel on ait allumé une bougie : si cette glace vient à se ternir tout à coup, la lueur de la bougie paraîtra plus sombre, vous ne l'apercevrez plus que d'une manière confuse ; que la glace perde sa transparence, la bougie disparaîtra brusquement, et vous la croirez éteinte. Assujétissez le plus industrieux agent à une machine, en sorte qu'il ne puisse remuer sans elle : dès que la machine se détraque, l'agent, cessant de pouvoir opérer avec justesse, ne donne plus les mêmes preuves d'industrie ; si le jeu de la machine s'arrête, l'agent s'arrête aussi : on dirait qu'il a perdu toute son activité. Que l'on donne au meilleur musicien un instrument faux, il n'en tirera que de mauvais sons, et vous ne reconnaîtrez plus son talent ordinaire. De même il est aisé de concevoir que le corps et l'âme étant dans une liaison qui les assujétit mu-

tuellement l'un à l'autre, ils ne peuvent agir que de concert. L'âme n'exerce ses plus nobles facultés que par l'entremise du corps, qui par là devient à la fois et l'instrument de ces facultés et le milieu à travers lequel on les découvre. La machine humaine est-elle en bon état, les facultés spirituelles se développent avec avantage; mais cette machine vient-elle à se démonter, elle suspend, elle trouble l'exercice de ces facultés, qui paraissent alors s'affaiblir, quoique leur principe immatériel demeure toujours le même. Enfin, le composé mécanique vient-il à se dissoudre, ces facultés disparaissent à nos yeux, parce que l'union est rompue et que l'âme, cessant d'agir sur les organes et de pouvoir se servir d'eux, ne peut plus par conséquent se manifester au dehors. »

Ailleurs le célèbre médecin, continuant le même sujet et s'adressant à son antagoniste Voltaire, conclut en ces termes : « Monsieur, ce n'est pas sur une hypothèse que je bâtis, mais sur ce principe certain qui fait de l'homme un composé de deux substances de différent genre, dont l'une est matière et l'autre esprit. La nature même des facultés intelligentes que je sens en moi, et qu'à des signes indubitables je découvre pareillement dans les autres hommes, me prouve une âme immatérielle : d'un côté, en effet, je vois avec évidence que mon âme, qui pense, qui réfléchit, qui veut, qui raisonne, n'est point matière; d'un autre côté, mon expérience m'apprend que cette âme a de l'influence sur un corps organisé, lequel en a réciproquement sur elle. Cela posé, en vain prétendez-vous combattre l'existence d'une âme spirituelle unie dans l'homme à la matière, en alléguant des phénomènes qui sont le résultat naturel de cette union dont l'évidence de nos idées, jointe

au sentiment de l'expérience, nous a déjà prouvé la réalité. »

Pour le médecin philosophe initié aux méthodes inductives de Bacon, rien n'est inutile ou indifférent. Une fois saisis, constatés, les faits, même les plus simples, sont considérés, à tous les points de vue, sous tous leurs aspects, et appréciés dans toutes leurs conséquences naturelles, alors que dans les mains des positivistes ils resteraient stériles; car le positivisme n'est qu'une base étroite, le spiritualisme une colonne qui se perd dans les nuages; tandis que l'organo-dynamisme est à la fois une base large et une colonne élevée dans la mesure de nos connaissances biologiques et anthropologiques.

Ainsi, par exemple, au moment de la découverte du sommeil éthérique et de ses phénomènes, qui en calcula bien la portée, sinon les médecins philosophes? L'illustre chirurgien Velpeau, dont l'esprit supérieur était si généralement apprécié, exprima la conviction, dans le sein de l'Académie, que l'éthérisme ne rendrait pas seulement de grands services à la chirurgie, mais encore à l'anthropologie, à la philosophie médicale ; et il était bien naturel de penser ainsi, en constatant que les sujets qui subissent l'influence des vapeurs éthérées perdaient les facultés motrice et sensitive, tandis que celles qui dépendent absolument du sens interne demeuraient intactes. Ce fait n'était-il pas une nouvelle induction en faveur de la doctrine de la spiritualité de l'âme et du rôle que joue le système nerveux comme simple instrument de cette dernière? de plus, puisque, pendant le sommeil éthérique, toutes les fonctions de la vie végétative continuent à être exercées sans en-

traves, ce sommeil ne vient-il pas fournir une dernière preuve de l'indépendance où elles se trouvent jusqu'à un certain point de l'action du moi sentant, pensant et voulant, indépendance que l'histoire des *amyélencéphales* permettait déjà de pressentir ? On sait, en effet, que des fœtus privés d'encéphale et de moelle épinière ont pu vivre pendant quelques heures après leur naissance, respirer, crier, avaler, sucer, rendre le *méconium,* toutes fonctions que, dans les écrits de l'école matérialiste, on affirme ne pouvoir s'exercer sans système nerveux central.

Ayant éthérisé M. M..., dit le professeur Serres, il tomba dans une sorte de raideur cataleptique ; au même instant, la chaleur générale diminua, et le pouls perdit beaucoup de sa force. Ce fut en vain qu'on piqua le sujet avec une épingle, qu'on lui arracha plusieurs poils de la barbe : il resta tout à fait impassible ; mais lorsqu'il revint à lui, il nous assura qu'il avait entendu et vu tout ce qui se faisait autour de lui, et que *pendant* toute la durée de l'expérience il s'était *senti comme cloué sur sa chaise, comme par une force puissante, invincible, qui l'empêchait de remuer*. Cette circonstance, ajoute Serre en médecin philosophe, cette circonstance de la perte totale de la sensibilité tactile, alors que le sujet a la conscience de son être et jouit presque en entier de l'usage de ses facultés, est un fait qui mérite au plus haut degré l'attention des physiologistes.

Ce n'est pas en effet un état insignifiant, sans aucune portée physiologique, celui qui, montrant d'une part la persistance de la volonté, du jugement et des autres facultés qu'on rapporte directement à l'âme, ne laisse aucun doute, d'autre part sur la diminution, l'affaiblissement de la force vitale, qui ne tarderait pas d'ailleurs à s'éteindre complè-

tement si l'expérience était poussée trop loin. Cet état, ce sommeil qui diffère tant du sommeil naturel, ne prouvent-ils pas que, malgré leur étroite alliance, la vie intellectuelle et la vie zoonomique tiennent à des causes qui ne sont pas du même ordre ?

Dans son ouvrage si remarquable *sur les effets du hachisch,* ouvrage qu'a bien voulu me faire lire, ces jours derniers, M. Ferdinand Denis, le savant bibliothécaire de Sainte-Geneviève, M. le Dr Moreau (de Tours) m'a paru avoir apprécié à ce point de vue philosophique les phénomènes qui se produisent sous l'influence de cette substance. « Il me semble, dit-il à la page 41, que deux modes d'existence morale, deux vies ont été départies à l'homme. La première de ces deux existences résulte de nos rapports avec le monde extérieur, avec ce grand tout qu'on nomme l'*univers* ; elle nous est commune avec les êtres qui nous ressemblent. La seconde n'est que le reflet de la première, ne s'alimente en quelque sorte que des matériaux que celui-ci fournit, mais en est parfaitement distincte. »

« Le sommeil, continue M. Moreau, est comme une barrière élevée entre elles dans le point physiologique où finit la vie extérieure et où la vie intérieure commence. » L'auteur explique ensuite la folie et ses phénomènes à l'aide de cette dualité vitale. « S'il arrive, dit-il, que sous l'influence de causes variées les deux vies tendent à se confondre, les phénomènes propres à l'une et à l'autre à se rapprocher; à s'unir dans l'acte simple et indivisible de la conscience intime ou du *moi*, une fusion imparfaite s'opère, et l'individu, sans avoir totalement quitté la vie réelle, appartient, sous plusieurs rapports, par divers

points intellectuels, par de fausses sensations, des croyances erronées, au monde idéal. »

Quelle que puisse être la valeur de cette explication, qu'il n'entre pas dans mon plan d'examiner ici avec toute l'attention qu'elle mériterait, je dirai qu'elle met avant tout en lumière cette vérité : que, n'importe son point de départ, le médecin philosophe est toujours forcé d'admettre à *priori* et d'une façon ou d'une autre la dualité du dynamisme humain, l'*homo duplex*, s'il veut arriver à l'appréciation raisonnable des phénomènes intellectuels et moraux. Cette dualité ne semble-t-elle pas aussi ressortir nettement de l'observation des phénomènes propres au choléra asiatique ? Dans les cas graves, où il y a réellement effet de sidération, le sang ne circule plus et a d'ailleurs perdu ses caractères normaux, la respiration est anxieuse, la voix est éteinte, un froid terrible a envahi le corps, et si l'on parvient à le réchauffer en apparence, il ne s'imprègne de calorique qu'à la manière des corps inertes, et cependant celui qui n'est déjà plus qu'un cadavre conserve son intelligence nette jusqu'au moment suprême, jusqu'au moment où, par l'extinction absolue de la force mixte qui la rattache au corps, l'âme ne peut plus disposer du cerveau, son instrument.

Je ne saurais placer ailleurs qu'ici la profession de foi du savant professeur Longet, sur la spiritualité de l'âme, dogme qui a le privilége de faire sourire tant de gens satisfaits et repus, et qu'on sera heureux sans doute de voir défendre carrément par un de ces médecins qu'on s'obstine à taxer d'athéisme et de matérialisme, par ce seul motif qu'ils appartiennent à l'école calomniée de Paris,

« Les preuves métaphysiques de la spiritualité de l'âme, dit l'auteur du *Traité de physiologie* (II, pag. 605), nous ont toujours paru assez fortes pour entraîner la conviction, alors même que nous serions dans l'impuissance de répondre à tous les arguments de ses adversaires; mais ces preuves ne sont pas les seules, et, loin de les détruire, l'observation, ce guide si sûr du sensualisme, les confirme. On n'a jamais nié la solidarité des corps sains et d'une intelligence saine: *mens sana in corpore sano;* mais cette dépendance si naturelle n'est pas tellement absolue qu'on ne trouve de nombreux exemples du contraire : on voit de faibles enfants étonner par la précocité de leur raison et l'étendue de leur esprit; des vieillards caducs et voisins de la tombe conserver intacts le jugement, la mémoire, le feu du génie, l'ardeur du courage. La folie s'accompagne souvent d'une lésion appréciable des centres nerveux; mais que dirons-nous des cas où Esquirol et les auteurs les plus consciencieux affirment n'avoir trouvé aucun vestige d'altération dans le cerveau? Les annales de la science nous fournissent un assez grand nombre de faits, parfaitement observés, d'altérations profondes de la substance cérébrale, sans que pendant la vie on eût remarqué le plus léger trouble de l'intelligence. On a vu des portions de cerveau enlevées, des balles traverser de part en part cet organe, sans le moindre dérangement de l'esprit; tandis qu'il suffit souvent de minces filets de sang dans un point rétréci pour allumer la fièvre, exciter un délire furieux, et amener rapidement la mort. Gardons-nous de confondre l'organe avec la fonction, et c'est surtout en parlant du cerveau et de la pensée que cette distinction est importante.

» On dira : comment comprendre quelque chose qui

n'est pas matière en soi, organe ou fonction? en supposant un principe spirituel chez l'homme, où réside-t-il ? l'union de la matière et de l'esprit est-elle possible ? — Imitons la sagesse et la modestie de Haller qui, après tant de recherches, écrivait que l'anatomie est muette sur le siége de l'âme; ajoutons encore qu'Hippocrate en avait l'idée la plus juste, lorsqu'il la définissait : *spiritum tenuem per corpus dispersum.* »

On voit, par cette citation, que le sentiment du professeur Longet sur cette matière ne diffère pas de celui que j'ai exprimé et développé dans les précédents chapitres relatifs aux facultés intellectuelles.

N'est-il pas étrange, du reste, que les athées et les matérialistes en médecine, qui veulent absolument supprimer Dieu et l'âme humaine, qui tonnent sans cesse contre l'ontologie, et qui se montrent systématiquement incrédules à l'endroit des facultés animiques et vitales; n'est-il pas étrange, dis-je, que ces mêmes esprits forts admettent sans aucune difficulté et avec la foi en apparence la plus robuste, qu'*il n'est nullement nécessaire de voir et de toucher pour croire*. Ainsi, par exemple, un homme dans la force de l'âge et parfaitement sain de corps et d'esprit, meurt-il subitement en apprenant une mauvaise nouvelle, ils soutiennent, en dépit des résultats négatifs, même par le microscope, des recherches cadavériques, qu'il doit exister dans le cerveau ou ailleurs une lésion moléculaire invisible, mais néanmoins certaine à leurs yeux. L'existence de cette prétendue lésion, ils la défendent quand même contre tous les raisonnements, affirmant qu'elle ne peut pas ne pas exister, qu'il faut y croire *à priori* parce que tout phénomène dans l'homme

est et ne peut être que matériel, organique. Ainsi, des sceptiques qui ne veulent à aucun prix ni des êtres de raison, ni des inductions ontologiques, telles que les diathèses, les éléments morbides, que révèlent pourtant tant de symptômes significatifs, sont les premiers à faire la plus absurde des ontologies, celle qu'aucun signe ne décèle et qui répugne le plus à la raison.

Tel fut par exemple le célèbre Broussais, qui, dans ses écrits, dans ses leçons, ne cessait de tonner contre l'ontologie, et qui, dit M. Flourens, fit sur la fin de ses jours de l'ontologie, dans le plus mauvais sens de ce mot, en se livrant avec passion à la phrénologie de Gall, et en voyant partout des lésions matérielles qui n'existaient que dans son imagination.

Qu'est-ce d'ailleurs que l'ontologie, sinon cette partie si importante de la philosophie qui recherche l'essence des choses et s'efforce d'en apprécier inductivement la nature, les attributs, les qualités par l'étude de leurs effets sensibles ? Or, si cette définition est vraie, qui osera affirmer que l'ontologie ne soit d'aucune ressource pour la connaissance de l'homme sain et de l'homme malade ! n'est-il pas évident, au contraire, n'en déplaise à Broussais et à tous ses autres détracteurs, qu'elle peut fournir, en physiologie, en pathologie, en thérapie, les données les plus précieuses? L'homme (faut-il donc le répéter à satiété?) n'est-il pas un esprit incarné, incorporé, matérialisé ? ne faut-il pas considérer en lui le physique et le métaphysique? tous les phénomènes de son organisme ne sont-ils pas mixtes comme sa nature? Pourquoi donc repousser la science, qui seule peut conduire à des inductions raisonnables sur la partie *substantielle* de son dynamisme? Ces in-

ductions, d'ailleurs, on ne les base pas d'une manière absolue sur des raisonnements abstraits, mais en même temps sur les faits anatomiques, physiologiques, chimiques, et sur les expériences mêmes des vivisecteurs; je répéterai seulement, à propos de ces dernières, qu'elles ne méritent qu'une confiance limitée, parce qu'elles ont le tort grave, le très-réel inconvénient de faire confondre l'état physiologique ou normal avec l'état pathologique ou morbide. *Personne ne niera, en effet, que les animaux que l'on dissèque vivants, et qui sont sous le coup de douleurs souvent effroyables, ne se trouvent réellement dans le dernier état, et que les sympathies que ces douleurs réveillent dans tout le système, n'apportent le plus grand trouble dans l'exercice des fonctions, dont l'expérimentateur veut approfondir le mécanisme.*

Qu'il me soit permis, avant de finir ce chapitre, de ne pas abandonner trop vite le sujet qui est tombé incidemment sous ma plume, et d'achever ma pensée sur l'ontologie et sur les services qu'elle peut rendre à la médecine. *On lui reproche constamment d'être la science ténébreuse des choses qui n'ont aucune réalité*; mais que saurions-nous, sans elle, sur les fièvres essentielles, dont aucune école n'ose plus aujourd'hui nier l'existence, sur le typhus, la peste, la fièvre jaune, la rougeole, la variole, etc., sur les éléments morbides ou affections essentielles simples, dont la théorie est journellement confirmée par la pratique, et qui compte, à Paris même, de zélés partisans? Y a-t-il, en définitive, quelque chose de plus réel que ces maladies, bien qu'elles ne soient à la rigueur, au moins sous le rapport des causes, que des êtres de raison? Dans les cas si nombreux et si vulgaires où l'on arrive à apprécier l'inconnu par le connu,

ne fait-on pas de l'ontologie sous le voile de la philosophie transcendantale ? Les anatomistes, les micrographes, les chimistes, protestent à l'envi contre l'ontologie et ses raisonnements ; mais qu'ils nous disent avant tout par quels moyens on peut les remplacer? Sera-ce par l'analyse chimique ? que nous a-t-elle appris jusqu'à ce jour sur les éléments morbides, les miasmes, les virus, en un mot sur les essences pathologiques ; n'est-elle pas absolument muette sur ces matières ? Et puis, qui oserait affirmer, même à notre époque, que la chimie est une science exacte, infaillible ; que son analyse est rigoureusement vraie; qu'elle ne se trompe même pas lorsqu'elle nous présente, par exemple, l'oxygène comme un corps simple ?

Pourquoi d'ailleurs repousser si formellement l'ontologie du domaine de la médecine ? toutes les sciences n'ont-elles pas la leur ? la physique elle-même est forcée d'y recourir dans plusieurs cas, notamment lorsqu'elle s'occupe des impondérables, lesquels ne sont, après tout, que des êtres de raison dont on établit l'existence par l'appréciation de leurs effets; comment donc la médecine, science toute d'observation et de raisonnement, qui est trop souvent forcée de juger des causes par les effets, et de procéder presque toujours par induction dans l'étude des phénomènes vitaux, ferait-elle fi des enseignements ontologiques ?

L'observation ayant appris de bonne heure, par exemple, que lorsqu'on respire l'air d'un marais, on s'expose à contracter une affection particulière qui revient à époque, à jour, à heure fixes, et que caractérisent des symptômes invariables, constants, on s'est demandé naturellement quelle pouvait être la cause de ce phénomène. Comme la physique d'abord, et plus tard la chimie, ont gardé le silence

sur elle, n'ont rien pu démontrer dans l'air ambiant, on s'est vu forcé de créer un être de raison qu'on a appelé *génie, élément périodique intermittent,* et on s'est laissé aller d'autant plus volontiers à personnifier ainsi cette cause occulte, qu'on a remarqué qu'elle pouvait se produire partout d'une manière *adventice,* là même où il n'existe ni marais ni foyers d'infection, et compliquer toutes les maladies, quelle que soit leur nature. Sans doute nous ne pouvons savoir au juste ce que peut être le génie ou l'élément dont il s'agit; mais, quel qu'il soit, son existence est un fait aussi réel que la propriété fébrifuge, antipériodique du quinquina, propriété que nous ne pouvons aussi ni voir ni toucher, et qui consiste en quelque chose que la chimie n'a pu saisir et dont la quinine est le véhicule. Le génie intermittent et la vertu antipériodique de l'écorce du Pérou sont donc deux êtres de raison qui se démontrent l'un par l'autre, par le fait même de leur antagonisme. La quinine n'est réellement que le véhicule de cette vertu du quinquina, et pas autre chose, car sa composition élémentaire est la suivante : carbone 75,52; azote 8,11; oxygène 8,61. Or ces éléments, isolés ou combinés artificiellement dans les proportions que je viens de rappeler, ne sauraient guérir la fièvre intermittente : donc la vertu fébrifuge du quinquina et de la quinine réside dans un principe inconnu qui leur est incorporé, et qui n'est pas plus facile à saisir que le virus de la rage, le venin du serpent à sonnettes, et finalement le génie ou élément intermittent.

CHAPITRE XIV

Inductions philosophiques qu'on peut tirer de la physionomie et de la station bipède chez l'homme. — Ces deux attributs lui sont propres ; trois arguments de l'auteur en faveur de l'existence et de l'essentialité de l'âme. — Opinion de Chomel sur le rôle qu'elle joue dans les maladies et spécialement dans celles de l'estomac, etc. — La doctrine du Dr Pangloss est au fond très-vraie. — Anecdote traditionnelle sur Moïse.

Marseille, octobre 1867.

Après avoir parlé de l'âme et de ses facultés, je crois devoir dire quelques mots de la *physionomie* et des inductions philosophiques qu'on peut en tirer quant à la nature et à la destinée de l'homme.

Je commencerai par établir avec soin que la régularité ou l'irrégularité des traits de la face ou du visage entre pour très-peu de chose dans la constitution de la physionomie, et qu'on peut être vertueux ou méchant avec toutes les figures, fait qui est d'observation journalière et commune. On a vu souvent monter sur l'échafaud des scélérats couverts de crimes les plus atroces et dont la beauté plastique frappait particulièrement l'attention des spectateurs. La physionomie n'est, à mes yeux, et ne peut être d'ailleurs que l'expression bonne ou mauvaise que l'âme imprime aux visages beaux ou laids des individus, ce je ne sais quoi qui fait dire qu'un homme est loyal ou faux, énergi-

que ou faible, doux ou brutal, lâche ou courageux, bon ou méchant, etc., etc. L'histoire a consacré la laideur extrême de Bertrand du Guesclin, mais elle établit en même temps qu'il y avait en lui quelque chose qui attirait, qui lui conciliait tous les cœurs, qui lui valut sans doute le titre glorieux de bon connétable: c'était sa physionomie, le reflet de sa belle âme.

L'historien espagnol de la reine Isabelle de Castille, considérant la physionomie humaine comme je viens de le faire, a dit en parlant de cette noble femme, dont la mort entraîna celle de Christophe Colomb, son protégé et son admirateur :

«La beauté d'Isabelle ne tenait ni aux lignes pures des traits, ni à l'éclat du teint, mais provenait surtout de l'harmonie de l'ensemble, assorti à la calme expression des pensées; et par cela même que la reine était, de son essence, un modèle angélique de constance et de chasteté, *ses traits avaient reçu l'empreinte de son âme, ils en semblaient le revêtement extérieur et avaient résisté aux ravages des ans. Son énergie, son héroïsme se montraient dans la netteté de ses attitudes; sa voix sonore et d'un timbre clair était nette et ferme comme sa raison.* Enfin, cette noble créature formait un type merveilleux de grâce et de perfection, pour la beauté plastique comme pour celle de l'esprit et du cœur. Sa qualite dominante fut une sainte pudeur, à laquelle les plus graves maladies ne surprirent jamais la moindre concession.»

Lavater faisait entrer dans la physionomie toutes les circonstances qui se rapportent au ton de la voix, à la coloration de la peau, à l'attitude et au geste. En agissant ainsi, il était dans le vrai, car l'influence spéciale de l'âme

sur ces divers phénomènes ne me paraît pas susceptible de contestation.

La *physionomie*—n'en déplaise aux médecins qui nous font descendre du gorille—est incontestablement et quoi qu'on en ait dit un attribut particulier de l'espèce humaine; elle est le meilleur indice de la nature purement instrumentale du corps, de l'autocratie de l'âme, qui est en nous ce que Dieu est dans l'univers, et de la diversité de ses aptitudes intellectuelles, morales, affectives, selon les individus; diversité qui est telle que si on ne rencontre pas dans le monde deux hommes qui aient exactement le même visage et la même habitude extérieure, on ne saurait trouver plus facilement deux âmes parfaitement identiques dans la vertu comme dans le vice, dans le bien comme dans le mal.

Je dirai, en passant, que cette diversité infinie des âmes est un des meilleurs arguments qu'on puisse faire valoir en faveur de la doctrine traditionnelle qui nous enseigne que la vie n'est qu'un temps d'épreuves basées sur la liberté, et que la terre n'est en quelque sorte que la salle de police des mondes habités. En effet, lorsqu'on y regarde de près, la seule lumière que l'homme puisse acquérir sur sa propre énigme est que sa nature est foncièrement mauvaise, mais avec des nuances innombrables qui établissent les différences dont je parle entre les psychologies.

L'attribut particulier de la physionomie prouve d'un autre côté que Dieu, en créant l'homme, l'avait destiné, à l'exclusion de tous les autres animaux, à vivre de la vie intellectuelle et morale, et à former avec ses semblables une société. La prodigieuse variété des physionomies est en effet un des moyens qui facilitent les agglomérations

sociales, par les distinctions qu'elle établit entre leurs membres, distinctions que le nom achève de rendre faciles, sans pourtant qu'il soit utile de les porter, inscrites sur la poitrine, comme le faisaient dans ma jeunesse les disciples de Saint-Simon. Évidemment, si les animaux de même espèce n'ont jamais pu se former en société, pas même les singes, qui sont nos aïeux, d'après le savant Dr Vogt, ce n'est pas seulement par le fait de l'infériorité de leur intelligence et parce qu'ils ne possèdent point le langage, mais encore parce qu'ils sont dépourvus de physionomie.

Le chien et le cheval, ces deux compagnons de l'homme qui le suivent au milieu du danger, le premier par affection et pure obéissance, le second par devoir et par nécessité, n'ont pas eux-mêmes, quoi qu'on en ait dit, de physionomie, ils ont seulement le regard expressif; bien que les yeux puissent déceler chez les animaux les passions douces et violentes, la gaîté ou la tristesse, la santé ou la maladie, ils sont bien loin de rivaliser avec la face de l'homme, pour l'expression de la psychologie individuelle. C'est que l'homme, créature privilégiée ici-bas, en dépit de ses imperfections et peut-être de ses *crimes originels*, ange déchu à qui la miséricorde de Dieu laisse ouverte la porte de salut appelée *liberté*, l'homme, dis-je, règne sur tous les animaux, même les plus terribles, d'abord par son génie et son industrie, ensuite par l'influence magnétique qui émane de sa face, de sa physionomie.....

Lorsqu'on réfléchit bien à cette puissance de l'homme sur les animaux, on en tire sans doute de fortes inductions en faveur de la noblesse de son origine. Mais les animaux eux-mêmes, avec leurs âmes inférieures et brutales, leur manque de prévoyance, leur privation de langage, leur

servitude envers nous, etc., que peuvent-ils être, quel est leur but? comme nous, d'où viennent-ils et où vont-ils? Nul ne pourra jamais sonder ces mystères, que Dieu seul connaît. Tirons au moins de la destinée des animaux ici-bas et de la nature de l'homme cette induction que, dans la mixtion psycho-matérielle opérée par Dieu, la prépondérance a été laissée aux éléments spirituels ou psychiques; notre puissance sur les animaux les plus forts en est la preuve évidente.

Nous avons vu plus haut que le fond de la doctrine de Gall et de tous les matérialistes était que l'âme, à partir du moment de la fécondation du germe, se moulait en quelque sorte sur le corps, et que c'était ce dernier qui en créait les facultés et les aptitudes. Pour ma part, et sans me préoccuper de mon infimité, je professe, avec une foi profonde, la doctrine inverse, et les arguments solides ne me manquent pas pour la faire valoir; toutefois je ne vais pas, à l'imitation de Buffon, jusqu'à mettre en doute l'existence de notre corps et de la matière en général, tel que nous la voyons, pour démontrer que nous sommes *âme avant tout,* et que, comme tels, nous pouvons parfaitement, à ce titre, exister seuls. Loin de là ; je me tiens aussi sûr de l'existence de mon corps que de celle de mon âme, et quand on me demande si j'ai jamais vu cette dernière comme je vois la matière, j'indique la face humaine, la *physionomie,* où ce principe, cet être qui est en nous, se reflète si manifestement. Voilà une preuve matérielle de l'existence de l'âme. Qui n'a pas admiré, à l'Exposition universelle, la statue de Napoléon mourant? Si ce visage de marbre semble vivant, s'il impressionne à un si haut degré les personnes même étrangères à l'art plasti-

que, c'est qu'il a une physionomie qui traduit fidèlement l'état mental de la victime de Sainte-Hélène et ses dernières pensées.

Oui, l'homme seul a une physionomie ; c'est là un de ses priviléges, et une preuve de plus à ajouter à toutes celles qui démontrent la hauteur de ses destinées; mais lui seul aussi peut devenir comédien, c'est-à-dire arriver à feindre des passions, des sentiments qu'il ne ressent pas, à se donner une fausse physionomie; il les exprime alors sur son visage comme il les reproduit sur la toile ou sur le marbre. Qu'on se rappelle ce qu'on a dit de la physionomie de Talleyrand, de Talma et de Rachel.

Les matérialistes me diront sans doute qu'ils ne sont pas du même sentiment que moi, que *la physionomie n'est pas le miroir de l'âme, mais bien celui du cerveau,* qui imprime aux muscles du visage, à l'aide de ses nerfs propres, des mouvements particuliers, et un cachet variable selon les circonstances. Je réponds à cela que le cerveau et moi sommes de vieilles connaissances; je l'ai eu bien souvent à nu sous mes yeux dans les amphithéâtres, et je n'ai jamais pu me faire à l'idée que cette masse pulpeuse, malgré sa prépondérance matérielle, incontestable dans l'organisme, fût réellement *l'homme intérieur,* l'*âme,* le *moi;* partant, que son rôle dans les *fonctions d'expression* différât de celui d'un simple instrument. Admettre le contraire est, je ne crains pas de l'affirmer, la plus absurde des extravagances, et certes, je pourrais le démontrer ici par de solides arguments, mais dont la certitude n'exclut pas malheureusement l'aridité, et que je veux, à ce titre, épargner à mes lecteurs. Qu'il me suffise d'inviter ceux d'entre eux qui auraient l'occasion de contempler un cerveau sorti

de sa boîte osseuse, à se demander si cet organe peut produire directement et par lui-même l'*imagination*, cette faculté qui rend *poète*, *peintre*, *seulpteur*, *musicien*, que sais-je encore? cette faculté à laquelle nous devons *l'Iliade*, *l'Énéide*, *Roland furieux*, *le Paradis perdu*, *la Divine comédie*, *la Jérusalem délivrée*, et les chefs-d'œuvre de tant d'artistes célèbres dont la gloire vivra jusqu'à la consommation des siècles; cette faculté par laquelle l'homme peut voyager dans toutes les parties de l'univers qu'il a visitées, sans quitter sa chambre; cette faculté, enfin, qui le rapproche de Dieu, puisque c'est par elle qu'il peut créer, non-seulement les monuments matériels, mais surtout les monuments intellectuels et affectifs dont les matériaux ne peuvent se trouver que dans son âme, et qui sont sans contredit les plus sublimes de tous.

Je le répète, je ne crois pas devoir perdre mon temps à faire la démonstration de l'évidence, et je n'insisterai pas sur ces considérations; mon opinion, sous ce rapport, est celle de l'immense majorité des hommes qui font quelque cas de leur raison, celle de tous les vrais médecins, et toute l'argumentation des dissidents est tellement entachée de faiblesse qu'elle ne mérite pas d'être relevée. Je n'ai soulevé dans ce chapitre, je le dis encore une fois, la question de la physionomie, celle des fonctions d'expression, que pour apporter une dernière preuve au dogme de l'existence de l'âme. Qui ne sait d'ailleurs que ce dogme philosophique et religieux fut dans tous les temps l'objet des attaques les plus insensées, et qu'il leur a résisté, comme il résistera encore à celles des positivistes et des athées de notre époque, par ce seul motif que, profondément enraciné dans le cœur de l'homme, dont il encourage

les plus chères espérances et provoque les plus nobles aspirations, il ne pourra jamais en être extirpé ! Robespierre, ce tyran sanguinaire dont l'effrayante dictature fut la honte de nos pères, croyait à l'existence d'un Être suprême et à l'immortalité de l'âme. Comment pouvait-il concilier ces croyances traditionnelles avec son amour du sang? c'est ce qu'il est difficile de concevoir; mais son exemple n'achève-t-il pas de démontrer que personne ne veut ici-bas de la doctrine funèbre du néant, et que l'histoire entière de l'humanité n'est qu'une longue protestation contre elle? Que ceux qui en doutent rentrent en eux-mêmes, qu'ils s'examinent avec soin, qu'ils scrutent en dehors de toute influence leurs actions journalières, et ils ne tarderont pas à reconnaître à quel point leur est antipathique la doctrine du néant.

Quelle différence existe-t-il, disent parfois les positivistes, entre le corps et l'âme, ou entre la matière et l'esprit? car vous raisonnez sur ce dernier comme nous raisonnons sur l'autre; mais avec cette différence que nous pouvons la voir et la toucher, tandis que vous êtes privés de cette certitude. Or, comment raisonner avec fruit sur une abstraction ?

Pour répondre à cette objection, je ne reproduirai pas ici ce que j'ai déjà dit ailleurs sur les êtres de raison, que la physique n'a pas hésité à admettre sur la foi de l'ontologie, c'est-à-dire en jugeant de la cause par les effets; mais je ferai un simple raisonnement dont les personnes les moins versées en philosophie sentiront, je crois, la justesse.

D'abord, je commencerai par faire remarquer aux matérialistes que, bien qu'ils puissent toucher, voir, sentir la

matière, son essence leur est tout aussi inconnue que l'est pour moi celle de l'âme; je leur dirai ensuite que, bien que je ne puisse me faire aucune idée de cette dernière, qu'il me soit impossible de la rapporter à rien de ce que je connais, je me tiens sûr de son existence et de sa nature différente de celle du corps, auquel elle est liée si intimement, à l'aide de trois arguments également solides, du moins à mes yeux:

1o Si le corps et l'âme n'étaient réellement qu'une seule et même chose, l'homme ne serait pas incessamment en lutte avec ses passions et ses instincts, et il n'est pas logique, il est même absurde d'admettre qu'un être simple, quelle que soit sa nature, puisse être bon et mauvais à la fois, désirer et repousser, aimer et haïr en même temps. Or cette lutte, qui ne cesse pas chez l'homme, dès qu'il a acquis l'âge de raison, par le fait du développement complet de ses sens, prouve d'une manière très-évidente qu'il est double et formé en outre d'éléments antagonistes, mais unis, mixtionnés ensemble dans un but providentiel.

2o Nous ne connaissons de l'âme que ses opérations, et nous sentons très-bien qu'elle est le mobile essentiel du corps; mais qui pourrait soutenir qu'il y ait quelque chose de matériel dans une pensée, dans celle de Dieu, par exemple, dont nul mortel ne peut se faire la moindre idée physique, qui est en un mot une abstraction qu'on ne saurait en aucune manière faire passer à l'état concret? Les actes intellectuels, moraux, affectifs, alors même qu'ils sont *corporisés*, c'est-à-dire interprétés, traduits par la physionomie humaine, la parole, l'écriture, le geste, la sculpture, la peinture, conservent dans leur expression même quelque chose qui sent l'abstraction d'une lieue,

mais qu'il est raisonnable de considérer comme psycho-matériel, avec prédominance marquée de l'action animique.

3° Enfin, quand je vois le cadavre d'un homme mort tout à coup au milieu de la santé (je crois avoir déjà fait valoir ailleurs cette raison), par le fait de la colère; lorsque je constate qu'il n'existe dans ce cadavre aucune lésion appréciable même au microscope, j'en viens immédiatement à cette idée toute naturelle que j'ai sous les yeux une machine dont le moteur est absent. Je me dis: les lois de l'alliance psycho-matérielle, qui sont fondées surtout sur l'action intermédiaire du principe vital ayant été perturbées violemment, l'alliance s'est trouvée rompue, et la vie a cessé.

De tout ce que j'ai dit sur la dualité de l'homme et sur l'autocratie qui appartient à l'âme dans la production des phénomènes de la vie, je crois devoir conclure, avant d'aller plus loin, que les organiciens et les positivistes commettent une grande faute en ne tenant aucun compte de l'élément animique, dans la recherche des causes des maladies et du traitement respectif qu'appellent celles-ci dans la même classe, dans le même ordre, et toutes choses égales. Si les modifications que reçoit la vitalité ou l'innervation (style organicien), de la part des agents extérieurs, du milieu ambiant, et qu'on appelle dans certaines écoles les affections essentielles simples, sont positives et doivent toujours être discernées avec soin par le clinicien, à plus forte raison doit-il chercher à discerner l'élément psychique ou animique, dont l'influence, soit à l'état de santé, soit dans celui de maladie, est permanente et ne peut être mise en doute, tandis que les modifications vitales ne

sont le plus souvent que passagères ou *adventices*. Quiconque ne reconnaîtra pas l'importance de ces principes ne fera jamais que balbutier, en pathologie, en thérapeutique, et se vouera à l'obscurité, aux tâtonnements et aux revers qui en sont la conséquence.

Je pourrais ici faire valoir, à l'appui de cette dernière opinion, l'autorité des plus grands cliniciens de toutes les Écoles; mais je me bornerai à m'appuyer sur celle de Chomel, naguère l'une des lumières de l'École de Paris. Voici ce qu'il nous dit en effet, dans son *Traité des dyspepsies* :

« L'occupation sérieuse de l'esprit est, pendant le travail de la digestion, une des circonstances les plus propres à l'entraver : après ses repas, l'un se met à son bureau pour faire sa correspondance, vérifier ses livres; l'autre se rend au Palais pour juger ou plaider, ou dans son étude pour y examiner des dossiers ; le professeur se rend à sa faculté ou à son collége pour y faire des examens ou des cours; le prêtre va s'asseoir dans sa chaire ou dans son confessionnal, le médecin dans son cabinet.....

» Plus l'application de l'esprit est forte et prolongée, plus grande est aussi son influence. »

Ailleurs il dit : « Les inquiétudes vives, les grandes peines morales, les chagrins surtout, dans un cœur de père ou de mère, de fils ou de fille, de femme ou de mari , de frère ou de sœur, exercent une action non moins forte et *contre laquelle la médecine est désarmée*. C'est *surtout à ces malades qu'une vie consacrée à cette charité active qui porte sa récompense avec elle, et qui chaque jour est plus douce à qui la pratique, devient un moyen puissant de rétablir une santé profondément altérée ;* cette voie est large et ouverte à

tous; chacun, selon ses dispositions, peut y marcher seul; je puis affirmer, médicalement parlant, que ce sera temps et argent bien employés et placés à gros intérêts, surtout lorsqu'on persévère dans cette voie. On y trouve le meilleur remède possible au défaut d'exercice, à ce désœuvrement de l'esprit et du cœur que nous avons signalé comme une des conditions les plus dangereuses pour tous, et surtout pour les personnes dont le système nerveux est vivement impressionnable et les organes digestifs faibles et irritables.»

A cette théorie on reconnaît le vrai médecin, le médecin philosophe, toujours à cheval en quelque sorte sur la dualité de l'homme, sur la source des saines et rationnelles indications, et qui se montre parfaitement convaincu de ce principe clinique, qu'avec une bonne hygiène physique et morale, le clinicien est souvent mieux armé contre les maladies qu'avec les saignées, les vésicatoires et tout l'arsenal des drogues pharmaceutiques.

L'homme, en dehors de l'attribut de la physionomie, en possède encore en propre un autre, qui n'est pas moins significatif; je veux parler de la station bipède.

Cette station, en effet, est encore un chef-d'œuvre de cette Nature qui se montre si admirable, si grande dans les choses en apparence les plus vulgaires, semblant prendre à tâche, par là, de confondre, de réduire au silence ses détracteurs, c'est-à-dire la cohorte des matérialistes et des athées, toujours prête à la calomnier, à en décliner l'intelligence.

Comment ne pas être saisi d'étonnement lorsqu'on constate à quel point les lois de l'équilibre ont été observées,

et avec quel succès elles ont été appliquées, pour que la station sur les deux pieds, si délicate, si scabreuse en elle-même, fût solidement assurée? Quoi de plus phénoménal que cette station, dont personne ne s'occupe, mais dont tout le monde profite, sans s'arrêter à son caractère merveilleux! Je ne saurais certes faire ressortir ici toutes les circonstances, tant actives que passives, qui de la tête aux pieds maintiennent dans un état permanent de fixité toutes nos articulations, même les plus mobiles, et je ne peux que renvoyer les curieux aux ouvrages d'anatomie qui ont traité de cette matière. Là, on pourra comprendre comment la tête est maintenue sur la colonne vertébrale, et ses divers mouvements assurés, en dépit de son poids si considérable, par des muscles dont l'action a été calculée avec une admirable justesse; comment l'épine dorsale, elle-même chargée du poids de la tête, et sur laquelle pèsent aussi les membres supérieurs pendants sur les côtés de la poitrine, forme un tout immobile dont la base moyenne de sustentation est dans le bassin, qui à son tour maintient solidement sa fixité entre la colonne vertébrale et les cuisses; comment ces dernières, chargées du poids de toutes les parties précédentes, le transmettent aux jambes, qui transmettent enfin médiatement, à l'aide des pieds sur le sol, dernière base de sustentation, le poids formé par la totalité du corps? C'est surtout en calculant avec soin toutes les forces, tous les leviers, tous les points d'appui, en un mot tous les éléments de notre station bipède, qu'un de nos élèves de l'École polytechnique pourrait s'assurer que la nature est le plus habile et le plus savant des mathématiciens.

Je ne ferai ici, du reste, qu'appeler l'attention sur la merveilleuse organisation de la main et du pied de l'homme:

elle a été, dans tous les temps, l'objet de la méditation des philosophes, qui en ont tiré des inductions morales d'une haute portée. C'est à la main en particulier que l'homme doit une grande partie de sa supériorité sur les animaux, et son adresse insigne dans les divers arts. Anaxagore la considérait comme la seule source de l'intelligence; mais en admettant ce principe, évidemment faux, il prenait l'effet pour la cause, ainsi que le démontra Aristote: la main humaine, quelque admirable qu'elle soit dans son organisation et dans ses œuvres, n'est que l'instrument de l'intelligence. Les singes, en effet, ont quatre mains au lieu de deux; l'idiot a des mains le plus souvent irréprochables sous le rapport de leur construction physique, mais qui demeurent inutiles faute d'intelligence.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces considérations; je ferai remarquer seulement que *le hasard*, en calculant avec tant de justesse la station bipède, et en construisant, par la seule intelligence des atomes matériels, un œil, une oreille, un appareil olfactif, etc., etc., se serait montré la moins aveugle des divinités. Après de tels miracles, il n'y aurait plus aucun motif de repousser *l'hétérogénie ou génération spontanée*, dont je compte parler dans un prochain chapitre, et que l'on s'est efforcé dans ces derniers temps de remettre en honneur. Je terminerai celui-ci par quelques réflexions philosophiques et une petite anecdote.

J'ai dit un peu plus haut *que la nature humaine était essentiellement mauvaise*. Je ne crois pas que cette assertion me fasse accuser de *pessimisme* par ceux de mes lecteurs qui ont observé le spectacle que donne incessamment l'humanité, soit dans la famille, soit dans la société; c'est même à sa seule perversité qu'il convient de rapporter la prédo-

minance du mal sur la terre, prédominance qui est naturellement le cheval de bataille des matérialistes et des athées.

Mais j'ai fait déjà valoir dans plusieurs de mes écrits, notamment dans mon dernier travail de la *question sanitaire*[1], que la puissance du mal ici-bas, outre qu'elle tenait à la perversité naturelle, *originelle, de l'esprit incarné qu'on appelle l'homme,* avait sans doute un caractère providentiel, que le mal n'était au fond et ne pouvait être que le *criterium* du bien.

On demeure convaincu de la vérité de ce dernier principe, lorsqu'on s'efforce de remonter dans le passé et de saisir quelques anneaux de la longue chaîne des événements humains et des actions individuelles qui les suscitent, les préparent fatalement, presque toujours au plus grand profit de la justice et de la vérité. Les familles illustres, princières, qui possèdent leur généalogie et leur histoire propre pendant une longue suite de siècles, peuvent facilement se convaincre de l'exactitude de ce principe, et il est probable, par exemple, que si le dernier des Stuarts, qui est mort sous la pourpre romaine, avait été interrogé sur la cause première des malheurs inouïs qui s'acharnèrent en quelque sorte sur sa famille, non-seulement il aurait indiqué ces causes avec facilité, mais il aurait démontré encore qu'elles n'auraient pas pu ne pas porter leurs fruits.

Les Israëlites possèdent une tradition relative à Moïse, qui vient à l'appui à la fameuse doctrine du Dr Pangloss, dont le fond est, personne ne l'ignore, *que tout va pour*

[1] *De la réforme sanitaire, des événements providentiels qui l'ont amenée, des causes humaines qui en retardent l'application.* Montpellier, 1867.

le mieux dans le meilleur des mondes. Un jour, disent-ils, notre grand prophète ayant une entrevue avec *l'Éternel,* osa lui faire quelques observations critiques sur sa manière d'administrer le monde, et spécialement sur l'étrange distribution de sa justice. Dieu, sans relever le moins du monde ces observations, et sans montrer d'ailleurs le moindre courroux, ordonna aussitôt à Moïse de regarder en bas au fond d'une plaine : les yeux du prophète, obéissants, tombèrent d'abord sur une source d'eau jaillissante où un soldat descendu de cheval, et très-altéré sans doute, buvait avec avidité; dès qu'il se fut remis en selle et qu'il eut continué son chemin, arriva un jeune adolescent qui but également, mais qui, ayant aperçu à ses pieds sur le gazon une bourse pleine d'or qu'avait laissé tomber le soldat, la prit et s'en alla. — Après l'enfant vint un vieillard, qui après s'être rafraîchi s'assit près de la fontaine pour se reposer ; mais au même instant le soldat revient chercher sa bourse, la réclame au vieillard, qui proteste qu'il ne l'a pas vue. Alors le soldat tire son glaive du fourreau et tue le pauvre innocent, convaincu que lui seul peut l'avoir volée. A cette vue, Moïse saisi d'horreur tomba la face contre terre, tandis que Dieu lui disait : *Ne sois pas surpris de ce crime et ne demande pas pourquoi le Juge de l'univers l'a permis; mais sache que ce vieillard avait assassiné le père du jeune garçon qui a pris la bourse, et que celle-ci avait été volée.*

NOTE.

Ce que j'ai dit en divers endroits de ce livre, sur la tendance des matérialistes à rabaisser l'homme au niveau des brutes et à méconnaître son immense supériorité sur elles, est justifié par le document suivant, que j'extrais de l'ouvrage intitulé : *Principes de la philosophie naturelle*, dans lequel l'auteur s'est efforcé de déterminer les degrés de certitude des connaissances humaines. Comme cet ouvrage est de beaucoup antérieur à celui de Moscati, dont j'ai parlé dans mon introduction, et que j'y retrouve les mêmes idées saugrenues sur notre consanguinité avec les singes sans queue, je suis forcé d'admettre qu'il y a un plagiat de la part de ce médecin.

« Errant au premier moment de sa formation (lisez : lorsqu'il sortit de terre comme un champignon), dit l'auteur de ce livre qui a gardé l'anonyme, l'homme était mû comme les autres animaux par des sensations différentes; sa constitution physique lui fit également contracter différentes habitudes, qu'il a conservées *jusqu'au moment où l'état social a détruit chez lui toute inclination naturelle.*

» *L'analogie dit qu'il était frugivore et né pour se nourrir de fruits et de semences comme le singe, dont il n'est que la première espèce ; comme lui il marchait à quatre pattes dans ces premiers temps* : pour lors il s'appuyait sur les orteils qui, n'ayant pas été gênés par les chaussures, étaient beaucoup plus allongés. (Voilà une question bien vite tranchée, comme on le voit.) Sa tête était oblique à l'épine, et sa face toujours à peu près perpendiculaire à l'horizon, parce que le corps des vertèbres cervicales et leurs substances intervertébrales avaient plus d'épaisseur que leur arrière-train. Il s'éleva ensuite quelquefois sur ses pieds, et cela pour atteindre à une plus grande hauteur et prendre quelques fruits ; cette attitude répétée souvent lui devint si familière qu'il ne se tint plus autrement, et elle causa des changements dans toute sa constitution. »

Il est évident que l'auteur, qui semble avoir assisté à l'évolution progressive de l'homme primitif, fait bon marché des merveilles de

la station bipède, que je viens de faire ressortir dans ce chapitre; il est impossible de se montrer plus sans-façon.

Un peu plus loin, *après avoir annoncé qu'on vient de trouver un singe qui a le nez exactement fait comme celui de l'homme, circonstance qui achève de porter la conviction dans son esprit*, il ajoute : « L'homme était couvert de poils comme les autres animaux ; les hommes robustes en ont encore beaucoup au dos, à la poitrine, sur les bras et sur les cuisses. *On a même remarqué* (importante et profonde remarque) *qu'ils étaient disposés comme chez le singe. Dureste, l'orang-outang a déjà peu de poils, surtout à la partie antérieure du corps, et peut-être dans peu de temps sera-t-il au même point que l'homme.* »

Après avoir expliqué que les premiers hommes durent naître entre les tropiques auprès des singes, et mener pendant les premiers temps le même genre de vie qu'eux, prenant leur sommeil sur des arbres, sur la verdure ou dans des endroits couverts, ne *s'occupant de leurs femelles* (sic) que pendant la saison du rut, dont il ne fixe pas l'époque d'ailleurs, et qu'il admet sans tenir aucun compte du fameux axiome de Beaumarchais : *Boire sans soif et être amoureux en tout temps sont les deux attributs qui distinguent l'homme de la bête*; après avoir, dis-je, émis toutes ces énormes excentricités, l'estimable auteur des *Principes de la philosophie naturelle*, — que j'ai le bonheur de posséder dans ma bibliothèque, et dont je me procure volontiers la lecture lorsque je m'ennuie, ce qui arrive très-rarement, — nous apprend comment la société humaine fut enfin constituée après des milliers de siècles, et c'est ici surtout qu'il devient véritablement admirable :

« *Le souvenir du plaisir que les hommes trouvèrent dans la compagnie de leurs femelles a été la cause de la naissance des grandes sociétés qui ont tant intrigué les philosophes*; et ce souvenir a en même temps développé les qualités affectives de l'espèce, engendré la charité, la pitié, et fait sentir le besoin d'un langage; car l'homme des temps primitifs ne pouvait qu'exprimer par des sons variés de sa voix les différents sentiments dont il était affecté; il lui était impossible de faire connaître jusqu'à un certain point quels étaient les objets qui lui causaient ces sentiments quoiqu'il les connût très-bien; « *car il dis-*

tinguait parfaitement un melon d'un ananas ou d'un fruit de boabab. Du reste, ajoute-t-il, *il est plus que vraisemblable que les grandes sociétés de singes ont déjà un langage......* »

Je ne suivrai pas l'auteur dans le développement de son idée, développement qui est tout aussi excentrique qu'elle ; mais qu'il me suffise, pour achever de daguerréotyper ce philosophe éminent dont j'ai hâte de prendre congé faute de temps, de l'interpeller sur ses croyances religieuses : « *Les êtres existants*, me répond-il, page 424, vol. II (car il y a *deux* volumes *ejusdem farinæ*) *ont-ils été créés par un seul incréé* (Dieu), ou bien nul ne l'a-t-il été? Cette dernière proposition, avancée par tous les siècles, soutenue par tous les grands hommes (lisez par tous les libertins, les jouisseurs, les méchants, les scélérats, qui firent la honte de l'humanité), me paraît portée au plus haut point de probabilité par tout ce que j'ai exposé ci-dessus.... »

Suit une dissertation de trente pages sur la non-existence de Dieu, mais qui aboutit pourtant à l'étrange conclusion que voici :

« *Cependant il serait difficile de méconnaître un certain ordre dans le monde ; les éléments qui l'ont formé se sont coordonnés d'une manière qui est conforme à la volonté des êtres intelligents, surtout des êtres supérieurs, et qui fait jouir les êtres existants de tous les bonheurs que comporte leur nature. Il y a donc un arrangement qui n'est point, il est vrai, prescrit par aucune intelligence, mais qui est l'effet des lois du mouvement qui anime tous ces êtres. C'est cet ordre, cet arrangement qu'on appelle Destinée, Fatum, Nécessité.* »

Voilà pourtant les ouvrages que l'école athée du XIXe siècle cherche à remettre en honneur, les raisonnements qu'elle propose à notre admiration ! O pitoyable logicien qui avez *composé* les *Principes de la philosophie naturelle !* que le remords ne vous trouble pas dans la tombe, votre travail n'était pas dangereux, et partant n'a pu faire aucun mal ; après avoir nié Dieu, vous l'avez reconnu sous le nom de *Nécessité* ; c'est qu'il en est réellement une pour notre raison, et la vôtre, toute rebelle qu'elle pouvait être, s'est inclinée, sans le savoir, devant lui...

CHAPITRE XV

Histoire résumée de la *chimiâtrie*. — Graves erreurs dans lesquelles elle a jeté la médecine à différentes époques; services qu'elle a rendus. — La chimie, assez puissante dans l'analyse, est incapable de composer une goutte de sang, de salive, etc.— Elle n'est en réalité que la science de la nature brute ou inerte, et n'a rien à voir ou à faire avec la vie. — Opinions à ce sujet de de Lens, Cadet de Gassicourt, Tiedemann, Berzélius, etc.. — Tous les faits chimiques qui se produisent dans le corps humain sont sous la dépendance de la vie.

Marseille, septembre 1867.

Pendant longtemps inséparable de la médecine, dans le sein de laquelle elle naquit, la chimie lui a rendu et lui rend encore des services considérables, et il faut convenir pour être juste que jamais, à l'exemple de la chirurgie, elle n'a tenté d'étouffer sa mère pour régner à sa place, comme notre siècle a pu le vérifier; toutefois elle a souvent affiché l'ambition d'expliquer par ses procédés le grand mystère de la vie, de prendre Dieu sur le fait, de se substituer à lui dans la genèse de tous les corps de la nature, de devenir enfin la base essentielle de la physiologie de l'homme, à l'exclusion de la philosophie inductive.

Je me hâte d'ajouter qu'on ne doit pas trop en vouloir à la chimie de ses prétentions, parce que, lorsqu'on en étudie l'histoire dans les annales de la médecine, on ne tarde pas à reconnaître que ces prétentions mêmes, et les

erreurs qui en sont nées, ont profité à l'art de guérir, en devenant l'occasion d'importantes découvertes.

Joseph Scaliger nous a appris qu'un certain Julius-Firmicus Maternus, qui vivait sous le règne de Constantin, fut le premier médecin-chimiste. Cependant il est indubitable qu'il existait déjà des *chimiâtres* au temps de Dioclétien, qui vivait sur la fin du IIIe siècle, puisque Suidas affirme que cet empereur fit brûler tous les livres de chimie qui se trouvaient en Égypte ; or, il faut admettre que ces livres, objets de l'attention de l'empereur, n'étaient pas modernes et avaient dû être composés bien avant cette époque, car les sciences, on le sait, n'emploient pas des jours, mais des siècles à se constituer. Remarquons, en passant, que l'Égypte a joué de malheur avec ses conquérants : leurs premiers actes ont toujours tendu à y éteindre les lumières littéraires et scientifiques. Aussi, après avoir été si longtemps la terre classique de la civilisation, est-elle devenue et demeurera-t-elle encore longtemps celle de la barbarie. Peut-être a-t-elle été punie par où elle avait péché ?

Sous les Sarrasins, la chimie fut très-prépondérante en médecine, je l'ai déjà dit dans un de mes précédents chapitres ; mais elle devint si extravagante, si charlatanesque, et joignit à ses procédés tant de superstitions, d'impostures et de futilités, qu'elle succomba à la Renaissance, par l'influence de l'hippocratisme.

A partir de Paracelse, de Van Helmont et de François Sylvius, dit *le Boë*, jusqu'à Lavoisier et à Fourcroy, un grand nombre de médecins se sont efforcés d'expliquer les phénomènes de la vie animale, tant dans l'état de santé que dans l'état de maladie, par les opérations et les

combinaisons de la chimie. Faisant chez l'homme abstraction absolue des forces *animique* et *vitale*, ces médecins ne voyaient dans ces phénomènes que *distillations, fermentations, effervescences des humeurs*. D'après eux, par exemple, les sécrétions, ces actes mystérieux en vertu desquels certains organes (les glandes) fabriquent avec le sang des fluides particuliers qui n'existent pas tout formés dans l'économie (lait, bile, salive), les sécrétions, dis-je, étaient considérées comme des actes purement, foncièrement chimiques, se produisant hors de l'influence vitale, dont l'autocratie dans le corps humain est cependant si bien établie, si réelle. Mais rien ne trompe les savants comme les préventions, l'exclusivisme, l'esprit de système. Avec de pareils guides, si funestes à la vérité, il n'est pas d'erreur extravagante, ridicule, dans laquelle ils ne puissent tomber, et certes, plus que toute autre science, la médecine a pu le vérifier à ses dépens.

D'après Sylvius le Boë, l'estomac n'était qu'un simple creuset dans lequel les aliments soumis à certains réactifs chimiques subissaient quand même, et en dehors de l'action vitale, les changements qu'exige leur assimilation. Sylvius paraissait oublier complètement l'influence de l'âme sur la digestion, influence qui est si grande, si incessante, qu'il suffit de la moindre émotion gaie ou triste pour activer, troubler et arrêter même cet acte de la vitalité.

Il regardait la circulation comme le fait d'une effervescence produite par la rencontre d'un sel volatil huileux de la bile avec un acide dulcifié de la lymphe; la même opération donnait naissance à la chaleur vitale, ou feu. Enfin (*risum teneatis*), *les actes du moi sentant, pensant et voulant*, étaient aussi, selon lui, le résultat d'opérations

chimiques; ils découlaient de l'action des esprits vitaux qui, préparés dans le cerveau et distillés par lui, participaient aux propriétés et à la nature de l'alocol.

Il paraît que l'immortel Newton, qui rattachait naturellement la chimie à la physique générale, sa science par excellence, prêta plus d'attention qu'il n'en méritait au système de Sylvius, système qui est complètement tombé depuis dans l'oubli.

De nos jours, on peut considérer le savant allemand Justus Liebig, l'un des premiers chimistes d'Europe, comme le continuateur éclairé de Sylvius. En s'occupant spécialement de chimie organique, il a fait des découvertes très-importantes à l'aide de procédés analytiques qui lui sont propres, et a surtout jeté la lumière sur les phénomènes de la *fermentation,* de la *décomposition spontanée* et sur les *transformations de la matière organique,* mais il n'a pas soulevé le moindre coin du voile qui nous cache *la vie.*

Du reste, à notre époque, la chimie commence à comprendre qu'elle a trop de gloire à revendiquer pour ne pas abandonner ses prétentions biologiques, et — c'est par l'organe même de ses plus hautes personnalités qu'elle en convient — elle sait qu'elle ne pourra jamais composer une seule goutte de sang, de salive ou de bile, et il suffit à son amour-propre que la physiologie, reconnaissant sa puissance et son utilité, recoure à elle pour connaître :

1° La composition des diverses parties liquides et solides des corps organiques ;

2° Les matériaux que les organismes puisent dans le milieu ambiant, et au moyen desquels ils entretiennent leur nature propre, et par conséquent les qualités des aliments, de l'air et des eaux ;

3° Les changements que ces dernières substances subissent sous l'influence de la vie, lorsqu'elles sont introduites dans nos voies afin d'être assimilées, et les modifications que cette assimilation peut apporter à la nature de la lymphe, du sang artériel et veineux, du produit des diverses sécrétions et, en un mot, à celle de tous les fluides de l'économie ;

4° L'examen, l'analyse des gaz intestinaux, du produit de l'exhalation pulmonaire, de celle de la peau, et en général de toutes les excrétions.

Je ne parle pas ici des services journaliers que rend la chimie à la médecine proprement dite par l'invention, la préparation, le perfectionnement des substances médicamenteuses et de celles qui combattent la contagion et l'infection : il serait oiseux d'entrer dans ce détail et d'avoir l'air de mettre en lumière des faits qui sont devenus vulgaires et que personne n'a la pensée de contester.

Mais, après avoir ainsi fait justice à la grande science de l'époque, à cette science qui a rendu et rendra encore de si grands services à l'humanité, à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, je dois le proclamer bien haut avec la conviction que donne l'amour de la vérité : c'est en vain que, convertissant notre organisme en véritable laboratoire de chimie, certains médecins voudraient faire de cette dernière la science de la vie, et lui accorder ainsi une partie de la puissance créatrice qui appartient à Dieu seul : leurs hypothèses sont inadmissibles. S'ils veulent nous convaincre, ces chimiâtres, qu'ils prolongent la vie de l'homme au-delà du terme fixé par la nature, en trouvant le moyen de renouveler directement et à volonté le sang appauvri du vieillard, de remplacer sur-le-champ

celui que vient de perdre la femme en couches atteinte de métrorrhagie, ou le blessé qui a une artère importante ouverte, et qui tous les deux ne tarderont pas à succomber! — qu'ils nous composent des élixirs de vie résumant en eux, comme le sang, tous les principes qui servent à la réparation de l'organisme, l'entretiennent et le maintiennent dans ses conditions normales! *qu'ils guérissent radicalement* par les moyens chimiques, les diabétiques, les albuminuriques, les hydrophobes, les cholériques, les goutteux, les cancéreux, etc.! Tant que nous n'aurons pas été témoins de ces miracles, qu'il nous soit permis de douter de l'avenir de la chimie considérée comme science biologique, et reconnaissons qu'elle n'est au fond que celle de la nature inerte ou brute, puisque ce n'est que lorsque la vie s'éteint dans la machine humaine que les forces physiques générales dont elle est sans cela indépendante, règnent sans obstacle sur elle. Mais ces forces physiques, il ne faut jamais l'oublier, ne sont pas conservatrices de l'organisme comme les facultés vitales; loin de là, elles détruisent le cadavre en opérant la séparation des divers éléments qui le constituent, et le font rentrer dans la poussière dont il était sorti. C'est sans doute en se bien pénétrant de cette différence de but entre les actions vitales et les actions chimiques de l'économie, que l'illustre Bichat a cru devoir définir la vie, si difficile d'ailleurs à définir: *l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.* N'aurait-il pas pu dire avec autant de justesse: *l'ensemble des fonctions qui résistent aux lois destructives de la physique et de la chimie?*

Cette opinion sur l'impuissance biologique de la chimie, je la professe depuis longtemps, et je l'ai exprimée en 1850, dans mon travail sur la *Spiritualité de l'âme*; je vais

faire valoir ici, en sa faveur, le témoignage de quelques autorités dont la compétence ne peut être mise en doute.

« Les applications de la chimie à la médecine, dit le Dr de Lens, dans son excellent travail intitulé : *Considérations générales sur l'application de la chimie à la médecine*, ont des limites. Les phénomènes chimiques, modifiés sans cesse par l'action vitale, ne sont qu'auxiliaires dans l'économie animale; mais, de ces phénomènes, on ne peut rigoureusement conclure à l'intervention, dans l'organisme, des lois qui régissent les corps inertes, puisque des effets semblables ne prouvent jamais des causes identiques. Pour admettre cette conclusion, il faudrait que l'on pût agir directement sur lui par des agents chimiques; en outre, on voit peu de rapport entre la constance des phénomènes chimiques et la variabilité extrême des phénomènes vitaux. Les applications de la chimie à la physiologie doivent donc être bornées à l'explication des résultats et non des causes des phénomènes de l'organisme animal. »

Cadet de Gassicourt a émis une opinion à peu près semblable dans plusieurs de ses écrits, et il est échappé à Fourcroy lui-même certains aveux qui prouvent clairement qu'en dépit de sa confiance dans la chimie, il en entrevoyait parfois le côté faible.

Écoutons maintenant l'illustre physiologiste allemand Frédéric Tiedemann : « Quoique la chimie, dit-il dans sa *Physiologie générale*, ait répandu dans ces derniers temps beaucoup de lumières *sur les phénomènes chimiques qui acompagnent la vie, cependant elle ne peut pas, dans l'état actuel, accomplir tout ce qu'on attend d'elle ; elle manque* encore de réactifs et de méthodes pour mettre en évidence les rapports délicats de composition qui accompagnent la

vie ; d'un autre côté, on ne peut pas toujours, dans les analyses qu'elle exécute, distinguer ce qu'elle produit de ce qu'elle isole, et souvent on est dans l'incertitude de savoir si les principes découverts dans la composition des solides et des liquides y existent comme tels, ou s'ils sont les résultats de l'analyse chimique. *Enfin, il ne faut pas perdre de vue que la chimie ne soumet les substances organiques à l'analyse, qu'après l'extinction de leurs manifestations d'activité vitale, déjà vraisemblablement précédée* elle-même d'un changement de composition. »

Voici l'appréciation qu'a faite le célèbre chimiste suédois Berzélius, de la chimie organique (*Traité de chimie*, tom. v) :

« Tout ce que nous pouvons faire dans cette partie mystérieuse de la chimie, c'est d'observer les changements chimiques que les corps vivants produisent dans les éléments au milieu desquels ils se trouvent, c'est-à-dire dans les réactifs chimiques dont ils sont entourés ; de suivre autant qu'il nous est donné de le faire les phénomènes qui accompagnent l'exercice de l'action vitale ; puis de séparer les produits organiques les uns des autres, d'étudier leurs propriétés et de déterminer leur composition. Mais tout cela est fort difficile. Le premier obstacle que l'on rencontre en traitant des matières organiques, consiste dans la difficulté de distinguer si l'objet qu'on veut examiner est une combinaison ou seulement un mélange de deux substances organiques, ou s'il est réellement isolé de tous les autres. Il arrive souvent que deux matières organiques combinées ensemble s'accompagnent réciproquement, dans leurs combinaisons avec des corps inorganiques. Quand nous ne parvenons pas à les séparer dans aucune de nos

expériences, nous sommes induits par là en erreur, et regardons la substance soumise à notre examen comme étant exempte de tout mélange. De là résulte que nous sommes toujours dans le doute, si ce que nous considérons comme une seule substance est réellement tel. D'ailleurs, il y a impossibilité, dans une foule de cas, d'obtenir une substance pure et exempte des matières étrangères dont la présence nous est inconnue; partout, dans la nature organique, les difficultés de séparer sont plus grandes, et les moyens d'y parvenir moins nombreux que dans la nature inorganique, de sorte que cette partie de la chimie peut être considérée comme étant encore dans l'enfance. »

Depuis Berzélius, les procédés de la chimie se sont-ils beaucoup perfectionnés, et offrent-ils plus de précision ? Je ne peux que le souhaiter, dans l'intérêt de cette belle science; mais il m'est permis d'en douter, et de continuer à penser qu'elle ne pourra, par le fait même de sa nature, parvenir à résoudre le grand problème de la vie ; il faut considérer surtout que *les opérations chimiques réduisent autant que possible à leurs éléments les combinaisons organiques, qu'elles n'ont pas réussi jusqu'à ce moment à les reproduire comme elles le font pour les composés inorganiques*. ainsi le sucre, l'amidon, la gomme, le gluten, l'albumine, la fibrine, etc., ont été ramenés à leurs éléments, mais n'ont jamais pu être recomposés, et il en est de même pour toutes les parties liquides et solides des corps vivants. «*C'est pourquoi nous sommes en droit d'admettre*, dit Frédéric Tiedemann, *dans l'état actuel de la chimie, que la composition des corps organiques n'est pas seulement l'effet de l'affinité, mais qu'elle dépend de forces propres à ces corps par lesquelles les affinités chimiques sont dominées.*»

Quelques chimistes prétendent bien avoir obtenu des combinaisons organiques en soumettant des composés inorganiques à certains traitements, mais on peut élever des doutes à ce sujet. Ainsi Bérard (*Annales de chimie et de physique*, tom. V, pag. 217) dit avoir obtenu un peu de graisse cristalline en faisant passer une mesure de gaz acide carbonique, dit *gaz oléifiant*, et vingt d'hydrogène à travers un tube rouge. Il est très-probable que la substance analogue à la graisse qui s'est trouvée là était tenue en dissolution dans le gaz oléifiant qui avait été tiré de l'alcool. Dœbereiner, en faisant passer de la vapeur aqueuse sur des charbons rouges dans un tube de fer, obtint une matière volatilisable, soluble dans l'eau, et douée de la saveur de la graisse; mais on peut objecter que le charbon doit être considéré comme une combinaison organique. D'ailleurs, Bérard et Tromsdorf ont répété l'expérience et n'ont pas obtenu le même résultat. Si les chimistes ont réellement réussi à produire, avec des substances purement inorganiques, quelques combinaisons dans lesquelles les éléments sont associés à la manière des combinaisons organiques, ce ne sont que celles qui se trouvent placées sur l'extrême limite entre les composés organiques et inorganiques.

Berzélius, que je viens de citer tout à l'heure, s'exprime à cet égard de la manière suivante :

« Quoiqu'il puisse se faire que dans la suite on découvre plusieurs de ces produits de matières purement minérales, ayant une composition analogue à celle des produits organiques, cependant cette imitation incomplète se réduit toujours à trop peu de chose pour que l'on ose espérer qu'il soit jamais en notre pouvoir de fabriquer des

matières organiques de toutes pièces, et de confirmer ainsi l'analyse par la synthèse, comme nous le faisons presque toujours dans la nature minérale. »

Des divers arguments que j'ai fait valoir dans ce chapitre contre les prétentions de la chimiâtrie, et des témoignages si élevés, si compétents que j'ai rapportés, j'estime pouvoir conclure, sans hésiter, que tous les faits chimiques qui se produisent dans l'économie animale sont essentiellement et absolument subordonnés à la force vitale, force suprême, autocratique, et qui n'a rien de commun avec les affinités chimiques des corps inertes. En résumé, les mérites de la chimie sont immenses et les fleurons de sa couronne magnifiques : la théorie en vigueur sur la respiration lui appartient ; elle a fixé la médecine sur l'état du sang dans une foule de maladies graves dont elle a ainsi puissamment contribué à dévoiler la nature ; ce qu'elle a fait pour les calculeux, les diabétiques, les albuminuriques, les scorbutiques, etc., etc., est devenu vulgaire ; elle a éclairci beaucoup de points relatifs à l'absorption, puisqu'elle nous a démontré le passage de diverses substances dans tel ou tel ordre de vaisseaux ou dans les voies urinaires. La science médicale et l'humanité lui doivent donc une juste reconnaissance ; mais qu'elle modère son ambition sous le rapport biologique, si elle veut s'éviter de fâcheux mécomptes, de pénibles déceptions, et révéler son côté faible au milieu même de ses triomphes; car l'économie animale, considérée sous le rapport de son dynamisme, appartient d'une manière absolue à la Vie, qui est et sera toujours le grand secret de la nature.

Lorsqu'on veut se bien convaincre de l'impuissance biologique des sciences physiques en général, il ne faut

pas perdre de vue un seul instant que les êtres vivants ont été organisés de façon à échapper, pendant un temps limité, aux lois physiques et chimiques générales et à l'influence du milieu ambiant. C'est ce principe que je me suis efforcé d'établir en 1859, dans mon mémoire intitulé : *De l'influence réelle de la chaleur, du froid, de l'humidité, sur l'économie animale, et de la résistance vitale à ces agents.* J'ai démontré en effet dans ce travail, contrairement à l'opinion généralement reçue parmi les matérialistes, mais en m'appuyant : 1° sur l'autorité de Becquerel, de Banks, de Blagden, de Fordyce, etc.; 2° sur des observations, des expériences tirées de ma pratique dans les pays chauds ; j'ai démontré, dis-je, qu'il n'existe pas de relation exacte entre la température du corps humain et celle du milieu où il est placé ; que la chaleur propre de l'homme et celle de plusieurs classes d'animaux est généralement supérieure à celle de l'atmosphère, et ne lui est pas subordonnée ; que la production de la chaleur animale et son maintien à un degré invariable ou à peu près, quel que soit le climat ou milieu, sont des phénomènes essentiellement vitaux, c'est-à-dire impossibles à expliquer clairement par les lois de la physique et de la chimie ; qu'enfin on ne saurait constater aucune relation entre les conditions thermométriques de l'atmosphère et certaines affections qui ont pour caractère pathognomonique le développement d'une chaleur âcre et mordicante ou d'une algidité glaciale, telles par exemple que la fièvre jaune et le choléra. Je ne dirai rien ici de ce dernier, que tous les médecins ont vu de près et qui *règne partout*, pendant les saisons *et sous les climats les plus chauds* ; je consignerai, en passant, qu'ayant eu le triste avantage de combattre la

fièvre jaune, non-seulement sous les tropiques, mais encore à la hauteur de Terre-Neuve, par une température de 10° à 12° Réaumur et au milieu d'un froid relatif très-incommode, je n'ai pas remarqué que cette circonstance exerçât la moindre action sur le développement de la chaleur terrible, qui forme l'un des caractères particuliers de cette maladie fébrile.

CHAPITRE XVI

Profession de foi de Socrate sur la Providence.— Caractère particulier de celle-ci. — Un mot sur Maupertuis et Lamettrie. — Comment mourut ce dernier. — Opinion de Voltaire à son sujet.—Frédéric-le-Grand en a fait le panégyrique. — Existe-t-il un principe vital? — Est-il ou non inhérent à la matière organisée ? — Doit-il être confondu avec l'âme? — Idées de l'anglais Cudworth sur ce principe. — On ne peut pas plus en nier l'existence qu'on ne peut mettre en doute celle du principe de l'attraction planétaire. — Les spiritualistes et les matérialistes purs se sont également trompés sur sa nature. — Coup d'œil sur les actions organiques qui en relèvent essentiellement. — Opinion de V. Cousin sur la force vitale.

Marseille, septembre 1867.

Il faut croire, disait un jour Socrate dans un de ses entretiens philosophiques, que la Sagesse, qui vit dans tout ce qui existe, gouverne le monde comme il lui plaît ! Quoi ! notre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et celle de la Divinité ne pourrait tout embrasser ; notre esprit s'occupe en même temps des événements d'Athènes, de Sicile, d'Égypte, et l'esprit de Dieu (τοῦ θεοῦ) ne pourrait porter en même temps ses soins sur toutes les parties de l'univers ?

Ce raisonnement de l'illustre et malheureux Athénien est aussi simple que juste, et pour ma part (je l'ai déjà fait comprendre en divers endroits de ce livre), non-seulement j'accepte la consolante doctrine de la Providence, mais encore je professe avec conviction que, dans les circonstan-

ces même où l'action de cette dernière est insensible, inappréciable, ou semble contraire au bien de l'humanité, elle ne mérite pas moins notre foi, nos hommages, parce que les fins de Dieu sont toujours mystérieuses, incompréhensibles dans leurs moyens, et qu'il ne nous appartient pas de chercher à les raisonner ou à les approfondir. Je n'émets pas d'ailleurs ici ces principes en me plaçant au point de vue religieux, chrétien, mais à celui de la saine philosophie.

«La bonté qui veut créer, a dit Ozaneaux, la puissance qui crée, la sagesse qui maintient, voilà la Providence. Nier la Providence, c'est dire que le Créateur n'eut d'action que celle d'un jour, qu'il abandonna au hasard l'œuvre de sa toute-puissance; c'est nier la bonté, c'est nier la sagesse, c'est jeter un voile sur les idées les plus claires, c'est ne plus comprendre la création, c'est croire enfin à la stupide divinité dont nous avons brisé l'autel. O Providence! tu es partout, car tu n'es autre chose que l'action perpétuelle, universelle du principe infini; le mot Dieu est écrit dans le firmament, il flotte dans l'océan de lumière qui nous inonde de toutes parts, il voltige sur l'aile de l'insecte, il circule avec la sève dans le brin d'herbe, il luit dans la goutte de rosée; *je dis Dieu quand je respire, quand je marche, quand je pense; je le dis quand je m'endors, quand je m'éveille chaque jour; je le dirai plein de confiance quand je m'endormirai du dernier sommeil, et puissé-je me réveiller pour le dire encore!*»

Comme on le voit, lorsque les universitaires, si décriés à notre époque, se mêlent de parler de Dieu, ils ne le font pas à demi, et leur langage ne manque ni d'enthousiasme ni de noblesse....

Un fait qui est saillant dans l'action providentielle, c'est qu'elle semble avoir opposé partout le bien au mal, de telle sorte que notre liberté peut toujours, lorsqu'elle s'en soucie, éviter ce dernier, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral : l'ivraie pousse au milieu du froment; le précieux tubercule de Parmentier à côté de la jusquiame et de la pomme épineuse; le mancenillier croît volontiers sur les bords de la mer, dont l'eau purgative peut être considérée jusqu'à un certain point comme son antidote; de même, depuis l'origine des temps, le matérialisme et le spiritualisme sont en présence, toujours prêts à en venir aux mains, et se corrigeant l'un par l'autre.

Ce fut peut-être en vertu de cette loi providentielle que le fameux athée de Lamettrie, dont j'ai parlé dans ce livre, vint au monde sur la terre plantureuse de l'Armorique, à côté du philosophe qui devait être son correctif, de Moreau de Maupertuis, lequel, bien qu'il ne fut ni bigot ni fanatique, et qu'il eût été agréé par Frédéric-le-Grand comme président de la fameuse Académie de Berlin, ne cessa jamais de professer des sentiments très-orthodoxes sur la providence de Dieu.

Maupertuis a en effet établi et surabondamment prouvé dans ses écrits, assez rares et assez peu connus des savants modernes, qui se souviennent plus volontiers de ceux de Lamettrie, qu'ils sont en toute occasion heureux de citer, « que tout dans l'univers fait sentir sa dépendance et le besoin où il est de la présence de son Auteur ; que c'est Lui seul qui le meut en entretenant et renouvelant sans cesse les forces par lesquelles ce mouvement se produit; que ces forces sont toujours disposées avec la plus grande économie et la plus grande prévoyance. »

Ce dernier fait, ou plutôt cette dernière circonstance, est aux yeux du célèbre mathématicien — car Maupertuis n'était pas un poète, mais un homme des plus positifs — la plus grande preuve qu'il puisse donner de la sagesse infinie de Dieu. Mais j'ose dire que s'il avait été médecin, et que par suite il eût été appelé à s'occuper du *petit univers*, c'est-à-dire de l'organisme humain, il en aurait sans doute trouvé de plus concluantes encore, car c'est surtout dans les corps vivants qu'éclatent les merveilles de l'éternel Auteur de toutes choses.

Dans son *Essai de cosmologie*, qui est loin d'être aussi célèbre, aussi savant que celui de Humboldt, mais qui lui est au moins très-supérieur sous le rapport des sentiments religieux dont il est imbu, Maupertuis présente Dieu *comme un être essentiellement moteur et bon, qui a fondé les lois du mouvement et du repos des corps sur le principe de l'harmonie et du mieux* (ce sont là ses propres expressions), *et qui après avoir formé ces corps leur a ajouté certaines forces émanant de lui-même*.

Maupertuis professait donc, comme l'école spiritualiste la professa dans tous les temps, et comme je la professe moi-même avec conviction, l'inertie de la matière. Il ne croyait pas que les forces qui la mettaient en action lui fussent inhérentes; aussi s'écrie-t-il en terminant son *Essai* cosmologique :

« Ouvrons les yeux, parcourons l'univers et livrons-nous hardiment à toute l'admiration que ce spectacle nous cause; tout est lié dans la nature : le monde tient au fil de l'araignée, comme à cette force qui pousse ou qui tire les planètes vers le soleil ; mais ce n'est pas dans le fil de l'araignée qu'il faut chercher les preuves de la sagesse de

son auteur. Qui pourrait connaître toutes les merveilles de cette sagesse, qui pourrait la suivre dans l'immensité des cieux, dans la profondeur des mers, dans les abîmes de la terre ! et s'il n'est pas encore temps peut-être d'expliquer le système du monde, il est toujours temps d'en admirer le spectacle. »

Oui, je le répète, le savant et illustre Maupertuis fut le véritable correctif, l'antidote providentiel de l'athée Julien de Lamettrie, dont j'ai déjà parlé plus haut ; car, nés dans la même ville, ils fleurirent à côté l'un de l'autre, à la cour du grand Frédéric, où l'auteur de *l'Homme-machine*, de *l'Art de bien jouir*, du *Discours sur le vrai bonheur* et autres œuvres extravagantes, mourut prématurément pour avoir mangé, à lui seul et par forfanterie, un pâté de faisan truffé, ainsi que le raconte Voltaire avec un certain mépris, dans sa Lettre du 13 novembre 1751, faisant remarquer en passant *que son corps avait été porté dans une église où il était tout étonné d'être*. Après avoir torturé son esprit pour ravaler l'homme au rang des brutes, après avoir soutenu avec une fausse érudition dont personne ne fut jamais dupe, que Dieu et l'âme étaient matière, il finit comme un véritable pourceau, étouffé par les aliments indigestes dont il s'était gorgé. Et maintenant, laissons les athées du XIXe siècle l'invoquer comme un saint, et s'efforcer de remettre en honneur sa mémoire et ses monstrueuses doctrines, que le XVIIIe siècle lui-même ne put tolérer, où l'orgueil et la méchanceté le disputent à la mauvaise foi, et que Voltaire appelle des *folies incohérentes*. Déclarons aussi, avec une conviction profonde, que la postérité ne pourra jamais absoudre le prince sceptique et matérialiste qui accueillit, protégea un pareil

homme, et osa faire son éloge, après sa mort, devant l'Académie de Berlin[1].

Les expériences par lesquelles l'immortel Newton s'est démontré à lui-même *l'inertie de la matière et l'essentialité des forces qui la font mouvoir*, sont trop connues pour que je les reproduise ici. Je ne tiens pas d'ailleurs, en pareille matière, à sortir de ma spécialité, à oublier que c'est le dynamisme du corps humain qui doit particulièrement m'occuper dans ce livre; je vais donc, sans autre préambule, m'expliquer sur le principe vital, qui existe dans tous les corps vivants à peu près comme le calorique et l'électricité dans la nature inerte, que les écoles positiviste et organicienne considèrent systématiquement comme une simple propriété de la matière organisée, et qu'il ne faut pas confondre avec le principe de l'intelligence et du moral, c'est-à-dire avec l'âme, puisqu'on le voit présider à l'évolution des végétaux, qui sont privés de cette dernière.

Il n'est certes pas facile de se faire une idée, même ap-

[1] Un roi seul pouvait tenter l'éloge d'un Lamettrie; et ni Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, ni aucun de ses membres, n'auraient osé entreprendre cette œuvre difficile.

Dans son panégyrique, qu'il m'a été donné de lire dernièrement, Frédéric présente son professeur d'athéisme comme une victime de l'intolérance des bigots et des prêtres; tandis qu'il est parfaitement avéré que Lamettrie ne s'expatria réellement que pour échapper à la misère, et surtout au mépris et à la réprobation de tout ce qu'il y avait en France d'honnête et d'éclairé. Il avait insulté dans ses écrits Haller, Linné, Boërhaave, Astruc, Winslow et autres illustrations médicales européennes, et, de l'aveu même de Diderot, qui ne peut certes être suspecté de bigoterie et de fanatisme religieux, « *il était dissolu, imprudent, bouffon et flatteur* ». On a dit aussi de lui pittoresquement qu'*il avait été le véritable Robespierre de la pensée, en assimilant l'homme à un automate et en décrétant pour lui le néant.*

proximative, de l'un et de l'autre de ces principes ; mais cette difficulté, qui a sa source dans la faiblesse de nos moyens, ne peut rien faire préjuger sur leur existence, que révèlent les effets qui leur sont propres. L'influence de Dieu se fait sentir partout dans la nature, mais nous savons qu'il ne serait pas raisonnable d'admettre que Dieu lui-même se trouve dans tous les êtres qu'il a crées, parce que ce serait lui attribuer un rôle au-dessous de sa dignité, et le rendre responsable de tout le mal qui se produit dans le monde matériel. Il ne serait pas plus sage de croire, d'un autre côté, que chaque atome matériel possède en lui-même, virtuellement, la propriété de former, de produire, de créer, et surtout de s'arranger avec ses semblables, pour la construction harmonique des divers corps ou agrégats que nous voyons autour de nous, et dont l'existence, la conservation et la perpétuité reposent sur des lois qui accusent une intelligence et une prévoyance infinies.

Entre ces deux opinions, également défectueuses et inacceptables, il en est une autre plus conforme à la raison, plus spécieuse : c'est celle qui suppose que, dans l'acte de la fécondation, les germes, végétaux et animaux, qui possèdent déja virtuellement la vie de la mère, acquièrent tout à coup la puissance, la force active, plastique, conservatrice, etc., que nous appelons *vitale*, qui paraît avoir son origine, sa source inépuisable dans le milieu atmosphérique, se montre isolée, indépendante, autocratique, dans le règne végétal, mais qui chez les animaux pourvus d'un système encéphalique s'allie manifestement à l'âme elle-même, en vertu de lois mystérieuses dont l'essence est absolument inconnue et en modifie jusqu'à un certain point les attributs.

Sans doute, cette opinion n'est elle-même qu'une hypothèse; mais en pareille matière peut-on raisonner autrement que sur des inductions plus ou moins probables? Qui pourra savoir jamais au juste ce que peuvent être Dieu, l'âme, le principe vital, lorsqu'on ne sait même pas ce que peuvent être les fluides impondérables *supposés matériels*, dont nous ne connaissons réellement que les effets; lorsque l'essence même de la matière de cet étrange protée que nous voyons, que nous touchons, qui sert à tous nos besoins, nous est tout à fait inconnue? Mais, de ce que nous sommes impuissants à découvrir le fond des choses, l'essence des êtres, devons-nous pour cela renoncer à toutes conjectures raisonnables sur ce point?

Il est bien hardi de ma part, je dois en convenir, de trancher comme je le fais la question de la nature du principe vital, et de déclarer nettement qu'elle doit être *psycho-matérielle*, lorsque des génies tels que Descartes et Barthez ont évité de se prononcer sur une matière si obscure; mais mon excuse est dans cette obscurité même, qui autorise mon esprit à résoudre le problème selon ma conviction intime, et comme celle-ci n'ajoute, après tout, qu'une hypothèse de plus à toutes celles qui ont déjà été émises à ce sujet, j'estime qu'en l'énonçant ici sans prétention, je ne fais qu'user de mon double droit de médecin philosophe et de libre penseur[1].

[1] « *La cause du transport local que j'appelle mouvement*, dit Descartes, *peut être Dieu même ou une substance créée à peu près semblable à notre âme, ou quelque autre force ou puissance à qui Dieu aurait donné le pouvoir de mouvoir les corps, mais chut* (ajoute-t-il)*! n'en parlons pas, de peur qu'on nous prête des opinions que nous n'avons pas.* »

« On ne peut donner que des assertions négatives et des conjectures sur

Du reste, quelle que puisse être la nature du principe vital, et quel que soit le cas qu'on pourra faire de ma manière de voir à ce sujet, le fait de l'existence de cet agent ne me paraît pas pouvoir être contesté, et c'est ce fait que je tiens avant tout à établir dans ce chapitre. Démontrer autant que possible qu'il est intermédiaire à l'âme et au corps, qu'il s'allie à l'une et à l'autre, tel est le but que j'ai surtout en vue de remplir ici, car, ainsi que l'a dit un auteur allemand, Herder : Autant je sais avec certitude que je pense et que je ne connais point ma force pensante, autant je vois et je sens certainement que je vis, quoique je ne connaisse point non plus ce que c'est que mon principe de vie ; cette puissance est innée, organique, génératrice, elle est le fondement de mes forces naturelles, le génie intime de tout mon être. — J'ajouterai, pour compléter la pensée du philosophe d'outre-Rhin, qu'il doit suffire de suivre l'évolution d'un vil légume, d'un cryptogame, d'un champignon, pour être fixé sur l'existence du principe vital. Ne pas admettre ce principe, c'est nier la lumière du soleil, c'est se vouer au plus grossier et au plus décevant matérialisme.

«L'âme de Stahl, disait Bichat, le principe vital de Barthez, la force vitale de quelques-uns, etc., tour à tour considérés comme centre unique de tous les actes qui portent le caractère de la vie, ont été successivement la

la nature du principe vital de l'homme, dit à son tour Barthez; mais ces considérations sceptiques développées sont utiles pour préparer et rendre plus sûre l'étude des forces et des affections de ce principe. » Ailleurs il déclare que la nature du principe vital n'a pas grand besoin d'être déterminée (je ne partage pas cette opinion); mais pourtant, dans son livre, il défend son essentialité et sa séparation d'avec l'âme.

base où se sont appuyées toutes les explications physiologiques ; mais chacune de ces bases s'est promptement écroulée, et au milieu de leurs débris sont restés, seuls, les faits que fournit la rigoureuse expérience de la sensibilité et de la motilité. » Or, après avoir ainsi rejeté le principe vital et avoir cherché à démontrer que son étude médico-philosophique est à la fois stérile et inutile, l'immortel auteur de l'anatomie générale s'est cru forcé de créer, pour les besoins de son système, les propriétés vitales, qui sont tout aussi abstraites que le principe auquel il les substitue, et qui au fond n'en diffèrent pas. De même, dans notre siècle qui aime tant à faire valoir son positivisme, nous rencontrons tous les jours des personnes très-recommandables par l'esprit, qui s'imaginent que la substitution du mot *transmission* à celui de *contagion* est indispensable et peut mettre un terme à de vieilles querelles ! Transmission ou contagion, qu'importe si le fait pathologique qu'on exprime par ces mots est le même ! Pourquoi recourir à de pareilles subtilités au lieu d'avoir, comme on dit, le courage de son opinion ?

On trouve des idées aussi curieuses qu'originales sur le principe vital, dans un ouvrage anglais intitulé : *Le véritable système de l'univers,* par Ralph Cudworth. A mon avis, c'est l'auteur qui s'est le plus occupé de la force plastique et formatrice, dont les œuvres se produisent sans cesse sous nos yeux. Il allait jusqu'à admettre un principe vital particulier ou modifié, selon les individus animaux et végétaux, et je l'avoue franchement, lorsque, en ma qualité d'ancien professeur de clinique médicale, je réfléchis aux circonstances de tempérament, de constitution, d'hérédité, de prédisposition variée dont il nous faut toujours tenir compte

dans le diagnostic et le traitement des maladies, je me sens très-disposé à admettre dans une certaine mesure l'opinion de Cudworth. Pourquoi n'en serait-il pas d'ailleurs, de la vitalité de l'homme et des animaux, comme de celle des végétaux, qui se montre si variable selon les familles et même entre individus d'une même famille, qu'à côté de l'aliment se trouve parfois le poison ?

Je pourrais rapporter à ce sujet une foule de faits tirés de ma pratique; mais il me suffira de dire, sans entrer dans aucun détail, que j'ai pu suivre pendant quarante ans les péripéties, les épreuves d'une honorable famille amie de la mienne, dont tous les membres, lorsqu'ils arrivent à l'âge adulte, sont fatalement affectés d'acné ou de mentagre, et vont finir dans une maison d'aliénés lorsque ce phénomène n'a pas lieu. J'en connais déjà quatre (le frère, la sœur et deux cousins-germains) qui ont eu ce triste sort. Quant aux personnes de cette famille qui conservent leur santé intacte, elles le doivent toujours à des soupapes de sûreté que dame Nature leur ouvre à propos pour leur préservation. Des cas de ce genre ne permettent-ils pas de croire, je le demande, aux vitalités particulières, aux natures plastiques spéciales de l'auteur anglais ?

Dans l'embryon, le premier acte du principe vital est de former le sang, cette chair coulante dont je parlerai bientôt, et dont les propriétés sont si merveilleuses qu'il suffit d'y réfléchir pour se prouver une fois de plus que le hasard n'est pour rien et ne peut entrer pour rien dans la formation et l'évolution des corps vivants; mais aussi ses forces s'appliquent dès la fécondation aux premiers linéaments du système nerveux, siége probable de son alliance avec l'âme; comment ces forces, en s'appliquant d'une par

à la matière organique, forment-elles le sang, et comment d'un autre côté reçoivent-elles l'influence de l'âme à l'insu même de celle-ci ? voilà des questions qu'il ne faut pas se poser, parce qu'elles dépassent les bornes de notre entendement et qu'elles ne seront jamais résolues. En pareille matière, il ne faut considérer que le fait, sans chercher à pénétrer les lois qui le régissent. Ainsi faisons-nous par exemple pour l'attraction planétaire : nous savons que les corps célestes ont la propriété de s'attirer les uns les autres en raison directe des masses, et inverse du carré des distances, voilà le fait ; quant à la cause de cette attraction si positive et aux lois qui la réglementent, Dieu seul peut les connaître.

Avant de repousser le dogme vulgaire de l'existence du principe vital, les sceptiques et les positivistes doivent bien réfléchir aux mystères dont nous sommes en quelque sorte environnés ici-bas, et à l'absurdité des nombreuses hypothèses physiques, chimiques, mécaniques, etc., etc., par lesquelles on s'est efforcé d'expliquer la vie. Tout démontre en effet qu'elle est autre chose que *la manifestation des propriétés inhérentes ou spéciales à la matière organisée*, comme l'affirme hardiment le Dictionnaire de Nysten ; mais tout concourt à nous faire supposer, d'autre part, que la puissance dont elle émane ne peut être l'intelligence primordiale, puisqu'il est évident que c'est sur elle et par elle qu'est basée, dans l'être humain, l'alliance de l'âme et du corps, ou des substances spirituelle et matérielle. Qu'on ne m'objecte pas d'ailleurs que cette alliance, que j'ai comparée tout à l'heure à celle des trois éléments de la machine à vapeur, est absurde ou incompréhensible ; quelque incompréhensible qu'elle puisse être, elle existe, ses manifestations

sont vulgaires et patentes : donc elle n'est pas absurde. La probabilité de mon opinion sur la nature *psycho-matérielle* du principe vital ressort surtout, je me hâte de le dire, des dissidences mêmes des grands médecins qui se sont occupés de cette matière. Les uns, en effet, l'ont considéré comme un agent purement physique, tandis que les autres ont soutenu qu'il relevait de l'ordre spirituel ; or, les arguments les plus spécieux n'ayant jamais fait faute aux deux écoles, je crois devoir conclure de ce fait que le principe vital est une puissance mixte appartenant à la fois aux ordres physique et métaphysique. Quant à son existence dans le règne organique, on ne saurait la mettre en doute sans offenser la raison; car, je le répète, elle est aussi nécessaire que celle du principe de l'attraction pour les astres : peut-être même sont-ils foncièrement identiques, mais seulement modifiés par la nature spéciale des corps auxquels Dieu les a appliqués.

Bien qu'il pénètre les organismes végétaux et animaux par le moyen de la sève et du sang, qui en sont les éléments matérialisés, le principe vital ne leur est pas inhérent, ou plutôt n'en est pas le produit immédiat ; il est dans ces organismes, je l'ai déjà dit, comme la vapeur dans une machine, comme un moteur temporaire dont la durée est variable selon les agrégats, et qui commençant à se manifester à la fécondation, disparaît au moment de la mort. S'il n'en était ainsi, cette dernière (abstraction faite des accidents nombreux qui peuvent la produire) serait toujours sénile, c'est-à-dire absolument subordonnée à l'usure de la machine, de l'organisme, et nous ne serions pas forcés de nous demander si souvent, à la vue de la dépouille intacte, parfaitement conservée, d'êtres animaux ou végétaux morts su-

bitement et prématurément, ce qu'il lui manque pour qu'elle ne manifeste plus aucune activité ; si cette dépouille, à l'aide de certains moyens excitateurs, de l'électricité par exemple, semble vouloir reprendre pendant quelques instants l'activité dont il s'agit, surtout lorsque la mort est encore toute récente, la raison nous crie que ce phénomène, dont l'intensité est d'autant plus grande qu'il reste plus de sang ou de sève dans les tissus, ne peut être dû qu'à l'influence vitale qu'excitent encore ces fluides, mais qui ne tardera pas à s'éteindre pour livrer décidément le sujet à l'action destructive des causes physiques.

De même, il suffit, ce me semble, pour ne pas confondre l'âme avec le principe de vie chez l'homme, d'étudier ce principe chez les végétaux, chez les monstres anencéphales, et surtout chez les crétins, les idiots, qui vivent longtemps en parfaite santé et ne donnent aucun signe d'intelligence, de moralité, en dépit de la conformation normale de leur cerveau.

Quelle connexion peut trouver d'ailleurs le sens commun entre le mouvement vital et les facultés de l'âme ; quelle relation établir entre la contraction des fibres cérébrales et la production de la pensée, qui est tout abstraite, métaphysique ? Mon imagination me transporte en une seconde jusqu'aux pays les plus éloignés que j'ai été à même de visiter ; celle des Virgile, des Corneille, des Racine, etc., leur a dicté des chefs-d'œuvre. Que les matérialistes, si enclins à rapporter la pensée aux mouvements du cerveau, me donnent au moins quelques explications sur ce mystère ; qu'ils remplissent cette lacune, que ne purent combler les Descartes, les Leibnitz et tous les grands penseurs anciens et modernes !

Mais, tandis que les organiciens enseignent que rien dans les actes de la force vitale ne peut être considéré comme intellectuel ou psychique, les spiritualistes purs, protestant énergiquement contre cette assertion, ont fait de cette même force une âme véritable. Afin de nous bien fixer désormais sur sa nature mixte, je rappellerai sommairement ici ces actes :

Chez les végétaux, l'intelligence instinctive du principe de vie porte les racines des plantes à s'enfoncer profondément dans la terre en se dirigeant vers le terrain qui leur convient le mieux ; tandis que leurs tiges, dans les lieux obscurs ou mal éclairés, dans l'intérieur des villes par exemple, s'élèvent vers le ciel sans aucune mesure, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé le soleil.

Chez l'homme, les facultés psychiques de la vie se révèlent d'abord dans les crises ou les actes d'autocratie médicatrice qui lui ont fait donner par Hippocrate la qualification de vigilante, et de l'observation desquelles ce grand génie est parti pour émettre cet aphorisme : *C'est la nature qui guérit les maladies*. Or, cet aphorisme exprime l'une des plus grandes vérités médicales qui aient été enseignées dans les temps anciens et modernes, et si les spiritualistes en ont trop généralisé l'application clinique, les organiciens, les matérialistes se sont obstinés sans raison à la méconnaître, à la repousser. Châteaubriand a fait sans doute allusion à cet aveuglement lorsqu'il s'est permis de dire, à propos d'une grave maladie qui l'atteignit à Paris, pendant l'été de 1808 : « que les médecins rendirent sa maladie dangereuse, et que la médecine n'était plus l'art salutaire d'Hippocrate, mais un art homicide ».

Le chancelier Bacon, lord Verulam, pensait également

à la vigilance instinctive du principe vital et à la vérité de l'aphorisme hippocratique, lorsqu'il rappelait aux médecins qu'ils ne devaient être que les ministres et les interprètes de la nature : *medicus naturæ minister et interpres*.

Tous les médecins savent que le grand moyen des crises médicatrices est la fièvre ; or, comment considérer celle-ci, sinon comme le résultat de l'effort du principe vital ? Toute maladie générale de l'ensemble de l'organisme où la fièvre ne se montre pas, est incurable : le cancer, le choléra, les affections adynamiques, putrides, une foule d'empoisonnements, sont dans ce cas ; il en est de même de la petite vérole, de la rougeole et de la scarlatine lorsqu'elles ne peuvent pas, faute de fièvre suffisante, faire leur évolution ordinaire ; alors la vie est atteinte dans son essence, et le sujet est en quelque sorte asphyxié ; enfin la gangrène ne se limite et n'abandonne le corps vivant qu'au moyen de la fièvre.

D'ailleurs, à ceux qui élèvent des doutes sur la réalité des actes médicateurs et instinctifs du principe vital, on oppose judicieusement la guérison naturelle et en quelque sorte fatale des fractures et des plaies; les miracles qui se produisent pour l'expulsion des corps étrangers de l'organisme, ou pour leur isolement au milieu de ses tissus lorsque cette expulsion est impossible ; l'ouverture subite de certaines soupapes de sûreté qui conjurent quelquefois la phthisie pulmonaire, l'apoplexie cérébrale, soupapes qu'un médecin prudent doit éviter avec soin de fermer, et dont les effets salutaires sont tellement patents, qu'ils ne peuvent laisser aucun doute sur ce principe, si bien défendu par Raymond (de Marseille) : *qu'il existe une foule de maladies qu'il est dangereux de guérir*.

Assurément, l'intelligence qui préside à ces divers actes des forces vitales a de prime abord un caractère automatique et routinier qui frappe le médecin philosophe ; mais enfin, quelque faible, quelque obtuse que puisse être cette intelligence qui rappelle celle des fourmis, des abeilles, des castors, etc., elle n'en est pas moins évidente et invariable ; elle est en quelque sorte à celle de l'âme humaine ce qu'un Chinois est à un Européen sous le rapport industriel. Toutefois, je me hâte de le dire, lorsqu'on vient à considérer que les œuvres qu'elle exécute ne sauraient être perfectionnées, tant elles sont parfaites, son caractère stationnaire et improgressif cesse de surprendre. Pour démontrer aux personnes du monde qui pourront me lire, toute la justesse de cette assertion, je rappellerai ici en style vulgaire les phénomènes que le principe vital exécute pour la guérison des fractures.

Si un de mes lecteurs, étranger à l'art de l'ébéniste ou du tourneur, voulait raccommoder lui-même un cylindre creux brisé dans un point de sa longueur, une canne par exemple, comment procèderait-il à ce travail ? Il me paraît indubitable qu'après mûre réflexion il réunirait exactement les deux bouts cassés au moyen d'une cheville intérieure dont le diamètre serait calculé sur celui de la cavité ou du canal de la canne, et que, pour assurer la coaptation des fragments et donner toute la solidité possible à son travail, il placerait finalement en dehors et sur le point même de la solution de continuité une virole quelconque. Or c'est précisément ce même travail qu'exécutent les forces vitales pour la guérison des fractures des os longs et creux, tels que ceux des membres. Il se produit d'abord dans leur canal une cheville osseuse ou bouchon, puis au dehors une vi-

role sur le point cassé ; le médecin ne fait réellement qu'aider à cette œuvre de la nature, et c'est ici surtout qu'il se montre son ministre et son interprète.

Mais il y a encore une chose que le principe vital fait, et que l'ouvrier dont j'ai parlé tout à l'heure ne pourrait jamais faire. *Au bout d'un certain temps, la cheville et la virole, qui forment ce qu'on appelle en chirurgie le cal provisoire, disparaissent ; leurs matériaux sont résorbés, le canal de l'os est rétabli comme dans l'état normal avant la fracture, et la soudure à l'endroit cassé est tellement solide, qu'il devient impossible de recasser le membre au même point.* Je ne veux pas fatiguer du reste mes lecteurs par le détail des diverses phases de la formation du cal, pendant lesquelles l'intelligence et la prévoyance routinières de la nature se montrent manifestement. Il doit me suffire de leur avoir expliqué l'ensemble et le résultat final de l'opération.

Cette intelligence et cette prévoyance se font encore jour d'une manière éclatante dans la fonction sublime de la reproduction; le philosophe qui en étudie les diverses phases, depuis le moment de la conception jusqu'à l'arrivée de l'enfant dans le milieu commun, est forcé, malgré tout, de penser à la grande Cause première, et il n'est pas jusqu'aux circonstances les plus insignifiantes en apparence, jusqu'aux phénomènes les plus vulgaires de la parturition, qui ne le fassent profondément réfléchir. Quant à moi, je le déclare, je n'ai jamais assisté une de mes clientes en travail, sans admirer la science déployée par la nature pour faciliter la plus difficile des opérations et assurer ainsi la perpétuité de l'espèce ; en dépit de l'habitude, ce spectacle ne m'a jamais trouvé indifférent ou sceptique, je l'avoue en toute

sincérité, et j'y vois clairement la main du sublime Artisan. Faire honneur de pareils miracles à cette influence accidentelle sans cause et sans lois, à ce moteur sans direction et sans but qu'on est convenu d'appeler *le hasard,* ne serait-ce pas, je le demande, abdiquer sa raison et tomber dans le délire de l'absurdité ?

D'ailleurs, comment le philosophe ne se reporterait-il pas vers Dieu, en réfléchissant à cette miraculeuse fonction de la reproduction, et à cette seule idée qu'elle découle tout entière de *la loi d'amour*, qui n'est certes pas une loi purement physique, comme on l'admet si volontiers dans notre civilisation actuelle; de cette loi qui, après avoir uni deux êtres par les liens d'une ineffable attraction, d'une sympathie véritablement divine, enfante à son tour le sentiment paternel et surtout celui de la maternité? Sensualistes qui voulez tout matérialiser, tout dépoétiser, qui semblez prendre à tâche d'enlever une à une à la triste humanité ses plus nobles et ses plus chères convictions, rappelez-vous la tendresse sublime d'une mère, les sacrifices, l'immolation, dont elle est si souvent la source : considérez que cette tendresse n'est, après tout, que la conséquence de l'amour conjugal; et si, envisageant ensuite ce dernier au point de vue de notre double nature, vous ne faites pas une part trop large à l'influence matérielle, vous arriverez naturellement à comprendre que *cet amour préside bien plus à l'union de deux âmes qu'à celle de deux corps,* et partant qu'on ne peut en faire remonter l'origine qu'à Dieu lui-même ! Cette théorie me semble avoir un caractère syllogistique qui n'échappera à personne: elle est confirmée d'ailleurs par une foule de faits historiques qu'il serait trop long de rappeler ici, et qui achèvent de dé-

montrer que le sentiment de l'amour, quoique mixte, dérive bien plus des besoins moraux que des besoins physiques de l'homme; d'ailleurs ne survit-il pas à l'extinction de ceux-ci?

Après avoir fait ressortir l'intelligence et la prévoyance dont fait preuve la nature, ou la force vitale, pour la guérison des fractures, à peine est-il nécessaire de faire remarquer qu'elle montre une égale habileté dans la cicatrisation des plaies de tout genre. Cette habileté est même tellement prodigieuse qu'on peut ériger en principe que, moins les gens de l'art interviennent par des lavages, des pansements trop fréquents ou inopportuns, moins ils s'immiscent au travail naturel, plus la guérison est rapide et certaine. J'ai vu pour ma part, pendant le cours d'une pratique déjà fort longue, une foule de cas extrêmement graves ou compliqués, qui ont été ainsi débrouillés par la nature seule ou à peine aidée par le chirurgien. Les médecins espagnols, avec lesquels j'ai eu de nombreuses relations pendant mes voyages dans la péninsule, se montrent si pleins de confiance dans les moyens de la nature, qu'ils évitent autant que possible de laver ou de panser les plaies, spécialement les plaies d'armes à feu; et mon regrettable ami don José de Bustamente, professeur de la Faculté de médecine de Cadix, me disait, un jour, qu'il connaissait des cas d'amputation dans la continuité des membres, à la guérison desquels un seul pansement avait suffi. Comme je lui faisais remarquer la saleté des appareils et leur mauvaise odeur chez les blessés auxquels on appliquait cette méthode, il me répondit que cet inconvénient était peu de chose en comparaison des avantages qui en découlaient; parmi ceux-ci, il fit valoir principalement la

rareté du tétanos et des accidents toujours fort graves qu'entraîne trop souvent la pénétration de l'air dans le foyer des fractures.

Ainsi, il est incontestable, aux yeux de tous les observateurs sérieux et non prévenus, que le principe de vie que d'autres ont nommé tout simplement Nature, est intelligent, actif, vigilant, prévoyant, et que, par le fait même de ces attributs sensibles, il n'appartient pas purement à l'ordre physique. J'achèverai de prouver sa *nature mixte* dans le chapitre suivant, où je traiterai des fonctions du sang et de la sève ; mais qu'il me soit permis, en terminant celui-ci, de faire valoir le témoignage d'un homme éminent par l'esprit, d'un profond philosophe, notre contemporain, en faveur de l'existence du principe vital. Je veux parler de feu Cousin. Dans une matière si controversée, il est toujours avantageux de ne se prononcer qu'en s'appuyant autant que possible sur les autorités les plus solides et les plus compétentes.

«La physiologie, dit l'auteur *du Vrai, du beau et du bien*, a, *comme les autres sciences, sa partie visible et sa partie invisible. On voit les organes, mais on ne voit pas les forces qui agissent sous les organes; or ces forces, qui ne se laissent pas observer, constituent pourtant le fond des causes dont les phénomènes visibles et extérieurs ne forment que la surface*. Si la pensée était enfermée dans les limites de l'observation, jamais elle n'irait aux causes, principes invisibles des choses ; mais à l'aide du raisonnement, de l'induction, elle s'élève du visible à l'invisible, elle juge de la nature des causes par l'observation du phénomène.

» Par exemple, continue le célèbre professeur, dans le problème qui nous occupe, si elle ne voit pas le principe

même de la vie, elle a le sentiment intime et profond de l'unité de la vie, et alors elle se demande s'il est possible que cette unité soit le résultat d'organes si divers, et si la raison ne conçoit pas nécessairement une cause distincte de tous les organes, qui soit le principe de l'harmonie des fonctions et de l'unité de la vie. Oui, ma conviction est que, sous ces organes si divers, il y a une force qui les fait agir et concourir à la vie ; une force qui, lorsque l'exercice des fonctions a été troublé et interverti par des commotions extérieures ou des affections internes, rétablit plus ou moins l'harmonie des fonctions entre elles, ou même le jeu de chaque fonction ; une force qui a été reconnue de tout temps, bien qu'obscurément et sous des dénominations plus ou moins précises : âme appétitive pour Platon, âme sensitive pour Aristote, âme conservatrice ou médicatrice pour certains physiologistes plus modernes ; *une force, enfin, qu'on ne peut nier sans tomber dans ce grossier matérialisme qui ne voit dans le corps que des organes, ou sans se perdre dans ce spiritualisme subtil et chimérique qui confond le principe vital avec le principe même de la vie spirituelle.* »

Comme on le voit, un médecin, un physiologiste n'aurait certes pas mieux posé et résolu la question de la force vitale que ne l'a fait M. Cousin, et je ferai remarquer que, bien qu'il ne se soit pas expliqué sur la nature de ce principe, il laisse entrevoir assez clairement que son opinion sous ce rapport ne diffère pas de celle que je professe moi-même ; car si la force vitale n'est pas une propriété organique d'une part, ni de l'autre une faculté de l'âme, sa nature psycho-matérielle doit forcément être admise.

CHAPITRE XVII

Du milieu atmosphérique, du sang, de la sève; inductions philosophiques qu'on doit tirer du mystère de leur composition et des usages qu'ils remplissent dans l'univers, chez les animaux et les végétaux.

Marseille, octobre 1867.

Si la puissance infinie et la sublime intelligence du Créateur éclatent de toutes parts dans la nature, et si les cieux et la terre chantent sa gloire, il est permis aux savants, aux philosophes, aux médecins, de soutenir que son plus grand miracle a été, sans contredit, la formation du milieu universel, du sang et de la sève, véritables chefs-d'œuvre, expressions les plus élevées de la divine mixtion psycho-matérielle.

L'air atmosphérique, point de départ et aboutissant de toutes les formations organiques, agent de génération, de conservation et de destruction à la fois, est, on le sait, un mélange composé sur cent parties, de 20,81 d'oxygène, de 79,19 d'azote en volume, ou de 23,015 d'oxygène, de 76,990 d'azote en poids, de 3 à 6 dix-millièmes d'acide carbonique, d'une quantité variable de vapeur d'eau, enfin de quelques atomes appréciables d'ammoniaque, d'iode, d'hydrogène carboné, etc.; mais les résultats de cette analyse de l'air, invariables sous toutes les latitudes, dans tous les lieux et dans quelque condition que puisse se

trouver ce fluide, me paraissent prouver avant toute chose que sa véritable constitution ne nous est pas connue; qu'il doit renfermer une foule de principes, d'éléments divers impossibles à saisir; que son essence en particulier échappe d'une manière absolue aux investigations des chimistes. Évidemment, l'air atmosphérique ou le milieu ambiant est à tous les règnes de la nature, à l'univers enfin, ce que le sang et la sève, qui en tirent d'ailleurs leurs éléments, sont aux animaux et aux végétaux. Quant à moi, je suis intimement convaincu et je professe depuis longtemps que c'est dans l'atmosphère que les *substances* matérielle et spirituelle primordiales ont été combinées, amalgamées par le sublime Artisan, pour les besoins de la vie universelle, et que, de tous les mystères qui nous entourent, celui-là est sans contredit le plus ineffable et le plus admirablement providentiel.

Cause première et immédiate de l'étrange dualité psycho-matérielle de tous les êtres de l'univers, depuis le simple caillou jusqu'au végétal et à l'animal, le milieu ambiant doit être le point de départ de toute étude philosophique ou scientifique; mais, je me hâte de le dire, bien que les animaux, comme tous les autres corps de la nature, tirent de ce milieu leurs éléments *organiques et vitaux*, et participent ainsi à la dualité universelle, on tomberait, à mon avis, dans une grande erreur, si on envisageait chez eux cette dualité comme on la considère chez les végétaux. Lorsqu'on enseigne que les animaux sont doubles, on veut dire qu'il y a en eux deux éléments distincts : 1° le principe vital et les forces qui en dérivent, amalgamé, mixtionné dans la matière organique; 2° l'âme ou l'intelligence, plus ou moins parfaite, que Dieu a empri-

sonnée dans leur organisme pour des fins providentielles, qui n'a rien de commun avec le principe vital des végétaux. L'homme, par exemple, qui est doué d'une âme supérieure raisonnable, sent parfaitement, je crois l'avoir déjà dit d'ailleurs, constate dans mille circonstances que son esprit ne perd jamais son individualité propre, qu'il est toujours libre, indépendant de son corps, excepté dans les cas de maladie cérébrale, si bien que même pendant le sommeil naturel ou provoqué, alors que tout sentiment est aboli en lui et que sa vie de relation a cessé, il continue à avoir la perception de son moi et à éprouver des sensations qui en émanent directement, sans qu'il puisse se les expliquer par les souvenirs et les habitudes résultant de la vie journalière.

Quelques jours après la triple exécution capitale qui eut lieu à Marseille en janvier dernier, une personne qui avait eu la triste curiosité d'assister à ce lamentable spectacle, et dont l'imagination méridionale avait été fortement impressionnée, rêva que, condamnée à mort, elle subissait le supplice des assassins. En me rendant compte avec une émotion évidente des sensations qu'elle avait éprouvées pendant ce songe effrayant, je dus, en ma qualité de médecin et de physiologiste, en remarquer quelques-unes que je n'aurais pu, au point de vue scientifique, taxer d'absurdité. Pourtant, ces sensations à caractères si spéciaux avaient une origine tout interne, *et ne pouvaient en aucune manière, on en conviendra, être le fait de la mémoire et de l'habitude.....*

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à la question qui m'a ramené sur cette matière, à laquelle j'ai déjà touché dans plusieurs parties de ce livre, la simple réflexion nous in-

duit à admettre que, de même que la sève et le sang possèdent en eux les éléments vitaux de reproduction, de conservation, de nutrition, etc., des êtres organisés, et tiennent sous leur dépendance tous les phénomènes de la vie animale et de la vie végétale, de même l'air atmosphérique, dont l'influence est universelle, contient en lui, on ne peut en douter, les éléments constitutifs de tous les corps de la nature, sans qu'on puisse en acquérir la preuve chimique. Oui, je le répète, je le proclame de nouveau, avec une foi profonde : de tous les ouvrages de Dieu, de tous les miracles qu'il a opérés par le moyen des forces naturelles soumises à sa volonté et réglementées par lui, le plus grand, à mes yeux, est la formation de l'air d'une part, et de l'autre celle des fluides sanguin et séveux; il y a dans cette œuvre de quoi dérouter jusqu'à la fin des siècles le ban et l'arrière-ban des physiciens, des chimistes, des micrographes, en un mot toute la cohorte des savants qui n'admettent comme possible que ce qu'ils voient, touchent ou analysent.

Hippocrate, que je cite volontiers partout quand je le peux, parce que je m'honore particulièrement d'être son disciple, Hippocrate, qui avait pressenti, deviné tant de vérités importantes, quoique ses ressources scientifiques fussent si bornées, avait compris instinctivement le rôle que joue dans la création et en particulier sur les êtres organisés le *milieu atmosphérique*. « L'homme, dit-il (*De flatibus*), se nourrit à la fois de trois choses : des aliments, de la boisson et du *souffle* ou *esprit;* il mange, il boit, il respire ; on nomme vent ou esprit, ajoute-il, le souffle qui est dans le corps ; en dehors, on le nomme air ; c'est l'air qui dans notre intérieur produit les plus grands phénomè-

nes, et son pouvoir mérite toute notre attention ; il existe entre lui et l'homme ou les animaux un commerce perpétuel ; leur corps est perméable du dedans au dehors, et du dehors au dedans. »

Sans doute, si le Vieillard de Cos avait eu à traiter de l'action de l'air sur la matière inorganique, il aurait admis, comme je l'admets moi-même, que cette matière est en commerce perpétuel avec l'air et que les phénomènes qu'il suscite en elle sont, toutes choses égales, aussi merveilleux que ceux qu'il détermine dans les corps organisés. Je le répète, ce grand médecin, qui vivait à une époque où les sciences physiques étaient dans leur première enfance, était doué d'une instruction prodigieuse ; mais les hommes de génie tels que lui, tels que Galilée, Newton, Christophe Colomb, devinent toujours les choses : ils ont l'intuition de toutes les vérités méconnues; nous devons les regarder comme le trait d'union qui rattache l'intelligence humaine à celle qui dirige et règle tout dans l'univers. On a dit quelquefois qu'en fait de grandes découvertes, le hasard était plus puissant que le génie humain ; mais en soutenant cette énormité on a oublié tout simplement qu'en dehors de ce génie il y a encore l'action providentielle, dont il faut savoir tenir compte, parce que l'histoire de la société humaine en démontre surabondamment l'existence.

En résumé, il faut regarder le milieu ambiant comme la matrice miraculeuse incompréhensible de tous les corps de l'univers ; de quelque règne qu'ils relèvent, ils ne naissent, ne subsistent, ne s'accroissent, ne se conservent et ne se reproduisent que par lui, et c'est encore par lui qu'ils se décomposent lorsque leur durée propre, fixée par le

Créateur, est arrivée à son terme. Ces principes une fois posés, jetons un coup d'œil rapide sur les fonctions de l'organe sang, que Bordeu avait appelé la chair coulante et Hunter le fluide mystérieux ; après avoir lu le peu que j'en vais dire, on fera bien, je crois, de se demander si les gens de l'art, qui s'efforcent en vain depuis tant de siècles de pénétrer, de résoudre le problème vital du sang, peuvent faire honneur de la composition de ce fluide au hasard. Quant à la sève, qui joue le même rôle chez les végétaux, je ne m'en occuperai pas, afin d'éviter une superfétation, me bornant à renvoyer mes lecteurs à nos meilleurs et plus récents ouvrages de physiologie végétale.

Il m'a toujours semblé que ce doit être par le sang que s'effectue, chez les animaux, la combinaison des *essences matérielles* avec le principe vital intermédiaire à l'âme et au corps, et que Moïse, qui fut sans contredit un grand médecin hygiéniste, est dans le vrai lorsqu'il déclare dans un de ses livres, en défendant l'usage du sang comme nourriture, que l'esprit, la vie de toute chair est dans le sang : « *Anima omnis carnis in sanguine est* ». Cette idée, dont les conséquences physiologiques et pathologiques sont importantes, et qu'il ne faut pas critiquer ou condamner tout d'abord comme une vieillerie, puisque la science moderne en voit à chaque pas la justification, était aussi en faveur chez les Grecs, chez les Romains, et Virgile nous dit, par exemple, à l'occasion de la mort de Rhétus : «*Purpuream vomit ille animam*».

Puisque j'ai nommé Moïse, et que je lui ai donné la qualification de médecin hygiéniste, qu'il me soit permis de faire remarquer, en passant, que quiconque voudra se donner la peine, mettant de côté toute prévention, de méditer

attentivement ses livres et en particulier le Lévitique, reconnaîtra comme moi que ses connaissances médicales devaient être aussi étendues que le permettait son époque. Personne n'ignore d'ailleurs que les princes et les grands de l'Égypte se faisaient tous initier à l'art de guérir, qui était alors un attribut du sacerdoce, et que la médecine faisait partie de leur éducation. Or, le fondateur de la Loi hébraïque ayant été élevé à la cour d'un Pharaon, avait dû y puiser une brillante instruction. Telle est du reste l'opinion de Clément Alexandrin, qui dit formellement que Moïse n'était pas seulement médecin très-distingué, mais encore qu'il n'était resté étranger à aucune des connaissances de la civilisation égyptienne. Toutes les précautions auxquelles on recourt encore dans notre siècle contre la propagation des maladies contagieuses, et dont la nécessité a été de nouveau mise en lumière dans ces derniers temps, viennent de lui, et j'en dirai autant d'une foule d'autres mesures hygiéniques que ce n'est pas ici le lieu de rappeler. Revenons au sang.

Ce fluide est donc incontestablement un *mélange biophore* qui dérive lui-même du mélange atmosphérique, il est le véhicule du principe vital; en d'autres termes, ce principe est incarné en lui comme il l'est à la matière de l'air. Sans doute, je l'ai déjà dit dans le précédent chapitre, cette opinion n'est qu'une hypothèse de plus ajoutée à toutes celles que nous possédons sur le même sujet; mais on ne saurait méconnaître son caractère spécieux, sa haute probabilité. Afin de la faire ressortir autant que possible, je vais énumérer rapidement, et sous forme de simples propositions, les principales preuves du rôle immense que joue le sang dans la production des phénomènes vitaux.

De même que la fécondation chez les végétaux s'opère à l'aide de la quintessence de la sève, c'est par la quintessence du sang, s'il est possible de s'exprimer ainsi, qu'elle s'opère chez les animaux, et par suite chez l'homme.

Ce n'est que par le sang que s'exerce la faculté plastique du principe vital, en vertu de laquelle le germe fécondé se développe progressivement, devient embryon, fœtus, et s'organise alors même qu'il est anencéphale (sans cerveau, sans tête). C'est aussi par le sang que guérissent les fractures, les plaies, et que les fragments détachés d'un polype deviennent autant d'animaux complets.

Le sang est le véhicule, sinon la source, de la chaleur animale que fournissent la respiration, la nutrition, l'absorption, l'innervation, car elle résulte en même temps de ces diverses fonctions. Quelques anatomistes ont fait de la calorification l'acte vital par excellence, ou plutôt ont regardé le calorique comme la vie elle-même; mais il suffit, pour juger cette hypothèse, de se souvenir qu'il existe une classe d'*animaux*, dits à *sang froid*, chez lesquels n'existe aucune chaleur appréciable, comme les reptiles, les poissons, dont la vitalité s'exprime néanmoins par les mouvements les plus rapides et persiste bien plus longtemps après la mort que chez les animaux à sang chaud.

Les connexions intimes du sang avec le principe vital sont surtout exprimées par ce fait, d'observation vulgaire, que dès l'instant que la circulation est suspendue, même momentanément, les phénomènes de la syncope ou de la mort apparente se manifestent, et que lorsqu'une trop grande quantité de sang sort de ses vaisseaux dans une hémorrhagie spontanée ou traumatique, la vie générale ne tarde pas à s'éteindre.

Du reste, l'énorme quantité de sang que reçoit l'encéphale chez l'homme démontre bien l'autocratie vitale de ce fluide merveilleux : le cerveau seul reçoit, pour sa part, le huitième de la masse totale du sang. Très-peu de nerfs au contraire pénètrent la substance du système sanguin; presque tous s'arrêtent à sa surface, en formant des gaînes aux vaisseaux.

L'individu que les circonstances ont rendu anémique, c'est-à-dire chez lequel la masse du sang a considérablement diminué, résiste avec difficulté à l'action des causes physiques en permanence dans le milieu ambiant; ces individus demeurent surtout sans défense contre l'électricité atmosphérique et peuvent mourir subitement pendant les temps orageux, comme j'ai pu le constater à la Havane, dans une circonstance remarquable, chez un convalescent de fièvre jaune qui avait été saigné jusqu'à défaillance par un praticien de cette ville.

Le sang contient non-seulement tous les éléments réparateurs de l'économie, mais encore les matériaux de toutes les sécrétions, c'est-à-dire qu'il devient bile dans le foie, lait dans les mamelles, salive dans les glandes salivaires, etc.; c'est dans les poumons, qu'entrant en communication avec le milieu atmosphérique, il puise sans cesse les éléments physiques dont il a besoin pour conserver ses propriétés vivifiantes.

Non-seulement il reçoit par la respiration et les absorptions ces divers éléments, mais encore il entre en communication avec le sol lui-même et s'en assimile les principes par les sucs élaborés dans l'acte digestif. Ainsi la nutrition, la fonction la plus générale et la plus essentielle de l'animalité, a pour but capital la formation, l'entretien, le

renouvellement du sang ; d'autre part, la durée, l'intensité, la normalité de la force vitale sont en raison directe de la pureté et de la quantité du sang qui existe dans l'économie : n'est-on donc pas forcé de reconnaître que ce fluide, cette chair coulante, est, sinon le principe vital lui-même, du moins sa partie visible, palpable, matérialisée? Cette opinion paraît naturelle lorsqu'on se souvient que les attributs du sang embrassent toutes les fonctions de l'animalité, dont il est le milieu spécial, et qu'on peut résumer ces attributs par les mots : *respiration, calorification, réparation, dépuration et reproduction.*

Le rôle que joue le sang dans la pathologie animale n'est pas moins essentiel : il reçoit et élabore tous les germes contagieux, tous les principes miasmatiques, tous les poisons en un mot, quel que soit le système organique par lequel ils procèdent. De là les maladies que les médecins qualifient de générales, de diathésiques, telles que les pestes, les fièvres essentielles, les fièvres éruptives, le cancer, la goutte, le scorbut, les dartres, la scrofule, etc. Selon la nature du poison, du miasme ou de l'élément hétérogène qui a pénétré dans le sang, il présente des signes variables d'altération ou de dissolution, et cette altération, cette dissolution, qui ne peuvent être mises en doute tant elles sont évidentes, manifestes, coïncident toujours avec le désordre, la perturbation profonde de toutes les fonctions de l'économie. Dans ma relation de l'épidémie de fièvre jaune à laquelle je dus faire tête aux Antilles en 1839, j'ai insisté fortement sur l'état particulier du sang dans cette maladie. J'ai prouvé qu'au moment même où on le tire de la veine, il présente des signes incontestables de putridité, et que ces signes pouvaient faire prévoir, dans

un temps plus ou moins prochain, le vomissement noir, la jaunisse, les hémorrhagies passives, le délire, les convulsions et la gangrène, qui donnent à la dernière période de cette peste un caractère si effrayant. J'ai même établi par de fortes présomptions que la mort propre du sang précédait celle du reste du système organique, et je me suis principalement appuyé sur ce fait que, dans la fièvre jaune, la putréfaction du cadavre commençait réellement à l'agonie. Mon vieil et excellent ami Clot-Bey a fait des observations à peu près semblables pendant la dernière peste d'Egypte : c'est que probablement la peste et la fièvre jaune sont dues à une cause morbide qui frappe directement sur le sang, partant, sur le principe vital.

Je rappellerai maintenant que les émotions vives de l'âme retentissent aussi avec promptitude, instantanément, sur ce fluide merveilleux. Le peuple en est si bien convaincu qu'il a conservé l'habitude de recourir à la saignée après une émotion violente, sous prétexte d'évacuer le mauvais sang: en effet, la colère, la terreur, peuvent le changer en un véritable poison. Qui ne connaît les exemples authentiques de décomposition subite, d'altération spontanée du sang, qui à toutes les époques furent signalées par les médecins, et dont j'ai rapporté moi-même plusieurs exemples frappants et authentiques dans mes écrits! Qui ne sait que, par cette cause, le lait, la salive, etc., peuvent acquérir tout à coup des propriétés virulentes délétères !

Mais si les vives émotions de l'âme agissent directement sur le sang d'une manière fâcheuse, les manifestations propres de ce principe peuvent être troublées profondément à leur tour par la perturbation où ce fluide malade jette les fonctions de l'entendement. Chez les scorbutiques, les

chlorotiques, les anémiques, etc., les facultés intellectuelles et morales sont languissantes, et le délire, les convulsions et autres phénomènes nerveux, se montrent trop souvent dans le cours des empoisonnements du sang par les miasmes ou le virus septique. Il y aurait un magnifique ouvrage à composer sur ce sujet si vaste et si intéressant : j'ai osé en faire une ébauche que je n'ai pas eu le courage d'achever[1] ; car, pour mener un pareil travail à bonne fin, il faudrait être un Bordeu, un Barthez, un Bichat, et pouvoir disposer d'une très-longue vie.

On a professé dans beaucoup de livres, et bien des personnes admettent encore, que la mort sénile résulte de l'usure de l'organisme. Mais il serait plus rationnel de remonter jusqu'à la cause de cette usure, de ces changements qui se produisent chez les vieillards dans les divers tissus, et on arriverait alors à reconnaître que le point de départ de l'état sénile, et partant de la diminution de la vitalité, est dans le sang; avec l'âge, ce fluide s'appauvrit, et sa masse diminue, sans doute parce que les forces digestives et les absorptions diminuent d'activité, dans une proportion fâcheuse; de plus, la transpiration cutanée devient presque nulle. A partir de ce moment, c'est-à-dire dès que le sang a perdu une partie de ses qualités vivifiantes et qu'il ne peut plus se débarrasser des principes hétérogènes, toutes les facultés vitales languissent; les plaies; les fractures deviennent des lésions incurables ou à peu près, les maladies aiguës guérissent difficilement faute d'action médicatrice et dépuratoire naturelle;

[1] *De la mixtion psycho-matérielle, ou nouvelle base de dynamique universelle.*

et il se produit dans l'économie animale des changements de forme, de volume, dans les viscères, qui sans cela conserveraient leur aspect normal; ces changements consistent surtout dans des obstructions, des concrétions calcaires, des corps étrangers enfin, dont la source est le sang, et qui ne tardent pas d'ailleurs à l'entraver lui-même dans sa marche circulatoire, de la manière la plus fâcheuse. On peut alors comparer le corps humain à une machine à vapeur dont les chaudières et les conduites sont incrustées de masses salines que le fluide élastique y abandonne, et qui finit par se détraquer et tomber dans l'inertie; tandis qu'elle eût continué à fonctionner très-longtemps encore, si le moteur était resté dans ses conditions normales. La vie moyenne de l'homme serait bien plus longue s'il s'attachait, par les moyens hygiéniques appropriés, à maintenir les qualités normales du sang, et à faire fonctionner convenablement sa peau.

Lorsqu'on médite bien ces phénomènes de l'état sénile en se plaçant au point de vue que j'indique, et après avoir réfléchi aux belles expériences de Legallois, de Leuret, de Velpeau, de Gendrin, de Guersent, de Lecanu, etc., etc., on demeure convaincu que, dans l'immense majorité des cas, nos maladies sont dues à des altérations du sang, et que les médecins qui de nos jours s'obstinent à nier la vie de ce fluide et ses affections essentielles, peuvent être comparés avec justesse à ces habitants de la zone torride dont parle Hunter, qui refusent opiniâtrément de croire à la solidification de l'eau, parce qu'ils ne peuvent s'en faire une idée nette, n'ayant jamais vu de glace.

La haute importance ou plutôt la nature essentiellement

vitale du sang ressort encore de quelques faits authentiques, irrécusables, de transfusion de ce fluide, faits qui ont démontré que des sujets qui ne respiraient presque plus et qui commençaient à se refroidir par l'effet d'hémorrhagies formidables, ont été en quelque sorte ressuscités par l'introduction dans leurs veines d'un sang riche et vivifiant. P. Bérard a rapporté une quinzaine de ces faits, et des plus probants, dans le tome III de ses *Leçons de physiologie*.

-Si l'analyse chimique a été impuissante jusqu'à ce jour à pénétrer la composition du mélange atmosphérique, elle n'a pas été plus heureuse à l'endroit du sang ; les travaux de Berzélius, Dumas, Marcet, Becquerel, Andral, Gavarret, Lecanu, sont sans doute d'un très-haut intérêt sous le rapport chimique, et on ne saurait leur refuser une grande utilité; mais ils ne peuvent avoir aucune portée sur l'histoire du sang, considéré comme organe distributeur de la vie ; sous ce dernier point de vue, la question du sang ne peut être envisagée que philosophiquement, c'est-à-dire par les lumières que fournit la méthode inductive et expérimentale, par la méthode baconnienne. J'ai déjà dit que la chimie a bien peu de chose à voir dans la solution des problèmes biologiques, que les chimistes eux-mêmes le sentent, et que les plus éminents d'entre eux sont précisément ceux qui comprennent le mieux, sous ce rapport, la faiblesse de leur science. Cependant, malgré la solidité de mes convictions en cette matière, j'aime à admettre, avec le savant M. Lecanu, dont j'ai lu avec le plus grand intérêt les travaux sur le sang, que « un jour viendra où l'analyse plus exacte de ce fluide pourra fournir des indications d'une extrême importance

sur notre constitution, notre tempérament, la nature de nos affections morbides, le mode d'action de nos aliments, de certains médicaments, etc. »

De tout ce que j'ai dit, dans mon précédent chapitre et dans celui-ci, sur la force vitale et sur le sang, je crois pouvoir faire découler la théorie suivante :

Bien que ce que nous sommes convenus d'appeler la vie ne soit qu'un ensemble, une succession de phénomènes propres aux corps vivants, animaux et végétaux, et qu'il soit absolument impossible d'en découvrir et d'en apprécier la cause, le raisonnement inductif nous amène pourtant à admettre :

Que le principe vital est un agent psycho-matériel, en permanence dans l'atmosphère pour l'entretien de la vie animale et végétale ;

Que, communiqué aux germes dans l'acte de la fécondation, il préexiste à l'organisation de l'individu, ainsi que l'ont admis non-seulement les plus célèbres médecins vitalistes, mais encore beaucoup de philosophes éminents parmi lesquels je me bornerai à citer le panthéiste allemand Kant, qui a dit dans sa *Téléologie* ou *Science des causes finales,* que *l'organisme est un tout résultant d'une intelligence calculatrice qui réside dans son intérieur*. Il est vrai qu'aux yeux de Kant cette intelligence était Dieu lui-même ; mais en faisant la part de ses erreurs, nous voyons clairement que c'est du principe vital qu'il a voulu certainement parler ;

Que l'essence de ce principe, qui, je l'ai déjà dit ailleurs, peut se rapporter à celle des fluides impondérables, est un mystère pour nous comme celle de ces derniers, d'abord à cause de l'imperfection et de la faiblesse de nos

sens, ensuite et surtout parce que nous ne possédons aucune donnée sur les êtres de raison que l'on nomme *esprits, substances,* et qui peuvent pourtant former le dessous de la matière elle-même; mais que la présence, dans le sang et dans la sève, du principe vital, qui s'entretient et se renouvelle sans cesse dans le milieu ambiant, au moyen de la respiration, ne saurait être mise en doute;

Que ce n'est qu'en considérant ce principe comme je le fais ici, c'est-à-dire comme une essence, une substance psycho-matérielle, et non pas comme une modalité, une simple propriété de l'organisme, qu'on peut faire la part des exagérations spiritualistes et matérialistes, également fâcheuses, et répondre d'une manière sinon exacte, mais du moins satisfaisante et en harmonie avec le dogme de la double nature de l'homme, aux principales objections qui ont été faites pour démontrer ou nier l'existence du principe vital;

Que ce serait en vain qu'on s'obstinerait à soutenir que chez l'homme il n'est que la partie inconsciente de l'âme, puisque, d'une part, ce principe existe chez tous les êtres organisés qui ne possèdent pas cette dernière, et que, d'autre part, nous savons parfaitement qu'il se produit en nous : 1° des actes intellectuels, moraux, volontaires, que notre libre arbitre dirige; 2° des actes involontaires, des fonctions végétatives qui s'accomplissent absolument à notre insu; 3° des actes ou fonctions mixtes qui tiennent à la fois des deux autres ordres.

Mais, quoi qu'il en soit de cette théorie, que je n'ai pas la prétention d'imposer à personne, et que je ne saurais développer ici avec tous les détails qu'elle comporte, je ne crains pas d'être contredit en proclamant avec la plus

profonde conviction, que quiconque méditera sur les actes du principe vital et sur le rôle admirable, prodigieux, que jouent le sang et la sève sur les êtres vivants, sera forcé de penser à Dieu et de flétrir l'absurde et fallacieuse doctrine du hasard.

Bien que quarante années de pratique médicale, dont près de trente dans de grands hôpitaux, aient fait de moi un homme très-positif, s'attachant essentiellement à la lésion palpable, visible, et ne manquant jamais de poursuivre par tous les moyens usités la constatation de cette lésion, et bien que je sois parfaitement convaincu qu'au lit du malade le clinicien n'a jamais besoin de remonter jusqu'aux causes premières pour arriver à saisir la nature d'une maladie et le traitement dont elle a besoin; malgré tout cela, dis-je, je ne suis pas de ceux que le mot de Dieu paraît étrangler lorsqu'ils le prononcent, tant il sort avec difficulté de leur gosier, et je professe en toute occurrence la nécessité et l'utilité de la philosophie médicale qui, plus qu'aucune autre branche des connaissances humaines, est à même de démontrer que les faits les plus grossièrement matériels peuvent conduire à des inductions précieuses sur la vie et sur le grand principe de causalité. Quoi de plus vulgaire que le sang, et pourtant quelle œuvre sublime que ce liquide mystérieux auquel sont dévolues de si nombreuses, de si importantes fonctions, et qui renferme en lui tant de propriétés différentes et contradictoires! Quel sera le physiologiste, le médecin qui, cherchant à les approfondir, ne sentira pas tout le vide du matérialisme, toute l'absurdité de l'athéisme; quel sera le chimiste qui entreprendra d'en composer une seule goutte?

Qu'avons-nous à faire de Dieu? disent souvent des sa-

vants estimables, mais qui sacrifient un peu trop aux idées de l'époque ; ce n'est là qu'un mot de convention, exprimant l'idée d'un être insaisissable, invisible, incompréhensible, *extra-scientifique*, et qu'il est parfaitement inutile de faire intervenir dans le raisonnement, si ce n'est lorsqu'on veut trancher d'office, et sans les éclairer le moins du monde, les problèmes les plus insolubles. Nous ne pouvons pas plus comprendre ce que peut être Dieu que l'éternité, qui est son premier attribut.

A cela je réponds : S'il nous est difficile de concevoir l'existence d'un être qui n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin, ne peut-on concevoir celle de la durée indéfinie, comme l'est par exemple la multiplication des unités, celle des nombres dans le calcul mathématique ? Or, à l'endroit de l'éternité, Dieu est l'unité ou le principe du nombre des siècles, et la raison ne peut assigner une limite à la succession de ces derniers. Oui ! Dieu et l'éternité sont et ne peuvent être qu'une seule et même chose, ou plutôt ils sont l'un dans l'autre, et nous ne pouvons nous en faire une idée logique qu'en les considérant ainsi. Bien qu'en métaphysique on doive autant que possible éviter les comparaisons matérielles, il est cependant permis quelquefois d'y recourir pour se faire mieux comprendre ; qu'il me soit donc permis de dire ici que je compare Dieu et l'éternité à un cercle central autour duquel se rangent parallèlement et indéfiniment d'autres cercles concentriques.

Sans doute, nous ne pouvons ni voir, ni toucher, ni comprendre le grand être de raison que nous appelons Dieu. Nous devons nous résigner, comme l'a dit avec tant de justesse Lamartine : *à le connaître en l'ignorant, et à l'ignorer*

en le connaissant. A peine, messieurs les savants, savez-vous quelque chose de la composition de l'atmosphère, dont tout sort et où tout retourne; ce que vous nommez les fluides impondérables ne vous est guère mieux connu, car vous ne savez pas au juste si l'électricité, le magnétisme, la lumière sont réellement des matières subtiles ayant une existence propre, ou de simples phénomènes résultant de certains états de la matière universelle. Au milieu de tant d'obscurités, n'y aurait-il pas de la folie à faire abstraction du grand principe de causalité, et ne nous convient-il pas, en le trouvant et en le sentant par tout, de confesser en toute occasion qu'il est invariablement la raison de tous les mystères qui nous entourent, enfin le nœud de notre propre énigme.

«L'idée d'une cause suprême, dit Tiedemann *(Traité de physiologie)*, est l'œuvre de la raison; l'unité et l'harmonie qui règnent dans l'univers, la tendance vers un but unique que la raison y découvre dans les corps innombrables qui le composent, et dont l'homme n'apprend à bien connaître que quelques fragments, prouvent qu'il ne peut y avoir qu'une seule cause première. La raison, qui est contrainte par elle-même de reconnaître dans la nature un tout complet, à la fois cause et effet de lui-même, doit se représenter ce qui crée et conserve dans l'univers, comme l'absolu, l'âme du monde, Dieu.

»La raison génératrice de l'idée de Dieu, ajoute l'illustre allemand, a beaucoup trop de tendances à se déifier elle-même et à s'assimiler à la raison qui règne dans l'univers. *Mais il nous semble que la raison, même celle des plus profonds métaphysiciens, est à peine à celle de Dieu comme le ver luisant à la clarté du soleil.*»

L'idée de Dieu, dirai-je à mon tour en finissant ce chapitre, celle de l'immortalité qui en découle naturellement, sont la pierre angulaire de l'édifice social. Sans elles, il n'y a plus rien de grand et de beau dans l'humanité, et la science elle-même, vouée à de funestes erreurs[1], devient un véritable élément de dissolution. Malheur ! malheur au peuple qui entre dans les voies putrides de l'athéisme ou qui ne se sent pas la force de l'extirper de son sein ! il inaugure lui-même l'ère de sa décadence physique, intellectuelle, morale, et signe en définitive son propre arrêt de mort.

[1] C'est surtout à la médecine que s'appliquent ces paroles ; depuis qu'elle s'est vouée au matérialisme et qu'elle est sortie des voies tracées par les grands génies de l'art, elle est tombée dans le chaos et semble frappée partout de stérilité, tandis que ses prétentions redoublent. Qu'on nous dise, par exemple, où sont les grandes découvertes de cette médecine expérimentale dont on fait tant de bruit, qui ne s'occupe que des phénomènes matériels, laissant sciemment de côté l'étude inductive des forces, et qui repousse même le principe de l'unité vitale, si bien établi sur l'observation des sympathies organiques ! Qu'on nous dise aussi dans quelles écoles on voit poindre les grands maîtres qui devront fonder la nouvelle science médicale si pompeusement promise de toutes parts, et au milieu du gâchis le plus épouvantable !......

CHAPITRE XVIII

Coup d'œil sur l'hétérogénie ou génération spontanée. — Fables propagées par Hérodote et Diodore de Sicile. — Opinions d'Aristote, de Plutarque, de Lucrèce. — Système insensé d'Épicure sur la génération. — Stahl, Swammerdam, Charles Bonnet, Spallanzani, Buffon, Needham ; ce dernier était-il ou non jésuite ? Manière de voir de Fontenelle, Tréviranus, Burdach, Adelon, Longet, Dumas. — MM. Jolly, Pouchet et Pasteur devant l'Institut. — Jugement de Flourens sur l'hétérogénie. — Conclusion de l'auteur.

Marseille, octobre 1867.

L'hétérogénie, ou la génération équivoque, spontanée, doit être définie : la production subite et fortuite de corps organisés, végétaux ou animaux, dont l'espèce n'a pas existé jusqu'au moment de leur apparition, et qui, dénués d'ascendants, ne paraissent provenir d'aucun germe préexistant. C'est sans contredit l'erreur la plus grave et la plus opiniâtre de la science humaine égarée par le paradoxe, l'argument favori, le grand cheval de bataille de l'athéisme ; en faire l'histoire avec quelque détail, c'est en présenter, comme on va le voir, la plus solide réfutation.

Je dirai d'abord que le mot génération spontanée, qui est généralement accepté pour exprimer la création par le hasard de certains êtres vivants, est tout à fait impropre; qu'il n'y a pas génération là où il n'existe ni parents ni germes générateurs; et qu'on aurait dû employer de préférence, pour désigner le phénomène dont il s'agit, le

mot *apparition spontanée*. Je ferai remarquer aussi, qu'en disant que la génération spontanée fut invoquée dans tous les temps par les athées et les matérialistes, je n'ai pas la pensée de considérer comme tels tous les savants qui s'en occupèrent successivement; il me suffira, je crois, pour prouver ma sincérité sous ce rapport, de rappeler ici que Moïse, qui n'était certes pas un athée, croyait à la génération spontanée des grenouilles et des moucherons dans le limon des fleuves.

Hérodote, cherchant à démontrer d'après les Égyptiens que le limon du Nil est doué d'une fertilité spéciale et merveilleuse, nous apprend qu'il existe dans la Thébaïde une contrée où naissent spontanément, à certaines époques de l'année, des rats si prodigieux par leur grosseur et leur nombre, que le spectateur en reste frappé de surprise, et que plusieurs de ces animaux, formés seulement jusqu'à la poitrine et les pattes de devant, se débattent, tandis que les membres postérieurs, encore informes et rudimentaires, demeurent engagés dans le limon producteur. Il est donc évident, continue-t-il, qu'après la création du monde un sol aussi propice que celui de l'Égypte a dû produire les premiers hommes.

Je n'ai pas sous les yeux le texte même d'Hérodote, mais bien celui de Diodore de Sicile, qui cite l'historien grec, et qui fait de son côté la réflexion suivante, d'après laquelle on peut juger de ses croyances en matière d'hétérogénie : « Les grandes pluies, tempérées par la chaleur du climat, rendent l'air très-propre à la génération primitive des animaux, car nous voyons encore aujourd'hui quantité d'êtres animés se former dans le résidu des eaux qui inondent une partie de l'Égypte. »

Selon Aristote, qui vivait avant Diodore de Sicile, tous les animaux ne sont pas produits par d'autres animaux ; la reproduction de tous n'exige pas le concours et l'union des sexes. Je lis, en effet, dans son cinquième livre de l'*Histoire des animaux,* « que les ascarides se forment dans le limon des puits, et en général dans les amas d'eau où il se dépose des terres; que le limon en se corrompant prend d'abord une couleur blanche, puis noire, enfin qu'il devient couleur de sang ; que dans cet état il se forme, du limon même, comme des brins d'algue rouges fort petits, qui remuent, et que c'est là ce qu'on appelle *ascarides* ».

Ailleurs, dans le sixième livre, il raconte « que les *ophies* se forment spontanément dans l'écume que la pluie produit lorsqu'elle tombe du ciel, qu'elles s'agitent dans cette écume comme les *petits vers* dans le fumier ».

Plutarque affirme dans la *Biographie de Cléomène* que les abeilles naissent spontanément dans les cadavres des animaux domestiques, et en particulier des bœufs, des chevaux et des ânes. Virgile croyait à cette génération, puisqu'il l'a chantée dans l'épisode d'Aristée et de son taureau.

Lucrèce, philosophe épicurien, contemporain de Virgile, s'est montré, comme son maître, partisan de la génération spontanée, mais avec cette restriction, fort importante à mes yeux, qu'il admet la préexistence des germes dans le limon. Mais ces germes, était-ce aussi le hasard qui les avait produits? Voici, du reste, ce que nous dit à ce sujet Épicure lui-même, dans son *Système physique*, après nous avoir expliqué la formation burlesque du monde par les atomes :

« Il est croyable que la terre contenant les germes tous frais, propres à la génération des animaux, produisit hors de son sein des *bulles creuses de forme analogue à des utérus,*

et que ces bulles (ceci est vraiment charmant), arrivées à maturité, crevèrent comme cela était nécessaire, et mirent au jour de jeunes animaux. La terre (cette idée me paraît encore plus admirable) fut alors gonflée par des humeurs semblables au lait, et les nouveau-nés vécurent à l'aide de cet aliment. Les hommes, ajoute-t-il, ne sont pas nés autrement. De petites vésicules, des espèces d'utérus attachés à la terre par des racines (notez bien cet incroyable détail) grossirent, frappés des rayons brûlants du soleil, donnèrent issue à de frêles enfants, soutinrent leur vie naissante à l'aide du liquide lacté que la nature avait élaboré. Ces premiers hommes sont la tige de l'espèce humaine, qui depuis se propagea par les voies usitées aujourd'hui. Cette théorie explique comment il peut se faire que les hommes de la période actuelle soient moins grands et moins robustes que ceux de la période primitive. L'espèce humaine alors naissait spontanément du sein même de la terre, et aujourd'hui ce sont des hommes qui donnent naissance à d'autres hommes[1].»

Quel malheur, dirai-je à mon tour, que nous ne sortions plus aujourd'hui de terre comme des champignons, et ne ferions-nous pas un pèlerinage à pied jusqu'en Égypte, après avoir passé à la nage le détroit des Dardanelles et le canal de Suez, pour assister à ce spectacle? Toutefois, avais-je tort de dire en commençant ce chapitre, et à l'exemple de tant d'autres écrivains, que l'idée de la génération spontanée et de la puissance créatrice du hasard n'a pu prendre naissance que dans une imagination ignorante ou malade? que dire de ces utérus tenant au sol

[1] De Pongerville; *Résumé du système physique d'Épicure.*

par des racines, et qui, en crevant, laissèrent sortir les premiers humains, qu'un lait formé tout à coup, et préparé d'avance par le hasard, attendait à leur arrivée? Comment qualifier de pareilles excentricités qui rappellent les merveilles des contes de Perrault, lorsqu'on réfléchit surtout à leur but évident, qui est de supprimer Dieu dans la nature, ce Dieu qui se révèle au savant dans l'étude du simple caillou et du fétu de paille! et puis, je le répète, comment concilier la génération spontanée avec la préexistence des germes? D'où venaient donc ceux que la terre renferma dans les temps primitifs? Furent-ils formés aussi par l'intelligence des atomes agités dans tous les sens, et ayant en eux-mêmes l'intuition de la nature de l'œuf et de la graine? Je n'hésite pas à le proclamer ici : concevoir, professer, ou propager un tel système, c'est déshonorer la raison humaine, mériter une place à Charenton ou à Bedlam, et, par suite, s'acquérir des droits incontestables, mais étranges, à la miséricorde de Dieu, aux yeux duquel la folie ne saurait être un crime...

Quand j'ai dit un peu plus haut qu'on ne pouvait admettre l'hétérogénie et les autres principes d'Épicure sans tomber dans l'athéisme [1], j'ai avancé, je crois, une grande vérité, dont les annales de la science fournissent la preuve pour ainsi dire à chaque pas : c'est ainsi que le poète philosophe Lucrèce, que j'ai nommé tout à l'heure, s'est laissé aller à dire à Memmius, à qui son ouvrage est adressé : « O mon ami, jamais la divinité même n'a rien tiré du néant; sans doute la crainte agit tellement sur le cœur de

[1] La plupart des hétérogénistes modernes ne sont que des savants curieux, mais nullement des athées.

l'homme, qu'à l'aspect des phénomènes du ciel et de la terre dont il ne pouvait pénétrer les causes, il a supposé que la divinité régissait la nature ; quand nous serons convaincus que rien ne s'est fait de rien, nous connaîtrons la route que nous devons suivre, la source dont tous les corps sont sortis (la matière), *et comment tous les êtres qui peuplent le monde ont reçu l'existence sans le secours des dieux.* »

Voilà qui est clair et précis, et je dirai à propos de ce passage, et pour éviter une foule d'autres citations de même farine : *Ab uno disce omnes,* c'est-à-dire que tous les épicuriens se ressemblent, et qu'il n'existe aucune nuance entre eux. J'ajouterai pourtant, pour l'honneur de l'antiquité, que Socrate condamna la génération spontanée, avec sa logique spéciale, dans son mémorable entretien avec Aristodème.

Dans les temps modernes, le système de la génération spontanée, cent fois remis en honneur, et cent fois repoussé comme absurde, a trouvé de nombreux partisans ou adeptes depuis la découverte du microscope, qui a amené celle d'un monde nouveau, d'un nouvel univers vivant, dont l'imagination la plus audacieuse n'aurait pu concevoir auparavant l'existence.

Ce fut, dit-on, en faisant des expériences sur la fermentation, dans le but de prouver la réalité de l'hétérogénie, que le fameux Arnaud de Villeneuve découvrit, au XIIIe siècle l'esprit de vin, qui est devenu depuis, pour le Languedoc, sa patrie, une source importante de richesses. J'ai déjà dit ailleurs qu'il avait tenté d'exécuter la génération humaine artificiellement, à peu près sans doute comme le savant M. Coste exécute de nos jours celle des

poissons ; mais de nouvelles recherches sur cette grande personnalité médicale me permettent d'admettre que ce fut là une des nombreuses et injustes accusations que firent peser sur lui des ennemis acharnés à sa perte ou jaloux de son incontestable mérite.

L'hétérogénie doit s'honorer à bon droit d'avoir compté parmi ses partisans un des plus grands génies de la médecine, le célèbre Stahl, qu'il est impossible de laver de cette faiblesse incroyable ; car, ainsi que je l'ai déjà dit, il était plein de l'idée de Dieu, de son omnipotence, et protestait sans cesse dans ses leçons contre le système d'Épicure.

« Qui pourrait, en vérité, dit-il dans son *Traité du mécanisme et de l'organisme*, prêter l'oreille à Épicure, s'il est l'auteur de son système, ou aux sophistes qui l'ont exagéré, alors qu'ils posent en principe, comme une vérité universellement reconnue, et qu'il faut absolument croire : que toute la masse immense de ce vaste univers, et que ce grand système d'êtres innombrables, de la multitude et de la grandeur desquels ils n'ont eux-mêmes aucune idée exacte, ont *un jour* si bien reçu du *hasard* leur disposition présente, que chacun d'eux en particulier a adopté la situation qu'il possède encore aujourd'hui, ou après l'avoir une fois subie, il est tombé dans un autre état pour y persévérer par le simple fait d'une *nécessité inviolable*. »

Ailleurs, et dans le même *Traité*, il dit : « Les anciens comptent le *hasard* au nombre des causes physiques, et ils prétendent que les différents changements, les générations et les corruptions physiques sont dus à cette cause inconnue. Je suis certes bien loin moi-même de compter le hasard au nombre des causes qui ont quelque efficacité,

et personne, je crois, ne pourra dire qu'il soit la cause *active et génératrice de quoi que ce soit.* »

Après une déclaration de foi si formelle, on ne peut qu'être étonné d'entendre professer à l'illustre Allemand, « qu'ici-bas une innombrable quantité d'individus appartenant aux dernières espèces vivantes naissent et périssent sans avoir eu aucune destination évidente, sans but final, et par l'effet de causes fortuites ». Il faut admettre que cette étrange contradiction a été le fait d'un véritable *lapsus cerebri,* que Stahl l'a émise sans réfléchir à sa portée et à sa gravité ; car tout a évidemment un but, une fin dans la nature. Si cette doctrine est admise pour l'homme, elle doit l'être aussi pour les animaux les plus infimes, et il serait illogique, pour ne rien dire de plus, de soutenir que la naissance, la multiplication et la destruction des espèces microscopiques soient livrées au hasard[1].

Un peu avant Stahl, c'est-à-dire en 1668, le fameux anatomiste hollandais Jean Swammerdam avait publié son *Histoire générale des insectes* (in 4°, Utrecht), dans la-

[1] Un poète persan, pour démontrer que rien dans le monde n'est livré au hasard, raconte la fable suivante :

« Une goutte d'eau tombée d'un nuage dans la mer et perdue dans cet abîme s'avisa de raisonner, et s'écria : « *Hélas ! que je suis peu de chose dans ce vaste océan et que mon existence me paraît inutile à l'univers !* Je me vois presque réduite à rien et je suis fort au-dessous des moindres ouvrages de la divinité ». Cependant il arriva qu'une huître, qui était sur le chemin de la goutte d'eau, et dont l'écaille était entr'ouverte, la reçut au milieu de tout ce beau raisonnement. Là, elle se durcit peu à peu jusqu'à ce qu'elle forma une perle qui tomba dans les mains d'un plongeur, et qui, après une longue suite d'aventures plus étranges les unes que les autres, est devenue la fameuse perle qui orne aujourd'hui le diadème du grand Sophi de Perse. »

quelle il s'était surtout attaché à réfuter les erreurs des naturalistes et celles des anciens sur la génération spontanée de ces animaux. Dans cet ouvrage, qui est essentiellement anatomique, l'auteur avait laissé loin de lui tous ceux qui avaient traité la même matière ; même les viscères des insectes s'y trouvaient décrits avec une précision surprenante, et représentés par des gravures dont se sont servis plus tard, avec grand profit, l'abbé Pluche et Réaumur, dans leurs propres ouvrages. Mais la contention d'esprit et l'abus qu'il avait fait du microscope pour exécuter son travail, coûtèrent cher à l'illustre naturaliste : il devint hypochondriaque et halluciné, d'une maigreur effrayante, tout à fait semblable à celle que Paul Lacroix a attribuée à Macabre dans son remarquable roman; il n'avait plus figure humaine à sa mort, qui eut lieu au milieu d'un accès de frénésie. Quelques jours auparavant, il avait brûlé tous ses livres et manuscrits. Tel fut trop souvent le funeste résultat de l'abus de la science : un exercice convenable et incessant des facultés de l'âme est favorable à la santé et à la longévité; mais lorsqu'on dépasse une certaine limite, les maladies cérébrales les plus graves, les plus fatales dans leur terminaison, et le désordre de toutes les fonctions organiques, deviennent la punition des imprudents. Constatons aussi, en passant, que l'abus des instruments d'optique est encore plus dangereux peut-être que celui de la pensée elle-même, parce qu'il porte spécialement sur l'organe de manifestation, sur le cerveau.

Parmi les plus célèbres ennemis de l'hétérogénie, il ne faut pas oublier de mentionner le naturaliste et philosophe génevois, Charles Bonnet, dont Spallanzani appréciait tant les écrits et se faisait gloire d'être le disciple. Voici en

effet ce que je lis dans son ouvrage intitulé: *Contemplation de la nature,* ouvrage qui a fait époque dans l'histoire de la philosophie, et qui a certainement bien plus contribué que ceux de Buffon à répandre le goût de l'histoire naturelle dans le XVIIIe siècle :

«*Je n'ai point adopté les générations équivoques,* dit-il dans sa préface, *parce que je n'en connais point, secondement parce que de telles générations m'ont paru contraires à tout ce que je connais de plus certain sur la génération des animaux. Si l'on m'objectait encore le développement des vers du foie des moutons, celui de certains vers dans les muscles, je demanderais si la seule présence de ces vers dans ces organes autorise un vrai philosophe à les regarder comme les produits d'une génération spontanée. Que peut-on déduire légitimement de leur apparition? Rien autre chose, sinon que nous ignorons comment ils se trouvent là; l'ignorance absolue sur la manière d'une chose rendra-t-elle jamais une opinion probable?*

Je ne rappellerai pas ici les découvertes importantes et nombreuses de Bonnet et ses titres à l'admiration et à la reconnaissance des savants; qu'il me suffise de renvoyer mes lecteurs à ses œuvres aujourd'hui trop peu consultées, qui forment la matière de huit volumes in-4° (Neufchâtel, 1783).

J'ai déjà dit que le célèbre italien Spallanzani fut le disciple de Charles Bonnet. En effet, dès son arrivée à l'université de Pavie, Spallanzani prit la *Contemplation de la nature* pour le texte de ses leçons; il en remplissait les lacunes, en développait les idées philosophiques, et en confirmait les théories par ses expériences; enfin il la traduisit en italien, y ajouta une préface et l'enrichit de notes. Ce fut sans doute sous

l'influence de son maître qu'il publia en 1765 son mémoire intitulé : *Saggio di osservazionni microscopiche concernente il systema di Needham e Buffon,* où il établit l'insuffisance des travaux de ces deux naturalistes, dont je vais parler un peu plus bas, sur la génération équivoque, et établit *l'animalité* des insectes microscopiques par des expériences aussi solides qu'ingénieuses. Cette publication acheva de resserrer les sympathies du disciple et du maître, qui y vit l'accomplissement de l'augure qu'il avait tiré de Spallanzani, et« de ce moment, dit Jean Sénobier, bibliothécaire à Genève et ami particulier de ces deux hommes éminents, rien ne put jamais altérer leur étroite intimité qui a fait le bonheur de leur vie ».

J'ai fait remarquer dans la partie historique de ce travail, on ne l'a pas oublié sans doute, que Voltaire s'était moqué, dans son *Dictionnaire philosophique,* d'un certain Père Needham, qui faisait, dit-il, naître à volonté des anguilles dans du jus de mouton. Or, en parcourant l'autre jour un volume de l'*Histoire naturelle* de Buffon, j'ai acquis la preuve que ce prétendu jésuite n'exista jamais que dans l'imagination de Voltaire ; l'expérimentateur dont il s'agit, et qui se servait réellement de jus de mouton ou de veau rôtis pour démontrer son système, était un gentilhomme nommé Tuberville Needham, membre de la Société royale de Londres, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, qui avait publié en 1745, dans son pays. l'ouvrage suivant, dont la traduction en français fut faite en 1769 : *Nouvelles recherches sur les découvertes microscopiques, sur la génération des corps organisés, par la pourriture, sur la nature et la religion, avec une nouvelle théorie de la terre.* Voici la preuve de cette rectification historique :

« J'avais fait connaissance, dit Buffon (*Expériences sur la génération*), avec M. Needham, fort connu de tous les naturalistes par les excellentes observations microscopiques qu'il a fait imprimer en 1745. Cet habile homme, si recommandable par son mérite, m'avait été adressé par M. Folkes, président de la Société royale de Londres. M'étant lié d'amitié avec lui, je crus que je ne pouvais mieux faire que de lui communiquer mes idées, et comme il avait un microscope meilleur qu'aucun des miens, je le priai de me le prêter pour faire mes expériences. »

Pourquoi Voltaire a-t-il transformé en jésuite un simple gentleman anglais, livré à l'étude de l'histoire naturelle ? C'est ce que je ne crois pas nécessaire de rechercher. Qu'il me suffise de dire que M. Tuberville Needham, en répétant ses expériences devant notre grand naturaliste, parvint à le convaincre de cette grande erreur, *que la corruption, la décomposition des animaux et des végétaux peut produire, sans préexistence de germes, une infinité de corps organisés, vivants et végétants, et que la génération n'est pas univoque* (Histoire naturelle). Du reste, les expériences de Needham, celles de son ami, n'étaient au fond que la répétition de celles déjà tombées dans l'oubli de l'allemand Leuwenhoeck et de l'italien Malpighi ; les progrès de la *microscopie* les ont impitoyablement réfutées à notre époque, comme on le verra plus loin.

Fontenelle, contemporain de Buffon, dans son *Discours sur l'existence de Dieu,* recommande le raisonnement suivant aux personnes qui veulent avoir le cœur net de l'athéisme, et ce raisonnement n'est en lui-même, comme on va le voir, que la condamnation formelle de la génération spontanée.

« Les animaux, dit-il, ne se perpétuent que par la voie de la génération, mais il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espèce aient été produits, ou par la rencontre fortuite des parties de la matière, ou par la volonté d'un être intelligent qui dispose la matière selon ses desseins.

» Si la rencontre fortuite des parties de la matière a produit les premiers animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus ? et ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorsque la terre se forma, comme elle était remplie d'atomes vifs et agissants, imprégnée de la même matière subtile dont les astres venaient d'être formés, en un mot jeune et vigoureuse, elle put être assez féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes espèces d'animaux, et qu'*après cette première production, qui dépendait* de tant de *rencontres heureuses et singulières,* sa fécondité a bien pu se perdre et s'épuiser. Mais je soutiens et je prétends, au contraire, que lorsque la terre (selon ce qu'on suppose) a produit les animaux, elle a dû être dans le même état où elle est présentement, c'est-à-dire couverte de toutes les espèces d'herbes nécessaires pour la subsistance de ces animaux, arrosée de rivières et de fontaines propres à étancher leur soif, environnée d'une atmosphère respirable pour eux.... »

« Tous les animaux, continue-t-il, qui paraissent venir ou de pourriture, ou de poussière humide et échauffée, ne viennent que de semences que l'on n'avait pas aperçues. La rencontre fortuite des atomes n'a donc pu les produire, et, dans l'origine, il a fallu que ces ouvrages fussent partis de la main d'un être intelligent, c'est-à-dire

de *Dieu même; les cieux et les astres sont des objets plus éclatants pour les yeux; mais ils n'ont peut-être pas pour la raison des marques plus sûres de l'action de leur auteur.* »

L'hétérogénie a trouvé, après Buffon, de chauds partisans dans Priestley, Ingenhouf, Monty, Wrisbourg, Müller et Treviranus; ces savants se sont efforcés de démontrer qu'une suite de formes végétales et animales situées dans les rangs les plus simples et les moins élevés de l'organisation, peuvent dans certaines circonstances se former sans le concours d'autres êtres vivants, aux dépens de la substance matérielle des corps morts.

Treviranus admettait, en particulier, qu'il existe dans la nature une matière propre aux corps organiques, apte à la vie et jouissant de la propriété de revêtir certaines formes, en même temps qu'elle acquiert un mode particulier d'action. La manière dont cette propriété se manifeste dans le développement réel de la forme, est subordonnée au conflit et à la réciprocité d'action qui existent entre la matière organique et les influences extérieures ou physiques, circonstances en raison desquelles elle prend une forme animale ou végétale.

Mais, je le répète, comment faire une part au hasard dans les phénomènes de la nature, quels qu'ils soient, quand on voit que tout a été réglé et prévu ici-bas avec une sagesse admirable, que la mortalité comme les naissances, par exemple, y sont soumises à des lois positives que l'observation établit. Cependant, quoi de plus fortuit en apparence que les naissances et les décès !

En 1837, Burdach, dans son *Traité de philosophie*, imprimé à Paris, se montra très-convaincu de la réalité de la géné-

ration épuivoque, et son engouement pour ce mode de reproduction fut même porté à ce point qu'il ne considéra pas comme impossible qu'il pût en résulter des êtres supérieurs. « Si la force plastique de notre planète, dit-il, a été autrefois plus puissante qu'elle ne l'est aujourd'hui, on peut penser que la génération primordiale a été mise en jeu jadis par des dépôts organiques produits au sein des eaux, *mais qu'à présent elle a lieu, sinon exclusivement au moins principalement lorsqu'on fait infuser dans l'eau une substance qui a joui de la vie.* »

Voici ce que dit de la génération spontanée, dans son édition de 1858, le Dictionnaire de Nysten, dont l'esprit matérialiste est suffisamment connu, et dont par suite le témoignage a bien plus de poids :

« Les conditions complexes nécessaires à la naissance des éléments anatomiques dans les êtres les plus compliqués, comme chez ceux d'organisation la plus simple, font présumer qu'il est impossible de réunir ces conditions pour qu'il se forme hors de l'économie, par génération spontanée, des éléments anatomiques quelconques ; c'est ce que montrent expérimentalement les essais infructueux faits dans cette vue; *à plus forte raison ne pourra-t-on voir naître spontanément des organismes vivants, fût-ce même les plus simples infusoires, qui ne sont pourtant pas plus compliqués qu'une cellule d'épithélium et même moins, comme les monas, les trichomas*, etc. Ce n'est du reste que faute de pouvoir se rendre compte de l'arrivée des germes dans un liquide, comme par exemple dans la cavité d'un œuf de poule pour des végétaux microscopiques, ou dans la substance cérébrale pour les *cysticerques*, etc., qu'on a admis dans ces cas et dans d'autres encore, surtout pour des êtres plus

simples, qu'il s'étaient formés par génération spontanée.»

L'éminent physiologiste de l'École de Paris, M. le professeur Longet, après avoir sérieusement examiné dans son ouvrage la question de l'hétérogénie, la résume ainsi qu'il suit :

« En somme, qu'on étudie le développement des infusoires ou la production des entozoaires, si l'on suit le progrès historique, si l'on s'entoure des lumières de l'expérience et de l'observation, si l'on fait la part de l'exactitude dans toutes les données anatomiques et physiologiques qui s'y rattachent, on voit que partout où la question a été approfondie, l'hypothèse de la génération spontanée s'évanouit. Récemment encore Pouchet, malgré tout le zèle qu'il a mis à la rajeunir, n'a pu produire en sa faveur une seule expérience irréprochable et capable d'apporter la conviction dans les esprits. Si l'on consulte le quatrième chapitre de son ouvrage sur l'*Hétérogénie* (Paris, 1859), le seul où la question soit traitée expérimentalement, on cherche en vain un fait démontrant, par l'absence des germes venus du dehors ou par l'absence simultanée de germes dans le corps solide, dans l'eau, et dans l'air, la réalité de la génération spontanée.

« Il faut donc rejeter cette hypothèse, dans l'état actuel de la science, et ne pas y recourir par cela seul qu'on ne peut expliquer encore tous les cas de reproduction des êtres vivants. Cette décision n'est pas d'ailleurs aussi indifférente que l'exprime Burdach, tout en défendant avec énergie l'opinion que nous venons d'attaquer. Si, à un point de vue purement philosophique et très-élevé, il importe peu que des animaux puissent se former spontanément ou qu'ils proviennent de parents antérieurement créés, il est

nécessaire, pour le physiologiste, de poursuivre avant tout la vérité et de la découvrir partout où il peut l'éclairer des lumières de l'expérience. Or, si la génération spontanée se conçoit, rien de positif ne la justifie; *l'expérience et l'observation, chaque jour plus savantes, lui ont arraché un à un tous les faits qui constituaient ses plus forts arguments*; *ceux que le défaut de nos connaissances lui permet de revendiquer encore sont pour le moins insignifiants; ces motifs, nous le répétons, suffisent pour nous la faire nier jusqu'à présent chez les animaux et en général chez tous les êtres organisés.* »

Avant M. Longet, l'un de ses prédécesseurs, Adelon, avait dit, à une époque où les faits manquaient encore pour juger en dernier ressort l'hétérogénie :

« Les procédés par lesquels la génération s'accomplit dans la généralité des êtres vivants sont très-divers ; *peut-être en est-il quelques-uns qui se forment de toutes pièces, par la réunion de leurs éléments constituants, à la manière d'un minéral, mais consécutivement à une force autre que l'attraction moléculaire, puisqu'elle a pour résultat de former un corps vivant.* Voyant les débris mortels des corps vivants enfanter des insectes, des vers, les anciens croyaient à une génération par putréfaction, *corruptio unius generatio alterius*; ils avaient poussé cette idée au point de croire que les grenouilles naissaient du limon des eaux, et les rats de la terre des champs; mais les progrès de l'histoire naturelle ont fait justice de ces grossières erreurs. Bonnet, Swammerdam ont prouvé que les animaux nouveaux qui apparaissent dans les chairs pourries proviennent d'œufs d'insectes et de vers, qui préalablement y avaient été déposés et qui y ont éclos ; et en effet, si ces chairs sont placées dans des vases hermétiquement fermés,

on ne voit plus se former en elles d'animaux nouveaux. Spallanzani a montré, de son côté, que les animalcules microscopiques se multiplient par une scission de leur corps, et que c'est à ces scissions que sont dus ces milliers d'animaux nouveaux qui apparaissent dans les liqueurs. Sur l'autorité de ces grands noms, beaucoup de naturalistes de notre époque nient toute génération spontanée, et croient que les faits qu'on peut citer à l'appui, sont illusoires et tiennent à la faiblesse de nos sens, qui ne nous permettent pas de voir des œufs ou des germes aussi ténus que le sont ceux de ces petits animaux. »

Dumas nous a bien fait assister en quelque sorte au développement, à la formation des infusoires, dans ses savantes expériences, où il prouve que si l'on place un fragment de chair musculaire dans de l'eau et que l'on abandonne le mélange à lui-même, on observe bientôt, à l'aide du microscope, une foule de petits globules doués d'un mouvement spontané analogue à celui de la lentille d'une pendule, et dont le volume est semblable à celui des globules qui constituent la fibre musculaire ; ils sont d'ailleurs aussi petits que la plus petite molécule organique que nos sens aient pu atteindre armés des meilleurs instruments, et déjà leur seul mouvement indique une organisation assez compliquée. Au bout d'un certain temps, on voit deux de ces petits êtres vivants s'accoler l'un à l'autre, de manière à former un être nouveau plus gros et plus agile ; bientôt ce composé binaire attire un troisième globule qui vient se souder intimement à lui ; enfin, un quatrième, un cinquième, et bientôt trente ou quarante, qui constituent un animal unique, doué de mouvements puissants.

Si l'illustre chimiste a pu induire de ses expériences, qui remontent déjà à une trentaine d'années environ, que ce mode de génération par concours de globules pouvait exister dans la nature, être particulier aux *hydatides* et aux vers intestinaux, etc., les progrès ultérieurs de la science ont dû lui faire abandonner cette opinion, et nous devons admettre comme probable qu'il ne prête plus l'appui de sa grande autorité à la théorie de l'hétérogénie. Quant à moi, je ne crains pas de le déclarer, malgré mon infimité dans une question que je n'ai pu étudier qu'au point de vue philosophique, mes occupations de médecine pratique ne m'ayant jamais permis de la suivre expérimentalement; je déclare, dis-je, qu'il m'est très-difficile d'admettre, non pas la vie des globules, puisque j'ai toujours cru à celle du sang, alors même qu'on la contestait avec le plus d'unanimité, mais la qualité d'animaux organisés, qu'on accorde si facilement aux infusoires. Je me fais d'ailleurs à moi-même ce raisonnement, que je crois très-serré : De deux choses l'une : les infusoires sont ou ne sont pas des êtres vivants. Dans le premier cas, généralement admis, s'ils ont, comme on l'affirme, des organes pour la nutrition, la respiration et la locomotion, ils doivent en avoir nécessairement pour la reproduction, et dans ce cas, toute idée d'hétérogénie s'évanouit. Si, au contraire, les infusoires ne sont pas des êtres vivants et organisés, ils ne peuvent servir de base, de point d'appui à aucun système biologique, à aucune théorie sur la génération. Une autre force que le principe vital doit présider à l'agitation des molécules qui les constituent ; cette force est peut-être l'électricité.

Naguère, personne ne l'ignore, la génération équivoque

a fait une nouvelle levée de boucliers à l'Académie des sciences. Je ne saurais, on le comprendra facilement, rappeler dans ce livre les péripéties d'une lutte mémorable, les arguments qu'ont fait valoir de solides athlètes comme MM. Pouchet, Pasteur et Jolly ; mais il me suffira de dire que la docte assemblée a accueilli l'hétérogénie, selon son habitude traditionnelle, avec beaucoup d'indifférence, pour ne rien dire de plus, et que son regrettable secrétaire perpétuel, feu M. Flourens, a porté sur elle la sentence suivante :

« *Tant que mon opinion n'était pas formée, je n'avais rien à dire ; aujourd'hui elle est formée, et je la dis. Les expériences de M. Pasteur* (ce dernier était l'adversaire de l'hétérogénie) *sont décisives ; pour avoir des animalcules, que faut-il, si la génération spontanée est réelle ? De l'air et des liqueurs putrescibles. Or, M. Pasteur met ensemble de l'air, des liqueurs putrescibles, et il ne se fait rien ; la génération spontanée n'est donc pas, et ce n'est pas comprendre la question que de douter encore.* »

On le voit, pour avoir promptement raison de l'hétérogénie, pour la faire apprécier à sa juste valeur, j'avais tout simplement à faire son histoire ; c'est Dieu, le sublime Artisan, qui a construit tous les agrégats, formé les premiers œufs et les premières graines, en un mot les semences de tout ce qui a vie. Partout où apparaît un être organisé, quelle que soit sa nature, on peut affirmer qu'il vient de sa semence propre, et qu'il n'y a rien eu de spontané dans sa génération ; plus la science humaine progressera, plus cette vérité deviendra saillante, et le perfectionnement du microscope, loin de la remettre en question, achèvera au contraire de l'établir. Si l'hétérogénie pouvait

existor, elle bouleverserait à elle seule toute notre doctrine philosophique et porterait une atteinte profonde au caractère d'unité qu'on observe dans les œuvres de Dieu, unité qui n'est peut-être nulle part plus marquée que dans le règne organique, et cela depuis l'homme jusqu'aux tænias et aux trichines, et depuis les végétaux les plus gigantesques jusqu'aux mousses et aux champignons.

CHAPITRE XIX

Exagérations du spiritisme à notre époque. — Opinion de l'auteur sur le magnétisme. — Histoire de la moderne sorcellerie ou spiritisme. — Antoinette Bourignon. — Swedenborg et leurs prétendues missions. — Révélations d'un pensionnaire de Charenton. — La monomanie et le génie peuvent-ils être comparés ensemble? — Dom Calmet, Tournefort, et les vampires. — Walter Scott et son histoire de la démonologie. — Il était naturellement porté à admettre le merveilleux. — Le prophète Michel et sa faculté de rétrospection qui le fait assister au naufrage de *la Lilloise* au pôle Nord. — Spécimen de ses révélations. — La *Revue spiritualiste* de Paris. — M. Allan Kardec. — Coup d'œil sur le livre de M. de Mirville ; appréciation de ses opinions spiritualistes ; anecdote.

Marseille, octobre 1867.

Imbu, comme je le suis, de la doctrine consolante de la Providence, j'ai soutenu bien souvent que notre XIXe siècle n'était qu'une époque d'expérimentation, de transformation, une phase transitoire de la civilisation européenne. Les bonnes raisons ne me manquent pas pour justifier cette manière de voir, et parmi elles il en est une qui a beaucoup de poids à mes yeux : je veux parler de l'exagération absurde de l'idée spiritualiste qui s'est produite dans ces derniers temps, en face même du matérialisme crasse qui nous déshonore, et que la postérité jugera si sévèrement. Certaine philosophie chrétienne très-estimable, qui reconnaît très-explicitement le dogme de la double nature de l'homme, mais qui a peut-être trop de tendance à considérer notre âme d'une façon abstraite, enseigne tout natu-

rellement que c'est afin de ramener les plus sceptiques dans les voies du spiritualisme pur, que la suprême Intelligence a permis cette exhibition de faits extraordinaires. prodigieux, inexplicables, sur lesquels la science a été mise en demeure de se prononcer, et qu'elle a accueillis avec une opiniâtre et invariable incrédulité. Quant à moi, je me permets de n'être pas sous ce rapport de l'avis des philosophes chrétiens; j'estime que l'antagonisme qui s'est établi depuis quelques années entre le matérialisme et le spiritualisme n'a pas pour fin la victoire de l'une ou de l'autre de ces doctrines, aussi vieilles que le monde; mais tout simplement celle du *psycho-matérialisme*, qui seul peut être admis dans une création dont tous les êtres sont à la fois, et sans aucune distinction de règne, corporels et spirituels.

D'une part, en effet (je l'ai déja dit ailleurs et je crois devoir le répéter encore ici), la matière n'est jamais pure ou simple, puisque nous reconnaissons dans les corps qui tombent sous nos sens l'existence des forces chimiques, des affinités, des propriétés ou vertus spécifiques; toutes choses qu'aucun moyen d'investigation ne peut saisir ou isoler. D'autre part, les êtres organisés, les corps vivants, sont encore bien moins simples, puisqu'ils sont le siége des merveilles qui relèvent de la végétabilité, de l'animalité, et que, de plus, ce n'est que parmi ceux de ces corps vivants qui possèdent un système nerveux encéphalique que se produisent les phénomènes intellectuels et moraux, non moins insaisissables dans leur essence que les actions chimiques et vitales proprement dites.

Sans doute, c'est de la méditation des phénomènes intellectuels et moraux que sont nées nos premières spécu-

lations philosophiques sur la nature spirituelle *pure finie* (anges et démons); mais cette nature, dont nous pouvons à la rigueur admettre *à priori* l'existence comme on admet celle de tout être de raison, comment pourrions-nous nous en faire une idée abstraite dans notre milieu psycho-matériel? pouvons-nous la comprendre plus facilement, je le demande, que celle de Dieu lui-même, qui est *l'esprit pur infini*, que nous devons placer en dehors, au-dessus de tout, et sur lequel il appartient aux seuls théologiens de disserter?

Avant d'aller plus loin, je crois devoir faire connaître que je ne dirai rien, dans ce chapitre, sur le magnétisme animal ou le mesmérisme, dont tous les phénomènes ont un caractère de dualité facile à démontrer, et peuvent être considérés comme *naturels*. Longtemps je les étudiai en simple curieux, en physiologiste, en médecin philosophe qui tient à s'instruire sans chercher à se créer une scabreuse spécialité; je crois donc savoir au juste ce qu'il faut en accepter et en rabattre. Toutefois je me crois aussi obligé à déclarer, en passant, dans l'intérêt de la société, et bien que je n'aie pas à faire ici l'histoire et l'appréciation du magnétisme, qu'après avoir assis mon opinion sur lui, ce fut avec bonheur que je cessai de m'en occuper. J'avais compris en effet, tout d'abord, que le médecin le plus honorable, le plus considéré, le plus instruit, ne peut manquer de devenir un charlatan de la pire espèce, ou du moins de passer pour tel, s'il se livre particulièrement à son exercice, alors même qu'il y apporte toute la délicatesse, tout le désintéressement possible. Au fond, le magnétisme est en lui-même, il faut bien en convenir, immoral, dangereux, anti-social, et nous devons tous souhaiter qu'il ne tombe

jamais dans le domaine du vulgaire; car alors toute l'habileté de nos magistrats n'arriverait pas toujours à en saisir et à en réprimer les abus. Telle est mon opinion éclairée par l'expérience; et je me souviens qu'à l'époque où je m'en occupais, sous la direction d'un homme aimable et bon, M. Beaumont de Brivoisac, intendant civil à Bône (Afrique), je fus sévèrement tancé par le Dr Fleury, mon premier maître et mon bienfaiteur, homme essentiellement sévère, probe et d'ailleurs très-peu crédule. Lui ayant raconté ce que j'avais vu ou fait à Bône, j'en reçus la réponse suivante, faite avec le ton rude et cassant qui lui était familier : « Monsieur, votre imagination trop vive vous a déjà fait donner dans le saint-simonisme : on peut à la rigueur embrasser cette utopie sans cesser d'être honnête; mais si vous tenez à conserver votre propre estime, prenez garde à la pratique du magnétisme. » Cet avis me fut donné en 1834 (je n'avais guère alors que 24 ans), je ne l'ai jamais oublié depuis, sans doute parce que j'en ai reconnu maintes fois la justesse.

Mais, en dehors de cette question si controversée du magnétisme animal, qu'il m'a été donné, je le répète, d'approfondir, et dont je suis heureux de ne plus m'occuper du tout, si ce n'est en conversation, il en est une autre qui se rattache trop directement au sujet que je traite dans ce livre, pour que je puisse la passer sous silence : je veux parler du spiritisme, renouvelé des temps anciens, du moyen-âge surtout, qui à notre époque a fait tant de dupes, produit tant de consomptions, de folies, d'affections convulsives, et dont on s'est particulièrement occupé dans certaines contrées, par exemple aux États-Unis, car la race anglo-saxonne, sans contredit la plus positive, la moins

crédule de toutes à différents points de vue, semble posséder des aptitudes spéciales pour le surnaturel et le merveilleux.

Bien que la vogue dont jouissait naguère le spiritisme soit définitivement arrivée à sa fin, malgré les prodiges opérés par les Home, les frères Dawenport, les Squire, les Harris, etc., il m'a semblé que je devais jeter un coup d'œil rapide sur une matière qui, je le répète, a sa place marquée dans cet ouvrage, dont n'ont pas dédaigné de s'occuper des hommes tels que le P. Ventura, le vénérable professeur Lordat (de Montpellier), MM. de Gasparin et de Saulcy, etc., et sur laquelle enfin M. le marquis de Mirville a publié un livre remarquable qui témoigne à la fois de son talent, de ses sentiments religieux, de ses bonnes intentions, mais, il faut bien le dire aussi, de sa robuste crédulité.

Le spiritisme, je l'ai déjà fait remarquer, est une des plus anciennes vieilleries que mentionnent les annales de l'humanité : c'est tout simplement la magie, la kabale, la gnose des siècles passés ; cette science occulte que cultivèrent successivement les mages, certaines sectes juives, les templiers, les albigeois, etc. Aujourd'hui comme jadis elle se donne pour mission : *d'expliquer tout ce qui est inexplicable, de dévoiler tous les secrets de la nature, et surtout ceux de Dieu, qui en est l'artisan ; d'établir l'existence des esprits purs non incorporés, la possibilité de l'évocation des âmes des morts, et partant, de nos relations avec le monde invisible que la volonté suprême nous dérobe et nous ferme*. Par lui, l'attention des philosophes a été ramenée sur les magiciens de toutes les époques, sur la sorcellerie du moyen-âge, qui conduisit à la fois tant de

savants et d'imbéciles au bûcher ; sur les apparitions qui se produiraient encore de nos jours dans certains pays ou certains lieux que l'on suppose hantés, privilégiés par les esprits, tels par exemple que l'Écosse, la Suède, l'Armorique, les archipels nébuleux de la mer du Nord ; sur le prétendu don de seconde vue ; sur la mission de Jeanne d'Arc, les miracles du diacre Paris, les visions d'Antoinette Bourignon[1], les trembleurs des Cévennes, etc.; en un mot, sur cette multitude de faits, d'événements, qu'on qualifie de *surnaturels*, par ce seul motif qu'on ne peut remonter clairement jusqu'à leurs causes naturelles.

Avant d'entamer mon appréciation du spiritisme, je vais en faire une courte histoire, car c'est toujours ainsi qu'il faut procéder lorsqu'on veut faire connaître le fond des choses.

Le XVIIIe siècle, siècle positif et sceptique, s'était ouvert, avait commencé son œuvre, et avait eu raison sans peine

[1] Antoinette Bourignon, qui fut contemporaine de Louis XIV, joignit à une laideur si affreuse qu'on mit en question à sa naissance si on ne l'étoufferait pas comme un monstre, l'exaltation intellectuelle propre aux illuminés et aux thaumaturges les plus absurdes; elle ne voyait jamais autour d'elle que sorciers, mauvais esprits, âmes de trépassés, et prétendait avoir journellement des conversations familières avec Dieu. Bayle s'est beaucoup égayé à ses dépens, en rapportant qu'ayant fait la connaissance d'un M. de Cort, qui lui était très-sympathique par le fait de la conformité de leurs idées, elle affirma l'avoir enfanté spirituellement (*sic*); et que pendant cet enfantement, elle avait éprouvé des douleurs absolument semblables à celles qu'éprouvent les femmes lorsqu'elles mettent les enfants au monde. Cette seule circonstance donne une idée de l'excentricité ou de la folie d'Antoinette Bourignon, qui cependant fit école, tenta une réforme religieuse, fit des miracles, eut des disciples, et passa aux yeux de ces derniers pour une inspirée; tandis que d'autres, plus ridicules encore, la regardèrent comme une sorcière; elle ne fut, de toute évidence, qu'une monomane mystique.

de la magie, des sorciers, des revenants, etc.; mais au moment même où le mysticisme, l'illuminisme, la thaumaturgie, tombaient sous les sarcasmes de Voltaire et de son école, un savant de premier ordre, homme d'ailleurs honnête, pieux, bien intentionné, le comte suédois de Swedenborg, les rappelait en quelque sorte à la vie, comme pour réfuter le fameux vers si connu :

C'est du Nord maintenant que nous vient la lumière.

Fils d'un évêque luthérien, le célèbre théosophe, ou plutôt cet étrange visionnaire, était parvenu par son seul mérite à une très-haute position sociale, lorsque, abandonnant tout à coup ses études, ses emplois, et rompant complètement avec le monde où il avait brillé, il annonça qu'il était entré en relation avec Dieu, les anges, les démons, les trépassés, et qu'il avait avec eux des entretiens importants, dont il était appelé à faire profiter l'humanité. Pour tout dire en un mot, Swedenborg échangea subitement sa position d'académicien et de savant contre celle de *medium*.

Bientôt, son exaltation étant parvenue à son apogée, il se mit à revoir et à corriger les livres de Moïse, spécialement la Genèse, qu'il arrangea tout à fait à sa guise, et présenta un nouveau système de création. D'après lui, ou si l'on veut d'après Dieu et Jésus-Christ, sous la dictée desquels il écrivait, il existerait deux mondes, le matériel et le spirituel, qui, chose étrange ! ne diffèrent pourtant pas l'un de l'autre sous le rapport des prérogatives, des institutions, etc., parce que l'Éternel dans sa justice les a traités avec une égale tendresse. Ainsi, par exemple, dans le monde spirituel ou invisible il existe un soleil, un ciel, une terre, des mers, enfin tout ce que nous voyons ici-bas,

et ses habitants, en dépit de leur spiritualité, jouissent comme nous de la faculté de perpétuer leur espèce par le mariage.

Les opinions de Swedenborg sur la nature de l'homme, sur son dynamisme spécial, sont beaucoup moins excentriques, et je dirai même qu'en y regardant de près, leur caractère vitaliste, barthézien, devient évident, en dépit de l'obscurité mystique dont il semble avoir pris à cœur de les entourer en les énonçant, et qui par suite fournit matière à des interprétations variées. Du reste, je crois superflu d'entrer ici dans aucun détail à ce sujet, et il doit me suffire de rapporter la proposition anthropologique capitale de Swedenborg : « *L'homme*, dit-il, *est composé de trois choses : du corps, de l'âme, et du soi-même, qui naît de l'union du corps et de l'âme* ». Mais qu'est-ce que ce soi-même, cet homme proprement dit ? Est-ce une âme numéro deux ou le principe vital tel que je l'entends ; ou bien ce dernier, d'après le savant visionnaire suédois, est-il inhérent à la matière? Voilà des questions qu'il ne prend pas la peine de résoudre, et qui doivent avoir peu d'importance aux yeux d'un prophète, d'un inspiré, qui jouit toujours du privilége d'affirmer que telle chose est parce qu'il en a reçu la révélation.

La première vision de Swedenborg eut lieu à Londres, où il se trouvait pour ses affaires, en 1743, à la suite d'un dîner copieux et sans doute fortement arrosé de porter et autres boissons fermentées ou spiritueuses, dont ne se font pas faute les gens du Nord.

« Il était un peu tard, et je mangeais de grand appétit, dit-il, lorsqu'à la fin de mon repas *je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandait sur mes yeux, et que le*

plancher de ma chambre était couvert de reptiles hideux. Bientôt ils disparurent, les ténèbres se dissipèrent, et je vis clairement, au milieu d'une lumière éclatante, un homme assis dans le coin de ma chambre, qui me dit d'une voix terrible : *Ne mange pas !* A ces mots ma vue s'obscurcit; elle s'éclaircit ensuite peu à peu, et je me trouvai seul ; la nuit suivante, le même homme, rayonnant de lumière, se présente à moi et me dit : « *Moi, le Seigneur, créateur et rédempteur, je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et spirituel des Écritures sacrées ; je te dicterai, et tu écriras.* »

Dryden a dit, on le sait, que *les hommes de génie et les monomanes se tiennent par la main, c'est-à-dire de très-près ;* mais cette parole, que l'on répète si souvent et dont on a tant abusé pour faire planer des soupçons de folie sur tant d'hommes éminents, notamment sur Socrate, je me garderai bien de la faire valoir ici à propos de Swedenborg, d'autant plus que je n'admets pas le principe, essentiellement faux, qu'elle tend à consacrer ; loin de là, après avoir fait la part de la haute érudition, du profond savoir, de la douceur, de la bonté, de la charité, en un mot de toutes les qualités appréciables qui distinguèrent l'initiateur du spiritisme, je n'hésite pas à déclarer avec la foi la plus entière qu'il était malade et halluciné, par le fait même des grands travaux auxquels il avait dû se livrer pour composer son *Encyclopédie*. Bien qu'un peu moins caractérisé, son état mental était évidemment le même au fond que celui de cet officier de marine monomane qui communiquait à Esquirol les curieux fragments de son journal, et dont le style mystique et illuminé rappelle parfaitement celui qui est propre à Swedenborg.

Qu'il me soit permis d'en rapporter un seul ici, afin de bien établir la justesse du parallèle :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,

» Signes et visions qui pronostiquent le règne de Dieu et la venue de N. S. J.-C.

» Depuis quelques années, il se passe des choses très-extraordinaires dans le ciel et sur la terre ; le règne de Dieu et la venue de N. S. J.-C. sont proches ; Dieu m'a favorisé de plusieurs visions, j'ai vu la demeure des cieux. Que je sais de choses !...

» A l'Orient, en octobre 1821, vers minuit, j'entendis une voix très-forte partant du ciel, qui prononça des paroles que je ne compris pas, que je ne puis répéter ; peu après, j'entendis de grands cris et je vis des démons qui étaient châtiés par Dieu ; à cette voix, je me levai précipitamment et je priai. Le lendemain, je donnai mon argent aux pauvres. Quelques jours après, avant le lever du soleil, je vis en Orient le triangle, emblème de ses divinités ; j'en parlai à plusieurs personnes, mais je n'avais pas alors une conduite assez religieuse pour être cru...

» J'ai vu plusieurs fois Dieu le Père, qui a eu la bonté de me parler ; j'ai vu saint Jean-Baptiste dans un char à sept chevaux, d'où, je crois, il préparait avec des anges les événements qui doivent précéder la venue du Christ, etc. »

Je ne continuerai pas ici la reproduction d'un document qu'on peut lire *in extenso* dans le *Traité des maladies mentales* d'Esquirol (pag. 169 et suivantes, vol. I) ; mais le peu que j'en ai rapporté me paraît plus que suffisant pour mettre en relief tous les points de contact qui existent entre le comte suédois et le pauvre monomane religieux qui a fini ses jours à Charenton.

Deux écrivains célèbres, Dom Calmet et sir Walter Scott, n'ont pas peu contribué à la propagation du spiritisme, sans en avoir jamais été pourtant les adeptes ; et je dois en dire quelques mots ici, avant de m'occuper des auteurs spiritistes contemporains.

Dom Augustin Calmet, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Vannes, né près de Commercy, en Lorraine, après avoir fait ses études au prieuré de Breuil, et prononcé ses vœux, alla étudier la philosophie à l'abbaye de Saint-Èvre, la théologie à Munster, et apprit le grec, l'hébreu, afin de se donner les moyens de commenter avec fruit les saintes Écritures. Puis il se mit à l'œuvre et publia, en 1707, ses *Commentaires* de l'ancien et du nouveau Testament, en 23 volumes in-4°, et une foule d'autres ouvrages non moins érudits ou étendus. Une de ses dernières productions (1751) fut son fameux *Traité* sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou revenants, qui lui valut de la part de Voltaire ce quatrain quelque peu sarcastique :

> Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
> Son travail assidu perça l'obscurité;
> Il fit plus, il les crut avec simplicité,
> Et fut par ses vertus digne de les entendre.

Dans ce travail, où il fait preuve en effet (sous l'influence de sa philosophie essentiellement religieuse et des casuistes, ses devanciers) d'un grand fonds de crédulité à l'endroit des apparitions, le savant bénédictin divise les apparitions en quatre classes : celles des bons et des mauvais anges ; celle des trépassés ; celle d'hommes vivants éloignés, habitant dans un hémisphère et apparaissant dans l'autre sans en avoir la volonté ou la conscience. Je ne

saurais dire, du reste, à laquelle de ces classes il rattache les vampires, qui ne sont pas précisément des ombres, des fantômes, mais de vrais corps de décédés qui jouiraient du privilége d'échapper à la décomposition après leur enterrement, et constitueraient, par suite, des êtres mixtes qui ne seraient ni vivants ni morts.

Sans décider cette grave question, je rappellerai en passant que notre illustre Tournefort a protesté, dans la *Relation de son voyage* dans le Levant, que j'ai en ce moment sous les yeux (tome Ier, page 160), contre la faculté de conservation qu'on attribue généralement aux vampires ; car ayant assisté à l'exhumation et à l'incinération d'un de ces êtres malfaisants, il signale la mauvaise odeur qu'il répandit dans l'assistance. « *Je ne doute pas,* dit-il, *qu'on n'eût soutenu qu'il ne puait pas, si nous n'eussions été présents ; pour nous qui étions placés près du vampire pour faire plus exactement nos observations, nous faillîmes à crever de la grande puanteur qui en sortait, et quand on nous demanda ce que nous croyions de ce mort, nous répondîmes que nous le croyions bien mort.* »

Quant à sir Walter Scott, le plus illustre romancier du XIXe siècle, l'ami et l'élève en quelque sorte de Lewis (l'auteur du *Moine*), la publication qu'il fit, en 1830, des *Lettres sur la démonologie et les sorciers,* et celle des légendes merveilleuses de la vieille Calédonie, qu'il a successivement racontées dans ses romans historiques, ont incontestablement préparé les esprits à la réaction spiritiste ou gnostique du XIXe siècle; bien que dans son histoire, fort curieuse d'ailleurs, de la *Démonologie et de la sorcellerie,* il ait soin d'élever fréquemment des doutes sur la réalité des apparitions, il est facile de reconnaître qu'il les émet plutôt afin de

satisfaire au scepticisme de l'époque que par conviction ; dans beaucoup d'endroits son amour du merveilleux et ses tendances à admettre les superstitions écossaises, se révèlent manifestement. C'est, ainsi par exemple, que parlant du vieux château baronial de Glamis, demeure héréditaire des comtes de Strathmore, qui fut le théâtre du meurtre de Malcolm II, roi d'Écosse, et où il coucha une nuit par circonstance, il nous dit (pag. 461) : « L'apparence de ce vieil édifice, les traditions qui s'y rattachent, tout concourt à le rendre propre à faire impression sur l'imagination. Tous les meubles y sont d'une grande antiquité, ce qui, joint aux armures de chevalerie suspendues aux murailles, contribue beaucoup à l'effet général de l'ensemble. Conduit dans l'appartement qui m'était destiné dans un coin reculé du château, je dois avouer que lorsque j'entendis porte sur porte se fermer, quand mon conducteur m'eut quitté, je commençai à me regarder comme trop loin des vivants et un peu trop près des morts.....

« Nous avions passé à travers ce qu'on appelle la chambre du roi, appartement voûté que la tradition désigne comme le lieu où se passa la scène du meurtre, et j'avais une idée que la chapelle du château était dans mon voisinage. Aussitôt toute la scène nocturne du château de Macbeth se présenta subitement à mon imagination, en dépit de la vérité historique, et *j'éprouvai des sensations qui, bien que je ne fusse ni très-timide ni très-superstitieux, ne laissaient pas de m'être très-désagréables*. »

On n'aura pas de peine à comprendre qu'avec de telles dispositions, sur lesquelles il revient très-souvent dans son livre, le grand romancier de l'Écosse ait pu avoir, dans certains cas, des visions ou plutôt des hallucinations dues

à l'absorption de son sens interne par le souvenir d'une personne ou d'un événement. C'est ainsi que, très-intimement lié avec le célèbre lord Byron, la nouvelle de sa mort le frappa si vivement qu'il crut en voir le fantôme dans son château d'Abbodsford, d'ailleurs parfaitement disposé pour les scènes de revenants. Il m'a paru aussi que Walter Scott croyait réellement au don de seconde vue, dont jouissent, dit-on, bien des gens en Écosse, même de nos jours.

Je passe maintenant aux sorciers du XIX[e] siècle, ou si l'on aime mieux aux *mediums,* qui dans ces derniers temps ont abusé de la crédulité d'un public qui affectionne si particulièrement le scepticisme, et se pose si volontiers en esprit fort. Je dois accorder d'abord, dans cette courte revue historique, une mention distinguée au prophète Michel (de Figanières, Var) qui commença sa carrière à Marseille, si mes souvenirs ne me font pas défaut, et la termina à Paris en dictant à deux secrétaires *lettrés* que le Tout-Puissant avait pris la peine de lui choisir, *proprio motu,* 827 pages in-8° de révélations où se trouvent complètement expliqués, en style aussi excentrique *qu'inintelligible* (cette dernière qualité est indispensable en pareil cas), *Dieu,* la *nature,* l'*homme,* les *mondes,* en un mot tout ce qui est inexplicable dans son essence. Cet ouvrage phénoménal, qui est intitulé : *Clé de la vie (sic),* a été mis à l'index à Rome, sans doute par ce seul motif qu'il n'était pas compréhensible, et j'estime que la célèbre congrégation, qui lui a fait vraiment trop d'honneur en s'occupant de lui, aurait mieux fait d'en rire de bon cœur : il est impossible en effet de voir un plus ridicule galimatias ; et cependant l'homme qui a tenu des discours si ridicules, a occupé la presse contemporaine.

« Son esprit, disait en parlant de lui la *Revue britannique* en septembre 1838, se transporte, au gré des questionneurs, dans les astres, aux antipodes, sous la croûte terrestre, et décrit avec une effrayante rectitude de jugement les lieux qu'on lui fait visiter. Désignez-lui une personne absente, qu'il n'a jamais vue, à l'instant il en décrit le portrait physique et moral, en tire l'horoscope, pénètre dans son intérieur, cherche la partie malade ou viciée, et prescrit le traitement.

» Il possède en outre *la faculté de rétrospection ; il voit des événements depuis longtemps passés, et qu'il n'a pu connaître*. On l'a fait descendre à l'année 1833, pour l'envoyer à la recherche de *la Lilloise :* il découvre la corvette au moment où elle quitte Cherbourg, il l'arrête à 103 lieues des côtes de France, à cause du mauvais temps ; il arrive en Islande avec elle en mai 1835, en repart le 13 juin ; alors il la perd de vue, et ne la retrouve qu'en mai 1836, tout à fait dans le Nord, où règne un froid excessif qui empêche les habitants de se montrer et de lui dire le nom du pays dans lequel il voyage. *La Lilloise* part de nouveau, il ne la voit qu'à la fin de 1837 dans le pays le plus glacial qu'il ait parcouru. *Un événement qu'il ne peut définir, à cause du froid qu'il ressent lui-même dans tous ses membres, menace le navire français du plus grand danger ;* il entend les cris de détresse de l'équipage, le navire est englouti : tout disparaît, tout périt, pas un homme n'échappe, et ce sinistre arrive à 1165 lieues de Londres. »

Voilà ce qu'on a pu lire, je le répète, en 1838, dans une des premières revues littéraires d'Europe, et ce qu'ont reproduit plusieurs grands journaux politiques de Paris, sans doute à titre de curiosité et sous toute réserve. Mais

on peut au moins en induire que le *medium* Michel (de Figanières, Var) est ou fut (car je ne saurais dire s'il existe encore) l'une de nos plus grandes illustrations spiritistes et que je ne pouvais éviter de rappeler son nom et *ses puissantes vertus* dans ce travail.

Si j'avais le temps et l'espace nécessaires pour extraire de la *Revue spiritualiste de Paris*, et consigner ici tous les faits extravagants qui y sont rapportés, je ferais sans doute grand plaisir à mes lecteurs sérieux; mais il me suffira de leur présenter le résumé d'un seul numéro (celui du mois de juin 1860) de ce journal, *consacré à l'étude des facultés de l'âme et à l'examen raisonné de tous les genres de manifestations médianimiques et des phénomènes psychiques présents ou passés*.

Après avoir établi, dans son premier Paris, les immenses progrès que fait journellement le spiritisme, en dépit des sarcasmes, des préventions, des hostilités, *et des enfants égarés qu'il compte dans son propre sein, comme les obsédés, les possédés et les charlatans,* le rédacteur en chef s'écrie avec cet enthousiasme mystique qui est propre à tous les inspirés:

« Spiritualistes, sachez-le bien, Dieu combat pour nous, j'en ai les preuves personnelles les plus touchantes qu'il m'ait été donné jusqu'ici d'avoir. Je n'ose raconter les faits dont je suis actuellement témoin dans ma demeure.... Un sentiment de modestie, que l'on comprendra, m'empêche d'être plus explicite à ce sujet;... qu'il suffise de savoir que, seul le plus souvent et parfois devant témoins, je suis l'objet de manifestations spontanées qui ne sont rien autre qu'une confirmation de la voie que j'ai prise dans l'œuvre nouvelle. Par ces manifestations, les grandes

questions spiritualistes que je me pose chaque jour mentalement à mon esprit (*sic*), sont résolues affirmativement ou négativement par l'intervention d'avertissements particuliers du caractère le plus merveilleux....

» Oui ! spiritualistes, soyez-en pénétrés, un nouveau monde, un nouvel ordre de vérités religieuses, d'idées et d'usages se prépare et ne peut tarder à régénérer l'humanité. »

Après cette tirade, il n'est plus question dans le journal que de guérisons miraculeuses, thaumaturgiques, rappelant quelque peu celles du zouave Jacob; de l'esprit d'un homme assassiné qui revient pour faire connaître ses meurtriers; des apparitions fantastiques qui ont lieu dans un vieux château de Silésie; des merveilleuses espiègleries auxquelles se livrent les esprits dans une maison de la rue des Noyers ; enfin de la curieuse histoire d'un notaire, qu'une main mystérieuse, *mais visible seulement pendant l'obscurité* (ces choses-là détestent en général la lumière), empêcha de consommer une injuste exhérédation qu'avait provoquée une marâtre contre le fils du fantôme lui-même. Toutes ces histoires sont rapportées avec beaucoup de sérieux, sans que leur réalité, leur authenticité soient mises en doute le moins du monde. On trouve du reste, dans la Chronique du même numéro, l'annonce de la deuxième édition *de la vie de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même* à Ermance Dufau, et la création faite récemment par MM. Doligny et Casimir Broussais, qu'on est quelque peu surpris de trouver en pareille compagnie, d'un cercle *magnétique et phrénologique*, où doivent être ouverts des cours sur ces deux matières antagonistes et disparates, dont il est bien difficile de saisir l'association et les points de contact.

Je dirai toutefois, sans aller plus loin et pour être juste, que le spiritisme moderne n'a réellement existé comme corps de doctrine qu'à partir de la publication faite par M. Allan Kardec du *Livre des esprits*. Ce livre contient en effet les principes de la doctrine spiritique sous forme d'aphorismes ou de propositions qu'ont dictés à l'auteur plusieurs esprits de la classe supérieure. *Il établit la nature de ces derniers, leurs manifestations et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité* (160 pages grand in-8° sur deux colonnes).

Bien que le texte en soit clair, précis et absolument dépouillé de l'obscurité gnostique qui est familière aux auteurs spirites, je ne ferai pas ici l'analyse de cet ouvrage, qui est un traité complet de thaumaturgie, par ce seul motif que les esprits révélateurs qui l'ont dicté à M. Allan Kardec n'y ont laissé irrésolue aucune question ; je ne saurais donc mieux faire que d'y renvoyer mes lecteurs, préférant employer le peu d'espace et de temps dont je dispose, à l'appréciation du travail de M. le marquis de Mirville, dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre.

Je l'ai déjà dit et je le répète avec intention, les ouvrages de cet honorable et savant auteur ne sauraient être confondus avec aucun de ceux qui ont été publiés sur cette matière à la fois étrange et scabreuse, et c'est à eux surtout que doivent recourir les personnes qui, ne sachant pas au juste ce qu'on doit entendre par le mot spiritisme, désirent sortir de cette ignorance. Non-seulement, en effet, elles y trouveront une histoire complète de la question des esprits tant anciens que modernes, mais encore de curieuses controverses, des recherches intéressantes et une foule d'anecdotes inédites ou peu connues sur le même sujet ;

peu de lectures m'ont été, je l'avoue volontiers, plus agréables, car le style de ces écrits est à la fois simple, élégant et imagé.

Pourtant, je me hâte de le faire remarquer, si M. de Mirville a su se placer très-haut comme historien et écrivain inédit, il s'est montré très-faible ou du moins trop prévenu à l'endroit de ses appréciations, attendu que partout il s'est efforcé de faire plier les faits devant son idée fixe, *que les manifestations spiritiques sont tout simplement dues aux démons agissant sur la nature vivante et sur la nature inerte par l'intermédiaire des divers fluides impondérables*. Ce système est présenté par l'auteur avec tant de conviction et de talent, qu'on se sent très-disposé de prime abord à l'adopter; mais on en reconnaît toute la faiblesse lorsqu'on le soumet au creuset philosophique.

On comprendra du reste que je ne pourrai examiner ici un à un les principes, les raisonnements que fait valoir M. de Mirville en faveur de son idée chérie; mais il me suffira de déclarer d'abord, en ma qualité d'ancien médecin des hôpitaux et de professeur de médecine, que je ne saurais admettre avec lui :

Que la folie en général, et spécialement la monomanie dans ses diverses formes, résultent de possessions et d'obsessions démoniaques, et que *l'hallucination*, en tant que phénomène naturel morbide psycho-matériel, n'existe pas. Ce qui revient à dire que les images et les bruits que perçoivent les fous se rattachent à des causes réelles, existant dans le milieu ambiant;

Que Socrate, Jeanne d'Arc, les convulsionnaires de Saint-Médard et des Cévennes, Gaufridi, Magdeleine de Mandols, étaient tout simplement des possédés et des

sorciers; que Felitmann, Lecompte, Papavoine, Séverac, le sergent nécrophage Bertrand, et autres *monomanes ou criminels du même genre* (car il y a ici une question préjudicielle que je ne veux pas soulever), étaient aussi possédés par de mauvais esprits opprimant leur libre arbitre et les poussant au mal.

D'autre part, comme simple individu appartenant à la classe éclairée de la société, habitué à consulter en toute chose sa raison, sa conscience, il m'est absolument impossible de considérer comme de vrais articles de foi, ainsi que le voudrait M. de Mirville : la réalité des évocations attribuées à Cagliostro, au comte de Saint-Germain et autres adeptes *ejusdem farinæ* ; la possibilité du transport au milieu des airs des possédés et des obsédés; l'infaillibilité des oracles rendus par les tables tournantes, les corbillons, les guéridons, etc. ; les merveilles de la baguette divinatoire ; la possession constante de certains lieux *dits fatidiques* par les esprits; l'existence réelle des fées, de poétique mémoire, etc., etc. Selon moi, pour l'explication de toutes ces choses extraordinaires surnaturelles, on ne saurait argüer de notre impuissance à les expliquer d'une manière satisfaisante, par ce seul motif qu'une foule de faits évidemment simples et naturels, et auxquels personne ne songe à contester ces qualités, sont inexplicables.

Mais ce que je crois devoir condamner surtout dans le remarquable travail de M. de Mirville, c'est l'excentricité de la théorie par laquelle il explique les faits étranges, et bien certainement *naturels*, qui se produisirent, dit-on, dans le presbytère de Cideville (Seine-Inférieure) en 1849. On lit en effet, dans le *Livre des esprits*, pag. 139 et suivantes, que le démon qui hantait ce presbytère, et dont le seul

but était d'en faire sortir deux enfants qui y faisaient leur éducation, se montrait tantôt sous la forme d'un homme vêtu d'une blouse, tantôt sous celle d'une colonne grisâtre ou de vapeur fluidique, et que de ces fantômes, qu'on attaqua à coups d'épée, jaillit une flamme très-vive à laquelle succéda une fumée suffocante; que les témoins de ce miracle entendirent alors distinctement et à diverses reprises le mot: *Pardon!* et qu'enfin le lendemain à midi, le berger Thorel, dont cette ombre, cette colonne grisâtre n'étaient que le *species*, se présenta au presbytère ; mais, cette fois, en chair et en os, portant au visage les stigmates des blessures reçues la veille par son fantôme.

Voilà certes une théorie des plus étranges, renouvelée des anciens thaumaturges; pourtant, non-seulement M. de Mirville n'y trouve rien à redire, mais encore il s'efforce de la justifier dans une note placée au bas de la page 349, où il est dit à propos du fantôme du berger Thorel et de la blessure qu'il avait reçue : « M. S..., dans sa dissertation sur les lares et les apparitions des anciens, ne craignait pas d'affirmer que *les apparitions de ces ombres légères ayant la forme du corps étaient quelquefois rapportées avec des circonstances si précises et des témoignages si positifs, que des personnes d'ailleurs bien sensées ne savaient qu'en penser*. Ce corps délié, dit-il, avait des membres équivalents à l'autre : c'était l'*enveloppe* de Pythagore..... Ombres légères se dissipant comme un songe lorsqu'on pensait à les embrasser, sensibles à l'impression de certains corps,..... et craignant surtout la pointe d'une épée qui ne pouvait les blesser ...... Qui ne pouvait les blesser ! s'écrie alors M. de Mirville ; en êtes-vous bien sûr, M. S...?

A la page 351, dans une autre note, il revient sur la

possibilité de la blessure mystérieuse des ombres, et rappelle à ce propos le conseil que la Sybille donne au pieux Énée de se munir d'une épée avant de descendre au séjour des ombres :

Tuque invade viam vaginaque eripe ferrum.
(*Œn.*, liv. VI.)

Quant aux jongleries que pouvaient cacher les prodiges du presbytère de Cideville, M. de Mirville estime qu'il ne faut pas même en avoir l'idée que toutes les circonstances repoussent, et d'après lui pourtant, l'histoire démontre que de pareilles jongleries ont eu lieu quelquefois et n'ont pu être découvertes que bien longtemps après les événements. C'est ainsi, par exemple, que dans son *Traité de la démonologie*, déjà cité, le dernier barde de l'Écosse, après avoir rappelé les prodiges effrayants qui s'accomplirent dans le palais royal de Woodstock, et qui obligèrent les commissaires que le long Parlement y avait envoyés en mission à déguerpir sans avoir pu exécuter leur mandat ; Walter Scott, dis-je, déclare nettement que ces prodiges sont l'exemple le plus célèbre de l'industrie humaine cherchant à imiter les opérations surnaturelles des esprits : « On découvrit après la Restauration, dit-il (pag. 447), que toute cette affaire n'était qu'un tour joué aux commissaires par quelqu'un qui était de leur compagnie et qui, sous le nom de Giles Sharp, les avait suivis en qualité de secrétaire. Cet homme, dont le nom véritable était Joseph Collins. d'Oxford, était royaliste en secret, et il connaissait parfaitement l'ancien palais de Woodstock ; la confiance que les commissaires avaient en lui rendit sa tâche plus facile, et chacun remarqua qu'il fut, de toute la compagnie, celui qui eut les visions les plus extraordinaires. Walter Scott ajoute

que la découverte et l'explication officielle des apparitions de Woodstock a été publiée et qu'il l'a eue dans ses mains : or, si d'habiles jongleries ont été la cause des apparitions dont il s'agit, pourquoi se refuser absolument à admettre leur possibilité à Cideville? dans la maison de la rue des Grès ?... Quelque jour peut-être les faits extraordinaires qui se sont produits dans ces localités recevront-ils leur explication, comme ceux de Woodstock, et je ne vois pas qu'en attendant on doive forcément les mettre sur le compte de l'esprit malin.

Il y a quelques années, le bruit se répandit à Marseille que des visions, des apparitions avaient lieu journellement dans une communauté de femmes cloîtrées, située au cours Devilliers. Ces religieuses, travaillées sans doute par l'hystérie, qui est un véritable fléau pour les couvents (il m'a été donné de le vérifier dans plusieurs circonstances), tombaient dans l'extase, et dans cet état entraient en relation directe avec Jésus-Christ, la Vierge, les Saints, etc. Ces bruits ayant pris une certaine consistance, Mgr Eugène de Mazenod, alors évêque de Marseille, homme essentiellement énergique et intelligent, se rendit dans la communauté, y fit une enquête approfondie des faits, à l'issue de laquelle il déclara aux Victimes du Sacré-Cœur de Jésus (c'était, je crois, le nom de ces religieuses) qu'il entendait qu'à l'avenir les visions et les apparitions cessassent. Sa prescription n'ayant pas été exécutée, il coupa court aux prétendus miracles en faisant fermer le couvent, dont il éparpilla les habitantes dans d'autres communautés du même ordre. Ce couvent fut depuis acquis par les frères de la Doctrine chrétienne, qui le possèdent encore paisiblement.

Cette anecdote rappelle quelque peu, on en conviendra, la clôture, par ordre supérieur, du fameux cimetière de Saint-Médard à Paris, et les vers de Voltaire qui furent, dit-on, inscrits sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

A notre époque, tel est l'accueil qu'il faut toujours commencer par faire aux miracles et aux prodiges, tant dans l'intérêt de la religion que dans celui de la science, tout en faisant les réserves nécessaires à l'endroit du pouvoir divin et de la faculté qu'il possède incontestablement de suspendre comme il lui plaît et quand il lui plaît les lois de la nature. Que serait-il advenu, en effet, si l'évêque de Marseille avait accueilli sans examen les visions et les apparitions du couvent des *Victimes du Cœur de Jésus* ? Sans doute quelque fâcheux scandale qui eût été exploité, non sans raison, il faut en convenir, par les sceptiques et les athées. Du reste, la partie la plus sage du clergé de France fit toujours preuve de la même circonspection en cette matière, et j'ai sous les yeux un livre que publia en 1763 un respectable ecclésiastique contre les prétendus miracles du diacre Paris, où il est dit avec beaucoup de justesse, qu'en considérant comme merveilleux les phénomènes qui se passaient alors au cimetière Saint-Médard, « c'est fournir des armes contre la religion, en ébranler les plus solides fondements, blasphémer contre Dieu, et laisser croire au public que non-seulement il favorise le règne de l'erreur, mais encore qu'il accorde à l'esprit du mal le pouvoir de faire des miracles ».

Le même auteur rappelle du reste que si le pouvoir du démon sur la matière existe réellement, on ne peut admet-

tre un seul instant que ce pouvoir s'exerce aussi sur l'esprit, parce que Dieu a créé ce dernier libre, et qu'il ne perd jamais cette liberté, sauf dans certains cas qui sont trop connus pour qu'il soit utile de les rappeler.

Je terminerai ici ma courte histoire du spiritisme ou de la sorcellerie moderne, réservant pour le chapitre suivant l'exposition de ma doctrine sur *la nature spirituelle*, dont l'existence ne fait pas doute pour moi, mais qui a toujours été considérée à un point de vue trop exclusif. Qu'il me soit permis toutefois, avant de finir, de raconter en peu de mots une anecdote extraite de la *Démonologie* de Walter Scott, et qui achève de justifier l'opinion que j'ai émise un peu plus haut sur les rectifications que reçoivent parfois des faits en apparence merveilleux, longtemps après qu'ils se sont produits.

Le président d'une société littéraire et scientifique de Plymouth était gravement malade, et ses collègues, réunis en séance pendant une soirée d'hiver, s'entretenaient de sa maladie et de la perte que sa mort ferait éprouver à la compagnie; tout à coup la porte de la salle s'ouvre, et le président revêtu d'une robe blanche, la pâleur de la mort sur son front, entre avec une gravité extraordinaire, prend le fauteuil resté vacant par son absence, lève le verre vide qui était devant lui, salue toute la société en le portant à ses lèvres, le remet sur la table, et sort aussi silencieusement qu'il est entré. Frappés d'étonnement, pour ne rien dire de plus, l'académie envoie deux de ses membres au domicile du président, et ces membres reviennent avec la nouvelle effrayante qu'il était mort le soir même.

Avant de se séparer, la société prit une délibération

relative à l'apparition merveilleuse dont elle avait été témoin: il fut décidé qu'elle serait tenue secrète; mais, suivant l'usage, il en transpira quelque chose qui donna lieu à de vagues rumeurs, puis on n'y pensa plus. Plusieurs années après, une vieille femme qui avait été la garde-malade du défunt, avoua à son lit de mort que, s'étant endormie un instant, il avait quitté son lit et son appartement; qu'ayant constaté elle-même son absence à son réveil, elle était sortie aussitôt de la maison pour le chercher, l'avait rencontré comme il y revenait, et l'avait replacé dans son lit, mais qu'il ne s'y était couché que pour y mourir; que la députation de la société étant alors survenue, elle lui avait dit qu'il était mort dans la soirée, au milieu du délire, et en lui taisant les circonstances qui compromettaient sa responsabilité de garde-malade. Cet aveu expliqua toute l'affaire de l'apparition : le malade en délire, muni d'un passe-partout dont il se servait d'habitude lorsqu'il allait présider, avait pris le chemin de la société, par suite de quelque souvenir vague des fonctions qu'il y remplissait. Dès que la garde-malade eut fait sa confession et que sa sincérité eut été bien établie, l'histoire fut rendue publique à Plymouth.

CHAPITRE XX

L'existence des esprits dans notre milieu est réelle, mais leur manifestation sensible est impossible, à moins qu'ils ne s'incorporent préalablement. — D'après les récits mêmes de la Bible, cette condition paraît indispensable. — Si Dieu a fait l'homme à son image, celui-ci le lui rend bien. — Un mot sur les anges de Loth, de Jacob, de Tobie, etc. — Les esprits ne doivent pas être considérés comme des impondérables et confondus avec eux. — Erreur de Barthez sur la nature spirituelle. — Théorie de M. de Mirville sur la folie et les hallucinations. — Elle n'est pas admissible. — Jugement d'un médecin contemporain sur les convulsionnaires de Saint-Médard. — Conclusion de l'auteur sur le spiritisme.

Marseille, octobre 1867,

S'il est incontestable que le règne du matérialisme et de l'épicurisme a toujours annoncé aux sociétés le commencement de leur fin, et si nous devons le considérer comme le principal élément du mal, parce qu'il tue la morale en érigeant en dogmes le fatalisme et l'irresponsabilité, reconnaissons d'un autre côté que le spiritualisme mal interprété, cessant d'être la source des hautes conceptions, des nobles sentiments, devient un véritable fléau en engendrant l'intolérance, le fanatisme, le mysticisme, la thaumaturgie et les plus dégradantes superstitions.

Loin de moi la pensée de nier l'existence du monde spirituel tel que l'admet la religion, tel que nous le dépeint la théologie! Si je pouvais sous ce rapport me mon-

trer sceptique, non-seulement je me mettrais en opposition avec le consentement universel, mais encore avec les principes philosophiques qui servent de base à ce livre.

En effet, quiconque professe comme je l'ai fait, et avec une conviction qui ne peut être suspectée, qu'il existe en nous un être libre, simple, un, inaltérable, indivisible, immortel, ne serait pas conséquent avec lui-même s'il se refusait à croire que cet être, qui au moment de la mort échappe à la dissolution fatale de notre agrégat matériel, doit commencer une nouvelle destinée, et que s'il ne se réincarne pas ici-bas, comme l'ont professé après Pythagore tant de spéculateurs anciens et modernes, il doit aller vivre de sa vie propre, c'est-à-dire de la vie spirituelle, dans un monde de délices ou de souffrances. Pour ma part, je l'affirme en toute sincérité, non-seulement cette croyance n'a rien qui offense ma raison, mais encore je la caresse sans cesse, tant elle m'est chère. Elle a été l'espoir, la consolation de ma vie, et le suicide, que je condamne, m'aurait paru une fin naturelle et légitime, si j'avais pu la perdre un seul instant.

Mais, après avoir fait cette profession de foi non équivoque sur l'existence du monde des esprits, sur celle du paradis et de l'enfer, si je me demande, en médecin philosophe et en considérant de nouveau la nature psycho-matérielle de notre milieu, comment des êtres purement spirituels, c'est-à-dire des anges, des démons, des âmes de trépassés, peuvent s'y manifester à nos sens, je suis forcé de reconnaître que, hormis le cas formel de miracle, cas dont la rareté est universellement reconnue même par les théologiens, cette manifestation est impossible. Dans notre monde tel qu'il est constitué, toute intelligence

quelle qu'elle soit (Dieu excepté), doit être servie par des organes, afin de pouvoir se manifester d'une manière sensible; sinon elle demeure forcément à l'état virtuel, négatif, impuissant.

Je me refuse donc absolument à admettre, à l'exemple de M. de Mirville, qui aime tant à rappeler à la science ses incertitudes, sa faiblesse et son incrédulité, qu'un esprit pur non incorporé puisse parler, gémir, affecter une forme visible quelle qu'elle soit, donner des taloches et des soufflets, produire de la lumière et de la fumée, et par dessus tout recevoir des coups d'épée. Ces phénomènes, s'ils pouvaient se produire chez les êtres spirituels tels que nous les concevons, impliqueraient forcément leur incarnation ou leur réincarnation préalables, résultant elles-mêmes d'un véritable miracle dont, je le répète, Dieu n'est nullement prodigue, quoi qu'en puissent dire les magnétiseurs, les sorciers et les médiums de notre siècle.

Je vais plus loin! appréciant comme il convient de le faire toujours la majesté, la sagesse infinie, la providence du Maître de la nature, mais surtout son incompatibilité avec l'absurde, je croirais lui faire injure si je pouvais penser un seul instant que, dans le but de prouver aux matérialistes la réelle existence des esprits, il permette aux âmes des morts de hanter notre atmosphère, d'élire domicile dans certaines contrées, dans certains lieux, et de s'incorporer, ainsi que l'admet M. de Mirville, à des fluides impondérables, et cela tout simplement pour faire danser le menuet à des tables, à des chenets, à des pincettes à feu, des objets de vaisselle; pour mettre en branle toutes les sonnettes d'une maison, frapper aux portes, et effrayer enfin, par ces phénomènes à la fois vulgaires, in-

solides et sans signification, des individus inoffensifs, paisibles, qui ne sauraient se rendre compte du but providentiel d'un pareil tintamarre.

Des esprits purs, des âmes de trépassés dépourvues d'organisme, ne peuvent évidemment posséder que leur sens interne; encore n'est-il pas grand'chose et même rien dans notre milieu mixte, où ce sens a un besoin absolu de l'organe cerveau pour pouvoir s'exercer, car ce sens interne n'est autre chose que l'âme elle-même que la force vitale reliait en quelque sorte à son instrument de manifestation, et que la perte de ce dernier réduit ici-bas à l'impuissance. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut sur l'éducation animique et sensorielle de l'infortuné Gaspar Hauser, et on comprendra de reste que, dans l'état actuel de nos connaissances, il est parfaitement raisonnable de professer qu'un esprit pur ne saurait ni habiter notre milieu, ni entrer en relation directe avec nous, si ce n'est en se procurant un organisme vivant auquel il doit au préalable s'incorporer. Abandonnons à l'imagination et à l'ignorance des Orientaux le monopole des génies, des djinas, des vampires, des ogres, des goules, etc., et faisons définitivement justice des fables absurdes au milieu desquelles ils semblent se complaire, et dont les *Mille et une Nuits* charmèrent nos jeunes années; proclamons enfin bien haut, pour l'honneur de notre raison, qu'aucun être ne saurait vivre de la vie propre à ce monde sublunaire, sans être esprit et matière en même temps.

M. de Mirville aimant beaucoup à faire ressortir l'orthodoxie de sa doctrine, et l'étayant sur des citations tirées de la Bible, je vais suivre son exemple, pour la vérité de ma thèse.

Toutes les fois qu'il est question dans la Bible de l'apparition des anges, leur incarnation préalable ne laisse aucun doute dans l'esprit du lecteur; Dieu, lorsqu'il les envoyait en mission dans ce monde psycho-matériel, évitait de renverser les lois naturelles qu'il a lui-même établies : il donnait une forme visible à ses missionnaires, afin que les patriarches en eussent la perception réelle. Ainsi, les anges qui vinrent annoncer à Loth la ruine prochaine de Sodome étaient des êtres momentanément organisés et tellement visibles et palpables, que les misérables habitants de cette ville tentèrent de s'emparer d'eux. Bien plus, ces anges, à leur arrivée, furent accueillis comme de véritables hommes; le patriarche leur lava lui-même les pieds selon l'usage du temps, leur fit servir un bon repas, pendant lequel ils firent preuve d'un excellent appétit; ils allèrent ensuite se reposer comme des *personnes naturelles* dans le lit qu'on leur avait préparé.

Jacob vit parfaitement, sous la forme d'un homme vigoureux et solide, l'ange contre lequel il lutta près du gué de Jabbok, et qui, après l'avoir rendu boiteux en lui touchant la hanche, lui annonça qu'il porterait désormais le nom d'Israël (fort), parce qu'il avait pu lui résister toute une nuit.

Enfin, la Bible nous apprend encore que, pour servir de guide au jeune Tobie pendant son voyage au pays des Mèdes, l'ange Raphaël s'offrit à lui, comme par hasard, sous la forme d'un jeune homme de très-bonne mine; que, chemin faisant, ce jeune homme ne parut pas mener une vie différente de celle de son compagnon humain; mais qu'à son retour à Ninive, et lorsqu'il eut fait connaître sa véritable nature, il eut soin de dire à Tobie : « *Il vous sem-*

blait que je buvais et que je mangeais avec vous pendant le voyage, mais je me nourris d'une nourriture invisible et d'un breuvage inconnu aux hommes.» Après ces paroles, il disparut.

Du reste, je le rappellerai en passant, bien que je n'aie pas à m'occuper ici de théologie, les Israélites furent toujours en désaccord sur la nature des anges, dont il est si souvent question dans leurs livres : certaines sectes leur attribuaient un corps, tandis que d'autres le leur refusaient absolument. Quant aux Pères de l'Église, ils ont été longtemps divisés sur le même sujet, et, bien que les livres considérés aujourd'hui comme canoniques enseignent formellement que la nature angélique ne comporte aucun mélange de matière, quelque subtile qu'on puisse la concevoir, la science ne saurait perdre de vue qu'Origène, Tertullien, Justin, Clément d'Alexandrie, soutinrent l'opinion opposée en attribuant aux anges un corps, ou plutôt une forme de nature éthérée, infiniment subtile et partant invisible.

Ces dissidences, que je ne fais qu'indiquer ici, et sur lesquelles je n'ai pas heureusement à me prononcer, établissent clairement et avant tout combien sont ardues, obscures, les questions qui se rapportent à la nature spirituelle pure, finie, parce qu'elle est nécessairement la plus mystérieuse de toutes les créations de Dieu. La philosophie s'humilie très-humblement devant de pareils problèmes, elle en abandonne volontiers la solution à la théologie; mais ce qu'il ne lui est pas défendu de professer, c'est l'état négatif forcé de l'être spirituel dans notre milieu mixte. Dans ce milieu que la volonté, la providence divines ont établi tel que nous le voyons et pour des fins

qui nous sont inconnues, aucun être spirituel ne saurait se manifester à nos sens (j'ai déjà réservé, je le répète, le cas de miracle), sans le concours et l'intervention de l'élément matériel.

Je n'ignore pas que plusieurs savants, et M. de Mirville lui-même, ont professé dans leurs ouvrages la confusion des êtres spirituels avec les fluides impondérables, mais je n'irai pas me perdre moi-même dans une théorie qui offense le sens commun. Ainsi que je viens de le dire, les spéculations philosophiques sur la nature dite spirituelle ont toujours été un écueil pour le génie humain, parce qu'il existe une foule de choses dont il a le sentiment, sans pouvoir s'en faire une idée quelque peu certaine, et qu'il a, de plus, une tendance toute naturelle à comparer ces choses inconnues à celles dont les sens lui fournissent la notion. Qui ne sait que cette tendance l'a fait tomber trop souvent dans l'anthropomorphisme, et l'a conduit, par suite, à se représenter Dieu sous une forme humaine, ce qui a fait dire à un auteur : *Si Dieu a fait l'homme à son image, il faut avouer que l'homme le lui rend bien!* Or ces aberrations de l'esprit humain, contre lesquelles s'élevèrent avec raison Moïse et les premiers Pères de l'Église, sont moins coupables qu'on ne le pense, et paraissent même très-excusables lorsqu'on réfléchit à notre double nature et surtout à la faiblesse de notre intelligence, à nos connaissances si restreintes, d'après lesquelles néanmoins doit s'exercer notre jugement; on représente souvent le Créateur, le Maître de l'univers sous la figure d'un vieillard à mine rébarbative: quel est pourtant celui d'entre nous qui ignore que si Dieu pouvait participer à la nature humaine, il serait nécessairement toujours jeune et toujours beau!

« Presque tous les philosophes, a dit Pascal, parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement ; ils disent, par exemple, que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. D'autre part, en parlant des esprits, il les considèrent comme en un lieu et leur attribuent le mouvement d'une place à l'autre, qui sont choses qui n'appartienneut qu'aux corps. C'est qu'au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités et imprégnons de notre être double, composé de toutes les choses simples que nous contemplons. »

Barthez nous fournit une preuve de la justesse de ce raisonnement de Pascal ; essentiellementspiritualiste, ce grand médecin n'accorda pas assez d'importance à l'agrégat matériel, au corps de l'homme, et s'il l'avait moins dédaigné comme vile matière, il se serait évité de fâcheuses contradictions : il n'aurait pas avancé, par exemple, dans ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, à propos de la persistance de la vie dans les tronçons coupés du polype : « qu'il est certain que ces membres coupés n'ont pas de communication avec l'âme, une, indivisible, mais qu'il est facile de voir qu'ils conservent une partie du principe de vie qui anime tout le corps de l'animal. »

Barthez admettait donc la divisibilité du principe vital, qui d'aprèslui-même est tout à fait distinct et séparé, d'une part de l'âme, et de l'autre du corps ou de la matière, et dont son digne et illustre élève, le professeur Lordat, a fait plus tard un principe de l'ordre métaphysique. Le psycho-

matérialisme, dont l'orthodoxie philosophique ne me paraît pas susceptible d'être contestée (j'aime à l'admettre du moins), me semble plus près de la vérité lorsqu'il professe au contraire que le principe vital est, ne peut être que psycho-matériel; que le sang est la principale expression sensible de cette mixtion, et que ce fluide joue évidemment le principal rôle dans la persistance de l'irritabilité ou du mouvement dans les tronçons coupés du polype, de l'anguille, du serpent, du requin, dans les têtes décollées des suppliciés, de la tortue de mer, etc. Mais, me dira-t-on encore une fois, car cette objection se reproduit sans cesse: expliquez-nous donc cette fameuse alliance qui vous tient tant au cœur, cette union monstrueuse de l'élément spirituel avec l'élément matériel, que vous reconnaissez vous-même, tout le premier, être si radicalement différents et incompatibles! — Adressez-vous à Dieu, répondrai-je, et demandez-lui, par exemple, pourquoi le dogme de l'incarnation des esprits, qui est son œuvre capitale et son secret le plus sublime, se retrouve dans toutes les religions, même les plus anciennes, dans la mythologie Indienne comme dans celle des Égyptiens et des Grecs, chez les Juifs comme chez les Chrétiens? N'y a-t-il pas dans ce fait quelque chose qui frappe, qui fait réfléchir le philosophe, quelque chose qui nous crie que l'alliance providentielle de l'esprit et de la matière, dans cet univers, existe réellement? Oui sans doute, cette alliance est patente, et la raison humaine, si elle ne s'aveugle pas, est forcée de l'admettre, bien que les lois divines qui la régissent lui aient été à jamais dérobées.

Après ces quelques mots sur le besoin absolu qu'ont les *esprits* d'une forme organique pour pouvoir se montrer

et agir dans notre milieu, et sur le cas qu'il faut faire de la croyance puérile aux revenants, aux fantômes, qui n'apparaissent jamais que lorsqu'on ne peut pas les voir, c'est-à-dire au milieu de la nuit et dans l'obscurité, je reviens à M. de Mirville, aux opinions duquel j'attache beaucoup d'importance, parce que je ne saurais le confondre, je l'ai déjà dit, je crois, avec aucun des auteurs qui ont traité la même matière, et que son livre, qui a joui d'une vogue légitime, a pu, par son mérite, exercer une certaine influence sur les hommes sérieux étrangers à la médecine.

Si je ne peux admettre que Dieu ait livré le monde qu'il a créé et réglementé aux caprices des *dames blanches*, des *feeiries*, des *blue devils*, des *korrigans*, des *polpiquets* et des *loups-garous*, etc., des *magnétiseurs* et des *mediums*, je crois plus difficilement encore qu'il octroie avec facilité aux démons le pouvoir de s'insinuer en nous, de devenir les maîtres de notre organisme, d'opprimer notre libre arbitre et de nous pousser par suite irrésistiblement aux actes les plus criminels et les plus extravagants. Bien que la Bible nous apprenne qu'il crut convenable, jadis, de livrer au malin esprit le patriarche Job, parce qu'il se tenait sûr de lui et voulait le soumettre à une solennelle et suprême épreuve, cette dernière ne put s'exécuter qu'à l'aide d'un miracle, et nous ne saurions supposer, avec M. de Mirville, que ce miracle soit devenu vulgaire de nos jours.

En effet, quelle nécessité y a-t-il de rapporter les *folies animiques* à la possession du démon, et à l'abolition par lui de notre libre arbitre providentiel, lorsque nous comprenons à merveille et nous vérifions chaque jour que cette liberté peut être facilement entravée par le seul effet des passions funestes dont nous portons en nous le germe?

Pourquoi recourir à des explications mystiques, et je dirai offensantes pour Dieu, à des aberrations de la raison humaine, lorsque nous en avons une sous la main qui est à la fois naturelle et expérimentale ?

Si Dieu existe, comme tout nous le prouve, il n'a pas incorporé l'esprit humain sans but, et ce n'est pas sans but encore qu'il lui a donné la liberté de bien faire ou de mal faire, de respecter ou de violer les éternelles lois de la morale : or si notre passage sur la planète appelée terre a pour fin de nous éprouver, en expiation du péché originel, comme l'enseignent presque toutes les religions, est-il raisonnable de supposer que Dieu nous livre si facilement et en quelque sorte pieds et poings liés à l'esprit du mal, dont l'action a pour premier effet de nous rendre absolument irresponsables ? Certes, je suis le premier à reconnaître que les desseins du Créateur sont impénétrables, et qu'il ne nous est guère permis de spéculer sur eux; mais la théorie de M. de Mirville, si elle pouvait être vraie, bouleverserait, on le comprend, ce qu'il y a de plus important au point de vue purement humain dans la théodicée, et je ne crois pas aller trop loin en le faisant remarquer ici.

Oui, je l'ai déjà proclamé dans ce livre à divers endroits et je le proclame encore une fois ici, l'homme est et demeure libre, tant que son moral et son physique sont l'un et l'autre à l'état normal; le premier a pour écueil les passions, le second les vices de la matière ou du principe vital qui l'anime : dans les deux cas, il y a une grave atteinte portée au libre arbitre, mais le dernier seul doit entraîner l'irresponsabilité. Pourquoi ? parce qu'il est indubitable, parce que tout prouve que nous pouvons à notre gré nous

inspirer du bien ou du mal, et devenir par suite librement des bienfaiteurs ou des malfaiteurs sociaux, des athées ou des croyants, des Socrate ou des Papavoine, des tyrans ou des victimes. Je me hâte d'ajouter que, parmi les causes morales qui troublent la raison et peuvent opprimer le libre arbitre, il en est une foule qui atténuent nécessairement notre responsabilité: ces causes sont les chagrins, la douleur prolongée, les affections contrariées, l'exagération de l'idée religieuse ou la théosophie mystique, en un mot toutes celles qui ont une source honnête ou qui bouleversent le cœur de l'homme sensible et aimant, dont la vie n'est trop souvent qu'un véritable martyre moral.

Bien que les intentions dernières de M. de Mirville soient des plus louables et ne puissent être suspectées un seul instant par personne, je me permettrai de dire pourtant que le pouvoir qu'il attribue ici-bas à Satan est tellement grand qu'on pourrait croire, de prime abord, qu'il n'a écrit que pour procéder à son intronisation définitive, et pour le poser en quelque sorte au même niveau que Dieu. Quant aux saints, d'une part, et aux sorciers, de l'autre, il professe leur égale puissance sous le rapport des miracles, en établissant qu'il est souvent très-difficile de connaître si ces derniers procèdent du bien ou du mal. Ainsi, par exemple, Albert-le-Grand était-il un magicien ou un saint? telle est la question qu'on peut s'adresser lorsqu'on lit le récit des merveilles qu'on lui attribue. Pour moi, je me prononce en disant qu'il ne fut ni un magicien ni un saint, mais tout simplement un savant fort en avance sur son siècle. Quant à Jeanne d'Arc, je ne ferai pas même surgir la question, ne voulant pas risquer de dépoétiser cette grande figure historique.

Enfin, je ne saurais, en ma qualité de médecin, laisser passer en silence le jugement que porte M. de Mirville sur le phénomène de l'*hallucination. Il ne considère en effet ce phénomène comme naturel, que lorsqu'il résulte de la répétition d'une sensation venant du dehors et en quelque sorte mécanique; dans tous les autres cas, il affirme qu'il est surnaturel, et que partant les fous se trouvent, pour la plupart, pour ne pas dire tous, sous l'influence d'une cause occulte, surhumaine, intelligente, tantôt extérieure, tantôt interne, mais bien certainement étrangère au moi.* Ce qui signifie, je l'ai déjà fait remarquer, que tous les objets que croient apercevoir ces infortunés dans le milieu ambiant sont réels, ou, en d'autres termes, que les aliénés ne sont au fond que des possédés ou des obsédés.

Je me garderai bien de présenter ici aucune théorie de l'*hallucination:* des spécialistes éminents, qui ont étudié toute leur vie les maladies mentales, n'ont pu traiter cette matière, et s'y sont posé à eux-mêmes une foule de points d'interrogation; je me bornerai à dire que si je ne puis m'expliquer d'une manière satisfaisante le phénomène en lui-même, je comprends d'un autre côté qu'il ne peut découler que de deux causes radicalement différentes l'une de l'autre: d'une maladie cérébrale, soit aiguë, soit chronique; ou de l'exaltation, de la dépravation du sens interne, c'est-à-dire de l'âme. Les causes du premier état sont toutes de milieu: ce sont les météores, les aliments, certaines substances telles que l'alcool, les boissons fermentées, l'opium, les solanées vireuses, le hachisch, etc. Dans le second état, qui est tout à fait psychique, les hallucinations trouvent leur explication, comme celle de l'état moral dont elles résultent, dans l'habitude des passions

violentes, tristes ou perverses, ou dans les remords qu'enfantent les grands crimes. C'est à ce genre d'hallucinés qu'appartenaient Macbeth et sa coupable épouse, qui voyaient sans cesse, l'un le fantôme de Banco, l'autre le sang du bon roi Duncan qu'ils avaient fait périr ; enfin. le trop célèbre *aliéné par démoralisation*, Achmed Pacha, de Saint-Jean-d'Acre, dont la vie, à partir de l'âge de seize ans, ne fut qu'une suite incessante de crimes à la fois atroces et odieux, et par lesquels il mérita le surnom de boucher (*djezzar*) ; qui faisait journellement crever les yeux, couper le nez et les oreilles à de pauvres passants lorsqu'ils avaient le malheur de se fourvoyer devant son kiosque, et par ce seul motif que leur figure lui déplaisait ; qui ouvrait lui-même le sein à celles de ses femmes enceintes dont il soupçonnait la fidélité, pour en arracher le fruit ; et dont les nuits, en dépit du cynisme qu'avait amené l'habitude du mal, étaient troublées par des rêves affreux ; car la conscience humaine ne perd jamais ses droits, même chez les fous et les êtres les plus pervers, comme l'histoire l'a consacré [1].

Quant aux prétendues hallucinations qu'admet le savant M. de Mirville, qui seraient dues à l'intervention directe du démon, et qui d'ailleurs ne mériteraient plus ce nom, puisqu'elles se rapporteraient à la perception de sensations réelles qu'auraient les obsédés et les possédés, je crois devoir en nier absolument la possibilité, sans m'exposer au reproche de scepticisme, et cela en me retranchant der-

[1] J'ai connu à Tunis un vieux praticien italien qui disait avoir eu à soigner la santé de ce monstre : il fallait qu'il eût bien faim pour accepter une position si dangereuse, car sa vie ne tenait réellement qu'à un fil toutes les fois qu'il se trouvait en fonction.

rière les principes philosophiques, je dirai même religieux, que je viens de faire valoir un peu plus haut, sur la nécessité de l'incorporation préalable et indispensable des anges, et partant des démons. Je ferai valoir ici, à l'appui de mon opinion, celle d'Esquirol. Après avoir avancé, dans son *Traité des maladies mentales* (vol. I, page 487), qu'il se ferait fort de démontrer que l'on se servit jadis des aliénés pour rendre les oracles, et que la prétendue possession du démon (hors le cas de miracle) est une vraie monomanie, il ajoute avec la haute raison qui le caractérise :

« Les médecins et quelques hommes supérieurs ont, dans tous les temps, combattu les préjugés qui faisaient méconnaître les vraies causes des maladies nerveuses et de l'aliénation mentale. Le rapport de Marescot, Riolan et Duret, sur la possession de Marthe Brottier, est un modèle de raison et de savoir ; ils réduisent leur opinion à ces termes mémorables : *Nihil a dæmone, multa ficta, a morbo pauca*. Cardan, Corneille Looz, Joseph Duchène, Bekker, Pigray, Bayle, Naudé, Mead, défendirent les sorciers et les possédés ; Malebranche en a fait autant, et tout le monde a lu le beau passage de d'Aguesseau où cet illustre magistrat dit au Parlement que, *pour faire cesser la sorcellerie, il suffit de ne plus parler de sorciers, et de les renvoyer sans éclat aux médecins*. »

Mais, me dira-t-on, l'opinion des gens de l'art nous fait peu de chose, parce que nous savons qu'ils sont naturellement sceptiques, incrédules en matière de religion. Pour réduire cette objection à sa juste valeur, et atténuer beaucoup son caractère de généralité, je pourrais certainement faire valoir les sentiments religieux sincères que pro-

fessent une foule de médecins contemporains, sentiments que je suis heureux de partager moi-même, et dont la publication de ce livre est, je crois, la meilleure preuve; mais je préfère, afin de laisser moins de doute dans l'esprit de mes lecteurs, et de démontrer irréfragablement qu'on peut être très-dévot, très-orthodoxe, et ne pas croire le moins du monde, hors le cas de miracle, aux possessions et aux obsessions, je préfère, dis-je, remonter jusqu'au siècle dernier, et choisir un exemple décisif.

Voici le jugement que portait sur les convulsionnaires de Saint-Médard, en 1733, le doyen de la Faculté de médecine de Paris dont je ferai connaître tout à l'heure le nom et les sentiments. Interpellé par un personnage qui croyait aux miracles du diacre Paris, sur la foi de beaucoup de théologiens de l'époque, il lui répondit très-sèchement : « Monsieur, puisque vous me forcez à parler des convulsions de Saint-Médard, je vous dirai que je suis honteux et affligé, pour les personnes qui en sont partisans, de toutes les fautes qu'ils ont commises en cette occasion. Cette œuvre dégénère en infamie et les déshonore parce qu'on les accusera de les autoriser, et *s'ils eussent commencé par appeler des médecins, ils auraient appris que la source des convulsions était une hystérie* (vapeurs) *de la plus étrange espèce, et qu'on ne pouvait trop cacher les personnes du sexe qui en étaient attaquées, ni prendre trop de soin pour que les hommes n'approchassent pas trop d'elles pendant qu'elles étaient dans cet état.* »

Le même médecin, bien convaincu que les convulsionnaires de Saint-Médard étaient des illuminés ou des *gnostiques* de la pire espèce, publia, la même année, un ouvrage de circonstance contre ce qu'il appelle l'*épidémie*

convulsionnaire, et dans lequel il démontre le *naturalisme* des étranges phénomènes qui préoccupaient alors l'opinion publique en France, et la compétence de la médecine pour les juger et y mettre un terme. Ce travail, qui eut une très-grande vogue, et que je possède, contribua puissamment, dit un auteur du temps, à empêcher la dite épidémie de passer de Paris en province.

Or ce médecin, esprit fort, sceptique, ennemi du merveilleux, et qui ne voulait admettre ni la vulgarité des miracles ni l'intervention des démons dans les affaires d'ici-bas, avait nom Philippe Hecquet; catholique fervent et austère, il avait dû entrer dans les ordres avant de se retourner du côté de l'art de guérir, et avait fait, par ce motif, de profondes études en théologie. Devenu médecin du prince de Condé et d'une foule de personnages éminents, puis doyen de la Faculté de Paris, il se fit une règle de refuser tous les présents qu'on lui offrait et de ne recevoir que la moitié des honoraires qu'il gagnait; pourtant sa bourse était toujours ouverte aux pauvres, qu'il traitait en grand nombre et sans rétribution. Enfin, *après avoir vécu pendant plus de vingt-cinq ans d'aliments maigres, de légumes, de racines, par esprit de pénitence, s'abstenant absolument de vin, il se démit de tous ses emplois, légua son patrimoine à sa famille, entra comme pensionnaire dans un couvent de Paris, où il mourut, laissant le peu qui lui restait au fidèle serviteur qui avait soigné sa vieillesse.* (Voyez, dans la *Biographie médicale,* l'article HECQUET.)

Je crois en avoir assez dit, dans ce chapitre, pour bien établir la thèse que je soutiens depuis longtemps : qu'abstraction faite des vrais miracles, dont Dieu seul a le

pouvoir, il n'y a et ne peut y avoir rien de surnaturel dans notre milieu mixte, et que s'il y existe un monde des esprits, comme le professent les spirites modernes, ce monde ne saurait tomber sous nos sens, d'abord parce qu'il est hors de doute que le Créateur nous le dérobe sciemment; ensuite parce qu'un esprit pur, tel que notre faible intelligence le conçoit, est à notre milieu à peu près comme le son est à une harpe privée de cordes et que le musicien ne peut plus mettre en jeu. Il existe bien dans l'univers un monde invisible dont le télescope et le microscope nous révèlent journellement les merveilles, mais il n'a rien de commun avec celui des esprits, puisque sa nature psycho-matérielle est parfaitement établie; par suite, on ne saurait argüer de son existence pour justifier les *folies*, les *rêveries spiritiques*. Le surnaturel, comme le comprend M. de Mirville, ne peut et ne saurait être; les phénomènes qu'on lui attribue sont tantôt des effets purement physiques, tantôt le produit d'une imagination exaltée ou malade, tantôt enfin le résultat d'adroites jongleries.

Je répéterai donc, en terminant ce chapitre, ce que j'ai dit en le commençant : il faut également éviter les excès du matérialisme et ceux du spiritualisme : le premier, qui imprime toujours le cachet de l'infériorité aux siècles où il domine, et qui est l'apanage forcé du scepticisme et de la science sans horizon philosophique, déchaîne sur l'humanité les maux les plus terribles, en s'efforçant de démontrer, d'ailleurs par le sophisme et le paradoxe, qu'ils sont l'effet de la fatalité; quant au second, qui fut dans tous les temps la source du beau et du bien, et que le cœur de l'homme caresse volontiers parce qu'il lui donne au moins l'espérance, il enfante, par ses aberrations, les maux les plus funestes.

les crimes les moins excusables, et qui déshonorent l'histoire des nations même les plus civilisées. Ainsi, on s'étonnera à bon droit, dans les siècles futurs, que la malheureuse Éléonore Galigaï (la maréchale d'Ancre) ait pu être brûlée comme sorcière, lorsqu'elle déclarait au conseiller Courtin qui l'interrogeait sur le sortilége dont elle se servait pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis : « *qu'elle s'était servie du pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les esprits faibles* ». Ces crimes juridiques et tous ceux du même genre qu'enregistrèrent les annales de l'humanité, ont été dus aux aberrations funestes de l'idée spiritualiste; tant il est vrai qu'on peut toujours faire abus des meilleures choses et convertir ainsi facilement le bien en mal.

Gardons-nous donc avec soin du matérialisme comme du spiritualisme pur ; n'oublions jamais que tout autour de nous est, par la volonté de Dieu, esprit et matière à la fois ; que la religion et la philosophie reconnaissent cette vérité, et que nous ne devons jamais la perdre de vue dans nos études et nos méditations. Je ne dirai plus qu'un seul mot sur le spiritisme.

Dans un siècle comme le nôtre, où la soif des richesses et celle du plaisir est si ardente , où tous les instincts, tous les désirs de l'humanité, sans distinction de catégorie sociale, peuvent être exprimés par ces deux mots : *argent* et *jouissance* , pourquoi les spiritistes, les magnétiseurs, les *mediums,* semblables sous ce rapport aux sorciers du moyen-âge, ne se servent-ils pas des esprits pour faire des fortunes colossales et en jouir largement, à la manière du fameux Dr Faust? Pourquoi ne se font-ils pas révéler les secrets d'État, le cours futur de la bourse et celui des marchandises, de manière à gagner toujours? Je soumets

cette simple question à toutes les personnes qui, appréciant à leur juste valeur le caractère, les goûts de notre époque, ne sont pas encore parfaitement convaincues que nos relations avec le monde des esprits sont impossibles. Il est remarquable, du reste, que les sorciers, les thaumaturges, etc., n'ont jamais été très-favorisés du côté de la fortune; et bien qu'Isaac de la Peyrère ait fait remarquer que, s'ils étaient si communs dans le nord de l'Europe, c'était tout simplement parce qu'après condamnation une partie de ce qu'ils possédaient était attribuée à leurs juges, il est permis d'admettre que ces derniers durent rarement s'enrichir par ce moyen.

CHAPITRE XXI

Un mot sur les cyclones. — Infimité de l'homme en leur présence. — Pusillanimité assez habituelle des esprits forts. — Eugène Sue et son héros *Szaffie*. — Histoire résumée du galvanisme. — Ses déceptions, scs mécomptes en médecine. — La doctrine électro-vitale ne peut nous donner l'explication de la vie.

Loi providentielle dc la mort. — Opinion de Montaigne et de Jean Sobieski à ce sujet. — De cettc loi découlent les plus solides inductions sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et l'avenir de l'homme. — Opinion de Haller; de l'auteur de *Ciel et terre;* du savant Ozaneaux. — Parolcs de Charlotte Corday après la sinistre *toilette*, et réflexions de Klause qui assista à son supplice. — Excentricité d'un philosophe matérialistc qui a professé que la mission de l'homme ici-bas était de fabriquer de l'engrais pour la terre. — Tous les grands génies de l'humanité s'attachèrent à bien mourir.

Marseille, novembre 1867.

Au moment où j'entame ce chapitre, mon esprit se reporte au désastre récent, à la submersion de l'ile de *Tortola,* l'une des Caraïbes, où onze mille individus auraient été balayés, dit-on, comme de la poussière par un ouragan.

Que l'homme se sent infime, impuissant, misérable, lorsqu'il assiste à de telles catastrophes, ou qu'il s'efforce seulement par l'imagination de s'en faire autant que possible l'idée !... Je n'ai jamais eu l'occasion, pendant le cours de mes voyages dans les pays tropicaux, de voir des *cyclones;* mais tous ceux qui m'en ont parlé *de visu* m'ont paru en avoir conservé une terrible impression, en dépit de l'action du temps, et ont insisté beaucoup sur la terreur instinctive profonde, sur le désespoir et les angoisses non-

seulement des animaux domestiques et des masses populaires, mais encore sur la démoralisation évidente des hommes les plus énergiques et les plus éclairés. *Au milieu de ces grandes convulsions, de cet état ataxique de la nature, l'athéisme, le septiscisme deviennent silencieux et comprennent enfin leur inanité* [1].

Mais, bien que je n'aie jamais vu de *cyclone*, je me suis trouvé souvent dans de graves périls de mer, et j'ai toujours constaté que lorsqu'un vaisseau est en quelque sorte à l'agonie, et que la Providence, que d'autres appellent le Hasard, peut seule le sauver, les grands bavards, les sceptiques, les esprits forts, les professeurs d'incrédulité, deviennent muets, sombres, inquiets, lorsqu'ils ne donnent pas le spectacle d'une terreur méprisable. Je pourrais raconter à ce sujet des histoires curieuses et caractéristiques, mais je dois m'en abstenir, afin de ne pas blesser l'amour-propre de ceux qui en furent les héros, et qui sont encore de ce monde. Qu'il me suffise de dire que si un *cyclone* avait éclaté à Liége au moment de la tenue du célèbre congrès, les libres penseurs ne se seraient pas livrés à tant d'excentriques divagations; j'estime aussi que la condam-

1 Pendant ma navigation comme médecin de la marine militaire, c'est-à-dire de 1829 à 1844, j'ai eu la chance d'éviter, par le fait de causes auxquelles j'étais totalement étranger, trois naufrages. A Mahon, en 1830, je fus désigné par l'amiral de la Bretonnière pour le remplacement du chirurgien du *Silène*. Un camarade plus ancien que moi ayant réclamé, il fut embarqué à ma place; mais, le 10 mai suivant, le navire fit côte à Alger, 120 hommes eurent la tête coupée par les Bédouins, et mon pauvre ami Senès fut de ce nombre. D'autre part, j'ai été débarqué, sans le demander, du brig *le Marsouin* et de la corvette *la Marne*, un ou deux mois environ avant leur naufrage; plusieurs de mes anciens compagnons périrent dans le dernier.

nation de l'innocent Louis XVI, pendant la nuit du 16 janvier 1793, n'aurait pas eu lieu certainement, en dépit de la rage de ses ennemis, si, au moment du vote, un ouragan dans le genre de ceux qu'on voit parfois entre les tropiques avait éclaté sur Paris. *On n'a plus de cœur à faire le mal, à professer le scepticisme ou à blasphémer, lorsqu'on se sent sous la main de Dieu.....*

Eugène Sue, que j'ai connu à Toulon alors qu'il servait comme moi dans la marine, et que son père, médecin distingué, avait particulièrement recommandé à mon premier et regrettable maître, feu le Dr Fleury, a tracé à plaisir dans sa *Salamandre*, un caractère dont l'expérience m'a démontré la faussseté et l'invraisemblance, celui de Szaffie ; et je peux dire à coup sûr que le célèbre romancier ne s'y est pas personnifié, car tous ses anciens compagnons dans la marine savent parfaitement que, viveur aimable, joyeux compagnon et quelque peu bretteur, le spectacle des tempêtes et la perspective des aventures de mer étaient si peu de son goût, qu'afin de s'y soustraire à jamais il se hâta, après une première campagne, de changer de carrière. Le prétexte qu'il invoqua fut le mal de mer, mais les privations et les dangers inhérents à la profession étaient sous-entendus.

Horace a dit en parlant de l'homme de mer :

Illi robur et æs triplex, etc.

Il aurait pu nous signaler aussi sa rude franchise, ses tendances à la violence et à la colère, à l'intempérance, etc. ; mais au milieu de tous ces défauts il ne se montre jamais athée, à moins qu'il n'appartienne à la catégorie heureusement peu nombreuse des baratteurs et des forbans. Or

cette qualité, il la doit évidemment à sa lutte continuelle contre les éléments ; cette lutte si inégale et dans laquelle il succombe trop souvent, fait plus pour sa moralisation que tous les sermons possibles. Il m'a été donné trop souvent, au milieu de graves épidémies survenues au milieu de l'océan, d'observer les matelots à leur lit de mort ; j'ai pu entendre leurs dernières paroles, leurs actes de foi, le souvenir suprême qu'ils adressaient à une épouse ou à une mère chéries, et j'affirme qu'ils ne me trouvèrent pas insensibles.

Mais je reviens au désastre, au *cyclone*, de l'île de Tortola que je ne veux pas perdre de vue, et à propos duquel je dirai quelques mots de la doctrine électro-vitale, dont on a fait tant de bruit à diverses époques, et que quelques médecins ou physiologistes présentent encore de nos jours comme la seule qui puisse donner une explication satisfaisante des phénomènes de la vie.

Du reste, je ne dirai rien ici des applications de l'électricité ou de l'électro-magnétisme à la mécanique, à la physique, à la chimie, partant à l'industrie et aux arts; cette mention, si intéressante qu'elle puisse être, n'est pas de mon ressort, et je dois me borner à exprimer, en passant, toute mon admiration pour les divers procédés électriques qui ont été découverts dans ces derniers temps et dont le perfectionnement est loin d'être arrivé à son terme ; ce sont ces découvertes vraiment merveilleuses qui seules, dans l'avenir, pourront militer en faveur du XIXe siècle et atténuer quelque peu la sévérité du jugement que portera sur lui la postérité, surprise, indignée de sa cynique démoralisation. Qu'il me soit permis du reste d'indiquer à mes lecteurs un ouvrage très-utile à consulter, celui de M. du

Marcel, intitulé : *Exposé des applications* de *l'électricité*; ils y trouveront tous les détails qu'ils peuvent souhaiter sur une question que je ne dois envisager, dans ce livre, qu'au point de vue biologique.

En 1789, Louis Galvani, médecin et professeur à l'université de Bologne, préparait des grenouilles pour des recherches sur l'irritabilité musculaire, et après les avoir écorchées et coupées par le milieu du corps, il avait passé au travers de leur colonne vertébrale un fil de cuivre recourbé en crochet ; les suspendant alors par hasard à un balcon en fer, il vit avec étonnement que ces grenouilles, mortes et mutilées, éprouvaient au même moment de vives convulsions. Telle est (personne ne l'ignore) l'origine du *galvanisme*, de cette branche féconde de la physique, dont il serait trop long de rappeler ici les merveilles, et qui a tant progressé à notre époque. Les expériences de Galvani furent répétées par Volta, Humboldt, Ritter, Pfaff, Rossi, Nysten et autres. Bientôt des essais eurent lieu sur des cadavres de suppliciés, qui semblèrent se ranimer par l'application des plaques métalliques; et ceux qui les premiers furent témoins de ces curieuses expériences, qui virent les lèvres des cadavres se mouvoir, leurs dents s'entrechoquer, leurs yeux rouler dans les orbites, en un mot leurs muscles entrer en action; ceux-là, dis-je, crurent tenir enfin le secret de Dieu. Ils le crurent d'autant mieux qu'ils admirent, avec l'illustre Galvani, que ces effets miraculeux étaient le résultat, non pas de l'électricité cosmique, mais bien d'un fluide particulier propre aux animaux, qu'ils appelèrent *fluide galvanique*.

A partir de ce moment, la force vitale se trouva détrônée, et on fit honneur au nouveau fluide, au nouvel agent,

de tous les phénomènes qu'on lui avait attribués ; l'encéphale et la moelle épinière ne furent plus que l'appareil producteur du fluide galvanique qui, après avoir présidé aux actes intellectuels et moraux, était conduit par les nerfs dans toutes les parties du corps humain, et y portait le mouvement et le sentiment. Mais ces illusions ne tardèrent pas à s'évanouir, et l'expérience détruisit bientôt le prestige. Volta, Pfaff, et d'autres physiciens, démontrèrent que le prétendu fluide galvanique ne différait pas de celui dont Benjamin Franklin avait le premier découvert l'existence et les effets, qu'il avait la même source que lui, et que, partant, les phénomènes qui se produisaient sous l'influence du galvanisme n'avaient rien en eux-mêmes qui pût les faire confondre avec ceux qui émanent de la vie ; enfin que, tout au plus, devait-on admettre que l'action du fluide électrique traversant l'organisme pouvait être modifiée ou accrue par les forces propres à ce dernier, ou par certaines dispositions matérielles, comme on le voit, par exemple, chez les torpilles, le gymnote électrique ou anguille de Surinam, le silure et le trichiure électriques, qui se distinguent des autres poissons par une peau nue, sans écailles et gluante ; par des organes particuliers d'une structure variée, très-riches en nerfs, dans l'immense majorité des cas en rapport avec les téguments communs, et qu'on appelle électriques ou électro-moteurs, à cause de leur ressemblance avec une pile de Volta.

Dès les premiers moments de la découverte du galvanisme, on avait fondé aussi de grandes espérances sur son action thérapeutique. Rien ne devait lui résister: la folie, la paralysie, le cancer, la goutte, etc., en un mot toutes les

maladies incurables. Ici encore on eut à éprouver de nombreuses déceptions, et aujourd'hui, même en dépit du perfectionnement des appareils d'application de l'électricité, le cadre des maladies auxquelles on peut l'opposer avec avantage est des plus restreints, et l'électrothérapie enregistre encore plus d'insuccès que de cures réelles. Voici ce que nous dit à ce sujet Becquerel de l'Institut, et ce que l'on peut encore considérer actuellement comme l'expression de la vérité : « L'emploi de l'électricité comme remède n'a pas répondu aux espérances des premiers expérimentateurs. En général, on peut l'appliquer avec avantage dans des cas de paralysie incomplète, et lorsqu'il s'agit de surexciter le système nerveux ; *mais lorsque la paralysie est complète, et que la vie est éteinte dans les nerfs,* les courants électriques sont impuissants. »

Ce n'est donc pas l'électricité qui constitue la vie, bien qu'on puisse démontrer que cet agent n'est pas sans influence sur l'organisme, de même que la chaleur, la lumière, le magnétisme.

«L'histoire de la contraction musculaire et celle de l'innervation, dit P. Bérard (*Traité de physiologie*), prouvent combien la doctrine électro-vitale est erronée et pèche dans les détails; qu'il me suffise de dire pour le moment qu'eût-on surpris dans quelques mouvements organiques des indices d'électricité, mon esprit chercherait vainement à en appliquer les formules à la sensibilité, à la contraction musculaire, aux phénomènes intellectuels et moraux. Au reste, *quand on aurait substitué les mots de force électrique à ce que d'autres ont appelé la force vitale, toutes les questions de détail dont la solution fait l'objet de la physiologie n'en seraient pas plus éclaircies pour cela.*»

Ailleurs il dit: «Nos devanciers n'ont point prononcé l'identité des fluides galvaniques et électriques, avant d'avoir obtenu la démonstration expérimentale de cette identité; ne soyons pas plus audacieux qu'ils ne l'ont été, imitons plutôt leur circonspection. A quels faits-principes arrivons-nous pour les êtres vivants : A des faits de sensibilité, de contractilité, de formation organique ; ces faits ressemblent-ils à ceux d'attraction, de calorique; d'électricité, d'affinité chimique, tels que nous les connaissons? Non: or comme nous ne jugeons des forces que par les effets, nous sommes autorisés à dire, jusqu'à plus ample informé, que les forces ne sont pas les mêmes dans les deux règnes.»

Enfin, ce qui achève de démontrer que le galvanisme n'a rien de vital en lui-même, c'est que le succès de ses applications à la nature inerte, c'est-à-dire à l'industrie, a été aussi rapide, aussi prodigieux que son impuissance en biologie a été grande. On ne sait pas où pourront s'arrêter ces applications, tandis qu'en dépit de l'opinion d'un grand homme, celle de Napoléon 1er, la physiologie et la médecine ne sauraient rien en attendre, au moins pour le moment.

Non ! le corps humain n'est ni un laboratoire de chimie, ni une pile voltaïque, ni une machine hydraulique, ni un automate à la Vaucanson; et si les lois physiques en général y trouvent certaines applications, ceux qui les constatent ne doivent jamais oublier un seul instant, je crois l'avoir bien souvent redit dans ce livre, que les lois dont il s'agit y sont toujours automatiquement dominées par celles de la vie, qui ne cessent pas de réagir contre elles dans un but de conservation, puisque la mort, dont je vais dire quelques mots, est le résulat fatal et direct de la cessation de cet antagonisme.

Lorsque, après avoir admiré les phénomènes sublimes de la vie, notre esprit confondu veut achever de se démontrer l'absurdité de l'athéisme, il n'a qu'à méditer le grand mystère providentiel de la mort dans ses connexions avec les dogmes de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la liberté humaine.

La mort est une amie qui rend la liberté, a dit un poète; et naguère, en marchant au supplice, Maximilien de Hapsbourg exprimait cette croyance si consolante à ses compagnons d'infortune, découragés et abbattus. Allons à la liberté (*vamos à la libertad*)! leur disait-il. Cette conviction devrait être celle de toute personne honnête ayant bien vécu et dont la conscience est pure.

Malheureusement l'homme semble s'être évertué à se faire de la mort le plus terrible des épouvantails, par le seul fait des idées d'anéantissement, de dissolution, de décomposition putride qu'elle fait naître sous le rapport physique, des cérémonies, des pompes pleines de tristesse dont il l'a entourée.

«*Je crois en vérité,* dit Montaigne, *que ce sont les ruines et appareils effroyables dont nous entourons la mort qui nous font plus peur qu'elle; les enfants ont peur de leurs amis quand ils les voient masqués:... ainsi faisons-nous pour la mort; il faut ôter ce masque aux choses aussi bien qu'aux personnes.* »

Certes! la mort ne peut être pour nous qu'un objet de réflexions sérieuses et graves, par le seul fait des cruelles séparations qu'elle entraîne et de l'incertitude de la destinée qui nous attend hors de ce monde; mais c'est peut-être à cause de cela qu'on aurait dû en entourer le spectacle d'allégories douces, mélancoliques, parlant au cœur

des familles et des masses, en tendant à leur inspirer, avec la résignation à la volonté suprême, l'espérance d'un meilleur avenir.

Loin de moi la pensée de faire la critique des cérémonies religieuses adoptées par les divers cultes à l'endroit de la mort; j'ai déjà dit plusieurs fois dans ce livre que je voulais m'y tenir strictement sur le terrain de la vraie philosophie, qui, bien que touchant au domaine de la théologie, en est néanmoins très-distincte; je ne considère ici la mort qu'au seul point de vue du désespoir, de l'effroi qu'elle répand dans tous les rangs de la société, et de la tristesse des emblèmes qui la rappellent parmi nous.

Le fatalisme des Orientaux et leur gravité naturelle leur donnent en cette matière une quiétude, une résignation remarquables. *Leurs champs des morts* (cimetières) sont de magnifiques jardins et les seules promenades publiques qui existent chez eux; ils aiment à s'y rendre le plus souvent possible, et s'y livrent à de douces méditations sous l'épais feuillage des cyprès et des sycomores séculaires, au milieu du murmure des fontaines et du gazouillement des oiseaux, qui, établissant en toute sûreté leurs nids dans ces lieux solitaires, ramènent, en dépit du voisinage des tombeaux, aux idées de vie et d'amour [1].

[1] On a beaucoup reproché aux Orientaux d'avoir établi des cafés dans les *champs des morts*; mais le reproche a bien peu de portée, lorsqu'on a vu de près ces cafés. Ils sont en effet aussi calmes, aussi paisibles, que les nôtres sont animés ou bruyants. Le musulman qui entre dans un de ces établissements s'accroupit sur le divan, se fait servir le café, la longue pipe, et savoure l'un et l'autre en silence, sans éprouver le besoin de communiquer avec ses voisins. Seul avec lui-même, il peut au contraire se livrer sans dérangement aux plus graves réflexions, et méditer tout à son aise sur la mort, sur les pertes qu'il a éprouvées, etc.

O vous tous qui tremblez à la seule pensée de la dissolution fatale de votre être, considérez-la plutôt comme le plus grand de tous les bienfaits de Dieu, comme le dénouement de votre propre énigme!..... Interrogez votre conscience, et si elle ne vous reproche que de simples faiblesses inséparables de notre nature, mais aucun méfait, aucun crime, cessez de craindre la mort, résignez-vous à elle et regardez-la comme la porte de la vie!......

« La mort est redoutable mais riche d'espérances, disait un jour à son médecin Jean Sobieski, elle ne peut jamais être trop chèrement payée par les travaux et les misères de notre existence d'un jour. » Aux yeux du héros de Vienne, dont les chagrins égalèrent la gloire, la loi providentielle de la mort était donc la plus solide induction en faveur de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et de notre épreuve terrestre par le libre arbitre. Les matérialistes eux-mêmes, je me hâte de le dire afin de ne pas l'oublier, donnent une importante sanction à cette doctrine séculaire, lorsqu'ils recourent au suicide, qui est de beaucoup plus fréquent chez eux que chez les personnes ayant des convictions religieuses. Que prouve en effet le suicide, sinon la puissance de l'âme sur le corps, et la liberté absolue dont elle jouit et qui la fait devenir l'agent destructeur d'un organisme dans lequel domine par-dessus tout l'instinct de la conservation. D'un autre côté, il est parfaitement démontré qu'une foule de suicidés sceptiques, après avoir perdu des êtres chéris, se sont donné la mort avec le vague espoir de les retrouver hors de ce monde, espoir qu'ils ont exprimé assez nettement dans leurs écrits suprêmes. Ces écrits contiennent en effet presque toujours des phrases comme celle-ci : *J'ai voulu suivre ma femme*

bien-aimée..., je veux être réuni à mon enfant chéri, etc. Qui pourrait croire, je le demande, que les auteurs de ces lettres funèbres se sont donné la mort tout simplement avec l'espérance d'une réunion, soit dans la terre, soit dans le néant !

L'illustre Haller, que j'ai déjà cité tant de fois, avait donc raison lorsqu'il disait que : « *L'homme porte au fond de sa nature, et en dépit de lui-même, un désir d'immortalité et une idée de bonheur que la Sagesse infinie qui l'y a mis ne saurait rendre illusoire : il faut de nécessité qu'il soit immortel ou malheureux.* » Oui, cette soif de gloire, de célébrité, d'illustration, qui nous possède tous plus ou moins, est tellement innée, que le scepticisme, l'athéisme eux-mêmes ne peuvent l'éteindre ; de là, les monuments, les tombeaux que leurs fauteurs s'élèvent à grands frais, les œuvres toxicophores qu'ils confient à l'imprimerie, les crimes comme ceux d'Érostrate, de Marat, du marquis de Sade, etc., etc.

« Si je me trompe en croyant mon âme immortelle, disait Caton l'ancien, c'est de mon plein gré ; tant que je vivrai, je ne veux pas qu'on m'arrache une erreur qui me console. Si un mort ne sent plus rien, comme le soutiennent de petits philosophes, je n'ai pas peur qu'ils viennent après ma mort insulter à ma crédulité. » (Cic.; *De Senect.*)

« Si l'immortalité n'est qu'une erreur, a dit Young, que cette erreur m'est chère ! que ce mensonge consolant serait encore préférable à la triste vérité ! l'espérance qu'il nous laisse nous sert du moins à jouir de ce monde, car la vie future est l'âme de la vie présente ! »

Plus loin, interpellant Dieu, il ajoute, avec la sombre tristesse qui le caractérise :

« Donne-moi l'éternité, ou reprends-moi la pensée : elle

ne m'était pas nécessaire pour végéter ici-bas et être ensuite anéanti ; au lieu de la paix du néant, pour me tourmenter de l'existence, que ne me laissais-tu avec les êtres possibles qui n'en sortiront jamais !...»

Sous un autre point de vue, la loi de la mort a aussi une portée qui achève d'en faire ressortir la sagesse : une vie qui ne devrait jamais finir ne serait-elle pas un terrible ennui ? La mythologie nous apprend que le centaure Chiron, immortel par sa nature, sollicita instamment de mourir pour être délivré de ses maux, et que plusieurs dieux et déesses gémirent sur leur immortalité par divers motifs. Napoléon, au moment de sa chute, et sur le point d'abdiquer, avala un poison qui resta sans effet, et dont sa robuste constitution triompha : celui qui avait été un instant le maître du monde ne voulait pas déchoir, et préférait mourir. Pour que l'athanasie en ce monde rendît l'homme heureux, il faudrait qu'il fût exempt de passions et presque d'affections, qu'il existât en quelque sorte à la manière des plantes, genre d'existence qu'il ne goûterait pas beaucoup, j'ose l'affirmer.

Voici le jugement qu'a porté sur la mort l'auteur de *Ciel et terre*, Jean Reynaud, dans une lettre qu'il écrivait à sa femme, qui venait de perdre un frère chéri :

« Chère ange, ma sœur, lui dit-il, que n'ai-je le moyen de faire passer en toi le sentiment si vif de la brièveté de la vie qui m'anime ! Si la vie se continue indéfiniment dans l'immensité de la demeure céleste, qu'est-ce donc que cette période que nous accomplissons ici ? *une journée entre deux soupirs, celui de l'arrivée et celui du départ. Nous nous éveillons un matin sur cette terre, et nous la quittons plus ou moins vite, selon que Dieu nous fait signe;*

mais le soir nous sommes tous partis, et quand la lumière reparaît, nous nous revoyons de nouveau tous ensemble. Crois-tu donc que, dans l'intention de Dieu, la mort soit un mal aussi absolu qu'il nous le semble ? Nos mœurs ne sont-elles pas constituées pour une bonne part dans l'idée que nous nous en faisons? *Prends un matérialiste qui aime,* s'il est vrai qu'un matérialiste puisse réellement aimer : *au moins, faisons qu'il aime avec toute la puissance de l'instinct. Quelle torture épouvantable pour lui que la mort de l'être qu'il aimait ! Non, tous les chagrins mis ensemble ne sauraient t'en donner une idée ! Cet objet aimé n'est pas seulement séparé de lui, il est anéanti, il ne lui reviendra jamais ; ces douces vertus qui le charmaient sont dissoutes, il n'en jouira plus. Oui, il faut une résignation d'enfer pour supporter un tel coup.* Mais nous, qui savons que les êtres que la Providence rappelle d'avec nous vivent toujours, qu'elle nous les conserve dans son ineffable bonté pour nous les rendre demain plus parfaits, est-ce d'une résignation si féroce que nous avons besoin dans la mort ? Non, chère âme ! Si nous avons confiance en Dieu, nous ne devons appeler à notre aide que la sainte patience ; nous ne devons pas souffrir qu'il y ait désharmonie entre les sentiments auxquels nous nous abandonnons et les idées salutaires dans lesquelles il a plu à Dieu que nous fussions nourris. »

De pareils sentiments, si noblement exprimés, font le plus grand éloge du cœur de Jean Reynaud ; ils viennent à l'appui de la thèse philosophique que je soutiens sur la loi universelle de destruction à laquelle l'homme est lui-même soumis, et sur ses connexions avec les dogmes les plus importants de la religion naturelle.

Après avoir interprété le but de la loi de la mort comme je le fais ici, et s'être posé cette question : S'il n'y a pas d'autre vie, qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce que l'homme ? le savant Ozaneaux récapitule (*Nouveau système d'études philosophiques*) toutes les preuves, toutes les inductions qui établissent que la mort est le nœud du grand drame de la vie humaine, et termine par cette conclusion remarquable : « L'existence de Dieu n'a pas besoin de nos preuves, ni l'immortalité de l'âme de nos déclamations ; pour croire en Dieu, ilsuffit, comme le dit Cicéron, de lever les yeux ; et quant à nous, malgré l'exactitude de nos raisonnements, nous sommes convaincu que le dernier sourire, la bénédiction d'un père mourant, en apprennent plus sur la vie future que tous les syllogismes de la philosophie. »

Il faut donc reconnaître que tout dans la nature a été fait pour le mieux ; que la mort, terme nécesaire de notre évolution, est réellement *riche d'espérances*, selon l'expression de Jean Sobieski ; qu'elle est pour le philosophe, pour le médecin, la source des plus précieuses inductions contre la doctrine absurde du hasard et du néant, qui sont une seule et même chose, et en faveur de l'immortalité, fondement de l'éternelle morale. Une dernière preuve de cette vérité se trouve dans ce fait bien remarquable que jamais la pensée, l'espoir de l'immortalité, ne paraissent plus chers à l'homme que lorsqu'il touche à ses derniers instants. Un savant professeur de médecine qui, bien que sur le point de mourir, avait conservé toute son intelligence, et assistait par suite à la dépravation progressive de ses fonctions organiques, disait à ses collègues qui étaient venus le visiter : « Je sens maintenant plus que ja-

mais que je suis double. » D'autres mourants, et le nombre de ceux-ci est, toutes choses égales, très-considérable, expriment à leurs parents, à leurs amis, presqu'en fermant les yeux, l'espoir de les retrouver un jour. « Lorsque les lugubres apprêts de la toilette furent terminés, dit un historien de Charlotte Corday, et qu'elle eut revêtu elle-même la chemise rouge, la vierge normande leva les yeux au ciel et dit : « *Voilà la toilette de la mort faite par des mains un peu rudes ; mais avec elle ne vais-je pas à l'immortalité ?* » Un auteur allemand (F. Klause), qui vit exécuter cette Jeanne d'Arc de la Révolution, a dit à propos des outrages que sa pudeur reçut sur l'échafaud : « *Elle resta impassible ; l'immortalité rayonnait dans ses yeux.* »

Tels sont les nobles sentiments, les douces espérances, les divines aspirations que l'approche de la mort suggère aux hommes de bonne volonté qui vécurent surtout par l'intelligence et par le cœur ; on ne saurait jamais en puiser de semblables, on le comprend de reste, dans cette doctrine qu'on décore du titre fallacieux de *positive*, qui est sans contredit la source de toutes les erreurs, de toutes les divagations biologiques du siècle, et qui, entachée d'un matérialisme aussi illogique que repoussant, enseigne que la destinée de l'homme sur la terre est de fabriquer *(risum teneatis)* l'*ingrédient matériel* nécessaire à la fécondité du sol, à celle de l'atmosphère, et de préparer ainsi la subsistance des générations futures : « *C'est dans ce but*, dit un philosophe de cette trempe, *que l'homme existe, ainsi que les animaux et les végétaux, chacun fournissant sa quote-part dans l'œuvre commune, par le moyen d'émanations ; mais chaque espèce, race ou individu, ayant des émanations différentes, il en résulte que la nature, en*

les utilisant, combine des reproductions à un nombre infini, avec des physionomies et des formes sans cesse variées. Qui pourrait, en effet, donner une idée des combinaisons des atomes de qualités si différentes qui servent à produire tant de variétés sur la peau du tigre, le brillant plumage de l'oiseau de paradis, de la queue du paon, etc.? Tous ces effets ont leur raison d'être, et tout s'explique par les ingrédients que la nature emploie, et que l'homme, avec le règne animal et végétal, lui fournit proportionnellement à chaque instant. »

Certes, je ne l'ignore pas, la loi de la mort, dans sa portée complexe, a entre autres fins celle de la composition du terreau et de l'entretien de certains éléments atmosphériques nécessaires au maintien, à la conservation de la vie générale ; mais affirmer que nous n'avons été créés que dans le but de fournir un engrais et des émanations; rapporter uniquement à ces dernières et à la combinaison des atomes les chefs-d'œuvre les plus admirables de la nature dans le règne organique, n'est-ce pas soutenir le plus faux des systèmes, n'est-ce pas remplacer par la plus dégoûtante des hypothèses les saines idées que nous suggèrent la logique, la morale et la science, sur la double nature de l'homme et sur la providence de Dieu?

Il y aurait, sans doute, encore bien des enseignements philosophiques à tirer de la loi providentielle de la mort, si étroitement connexe avec celles de la vie ; mais le peu que je viens d'en dire me paraît plus que suffisant pour en faire entrevoir la portée, le but, et pour établir, par de solides et consolantes inductions, que le néant n'existe pas plus que le hasard, et que le tombeau, cet épouvantail de l'humanité, n'est qu'une sorte de vestibule placé entre le passé et l'avenir ; toutefois je ne terminerai pas ce chapitre

sans rappeler ce que je regarde comme une grande vérité: c'est que le stoïcisme devant la mort peut être considéré comme le *criterium* de la perfection humaine. Aussi tous les grands génies s'appliquèrent-ils à bien mourir, et professèrent-ils dans les écrits qu'ils nous ont légués, que ce n'est qu'après avoir vu mourir un homme qu'on peut juger sainement de sa valeur morale. Épaminondas, à qui l'on demandait un jour lequel, d'Iphicrate, de Chabrias, ou de lui-même méritait le plus d'estime, répondit qu'on ne pouvait les juger avec lui qu'après les avoir vus mourir. J'ajouterai que j'ai pu me convaincre bien souvent, dans le cours de ma carrière médicale, *que l'on meurt toujours comme on a vécu*. Entre l'agonie de la vertu et celle du crime, il y a nécessairement un abîme, et ce n'est pas sans raison qu'un de mes anciens professeurs a soutenu dans un livre plein d'intérêt[1] que, sans posséder le moindre renseignement sur la psychologie d'un individu, on peut s'en faire une idée assez exacte par l'appréciation de ses dernières paroles, de ses derniers désirs, de ses dernières volontés; et qu'on peut dire à la rigueur : *in morte veritas*, avec autant de justesse qu'on dit *in vino veritas*[2].

[1] Hubert Lauvergne; *De l'agonie et de la mort dans les diverses classes de la société*, 2 vol. in-8°.

[2] A peine est-il nécessaire de rappeler aussi que les lois générales de la mortalité, dont la sagesse est si grande, sont une des meilleures preuves de l'existence de Dieu et de sa providence. Le défaut d'espace m'empêchant de rapporter ici des lois d'ailleurs si connues, il me suffira de renvoyer mes lecteurs à l'article *Mortalité* des diverses encyclopédies modernes

CHAPITRE XXII

AVANT-PROPOS

Depuis que ce chapitre a été écrit, l'éminent professeur, le médecin philosophe à qui je l'adressais, a disparu d'ici-bas: une mort prématurée autant qu'inattendue l'a enlevé à la science, à sa famille, à ses élèves, et à ses nombreux amis.

Je tenais, il m'est permis de le dire, un rang distingué parmi ces derniers, et sa perte m'a été bien sensible : en relation intime et incessante depuis vingt-cinq ans, rien n'avait pu nous désunir, et cette liaison, si profitable pour moi à tous les points de vue, avait achevé de me démontrer combien sont mystérieuses les sympathies qui s'établissent sur la terre entre les âmes, combien elles se jouent en quelque sorte des différences d'âge, de caractère, de goûts, de position sociale, etc., etc. Partout et en tout la nature semble en effet se complaire au milieu des contrastes, et, de même qu'elle a su combiner miraculeusement en nous deux éléments antagonistes, *la matière* et *l'esprit*, de même on dirait qu'elle s'attache à mettre en relief la simplicité, l'unité, le libre arbitre absolu du principe animique, par ces ineffables et merveilleuses sym-

pathies qui échappent manifestement à l'influence de l'individualité passionnelle dont l'organisme est la source.

Peut-être sont-elles le fruit, le souvenir instinctif et confus d'existences antérieures ; car, d'où venons-nous, qui sommes-nous, où allons-nous? Telle est la question complexe que notre imagination s'adresse souvent, et dont la philosophie ne lui laisse pas même entrevoir la solution. Mais puisque nous ne faisons que passer en ce monde, pourquoi n'en aurions-nous pas traversé d'autres avec la même rapidité et le même mystère, allant toujours vers Dieu, qui est évidemment notre but ?

Abstraction faite de sa haute intelligence, de sa vaste érudition et de ses remarquables aptitudes médico-philosophiques, qui le plaçaient si loin de moi, ce que j'admirais le plus en ce cher ami, c'étaient sa bienveillance, sa douceur, son indulgence et sa modestie sans égales. De son côté, faisant la part *de la force de mon sang* (cette expression lui était familière à mon endroit), il s'accommodait en somme très-bien de mon esprit d'indépendance, de ma franchise toute maritime, de mon caractère essentiellement militant et décidé. S'il lui arriva quelquefois dans l'intimité d'en comprimer l'essor, afin de m'être utile, il les défendit invariablement en public dans diverses occasions, sans se préoccuper le moins du monde des hostilités qu'il pouvait se créer personnellement en agissant ainsi ; de tels hommes sont rares !

Je n'ajouterai pas qu'il était vitaliste-animiste et que sa croyance en Dieu était des plus profondes, car ses écrits témoignent de sa foi, de ses espérances, et il a achevé par sa mort stoïque de les mettre en lumière. Je ferai seulement remarquer, en passant, que la doctrine du Dr Vogt,

sur notre consanguinité avec les singes, lui était particulièrement antipathique ; psychologue éminent et profond, comment aurait-il pu la trouver à son gré?

Des voix plus éloquentes, plus autorisées que la mienne ont raconté naguère les vertus d'Anselme JAUMES, sa vie si pure, si exemplaire, si bien remplie; les épreuves qui l'ont traversée, les nombreux et importants travaux qu'il lègue à la science, et qui lui assurent une place distinguée parmi les grandes personnalités de cette vieille et noble École de Montpellier qui fut notre mère commune ; qu'il suffise donc à ma douleur si sincère d'inscrire tout simplement son nom sur cette page de mon livre, en mémoire de la sainte et fidèle amitié qui nous unissait, et d'offrir à son digne fils, héritier de ses mérites, de ses sentiments, l'expression profonde de mon dévouement et de mes regrets!....

AU PROFESSEUR JAUMES

DE MONTPELLIER

SUR LES MEILLEURS MOYENS DE SAUVETAGE SOCIAL

Saint-Mandrier, près Toulon, avril 1868.

Mon cher Jaumes.

J'ai adressé au lecteur bénévole l'introduction, moitié sérieuse et moitié plaisante, de ce livre, où j'ai examiné la question physiologique des singes ; permettez-moi de vous offrir le chapitre dans lequel je traite des principales mesures qu'il est urgent d'employer le plus promptement possible pour arrêter la dégénérescence des masses, la décadence nationale qui en est inséparable et dont les symptômes caractéristiques sont, comme ils le furent d'ailleurs dans tous les temps : l'athéisme, le luxe, l'amour des richesses, la soif des jouissances physiques, le charlatanisme, le mépris des travaux intellectuels, la tendance à la superstition, enfin la diminution du chiffre des mariages, partant, du nombre des naissances, etc. Notre conversation va faire ressortir une fois de plus, vous allez le voir, les connexions de l'hygiène publique avec l'économie sociale.

Je vous écris d'un lieu que vous avez visité, je crois, avec ma famille et en mon absence, pendant l'automne

1844; je veux parler de la ferme que je possède à Saint-Mandrier, près Toulon, et dont mes aïeux maternels, marins pour la plupart, et partant fidèles amants de la mer, firent l'acquisition en 1642. Un de mes grands-oncles, pilote hauturier de l'amiral comte d'Estaing, en fit *son dernier mouillage ici-bas* et *y fila son cable par le bout*[1], à un âge extrêmement avancé. A son exemple, ma mère, que vous avez connue, y a rendu l'âme en septembre 1865, à l'âge de 82 ans, au moment même où le choléra décimait cruellement la Seyne et Toulon.

Tout, dans cette silencieuse solitude, dans cette vieille bastide provençale, aujourd'hui complètement abandonnée aux paysans, parle à mon cœur; tout m'y rappelle ma première enfance, dont les moindres détails sont présents à ma mémoire; ma jeunesse, qui s'écoula en grande partie sur la mer, au milieu d'une race rude mais essentiellement brave et honnête; enfin tous les parents que j'ai aimés, et qui depuis longtemps ont payé leur tribut à la nature.

Mais ces impressions ne sont pas les seules que j'éprouve lorsque, m'échappant à la dérobée de Marseille, où me retiennent mes devoirs professionnels, je viens passer quelques heures à Saint-Mandrier. Comme je ne me suis jamais blasé sur le splendide panorama qui se déploie sous les yeux des amateurs du haut de la montagne des Signaux, de l'endroit même où fut enseveli, il y a une soixantaine d'années, le vice amiral Latouche-Tréville[2], je manque rarement

[1] En argot maritime, *filer son câble par le bout* veut dire mourir; car un vaisseau dont le salut, dans certains cas, dépend entièrement de son ancre et de son câble, est perdu s'il file ce dernier par le bout.

[2] L'amiral Latouche, qui commandait en 1804 l'escadre de la Méditerranée, était considéré comme l'homme de mer le plus capable de l'époque.

de faire l'ascension; puis, m'adossant contre l'une des faces de la pyramide sépulcrale, je me repais avec bonheur d'un spectacle dont je devrais être saturé, qui est néanmoins toujours nouveau pour moi, et que je crois superflu de vous décrire, puisque vous le connaissez. Dans cette position, et sous l'influence du charme, il est rare que mon cœur ne proteste pas contre l'athéisme, contre la doctrine du hasard et toutes ses folies.

N'allez pas croire, mon cher ami, qu'en entrant dans ces détails, en apparence étrangers à la question dont je viens vous entretenir, j'aie pour but de faire de la sensiblerie. Loin de là ! je veux seulement arriver à une déduction dont votre esprit si éminemment philosophique reconnaîtra toute la vérité : c'est que, chez l'homme que ses passions n'ont pu subjuguer ou matérialiser, la prépondérance du moral sur le physique, en dépit de la mixtion psycho-matérielle, est manifeste et positive; qu'il y a chez lui deux religions naturelles, celle de Dieu, celle de la famille, et qu'il en subit d'autant plus sûrement l'empire, qu'il vit plus près des grands spectacles de la nature. Combien d'incrédules, de sceptiques, d'athées, n'ont-ils pas été ramenés par ce dernier mobile ! Je lisais naguère

Il provenait de la célèbre marine de Louis XVI, et on affirme que, sans sa mort prématurée, nous aurions certainement évité le désastre de Trafalgar. Il a été inhumé sur le plateau même où il se faisait hisser (c'est le mot qui convient) tous les jours par ses gabiers, à cause de l'obésité fort incommode dont il était affecté. Il allait y surveiller les mouvements de la flotte anglaise qui bloquait Toulon. Jamais officier général de la marine n'eut une sépulture plus noble, plus digne, plus poétique : il repose, en effet, sous une large et solide pyramide quadrangulaire, à l'érection de laquelle voulurent contribuer les officiers et les équipages de cette belle escadre qui devait bientôt trouver elle-même son tombeau à Trafalgar.

l'ouvrage posthume[1] d'un ancien magistrat que vous avez connu sans doute, puisqu'il était conseiller à la Cour d'appel de Montpellier, de M. Dubez. Il fait honneur de son retour subit à Dieu à une promenade solitaire qu'il fit un jour dans la campagne, et pendant laquelle le souvenir de son enfance, celui d'une mère qu'il avait tendrement aimée, suscitèrent en lui l'émotion la plus douce, la plus profonde, et le portèrent à se demander *s'il était bien possible qu'il fût à jamais séparé de cet être chéri.* « Mon agitation fut extrême, dit-il, mes larmes coulèrent en abondance; mais dès ce moment, je pris la résolution de chercher enfin la vérité. »

Qui apprécie mieux que vous, mon cher Jaumes, toute la puissance qu'exercent sur l'homme les nobles sentiments de la famille, sentiments qui suffisent pour mettre entre lui et les animaux un abîme profond? Qui osera soutenir en effet que telle n'est pas la source de notre moralité, l'élément essentiel, la base de notre psychologie, le terrain commun où se complaisent invariablement et également les individus de toutes les catégories sociales? Jeté sur la terre pour aimer, pour souffrir, et pour espérer toujours, l'homme a aussi impérieusement besoin de l'esprit de famille pour accomplir ici-bas son évolution selon les vues providentielles, que chaque soldat de l'esprit de corps pour contribuer à la victoire dans la mesure de ses forces et de ses moyens. Aussi *Dieu* n'a-t-il manqué de lui donner ce mobile, après l'avoir créé libre et conscient; la famille est pour lui comme une digue salutaire contre ses passions, la source de ses plus pures, de ses plus solides

[1] *L'athée redevenu croyant*, 1 vol. in-8° de 500 pag.

jouissances, celle de ses plus nobles inspirations et de sa consolation dans le malheur. Qu'il naisse sous le chaume ou dans le palais des rois, le besoin qu'il a de la famille est impérieux, invariable.....

En effet, en voyant le jour, nous commençons par recevoir les soins affectueux d'un père et d'une mère, et ces soins, qui ne se bornent pas, comme chez les brutes, à la satisfaction des besoins physiques, font naître en nous l'amour filial, la reconnaissance; l'amitié, tout aussi pure et ineffable, a sa première source dans le commerce naturel des frères, des sœurs, des cousins. N'est-ce pas encore sous la sainte influence de la famille que nous caressons si volontiers, et en dépit de tout, le dogme de l'immortalité, si éminemment naturel qu'on l'a trouvé en vigueur chez les peuples les plus dégradés et qui n'avaient même aucune idée de Dieu? Sans doute, en voyant la mort frapper sans cesse autour d'eux, les premiers humains durent se demander si cette disparition fatale d'objets chéris pouvait être définitive : or, de cette pensée qu'engendra nécessairement la vue du premier cadavre, à l'intuition de l'existence possible d'une autre vie, d'un pays des âmes, d'un monde des esprits, il n'y a évidemment qu'un pas, et quoi qu'on en dise, cette explication de l'universalité du dogme dont il s'agit me paraît bien plus naturelle que celle qui l'attribue à notre orgueil, à notre vanité. *Enfin, c'est encore l'amour de la famille et du foyer natal qui enfante l'amour de la patrie. A toutes les époques, les grands dévouements publics eurent cette origine, ce mobile : l'histoire générale de l'humanité en fait foi.*

Si de prétendus progressistes réformateurs, myopes et débiles, de la société, ne s'étaient pas attaqués à la divine

institution de la famille, qui leur a résisté et leur résistera jusqu'à la consommation des siècles (qu'ils se le disent bien !), nous aurions évité bien des épreuves inutiles, et la lutte suprême, ardente, qui semble se préparer en ce moment entre les athées et les enfants de Dieu, lutte dont l'issue n'est certes pas douteuse, n'aurait pas eu sa raison d'être. Voyez plutôt ce que sont devenus le saint-simonisme, le fourriérisme, le communisme icarien, qui se buttèrent contre la famille : ils ont disparu et ne nous ont laissé que le souvenir de leurs folies[1] !

« Dans ces systèmes, dit Lamennais (*Du passé et de l'avenir des peuples*), plus de famille, plus de paternité, plus

[1] On sait combien de victimes ont fait ces systèmes insensés au milieu des classes éclairées et intelligentes. Qu'il me soit permis d'en citer ici un seul exemple.

Après les journées de juin 1848, je rencontrai à Marseille un de mes confrères qui avait longtemps habité la même ville que moi, que j'avais toujours considéré comme un homme parfait du côté du cœur, mais dont l'imagination était un peu exaltée. Sa tenue était plus que négligée, et sa barbe, qu'il avait laissé croître, le changeait tellement, que j'eus quelque peine à le reconnaître. Après les compliments d'usage, il m'apprit qu'il allait partir pour l'Icarie. Pour que la France fût heureuse et entrât définitivement dans la voie du progrès, il faudrait, me dit-il, qu'on fît tomber au moins deux ou trois mille têtes (textuel). On voit bien, lui répondis-je en riant, que vous avez été chirurgien en chef d'hôpital : *vous avez l'humeur tranchante*, et la vue, l'odeur du sang ne vous font pas peur; mais vos enfants, que vont-ils devenir après votre départ ?—Je leur laisse la dot de leur mère, reprit-il, c'est à eux de se débrouiller; quant à moi, je romps tous mes liens avec une société que je déteste et où l'organisation du mal est si puissante.... M'étant hasardé alors à lui dire, vu mon ancienne intimité avec lui, qu'en abandonnant ses filles il manquait à son devoir le plus sacré envers Dieu, il me quitta brusquement et d'un air irrité, en me disant que Dieu n'existait pas, et que le mal seul méritait ce nom.

Le malheureux partit, en effet, pour l'Icarie, y passa par toutes les déceptions imaginables; et, après avoir payé son tribut à la mauvaise foi de

de mariage; dès-lors un mâle, une femelle, des petits que l'État manipule, dont il fait physiquement et moralement ce qu'il veut, *et une servitude si profonde, si universelle, que rien n'y échappe, pas même l'âme; avec eux, par eux, tous les liens de l'humanité, les relations sympathiques, le dévouement mutuel, l'échange des services, le libre don de soi, tout ce qui fait enfin la grandeur et le charme de la vie, a disparu sans retour.* »

L'éloquent écrivain aurait complété le tableau en ajoutant que l'athéisme, le sensualisme, dont ces systèmes funestes sont imbus, opposent au libre essor du génie humain d'invincibles entraves ; qu'ils frappent mortellement l'émulation, ce mobile des grandes découvertes, en mettant au même niveau l'abeille, le frelon, le citoyen honnête et le pervers, le savant et l'ignorant ; et que leur résultat fatal est finalement d'imposer à la société humaine le régime de la caserne et les mœurs de l'ancienne Capoue (pour ne rien dire de plus). Or, il suffit de s'arrêter quelques instants sur cette dernière considération, pour se convaincre que de telles utopies ne sont absolument pas viables, que leur application est impossible, et que les déportés de l'Australie, les forçats de Cayenne eux-mêmes n'en voudraient certainement pas, parce qu'en dépit de leur perversité ils sont hommes comme nous, et ne sont étrangers à aucune des tendances, des goûts innés de la nature humaine.

D'un autre côté, que les novateurs dangereux qui cher-

Cabet, quitta ce pays *de cocagne* pour rentrer dans le sein de cette vieille société contre laquelle il avait tant crié; mais honteux, sans doute, de ses égarements, il se fixa dans l'une des grandes villes de l'Union, où il est mort naguère, après y avoir exercé la médecine pendant quelques années.

chent à faire école en ce moment essayent de convertir à leurs idées les honnêtes habitants de nos campagnes, ceux-là qui résistent quand même à l'attraction des grands centres mercantiles, que le séjour des villes ne tarde pas à rendre malades et mélancoliques, et qui, après avoir payé largement l'impôt du sang, retournent pleins de joie, nonobstant l'instruction qu'ils ont acquise dans les écoles du régiment, à leur chaumière natale pour travailler et soigner la vieillesse de leurs parents ; qu'ils essayent de leur enlever les enfants qu'ils ont parfois tant de peine à élever, en leur disant qu'ils appartiennent à l'État, qui se chargera désormais de leur entretien et de leur éducation ; qu'ils leur prêchent enfin cyniquement l'athéisme, comme ils le font dans les grandes villes, et ils verront ces braves gens rester fidèles quand même à leurs traditions, et les étonner même par la simplicité et la justesse quelque peu narquoise de leurs raisonnements.

Où trouver la cause de cette honnêteté, de cette droiture natives, de ce gros bons sens des vrais agriculteurs, sinon dans l'esprit de famille qu'ils possèdent au plus haut degré, et dans leurs croyances religieuses, que la seule vue du lever et du coucher du soleil corrobore bien plus en eux que toutes les instructions des ministres des cultes; car j'ai vérifié que tel paysan qui, considérant ces derniers comme des trouble-fête, ne se gêne pas pour manquer la messe ou le prêche, n'est pas le dernier de tous à protester contre la négation absolue de Dieu, lorsqu'on l'énonce devant lui. Sans doute, il existe dans les campagnes des hommes pervers, et même des scélérats de la pire espèce: j'en ai connu plus d'un pour ma part ; mais le plus souvent ces mauvais paysans sont des paresseux,

des ivrognes, des libertins, qui ont subi dans les villes voisines des peines infamantes, des repris de justice en un mot ; les vrais cultivateurs les fuient comme des pestiférés, et se garderaient bien de frayer avec eux.

Moïse est incontestablement de tous les législateurs (je n'entends le considérer ici qu'à ce seul point de vue) celui qui sut tirer le meilleur parti de l'influence moralisatrice de l'agriculture, et qui comprit le mieux en outre qu'elle est le fondement essentiel de la société humaine, la vraie source de ses richesses. Il n'avait certes pas interdit au peuple juif le commerce et l'industrie, mais il avait par-dessus tout encouragé et privilégié les travaux agricoles ; sa fameuse loi jubilaire, que tant de personnes jugent légèrement et sans l'avoir méditée, maintenait quand même le morcellement de la propriété foncière et apportait d'invincibles obstacles à son aliénation, partant à son accaparement; de plus, elle mettait des bornes à l'ambition et à l'amour immodéré du lucre : car pourquoi convoiter une grande position financière lorsqu'on ne peut donner satisfaction à son orgueil par la possession de grandes étendues de territoire ? on ne dîne pas deux fois, on ne se fait pas faire tous les jours de nouveaux vêtements, et il suffit de réaliser par l'épargne un modeste superflu pour être plus heureux qu'un roi, pour pouvoir subvenir à ses besoins et à ses plaisirs, en tant qu'ils sont honnêtes et naturels. D'ailleurs, un pauvre qui est sain, qui n'est pas anémique, vaut mieux qu'un riche languissant et *crevé* ; et il n'y a pas de richesses comparables à la santé du corps, ni de plaisir égal à la joie du cœur.....

En votre qualité de médecin, vous avez dû bien souvent admirer, comme moi, le caractère si essentiellement hygié-

nique de la loi mosaïque, dont une foule de découvertes modernes, par exemple celle de la *trichinose*, ont achevé de montrer la sagesse; mais ce qui m'a le plus frappé dans cette loi, c'est l'importance qu'elle attribuait à l'agriculture et au morcellement de la propriété foncière. Le législateur des Hébreux ne dédaigna pas en effet de réglementer, au nom de Dieu, le travaux des champs, le temps et l'espèce des semailles selon la nature des terres, le repos qu'on doit donner à celles-ci afin qu'elles ne s'épuisent pas; sa sollicitude s'étendit même jusqu'aux animaux domestiques, qui partagent les labeurs de l'homme et contribuent tant à sa prospérité: ils avaient droit comme lui au repos sabathique, et ne pouvaient être ni surmenés, ni même maltraités au-delà d'une certaine limite.

On retrouve cette sollicitude, cette prédilection pour les travaux agricoles, dans les livres de Salomon; et si un illustre Romain, Caton, émit cette maxime : *qu'il ne faut jamais délibérer pour planter, mais seulement pour bâtir;* le prince israélite en a consigné une autre bien plus profonde dans ses Proverbes: « *Préparez*, dit-il, *vos ouvrages au dehors et labourez soigneusement votre terre, afin que vous puissiez ensuite bâtir votre maison.* »

Peut-être trouverez vous extraordinaire, mon cher ami, que je propose ici, comme un modèle à suivre, la civilisation mosaïque, depuis si longtemps défunte, et dont les principes, si excellents que je puisse les trouver, n'ont pu sauver du naufrage la nationalité juive. Mais à cette objection toute naturelle, je me hâterai de répondre:

Tant que les prescriptions en apparence minutieuses et exagérées de Moïse furent fidèlement exécutées, le peuple juif, en dépit de son agglomération sur un territoire res-

treint, parvint non-seulement à vivre dans l'aisance, mais encore à acquérir le superflu dont je parlais tout à l'heure; il n'y eut jamais dans son sein d'autres pauvres que les individus fainéants, vicieux ; et grâce à ce bien-être qui l'empêchait de dégénérer, il sut maintenir longtemps son autonomie au milieu de puissantes monarchies. Si l'on en croyait Voltaire (je le ferai remarquer en passant), ce peuple à la fois lâche, criard et cruel, aurait été dépourvu de toute vertu guerrière ; mais son histoire infirme ce jugement inique, et il suffit d'ailleurs, pour en être convaincu, de se rappeler les efforts et les sacrifices que durent faire les Romains pour anéantir cette nationalité si vivace, et devenir définitivement les maîtres du pays.

Mais la même histoire établit d'autre part très-nettement que toutes les fois que l'esprit de lucre et de brocantage s'insinuèrent dans la société juive, et qu'à l'exemple des Égyptiens, des Phéniciens, des Ioniens, etc., elle se laissa entamer par le luxe et sacrifia au culte du veau d'or, son existence fut très-compromise : alors vinrent les pestes, les famines, la dégénération physique et morale des masses, les invasions et les désastres, les hontes, les afflictions qu'elles entraînent forcément. A chaque pas, pour ainsi dire, on trouve dans les livres des Prophètes, des hommes inspirés que leur génie mettait fort au-dessus du vulgaire, les preuves de ce fait. Toujours ils reprochent au peuple israélite de préférer les villes aux campagnes, les palais, les bijoux, les objets de luxe aux richesses agricoles; et leurs discours se terminent invariablement par la menace d'une invasion : « Vous qui vous couchez sur des lits d'ivoire, dit par exemple Amos (chapitre IV), et qui vous étendez sur vos couches, qui mangez des agneaux et

des veaux choisis, qui fredonnez au son de la musette, qui inventez, comme David, des instruments de musique, qui buvez du vin dans des vases de prix et vous parfumez des parfums les plus exquis et les plus coûteux, à cause de cela vous serez les premiers à aller en captivité, et le luxe de vos personnes voluptueuses prendra fin. »

Certes, je ne suis pas de ceux qui soutiennent que le luxe est un mal sans compensation aucune ; il y aurait beaucoup à dire pour et contre lui : le supprimer complètement au moyen des lois dites somptuaires, dont l'inutilité est d'ailleurs reconnue, ce serait non-seulement tuer l'émulation et l'ambition parmi les artistes et les industriels, mais encore faire rétrograder l'humanité vers la vie sauvage, en comprimant d'une manière déplorable le libre essor de son génie ; d'autre part, s'y abandonner sans mesure et sans règle, comme nous le faisons à cette heure, c'est consentir implicitement à l'amollissement, à la dégénération physique et morale de notre société, et à sa perte prochaine. Un peu de luxe est nécessaire chez une nation; mais s'il dépasse une certaine limite, il devient la cause première des maux les plus funestes. Il y a donc là un juste milieu à prendre, que ne doivent jamais perdre de vue ceux qui gouvernent, s'ils ont à cœur d'entretenir et de perpétuer les forces vives de cette nation.

Si les économistes de notre époque faisaient un peu plus de cas des enseignements de l'histoire, s'ils n'étaient pas trop souvent de simples marchands ou industriels enrichis par la spéculation et n'ayant aucune connaissance de la philosophie du passé, ils accorderaient plus de sollicitude au développement de la richesse agricole, et se préoccuperaient un peu moins du commerce extérieur, qui,

lorsqu'il est poussé trop loin et ne se borne plus à l'écoulement, à l'échange du superflu de la production naturelle, devient une source de besoins factices, un élément de monopole et d'accaparement. Si vous habitiez comme moi un grand centre commercial, mon cher ami, et si vous pouviez étudier à fond les mœurs de Londres, de Paris, de Lyon, de Marseille, cette assertion, qui peut de prime abord vous paraître paradoxale, ne tarderait pas à perdre ce caractère à vos yeux. Oui, l'exagération de l'idée commerciale est aussi nuisible aux peuples que le luxe lui-même, dont elle est une des causes premières, et, je me hâte de le dire : *elle est surtout nuisible parce que, de concert avec l'industrie, elle commence toujours par tuer l'agriculture, en attirant progressivement les ouvriers des campagnes dans les grandes villes manufacturières et commerciales.*

L'influence de l'agriculture sur les sociétés est réellement vitale, et ce n'est pas seulement l'histoire si curieuse du peuple juif qui fait ressortir cette vérité, mais encore l'étude de toutes les civilisations défuntes ; je crois inutile d'entrer à ce sujet dans aucun détail, le fait étant trop avéré pour qu'on puisse le mettre en doute. Partout et toujours, l'abandon des travaux agricoles, coïncidant avec l'athéisme, l'irréligion et le déploiement d'un luxe effréné, a été le signal de la décadence, de la ruine, de la subjugation : l'Angleterre, et la France à son exemple, suivent aujourd'hui cette voie funeste ; puissent-elles se raviser à temps et se remblayer sur la pente!......

Après avoir établi, dans son étude sur la *Grandeur et décadence des Romains*, que l'introduction de la secte d'Épicure contribua puissamment à leur perte, et que c'est sur-

tout dans ses croyances religieuses qu'une nation puise sa force, Montesquieu rapporte la fin de la société romaine et sa corruption, à l'abandon de l'agriculture et au luxe; il nous prouve que ce dernier ne procure qu'une richesse factice et inutile au bien-être général, par ce seul fait qu'une maison achetée par Cornélie 75 000 drachmes, fut vendue peu de temps après à Lucullus au prix exorbitant de 2 500 000. Il dit enfin, *en parlant du commerce, et pour en faire ressortir l'action dissolvante*, que *les Romains furent puissants tant qu'ils le dédaignèrent, en le considérant comme une occupation d'esclave*.

C'est donc à remettre les travaux agricoles en honneur que les gouvernements doivent surtout viser à notre époque, et si l'on ne peut promulguer une nouvelle loi jubilaire, on peut du moins, en accordant certains priviléges à la propriété foncière et aux populations honnêtes qui la font valoir, restituer aux campagnes les bras qui leur manquent et restreindre autant que possible la sphère par trop attractive des grands centres industriels et commerciaux; disons-le bien haut, parce que c'est là une grande verité : plus une nation compte dans son sein de véritables agriculteurs, plus elle a de vitalité, et moins elle est exposée à dégénérer et à périr.

Vous rappellerai-je ici, mon vieil ami, les miracles que l'agriculture a opérés aux États-Unis de l'Amérique nord, spécialement en Pensylvanie? Cet état, qui ne comptait en 1790 que 450 000 habitants en avait 1 500 000 en 1829, parmi lesquels 141 000 s'occupaient uniquement des travaux agricoles; et c'est surtout depuis que la propriété y a été plus divisée par l'arrivée de nombreux colons français, allemands, etc., que l'agriculture a fait de si rapides,

de si étonnants progrès, et que le chiffre de la population n'a pas cessé de s'accroître ; car ce n'est certes pas en donnant des primes au mariage, à la fécondité des femmes, comme on le faisait par exemple sous le premier empire, qu'on arrête le décroissement de la population et qu'on obvie aux pertes résultant de guerres prolongées ou d'épidémies meurtrières. C'est en veillant avec sollicitude à ce que la production du sol ne s'abaisse pas trop par le fait de l'attraction des grands centres ; c'est, je le répète, en privilégiant le plus possible la propriété foncière, qui à son tour ne faillira jamais au gouvernement dans les grandes crises, qu'on arrivera sûrement et promptement à ce résultat si essentiel ; partout l'expérience a démontré que le chiffre de la population d'un pays est en raison directe de sa production agricole : c'est encore là un de ces faits providentiels, patents et inniables, qui prouvent au philosophe l'inanité, l'absurdité de la doctrine du hasard. Socrate, qui fut assassiné juridiquement 329 ans avant la venue du Christ, et qui fut l'initiateur du monothéisme chez les payens, appelait insensés ceux qui ne croyaient pas à la Providence; et il n'est pas en effet de pire folie que celle-là [1].

Il semble, au premier coup d'œil, que l'aisance doit diminuer dans les campagnes en raison directe du morcellement de la propriété et de l'exubérance de la population ; mais c'est précisément le contraire qui arrive. Prenons encore pour exemple à ce sujet l'état de Pensylvanie : l'arrivée des nombreux immigrants dont j'ai parlé, non-seulement n'a pas augmenté le prix des denrées dans ce pays, mais encore l'exportation des produits de la terre y a rapporté avant

[1] Xénophon; *Entretiens mémorables de Socrate*, liv. Ier.

la dernière guerre jusqu'à 12 ou 14 000 000 de dollars. Ainsi, Guillaume Penn, le quaker, est arrivé, comme on le voit, au même résultat que Moïse, sans avoir besoin d'établir à son égal la loi jubilaire, circonstance dont il est bon de prendre note, et qui est bien digne de l'attention de tous les hommes sérieux.

Mais laissons de côté, mon cher Jaumes, les contrées agricoles de l'Amérique nord, dont la dernière guerre civile nous a si bien démontré la vitalité et la puissance ; rentrons dans notre pays, et prenons pour sujet de comparaison la province de Bretagne ; voyons ensemble si, malgré la mauvaise réputation qu'on lui a faite, et qu'elle mérite à certain point de vue, elle ne justifie pas les principes économiques que je viens de rappeler relativement à l'agriculture. Ce que je vais dire de cette contrée, où j'ai résidé dans ma jeunesse, et que je revois toujours avec plaisir, sera, je l'espère, d'autant moins suspect de partialité ou d'engouement, que je suis non-seulement un provençal pur sang, un véritable fils du soleil et du mistral, mais encore que pendant longtemps, subissant l'influence de mon milieu natal, je fus imbu de grandes préventions contre la vieille Armorique et ses mœurs primitives.

Je reconnais que le paysan breton est sauvage, entêté, ignorant avec préméditation, superstitieux à l'excès, enclin à l'ivrognerie, très-malpropre en général, et d'une économie qui frise l'avarice; mais par combien de qualités solides ne rachète-t-il pas ces défauts, et combien ne mérite-t-il pas qu'on se préoccupe définitivement des meilleurs moyens de l'instruire ? Il est en effet honnête, patient, résigné, hospitalier et charitable ; oui, charitable, et cela en dépit de sa parcimonie naturelle. Soldat ou matelot, et j'ai pu en faire

l'étude dans ces deux conditions, il donne rarement l'exemple de l'insubordination, péché familier à nos Provençaux, et la vue du danger, la perspective de la mort le trouvent toujours stoïque. Mais le souvenir des lieux qui l'ont vu naître le suit partout, et dès qu'il a payé son tribut à la patrie, il n'a qu'une seule idée, idée fixe et qui le tient en quelque sorte dans un état de fièvre : c'est le retour dans ses foyers, bien que la pauvreté et les labeurs l'y attendent. Dès qu'il y a remis les pieds, il reprend aussitôt ses habitudes bretonnes, ses habits nationaux qui datent de deux mille ans, son idiome ou plutôt sa langue chérie, et ses mœurs simples et pures; car le concubinage, la prostitution et les scandales qu'ils enfantent sont à peu près absolument inconnus dans les campagnes armoricaines, éloignées des grandes agglomérations.

Or, le paysan breton, si décrié par de soi-disant progressistes, doit ces rares qualités aux deux grands mobiles de moralisation dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre : à la croyance profonde en Dieu et à l'esprit de famille ; ces mobiles ont d'autant plus d'empire sur lui que, né le plus souvent au milieu des bois ou sur les âpres rives océaniques, tantôt dans une chaumière solitaire, tantôt dans l'une de ces petites agglomérations rurales qui ne méritent pas même le nom de hameau, et qui fourmillent dans son pays, il est naturellement sérieux, mélancolique, concentré en lui-même et contemplateur. Bien des siècles s'écouleront encore avant que la France puisse s'assimiler absolument la Bretagne ; mais si (ce qu'à Dieu ne plaise) la première avait besoin de tous ses enfants pour la défense de son sol envahi, l'Armorique, en cas de malheur, pourrait fort bien devenir le dernier asile de notre nationalité et la

sauver du naufrage, comme le firent jadis, pour la nationalité espagnole, les Castilles et les autres provinces qui ne subirent jamais le joug des Maures.

L'agriculture bretonne a été, vous le savez, fort décriée par les écrivains prévenus contre elle ; aujourd'hui encore on ne cesse de l'accuser. Voyons si cette critique est fondée, et pour cela faisons appel à un témoignage dont la compétence ne saurait être déclinée.

Le savant Moreau de Jonnès, dont on connaît les travaux si estimables sur une foule de questions d'hygiène, d'économie politique, etc., fit hommage, en 1844, à la Société de statistique de Marseille, dont j'étais membre actif à cette époque, d'un travail intitulé : *Étude statistique et agricole sur le Finistère.* Or, voici ce que je lis dans ce mémoire, qui date de vingt-quatre ans, mais que cette ancienneté rend encore plus significatif :

« En 1791, dit le laborieux statisticien, il y a cinquante-trois ans, le Finistère ne comptait que 285 200 habitants. Il est vrai que la paix avait éloigné du port de Brest la population flottante qu'y rassemble en temps de guerre l'armement de la flotte ; il est vrai encore qu'une grande partie de nos officiers de l'ancienne marine avaient émigré avec leurs familles en Angleterre, ou avaient trouvé leur tombeau à Quiberon. Depuis ce temps, malgré les nombreux bataillons de guerre que le Finistère a fournis à nos armées, et les batailles navales où sont tombés tant de Bretons, sa population a doublé : le dernier dénombrement, fait en 1841, l'élève à 576 168 : ce qui donne 290 868 habitants de plus qu'en 1791. *Ainsi, en un demi-siècle, dans ce coin reculé de la France, en pourvoyant largement aux nécessités sanglantes de la guerre, aux efforts héroïques de la défense*

commune, cette terre de fécondité a gagné cent habitants pour cent, et cette multiplication prodigieuse ne s'est nullement opérée comme celle des capitales, comme celle des États-Unis, par de grandes immigrations : non ! elle provient tout entière de la reproduction naturelle des indigènes. »

Vous voyez, mon cher ami, que ce résultat statistique est la meilleure preuve qu'on puisse faire valoir en faveur de la suprématie de l'agriculture, comme élément de richesse publique, de repopulation et de régénération. Sous ce dernier rapport, peu de contrées peuvent faire concurrence à la Bretagne : le sang y est beau, et ce n'est pas là qu'il faut venir étudier l'anémie, la surexcitation nerveuse, la scrofule, l'épuisement prématuré ; *on dirait, en vérité, que ces fléaux s'acharnent de préférence sur les populations athées, matérialistes, sans croyances*, sur lesquelles l'oubli de Dieu et le relâchement des liens sacrés de la famille déchaînent toutes les maladies physiques et morales, toutes les pestes.

Quoi qu'il en soit, feu Moreau de Jonnès, après avoir mis en lumière les faits dont il vient d'être question, démontre encore par des chiffres puisés aux meilleures sources et dont je crois devoir vous faire grâce, ayant indiqué l'ouvrage où ils se trouvent, « que, toutes choses égales, le Finistère, qui passe dans l'esprit du vulgaire comme un pays pauvre et barbare, *donne un produit annuel plus riche d'un septième que l'ensemble des départements français par compensation de l'un à l'autre ; qu'en admettant qu'il ait le revenu de cent millions de francs qu'on lui attribue d'après les bases officielles, la France aurait une production agricole de plus de 8 milliards et demi, si chaque département valait celui-ci ; et qu'il s'ensuit que le Finistère est non-seulement*

un pays comme un autre, mais encore plus riche, plus productif que beaucoup d'autres qui prendraient comme injure de lui être comparés. »

J'ajouterai, pour ma part, qu'au moment où le chiffre de la population paraît en décroissance partout, et où les hommes d'État et les gens de l'art recherchent les causes de cette diminution, inquiétante pour la puissance et l'avenir de notre patrie, il serait utile qu'un nouveau dénombrement de la population du Finistère et des autres départements agricoles achevât de mettre en lumière cette grande et vitale question de la suprématie de l'agriculture sur le commerce et l'industrie, dont l'influence est éminemment dissolvante, morbide, démoralisatrice, et démontrât par des chiffres non moins éloquents que ceux de Moreau de Jonnès que les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, l'esprit de famille qui est la source de l'amour du pays, sont les seules bases possibles d'une société heureuse et vraiment progressive; que, partant, les gouvernements européens ne doivent pas se borner à faire fabriquer de nouveaux engins destructeurs, afin de se maintenir forts, mais qu'ils doivent avant tout encourager sérieusement la production agricole, qui à son tour donne la population par laquelle les armées se constituent et réparent les pertes, sans épuisement possible. On calcule aujourd'hui que la paix armée coûte à l'Europe environ quatre millions par jour, et que la perte de production qu'elle entraîne peut être évaluée à un milliard et demi par an. Passe encore si, avec une telle dépense, tant de misérables ne mouraient pas de faim, en Finlande, en Pologne, en Prusse, en Irlande et en Algérie, où les Bédouins sont devenus anthropophages!

M. le comte de Villeneuve-Flayosc, ancien professeur à l'École centrale des mines, ancien ingénieur en chef des mines du département des Bouches-du-Rhône et l'un des agronomes les plus distingués du Midi, adressa, en 1849, à la Société de statistique un mémoire sur l'*Influence du déclassement agricole sur le prolétariat et la criminalité en France et en Angleterre,* mémoire que la savante Compagnie couronna, et dans lequel il démontre « que l'industrie engendre en France six fois plus de prolétaires que la propriété foncière ; que par conséquent le développement de l'industrie, en produisant le déclassement de la population agricole, a dû nécessairement, en France, multiplier les prolétaires, et qu'il en est résulté plus de vices et de crimes. Sans doute, ajoute le savant ingénieur, l'industrie et le commerce fécondés par la science ont à remplir un rôle magnifique ; mais, pour qu'ils soient fructueux, il faut absolument qu'ils aient pour base fondamentale les grands principes moraux. Ainsi donc, revenir à ces principes est le premier besoin de l'industrie ; ramener les populations à l'agriculture est désormais ce que l'on doit avoir principalement en vue, et ce n'est pas là une affaire de convenance, il s'agit du salut du pays, engagé dans une voie dangereuse. »

En 1849, époque où M. le comte de Villeneuve écrivait son travail, la question de l'agriculture préoccupait bien moins les esprits sérieux qu'à cette heure. Le gouvernement avait à conjurer de grands orages politiques, de grands embarras financiers ; il maintint l'ordre et évita la banqueroute en faisant appel à la propriété foncière, devenue son ancre de salut ; mais aujourd'hui le problème se dresse de nouveau devant nous, pressant, impitoyable, compliqué

par la misère générale, le déclassement agricole arrivé à sa dernière limite, et l'imminence d'une guerre européenne; il est donc temps, ou jamais, de s'en occuper, d'en rechercher la solution.

Mais, je me hâte de le dire, mon cher Jaumes, bien assuré d'avance de votre acquiescement, il ne suffirait pas, pour replacer la société européenne sur ses bases naturelles, d'aviser à la reprise des travaux agricoles, au peuplement, à l'assainissement et à l'exploitation des nombreux terrains restés en friche, de répandre enfin chez les ouvriers les bienfaits de l'instruction, qui adoucit les mœurs, les relations sociales, et éclaire l'homme sur ses véritables intérêts : ce programme serait insuffisant, incomplet, si les gouvernements n'avisaient pas enfin aux moyens de remoraliser les masses en entravant le plus possible la publication et la propagation des livres licencieux et celle des mauvaises doctrines ; car dans les grands centres, de même que dans les plus petits villages, telle est la source essentielle, fondamentale, de la démoralisation des travailleurs. Oui, pour mettre des bornes à la misère, à l'ivrognerie, à l'intempérance, à la débauche, au luxe, à l'improbité; pour comprimer enfin toutes les mauvaises passions qui, à notre époque, portent une atteinte profonde à la santé physique et morale des peuples, il faut, avant tout et sans se préoccuper le moins du monde des protestations de soi-disant libres penseurs, faire respecter partout le saint nom de Dieu, au moins à l'égal de celui des empereurs et des rois, qu'il fait et défait à son gré.

Mais, me dira-t-on à peu près comme Beaumarchais le fait dire au Dr Bartolo lorsque Basile lui indique la calomnie comme le meilleur moyen de sortir d'embarras : quel

radotage nous faites-vous donc là, et quel rapport le respect du nom de Dieu et la répression de l'athéisme peuvent-ils avoir avec la régénération physique et morale des masses, soit dans les villes, soit à la campagne?

Ce rapport est des plus simples, et je suis convaincu, mon cher ami, que vous le saisissez sans peine; toutefois, afin de le bien établir aux yeux des sceptiques et des aveugles, je donnerai ici la parole à un homme de bien, à M. Rigaud des Jourdans, qui nous a lu naguère, au Congrès scientifique d'Aix, un mémoire intitulé : *Dépopulation des campagnes, ses causes, ses résultats, ses remèdes.*

Après avoir démontré par des chiffres approximatifs qu'un village de 1 000 âmes consomme annuellement en tabac, boissons fermentées, luxe de tout genre pour hommes et pour femmes, environ 31 000 francs, soit 300 000 000 pour toute la France; après avoir établi que partout, aujourd'hui, dans les communes rurales, les hommes s'enivrent journellement au cabaret à la santé du progrès, tandis que les femmes vendent clandestinement les denrées de la cave et du grenier pour payer leurs dentelles et leurs crinolines; que partout d'ailleurs, l'estomac payant la toilette, la réduction forcée du régime alimentaire prépare des générations débiles, incapables désormais de supporter, comme leurs devancières, les travaux des champs; après avoir fait ressortir, dis-je, toutes ces causes de dégénérescence, en oubliant néanmoins d'y joindre la lecture des romans et des feuilletons *toxicophores,* le respectable auteur du mémoire dont je parle s'écrie : « Ces détails ne sont pas les dards de la critique aiguisés à plaisir ; ce sont, hélas ! des faits empruntés à l'histoire de tous nos villages et dépouillés dans ma bouche de leurs plus sombres cou-

leurs. Les extrêmes s'y heurtent chaque jour ; le luxe n'y est que le manteau transparent de la misère, le progrès y coudoie la dégradation, le bouge y est trop souvent le théâtre de scandaleuses ripailles, tandis que le foyer domestique ne voit jamais le pot-au-feu.... »

Passant ensuite à la recherche des remèdes à opposer au mal, M. Rigaud indique le retour aux croyances religieuses et aux travaux des champs, que le villageois méprise à notre époque, pour se livrer au commerce ou à l'industrie; et j'insisterai moi-même d'autant plus sur l'excellence de ce moyen, que partout où l'esprit religieux, celui de la famille et le goût de l'agriculture se sont maintenus intacts, notamment en Bretagne, l'espèce humaine n'est ni corrompue ni dégénérée, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut.

Quant aux mœurs des grandes villes, mon cher Jaumes, j'en ai déjà présenté une esquisse dans le premier chapitre de ce livre, et je me garderais bien d'entrer ici, à ce sujet, dans les détails qu'il comporterait. Outre qu'il me faudrait un volume pour ne rien oublier, je serais forcé de faire vibrer une foule de cordes sensibles, et de mettre en lumière cette multitude d'abus criants qui résultent de l'excès de la centralisation parisienne, de cette hydre aux cent têtes dont Napoléon Ier a cru nécessaire de nous doter, à laquelle ce grand homme a dû sa perte et la France tous ses malheurs, toutes ses convulsions depuis 1815. Je ne me suis, Dieu merci ! jamais mêlé de politique pendant le cours de ma carrière, n'en ayant pas le goût ou si l'on veut la bosse (style phrénologique) ; mais je le dis ici avec une conviction profonde à ceux qui gouvernent : si vous voulez sauver la société française de

ses périls, conjurer les maux terribles qui la menacent, décentralisez le plus possible, surtout sous le rapport intellectuel : par la centralisation poussée à ses dernières limites, vous achèverez d'enlever à la province la vitalité qui seule peut sauver le pays; et tandis que vous la réduirez à un ilotisme désastreux, vous vous mettrez vous-mêmes aux mains des prétoriens. Prenez garde! il y a là un double écueil dont vous ne vous défiez pas suffisamment. Si le génie puissant qui repose sous le dôme des Invalides avait un peu moins compté sur Paris et ménagé un peu plus la province, il ne serait pas mort à Sainte-Hélène.

Oui, je le répète avec une foi sincère et que rien ne saurait ébranler : décentralisez autant que possible dans une juste mesure, et spécialement sous le rapport intellectuel ! voilà le point de départ forcé de toute réforme sociale. Sans cette mesure préalable, tous les efforts qu'on tenterait pour ramener aux travaux agricoles les populations anémiques et exubérantes des grands centres, et pour leur rendre le sens moral, seraient inutiles. De même, pour faire rentrer la médecine française dans la voie du progrès et de la saine philosophie, pour la purger des athées, des industriels, des charlatans qu'elle abrite, hélas ! sous son respectable manteau, il faut commencer par la décentralisation, c'est-à-dire par établir en province des centres d'instruction médicale, des académies de médecine, des organes spéciaux de publicité, qui puissent créer l'antagonisme et réagir avec avantage contre l'omnipotence scientifique parisienne. Il y a là tout un nouveau système administratif à inaugurer après des études préliminaires convenables.

Où va la médecine française? telle est, en effet, mon cher Jaumes, la question que nous nous sommes bien souvent

adressée dans nos conversations médicales. Eh bien ! cette question est aujourd'hui résolue selon nos prévisions : la médecine française, comme toutes les autres institutions sociales, s'en va aux abîmes par le matérialisme, l'athéisme, et je n'en veux pour preuve que cette anarchie doctrinale dont j'ai parlé dans un des chapitres de ce livre, sur laquelle je n'ai fait d'ailleurs que glisser, et que la discussion sur la tuberculose, entamée au congrès médical, il y aura bientôt un an, et reprise depuis dans le sein de l'Académie, a achevé de mettre en lumière. Voyez, en effet, l'erreur de Broussais sur l'origine du tubercule remise en honneur; M. le professeur Bouillaud enseignant sérieusement que la phthisie pulmonaire ne peut être traitée et guérie que par les saignées coup sur coup, parce qu'elle est une inflammation ; l'existence de la diathèse tuberculeuse formellement niée, et remplacée par quoi ? par l'*hétérogénie régressive nécrobiotique,* ou autres excentricités tudesques ! Enfin, le microscope intronisé à la place de l'observation, de l'analyse clinique, du raisonnement philosophique, et des ouvrages si remarquables de Laënnec, de Louis et autres praticiens illustres, que l'on sacrifie désormais aux visionnaires d'outre Rhin !

Mais cette malheureuse question de la tuberculisation pulmonaire est-elle la seule qu'ait embrouillée l'obscurantisme positiviste? Vous le savez mieux que moi, il faudrait un volume aussi compacte que le *Dictionnaire* de Nysten pour rappeler ici toutes les excentricités que la médecine lui doit; pour moi, je le dis en toute sincérité : je ne crois pas plus à l'*hétérogénie régressive nécrobiotique* qu'à celle des fameux rats d'Égypte qu'a mentionnés Hérodote, et qu'à notre consanguinité avec le gorille; je continuerai

donc à enseigner ici la pathogénie du tubercule, que vous enseignez vous-même, non sans faire remarquer en passant, à nos élèves, que cette triste maladie est devenue le grand fléau du XIXe siècle, qu'on ne peut en diminuer les ravages qu'en régénérant le sang et le moral des masses, et que la première condition de santé et de vie pour ces dernières est par-dessus tout la répression de l'athéisme. Que les grands génies du positivisme rient tout à leur aise de mon hygiène : il me serait facile, si j'en avais le temps, d'en faire ressortir l'excellence.

J'ai entendu soutenir, au nom de la liberté de la pensée, que la propagation des doctrines subversives et toxiques, soit dans la chaire professorale, soit dans les livres, devait être respectée quand même, et que les gouvernements se butteraient contre d'insurmontables obstacles s'ils tentaient de l'entraver. Mais je réponds à ce sophisme : d'abord, que la société n'étant au fond qu'une sorte de compagnie de prévoyance et de secours mutuels, elle a parfaitement le droit, après avoir adopté certains principes, de les soutenir et de les défendre ; je professe ensuite qu'un gouvernement qui a le sentiment de sa force et la religion de son mandat peut toujours ce qu'il veut, et que ce qu'il réalise en économie politique ou sociale, il peut également le réaliser en morale publique. A quels abus ne peut-on pas remédier avec de l'énergie, de bonnes lois et la conscience de ses devoirs ? Sans doute la remoralisation des masses, tant dans les campagnes que dans les grands centres, paraît de prime abord fort difficile à obtenir ; mais elle ne serait pas impossible si on y procédait par celle des classes élevées, qui donnent sans cesse aux travailleurs les plus funestes exemples en tout genre, et

qui emploient même trop souvent leurs richesses à porter la corruption et le déshonneur au milieu de pauvres familles. Cette démoralisation des classes éclairées, qui s'est si souvent montrée au grand jour dans notre siècle, devant les cours d'assises et les tribunaux, est une de nos plus grandes plaies sociales : c'est donc là que les gouvernements doivent tout d'abord frapper sans pitié[1].

Vous me demanderez sans doute, mon cher Jaumes, par quel moyen je prétends arriver à la répression de l'athéisme dans notre société, et si, par hasard, je rêverais une nouvelle et déplorable confusion entre la loi civile et la loi religieuse, le rétablissement de l'inquisition, celui du pilori, de la marque, qu'on infligeait jadis aux athées, aux blasphémateurs....

Non-seulement je me garderai bien de confier le soin de notre remoralisation au rétablissement d'une législation si funeste ; mais j'estime encore qu'elle aggraverait le mal au lieu de l'arrêter. Je suis jaloux autant que qui que ce soit de la liberté de la pensée, et je ne contesterai jamais à personne le droit d'en abuser au point même de devenir athée ; je ne crois pas cependant, d'un autre côté, que la liberté puisse devenir impunément licence, et que

[1] Au moment où je reçois les épreuves de ce livre, 15 avril, il n'est bruit à Marseille que d'une sale affaire que le parquet de cette ville instruirait depuis quelque temps, et dans laquelle seraient compromis, pour fait d'outrages *à la morale publique et en complicité de mineurs*, plus de soixante individus d'un certain âge, appartenant à la classe éclairée de la société. Espérons que nos magistrats, tout en maintenant sévèrement le *huis clos*, si l'affaire leur est déférée, ne la traiteront pas avec indifférence, surtout en se souvenant que c'est au relâchement des mœurs, favorisé par le climat, que Marseille doit d'être considérée par *les Ponentais* comme le premier relai des pays barbaresques.

nous devions permettre la propagande verbale ou écrite de l'athéisme, surtout dans les chaires officielles. Il y a dans ce fait, vous devez le sentir mieux que personne, quelque chose de profondément immoral et qui appelle toute la sollicitude des gouvernements. Pour eux, il n'y a pas de juste milieu à prendre : ils doivent fermer la bouche aux professeurs, ou proclamer d'une manière absolue la liberté de l'enseignement supérieur. Si ces professeurs eux-mêmes, qui se prétendent les organes de la libre pensée. veulent être conséquents avec leurs principes, ils ne feront rien pour conserver le monopole de l'enseignement officiel ; loin de là, ils appelleront l'antagonisme, la controverse de tous leurs vœux. Mais, dans le cas contraire, et s'ils veulent continuer à être les uniques dispensateurs de la science, qu'ils cessent de mettre en question devant les élèves que la société leur confie, les fondements éternels de la civilisation et de la morale publique ; qu'ils cessent d'enseigner l'athéisme, qui fut la doctrine des Marat, des Castaing, des Lapommerais, des Lacenaire, en un mot de toutes les personnalités cyniquement criminelles que les classes éclairées ont eu le malheur de produire.....

Oui, mon cher ami, on ne saurait trop se le dire : dans l'état actuel de la société européenne, et avec l'influence toujours croissante qu'y prend le matérialisme allemand (car c'est de l'autre côté du Rhin que l'athéisme moderne a surgi), il devient absolument indispensable d'exercer une surveillance sévère sur l'enseignement supérieur, et de sévir contre ses écarts envers Dieu à peu près comme on le fait contre la diffamation, d'autant plus que des professeurs de chimie, de physique, de médecine, etc., n'ont

pas, dans leurs programmes respectifs, à s'occuper de philosophie, et à débattre les grandes questions de la théodicée et de la morale; la physiologie elle-même, en dépit de ses connexions si étroites avec la philosophie, peut, à la rigueur, se borner à l'étude des organes et de leurs fonctions en ce qu'elles ont de sensible, sans se croire obligée d'aller au-delà.

Mais si les autorités commises à la surveillance de l'enseignement public estimaient, comme nous, que la médecine et la philosophie sont connexes et inséparables, le meilleur moyen à prendre pour atténuer les tendances matérialistes de nos écoles serait sans contredit la création, dans leur sein, de chaires de philosophie médicale et d'histoire de la médecine. Sans doute, une pareille institution n'aurait pas les sympathies des organes accrédités de l'athéisme; mais qu'importe! on ne les établirait pas juges de son opportunité.

Quant aux mesures de répression, à la pénalité qui devraient atteindre les professeurs qui s'obstineraient à nier Dieu et l'âme dans leurs leçons, à nous assimiler aux gorilles, et qui enseigneraient conséquemment l'irresponsabilité humaine et l'absurdité, l'injustice du Code pénal, j'estime qu'on pourrait les borner à un seul moyen : l'amende. L'argent est tout à notre époque : si on se borne à réprimander un professeur, si on le met en disponibilité, si on le destitue, on n'atteindra nullement le but; il criera à la persécution, se posera en victime, et trouvera des sympathies au milieu de la jeunesse ardente et généreuse des écoles; *ce qui est bien préférable, bien plus profond, c'est de frapper le délinquant, et sans faire le moindre bruit, d'une amende proportionnée à sa position, à son influence;*

ou bien de lui suspendre ses appointements, en lui rappelant que la société ne croit pas utile à ses intérêts d'entretenir elle-même des athées dans la chaire officielle.

Cette pénalité devrait figurer, ce me semble, sur le règlement intérieur des écoles, à côté de l'amende à laquelle sont soumis les professeurs qui ne sont pas exacts à leurs leçons. De même, si un gouvernement était assez aveugle ou assez oublieux de ses devoirs les plus sacrés pour favoriser la propagation de l'athéisme, le meilleur frein à lui opposer serait certainement le refus de l'impôt. Qu'est-ce en effet qu'un gouvernement, sinon le mandataire auquel la société confie la défense de ses intérêts physiques et moraux, et des grands principes qui assurent sa stabilité? « Il y a une société éternelle et naturelle, a dit Cousin, dont toutes nos sociétés ne sont que des types plus ou moins fidèles. A cette société correspond un gouvernement tout aussi naturel, tout aussi légitime, envers lequel nous sommes tous obligés, qui nous défend tous et que nous devons tous défendre, en qui, enfin, nous avons le devoir de placer et de maintenir la force et l'autorité qui lui sont nécessaires pour pouvoir réprimer et non pas opprimer. » Oui, disons-le bien haut, c'est aux gouvernements à défendre la société contre l'athéisme; ils en deviendraient les plus cruels oppresseurs s'ils pouvaient l'oublier un seul instant; il ne doit pas leur suffire de faire enseigner la morale et la théodicée dans les établissements d'instruction secondaire, il faut encore qu'ils évitent de se mettre en contradiction avec eux-mêmes en laissant une trop grande liberté à l'enseignement supérieur sous le rapport philosophique.

Mais je m'arrête, mon cher ami : je crois en avoir assez

dit, malgré mon incompétence en matière d'économie sociale, pour bien faire ressortir aux yeux des plus aveugles les causes essentielles et complexes de nos souffrances, de nos dangers sociaux. Que les novateurs audacieux qui cherchent à entraîner notre patrie dans l'abîme infect et délétère de l'athéisme trouvent mes idées ridicules ou rétrogrades, qu'ils les signalent à leurs pareils comme « *des jérémiades sur un passé désormais impossible* , » rien de plus naturel; mais qu'il me soit permis de leur répondre à mon tour que ce passé, tout impossible qu'il leur paraisse, est, à mes yeux, aux vôtres, à ceux de tous les hommes honnêtes et intelligents, le seul avenir possible de l'humanité. En effet, je l'ai dit dans l'avant-propos de cet ouvrage, et je le répéterai encore en le terminant: l'athéisme ne sera pas plus heureux dans notre siècle qu'il ne le fut à d'autres époques non moins néfastes; il pourra amener sans doute de grands malheurs en ébranlant fortement l'édifice social, mais jamais un cataclysme complet; pour que ce dernier devînt possible, il faudrait tout d'abord, mon cher ami, que la nature de l'homme changeât, qu'il cessât d'être psycho-matériel, que les besoins de son intelligence et de son cœur s'éteignissent, et que par l'effet d'une affreuse dégénérescence dont l'athéisme serait sans contredit l'élément essentiel, il fût ramené à l'ignoble condition des gorilles. Tant que ce prodige n'aura pas lieu, que les plus timorés se rassurent: la société pourra passer par de terribles épreuves, mais elle finira toujours, quelles que soient ses traverses, par se retrouver solide et rajeunie sur ses bases éternelles. Telle est ma conviction profonde, inébranlable, qui ne diffère en rien, je le sais, de la vôtre, mon vieil ami; car loin de vous jeter

dans les voies absurdes du scepticisme, votre supériorité intellectuelle et votre immense savoir médical ont fait de vous l'homme le plus sincèrement religieux, le père de famille le plus dévoué et le plus complet que j'aie jamais connu. J'espère donc que vos précieuses sympathies ne feront pas défaut à ce livre, que je ne saurais mieux terminer, je crois, que par ces paroles de J.-J. Rousseau : « *Malheur à ceux qui renversent, foulent aux pieds tout ce que les autres respectent, ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le frein de leurs passions, arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Heureux celui qui vit saintement sous le joug de la religion : il régnera un jour dans le céleste Royaume.* »

« Je ne voudrais pas, dit à son tour Voltaire, avoir affaire à un prince athée. S'il trouvait son intérêt à me faire piler dans un mortier, je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas aussi, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. *Il est donc absolument nécessaire pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.* (Dict. philosophique.)

« L'athée, dit encore le même philosophe (*Homélie sur l'athéisme)*, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité des hommes ; car, s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il désire ou tout ce qui lui fait obstacle. Il est démontré que

l'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales dans la tranquille apathie de la vie privée, mais qu'il doit porter à tous les crimes, dans les orages de la vie publique. Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien et qui perdent follement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble ; mais si le monde était gouverné par des athées, *il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.*»

Je n'ajouterai plus qu'un seul mot en vous serrant la main, mon cher ami : c'est que je ne partage pas l'opinion du philosophe de Ferney sur l'innocuité de l'athéisme considéré dans la vie privée. Les crotales sont-ils moins redoutables, moins venimeux, lorsqu'ils sont isolés que lorsqu'ils vont par bandes, et la simple prudence ne nous commande-t-elle pas dans les deux cas de les poursuivre impitoyablement partout où ils se montrent?

CONCLUSIONS

Il ne me reste plus maintenant qu'à rappeler sous forme de propositions les divers principes philosophiques, biologiques et médicaux qui ont servi de base à ce livre, et qu'il avait pour but de remettre en lumière en face du matérialisme et de l'athéisme du XIXe siècle; ces principes, que l'histoire démontre avoir été professés par tous les grands génies de l'humanité, et que par suite on peut regarder comme irrévocablement soustraits à l'empire de la mode, les voici :

Unité d'intelligence, d'harmonie, de puissance; éternel moteur, cause première et dernière de tout ce qui existe, DIEU a tout créé, tout formé, tout organisé, entretient et renouvelle tout, depuis l'atome microscopique jusqu'aux êtres les plus compliqués. « Vie et lumière de ce monde, tout émane de lui, et de quelque côté que nous nous tournions, nos regards le rencontrent. »

Le *Destin*, la *Nécessité*, comme les entend l'école matérialiste Allemande, qui a fait invasion chez nous, n'existent pas, car dans le cas contraire ils seraient Dieu lui-même sous un autre nom.

Le *Hasard*, divinité des sots, étant le néant, c'est-à-dire rien, n'a jamais rien créé ou produit; c'est un mot inventé

par l'ignorance orgueilleuse; c'est à lui que doit être appliqué le fameux axiome *ex nihilo nihil,* qui devient au contraire sans portée lorsqu'on s'en sert, comme l'a fait le célèbre chimiste allemand Justus Liebig, contre la création par Dieu. Nier cette création, c'est faire preuve d'aveuglement et de folie, c'est faire injure à la raison, au sens commun; c'est compromettre, ravaler la science.

Ainsi, lorsque les Drs Vogt, Buchner, Moleschott, etc., affirment hardiment que le monde s'est produit tout seul et n'a pas été créé, qu'il est éternel comme la matière qui le forme, ils tranchent, avec l'audace qui appartint de tout temps aux épicuriens et aux athées, des questions dont la solution a été donnée en sens inverse par le consentement unanime.

Admettre un Dieu, avec tous les attributs que nous lui reconnaissons, c'est admettre implicitement, comme conséquence forcée, qu'il a pu faire sortir du néant, par sa seule vertu, *les forces et la matière.*

Le système des atomes, celui de la génération spontanée, sont des extravagances scientifiques qui déshonorent la raison humaine; car, pour que quelque chose ici-bas se fût créé tout seul, il faudrait que ce quelque chose eût pu agir avant d'exister, ce qui est tout bonnement absurde.

Il se produit bien, dans certaines circonstances, des apparitions spontanées d'êtres vivants, végétaux et animaux, qui ne peuvent être expliquées; mais on ne saurait induire de l'obscurité qui les entoure qu'elles ne résultent pas des procédés ordinaires et invariables de la nature. Il n'y a jamais eu, je le répète, de génération spontanée, soit primitive, soit consécutive.

La matière brute et la matière organique, simples et

formées du même élément primordial, sont foncièrement inertes et sans activité, les forces qui s'y manifestent ne leur sont pas inhérentes, comme l'assure si carrément le Dr Buchner.

Sans doute, la science n'a pas à spéculer ou à disserter sur les causes premières; mais afin d'être respectable, respectée, et pour ne pas devenir le mal, elle doit hautement en reconnaître l'existence et l'autocratie dans la nature. *Elle doit par-dessus tout se garder de l'athéisme, qui n'est en réalité qu'un vain mot, synonyme d'ignorance, d'impuissance, d'ingratitude et d'orgueil.*

Quiconque admet *Dieu* est forcé, pour être conséquent, de croire à sa Providence; car nier cette dernière, c'est nier le sublime Artisan de la nature, en le privant de son attribut le plus nécessaire par rapport à ses œuvres.

L'étude philosophique de l'histoire démontre nettement que la providence de Dieu utilise souvent l'erreur, qui a sa source dans le mal, c'est-à-dire dans l'homme, pour mettre en relief le bien ou pour le restaurer lorsqu'il subit l'oppression. Elle ne permet sans doute, à cette heure, à l'athéisme de se produire avec une audace et un cynisme inouis dans les annales de l'humanité, que pour qu'il tombe plus lourdement au milieu des huées et des sifflets du sens commun ; qu'il se le dise bien !....

Les dogmes de la prescience de Dieu et du libre arbitre humain, quelque difficultés qu'y rencontre notre raison, ne sont nullement inconciliables avec celui de la Providence. L'arsenic, les poisons végétaux, le scorpion, le crotale, ont leur but que nous ne saurions mettre en doute, bien que nous l'ignorions

La plus grande et la plus inconcevable merveille de la

création a été la combinaison des éléments *dynamique* et *matériel*, combinaison qui est le fondement et la source de la vie universelle.

C'est par le fait de cette mixtion psycho-matérielle que tous les êtres qui peuplent l'univers, de quelque règne qu'ils relèvent, sont doubles, c'est-à dire forces et matière en même temps.

La première et la plus importante déduction qu'on doit tirer du fait universel de la mixtion psycho-matérielle, c'est que le *spiritualisme* et le *matérialisme* purs et absolus, en tant que systèmes philosophiques et scientifiques, sont également faux par la base, impropres, par suite, aux progrès de l'esprit humain et à la découverte de la vérité.

Il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule et sérieuse doctrine philosophique naturelle, c'est-à-dire en harmonie avec le caractère universel des œuvres de Dieu, et partant, susceptible de servir de base première, de point de départ à toutes les sciences humaines : c'est le psycho-matérialisme, ou dualisme.

Ne considérer, dans les corps naturels, que les seuls phénomènes sensibles ou matériels, c'est-à-dire leur forme, leur odeur, leur saveur, leur couleur, etc., c'est vouer la science non-seulement à l'erreur, mais encore à un terre-à-terre déplorable et nuisible; c'est faire du matérialisme crasse, de l'empirisme, et déduire exclusivement l'évidence de la sensation; par cette méthode, on ne saurait arriver qu'à la misère, à l'anarchie et au gâchis scientifiques.

Dans l'étude d'un corps, quel qu'il puisse être, il faut considérer à la fois, et avec le même soin, la matière et

les forces qui existent en elles, les actions et réactions réciproques de ces éléments constituants.

Mais si la matière peut être étudiée à l'aide du microscope, des réactifs chimiques et des expériences faites sur les animaux vivants, l'étude du dynamisme ou des forces appelle de toute nécessité le concours de la philosophie inductive: donc, prononcer le divorce définitif de celle-ci d'avec la science, comme le fait l'école matérialiste allemande, c'est faire rétrograder l'esprit humain et le condamner à jamais à la stérilité.

Les athées, qui sont aux croyants à peu près comme un est à cent mille (je l'ai fait remarquer dans mon Avant-propos), leur disent avec une audace inqualifiable : *Vous êtes le passé*, un passé qui n'est pas sans quelque gloire, nous voulons bien en convenir, mais contre lequel nous protestons en faveur du progrès.

Arrière! arrière! répond en notre nom la philosophie traditionnelle; tout passé que nous pouvons être, nous sommes encore plus l'avenir, et vous en ferez bientôt l'expérience : Dieu est l'alpha et l'oméga de toute science humaine, et il n'est pas de progrès possible avec l'athéisme.

La vie universelle, résultat merveilleux de la combinaison de la matière avec les forces, mystère divin à jamais impénétrable, même par le microscope et le creuset chimique, a pour caractères essentiels l'activité et le mouvement; elle se perpétue par la génération et s'entretient par le milieu atmosphérique.

Mais les corps naturellement voués au repos participent à la vie universelle par les forces moléculaires, les affinités, de telle sorte qu'il est permis d'admettre que rien d'absolument inerte n'existe dans la création.

Dieu agit sans cesse sur elle par sa puissance, sa volonté et comme principe immanent de conservation, de fomentation et de réglementation.

«Toutes les théories des athées, a dit M. Littré (*Revue positiviste*, mars et avril 1868), ne sont que des interprétations imaginaires; l'unité de la matière, l'unité des forces, l'existence d'un fluide impondérable, celle conséquemment des molécules éthérées, ne sont que des hypothèses, et ces deux dernières spécialement ne sont pas démontrables; enfin, le mouvement rotatoire des atomes et la répulsion de la matière sur l'éther ne le sont pas davantage.»

D'après Buchner, la force en général n'est qu'un produit, ou si l'on aime mieux une propriété inséparable de la matière; de toute éternité, elle ne serait rien sans elle.

Répondons, avec l'école psycho-matérialiste ou dualiste: la force et la matière auraient leur existence propre et séparée, s'il n'avait plu à Dieu de les enchaîner l'une à l'autre; et *si dans notre milieu l'élément dynamique a absolument besoin de la matière pour pouvoir se manifester à nos sens, on ne saurait prendre texte de ce fait pour soutenir que la matière ne peut pas exister sans la force, et vice-versa.*

La vue d'un cadavre d'animal, d'un tronc d'arbre desséché, la présence et l'absence alternatives du calorique, de l'électricité, du magnétisme dans divers corps, suffisent pour prouver que certaines forces sont véritablement *adventices* et passagères à l'égard de l'élément matériel, qu'elles ne lui sont prêtées en quelque sorte que pour un temps variable.

Extrêmement fort en matière d'explication, comme

tous les matérialistes d'outre-Rhin, le Dr Buchner oppose à ces faits, d'observation vulgaire, que *s'il n'y avait pas dans le fer des molécules susceptibles d'aimantation et d'électrisation, les fluides électrique et magnétique n'existeraient pas* (sic); que d'ailleurs les impondérables ne sont pas force, mais bien matière subtile.

Personne ne veut accepter de pareilles raisons : une lampe et l'huile qui l'alimente, une mécanique et le fluide élastique qui la fait mouvoir, ont bien leur part contingente dans la production de la lumière et du mouvement : mais qui oserait soutenir cette thèse que, si la lampe et la machine n'avaient pas été construites *ad hoc*, il n'existerait ni vapeur ni huile ! Quant à la nature matérielle et non pas dynamique des impondérables, qui pourra la démontrer d'une manière satisfaisante ?

Il ne faut pas confondre l'élément dynamique universel, primordial, avec le principe de l'intelligence, que certains corps doués d'activité, de mouvement et de volonté, manifestent durant leur évolution. *L'intelligence, de quelque manière qu'elle se traduise dans la nature, est quelque chose de spécial qui n'est ni l'attribut propre de la matière, ni celui de la force ou des forces qui la mettent en jeu, et dont la source est évidemment Dieu ou l'Intelligence suprême.*

Toutes les sciences humaines, quelles qu'elles soient (je le répète encore), ont impérieusement besoin du concours de la philosophie; soutenir le contraire, comme on le fait en ce moment à Paris, c'est formuler le plus incroyable des paradoxes.

Bien que la philosophie, science tout intellectuelle, n'ait rien de commun quant au fond avec les sciences physiques, qui ont pour objet la matière, elle leur est néanmoins

indispensable, en leur fournissant le point de départ, les principes, la méthode et les règles qu'elles doivent suivre.

Toute science n'est en effet qu'un ensemble de déductions plus ou moins rigoureuses qui découlent des vérités généralement admises. Tant que l'esprit humain se borne à observer sans méthode, sans plan arrêté, sans théorie préconçue, des faits isolés et disparates ; tant qu'il ne s'efforce pas de les rattacher à une doctrine à laquelle ils puissent naturellement s'adapter, il ne possède que les éléments d'une science, mais cette science elle-même n'existe pas. Avant tout, il faut à celle-ci une base solide que peuvent seuls lui fournir le raisonnement et la méthode *à priori*.

Ainsi raisonnèrent, pendant une période de près de vingt-trois siècles, les personnalités les plus justement célèbres, les génies les plus éminents de l'humanité à partir d'Hippocrate.

Mais les hommes voués en particulier aux études physiques se garderont bien eux-mêmes de repousser la philosophie. L'illustre Fourcroy a publié un livre sous ce titre caractéristique : *Philosophie chimique*. Geoffroy Saint-Hilaire est l'auteur d'une philosophie anatomique ; Moscati, qui croyait à la consanguinité de l'homme et de l'orang, a publié, en 1799, un ouvrage intitulé : *De l'emploi des systèmes philosophiques dans la pratique de la médecine*. Personne n'ignore que le savant et si honorable Double a composé un *Essai sur les moyens dont l'esprit humain doit s'aider dans l'étude de la médecine pratique et spéculative*; enfin, Lamarck a écrit une *Philosophie zoologique*.

Aujourd'hui, la gent moutonnière qui se précipite toujours en aveugle sur les pas des novateurs, quels qu'ils

soient, crie de toutes parts, sans savoir pourquoi : *A bas la philosophie ! A la lanterne la philosophie !* Qu'elle se calme et se modère dans ses manifestations, cette gent moutonnière, car elle ne tardera pas à reconnaître qu'elle crie contre elle-même, surtout si l'athéisme, dont l'audace la réjouit et l'amuse, lui joue quelque bon tour de sa façon, dans le genre de celui de 1793.

Bien que le Dr Buchner ait avancé dans l'un de ses écrits (*Force et matière*) que les enfants, les niais et les superstitieux peuvent croire seuls à l'existence et à l'autocratie suprême d'un Dieu, je n'hésite pas à répéter encore qu'il est le but et la fin de toute science ; quant aux théories du même auteur sur l'immortalité, la dignité, l'éternité et l'infinité de la matière, je les déclare fausses et absurdes, estimant du reste qu'elles ne méritent même pas d'être sérieusement examinées. *Dans ce livre, trop grossièrement athée pour être dangereux, chaque phrase contient une erreur ou un blasphème* (deux choses qui vont toujours ensemble) *pour que l'intention dernière de l'auteur ne puisse jamais être oubliée un seul instant.*

En voici d'ailleurs la morale, et celle du matérialisme scientifique allemand, relevée avec indignation dans l'assemblée des naturalistes et des médecins à Gœttingue, par le professeur et conseiller aulique Wagner :

« *Mangeons et buvons, demain nous ne serons plus ; toutes les grandes et nobles pensées sont de vains rêves, des fantasmagories, des jeux d'automate à deux bras, courant sur deux jambes et se décomposant en atomes chimiques, pour se combiner de nouveau, etc., semblables à la danse d'aliénés dans un hôpital; sans avenir, sans base morale.* »

Je fais grâce à mes lecteurs de la réponse de Buchner,

dont l'ouvrage m'a lui-même fourni cette photographie de l'école matérialiste allemande.

Après l'étude des phénomènes cosmiques ou de la vie universelle, il n'en est pas qui appelle davantage le concours de la philosophie inductive que celle de la vie végétale et animale.

L'échelle graduelle et progressive des êtres vivants, basée sur la prétendue loi du perfectionnement, n'est qu'une hypothèse sans valeur.

La consanguinité du singe et de l'homme est une autre hypothèse sans fondement ni vraisemblance, et qu'il faut reléguer au milieu des excentricités qui ont déshonoré la science et la raison.

Il est probable, sans doute, que l'homme et le singe furent les deux dernières créations animales; mais de cette circonstance on ne saurait induire leur consanguinité : les deux races furent et seront toujours distinctes comme celles du cheval et de l'âne.

L'homme est un être libre, intelligent, moral, conscient, prévoyant, sociable, perfectible, connaissant Dieu, se connaissant lui-même, ayant le sentiment profond de sa noblesse, de son autocratie sur la terre et de son immortalité; le singe et les autres brutes sont absolument dépourvus de ces attributs.

La station bipède, la physionomie et son jeu, le langage parlé, écrit et gesticulé, mettent encore un abîme infranchissable entre l'homme le plus brut, le plus dégradé, et les autres animaux.

C'est par la création de l'homme que Dieu a laissé entrevoir le but de ses œuvres et mis en relief cette vérité, que j'ai formulée ailleurs, que le principe de l'intelligence n'a rien de commun avec la matière et les forces, quelles qu'elles soient, qui la mettent en action.

Ce principe, qui constitue notre moral et qui est la source de notre liberté, n'existe pas, de toute évidence, chez les autres animaux. Ils n'ont aucun empire sur leurs passions et sont doués seulement de cette intelligence congéniale, routinière, imperfectible, à laquelle nous avons donné le nom d'*instinct*, et qui chez eux n'a ni période ascendante et décroissante, ni point de culmination.

Donc, l'âme proprement dite appartient à l'homme seul; toutes les fois qu'on se sert de ce mot en parlant des bêtes, il doit être traduit par celui d'*intelligence*, et celle-ci, extrêmement bornée chez la plupart des animaux, ne doit jamais être confondue à son tour avec l'*instinct*, qui n'a rien de commun avec elle.

L'homme est le seul animal qui ait une psychologie, et en revanche, ses instincts sont aussi imparfaits que ceux des brutes sont remarquables dès les premiers instants de leur naissance. Chez lui, l'âme commande et la machine organique exécute, la force vitale aidant, lorsqu'elle est à l'état normal. Cette doctrine a été dans tous les temps celle des princes de la médecine.

Tous les systèmes qui attribuent au cerveau la production immédiate des actes intellectuels et moraux, et qui subordonnent par suite étroitement les facultés de l'âme à la masse et au volume de cet organe, sont faux par la base.

Nulle sorte ou nulle particule de matière, a dit le natu-

raliste Lamarck, dont les opinions étaient pourtant matérialistes, *ne saurait avoir en elle-même la propriété de se mouvoir, de vivre, de sentir, de penser ou d'avoir des idées ; et si parmi les corps il y en a qui soient doués, soit de toutes ces facultés, soit de quelques-unes d'entre elles, on doit considérer alors ces facultés comme des phénomènes physiques que la nature a pu produire, non par l'emploi de telle matière qui posséderait en elle-même telle ou telle de ces facultés, mais par l'ordre et l'état de choses qu'elle a institués dans chaque organisation*[1]. » (Philosophie zoologique.)

L'étude de l'homme sain et de l'homme malade démontre clairement qu'il se produit à la fois chez lui tous les phénomènes matériels et dynamiques propres à l'animalité, à la végétabilité, et de plus des phénomènes spéciaux qui lui sont particuliers, qui ont leur source dans le principe animique, et qui, bien que subordonnés dans leurs manifestations à l'état de la matière organisée, ne peuvent être considérés comme son effet immédiat.

L'observation et l'induction démontrent aussi clairement que possible à tout esprit non prévenu, qu'il existe chez les animaux et chez les végétaux une force spéciale inconnue dans la nature inorganique ou minérale, et de laquelle dépendent leurs manifestations d'activité.

[1] Je ne cite pas seulement ici Lamarck, à cause de son opinion si carrée et si explicite sur l'incapacité de la matière à se mouvoir, à vivre, à sentir, à penser par elle-même ; mais aussi pour faire remarquer l'erreur dans laquelle le jette son matérialisme, en lui faisant considérer ces facultés comme purement *physiques*. Comment, en effet, *l'ordre et l'état de choses que la nature a institués dans chaque organisation* (lisez *l'âme*, s'il vous plaît ; car c'est elle qu'il désigne ainsi), pourraient-ils susciter des phénomènes physiques ou matériels ? C'est le propre du matérialisme de mettre constamment en contradiction avec eux-mêmes les esprits les plus éminents.

Cette force, qui a été admise par presque tous les philosophes anciens et modernes, porte le nom de force vitale.

Répandue dans le milieu ambiant qui est une sorte de fluide biophore universel, la force vitale a pour véhicule le sang chez les animaux et la sève chez les végétaux ; sa puissance, son énergie sont variables selon les races, les individus. C'est par elle que les corps vivants sont soustraits, dans une certaine limite, quoi qu'en puissent dire les matérialistes modernes, à l'action des lois physiques et chimiques.

Tous les philosophes qui nient l'existence de la force vitale sont forcés de la remplacer, pour les besoins de leurs systèmes matérialistes, par des agents bien moins concevables et bien plus hypothétiques. C'est ainsi par exemple que Virchow, allant sur les brisées de Lamettrie, professe que la vie n'est qu'une forme particulière de la mécanique.

Toutes les explications physiques, chimiques ou mécaniques de la vie, sont fausses et inadmissibles.

C'est en vertu de la force vitale que les animaux et les végétaux naissent, se nourrissent, s'accroissent, multiplient leur espèce, et c'est par son extinction naturelle ou accidentelle qu'ils meurent, le plus souvent sans que la matière organisée présente chez eux le moindre changement, la moindre lésion.

Chez les animaux, la force vitale s'allie, d'une part à la matière, qu'elle organise, car elle est essentiellement plastique, et de l'autre au principe intellectuel que nous appelons *âme* ou *intelligence*, selon que nous en observons les actes chez l'homme ou chez la brute.

Les lois de cette alliance sont de celles que la philoso-

phie inductive seule peut chercher à saisir ou à soupçonner par l'appréciation des phénomènes sensibles dont elle est la source.

Parmi ces phénomènes, le moins constable de tous est, sans contredit, celui de l'unité vitale, qu'Hippocrate a le premier étudiée et signalée, et qui, malgré sa vulgarité, est nettement niée à cette heure par l'école matérialiste, capable d'ailleurs de toutes les négations même les plus extravagantes.

C'est du grand fait de l'unité vitale que découlent les sympathies dynamiques et organiques qu'on observe chez les animaux et en particulier chez l'homme, les crises qui se produisent dans le cours des maladies, etc. « Ce qu'il importe surtout de connaître, a dit Barthez (*Traité des mouvements*), c'est l'être sympathique qui, obéissant à des lois primordiales, fait se correspondre entre elles, et les forces qui vivifient toutes les parties du corps, et les facultés de l'âme pensante. »

Les matérialistes ont beau répéter en toute occasion que la doctrine de la force vitale est aujourd'hui une cause perdue; en dépit de tous leurs efforts, elle se maintiendra comme toutes celles qui sont basées sur la saine philosophie. Naguère, personne ne croyait plus à la doctrine de la contagion des maladies; aujourd'hui, on compte les médecins qui protestent contre elle; encore, parmi ces derniers, beaucoup ne sont-ils pas sincères !

N'est-il pas étrange d'ailleurs que l'école médicale matérialiste, qui fait de l'hétérogénie à tout propos et qui prétend suivre, avec l'œil armé du microscope, les phénomènes les plus infimes et les plus confus de l'animalité et de la végétabilité, proteste contre l'existence de la force

vitale, seule cause possible et raisonnable de ces phénomènes?

Le but de la médecine étant de prévenir et de guérir les maladies, cette science doit avoir nécessairement pour base la physiologie, qui s'occupe elle-même de la vie, de ses phénomènes, de ses conditions, etc.

Toute physiologie qui n'est pas fondée sur le psycho-matérialisme, c'est-à-dire sur l'étude simultanée des phénomènes animiques, vitaux, matériels, et qui s'occupe exclusivement de ces derniers, loin de faire progresser la médecine, ne peut que la vouer à l'immobilité et à l'erreur : telle est par exemple la physiologie dite déterministe; elle pourra éclairer le côté matériel de la science de l'homme, mais elle ne fera pas faire un pas à l'étiologie dynamique.

Dans tous les corps vivants, je l'ai déjà dit, les lois générales de la matière sont dominées par la vie; mais chez l'homme, le plus compliqué de ces corps, il faut toujours en outre faire la part de l'influence de l'âme, qui est toute-puissante sur le principe de vie, puisque ses affections peuvent devenir la source des plus graves maladies générales et locales.

L'art de guérir ne saurait donc être exclusivement basé sur l'étude des phénomènes organiques ou matériels, mais mais il exige aussi celle de la psychologie individuelle, et par suite des diverses modifications vitales d'où résultent les diathèses, les affections essentielles simples ou éléments morbides, les tempéraments, les idiosyncrasies, etc.

Prétendre, comme le font les détermimistes, qu'en étudiant patiemment avec le microscope ou au moyen du scalpel des phénomènes organiques isolés, on parviendra

à saisir les lois qui les régissent et à fonder la véritable anthropologie, c'est se bercer d'une illusion. Car, en pareille matière, il ne suffit certes pas d'analyser, de recueillir des faits; il faut encore remonter jusqu'à leur cause, entrevoir au moins celle-ci par l'induction, et rattacher le tout, par la synthèse, à une idée doctrinale quelconque. Mais la synthèse ne peut avoir lieu ici qu'au moyen de cette dialectique que répudient si malheureusement pour l'art les médecins chimistes, vivisecteurs, etc., et qui leur prouverait au moins, faute de mieux, qu'en dépit de toutes leurs protestations, ils se sont voués à un matérialisme déraisonnable.

La physiologie déterministe nous prouve bien qu'en coupant tel tronc nerveux, en liant tel vaisseau, en irritant ou en détruisant tel ganglion, on provoque tel ou tel autre phénomène. Ces faits, et beaucoup d'autres qui ne sauraient être rappelés ici, tout curieux qu'ils soient, ne peuvent avoir une grande influence sur la thérapie, qui est, en fin de compte, le but essentiel de l'art de guérir; aussi je ne sache pas que toutes les interprétations des phénomènes de l'anémie et de la chlorose, etc., fournies par la médecine expérimentale, aient amené le moindre progrès dans le traitement de ces maladies.

La raison de cette particularité est que dans le corps vivant le même phénomène morbide, *lorsqu'il se produit naturellement, spontanément,* peut tenir à bien des causes tout à fait opposées, ainsi que le démontre tous les jours l'expérience, et que ces causes sont pour la plupart générales ou dynamiques. Or, la philosophie inductive et ses procédés peuvent seuls les faire pressentir, et, partant, mettre en lumière les indications qu'elles réclament.

Ainsi, je viens de nommer la chlorose, et j'ai dit que la médecine déterministe ne la traitera pas mieux que la médecine traditionnelle; mais j'aurais dû ajouter que dans beaucoup de cas la première, qui ne veut reconnaître ni l'existence de l'âme humaine, ni son influence dans l'économie, aura difficilement raison d'une maladie que compliquent si souvent le spleen, l'amour contrarié, etc.

Alors même que l'observation et l'expérience traditionnelles ne prouveraient pas la vérité de ces principes, on pourrait encore faire valoir par une foule de raisons très-spécieuses, pour ne rien dire de plus, qu'on ne peut admettre *à priori,* comme le font les déterministes, que l'organisme humain et l'organisme bestial soient tellement identiques que tout s'y passe de la même manière.

Ainsi : 1o L'influence animique qui modifie si puissamment, chez l'homme, les phénomènes organiques, n'existe pas chez les animaux, et la nostalgie leur est inconnue;

2o Leur impressionnabilité vitale est aussi bien différente, puisqu'ils peuvent vivre au milieu des émanations paludéennes sans être atteints de fièvre intermittente, qu'ils échappent à la plupart des causes générales des épidémies propres à l'espèce humaine, qu'ils peuvent avaler impunément certains poisons et même les utiliser comme aliments;

3o Enfin, la vitalité est bien plus énergique chez les animaux que chez l'homme, et nous n'en voulons pour preuve que leur résistance aux tourments et aux blessures souvent terribles qu'ils éprouvent pendant les expériences qu'on fait sur eux, et auxquelles des individus de notre espèce succomberaient très-vite.

La susceptibilité, l'impressionnabilité, l'affectibilité de

de l'homme et des animaux sont donc très-différentes, et les physiologistes expérimentateurs ne doivent jamais l'oublier dans leurs comparaisons ou appréciations. Ce qui est vrai pour le mouton, le lapin, le chien, etc., peut être parfaitement faux pour l'homme.

L'une des plus remarquables découvertes de la physiologie expérimentale, celle de la glycosurie, fait ressortir d'ailleurs elle-même que lorsqu'on a saisi un fait matériel palpable, on a encore à compter avec ses causes dynamiques. On ne peut que pallier le diabète; pourquoi? Uniquement parce que le défaut d'alcalinisation du sang, qui est le phénomène matériel sensible de ce fléau, est lui-même sous la dépendance d'une cause dynamique. Or, ne rien dire de cette cause, la passer sous silence, c'est empêcher qu'on s'en occupe, et peut-être même qu'on ne trouve le remède radical; car qui pourrait affirmer qu'on ne la conjurera pas quelque jour comme on conjure le génie intermittent, c'est-à-dire sans l'avoir jamais vue, touchée, démontrée?

Avant que la présence du fer dans le sang eût été signalée par la chimie, on avait parfaitement reconnu, par l'expérimentation clinique, que ce métal avait une action prononcée sur ce fluide, par suite sur la constitution des tissus vivants, et il en est du fer comme d'une foule d'autres agents précieux de la matière médicale.

Que le déterminisme expérimental nous fournisse les moyens de conjurer à coup sûr les intoxications qu'il étudie d'ailleurs avec tant de succès, par exemple l'intoxication arsenicale, dont les funestes résultats sont malheureusement trop communs à notre époque, et il pourra se vanter alors d'avoir rendu un immense service à l'humanité.

Le diabète n'est certes pas le seul état pathologique général dont la cause essentielle lui échappe; toutes les autres diathèses sont dans le même cas, et la stérilité de la discussion qui dure depuis si longtemps à Paris sur la *tuberculose,* achève de prouver qu'en pareille matière les idées émises par les Laënnec, les Louis, les Chomel, les Trousseau, les Andral, etc., etc., valent un peu plus que l'*hétérogénie régressive et la pneumonie caséeuse*; n'en serait-il pas ainsi d'ailleurs, que nous devrions être très-réservés sur ces importations d'outre-Rhin.

Malgré les curieuses études que le microscope a permis de faire sur le cancer, on ne guérit pas mieux aujourd'hui ce fléau que par le passé; et si quelque jour l'inspiration d'un médecin-génie lui faisait découvrir une prophylactique sûre de la dégénérescence cancéreuse, il est plus que probable que ce ne serait pas le microscope qui lui en suggérerait l'idée.

Sous le rapport de la synthèse, le déterminisme est aussi impuissant que la chimie, et c'est là une preuve certaine de son peu de portée biologique. Il parvient bien à produire chez les animaux soumis à ses expériences, certaines maladies locales, telles par exemple que des inflammations; à provoquer certains phénomènes, tels que la toux, l'éternuement, le hoquet, le vomissement, les convulsions; mais jamais il ne peut créer de toutes pièces aucun état morbide de l'ensemble du système, tel que les diathèses, les fièvres essentielles, etc., parce que ces dernières sont sous la dépendance directe des causes dynamiques.

C'est que l'organisme humain, répétons-le encore, n'est pas un simple bloc de matière, comme le donnent à en-

tendre les novateurs au milieu de leurs réticences, et qu'ils n'en sont pas, par suite, les maîtres absolus. S'il en était ainsi, du reste, ils pourraient en calculer les phénomènes dynamiques comme le font les mathématiciens pour la matière brute : or ce calcul a été depuis longtemps reconnu impossible.

Lorsque, au lit du malade, le médecin veut se rendre un compte satisfaisant des phénomènes morbides, porter sur eux un jugement sain, en connaître autant que possible la nature, le point de départ, etc., il ne doit pas se borner à tenir compte des circonstances de milieu qui ont pu concourir à leur développement, des changements qui se sont produits dans l'organe ou le tissu affecté, lequel n'est pas toujours le siége réel de la maladie ; mais il faut encore qu'il interroge tour à tour les dispositions dynamiques du sujet, les passions qui le dominent, le degré plus ou moins grand de dépendance où se trouvent les fonctions lésées des déterminations animiques, la loi des sympathies; enfin toutes les circonstances qui découlent de l'hérédité, du tempérament, des habitudes, du sexe, etc.

Est, et sera toujours un médecin incomplet, insuffisant, celui qui dans ses investigations cliniques se borne à palper, ausculter, mesurer, percuter; celui qui, soit en pratique, soit en théorie, s'arrête seulement aux *espèces* de maladies ou aux *apparences morbides* (diarrhée, pneumonie, pleurésie, phthisie, etc., etc.), et ne remonte pas au fond ou à la nature du mal, c'est-à-dire à *l'élément* ou à la modification dynamique ; le médecin, en un mot, qui n'est pas familier avec les applications cliniques de l'analyse et de la synthèse philosophique. C'est ce médecin myope et localisateur qui s'obstine par exemple à voir

l'inflammation dans ces engouements pulmonaires, qui sont si communs dans le cours des fièvres, et qui, loin de réclamer la saignée, les antimoniaux, etc., appellent au contraire l'emploi du quinquina et des analeptiques.

Même en thérapie, l'expérience démontre journellement combien est indispensable la recherche des modifications dynamiques. Toutes choses égales, en effet, le médicament dont l'action est la plus vulgaire et la mieux connue, peut demeurer inerte, ou même se changer en une sorte de poison, sous l'influence de certains états moraux; cette modification insolite, étrange, des effets médicamenteux est donc due à l'intervention, à l'action plus ou moins directe de l'âme sur la force vitale, et par suite sur la matière organisée.

Le déterminisme n'a ni les qualités requises ni les moyens nécessaires pour fonder une nouvelle science médicale; ses ouvrages, riches en détails micrographiques, sont plutôt des traités d'histologie et d'hétérogénie microscopiques que des traités de physiologie ou de pathologie; le clinicien y trouve fort peu de médecine; la thérapeutique y est surtout plus que négligée.

Lorsqu'on affiche la prétention de faire table rase de l'hippocratisme, qui est encore, quoi qu'on en dise, la médecine du plus grand nombre des praticiens, même à Paris, il faut ouvrir à l'art salutaire d'autres horizons que ceux de la microscopie, du chimisme et de la mécanique.

Semblable à cette célèbre Bande noire qui au commencement de ce siècle détruisit tous les monuments historiques de notre patrie, et bâtit avec leurs débris de mesquines constructions dans le goût moderne, le déterminisme veut évidemment réaliser un plan du même genre; mais il

en sera pour ses frais ; car, ce que l'on peut toujours réaliser dans l'ordre physique, on est impuissant à le faire dans l'ordre moral. Les monuments les plus solides, les plus gigantesques, tombent sans peine sous le marteau des démolisseurs; mais les idées traditionnelles sont impérissables et indestructibles ! Soutenue par sa sœur la philosophie, et appuyé sur vingt-deux siècles d'observation, d'expérience, l'hippocratisme verra la fin du déterminisme comme il a vu celle du broussaisisme, de l'organicisme, de l'homœopathie[1], etc.

Puisque, depuis l'origine des sociétés, il est parfaitement reconnu que les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, acceptés par le consentement unanime, sont la base essentielle de la civilisation humaine, la source de toute moralité, et que leur oubli nous ramènerait à la condition des brutes, au débordement de tous les vices et de tous les crimes, est-ce porter atteinte à la

[1] La médecine traditionnelle, qui compte encore à Paris de nombreux et savants adeptes, parmi lesquels je me permettrai de citer en première ligne M. le Dr Noël Guéneau de Mussy, n'a pas ses ennemis les plus dangereux dans le camp matérialiste ; il convient aussi de ranger parmi eux certains médecins qui, pour arrêter le torrent positiviste, s'appuient sur les principes de la vraie doctrine, mais sans vouloir rendre hommage à leur mère et en donnant comme de leur cru les arguments qu'elle leur fournit. Une telle conduite est coupable et n'honore pas ceux qui la tiennent : je connais tel ouvrage, tel mémoire qui sont littéralement composés de lambeaux enlevés aux auteurs les plus justement illustres de l'école hippocratique, dont on n'a pas même daigné citer les noms. Heureusement que personne ne s'y trompe, et que la secrète ambition de ces enfants ingrats est parfaitement jugée et appréciée. On sait très-bien qu'ils n'ont rien inventé et que c'est dans les vieux livres qu'ils trouvent leurs inspirations.

liberté de la conscience, à celle de la pensée, que d'opposer des barrières à l'athéisme, lorsqu'il tend à se produire cyniquement en public, comme il le fait à cette heure; et doit-on permettre que quelques hommes égarés ou pervers scandalisent sans cesse les honnêtes gens par des discours, des publications impies et anti-sociales ?

Dieu a-t-il moins de droit au respect de tous que les souverains d'ici-bas; et ces derniers, dépositaires des pouvoirs de la Société, ne sont-ils pas commis à sa conservation, à la défense de ses intérêts physiques et moraux? partant, ne leur incombe-t-il pas pour premier devoir de réprimer par de bonnes lois les scandales de l'athéisme ?

Sans doute tous les hommes doivent avoir le droit, selon leur conscience, de professer et de soutenir par le raisonnement leurs opinions religieuses; mais cette liberté, la plus précieuse et la moins prescriptible de toutes, doit-elle être étendue à l'athéisme, c'est-à-dire à la négation absolue des principes de la morale?

L'athéisme n'est pas seulement, d'ailleurs, un danger social, mais une grave insulte jetée à la face de l'humanité tout entière: or l'insulte doit toujours être impitoyablement réprimée, de quelque façon qu'elle se traduise.

Tout citoyen est libre de s'affilier aux thuggs de l'Inde, aux empoisonneurs des Antilles, aux vaudoux, aux gitanos, aux frères du poignard, etc., mais sous la condition de remplir ostensiblement ses devoirs envers la société dont il relève. Que l'athéisme devienne une charbonnerie, on peut facilement se faire à cette idée; mais qu'on lui permette de se produire dans les discours, de s'étaler dans les journaux et dans les livres, c'est ce que la Société ne saurait permettre sans se suicider, sans donner les mains à sa propre ruine.

Ainsi que le disait le martyr de Sainte-Hélène : *N'est pas athée qui veut;* ajoutons à cette parole profonde : *Est libre de l'être qui le peut, mais sous la condition expresse de ne se livrer à aucune propagande et de garder son impiété pour lui seul.*

Enfin, les aspirations séculaires de l'athéisme, la marche qu'il a invariablement affectée dans tous les temps pour arriver à ses fins perverses, nous indiquent clairement que les vraies barrières qu'on peut lui opposer sont la religion, la famille et le reclassement agricole, qui seuls peuvent préparer à la patrie ces générations vigoureuses, au moral comme au physique, d'où sortirent les Léonidas, les Décius, les Du Guesclin, les Bayard, les d'Assas, les Du Couëdic, les Bisson, et tant d'autres héros dont s'honore l'humanité.

POST-SCRIPTUM

A la suite de l'enquête ordonnée par les autorités compétentes, la pétition de M. Léopold Giraud a été repoussée par le Sénat, comme reposant sur des allégations fausses, impossibles à prouver, et contre lesquelles d'ailleurs protestaient avec indignation les fonctionnaires de l'Instruction publique mis en cause : *aucun de ceux-ci ne s'est soucié de passer pour un athée, ni même simplement pour un matérialiste, et sous ce rapport l'unanimité a été significative.*

En reproduisant dans ce livre cette fameuse pétition, que j'ai qualifiée de remarquable, parce que je la croyais fondée à tous les points de vue, et dont j'avais d'ailleurs pris le texte dans un journal de médecine (celui de Bordeaux) qui lui avait fait un honorable accueil, je n'ai fait qu'user de mon droit d'historien et de publiciste ; mais aujourd'hui même qu'elle a été jugée par le Sénat, je n'hésite pas à déclarer qu'abstraction faite des questions de personnes, dont je ne me suis jamais préoccupé, je continue à en approuver le fond, c'est-à-dire tout ce qui touche à la nécessité de la répression de l'athéisme et à l'émancipation de l'enseignement supérieur. Pour bien juger de l'esprit qui préside à cet enseignement, spécialement en médecine, ne suffit-il pas d'ouvrir les livres qui nous viennent de Paris?

En effet, que les matérialistes ne se fassent pas illusion : malgré *le bill d'indemnité* du Sénat, les deux grandes questions sont restées debout, pressantes, grosses d'orages mais aussi d'espérances, et comptant parmi leurs défenseurs le clergé catholique, les ministres de tous les autres cultes reconnus, les philosophes théistes dont le nombre n'est certes pas petit, de grandes personnalités intellectuelles et des membres très-éminents de l'Université; de plus, après avoir énergiquement et victorieusement repoussé les accusations que la malveillance faisait peser sur lui au sujet de l'hétérogénie et de notre consanguinité avec les grands singes, M. le Ministre de l'Instruction publique a fait connaître au Sénat qu'il avait mis à l'étude depuis longtemps la question de l'enseignement supérieur.

Il faut attacher aussi une grande importance aux nobles paroles adressées par l'Empereur à Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen; elles ne peuvent laisser aucun doute sur les sympathies du chef de l'État en faveur des intérêts religieux et de la liberté de l'enseignement supérieur. L'amour de Dieu, celui de la patrie et de la famille, sont en effet connexes, comme je l'ai prouvé dans ce livre ; et quoi qu'en ait dit le célèbre Helvétius, dans son écrit paradoxal de *l'Esprit* [1], les athées ne sauraient faire de bons soldats.

[1] « Tous les liens de père et d'enfant (dit ce singulier philosophe) peuvent nuire à ceux de citoyen et produisent des vices sous l'apparence de vertus (qui aurait jamais cru cela ?), de petites sociétés dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindraient à la fin, dans les âmes, toute espèce d'amour pour la patrie. *On ne pourra soustraire les peuples à ces calamités, qu'en brisant entre les hommes tous les liens de parenté, et en déclarant les enfants citoyens de l'État. C'est le seul*

Attendons-nous donc à voir surgir d'un instant à l'autre, cette fois-ci dans le sein du Corps législatif et par l'initiative de nos plus illustres députés, la question de la répression légale et indispensable de l'athéisme, celle de la liberté de l'enseignement supérieur, dont l'Université n'a d'ailleurs rien à craindre, parce que ses institutions ne sauraient perdre le moins du monde à la libre concurrence, et que la Vérité n'a jamais rien à redouter de sa sœur chérie, la Liberté. C'est par elle seule au contraire qu'elle a promptement raison des utopies, des systèmes antisociaux, et surtout des coteries qui rêvent l'asservissement de l'intelligence humaine et l'annihilation du libre arbitre. Aux États-Unis d'Amérique, on est depuis plus d'un demi-siècle parfaitement fixé sur ce point, et la lecture du document suivant, que j'extrais du voyage de La Fayette dans cette contrée, achèvera de le mettre en lumière aux yeux de mes lecteurs.

moyen d'étouffer les vices..... (ceci est le plus fort!). *D'ailleurs, toute espèce de dépendance étant injuste, le fils ne dépend pas plus du père que celui-ci de sa progéniture.* »

Voilà des idées qui peuvent être mises en pratique avec succès au milieu des grands singes sans queue, mais auxquelles nous ne saurions répondre qu'en envoyant à Charenton ceux qui les émettent. Du reste, c'est à la famille qu'en veulent surtout les athées, parce qu'ils comprennent que, tant qu'on n'y touchera pas, leurs projets pervers resteront à l'état de lettre morte. La citation de ce simple passage du livre de *l'Esprit*, livre qui fourmille d'énormités *ejusdem farinæ,* me paraît justifier à lui seul l'arrêt du parlement de Paris, en date du 6 février 1739, qui condamna cet ouvrage au feu.

De la Liberté de l'Enseignement aux États-Unis.

Après avoir visité en détail le grand collége de Colombie, lors de son dernier voyage aux États-Unis, La Fayette alla voir celui de Georges-Town, que dirigeaient les jésuites. Lorsque je vis, dit l'historien (M. Levasseur, secrétaire du général), les révérends pères en costume de l'Ordre, je ne pus me défendre d'un sentiment pénible : tous les méfaits que l'on reproche à la société des jésuites en Europe se présentèrent en masse à mon imagination effrayée, et je déplorai l'aveuglement des Américains, qui confient l'éducation de leurs enfants à une secte aussi ennemie de toute liberté. En rentrant à Washington, je ne pus m'empêcher de communiquer mes réflexions et mes craintes à M. Cambreling, député de l'état de New-York, avec lequel je passai la soirée; et lorsqu'il m'entendit exprimer le vœu que tous les jésuites fussent dans tous les pays repoussés de l'instruction publique, il secoua la tête d'un air de désapprobation. «Cette mesure, dit-il, ne sera jamais prise chez nous : elle serait contraire à l'esprit de liberté qui nous anime; elle serait injuste à l'égard des jésuites, dont nous n'avons nullement à nous plaindre; et je ne connais d'ailleurs dans notre société aucun pouvoir qui soit en droit de prescrire cette mesure. — Il est possible que vous n'ayez point sujet de vous plaindre des jésuites, parce que chez vous ils sont encore peu nombreux et qu'ils ne sont point encore arrivés au pouvoir; mais patience!.... Voyez ce qui se passe en Europe, et tremblez! — Ce qui se passe en Europe ne peut jamais avoir lieu chez nous, tant que nous serons assez sages pour ne point changer nos institutions; tant que nous n'aurons ni religion de l'état ni monopole, nous n'aurons à redouter ni les intrigues, ni l'influence *d'aucune association*. Pour que l'instruction publique fût un moyen efficace d'action pour les jésuites, il faudrait qu'elle fût leur monopole; *or, grâce à la sagesse de nos institutions, nous n'avons de monopoles d'aucun genre. Nous ne gémissons pas, comme vous. sous le joug de plomb d'une université privilégiée; chez nous, chaque père de famille est le seul juge de la*

manière dont il lui convient de faire élever et instruire ses enfants; de là, concurrence entre tous ceux qui veulent se livrer à l'exercice de l'instruction publique, concurrence qui ne se soutient que par un sincère attachement à nos institutions, un profond respect pour les lois qui sont notre ouvrage, et la pratique de toutes les vertus qui font le bon citoyen. Les jésuites eux-mêmes sont obligés de remplir ces conditions pour obtenir la confiance du public ; tant qu'ils la mériteront, je ne vois pas de quel droit on viendrait les priver de l'exercice d'un droit qui nous est commun à tous. »

Ce n'est pas de cette manière qu'en France les gens qui font tant de bruit au nom de la liberté, et qui se disent libres penseurs, entendent les principes démocratiques : ils ne veulent de la liberté absolue que pour eux-mêmes, et ne sont au fond que les plus détestables despotes. Du reste, ce fait est parfaitement reconnu, et les horreurs commises en 1793 l'ont établi depuis longtemps.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Les pièces suivantes me paraissent par elles-mêmes trop éloquentes pour que je ne les reproduise pas ici sans commentaires : elles peuvent, en effet, servir à fixer l'opinion sur le caractère de l'enseignement médical à Paris.

1° *Lettre de M. le* Doyen de la Faculté de médecine de Paris *à M. le* Ministre de l'Instruction publique, *à l'occasion de la pétition Giraud.*

Monsieur le Ministre,

Depuis quelque temps, la Faculté de médecine est l'objet d'attaques qui jettent une vive émotion dans le monde savant et dans le public. Des protestations se sont élevées contre plusieurs professeurs. Divers cours ont été incriminés successivement. Telle proposition accidentellement émise dans une leçon et inexactement rapportée; telle définition scientifique transformée à tort en affirmation dogmatique; tel propos malicieusement inventé et mis dans la bouche d'un médecin d'hôpital appartenant à la Faculté; une thèse de médecine légale sur le libre arbitre, récemment soutenue devant un jury qui, tout en blâmant la doctrine, avait cru pouvoir admettre le candidat: tout cela a été habilement exploité, si bien que l'enseignement est représenté comme imprégné d'idées subversives et la Faculté dénoncée comme une école de matérialisme.

Rien n'est plus inexact et plus injuste. La Faculté de médecine fait des médecins; elle est à la fois une école professionnelle et une institution de haut enseignement. Les études y présentent un double caractère de théorie et d'application : d'un côté, la démonstration des faits; de l'autre, leur interprétation, leur enchaînement; ainsi, la pra-

tique donnant la main à la théorie, telle est la double condition que doit présenter l'enseignement dans une école de médecine. L'art du médecin ne serait, en effet, qu'un vain empirisme s'il n'était éclairé par la science. C'est cette science elle-même qui est en cause dans les attaques dirigées contre la Faculté.

De nos jours, la médecine est entrée dans des voies nouvelles. Elle ne cherche plus l'alliance de tel ou tel système philosophique qui puisse servir de prémisses à ses déductions, de fondement à ses doctrines. Rompant avec les traditions du passé, elle a renoncé à la méthode à priori et a trouvé une base plus solide dans l'expérience et dans l'observation. Voulant mériter le nom de science, elle a adopté franchement la méthode scientifique. Ainsi que la physique et la chimie, la médecine commence aujourd'hui par établir des faits, et après avoir tiré de ces faits les conséquences immédiates, prochaines, elle ne s'élève à des inductions plus générales qu'à la condition que la base affermie permette l'accès des hauteurs.

Telle est la méthode expérimentale, instrument de découvertes sans nombre. Pour être positive, elle n'a rien de commun avec le positivisme, doctrine philosophique avec laquelle certaines personnes affectent de la confondre.

La science est maîtresse de choisir la méthode qui lui convient, de répudier cette vaine dialectique qui faisait plier les faits devant l'autorité d'un système, de se maintenir sur son domaine, qui est celui de la raison et du libre examen. Il faut qu'elle y conserve une indépendance absolue.

La Faculté de médecine a introduit dans son enseignement cette méthode exacte de la science moderne. Elle enseigne la physiologie d'après les expériences, la médecine d'après les faits. Dans ces cours, des maîtres autorisés exposent la structure des organes, le jeu régulier ou troublé de leurs fonctions, *en se préoccupant uniquement des conditions matérielles des phénomènes*. C'est là la tendance qu'on voudrait faire condamner, en l'accusant de conduire au matérialisme. On voudrait que l'État, affirmant une doctrine opposée à celle qui prévaut aujourd'hui, et se chargeant de la faire triompher, imposât aux professeurs, non-seulement des programmes, mais des convictions.

Il n'en sera pas ainsi; la Faculté en a la ferme espérance. Elle ne

s'émeut point de toutes ces attaques, et poursuit avec calme le cours de ses travaux en se maintenant dans la voie purement médicale. Elle ne prend parti pour aucun système philosophique, et respecte ce qui est respectable en dehors et au-delà de la science. *Elle ne redoute point la liberté de l'enseignement, mais elle demande énergiquement, pour ses programmes scientifiques, la liberté des doctrines, et pour ses membres, ce premier droit de tous les citoyens, la liberté de conscience.*

Le Doyen, WURTZ.

Extrait de la lettre de M. PITON, *étudiant en médecine de l'École de Paris, au rédacteur de la* Gazette de France.

Paris, 29 mai.

MONSIEUR,

Je commence par vous déclarer que je suis positiviste, c'est-à-dire *plus athée encore qu'un matérialiste.*

C'est vous dire que je ne comprends pas la *reculade* en matière de profession de foi, et que je tiens à protester de toute mon énergie contre *les défections honteuses* que vous reprochez avec justice à certains hommes officiels (ceux mis en cause par M. Giraud).

Permettez-moi de vous féliciter de la manière dont vous avez posé la question dans l'article que vous avez publié le 28 mai.

Assurément je partage les idées que vous y exprimez......

Dire que l'enseignement de l'École de médecine n'est pas matérialiste? mais C'EST NIER LE SOLEIL !

Dire que la philosophie n'a rien à voir avec la science, la doctrine avec la profession? mais c'est montrer une incapacité ou une duplicité inqualifiable !

Pour moi, *élève des matérialistes de l'École de médecine*, sans oublier ce que je leur dois d'instruction et de force, je m'engage à vous soutenir dans la campagne que vous entreprenez pour conquérir le terrain de la liberté !

Beaucoup de mes amis pensent autrement : ils craignent votre parti. Je crois qu'ils ne se rendent pas bien compte de ce qui fait votre force.

Beaucoup d'autres ne vous craignent pas, et demandent qu'on ouvre l'arène : je suis de ceux-là.

Vous voulez la lutte? Nous aussi : mais à visage découvert...

Agréez, Monsieur, l'assurance de l'estime que mérite tout homme qui conforme sa conduite à un principe.

A. Piton,
Étudiant en médecine.

52, boulevard Saint-Michel.

Extrait du compte-rendu de la séance du Congrès libre des Sociétés savantes de province, *où a été traitée la question de la liberté de l'enseignement supérieur.*

.... 3° *Question de l'enseignement public.* — La question de la liberté de l'enseignement et celle du niveau des études ont été brillamment traitées par plusieurs orateurs.

M. de Lapeyrouse a commencé par développer ses idées sur les nécessités pressantes de réclamer la liberté de l'enseignement supérieur, qui est un besoin public et une dette contractée par le gouvernement dans la loi de 1850. Il démontre que le monopole ne donne de garanties ni à la force des études, ni à la conscience religieuse des familles, ni aux principes que la société est intéressée à faire respecter. Il parle des universités étrangères, qui, sous tous ces rapports, nous sont supérieures, et demande qu'on émette un vœu pour le libre enseignement supérieur, et pour que les grades des facultés officielles soient conférés par des jurys de gradués, et non par les professeurs en exercice.

M. Dognez fils expose, dans une savante et élégante causerie, l'état actuel des universités allemandes, belges et anglaises, qu'il connaît à fond.

En Belgique, dit-il, l'enseignement est libre; mais nous ne sommes pas très-enchantés de cet état de choses. Il y a trois universités libres à côté de l'université officielle. Celle de Louvain a été l'œuvre du clergé; celle de Bruxelles est l'œuvre des francs-maçons; celle de Liége dépend du gouvernement. Dans les chaires de l'État, les professeurs enseignent les opinions qu'ils veulent et se combattent souvent. En somme, les études sont loin d'être solides,

En Allemagne, où les études sont beaucoup plus fortes, les universités sont des créations gouvernementales; mais la multiplicité des États qui les ont créées y entretient une salutaire émulation que développent ensuite les professeurs libres. En Allemagne, tout docteur d'une université a le droit de créer une chaire libre à côté de l'enseignement officiel, pourvu qu'un certain nombre d'élèves s'engagent à suivre ses cours. Les cours de ces professeurs privés, nommés *privat docent*, ont une influence très-sérieuse sur le niveau de l'enseignement, ils tiennent en haleine les professeurs officiels, qui d'ailleurs s'adjoignent les *privat docent* les plus célèbres. Ceux-là sont très-recherchés par les étudiants. Ensuite les grades sont conférés par des jurys composés de docteurs, et non par les professeurs, comme en France.

Les étudiants habitués des brasseries y discutent les titres de leurs professeurs, et ceux-ci n'ont en général pour auditeurs que les élèves qui ont décidé de leur donner la préférence. De là l'indépendance des élèves à l'égard des professeurs, de là la nécessité pour eux de se tenir prêts à subir des épreuves sérieuses pour obtenir leurs grades.

En Angleterre, il y a trois universités qui ont leurs règlements distincts. Là, pas de professeurs privés; les professeurs se recrutent eux-mêmes par l'élection et confèrent eux-mêmes les grades. Mais pour exercer, il faut un ordre de l'évêque anglican. Le diplôme n'a qu'une valeur scientifique; pour exercer la profession d'avocat ou de médecin, il faut subir un nouvel examen devant un jury de ces corporations.

En Belgique, il faut subir un examen de doctorat spécial pour professer. Le jury statue, mais c'est un professeur qui interroge.

M. Dognez fils conclut en disant que l'État devrait surveiller l'enseignement, et surtout s'occuper de maintenir le niveau des études et admettre les professeurs libres et même les universités libres, mais à condition que leurs professeurs donnassent les garanties de capacité représentées par les grades.

M. de Villeneuve-Flayosc, ingénieur en chef des mines, démontre que l'abaissement du niveau scientifique à l'école Polytechnique est le résultat d'un programme trop étendu, *de l'absence d'études philosophiques, et d'un règlement intérieur défectueux. Moralement et*

scientifiquement, l'école est en décadence. A l'école Centrale, même déclin depuis que l'État s'est substitué à la société qui avait créé cette école, si utile à la France; les professeurs nommés par l'État n'ont pas le zèle des professeurs nommés par leurs pairs.

Les écoles de Droit, de Médecine, avec leurs agrégations indépendantes les unes des autres, offrent les mêmes éléments de décadence. Pas d'examen de fin d'année ; pour la collation des grades, les professeurs examinent eux-mêmes les élèves, qui savent comment remplacer le vrai savoir par certaines réponses toutes faites, agréables à chaque professeur. Aucun esprit scientifique ni philosophique. L'enseignement des sciences naturelles est également dénué de suite et de vues générales; les explorations pratiques qui l'éclairent sont inusitées.

Notre enseignement libre, tant religieux que laïque, est à peu près dans le même état : mêmes routines et même incohérence. On apprend quelques bribes de latin et de grec en huit ans, alors que dans le même espace de temps, en Allemagne, on apprend ces deux langues et trois langues vivantes en sus. — Les programmes des examens, aussi déplorables que ceux des classes, enferment les juges dans des questions toutes faites. Pas de liberté ni de publicité; partout l'ombre de la science pour le corps.

Au sommet des études, la question morale devrait se poser avec l'autorité de la religion et de la métaphysique, qui domine toutes les sciences et préserve l'âme du matérialisme et de l'empirisme, auquel pousse l'étude des phénomènes qui ne se rattachent pas à l'étude des lois primordiales. Alors la liberté morale périt sous le matérialisme.

Il n'y a que les associations libres qui, en s'organisant partout et substituant des livres substantiels aux livres squelettes en vogue aujourd'hui, puissent relever l'enseignement et l'éducation en France, et pousser l'enseignement officiel à se régénérer.

M. Raudot combat l'idée d'après laquelle l'État doit l'enseignement. L'État n'a ni le pouvoir, ni la mission d'élever les hommes, surtout en France, où l'État n'est que leur mandataire. Le père de famille seul tient cette mission de Dieu, et seul peut la déléguer à qui lui plaît.

M. Raudot n'est pas partisan des écoles Polytechnique et Centrale; il croit qu'il y aurait mieux à faire pour propager la science. Quant aux Facultés, il n'y a de bonnes que celles qui sont indépendantes et sont

tenues en éveil par la concurrence. Telles étaient les universités du moyen âge, qui avaient plus d'élèves que les écoles actuelles. On ne les créait pas comme aujourd'hui dans de grandes villes ; elles étaient au contraire dans de petites villes ou à la campagne. L'orateur demande la liberté d'étudier où l'on veut et sans payer d'inscriptions. Nos Facultés de province sont abandonnées par les élèves, qui veulent venir à Paris mener une vie dissipée et dissipatrice trop souvent ; elles n'ont qu'un moyen d'attirer les jeunes gens : c'est de se montrer faciles pour les examens ; elles recueillent ainsi le rebut des Facultés de Paris, et donnent des grades à des sujets incapables.

Ce vif et intéressant débat se termine par un vœu en faveur de la liberté de l'enseignement supérieur, *à condition que les professeurs respectent les lois et les principes qui sont la base de la société et de la morale religieuse.*

Extrait du Journal de médecine de Bordeaux.

Bordeaux, 15 juin 1867.

Le *Journal de médecine de Bordeaux*, dans la lutte qu'il soutient contre la *centralisation scientifique*, rencontre, chose peu croyable, des adversaires en dehors du département de la Seine.

Un Parisien dépaysé dans les Landes, adorateur fanatique de la grande Ville et de la grande Faculté, repousse, avec une véritable *furia*, nos idées sur les Facultés provinciales; voici ce qu'il nous écrit de Mont-de-Marsan :

« Vous êtes toujours les mêmes, *des Girondins* ; vous ne comprenez pas votre pays. Tout à fait à tort, vous nous comparez à l'Allemagne, ce grand polype qui n'a jamais eu de grands centres nerveux, et qui n'en aura peut-être jamais. Cela tient à la géographie de la France, à son tempérament, à ses mœurs, à sa constitution séculaire, à son génie. Voulez-vous que je vous le dise bien franc ? votre système aboutit à ceci : petites Facultés, petits professeurs ; petites études, petits élèves, petits docteurs (*minuti doctores*), petites boutiques, petites ressources, petites rivalités, et l'anarchie chez les grenouilles... »

Moi je réponds : *Avec l'enseignement scientifique et surtout médi-*

cal tel que l'a constitué l'irrésistible attraction du centre, voulez-vous que je vous dise tout franc ce que vous produisez? Grande Faculté et grandes vanités, rares météores pour l'exhibition, et foule de médiocrités prétentieuses; grands scandales, grande démoralisation; cœur gangrené et membres torpides. Vous produisez l'anarchie en fermentation latente, et la police sur le pied de guerre permanent.

Vous criez comme tout le monde : Vive la liberté ! mais, mesurant l'abaissement produit dans nos provinces par la restriction arbitraire et le dépouillement systématique, vous doutez de ce que la liberté peut produire; je dis la liberté réglée de l'enseignement.

Je ne puis admettre que le ressort académique de Lyon, par exemple, avec ses trois millions d'âmes, ne puisse pas jouer un rôle scientifique pareil à celui d'Heidelberg, de Giessen, de Bâle, de Weimar, de Bruxelles, ou de Montpellier et de Strasbourg. On maintient des institutions qui nous privent de nos hommes et de notre considération, de notre ressource et de notre dignité, et puis on dit : Voyez leur indigence ! et vous, mon ami, vous en riez tout le premier. Quittez, croyez-moi, ce rôle peu généreux : aidez-nous de vos efforts, encouragez-nous au moins de votre suffrage lorsque nous tentons de résister à cette colossale pieuvre qui prétend penser, observer, découvrir, étudier pour nous; qui nous relègue volontiers dans les organismes inférieurs, et qui se persuade que le soleil du bon Dieu ne brille pas tout entier au-delà des fortifications de Paris.

— Autre phénomène : Un journal parisien, né depuis cinq mois, et qui dès sa première dentition vient de subir une maladie incurable, veut bien concéder que nos aspirations vers la décentralisation de l'enseignement médical sont libérales *en apparence;* mais il nous dénonce comme relevant de Rome et recevant le mot d'ordre de M. Veuillot, puisque nous invoquons *le bras séculier* pour obtenir, en faveur de nos Écoles, une part au soleil des rémunérations, comme elles l'ont aux sourires du percepteur; le *bras séculier* pour que les jeunes gens, dont nous ferions très-bien nous-mêmes des docteurs, ne soient pas obligatoirement exposés à l'enseignement patronné par les coryphées du *Phare de la Loire* et par les illustrations du Congrès de Liége.

O bienveillant confrère! ô vous qui avez en horreur *le bras sécu-*

lier, ayez la bonté de m'éclairer de vos conseils. A quel bras, s'il vous plaît, pourrai-je bien m'adresser? Quelle autorité *régulière* entendra les vœux que je forme pour que la centralisation scientifique n'absorbe pas nos deniers et ne décourage pas incessamment nos efforts? Cette centralisation nous dédaigne parce que nous sommes faibles, et nous dépouille de peur que nous ne devenions forts. Veuillez considérer que le régime qui nous étouffe et nous affame au profit de MM. les Parisiens, hier socialistes, aujourd'hui positivistes, ne peut être réformé que par *le bras séculier,* c'est-à-dire par les pouvoirs publics. Demander ce qu'on désire à qui peut le donner n'est pas un acte tellement réactionnaire qu'on recule pour cela jusqu'à Torquemada. Rappelez-vous, je vous en conjure, que je ne me plains pas de ce que messieurs tels ou tels enseignent le matérialisme sous le couvert du positivisme, et déclinent l'unité humaine et le libre arbitre par respect pour Bacon et pour la méthode expérimentale; je ne me plains pas qu'on voile officiellement son dernier mot par les réticences d'Escobar, et qu'on laisse conclure ouvertement ses disciples; non, je ne veux pas qu'on impose silence à personne: « *Si l'on défend de publier des erreurs, on arrêtera les progrès de la vérité, parce que les vérités nouvelles passent toujours pendant quelque temps pour des erreurs,* et qu'elles sont réputées comme telles par les magistrats attachés aux anciennes habitudes... Les causes se plaident quelquefois pendant des siècles, le public seul peut les juger[1]. »

Assez de voix éloquentes s'élèveront pour ramener et convaincre la jeunesse; mais je me plains de ce que nos fils, après avoir reçu dans nos écoles de province l'enseignement dogmatique et pratique, soient contraints *d'aller demander leur diplôme à d'autres professeurs dont j'estime, dont j'admire le savoir, mais dont je désavoue, dont je combats, dont je déplore la doctrine philosophique.*

— Un autre confrère, et celui-là de mes amis, blâme la vivacité de mes attaques. A son gré, j'ai dépassé toutes les bornes d'une polémique acceptable. Je me contenterai de lui faire observer qu'un journal scientifique est lu par des hommes capables de juger de la

[1] Malesherbes; *Mémoires sur la librairie,* cités par Ed. Laboulaye. (V. *Rev. des cours littér.,* 1er juin 1867, pag. 419.)

valeur des arguments, et qu'on ne séduit pas par des figures de rhétorique. J'ajouterai que nos pages sont ouvertes aux discussions, aux contradictions, aux rectifications d'ici ou de là-bas. Je me flatte de n'être pas de ceux qui réclament pour eux-mêmes ce qu'ils méditent de refuser aux autres sous toutes sortes de prétextes. La presse scientifique est une arène où les hommes civilisés vivent hardiment et loyalement de leur vie intellectuelle.

Ce qui m'afflige dans notre confrérie médicale, c'est qu'elle est encombrée de sous-entendus, de compromis, de petits intérêts, d'intrigues souterraines, sans compter les obstacles extérieurs. Chez elle, hélas! la libre discussion engendre des hostilités implacables, que ne compensent jamais ni le dévouement des amitiés, ni la chaleur des reconnaissances. La condition première de notre savoir-vivre est le mépris du cœur humain, la seconde est l'art de capituler. Je ne sais pas vivre à ce prix.

J. Jeannel.

Lettre de M. le Dr Jeannel, *professeur de pathologie interne à l'École de médecine de Bordeaux, à M. le* Dr G..... *(de Bayonne), sur* le **Matérialisme enseigné aux frais du public.**

« Vous me demandez, mon cher ami, ce qu'il arrivera, selon mon jugement, de notre première Faculté de médecine et de son drapeau où l'on peut lire en gros caractères les mots : *Positivisme, matérialisme, athéisme* (sic).

» Vous me demandez si l'orgie du 22 mars[1], dans laquelle les professeurs, recevant de leurs disciples le programme impératif de leurs doctrines, se sont laissés consacrer matérialistes, sera indulgemment oubliée, comme un des nombreux et stériles *pronunciamentos* du quartier latin, ou s'il doit en résulter quelque grave conséquence. »

[En réponse à ces questions, mon savant collègue de Bordeaux se borne à rapporter *in extenso* la pétition Giraud, *annonce qu'il l'a signée, qu'il a engagé tous les pères de famille à en faire autant et à s'abstenir d'envoyer leurs fils dans un amphithéâtre où les doctrines avouées sont contraires à la morale publique*; il démontre ensuite que, bien qu'il soit membre du corps universitaire, nul ne saurait lui

faire un crime de protester contre *une philosophie* (celle de l'École de Paris) *qui explique logiquement l'amour par une transformation chimique et le dévouement par une habitude organique, qui convertira nécessairement les autels en table de dissection et remplacera le tabernacle par un calorimètre surmonté d'un microscope.*]

« Vous le voyez, mon cher ami, continue M. Jeannel, la Faculté de Paris reste sans défense contre quiconque l'ose désigner à l'opinion publique comme éminemment dangereuse pour la jeunesse, comme compromettante au plus haut degré pour l'autorité publique dont elle est émanée, et pour la nation qui l'entretient.

» Ce dont je me plains, ce n'est pas que Messieurs tel ou tel enseignent que la matière est tout; que l'équivalent mécanique de la chaleur rend compte aussi bien du va-et-vient d'un piston que de ce que j'écris en ce moment; que l'homme est une résultante sans libre arbitre et sans responsabilité, etc. Je sais bien que le matérialisme menaçant l'ordre social révoltera toujours la conscience de l'humanité; — ce dont je me plains, c'est que cela soit enseigné *officiellement, sous le couvert de l'autorité publique.*

» L'idéal que je poursuis, sans espérer de jamais l'atteindre, c'est que chacun puisse enseigner *librement* tout ce qu'il sait et tout ce qu'il croit, à condition de respecter l'ordre public, c'est-à-dire la liberté des autres. *Ce dont je me plains, c'est que des vieilleries cent fois condamnées, et qui concluent logiquement à l'abolition du droit et à la suprématie de la force brutale, soient renouvelées à mes frais et aux vôtres, aux frais du public au nom du Gouvernement, et qu'il soit obligatoire pour nos enfants de se réunir dans un amphithéâtre où elles sont imposées aux professeurs, acceptées et proclamées par eux. Voilà ce qui révolte en moi le sentiment de la justice, voilà ce que je blâme de toute mon énergie et ce que je dénonce au bon sens de mes concitoyens.*

» Ah! si, par impossible, la Faculté de médecine de Paris avait assez d'influence pour maintenir l'enseignement qu'elle vient d'inaugurer ou plutôt de démasquer, et s'il est aujourd'hui passé outre à mes protestations, je demande à prendre date; et lorsque la société se réveillera pour maudire ces doctrines qui pervertissent la conscience humaine, en détruisant la notion de la solidarité et du devoir,

du beau et du bien, je demande qu'on se souvienne des efforts que j'aurai faits pour avertir les esprits droits et donner l'alarme aux honnêtes gens.

» Que les subventions de l'État, dit en finissant l'auteur de la lettre, se répartissent équitablement entre les villes principales, *libres* de réorganiser leurs anciennes Facultés selon leurs vœux et leurs moyens; on fera un grand acte de justice, et l'on remédiera pacifiquement à la dangereuse propagande dont le quartier latin est l'éternel théâtre.

» Car assez de scandales, assez de violences, assez de fétichisme abrutissant et de centralisation énervante! Que la France favorise également tous les foyers de lumière, comme elle repousse également tous les mauvais conseils et les mauvais exemples.»

Voilà ce qui s'appelle *parler* comme un livre, et ce qui me semble solidement appuyer ces paroles, que j'adressais aux Marseillais en 1865, dans un petit écrit de circonstance: *Réponse d'un ilote de la province à M. Sanson* de la Presse :

« Avec le temps, la persévérance *et l'aide de Dieu*, les causes les plus désespérées finissent toujours par triompher lorsqu'elles sont justes; ne nous lassons pas dans notre pacifique croisade contre les utopies parisiennes; prouvons au monde que nous repoussons de toutes les forces de notre âme l'asservissement intellectuel qu'on veut nous imposer. Pour cela, ne nous endormons jamais dans une fausse sécurité, et que nos efforts, nos démarches soient incessants; enfin, allons sans cesse en avant, prions le Ciel d'éclairer l'Empereur et de faire intervenir sa justice dans la plus sainte des causes, celle de la décentralisation. »

Ceux de mes lecteurs qui voudraient connaître *in extenso* la remarquable lettre de M. Jeannel, la trouveront dans le n° de mai 1867 du *Journal de médecine de Bordeaux*, et ne pourront que se demander, après l'avoir lue, si les protestations d'orthodoxie philosophique et sociale de l'École de médecine de Paris sont bien sincères, si le Sénat a agi avec toute la maturité nécessaire en passant à l'ordre du jour sur la pétition Giraud et *les questions de principe*

qu'elle signalait à son attention ; enfin, si l'enquête entreprise dans le but de l'éclairer sur l'état de l'enseignement médical à Paris. a été ce qu'elle devait être, c'est-à-dire. sérieuse et impartiale? Que M. Giraud soit, comme le disent ses antagonistes, une sentinelle avancée du cléricalisme, c'est possible; mais que ce qu'il a dit dans sa requête, sur nos périls sociaux. sur les *excentricités* de l'enseignement médical à Paris, soit faux ou sans portée, c'est ce qu'il est difficile d'admettre, après avoir lu les divers documents que je viens de rapporter, et dont l'authenticité ne peut être l'objet du moindre doute.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS v

AU LECTEUR BÉNÉVOLE sur la plaisante question de notre parenté avec les singes sans queue 5

CHAPITRE PREMIER. — État actuel de notre milieu et signes des temps. — Nécessité de combattre sans répit le matérialisme. — Noblesse de la médecine. — Calomnies dont elle est l'objet et dont elle se défendit dans toutes les époques 29

CHAPITRE II. — Dieu en 1793. — Sentiments des Écoles de médecine grecque, romaine, sarrasine. — Anecdote sur le législateur arabe Mohammed. — État de la médecine du XIe au XIVe siècle : Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Arnauld de Villeneuve; ce dernier ne fut au fond qu'un hérésiarque et non pas un athée. — Époque de la Renaissance : Paracelse, Van Helmont, etc. ; anecdote sur une séance de l'Académie impériale de médecine 41

CHAPITRE III. — La médecine au XVIe siècle : André Vésale et Michel Servet. — Influence de Descartes et de Bacon ; Isaac Newton. — Harvey découvre la circulation ; ses sentiments, ceux de Baglivi et de Ramazzini. — Spinosa ne fut pas un athée, mais un philosophe fourvoyé, dévoyé. — XVIIe et XVIIIe siècles : excellent moyen pour éviter les écueils et reconnaître l'étendue d'un danger. — Georges-Ernest Stahl. — Boërhaave, Voltaire et le P. Needham. Définition de l'âme humaine dans le Dictionnaire de Nysten. — Voltaire n'était pas un athée, mais un sceptique, un pyrrhonien exagéré. — Anecdote d'un bottier illettré qui en faisait sa lecture habituelle. — Profession de foi du marquis d'Argens 56

CHAPITRE IV. — Mission d'Albert de Haller, ses démêlés avec Voltaire, sa défense de Pascal et son *Traité de l'âme*. — Haute estime que professait pour ce grand médecin l'impératrice Marie-Thérèse. — Gaspard de Sauvages, Rœderer, Joseph Frank, Bordeu, etc., etc. — Extravagances et absurdités de Lamettrie. — Profession de foi du grand Barthez.

Derniers temps de l'ancien régime. — Le baron d'Holbach, Helvétius et son livre de l'*Esprit*. — Jugement que Voltaire porte sur lui. — Les médecins de cette époque ne donnèrent pas dans le philosophisme. — Causes de cette préservation. — Révolution de 1793; abolition du culte et de l'enseignement publics. — Ce que devint le corps médical pendant la Terreur. — Il est représenté dans le sein de la Convention par Marat et dix-huit autres docteurs sans réputation scientifique... 74

CHAPITRE V. — Création de l'Institut et reconstitution de l'enseignement médical en France. — Comment on improvisait les médecins sous la Terreur. — Cabanis et Fourcroy n'étaient pas des athées. — Témoignages éloquents de Linné et de Buffon sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Caractère ridicule de la phrénologie. — Résultats fournis par l'examen du cerveau de grandes célébrités dont la psychologie était historique; appréciation du système de Gall par divers auteurs, et notamment par l'auteur de la *Némésis médicale*. Mission providentielle de Bichat; ses travaux ont achevé de prouver le dogme de la double nature de l'homme. — Anecdote marseillaise à propos de l'âme. — Profession de foi de Corvisart, etc.. 92

CHAPITRE VI. — Lettre de M. le baron Larrey à l'auteur. — Discussion sur l'existence de Dieu à bord de *l'Orient* entre Monge, Berthollet, Denon, Cafarelli, etc. — Le général Bonaparte tranche la question avec autorité. — Sentiments religieux dont il fit preuve à toutes les époques de sa vie. — Son opinion sur les médecins exprimée à Antomarchi peu de jours avant sa mort. — État de la médecine sous le premier Empire. — Sentiments de Cuvier. — La médecine sous la Restauration. — Fodéré, Broussais et sa singulière définition de l'homme. — Témoignage d'Adelon et de Double........ 119

CHAPITRE VII. — La médecine sous la Restauration. — Motif de son antagonisme contre ce gouvernement. — Travaux de Magendie. — Erreurs graves qu'il émit en médecine. — Il contribua puissamment à la jeter dans le matérialisme. — Premier bienfait humanitaire de ce dernier. — Les hommes mis dans la balance avec les bestiaux. — Levée de boucliers du professeur Ribes (de Montpellier) en faveur du matérialisme, elle est accueillie avec indifférence. — Ribes était il véritablement athée? — Congrès médical de Paris en 1845......... 134

CHAPITRE VIII. — Influence du professeur Rostan sur la carrière de l'auteur. — Quelques mots sur l'organicisme. — Services qu'il a rendus. — Il ne peut pas plus fonder la véritable doctrine médicale que le spiritualisme et le vitalisme. — Anarchie doctrinale déplorable qui règne à cette heure dans l'École de Paris. — Faut-il s'en plaindre

ou s'en féliciter? Cette école ne se fait-elle pas illusion sur son influence en Europe?..... La franc-maçonnerie cyclopéenne et la charbonnerie médicale, le psycho-matérialisme entrevu par Bordeu.... 147

CHAPITRE IX. — Histoire d'Auguste Comte et de son positivisme. — Ses palinodies. — Après avoir nié *Dieu*, il sent le besoin d'une religion et en crée une de sa façon. — M. Littré, que l'on regarde comme son continuateur, admet Dieu. — Le positivisme a mis le pied dans l'Institut sous le nom de déterminisme. — Cette doctrine peut-elle servir de base à la médecine et aider à ses progrès? — Vérité de l'axiome *mens sana in corpore sano* et anecdote historique peu connue à ce sujet.. 161

CHAPITRE X. — Impossibilité absolue d'appliquer les mathématiques à la médecine. — Opinions à ce sujet de *Cabanis*, *Buffon*, Frédéric Bérard; si Auguste Comte avait été médecin, il n'aurait pas tenté de faire cette application. — Dernier mot sur le positivisme : non-seulement il serait funeste aux progrès de l'art de guérir, mais encore il porterait une atteinte profonde à sa moralité et à sa considération. 179

Pièces justificatives. Pétition au Sénat.......................... 192

CHAPITRE XI. — Les médecins sont-ils forcément matérialistes; doivent-ils négliger les enseignements philosophiques? — Définition de la Pensée par le Dictionnaire de Nysten. — Morale qu'il faut en tirer. — La raison se refuse à admettre la production immédiate par le cerveau des actes intellectuels et moraux. — Dans le grand univers comme dans le petit (l'homme), tous les phénomènes sont mixtes. — Un mot sur le sommeil, le rêve, la catalepsie. — Étranges idées de Rostan et d'Auguste Comte. — Bien que Dieu ait opéré la mixtion de l'esprit avec la matière, il n'a pas prétendu dénaturer leurs essences respectives. — Opinion du grand Haller à ce sujet.

Opinion de Sappey sur la question des facultés intellectuelles. — Conclusions qu'il faut tirer de leur étude chez l'enfant et chez le vieillard. — Manière de voir de Diderot, du professeur Longet, du professeur espagnol Monlau, sur les connexions de la médecine avec la philosophie. — Doctrine de l'insénescence de l'âme, par le professeur Lordat (de Montpellier); les manifestations de l'âme sont forcément subordonnées à l'état du cerveau, des appareils des sens, et à son éducation par ces derniers. — Études sur *Gaspar Hauser*............... 203

CHAPITRE XII. — Quelques mots sur le tourbillon parisien. — Les matérialistes ont-ils résolu le problème si mystérieux des maladies mentales? Témoignages d'*Esquirol*, de *Guislain*, de Brierre de Boismont à ce sujet. — Les lésions cérébrales peuvent être alternativement la cause ou l'effet de la folie. — Le point de départ peut être tantôt ani-

mique, tantôt vital, tantôt purement organique; mais la folie, dans l'ensemble de ses phénomènes, est toujours un état pathologique psycho-matériel. — Solidarité qui existe entre la machine humaine et son dynamisme exprimée par la comparaison de cette machine avec un mécanisme à vapeur. — Existe-t-il des folies purement animiques? — Un mot sur la folie de Charles VI. — Profession de foi de l'auteur.. 238

CHAPITRE XIII. — Opinions de mon regrettable maître et ami le Dr Bally (de Barcelone) sur la nature de l'homme. — Y a-t-il une âme chez les idiots et les crétins? — Réponse de Haller aux physiologistes qui s'appuient sur l'état des facultés intellectuelles et morales chez les enfants et les vieillards, pour attribuer directement ces facultés à l'organe cérébral. — Induction que la philosophie tire des phénomènes de l'éthérisme, de l'hypnotisme, etc. : Velpeau, Serres (de Montpellier), Moreau (de Tours), Longet. — Lésions fantastiques des organiciens qui repoussent l'ontologie. — Qu'est-ce que cette dernière? sa haute utilité en médecine, où les êtres de raison fourmillent. — Le génie intermittent, comme la propriété fébrifuge du quinquina, sont des êtres de raison, et les impondérables eux-mêmes ne sont pas autre chose.. 257

CHAPITRE XIV. — Inductions philosophiques qu'on peut tirer de la physionomie et de la station bipède chez l'homme. — Ces deux attributs lui sont propres; trois arguments de l'auteur en faveur de l'existence et de l'essentialité de l'âme. — Opinion de Chomel sur le rôle qu'elle joue dans les maladies et spécialement dans celles de l'estomac, etc. — La doctrine du Dr Pangloss est au fond très-vraie. — Anecdote traditionnelle sur Moïse.. 276

CHAPITRE XV. — Histoire résumée de la *chimiâtrie*. — Graves erreurs dans lesquelles elle a jeté la médecine à différentes époques; services qu'elle a rendus. — La chimie, assez puissante dans l'analyse, est incapable de composer une goutte de sang, de salive, etc. — Elle n'est en réalité que la science de la nature brute ou inerte, et n'a rien à voir ou à faire avec la vie. — Opinions à ce sujet de de Lens, Cadet de Gassicourt, Tiedemann, Berzélius, etc.. — Tous les faits chimiques qui se produisent dans le corps humain sont sous la dépendance de la vie.. 295

CHAPITRE XVI. — Profession de foi de Socrate sur la Providence. — Caractère particulier de celle-ci. — Un mot sur Maupertuis et Lamettrie. — Comment mourut ce dernier. — Opinion de Voltaire à son sujet. — Frédéric-le-Grand en a fait le panégyrique. — Existe-t-il un principe vital? — Est-il ou non inhérent à la matière organisée? — Doit-il

être confondu avec l'âme? — Idées de l'anglais Cudworth sur ce principe. — On ne peut pas plus en nier l'existence qu'on ne peut mettre en doute celle du principe de l'attraction planétaire. — Les spiritualistes et les matérialistes purs se sont également trompés sur sa nature. — Coup d'œil sur les actions organiques qui en relèvent essentiellement. — Opinion de V. Cousin sur la force vitale........ 308

CHAPITRE XVII. — Du milieu atmosphérique, du sang, de la sève; inductions philosophiques qu'on doit tirer du mystère de leur composition et des usages qu'ils remplissent dans l'univers, chez les animaux et les végétaux.. 330

CHAPITRE XVIII. — Coup d'œil sur l'hétérogénie ou génération spontanée. — Fables propagées par Hérodote et Diodore de Sicile. — Opinions d'Aristote, de Plutarque, de Lucrèce. — Système insensé d'Épicure sur la génération. — Stahl, Swammerdam, Charles Bonnet, Spallanzani, Buffon, Needham; ce dernier était-il ou non jésuite? Manière de voir de Fontenelle, Tréviranus, Burdach, Adelon, Longet, Dumas. — MM. Jolly, Pouchet et Pasteur devant l'Institut. — Jugement de Flourens sur l'hétérogénie. — Conclusion de l'auteur............. 350

CHAPITRE XIX. — Exagérations du spiritisme à notre époque. — Opinion de l'auteur sur le magnétisme. — Histoire de la moderne sorcellerie ou spiritisme. — Antoinette Bourignon. — Swedenborg et leurs prétendues missions. — Révélations d'un pensionnaire de Charenton. — La monomanie et le génie peuvent-ils être comparés ensemble? — Dom Calmet, Tournefort, et les vampires. — Walter Scott et son histoire de la démonologie. — Il était naturellement porté à admettre le merveilleux. — Le prophète Michel et sa faculté de rétrospection qui le fait assister au naufrage de *la Lilloise* au pôle Nord. — Spécimen de ses révélations. — La *Revue spiritualiste* de Paris. — M. Allan Kardec. — Coup d'œil sur le livre de M. de Mirville; appréciation de ses opinions spiritualistes; anecdote.......................... 371

CHAPITRE XX. — L'existence des esprits dans notre milieu est réelle, mais leur manifestation sensible est impossible, à moins qu'ils ne s'incorporent préalablement. — D'après les récits mêmes de la Bible, cette condition paraît indispensable. — Si Dieu a fait l'homme à son image, celui-ci le lui rend bien. — Un mot sur les anges de Loth, de Jacob, de Tobie, etc. — Les esprits ne doivent pas être considérés comme des impondérables et confondus avec eux. — Erreur de Barthez sur la nature spirituelle. — Théorie de M. de Mirville sur la folie et les hallucinations. — Elle n'est pas admissible. — Jugement d'un médecin contemporain sur les convulsionnaires de Saint-Médard. — Conclusion de l'auteur sur le spiritisme.......................... 397

CHAPITRE XXI. — Un mot sur les cyclones. — Infimité de l'homme en leur présence. — Pusillanimité assez habituelle des esprits forts. — Eugène Sue et son héros *Szaffie*. — Histoire résumée du galvanisme. — Ses déceptions, ses mécomptes en médecine. — La doctrine électro-vitale ne peut nous donner l'explication de la vie.

Loi providentielle de la mort. — Opinion de Montaigne et de Jean Sobieski à ce sujet. — De cette loi découlent les plus solides inductions sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et l'avenir de l'homme. — Opinion de Haller; de l'auteur de *Ciel et terre;* du savant Ozaneaux. — Paroles de Charlotte Corday après la sinistre *toilette*, et réflexions de Klause qui assista à son supplice. — Excentricité d'un philosophe matérialiste qui a professé que la mission de l'homme ici-bas était de fabriquer de l'engrais pour la terre. — Tous les grands génies de l'humanité s'attachèrent à bien mourir........................ 417

CHAPITRE XXII. — Avant-propos............................... 435

Au professeur JAUMES (de Montpellier) sur les meilleurs moyens de sauvetage social... 438

CONCLUSIONS.. 473

POST-SCRIPTUM.. 497

Pièces justificatives... 502

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



